U d'/of OTTAWA
39003001070993

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/unpreneurdmesl00guit

UN « PRENEUR » D'ÂMES

Louis LENOIR S. J.

AUMÔNIER DES MARSOUINS

1914-1917

DU MÊME AUTEUR

LOUIS LENOIR, JÉSUITE, AUMONIER MILITAIRE, édition abrégée d'**Un « Preneur » d'âmes,** avec une étude de Georges Goyau 4 50

Pour le règne social du Christ. **SI NOUS SAVIONS AIMER.** Préface de S. Em. le Card. Maurin (Editions *Spes*, 17, rue Soufflot, Paris.). . . . . 6 »

LA POURSUITE VICTORIEUSE à l'aile gauche de l'armée Gouraud (26 sept.-11 nov. 1918). Ouvrage couronné par l'Académie française . . . . . 5 »

EN VIATIQUE. Impressions de guerre. (Collection *Hostia*, Apostolat de la prière, Toulouse.) Épuisé.

Le Syndicat dans ses rapports avec la hiérarchie catholique. (Editions *Spes*, 17, rue Soufflot, Paris.). . . 1 »

Un bel exemple de réalisations syndicales : Les syndicats libres féminins de l'Isère. (*Ibidem.*) . . . 1 »

Pour l'honneur et l'intérêt de la France. **NOTRE AMBASSADE AU VATICAN.** (*Ibidem.*). . . . . » 50

En collaboration :

LETTRES DE GUERRE A NOTRE-DAME, *trouvées dans l'Oratoire du Parc de Noulette, le 4 juillet 1915.* Album de grand luxe, in-4° carré, avec reproductions phototypiques des documents. Préface de S. G. Mgr Julien Évêque d'Arras. (Editions *Spes.*). . . . 50 »

AU SUJET DU PÈRE LENOIR :

Un « Preneur » d'âmes. Extraits, pour la propagande. (Editions *Spes.*). . . . . » 25

Au fond des âmes. Récits du Père Lenoir sur *Le Petit Patrouilleur, Les Deux Marsouins de 1915, Un suicidé, La Conversion du Juif.* (*Ibidem.*). . . . . » 25

En préparation :

Cinquante années d'initiatives. **LÉON HARMEL, le « Bon Père » du Val des Bois.**

Courage! souffrir passe, en souffrant nous méritons le Ciel, et le Ciel est si beau!

COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

GEORGES GUITTON S. J.

UN « PRENEUR » D'ÂMES

Homines eris capiens (S. Luc, v).

AUMÔNIER DES MARSOUINS

1914-1917

UNIVERSITÄTS BIBLIOTHEK WIEN

26e MILLE

J. DE GIGORD, Éditeur
15, RUE CASSETTE, 15
PARIS VIe

ACTION POPULAIRE
" Éditions Spes "
17, RUE SOUFFLOT, 17
PARIS Ve

Propriété
de J. DE GIGORD.

Nihil obstat.

Parisiis, die 5a octobris 1921.

H. DU PASSAGE.

Imprimatur.

Parisiis, die 6a octobris 1921.

H. ODELIN,
v. g.

D
622
G8

Copyright by J. DE GIGORD
1922

SECRETARIA DI STATO
DI SUA SANTITA

DAL VATICANO, 26 *juillet* 1922.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Vous priant de vouloir bien excuser un retard qui est allé beaucoup au delà de mes prévisions, je suis heureux de vous faire savoir que Sa Sainteté a accueilli avec la plus grande bienveillance l'hommage filial de votre livre « Un preneur d'âmes ».

Grâce à votre publication, cette belle figure de religieux qui fut le Père Louis Lenoir va continuer sans doute, à travers la foule, sa noble mission d'apôtre, ramenant les uns à Jésus Christ et appelant l'attention des autres sur la seule chose importante ici-bas, la préoccupation religieuse.

Il est donc juste que le Père commun des fidèles vous félicite pour cette belle œuvre de charité et forme pour elle et pour vous-même, mon Révérend Père, ses meilleurs vœux, en même temps qu'il vous envoie de tout cœur la Bénédiction Apostolique.

Unissant mes vifs remerciements pour l'exemplaire que vous avez bien voulu me destiner, je suis heureux de profiter de cette occasion pour vous assurer, mon Révérend Père, de mes religieux sentiments en Notre-Seigneur.

P. C. GASPARRI

LE GÉNÉRAL GOURAUD

HAUT COMMISSAIRE DE LA RÉPUBLIQUE

EN SYRIE CILICIE

COMMT EN CHEF DE L'ARMÉE DU LEVANT

17 novembre 1919,
à bord du Waldeck-Rousseau.

... J'ai connu, comme tous les Français, beaucoup d'admirables aumôniers pendant la guerre. Mais je crois qu'entre tous le Père Lenoir était le premier, le plus grand par la flamme de son action apostolique, par son patriotisme et par son courage, même avant que l'auréole de son sacrifice ne l'eût couronné...

Gouraud

Extrait d'une lettre à l'auteur.

ÉVÊCHÉ

de

VERSAILLES

Versailles, le 7 mars 1922.

Mon cher Père,

Combien je félicite l'*Action Populaire,* qui, de concert avec M. de Gigord, a bien voulu se faire la coéditrice de l'*admirable vie du Père Lenoir,* aumônier des marsouins, « preneur d'âmes » ! Avec le sens chrétien et le sens social, la grande maison de l'*Action Populaire* possède éminemment le sens de l'opportunité, et, à l'heure présente, elle nous rend le plus signalé service en dressant devant la France entière la rayonnante figure du Père Lenoir.

Ce héros de la grande guerre appartient à la Compagnie de Jésus, mais aussi il est un peu mon diocésain. Il a fait une partie de ses études dans notre chère école Saint-Jean de Versailles, et ses vénérés parents ont dans notre ville leur résidence habituelle. L'Évêque de Versailles veut être des premiers à saluer le Père Lenoir et à féliciter l'écrivain distingué qui vient d'écrire sa vie. Cela ne lui revient-il pas de droit ?

Que de leçons dans cette vie si courte et si pleine !

Voilà un homme, un prêtre, un jésuite qui a été en même temps le plus humble religieux et l'aumônier le plus entreprenant, qui a su allier la plus parfaite obéissance aux plus hardies initiatives. A l'heure même où nous célébrons le troisième centenaire de la canonisation de saint Ignace, n'est-il pas intéressant de constater que le fondateur de la Compagnie de Jésus a trouvé le secret de former dans son Institut des âmes également vaillantes et contenues, des héros et des saints, qui se subordonnent librement à une règle austère sans rien abdiquer de leur personnalité, qui décuplent leurs

qualités naturelles en les soumettant aux exigences de la vocation religieuse?

Voilà un homme, un prêtre, un jésuite qui, dans le tumulte de la grande guerre et le fracas des batailles, a su veiller non seulement à sa sanctification personnelle, mais encore à la préservation et à la sanctification des jeunes séminaristes qu'il a rencontrés et coudoyés à chaque pas dans les ambulances et dans la tranchée. A l'heure même où le recrutement du clergé préoccupe vivement l'opinion, où la question des vocations sacerdotales est une question vitale, angoissante pour le peuple chrétien, et pour les Évêques en particulier, quoi de plus émouvant que l'affection du Père Lenoir pour les jeunes séminaristes, que sa délicatesse à les protéger et à les diriger?

Voilà un homme, un prêtre, un jésuite qui a mené de front le service des âmes et le service de la patrie, qui a aimé Dieu et la France jusqu'à en mourir, qui a été auprès de nos soldats l'excitateur du courage militaire et l'apôtre de l'Eucharistie. En présence d'une telle vie et d'une telle mort, comment ne pas toucher du doigt l'excellence et la puissance du divin Sacrement de nos autels, l'alliance de la bravoure et de la foi, du patriotisme et de la religion, l'importance de la sainteté pour le relèvement des âmes et pour le salut de notre cher pays?

Mon cher Père, c'est à vous, c'est à votre plume évocatrice et séduisante, à votre cœur si profondément sacerdotal et si ardemment apostolique, que nous devons tous ces enseignements.

Je vous remercie, je vous félicite et je bénis les éditions successives de votre beau livre, qui vont continuer puissamment l'apostolat du saint Père Lenoir.

Cordialement vôtre en N.-S.,

† Charles,
Évêque de Versailles.

AVANT-PROPOS

« Un soir du mois de mai 1917, raconte M. l'abbé Armand Thiébaud[1]*, alors brancardier à l'Armée d'Orient, trois marsouins du 4e colonial revenaient de la cantine italienne. Pour se consoler des dangers courus l'avant-veille, ils avaient bu plus qu'il ne fallait. Une dispute s'engagea entre eux et quelques hommes de notre formation. Le vin aidant, des menaces furent proférées et des coups allaient être donnés. Je m'interposai en face du plus bruyant des trois coloniaux. Déjà il levait un litre de « cinzano » pour me le briser sur le crâne, lorsque tout à coup son bras tomba, sa colère disparut, ses yeux se remplirent de larmes : « Pardon, monsieur l'abbé! Excusez-moi... Oh! le « Père Lenoir! notre aumônier! un saint! Vous le con- « naissiez? Dire qu'ils l'ont tué! » Au souvenir de son aumônier, le loup était devenu agneau. Il oublia sa querelle pour faire l'éloge de cet homme qui avait été l'incarnation de la charité et regagna tranquillement le bivouac. »*

Le fait se passait dans un coin montagneux de l'extrême Serbie, près du village en ruine qui fut Cégel.

Le souvenir que laissait le Père Lenoir continuait son apostolat. Il le continue encore aujourd'hui.

Sa tombe, entretenue de fleurs et de couronnes, fut longtemps un lieu de pèlerinage, où les coloniaux venaient puiser, le plus souvent à genoux, la force de « tenir ».

[1] Vicaire d'Olivet (Loiret), lettre du 3 *janvier* 1918.

L'oubli ne fanera point de si tôt les grâces de cette tombe.

« Nous sommes en ligne, écrit, cinq mois après sa mort, un de ses soldats, et nous pleurons encore notre cher aumônier[1]*. »*

Offrant ses condoléances aux parents du Père, un capitaine d'état-major disait : « Si toutes les amitiés, toutes les sympathies, toutes les reconnaissances qu'a laissées parmi nous le Père Lenoir s'exprimaient, c'est par centaines que se compteraient les lettres partant de Serbie et de France à votre adresse. Mais le Père Lenoir n'avait laissé cette adresse qu'à quelques amis[2]*. »*

Depuis lors, les témoignages de vénération se sont accumulés, déconcertants. Ils sont venus de partout. Celui qui figure en première page de ce livre est extrait d'une longue lettre qui n'était nullement destinée, quand elle nous fut écrite, à la publicité. Seule son affection pour le Père Lenoir a fait accepter au général Gouraud une brèche à sa réserve habituelle.

Combien d'autres, par correspondance ou de vive voix, ont témoigné de même! Des généraux, comme le Gouverneur militaire actuel de Paris[3]*, le chef de la brigade coloniale de Toulon*[4]*, l'ancien commandant de l'artillerie de la 4e armée*[5]*, des officiers de tous grades, des médecins, des prêtres : on retrouvera leurs jugements au cours de cet ouvrage. Mais plus significative encore est l'admiration des simples soldats : précieuse est celle qui éclate, sous le choc des événements, dans des lettres naïves adressées à leur aumônier*[6]*; plus*

[1] Soldat Pierre Villemenot, 7 *septembre* 1917.
[2] Commandant (alors capitaine) Mury, 8 *juillet* 1917.
[3] Général Berdoulat.
[4] Général Pruneau, actuellement comd' la subdivision d'Orléans.
[5] Général Malcor.
[6] Sur les instances de son oncle, le R. P. Vétillart, le Père Lenoir conserva, à partir de novembre 1915, des lettres où se manifestait plus particulièrement l'action de la grâce, et dont il pourrait après la guerre, lui assurait-on, tirer de belles pages à la gloire de l'Eucharistie

précieuse celle qui, ayant résisté à l'usure, se révèle après plusieurs années, au hasard des circonstances.

Petits cultivateurs du Lot ou de la Loire, jardiniers de la banlieue de Marseille et de Toulon, coloniaux inconnus rencontrés dans le Métro, prêtres ou séminaristes de vingt diocèses, religieux de toute robe, employés de banque, pharmaciens, typographes, chauffeurs de transatlantique, revendeur de meubles, mécaniciens, concierge, soldats de l'armée du Rhin,... leurs dépositions sont là, dans nos cartons, réclamant chacune un tour de faveur pour échapper à l'obscurité.

Si nombreux sont les documents en notre possession, que nous serions tenté de remercier les personnes qui, en hésitant à nous communiquer ceux qu'elles possèdent, ont bien voulu d'autant diminuer notre travail. Le motif de leur refus, toujours le même, était encore un hommage : « Ces lettres nous sont trop précieuses, disaient-elles ; nous aurions si peur de les perdre![1] »

Cette richesse documentaire a fait aussi notre tourment. Malgré nos efforts, le volume est devenu gros, bien gros pour une si courte vie. La faute en est aux amis du Père Lenoir. Les coloniaux qui l'ont vu à l'œuvre nous ont répété à l'envi : « Impossible de le mettre en valeur sans reconstituer l'histoire du régiment. Supprimer de votre récit les horreurs du cratère de Massiges, du fortin de Beauséjour, des fondrières de Biaches ou les étapes épuisantes de Macédoine, c'est laisser notre aumônier en l'air. Pour faire du vrai, il faudrait le peindre en pleine masse, au milieu d'une fresque semblable à celles qui décorent les colonnades des Invalides. »

[1] En fait, c'est à ceux qui ont bien voulu nous faire part de leurs richesses que va notre reconnaissance. Leurs noms se trouvent dispersés dans les pages de ce volume. Qu'ils soient ici tous ensemble remerciés.

Apprenant que plus de deux cent cinquante sermons de guerre nous ont été conservés, — rédaction ou canevas, — un officier écrit d'autre part : « Ces discours font partie intégrante de la vie du régiment. Vous ne pouvez vous dispenser de les citer largement. »

« Et n'oubliez pas ses lettres ! nous dit-on de vingt côtés. Sa prodigieuse correspondance était pour beaucoup dans le prolongement de son influence. »

Pareillement, qui nous pardonnerait de négliger les récits eucharistiques que le Père a publiés ?

Avec plus de raison encore, ses frères en religion tiennent à ce que soit signalée, autrement qu'en passant, l'intensité de vie intérieure qui alimentait une pareille activité.

Nous avons pourtant fermé l'oreille à bien des suggestions. On nous a dit notamment : « Le Père Lenoir fut aussi remarquable professeur — ou, pour mieux dire, éducateur — qu'admirable aumônier. Les anciens élèves de Marneffe n'admettraient pas que vous le taisiez. » Bien volontiers nous proclamerons cette maîtrise. Mais à trop insister sur le professeur, ne risquerions-nous pas d'être obligé de nous répéter ensuite? Sauf l'adaptation nécessaire à la vie des camps, sa méthode pour saisir les âmes et les grandir était toujours la même.

Faut-il une dernière excuse pour l'épaisseur du volume? Nous la prenons des lèvres du colonel Thiry : « Le Père Lenoir était un homme exceptionnel. » Et il ajoutait : « Quand on a rencontré dans sa vie un homme pareil, on est sûr de n'en pas rencontrer un second. »

Exagération?... Peut-être. Du moins elle fixe l'impression produite par notre aumônier et la profondeur de son influence. C'était tout le dessein de cet avant-propos.

En la fête de saint Pierre et saint Paul, 29 juin 1921.

AVANT-PROPOS

DE LA DEUXIÈME ÉDITION

Nous voudrions remercier ici tous les amis, anciens et nouveaux, du Père Lenoir qui ont contribué à répandre cet ouvrage.

Aux vétérans du 4e colonial, il a suffi d'en connaître l'annonce pour qu'ils le réclament; et, malgré son poids, le livre s'est envolé rapidement même hors de France, jusqu'à Constantinople, Casablanca, le lac Tchad ou Shang-Haï.

Dans leurs lettres, quels témoignages d'affectueuse vénération pour leur Père, *pour* leur Saint! *En termes différents tous répètent à l'envi : « On ne dira jamais assez de bien de ce chrétien héroïque, de cet homme de cœur et de devoir. » Quelqu'un ajoute : « Je conserve parmi mes meilleurs souvenirs de famille le portrait de ce grand Français. En le fixant bien en face de temps en temps, on n'est jamais tenté de mal faire. » (Gustave A., de Marseillan, Hérault.) — Un ancien officier : « Je n'ai pas rencontré pendant la guerre d'homme pour qui j'aie ressenti plus d'admiration que l'abbé Lenoir et, bien que protestant, j'ai eu avec lui les rapports personnels les plus confiants... Votre livre m'a fait connaître de notre aumônier des côtés et des traits qui rehaussent encore la vénération que j'ai toujours éprouvée pour cet homme exceptionnel. » (C. B., d'Hyères.) — Un jeune cheminot, à qui le Père Lenoir avait fait faire sa première communion à Kaïlar, écrit : « Maintenant il est là-haut, près du bon Dieu, contemplant de ses grands bons yeux ses chers enfants laissés sur la terre. Il nous attend et prie pour ceux d'entre nous qui péchons avec inconscience et risquons de perdre à jamais ce beau paradis dont il nous*

a tant parlé. Il a dû gagner le paradis. Nous devons l'imiter pour être heureux. » — Plusieurs disent avec les mêmes mots, mais diversement orthographiés : « Lorsque j'ai ouvert ce livre, que j'ai vu la photo de notre brave aumônier, des larmes me sont venues aux yeux, car ça m'a rappelé tant de vieux souvenirs ! » De même cet autre : « Je n'ai pu retenir mes larmes à revivre certains passages de cette vie si admirable que j'ai un peu vécue auprès de lui, vie intense pleine d'héroïsme et d'abnégation... Je possède quelques lettres de ce Saint, lettres que je conserve jalousement ; que de bonté, d'amour et de foi se dégage de chaque mot ! » (Louis R., de Lyon.) — Et enfin,— car nous n'en finirions pas de tout citer, — un ancien lieutenant, après avoir évoqué « la belle figure de celui que nous pleurerions encore si nous n'avions la consolation de pouvoir l'invoquer », ajoute : « Je suis bien plus courageux et bien plus fier de mon titre de chrétien depuis que j'ai lu ces belles pages, relatant des faits que je connaissais déjà pour la plupart, mais sur lesquels on ne saurait trop revenir. » (Albert B.[1].)

Les chefs parlent de même. A la veille de s'embarquer pour le centre africain, le colonel Thiry, dont l'aide nous fut si précieuse quand il était chef d'état-major du corps colonial à Paris, nous redisait pour la dixième fois : « Si j'avais, moi laïque et profane, à choisir un titre pour votre livre, sans hésiter je mettrais : Un Saint. » — Avant même d'avoir ouvert le volume, le général Pruneau nous écrivait : « Laissez-moi vous dire tout de suite ma joie presque naïve devant ce titre et cette signature si connue, qui évoquent immédiatement en moi tant de souvenirs de gloire et de misère. » — Enfin le gouverneur de Paris, le général Berdoulat, terminait ainsi une lettre du 1er mars dernier : « Vous me faites l'honneur de citer mon témoignage à plusieurs reprises ; je ne puis que vous renouveler ici l'expression de mon admiration émue pour la noble figure du Père Lenoir, qui fut un des **plus** *magnifiques professeurs d'énergie que j'aie connus et qui, « ayant aimé nos « marsouins, les aima et se dévoua pour eux jusqu'à la fin. »*

Chose plus étonnante : ceux même à qui le nom du Père

[1] C'est en partie à l'obligeance de tous ces correspondants que nous devons les détails ajoutés ou précisés dans cette 2e édition. Les **principales additions** se trouvent aux pages suivantes : 209, 233, 257, 280, 296, 304, 329, 351, 376, 503, 514, 529, 534.

Lenoir était hier entièrement inconnu se sont intéressés à son histoire. M. Maurice Blondel la considère comme un « précieux traité d'héroïsme chrétien... Quelle surnaturelle chanson de geste! ajoute-t-il; il n'y a rien de plus beau. » — M. Georges Goyau y voit « l'avènement de Dieu dans un régiment de France », et, dans le Correspondant *du 10 février, il consacrait tout un article à détailler les merveilles opérées par « l'Hostie chez les coloniaux » grâce à leur aumônier. En des formules saisissantes, dont le relief s'incruste en la mémoire, il disait : « Jésus, son Jésus-Hostie, sorti du tabernacle pour reposer sur sa poitrine, voulait que cette poitrine fût ambulante : Jésus-Hostie voulait aller de l'avant, descendre dans les lignes; et le Père Lenoir y descendait, si étroitement identifié avec son Dieu, qu'on ne pouvait dire s'il le suivait ou s'il le précédait... Sévère pour lui seul, il cheminait promeneur de son Christ, et son Christ était le moteur; et les invisibles impulsions qu'il subissait s'incarnaient, sous un aspect visible, dans ses initiatives d'apôtre. »*

Devant « cette histoire strictement vraie, mais dépassant les bornes du vraisemblable, conclut un autre écrivain, les incrédules s'arrêteront peut-être comme devant une énigme. Le Père Lenoir en savait et en proclamait le mot véritable : il n'était et ne voulait être que le docile et merveilleux instrument de l'Eucharistie. » (*R. P. du Passage,* Etudes, *20 février 1922.*)

A ceux qui, peinés de voir la France chrétienne si méconnue à l'étranger, se sont efforcés de répandre ce volume hors de nos frontières, à ceux qui déjà travaillent à le faire traduire, nous adressons un merci tout spécial. Souffrant de voir notre pays jugé d'après une littérature grivoise où nous prenons à tâche de nous calomnier nous-mêmes, ils ont eu plaisir, ainsi que le disait l'un d'eux, qui a longuement habité l'Angleterre, à trouver « autour du Père Lenoir cette admirable phalange de soldats et d'officiers chrétiens, ce petit patrouilleur, *ce capitaine Coville... Vraiment, ajoutait-il, nous avons là un raccourci de la France durant la guerre plus vrai que celui de Barbusse ».*

A tous ces amis, dont la plupart ne nous sont connus que par correspondance, nous recourons encore ; qu'ils nous aident

surtout à faire pénétrer cette biographie au foyer des anciens coloniaux : ce sera rendre le Père *à ses enfants.*

Enfin, comment taire notre émotion en voyant des cardinaux, malgré les soucis de leur charge, apporter aux vertus du Père Lenoir le tribut de leur admiration? De Rome l'un d'eux daigne écrire que de cette « belle vie du preneur *d'âmes il va faire ses délices et son profit pendant le carême ». Comme Mgr l'archevêque de Cambrai, plusieurs évêques disent : « J'ai à peine ouvert le livre, et déjà il m'a* pris. *» Le témoignage d'un ancien aumônier militaire, aussi perspicace que Mgr Ruch, a une autorité toute spéciale; on comprendra que nous l'ayons gardé pour finir :*

« Un portrait fort réussi met face à face avec le héros, le saint. La plus belle photographie, ce sont les lettres du glorieux disparu. Elles sont superbes de vie, d'entrain et d'allure, de foi, de piété et de sainte audace. L'âme y palpite tout entière, pleine de vie, d'une vie puisée dans le cœur de Jésus par la sainte Eucharistie. Quel que soit le poste occupé, tranchées, ambulance, calvaire, toujours, on le sent, le Père Lenoir est — à la lettre — dans la Compagnie de Jésus. On ne peut faire de lui plus bel éloge. Les incroyants, les mondains admireront sans comprendre. Pour nous, le secret de sa force est manifeste : il aime. Il aime ses soldats, il aime la France, il aime son devoir, il aime la vertu, le sacrifice, et sans le savoir, sans y penser, il aime l'héroïsme. Mais pour lui c'est tout un. Il aime Jésus-Christ. »

Puisse, grâce à ce livre, l'aumônier des marsouins recommencer ses tournées bienfaisantes et continuer à « prendre » des âmes pour son divin Maître !

En ce 3e centenaire de la canonisation de S. Ignace et de S. François Xavier, 12 *mars* 1922.

Quels que soient les termes de vénération reproduits dans cette biographie, nous déclarons, conformément au décret d'Urbain VIII, ne les entendre que dans le sens autorisé par la sainte Église.

INTRODUCTION

L'ADOLESCENT. — LE RELIGIEUX. — L'ÉDUCATEUR

(1879-1914)

Il nous souvient d'une conversation d'août 1914, qui peut se résumer ainsi :

« Savez-vous que le Père Lenoir vient de s'engager comme aumônier militaire ?

— Lui ! Non ! Il ne tiendra pas quinze jours.

— Sûrement !

— C'est une folie. Si son provincial s'était trouvé à Paris, il ne l'aurait pas laissé partir. »

Le fait est que Louis Lenoir ne réalisait pas le type que certains se forgeaient à plaisir du prêtre pour soldats, encore moins du prêtre pour marsouins : l'homme taillé comme les héros de d'Esparbès, musclé, jovial, fumant la pipe, diseur de bons mots, capable de pousser des cris formidables en s'élançant à l'attaque et d'en revenir avec un blessé sur chaque bras. Ceux qui avaient approché le Père Lenoir durant ses études, aux scolasticats de Jersey et de Hastings, avaient même pris l'habitude de le considérer comme une petite santé.

Mais la lame en lui consolidait la gaine. « Ce n'est pas Hercule qui fait le plus, a écrit Lacordaire ; une âme généreuse dans un pauvre petit corps est la maîtresse du monde[1]. »

[1] Flavigny, 31 *mai* 1852. (Lettres de Lacordaire, édition Perreyve, p. 172.)

Une fois de plus se sont vérifiés les axiomes de l'Évangile : « Si le grain meurt en terre, il porte beaucoup de fruit... Qui s'humilie sera glorifié... Bienheureux les doux, car ils posséderont le monde ! »

*
* *

Ce n'est pas que Louis Lenoir fût humble et doux par nature. Ces vertus avaient été acquises de haute lutte.

Né le 14 février 1879 à Vendôme (Loir-et-Cher), l'enfant eut pour parrain son grand-père maternel, M. Marcel Vétillart, sénateur de la Sarthe. D'une grande fermeté de décision, celui-ci éprouva une vraie joie à voir se développer très tôt chez son petit-fils ce qu'il tenait pour une caractéristique de sa famille : l'énergie de la volonté.

L'entêtement qui la manifesta tout d'abord réjouissait moins ses parents. Le mot « je veux » fut un des premiers que Louis sut prononcer, et il articulait ces deux syllabes avec une obstination dont on n'avait pas raison facilement. Pour obtenir une permission, il mettait tout en œuvre. Débouté, il restait tranquille, vraiment soumis ; mais son idée le poursuivait et, à la première occasion, elle se faisait jour sous une forme nouvelle.

Heureusement, le cœur était aussi tendre que la tête était dure. Très jeune, l'enfant eut l'ingéniosité de l'affection et il montrait déjà, pour les anniversaires et les fêtes, cette préoccupation de faire plaisir, qui restera au milieu des soucis les plus absorbants, jusqu'au jour de sa mort, un de ses attributs distinctifs.

De bonne heure il comprit que ce qu'il possédait n'était pas pour lui seul. Il partageait volontiers son goûter, ses jouets, sa science. Bambin de six ou sept

ans, quand il rentrait le soir de l'école Saint-Jean, ce qu'il avait appris dans la journée, de sœur Constance, il aimait à l'enseigner à son tour. Autoritaire, il réquisitionnait d'office d'abord sa plus jeune sœur et son petit frère, mais aussi les domestiques de la maison. L'ignorance de Caroline, brave campagnarde qui avait été sa nourrice, le peinait particulièrement; il entreprit d'en triompher. Spectacle peu banal que cet enfant martelant le B. A - BA aux oreilles de cette femme, avec le sérieux d'un homme fait, la stimulant avec des bons points et des récompenses, inventant chaque jour un moyen de vaincre ce cerveau rebelle. Mais, au lieu de regarder l'ardoise, la nourrice extasiée mangeait des yeux son nourrisson. « Monsieur Louis, s'écriait-elle, que vous êtes donc savant!... » Et Caroline ne sut jamais lire.

Dans l'enseignement du catéchisme et de l'histoire sainte, le professeur eut plus de succès. Très exigeant, il réclamait alors de tous ses auditeurs une attention respectueuse. Quelqu'un se permettait-il de trouver amusant le jeune prédicateur : « Il ne faut pas rire ainsi, disait-il, quand on vous parle du bon Dieu. »

On devine assez que ce tempérament impérieux ne favorisait pas toujours la bonne entente de Louis avec ses frères et ses camarades de collège. C'est ainsi parfois que les chefs se révèlent. Cependant, à l'approche de sa première communion, on le vit surveiller sa fougue naturelle; sous la direction d'une sœur aînée qui devait aussi plus tard entendre l'appel de Dieu, il s'entraînait à marquer des victoires.

La veille de ce grand jour, le 11 juin 1890, Louis vint trouver sa mère : « Maman, me permettez-vous demain de demander au bon Dieu d'être prêtre? » Mme Lenoir ayant répondu oui et promis qu'elle ferait la même prière, l'enfant témoigna une grande joie. Et telle fut sa ferveur le lendemain, que sa mère ne put

mettre en doute le résultat futur de leur commune supplication.

Dès lors, Louis considéra la communion comme son principal secours et en usa très fréquemment.

Vinrent néanmoins les années difficiles. Brillant élève de seconde, le jeune humaniste manifestait en son jugement une confiance excessive. Voulant le mater, son professeur le contrecarrait parfois en présence de ses camarades; il s'ensuivait des discussions d'où l'amour-propre de l'élève sortait humilié... ou exalté. On pensa que le régime de l'internat lui serait plus favorable. Louis le croyait aussi. Et justement, son oncle, le R. P. Vétillart, était recteur au collège des Jésuites de Tours. En mars 1893, il accepta sans grand'peine d'y être envoyé.

A Saint-Grégoire, Louis se classa tout de suite en tête de ses condisciples, si bien qu'à la fin de l'année, pour éviter que le « tard-venu » ne découronnât les anciens de leurs premiers prix, on dut le mettre à part et lui décerner une mention « hors concours ».

Les années suivantes, le baccalauréat de rhétorique et de philosophie ne fut qu'un jeu.

Cependant, le jeune collégien ne pensait aucunement à se faire Jésuite. A en juger par un écrit destiné à sa mère, il semble même que, durant les deux premières années de Tours, l'idée de se faire prêtre ou « apôtre des sauvages » eût entièrement disparu de ses préoccupations. Plus tard, faisant allusion à cette époque, il parlera gravement à quelques intimes, en hochant la tête, de sa jeunesse orageuse. Du milieu de sa philosophie date ce qu'il appelle sa conversion. « Alors il m'arrivait de traverser des périodes de quelques jours, ou seulement de quelques heures, où j'étais absolument dégoûté des choses de la terre et où je me tournais vers Dieu. Il s'ensuivait presque toujours l'amour

de la solitude et de la retraite ; et plusieurs fois je pensai à me faire chartreux. »

Cette idée persista. Durant la retraite de fin d'année 1895, « un matin, dit-il, comme je priais à la chapelle, je fus terrassé par cette pensée que je devais me donner tout à Dieu, complètement, parfaitement, et que le moyen le plus parfait était de me consacrer à sa louange vocale et à la contemplation ». Mais en même temps que se confirmait son élection pour l'ordre de Saint-Bruno, il s'apercevait que tout se liguait à l'encontre : « son besoin d'activité, son imagination, sa santé. »

C'était le temps des vacances. Durant le premier mois, « je pensai aux Dominicains, chez qui l'extérieur m'attirait beaucoup, puis je revins aux ordres contemplatifs. Les Bénédictins, que je ne connaissais pas exactement, m'attirèrent pendant plus d'un mois, jusqu'à ce que j'eus fait une retraite chez eux, ce qui suffit pour me montrer que ce n'était pas ma voie. Alors je me retournai du côté des Chartreux... »

Encore !

Rentré au collège pour suivre le cours de Sciences, pendant près d'un an il crut sincèrement qu'il serait fils de Saint-Bruno. « Ce désir fut pour moi une source de ferveur sensible... Il se peut que Jésus ait agi ainsi pour me donner le goût de la contemplation, nécessaire à tout religieux... Mais quelques jours avant la fête de saint Louis de Gonzague (21 juin 1896), il se produisit en moi un changement important. Jusque-là, chose remarquable, j'avais une répulsion marquée pour la Compagnie de Jésus et je ne voulais même pas examiner si j'avais des aptitudes pour ce genre de vie. Peu à peu, au milieu de juin, dans mes communions, aux saluts du Saint Sacrement, à la chapelle en général, cette répulsion s'effaça, pour faire place à l'indifférence, puis à la considération, enfin à l'admiration et même à la pensée que là pourrait être ma voie, pensée

qui tout d'abord m'effraya et m'attrista. Je priai beaucoup. »

Le lendemain, la décision était prise : il serait jésuite. « J'étais heureux, je sentais que j'avais trouvé; et depuis je n'ai pas eu un instant de doute sur ma vocation. La retraite que je viens de faire (à Cantorbéry) a confirmé mes pensées. Je n'ai plus qu'un désir, entrer le plus tôt possible... »

Ce compte de conscience filial est daté de septembre 1896.

Toutefois, les fluctuations précédentes faisaient craindre un enthousiasme passager. L'adolescent continuait à montrer un goût très vif pour tous les sports : gymnaste nerveux et svelte, partenaire envié au tennis, il était habile au patinage et passionné pour le cheval. De plus, fort soigneux de sa personne, il ne dédaignait pas une certaine élégance et même, d'après les témoignages les plus sûrs, « une recherche un peu mondaine dans ses vêtements ».

M. Lenoir jugea prudent d'éprouver la persévérance de son fils. Louis fut inscrit comme externe au lycée de Versailles, au cours préparatoire de Polytechnique. Cette année douloureuse lui fut bien adoucie par la compagnie de sa sœur aînée, qui attendait aussi le moment de se donner toute à Dieu. Leurs efforts furent mis en commun. Si la sœur fournissait l'aide d'une piété plus vive, le frère, en prévision du chant de l'office, enseignait à la future religieuse les éléments du latin. Assis durant les vacances, à Trégastel, « dans le creux d'une de ces roches fantastiques qui s'appellent ou *le Roi Gralon* ou *la Pierre qui tremble,* nous passions, a raconté Mlle Lenoir, des moments délicieux : lui grave professeur et moi son élève, lui sachant donner un véritable intérêt aux cas de la grammaire latine

et moi pensant : Quel éminent professeur Louis sera plus tard ! »

L'apôtre aussi se formait par les visites assidues qu'il faisait aux pauvres. Confrère de Saint-Vincent-de-Paul, déjà il s'entraînait à rappeler aux parents l'obligation de veiller à l'instruction religieuse de leurs fils. Et la bonne grâce souriante de « ce jeune homme si comme il faut, qui vous causait si gentiment », préludait aux conquêtes de l'avenir.

*
* *

Ainsi préparé, Louis entra au noviciat comme de plain-pied (28 septembre 1897). « De tous les jeunes gens que j'eus la consolation de préparer à la vie religieuse, écrit son recteur d'alors, il était non seulement le premier-né, mais je crois le plus délicat. Je me demande même si j'ai jamais rencontré pareille activité naturelle et surnaturelle pour exploiter de très singulières ressources d'intelligence et de cœur[1]. »

Une seule ambition est permise au novice : se sanctifier. L'idéal proposé est sans mesure : « Soyez parfait comme mon Père céleste lui-même est parfait. » Et pour couper court à toute illusion, Jésus-Christ précise : « Si quelqu'un veut venir à ma suite, qu'il se renonce lui-même et prenne sa croix. » Le frère Lenoir tendit vers ce but toutes ses énergies, envieux de ne se laisser surpasser par personne. Un jour il entend dire, comme venant d'une très bonne source, qu'un de ses frères « allait à la sainteté au pas de charge ». « A-t-il rougi, blémi, frémi ? écrit un témoin, je ne sais plus. Je me souviens seulement très bien qu'il laissa percer avec une sorte de sainte jalousie le désir de ne pas se

[1] Lettre à M. Lenoir, 19 *juin* 1917.

laisser distancer dans la perfection par un de ses jeunes frères. »

Quand il relatera plus tard l'ascendant extraordinaire de l'apôtre des marsouins, le commandant de Bélinay dira excellemment : « Il était clair que sa vive intelligence et son exquise nature ne pouvaient suffire à expliquer ce résultat. Il avait mérité la fécondité de son travail par une vie exemplaire et par des années de fidélité scrupuleuse aux rites sans nombre de la vie de communauté[1]. »

Un tempérament aussi vif ne se pliait pas facilement à la contrainte de la règle. Les bouillonnements d'humeur qui dans le jeune humaniste avaient jadis provoqué des explosions, s'ils ne se manifestaient plus, grondaient toujours au dedans. « Quand il disait publiquement sa coulpe, remarque un de ses co-novices, le frère Lenoir s'accusait constamment d'avoir manqué à l'obéissance. Cela nous intriguait fort, car nous ne constations aucun manquement[2]. » Plus tard au scolasticat il lui arrivera encore de confier à ses intimes, — en latin pour obéir à la règle, — ses orages intérieurs : « *Eram furiosus,* » dira-t-il en souriant, légèrement honteux de lui-même. Mais de ses fureurs, autour de lui, on ne se doutait guère.

Entre novices, des discussions s'élevaient parfois, comme il convient, sur le genre de mort que chacun souhaitait d'avoir. Tel ou tel soutenait que se sentir vieillir et diminuer, après de longues années de labeur, assurait à l'âme un temps d'humiliation méritoire et de recueillement inappréciable. Le frère Louis n'y contredisait point ; mais sa préférence allait à faire, au plus vite, feu qui flambe et à mourir en plein travail.

[1] Frédéric de Bélinay, jésuite, commandant de chasseurs à pied : *Sur le sentier de la guerre*, Beauchesne, 1920, pp. 73-74.
[2] R. P. Tenneson.

Après ses premiers vœux (29 septembre 1899), il consacra deux années, selon l'usage des jeunes jésuites, à des études littéraires, sorte de rhétorique supérieure, qu'il couronna par la licence ès-lettres. Son goût pour la culture classique intégrale s'y affermit et dès lors il rompra des lances pour la langue de Démosthène, tout comme en faveur du latin. La thèse, que le grec fait arriver les bons esprits aussi vite et toujours plus sûrement que la spécialisation scientifique précoce, était soutenue par lui avec flamme et sans tenir compte toujours des correctifs qu'y apportent des gens d'une plus longue expérience. Dès lors également, il caressait « le rêve d'une résurrection de l'enseignement classique aux accords de la toujours jeune musique d'Homère, de Sophocle et de Platon[1] ». Et quand, professeur à Marneffe, il fera jouer *Antigone* en grec et *Alkestis,* ce ne sera point par gageure de snobisme ou caprice d'esthète. « C'est qu'il s'affligeait de la décadence où il voyait sombrer l'esprit français, par suite de l'abandon d'une formation à laquelle nous devons en partie le génie d'un Racine. »

La philosophie vint ensuite. Remarquablement prompt à saisir l'ensemble d'une question, Louis Lenoir était néanmoins de ceux dont l'esprit a besoin, pour donner toute sa mesure, de puiser dans l'action à la fois un excitant et une détente. Déjà, au cours de son noviciat, des fatigues de tête l'avaient contraint d'aller se reposer quelques semaines en famille. Après dix mois passés sur les problèmes de la connaissance et de l'éthique naturelle, une interruption complète fut jugée nécessaire. Comme on estimait qu'un changement de climat lui serait favorable, le jeune philosophe fut envoyé au collège de Beyrouth, où la surveillance des moyens externes lui fut confiée.

[1] Père Courbe, dans *En Famille,* revue du collège de Marneffe, *octobre* 1917

Dans la pensée de son recteur, le R. P. Clerc, ce poste devait lui permettre d'avoir ses nuits tranquilles et de se lever tard. Mais les difficultés étaient grandes. Il succédait à des maîtres éminents, les R. Pères Dides[1] et Bouyges, qui, ayant vécu plusieurs années en Syrie, en connaissaient tout ce qui peut aider l'éducateur à comprendre et à gagner les esprits : coutumes, tempéraments, lois psychologiques, ressources morales. Ne pouvait-on craindre que, nouveau venu dans ce pays nouveau si riche en qualités mais si nuancé de races et de religions, au milieu d'élèves dont beaucoup étaient schismatiques et un certain nombre musulmans, le Père Lenoir ne fût long à s'adapter?

Les craintes, si elles existèrent, furent vite dissipées.

D'emblée, le jeune surveillant acquit auprès de ce petit monde « une emprise extraordinaire, s'en faisant aimer et les conduisant à Dieu[2] ». Chatouilleux sur l'honneur de ses enfants, il avait à cœur « que personne n'eût des externes, par préjugé d'habitude, des jugements peu favorables. Il les défendait en toute occasion et l'on fut bientôt forcé de rendre hommage à ce qu'on les vit capables de valoir... Il devina les qualités qui se cachaient sous les écorces les plus rudes et s'appliqua de toute son âme à les mettre à profit. *Il découvrit le moyen de faire appel à leur cœur,* et beaucoup comme moi furent émerveillés de la transformation qui s'opérait en eux[3] ». « C'est un sorcier, disaient de petits mulsumans, il a un charme. » Mais son recteur, qui le connaissait mieux, condensait le secret de sa sorcellerie en ce mot qui sera vrai de ses marsouins comme de ses élèves : « Ces bons enfants donnaient

[1] Depuis, Supérieur général de la Mission des Jésuites en Syrie.
[2] R. P. Clerc.
[3] Nous devons tous ces détails à l'obligeance du Père Paul Rigaud, qui fut à Beyrouth le collègue du Père Lenoir.

toute leur confiance à celui qui leur donnait tout son excellent cœur. »

Cette méthode d'éducation n'était point chez le Père Lenoir le fait du hasard, elle était consciente et voulue. Parmi les fiches de lectures qu'il prit au cours de la guerre, nous avons relevé celle-ci, remarquable indice des préoccupations qui le suivaient sous les obus : « *Éducation. Aimer.* Sénèque, lettre 9 à Lucilius, *de Sapientis amicitia,* édit. Aubé, page 74, cite ce mot d'Hécaton : *Si vis amari, ama*[1]. » C'était déjà sa devise à Beyrouth. Et le R. P. Clerc ajoute : « Plusieurs de ses élèves lui sont restés très fidèlement attachés et lui ont écrit longtemps pour lui demander conseil, ce qu'auront peine à croire ceux qui se sont occupés des extèrnes de Beyrouth. »

Après avoir terminé sa philosophie à Jersey, le Père Lenoir fit au collège français de Marneffe, en Belgique, durant trois ans, un premier stage de professorat; nous y reviendrons. Et, en octobre 1908, il commençait au scolasticat d'Ore Place, à Hastings, ses études de théologie. C'était le portique du sacerdoce. Dans le fond de la nef mystérieuse qu'il foulait enfin, brillait l'autel où il avait la certitude de monter bientôt, pour s'enrichir de Dieu chaque matin au bénéfice des âmes. Il y pénétrait à un âge où d'autres exercent depuis longtemps le saint ministère. Mais ce retard était largement compensé par un trésor d'expériences et d'ardents désirs.

Les décrets de Pie X qui recommandaient la communion quotidienne étaient récents (1905-1906). Ils avaient enthousiasmé l'âme ardente du religieux. « On ne peut plus en douter, répétait-il dès lors, la communion quotidienne est le régime normal du chrétien en état de

[1] « Si tu veux être aimé, aime. »

grâce. » Foyer déjà de sa vie spirituelle, comme elle l'est de la liturgie, l'Eucharistie allait devenir pendant quatre ans le point de convergence de ses études. Et il prendra si bien l'habitude de tout y ramener, que plus tard, quel que soit le sujet de ses instructions, dogmatique ou moral, sans jamais lasser ses auditeurs, il les conduira toujours à cette conclusion : Il faut communier.

Parmi ses confrères d'Ore Place, beaucoup pourraient signer ces lignes du Père de La Messuzière[1] :

... J'avais subi, comme tous ceux qui l'approchèrent, ce charme irrésistible qui lui gagnait tous les cœurs. C'était chez moi beaucoup plus que la sympathie fraternelle, si douce cependant, qui est déjà une part du « centuple » promis aux religieux. J'avais pour le Père Lenoir de la vénération, un respect confiant, cordial : n'eût été la discrétion nécessaire, je lui aurais en toute simplicité ouvert ma conscience. Ce qui me le fit dès l'abord vénérer, c'est que j'avais senti un homme profondément surnaturel, une âme très sérieusement intérieure, malgré une activité prodigieuse et notamment une correspondance qui paraissait à d'aucuns excessive pour un jeune religieux. Il s'imposait à moi par le rayonnement de sa vertu. Plus je réfléchis à cette influence suave et comme irrésistible, plus j'en crois trouver le secret (outre des qualités de savoir-dire et de savoir-faire exceptionnelles) dans l'exquise charité du Père ; et cette charité si universelle, si dévouée, si délicate, était elle-même, ce me semble, l'épanouissement normal de sa dévotion eucharistique. N'est-ce pas au soir du Jeudi Saint que le Maître disait aux Douze : « *Mandatum novum ... mandatum meum : ut diligatis invicem*[2]. » Aussi le texte du Souvenir de Première Communion du cher Père, si heureusement rappelé en tête de son image mortuaire, résume-t-il par avance le caractère propre de sa sainteté : « Le disciple que

[1] Charles de La Messuzière, qui devait mourir au cours de la guerre, passa avec le Père Lenoir à Ore Place l'année 1911-1912, alors que celui-ci, déjà prêtre, y faisait sa 4e année de théologie.

[2] « Le commandement nouveau... mon commandement, c'est que vous vous aimiez les uns les autres. »

Jésus aimait reposa sur son cœur à la Cène, et il y puisa le secret de l'amour. »

Il était tellement tout à tous, que nul ne le connaissait sans avoir l'impression d'être de ses amis privilégiés, et on l'était en effet, si grande était sa puissance de fraternelle et de surnaturelle affection.

Un aspect particulier de sa charité mérite d'être retenu.

« D'esprit trop sérieux pour être particulièrement boute-en-train, écrit un de ses confrères, il n'avait pourtant rien de gourmé et il s'amusait bonnement, franchement, à cœur joie, des plaisanteries des autres. Il s'en souvenait et les leur resservait de longues années plus tard. Cette satisfaction qu'il éprouvait à se délecter de l'esprit d'autrui plus qu'à briller lui-même, bien qu'il ne dédaignât point de piquer à l'occasion son grain de sel sur la conversation, me paraît avoir été un des menus traits les plus agréés de sa physionomie morale[1]. »

Quoi d'étonnant si, toujours en quête d'un service à rendre, le jeune religieux parut une fois ou l'autre avoir un sourire contraint et des égards légèrement affectés? Ceux qui, nés sous une bonne étoile, sont habitués aux prévenances, les vainqueurs de la vie, s'étonnent naïvement qu'on ait à faire le moindre effort pour être aimable envers eux : n'est-il pas naturel qu'on soit à leur dévotion? Mais les autres, les rougissants, qui s'effarouchent d'être regardés aussi bien que de ne pas l'être, les cœurs bretons, — et il s'en rencontre jusque sur les bords de la Garonne, — qui broient du noir sans savoir pourquoi, les timides, les susceptibles, les moins entourés, les étrangers embarrassés de leur langue[2],

[1] R. P. Tenneson.

[2] Tout comme le collège de Marneffe (en Belgique), le scolasticat d'Ore Place (en Angleterre) était une maison française, exilée de France par les lois persécutrices de 1901. Mais telle était sa réputation, qu'une trentaine de jeunes jésuites, appartenant à presque toutes les nationalités de l'Ancien et du Nouveau Monde, y étaient accourus pour se joindre aux étudiants de théologie.

ceux-là étaient tout ensoleillés, quand le sourire même un peu forcé du Père Lenoir se posait sur eux. Or il s'y posait souvent : nulles privautés, sinon en leur faveur. Tous pourraient dire avec quel tact exquis il savait les rencontrer à tel coin de corridor, les invitant à passer avec lui la récréation, s'ingéniant à les mettre en valeur, les faisant parler de sujets qui leur étaient familiers ou spécialement agréables.

Les religieux chargés des offices domestiques, — appelés chez les Jésuites frères coadjuteurs, — n'ont qu'une voix pour dire combien le Père Lenoir avait d'attentions pour eux, comme il aimait à venir les renseigner sur les événements du monde chrétien et les conquêtes de nos missionnaires, comme il les accompagnait en promenade le dimanche, et comme il s'ingéniait, les soirs de congés où chacun, très légitimement, songe à son repos personnel, à les soulager dans leurs plus humbles emplois. Y avait-il après le dîner, — à l'occasion d'un cinquantenaire ou d'une ordination de prêtres, — une fête de famille, des chants, des illuminations? On était sûr de voir le Père Lenoir, — sa charge de « préfet de lectures » lui en donnait le droit, — arriver au réfectoire alerte et souriant : « La séance commence, disait-il aux frères, il faut que vous alliez voir ça. Ne vous inquiétez pas de desservir. Le travail sera fait, le couvert mis. J'ai une équipe. Je m'en charge. » Et tout cela de si bonne grâce qu'on ne pouvait lui résister... Menus faits, mais dont la multiplication assure à la vie de communauté son charme très doux.

Les prédilections du Père Lenoir étaient aussi pour les infirmes, surtout s'ils étaient âgés, plus encore s'ils étaient prêtres. Et quand le service à leur rendre concernait la sainte messe, — son rêve de demain ! — son dévouement n'avait plus de bornes. Pour faciliter la célébration quotidienne à un bon vieillard qui n'avait plus toute sa lucidité et moins encore sa souplesse

d'antan, le jeune théologien se fit son servant à des heures tardives très gênantes, durant des trimestres et même des semestres entiers. Après son diaconat, bien que le règlement le dispensât de cet office, il poussa l'abnégation jusqu'à le continuer longtemps encore. Quelles que fussent ses occupations, il trouvait toujours du temps pour le plaisir et la consolation des autres.

Il y avait aussi, continue le Père de La Messuzière, les âmes plus spécialement eucharistiques, ceux qui demain seraient prêtres et qui, enthousiastes des décrets sauveurs de Pie X, entendaient bien en être les propagateurs éclairés et fervents. Comme alors le cher Père se prodiguait, donnant de sa science théologique, de son temps, de son cœur! Je n'oublierai jamais nos longues causeries, dans le bois de pins du scolasticat, sur nos projets d'apostolat par la communion fréquente. Je ne crois pas profaner le texte sacré en appliquant à ces conversations saintes le mot des disciples d'Emmaüs : « *Nonne cor nostrum ardens erat dum loqueretur in via*[1] *!...* »

Je dis qu'il se prodiguait. Nous habitions au 3e étage, presque porte à porte. Un jour, il me lit une lettre d'Arménie. Un de nos missionnaires lui narrait les résultats très consolants obtenus par la communion fréquente et quotidienne, comment parmi nos élèves schismatiques plusieurs désiraient se convertir uniquement pour pouvoir recevoir plus souvent le corps du Seigneur. Le missionnaire ajoutait que, pour encourager les bonnes volontés et vaincre les résistances, il recherchait les textes les plus importants des Pères cappadociens sur la communion fréquente : ce serait un argument puissant, pour ces Orientaux si traditionnels, de leur montrer que la doctrine eucharistique de Pie X était celle même de leurs Pères dans la foi. Le Père déplorait en terminant que sa bibliothèque patristique fût bien mal montée. Deux ou trois jours après, le Père Lenoir m'apportait un travail considérable, qui a paru quelques mois plus tard dans le *Trait d'Union* : il avait fouillé les collections de Migne et relevé, depuis la

[1] « Notre cœur ne brûlait-il pas, tandis qu'il nous parlait sur la route? »

Διδαχή jusqu'aux derniers Pères du ve siècle, les textes principaux relatifs à la communion quotidienne. Le manuscrit, — 8 ou 10 pages de références ou de textes, — prenait le lendemain la route d'Arménie.

La revue le *Trait d'Union*, dont on vient de parler, avait été aussi un fruit de la charité intelligente du Père Lenoir, lors de son premier séjour à Marneffe. Il la fonda, raconte le R. P. de Vallois, recteur de la maison, « sur un simple désir que je lui exprimais un jour. Trois semaines après (janvier 1907), le premier numéro paraissait. Il continua sans interruption cette œuvre, qui n'avait d'autre but que de renseigner les professeurs et surveillants de nos autres collèges sur les ouvrages, lectures, jeux, industries, pouvant leur être utiles. La petite revue fut très critiquée et à l'intérieur de Marneffe et à l'extérieur. On prédisait sa mort à brève échéance. « Ne me lâchez pas ! » disait le Père... Le Recteur n'en avait nulle envie ; il obtint même de Rome, pour l'œuvre et l'ouvrier, une bénédiction spéciale. Et la petite revue grandit.

Du scolasticat, le Père Lenoir continua souvent d'y collaborer, sans nuire en rien à ses chères études théologiques, mais pour s'en délasser. Un jour de congé, où la pluie l'avait empêché de sortir, il composa ainsi « tout un article sur l'orthographe ; une autre fois, le résumé de tout un rapport sur l'utilité des études classiques et une remarquable partie documentaire de pages élevantes sur la force qui témoigne d'immenses lectures[1] ».

*
* *

Au mois d'août 1912, le Père Lenoir, prêtre depuis un an, recevait une seconde fois son affectation pour

[1] Note du Père L. Dauchez, qui dirigea le *Trait d'Union* pendant la théologie du Père Lenoir.

Marneffe. Bien qu'il dût arriver de nuit et que la propriété soit à quatorze kilomètres de la gare de Huy : « Ne m'envoyez pas la voiture, écrivait-il au R. P. Recteur ; je reviendrais par le raccourci, les yeux fermés. »

Son cher Marneffe ! C'était un collège qui n'avait assurément rien de commun avec cette « vraye geaule de jeunesse captive » dont parle Montaigne.

Tous les éducateurs, sauf peut-être certains extrémistes, ont prôné, pour la formation des caractères, une heureuse alliance — chez le maître — d'affection et de rigueur et — chez le disciple — d'initiative et de discipline. Mais, suivant les époques, les pays ou les systèmes, les dosages ont varié. Les liens de confiance et d'amitié sont partout nécessaires ; mais dans les collèges d'exil, où l'on avait à compenser l'éloignement du foyer familial et à faire l'unité entre jeunes gens accourus des provinces françaises les plus disparates, l'obligation de resserrer ces liens s'imposait plus qu'ailleurs[1]. Ce n'est pas au hasard que, pour la revue destinée à rendre compte des événements du collège de Marneffe, on avait choisi ce titre : EN FAMILLE.

Personnellement, le Père Lenoir était un fils trop fidèle de saint Ignace pour ne pas croire, en matière d'éducation, à l'efficacité de l'obéissance. Mais, précisément parce qu'il avait souvent médité et pénétré à fond la fameuse lettre de son bienheureux Père, il ne s'en tenait pas au résumé que certains prétendent en faire, quand ils détachent ridiculement de son contexte l'expression hyperbolique *Perinde ac cadaver*. « Tarte

[1] Sous ce rapport, il y avait une certaine ressemblance entre Marneffe et l'ancien collège que les Jésuites dirigèrent à Fribourg (Suisse) durant le second quart du XIXe siècle. Dans la biographie du *R. P. Barrelle*, qui fut une des physionomies marquantes de cette maison, l'on retrouverait sans peine bien des manifestations de cet esprit de famille qui était si cher au Père Lenoir. (Voir la vie du P. Barrelle, par le *R. P. de Chazournes*, 2 in-12, Plon, 1870.)

à la crème » n'est pas une explication qui suffise à tout. Il savait que, pour saint Ignace, l'obéissance féconde n'est pas du tout l'obéissance d'exécution. « Se borner à exécuter les ordres, dit en effet le fondateur des Jésuites, est une obéissance infime et très imparfaite *qui n'est même pas digne du nom de cette vertu*. Mais il faut nous élever à ce second degré, qui fait de la volonté du supérieur la nôtre; il faut nous harmoniser si bien avec lui, que *ses ordres ne soient pas seulement effectivement exécutés, mais encore affectueusement consentis*[1]. »

Formé à cette école, le Père Lenoir louait en éducation l'efficacité de la règle, mais de la règle acceptée, non pas subie. Et il estimait que son effort d'éducateur devait être *d'abord* d'obtenir cette soumission consentie. Plutôt que de violenter une volonté, il préférait attendre avec patience... Oh! non pas qu'il capitulât; ce n'était guère dans la nature de celui qui jadis, à peine sevré, avait articulé « Je veux ». Mais quand un jeune entêté regimbait, le Père se gardait bien de le pousser à bout, craignant peut-être de voir un de ses élèves renouveler le mauvais exemple qu'il avait donné lui-même à ses camarades d'humanités en 1893. Maintenant toutefois sa décision, il avait assez confiance dans le bien-fondé de l'ordre qu'il donnait, assez confiance, — pourquoi le tairais-je? — dans son ascendant moral aidé de la grâce divine, pour espérer qu'il triompherait des plus obstinés par la persuasion.

C'est bien ainsi que le Préfet des études d'alors à Marneffe, le R. P. d'Ambrières, caractérise « les idées et les méthodes du Père Lenoir » : « L'éducation plus par l'ascendant moral du maître que par le cadre

[1] ... *Ut non solum in effectu executio appareat, verum etiam in affectu consensio.* On a beaucoup écrit sur cette question. A ceux qu'elle intéresse nous recommandons volontiers la lecture des *Préceptes et Jugements du Maréchal Foch*, par le commandant Grasset (Berger-Levrault). Cf. dans *les Etudes* du 5 *octobre* 1917 : Initiative et discipline, d'après le maréchal Foch.

et la contrainte du règlement; le développement de la conscience et de la personnalité chez l'enfant, en lui faisant mieux comprendre le devoir qu'il a de *s'éduquer lui-même* et d'apporter *son* initiative à l'organisation de la discipline[1]. »

Aux yeux du Père Lenoir, le premier but était donc d'inspirer la confiance. Mais, pour l'obtenir, il faut livrer un peu de son âme; et dès lors le danger est évident : se laisser pénétrer par le disciple avant de le pénétrer lui-même, ce qui suffit parfois pour tout compromettre et pour que

Une maille rompue emporte tout l'ouvrage.

En face d'une collectivité quelconque, — atelier, bataillon ou classe, — le chef désigné, nouveau venu, ne doit rien risquer qui compromette son autorité, et pour cela il lui sera peut-être nécessaire de se cuirasser un certain temps de l'air impénétrable du sphinx. Le Père Lenoir, pour son compte, brûlait cet intermédiaire, — avec l'autorisation de ses supérieurs, nous pouvons l'affirmer; — à tout le moins, il le rangeait parmi les « mesures pour rien », utiles seulement à des orchestres mal disciplinés.

Veut-on savoir quel fut son premier contact avec sa première classe de Marneffe en 1905? Un de ses collègues le raconte ainsi : « D'avance il étudia sur une photographie les têtes de ses futurs élèves de quatrième, et à leur grande surprise, le jour de la rentrée, il leur donna leurs places, en *les appelant uniquement par leurs prénoms*[2]. » Cette étude minutieuse, méthodique, cette prévenance affectueuse, ces noms de baptême, voilà qui est tout à fait du Père Lenoir; mais, de grâce, n'allons pas, pour les traiter de mièvres, les séparer de leur contexte. Ils font partie d'un ensemble.

[1] Lettre du 14 *août* 1917.
[2] Père Datin, lettre du 4 *décembre* 1917.

L'emprise était souvent immédiate. Parler de coup de foudre serait inexact, car la douceur était extrême; mais il y avait du moins l'éclair. Pour le faire sentir, rien ne vaut le témoignage de ceux qui l'ont éprouvé.

« Dans les premiers jours d'octobre 1913, a écrit l'un d'eux[1], sur le quai de la gare du Nord, on aurait pu voir un jeune nouveau perdu dans la foule des Marneffiens. Ah! oui, triste, je l'étais un peu; mais voici qu'au moment de monter en wagon, je me trouve nez à nez avec le Père Lenoir. Oh! cher Père Lenoir, je n'ai pas été long à vous deviner. Du premier coup j'ai senti qu'il y avait en vous quelque chose de plus beau, de plus grand que dans l'âme des directeurs du collège dont je venais, quasi renvoyé d'ailleurs. Je me rappelle parfaitement l'impression que j'ai eue. Je venais de rencontrer quelqu'un qui devait m'enthousiasmer plus et mille fois plus que tous... J'ai senti nettement la présence d'un apôtre. Je ne m'étais pas trompé. Nous filions déjà à toute allure dans les plaines du Nord, lorsque le bon Père, après avoir terminé tout ce que sa charité lui avait fait entreprendre pour le soulagement des autres vint me trouver. Notre conversation, la première (je ne parle pas des quelques mots échangés à la gare du Nord), commença d'une manière toute banale. Nous passions dans la plaine où César battit les Belges. Tout naturellement le Père Lenoir me raconta la bataille... Puis, de fil en aiguille, j'arrivai aux confidences et je lui racontai toute ma vie et comment j'étais venu échouer à Marneffe. Il m'avait inspiré confiance et *tout naturellement je lui avais tout raconté.* Il me regardait avec ses grands yeux si bons et si purs et, dès ce moment, je me suis mis à l'aimer immensément et à l'admirer sans trop savoir pourquoi. Après avoir fini mon histoire, je lui ai dit : « Mon père, je

[1] C'est le jeune homme dont nous parlons plus loin, sous le nom de Toty, cf. ch. XVI, p. 292.

« vais me mettre à communier trois fois par semaine; « mais pas plus, parce que je n'en suis pas digne. » Aussitôt il sourit très doucement et il me parla en de tels termes de la communion et de la sainte Eucharistie que dès ce moment-là je me suis senti tout désireux de ne jamais manquer une communion... »

Et la déposition se poursuit du même ton durant de longues pages.

Est-ce que je m'abuse? Mais, à lire ces confidences, un nom ne surgit-il pas à l'esprit, pour caractériser le jeune professeur, celui dont les pharisiens dépités prétendaient ternir la mémoire de Jésus et que la postérité chrétienne a recueilli comme un splendide hommage : *Seductor ille...?* Du moins, le Père Lenoir réalisait à la lettre la mission dont le Sauveur avait chargé saint Pierre : « Tu prendras des âmes : *Homines eris capiens.* »

On gagne la confiance en la témoignant. A l'envi, les élèves du Père ont déclaré qu'il avait en eux une confiance « absolue ». Je crois volontiers qu'ils se vantent et qu'on doit apporter à ce mot un juste tempérament. Cependant, voici qui est assez clair pour indiquer les tendances réfléchies du professeur; c'est encore une fiche de lecture des premiers temps de guerre et empruntée, comme l'autre, à Sénèque : « *Éducation.* Témoigner confiance. *Sénèque,* lettre 3 à Lucilius, édit. Aubé, page 48 : *Fidelem si putaveris facies. Nam quidam fallere docuerunt, dum timent falli, et illi jus peccandi suspicando fecerunt*[1]. »

Reste qu'il y a telles marques de confiance que l'on peut donner individuellement à trente enfants et que la prudence interdit de leur accorder s'ils se trouvent tous réunis. Comment résoudre l'antinomie? Où sera le juste

[1] « En croyant à la fidélité, vous la faites. Car certains ont enseigné à tromper en craignant de l'être; par leur soupçon, ils ont donné le droit de commettre une faute. »

milieu? Impossible de répondre, sans consulter d'abord la puissance d'autorité de l'éducateur. Mais, comme en cette matière l'illusion — hélas! — est facile, pour trouver le juste milieu, il n'y aura pas d'autre ressource que les conseils d'un ami sûr ou d'un supérieur.

Il serait assez naïf de penser que le Père Lenoir ne s'aperçût pas de l'ascendant qu'il exerçait. L'humilité ne consiste pas à nier les dons de Dieu. Il en avait conscience, et même, comme l'écrit un de ses meilleurs amis, « il aimait son influence et, s'il eut à lutter, ce fut pour y garder un absolu surnaturel et ne rien rapporter à soi[1]. » De cette influence il ne voulait se servir que pour persuader d'aller au devoir, ou, — pour parler de façon moins austère, — d'aller à Jésus-Christ. Ayant quitté le collège, un de ses anciens, qui continuait à lui écrire fréquemment, s'obstinait, malgré son affection pour le Père, à refuser un sacrifice que celui-ci jugeait nécessaire. Enfin, après dix lettres, où une habileté digne de Gorgias avait échoué devant la critique implacable du directeur, le jeune homme obsédé, à bout de souffle, avait jeté ce cri : « Eh bien! soit, je fais ce sacrifice,... mais uniquement parce que c'est vous. » Du tac au tac il s'attira le billet suivant :

Alors, Bob, je n'en veux pas. Vous allez vous récrier, dire que je me contredis, que je déraisonne. Libre à vous; mais je ne puis ni ne *dois* vous demander de sacrifice pour la seule fin de m'être agréable. Faites-le parce que Notre-Seigneur vous le demande (pour sa gloire, pour le salut de votre âme, pour votre vocation, pour le salut de beaucoup d'autres âmes), ou ne le faites pas du tout. Voilà une lettre bien dure encore, mon pauvre enfant. Mais le mal est profond, et il faut que le bistouri pénètre douloureusement.

On le voit, le Père Lenoir ne se contentait pas du coup de foudre initial. Du sermon sur la montagne et

[1] R. P. Tenneson.

du reniement de saint Pierre, il avait appris que la formation, même des meilleurs, est une longue patience et qu'elle s'obtient surtout par l'action individuelle, prolongée, du maître sur l'élève.

Sans doute il avait trop le sens social pour n'avoir pas constaté, en éducation, l'utilité du groupement. Au frottement mutuel du collège, miniature du monde où l'on vivra demain, des angles s'arrondissent ou se rentrent, des caractères se révèlent; on apprend à respecter les droits d'autrui, comme à faire respecter les siens; à revendiquer sa place au soleil, mais sans morgue; à disputer le prix, mais sans envie jalouse; à triompher, mais sans orgueil; à être battu, mais sans abattement. On s'enhardit à vivre sa foi avec fierté et l'on s'initie à ce qu'un ancien maître de Marneffe a si bien appelé : l'apostolat de l'amitié[1].

Mais le Père Lenoir n'avait pas la simplicité, — ou la paresse, — de supposer que le groupement a une efficacité suffisante par lui-même. Pour que l'enfant profite de tous ces avantages, il faut que quelqu'un l'éclaire, l'avertisse, le modère, le pousse, le relève; suivant le mot cher au *Ratio studiorum* des Jésuites, les maîtres doivent être des *régents*. Et c'est à quoi le jeune religieux excellait : plus que professeur, mieux que docteur, il fut surtout, pour les initiatives qu'il avait le don de stimuler, un guide admirable.

Aussi, quel zèle pour l'avancement de ses disciples! « Correction soignée des copies, compositions multiples de plans de travail, de textes de devoirs, de notes explicatives, d'abrégés de grammaires et de petits lexiques usuels. Le Père était, en l'espèce, un difficile, difficile à l'excès. Il ne se satisfaisait guère avec les ouvrages mis entre les mains de ses élèves. Il leur composait, à frais nouveaux pour lui, des éléments de

[1] Le Père de Pully, dans une série d'articles de *Frères d'Armes* et d'autres revues, par exemple dans *Les Jeunes* du 22 mai 1921.

travail à sa façon ; c'était une partie des labeurs où disparaissaient ses temps libres et pour lesquels il s'usait en des veilles prolongées[1]... » Il y eut, en cette année 1912-1913, une période de vie intense où, « de son propre aveu, avant que son recteur n'y mît bon ordre, la petite aiguille faisait parfois le double tour du cadran sans qu'il se couchât[2]. »

Excès assurément, mais qui montre jusqu'où le professeur poussait la conscience de son devoir d'état.

Ce qui le caractérise encore davantage, c'est la méthode pédagogique rigoureuse qu'il y apportait. Comme Aristote classant les idées, il avait plaisir, après une minutieuse analyse, à ordonner ses élèves par « catégories », afin que, les connaissant mieux, il pût non seulement les stimuler avec plus de fruit, mais aussi les faire s'entr'aider les uns les autres suivant leurs affinités, leurs tempéraments et leurs goûts[3]. Tel ou tel ne parvenait pas toujours à se ranger dans ses cadres ; comme à la Chambre, il y avait des « sauvages ». On voyait alors le jeune régent frapper à la porte du Père Préfet. « Je n'arrive pas, disait-il, à comprendre ce qui se passe en cette tête. Ça ne va pas. C'est pourtant un excellent enfant. (Le professeur avait toujours, — qu'on le remarque, — un éloge à faire de ses élèves les plus médiocres.) Il écoute, il fait des efforts, et ne réussit pas... Si vous le permettez, je le prendrai tous les soirs pendant l'étude. Nous travaillerons dans la même salle. Pendant que je préparerai de mon côté ma classe du lendemain, je lui demanderai de réfléchir à haute voix, afin de me rendre compte où est l'hiatus : si c'est la mémoire, l'intelligence, l'ignorance... Il faut que je le

[1] Père Courbe, dans *En Famille, octobre 1917*, p. 26.

[2] R. P. Tenneson.

[3] L'enseignement et l'apostolat mutuels étaient une industrie chère au Père Lenoir ; tel article du *Trait d'Union* représente bien sur ce point sa méthode (1907, p. 140) ; il y trouvait, outre une économie de temps, un rendement apostolique multiplié. Ainsi agira-t-il avec ses marsouins, en les faisant, comme il le dit, « se racoler » entre eux.

désarticule. » Et il s'acharnait ainsi sur le même, sans d'ailleurs négliger les autres, des semaines entières. « Pour un jeune enfant, de nature un peu fillette, je l'ai vu employer cette méthode vingt minutes par jour, tous les jours, pendant *un an*. « Je ne sais si cela rendra, « disait-il; mais il faut essayer. » En nous contant cela, l'ancien Préfet hochait la tête et scandait sa phrase : « Vingt minutes par jour ! »

Somme toute, le Père Lenoir avait, pour l'avancement de ses élèves, un zèle *communicatif*. Il s'en montrait si passionné, et tous le sentaient si bien, que le plus apathique recevait l'étincelle et finissait aussi par désirer son progrès. Sainte rivalité dont le religieux avait trouvé l'exemplaire dans la jalousie que Dieu lui-même a pour le progrès de nos âmes.

Fort de son ascendant, le jeune professeur avait, pour le développement intellectuel de tous, de grandes audaces.

Que l'on songe, par exemple, au montage d'*Antigone*, et aux circonstances où il présenta cette tragédie : non pas à l'occasion d'une fête, mais un 26 février 1907, au milieu de la marche des cours; car, loin de prétendre interrompre le mouvement des études, il ne voulait que le renforcer. Sa classe de troisième avait assumé, avec la tâche de l'exécution, celle d'une traduction, qui figura au libretto artistique à l'aide duquel les profanes suivirent le spectacle. Mieux encore, il trouva le moyen, lui qui n'était pas encore prêtre, d'intéresser à la chose le collège entier. « Dans les classes supérieures d'Humanités et de Rhétorique, écrit le R. P. de Vallois, on étudia avec passion *Antigone*, pour être à même d'en comprendre l'exécution. Seul le Père Lenoir pouvait s'atteler à une pareille entreprise, qui eut un merveilleux succès. »

A l'intérieur de sa classe, une vraie petite république

à la romaine, il osait plus encore. Convaincu que « rien ne paralyse autant chez la jeunesse le zèle au travail que la monotonie[1] », il s'appliquait, suivant le conseil de ses règles, à « varier le plus possible les exercices scolaires » et à entretenir entre ses élèves « cette honnête émulation qui est, au dire du *Ratio*, un si grand stimulant à l'étude ». Ne risqua-t-il pas, dans l'application de ces méthodes, ce qui pour d'autres, moins doués du fluide impératif, eût été téméraire? Certains de ses meilleurs amis l'ont pensé. Leur opinion, mise en vedette ici, éclaire singulièrement par avance tel ou tel aspect des années de guerre qui vont suivre, et elle explique pourquoi le Père Lenoir fut tout à la fois passionnément aimé de la grande masse et passablement critiqué de quelques-uns.

Nous avons parlé de république... Qu'on ne s'y méprenne pas : tout son petit monde lui obéissait au doigt et à l'œil; le maître n'avait aucune envie de perdre une parcelle de son autorité : il était né chef. Cependant, il affectait de ne pas jouer au monarque. Tout lui était bon pour rompre avec les routines et favoriser les initiatives.

Mieux vaut, sur ce sujet, prêter l'oreille à ses élèves :

« J'ai un souvenir très net de ses classes, nous écrit l'un d'eux[2]. Mon Dieu, quelles classes! Beaucoup y

[1] Ce sont les expressions mêmes du *Ratio*, *règle 23e* des *professeurs des classes inférieures*. (A noter que ce terme *classes inférieures* inclut, pour le *Ratio*, tout ce qui est en dessous de la Philosophie, y compris même la Rhétorique.) Voici comment s'exprime la *règle 31e* : « Il faut faire grand cas de la concertation et l'employer dans toute la mesure du possible, afin d'entretenir cette honnête émulation qui est un si grand stimulant à l'étude. On suscitera des engagements soit individuels soit collectifs, surtout parmi ceux qui occupent des charges. Ou bien encore un seul en harcèlera plusieurs. Les simples citoyens se provoqueront entre eux et de même les magistrats. Parfois même un citoyen attaquera un magistrat et, s'il a le dessus, on pourra lui donner sa charge... » Ce tableau, où le *Ratio* propose un idéal à poursuivre, n'est pas précisément celui d'une classe où l'on dort...

[2] Robert du Parc.

allaient avec bien plus de joie qu'à une partie de football, et j'étais de ce nombre. Il y avait une émulation extraordinaire. Au lieu des deux camps traditionnels, le Père nous divisait en sept ou huit *gentes*, avec un sénateur pour chef, un chevalier et un tribun. Deux sénateurs étaient consuls. Alors, le samedi, c'étaient des batailles terribles pour garder le consulat ; on se provoquait avec fureur. Et puis, chaque dimanche, réunion du sénat et du tribun de la plèbe armé du droit de *veto*. Chaque *gens* avait aussi son aéroplane qui avançait... »

Mais avant de nous lancer dans l'espace, écoutons le Père Préfet de Marneffe préciser quelques points des *Pandectes* spéciaux à la classe de troisième : « Le sénat faisait des lois, c'est-à-dire qu'il avait le droit d'interpréter certains points du règlement et de la discipline générale. Ainsi avait-il établi que l'on aurait toujours le droit de parler pour soutenir sa *gens*. Il arriva que... » Ici, je rends la parole au disciple, témoin plus immédiat des événements :

« Dans les prélections, c'étaient des hurlements de toute la classe,... tellement que les élèves d'Humanités se plaignaient à nous, au réfectoire, que grâce à ce tapage ils n'arrivaient plus à s'entendre. Oh ! que ces classes étaient délicieuses ! » Cependant, le tribun de la plèbe, chargé de revendiquer le respect de tous les droits opprimés, fit une motion auprès du sénat, qui, après une chaude discussion présidée par le fin sourire du professeur, statua « qu'il serait mieux désormais de garder le silence, sauf, toutefois, pendant la prélection pour dire — et non pas hurler : — Père ! Père ! Père ! » ... Ainsi la licence, aurait dit Montesquieu, se trouva corrigée par ses excès mêmes... L'histoire n'ajoute pas si les humanistes se déclarèrent satisfaits.

Le sénat se réunissait pour bien d'autres affaires. Dans une lettre du 13 juin 1914, à un élève que sa santé venait d'éloigner de Marneffe, je relève ce détail :

« Hier, congé des académiciens [sans doute encore des humanistes]. Les petits troisièmes n'y ont pas droit, naturellement. J'ai quand même réuni le sénat; on a décidé des *courses aux obstacles pour les leçons*... »

L'ingéniosité du professeur, — pardon! du sénat, — multipliait en effet les industries. Le mot « aéroplane », cité plus haut, fait allusion à un concours amusant de 1914. Durant plusieurs semaines, le ciel de la classe fut tendu d'un réseau de fils blancs, sur lequel avançaient et reculaient des avions de papier aux couleurs de la *gens Roberta*, de la *gens Thuya*, ou *Georgia*, ou *Veuillotina*... On devine si cela fit sensation.

Au reste, les élèves ne se méprenaient nullement sur la portée pédagogique de ces méthodes attrayantes. « Petites choses, note fort bien Robert du Parc, mais qui nous faisaient travailler à fond. »

Cette république s'était bien gardée de voter la séparation de l'Église et de l'État. « Le Sénat a décidé, écrit le Père le 10 juin 1914, que la neuvaine de communions promise le Samedi Saint se ferait du 11 au 19, de demain Fête-Dieu au vendredi de la fête du Sacré-Cœur. » Six semaines auparavant, il avait arrêté que, « pour célébrer le mois de Marie, chacun devrait parler à tour de rôle, au début de la classe, de l'une des gloires de la Sainte Vierge ». Le témoin qui rapporte le fait a beau ajouter : « Je me rappelle même avoir séché piteusement sur *Stella matutina*, » cela ne l'empêche pas de rebondir pour s'écrier : « Ces classes étaient si pieuses!... Chaque fois que la moindre occasion de parler du sujet préféré — communion fréquente — se présentait, elle n'était pas manquée. Et peu à peu l'idée entrait... Personne jamais ne m'a parlé de l'Eucharistie dans des termes pareils. Ce n'est pas que ce qu'il disait fût extraordinaire. C'était la manière de le dire. On le sentait tellement plein de son sujet, tellement brûlant d'amour pour Notre-Seigneur au Saint Sacrement!... »

L'idée entrait si bien, — notons ce détail qui fait sentir la puissance d'expansion du zèle du professeur, — qu'un de ses élèves a pu écrire : « C'est grâce à lui que j'ai vu, dans ma famille, ma sœur et moi aller communier à une heure de l'après-midi plutôt que de manquer une communion ; grâce à lui en grande partie que tous mes frères (qui ne furent jamais élèves de Marneffe) se sont mis à la communion fréquente... Ah ! que je pourrais en dire long à ce sujet !... »

Inutile d'ajouter que cette piété s'appuyait sur une instruction religieuse solide. Celle-ci se complétait par ce que le Père Lenoir appelait des « cas de conscience » : manière vivante d'habituer cette jeunesse à ne pas laisser flotter dans les nuées de la spéculation les enseignements reçus. Veut-on un exemple ?

« Hier matin, *cas de conscience*... J'en ai donné un très triste et malheureusement *vécu*... » Suit la longue histoire d'un Arménien converti, que le Père avait connu à Beyrouth, et qui, actuellement à Paris, était tombé dans la misère noire, lui et sa petite famille, à la suite d'un accident de travail...

Il cherche en vain une place... Mais les derniers sous sont partis. Alors il a dû mendier..., quêtant les restes d'une grande cuisine et entendant derrière lui les moqueries des domestiques. Or, ce pauvre garçon a été élevé, non pas dans l'aisance, mais dans le *luxe ;* son père est un des plus riches commerçants que j'aie connus en Orient, mais schismatique fanatique. Aux lettres de son fils, il répond invariablement : « Renonce au catholicisme et je te rends tout. » — « Gardez votre argent, lui répond le brave jeune homme, je garde ma foi. » ... Malheureusement, il a sa petite famille à sauver et vous voyez d'ici ses souffrances atroces, physiques et morales !... Le *cas* consiste à répondre à un homme qui, dans ces conditions, murmurerait contre la Providence et, désespéré, voudrait en finir avec la vie.

On voit que le Père Lenoir n'hésitait pas à mettre

des enfants de 14 ans en face des plus graves problèmes. Comme cela tranche avec l'irréel et la banalité de certains sujets de composition proposés par les manuels !

Par tout cet ensemble, les disciples sentaient que leur professeur possédait vraiment la pleine autorité, l'autorité efficiente, celle qui ne se contente pas de se déclarer « de droit divin », mais qui se fait accepter par le dévouement, la compétence et le savoir-faire.

Avec tous les travaux d'une classe ainsi comprise, avec la direction du *Trait d'Union*, alors métamorphosé en un périodique polyglotte abondant, très digne de figurer dans le monde des revues, le Père Lenoir devait être, pensera-t-on, suffisamment occupé. Pourtant son activité s'exerçait de bien d'autres manières.

D'abord, comme toujours, au soin des malades. Un de ses élèves des plus ardents, nerfs surexcités et tête fatiguée, avait reçu en mai 1914 l'ordre d'un repos complet.

Oh ! que j'ai bien su en ces jours-là, écrit-il, la charité extrême du bon Père ! Malgré ses innombrables occupations, il a passé avec moi des après-midi entières de 1 heure à 6 heures, à se promener dans le parc en causant de choses et d'autres et tâchant de me calmer. Il canotait avec moi sur les étangs ; il cueillait avec moi des fleurs pour la statue de la sainte Vierge de notre classe. Ou bien, assis près de moi sur un banc, il me lisait un passage de l'Évangile, avec la même voix, la même profondeur de sentiment dont il disait le *Pater* à la messe et dont Notre-Seigneur devait parler aux apôtres sur la Montagne...

La fatigue persista et l'enfant, au moment où allaient commencer les compositions de prix, dut, le cœur gros, anticiper ses vacances. Mais le Père Lenoir ne l'oublia pas. Durant ces deux derniers mois,

malgré la surcharge inhérente à toute fin d'année scolaire, il lui écrivit plus de dix fois, et non pas de simples billets : le 30 mai, sept pages; le 2 juin, quatre; le 4 juin, douze; le 10, six; le 13, huit; le 24, quatre; le 29, huit; et durant le mois de juillet, encore une vingtaine : en tout soixante-neuf pages. Et nous avons des raisons de croire que notre collection est incomplète.

Comment ne pas noter également ce trait si évangélique de sa carrière d'homme de collège? « Nommé professeur à Marneffe, écrit le R. P. Tenneson, il me dit de son ton triomphal et convaincu : « Et puis, « ce qui me fait le plus de plaisir, c'est que je suis « chargé des domestiques. » Du même ton il me dit, au carême de 1914, qu'il apprenait le flamand pour mieux les entendre et les confesser. » Non content de leur faire le catéchisme, « il avait organisé pour eux de petits cours du soir, une bibliothèque, une salle de jeux tranquilles et des matches de foot-ball. La plus précieuse des récompenses ne tarda pas à en revenir à ce bon prêtre selon Pie X : il vit ces humbles, ces rétifs, se mettre d'eux-mêmes à la communion quotidienne[1]. »

Grâce à Dieu, les dévouements ne sont pas rares parmi les chrétiens. Les intelligences sympathiques aux initiatives d'autrui le sont davantage. Il faut, pour distinguer l'ivraie du froment, tant de pénétration, et surtout il faut tant de modestie pour accepter seulement la pensée que d'autres osent bien tenter « quelque chose qui ne s'est jamais fait » ! Le Père Lenoir avait admirablement l'un et l'autre et avec la meilleure grâce il se mettait au service de tous, supérieurs, égaux ou inférieurs, pour les aider à mettre sur pied leur projet.

[1] Alexis Décout, dans la *Revue pratique d'apologétique*, *15 août 1920*.

La première fois qu'un Père de l'*Apostolat de la Prière* vint à Marneffe parler aux élèves de cette ligue à la fois si souple et si stimulante, il y eut, au cours de la réunion professorale qui suivit, un instant d'hésitation ; non point que tous ne fussent chaudement sympathiques à l'idée, mais on ne voyait pas les moyens efficaces d'insérer les pratiques de cette association dans la vie du collège. Ce fut le Père Lenoir qui rompit le silence et, lui qui vivait si intensément dans sa prière comme dans ses actes la vie d'apôtre, il n'eut pas de peine à montrer que, pour exciter des cœurs à la vertu, au travail, à la correction des défauts, la pensée de zèle préconisée par l'*Apostolat de la Prière* avait un souverain pouvoir.

Il fournit de même son concours à la fondation et au fonctionnement des conférences de Saint-Vincent de Paul. A l'intention des jeunes confrères, « il rédigeait des résumés catéchétiques pour les cours d'instruction religieuse qu'avec les humanistes ils donnaient à quelque quarante enfants de la paroisse d'Oteppe. Ou bien, lorsqu'un aperçu d'ordre social s'ouvrait à l'horizon d'un exercice scolaire, il en profitait, dans des causeries familières, pour incliner le cœur de ses élèves vers les petits paysans auxquels ils s'intéressaient avec tant de plaisir et d'animation. Procédant par éloges, il félicitait les apôtres en herbe des rapports de fraternité que ces conférences nouaient entre eux et leurs pupilles ; il insistait sur le *Væ divitibus!* et sur le *Beati pauperes!* dans l'espoir que tel ou tel de ses auditeurs se laisserait séduire par un appel divin plus spécial[1]. »

Il ne dédaignait pas de prendre une part, même active, à leurs kermesses charitables.

Fête d'hier tout à fait réussie [en 2e division], écrit-il le 29 juin 1914... Vous y étiez sans doute par la prière et c'est

[1] Père Courbe, article cité, pp. 38-39.

peut-être ce qui aura mis tant de charité au cœur des conférenciers, tant de soleil sur la pelouse et tant de joie dans les yeux des petits pauvres... D'abord distribution des prix au théâtre. De P*** faisait un Père Préfet de poigne et de coup d'œil : admirable ! Orchestre insensé sous la direction de D***. Chaque catéchiste va ensuite faire couronner son petit. Puis kermesse.

Le grand ami de son correspondant tenant la buvette, le Père alla l'aider quelque peu, « pour essayer de combler un vide impossible à combler ». « Du moins, ajoute-t-il avec une pointe de malice, les bouteilles de sirop ont été bien moins entamées que si *l'autre* avait été là... » Suit toute une description :

Deux épiciers, un bazar, la police faite par H***, qui en même temps règle l'ordre des exercices ; d'abord guignol, d'autant plus de succès que c'est plus bête, puis les *attractions*..., le baquet d'eau, le baquet de farine, le baquet de son, les farces tenues par « Petit Bébé », le jeu de massacre évidemment confié à de M*** et F***, un superbe distributeur automatique invention G***, l'homme à la perche par de P***. Ensuite le mât de cocagne, les pots à casser, les sacs à percer et M*** marchand ambulant. Enfin, courses et concours, et la journée se termine devant Notre-Seigneur en le remerciant.

Ainsi le Père Lenoir faisait participer aux fêtes de famille du collège ceux qui en étaient momentanément séparés. Dans l'œuvre très haute et complexe de l'éducation, il ne tenait pas ces petites joies pour négligeables

Resterait à dire que jamais, quand il en était prié, il ne refusait de prêcher aux réunions de congrégation ou à la chapelle les jours de solennité. Resterait surtout à parler de sa piété. Mais ne la devine-t-on pas à travers chacune de nos lignes ? C'est à son insistance, sinon à son initiative, que se rattache cette institution

de la dernière année de Marnefle, de la visite du soir au Saint Sacrement, facultative pour tous les élèves Quant à lui, non content d'ajouter à ses exercices ordinaires de religieux le chemin de croix *quotidien*, — nous savons qu'il y fut fidèle même aux temps de plus grande presse[1], — il aimait à venir passer encore de longs moments auprès du tabernacle. Un de ses amis, dont le nom reparaîtra fréquemment dans ces pages et à qui serait revenue la joie d'écrire la vie du Père Lenoir, si la mort ne l'avait enlevé aussi[2], a dit « avec quel amour de bon pasteur il portait avec soi dans son cœur toute sa bergerie aux pieds du divin Maître; comme il détaillait à Celui-ci les besoins, les lacunes, les peines de ses brebis! ce qu'il répandait de prière fervente et de chagrin réel devant Dieu, si, par quelque fissure, une brebis s'était échappée du bercail! A voir son attitude devant le Saint Sacrement, il était manifeste que son âme ne divaguait point, qu'elle se ramassait toute sur son objet et s'entretenait avec le Père des Cieux de la multitude des commissions, petites et grandes, dont on l'avait chargé pour Lui. »

Par la prière seule l'apôtre donnait à son zèle l'extension qu'il ambitionnait.

*
* *

Mais une heure sonnait déjà, pour laquelle, à son insu et contre toute vraisemblance, Dieu l'avait préparé. « Plutôt que de jouir en paix d'une œuvre fondée par moi, disait-il un jour, je préférerais passer ma vie à l'établir ailleurs. » Il ne pensait pas être pris aussi strictement au pied de la lettre. Celui qui ne trouvait jamais qu'on lui taillât la besogne assez large

[1] Témoignage du R. Père Tenneson et d'autres.
[2] Le Père Courbe, dans l'article d'*En Famille*, déjà cité.

allait voir s'ouvrir un champ illimité, bien digne de son tempérament missionnaire et conquérant. « Non pas, note un de ses annalistes, que ce fin *scholar* et ce jardinier de jeunes âmes fût belliqueux par caractère... Quelques jours avant la déclaration de guerre, l'horizon étant déjà très sombre, il se jugea autorisé à célébrer par dévotion la messe votive de la Paix ; et c'est en pacifiste convaincu qu'il en vantait les beautés, avec une sorte de gourmandise liturgique[1]. »

Comme tous les Français de 1914, le Père Lenoir était prêt à tout pour éviter à son pays le fléau que l'Eglise range dans ses litanies à côté « de la peste et de la famine », à tout, sauf à la perte de l'honneur.

[1] Alexis Décout, article cité.

PREMIÈRE PARTIE

LA GUERRE DE MOUVEMENT

LA CHAMPAGNE

CHAPITRE I

L'ENRÔLEMENT

UNE PREMIÈRE VICTOIRE — LE SACRIFICE ENTREVU

(3-10 Août 1914)

Lorsque la guerre éclata, le Père Lenoir se trouvait à Marneffe, où l'année scolaire venait de s'achever[1]. Ce furent des jours de perplexité. La plupart des religieux étaient d'âge mobilisable. Nul d'entre eux ne songeait à profiter de sa condition d'exilé. Chacun s'inquiétait seulement de la manière d'effectuer son retour en France. L'invasion s'était produite en surprise. Les vagues allemandes déferlaient avec une furie d'enfer sur les coteaux de la Meuse. Le plateau de la Hesbaye, sur lequel se dresse bien en vue Marneffe, et les bois d'alentour recevaient déjà la visite des uhlans. Des bandes de fuyards se ruaient en cohues affolées vers les gares. S'en aller n'était pas chose aisée.

Le Père Lenoir réussit à prendre place dans un des derniers trains qui reçût encore des voyageurs. Ce fut un exode lamentable. Les voies ferrées étaient encombrées. L'on stoppait à tout bout de champ. Bien avant

[1] Il était venu à Paris la semaine précédente pour donner à Clamart une retraite à de jeunes séminaristes. Mais sitôt ces exercices achevés, le lundi soir, *27 juillet*, il était reparti pour son cher collège, où l'attendaient d'innombrables « travaux de vacances ».

la frontière, l'on s'arrêtait et, pour trouver une station française, il fallait faire un long trajet à pied jusqu'à Jeumont ou au delà.

Parti d'Huccorgne, au petit jour, le 3 août 1914, le Père Lenoir n'arrivait à Paris qu'à la nuit. Vers 10 heures, il était chez les siens, à Versailles, sans nul bagage, *expeditus,* auraient dit les Anciens, chargé de ses seuls projets généreux et du feu sacré de son âme.

Son recteur, le R. Père Desforges, qui n'avait pu l'embrasser à son départ, l'avait rejoint par une lettre où il le remerciait de son « inlassable dévouement » et le suppliait de le faire « durer encore un peu ».

Conseil paternel touchant, mais assez vain. Le Père Lenoir, docile à tout autre avis, n'entendait plus quand on lui parlait de se ménager. Était-ce pour cela, du reste, qu'il avait risqué ce difficile voyage? Affecté aux services auxiliaires, rien ne l'obligeait à partir dès les premiers jours. Mais la voix du tocsin avait remué profondément son âme et il accourait, avant son heure, pour servir.

Pour servir au plus tôt et de son mieux.

Occuper immédiatement un rang aux armées, l'occuper à des conditions onéreuses où il aurait à payer de sa personne, peut-être de son sang, l'occuper en qualité de prêtre de Jésus-Christ, tels étaient les motifs qui l'avaient déterminé à devancer l'appel et à briguer le titre d'aumônier.

Notons dès maintenant cette impatience d'atteindre le but, si caractéristique du Père Lenoir. Dès le lendemain de son arrivée à Versailles, il entreprit ses démarches et pas un instant « il ne se laissa décourager par des refus semi-officiels qui ne paraissaient lui accorder aucun espoir[1] ».

Hardiesse d'initiatives et volonté tenace, mais dou-

[1] Lettre de M. Lenoir au P. Courbe.

blées d'un merveilleux sens pratique des moyens d'action... Apôtre impétueux à concevoir, et calculateur d'une méticuleuse prévoyance pour réaliser : tel il sera durant toute sa « carrière militaire ». Remarquable alliance de ces deux qualités de la race française : la fougue et l'ordre.

Du côté de l'autorité ecclésiastique, tout alla de soi. La famille du Père Lenoir était hautement estimée à l'évêché de Versailles ; et lui-même y avait un renom personnel de vertu, ainsi qu'en témoigne la lettre suivante de M. le vicaire général Leblanc. Ces lignes élogieuses furent écrites en mars 1915, lorsque le Père reçut la croix de chevalier de la Légion d'honneur.

Madame,

Vous m'avez fait le plus grand plaisir en me communiquant la citation de l'*Officiel*. Je savais le courage du cher Père ; l'héroïsme ne lui coûte pas ; j'allais dire qu'il lui est comme naturel, si je ne savais à quelle source il va puiser la force de l'abnégation la plus absolue. Je me rappelle encore avec émotion sa dernière lettre, dans laquelle il m'annonçait la réussite de ses efforts pour être aumônier... Il s'attendait à travailler dur et cette prévision l'enchantait...

L'autorité militaire se montrerait-elle aussi empressée ?

Le service de l'aumônerie en temps de guerre était, de tous, le moins prévu. Sans la vertu de l'Union Sacrée, toute bouillonnante alors de sève jeune, surtout sans l'initiative méritoire de certains chefs, il est probable que nos soldats n'auraient eu qu'un ravitaillement religieux très maigre.

Le Père Lenoir se heurtait à un obstacle de surcroît. Il venait tard. De nombreux compétiteurs, sur place, l'avaient devancé. Leurs noms, inscrits, au Gouvernement de Paris, sur des pancartes pendues

dans les bureaux du Service de Santé, attendaient leur tour de rôle. Quand le candidat armé de son autorisation épiscopale se présenta, le samedi 8 août, alerte et sûr de lui, aux Invalides, ce ne fut pas sans une moue de mélancolique déception qu'il considéra ces listes.

*
* *

Sur les premiers mois de la vie militaire du Père Lenoir, on aurait fort peu de détails, si la chance ne nous avait fait découvrir un témoin précieux entre tous : le petit *agenda* où il notait avec une précision minutieuse les moindres événements de ses journées ; vrais hiéroglyphes, écrits avec la fine pointe d'un crayon, et qu'il faut deviner plutôt que lire ; mais témoin de première valeur, où se retrouvent les préoccupations quotidiennes de l'apôtre et, — dans une simple exclamation souvent ou dans son intention de messe, — le fond le plus intime des secrètes pensées.

Dès le 7 août, il avait enregistré une promesse de dix messes d'action de grâces, s'il obtenait « une réponse favorable du général ».

Le 9 août, il sent en lui une telle volonté de triompher des obstacles, que, sûr du succès, il entreprend une tournée d'achats en vue du départ. La feuille de route obtenue, il ne sera plus temps de différer, même de vingt-quatre heures. Dans cette liste, qui comporte plus de soixante objets, tout est prévu, jusqu'à du papier d'Arménie et de l'eau-de-mélisse, pour les blessés. Si l'on ne savait combien le souci de la propreté avait été transformé par le Père Lenoir en vertu, on sourirait du soin qu'il met à noter, après « la benzine », certain savon merveilleux, — auquel je ne veux pas faire, en livrant

son nom, une réclame peut-être injustifiée, — qui enlève toutes les taches, quand on n'a pas peur de « frotter avec force »...

Le 10, toujours dans la certitude d'une réponse favorable, autre genre de préparatifs : il inscrit sur l'agenda tout un vocabulaire des mots allemands usuels qui expriment les conditions nécessaires au pécheur pour obtenir le pardon de Dieu : contrition, absolution, grâce, prière, douleur, etc.

« Je venais, raconte le Père Courbe, de le rencontrer pour la première fois depuis que je l'avais quitté à Marneffe, ne soupçonnant pas que nous ne nous reverrions jamais plus dans ce lieu béni de notre commun labeur.

« En ces journées de tragiques émois où se jouait la fortune de la France, Paris flambait de soleil, d'un sourire de circonstance, ironie et sourire à la fois. Les choses, les âmes aussi, semblaient imbibées de sa splendide lumière. Tout paraissait beau; tous paraissaient bons. Les sentiments s'exaltaient, et la rencontre d'un ami devenait une joie sans analogue en d'autres temps. Hélas! on ne se rencontrait guère alors que pour des séparations nouvelles et souvent définitives.

« Je revoyais le Père Lenoir. Deux jours encore et je ne le reverrais plus.

« Il était radieux. Il avait eu, me confiait-il, quelques mécomptes jusqu'à ce jour. Cette fois, il en avait le pressentiment, il forcerait le sort. »

Pour quelle raison ? Il n'était pas plus connu que ses concurrents et son certificat n'était pas en meilleure forme que les leurs. Un excellent ami de sa famille, très bien disposé pour lui et occupant une haute situation dans l'armée, avait pris la peine de lui écrire une longue lettre pour le dissuader d'insister. Il avait insisté néanmoins.

« Soit! avait répondu le capitaine préposé au recru-

tement des aumôniers; mais trouvez un général qui vous agrée. »

Qu'à cela ne tienne! Paris ne manquait pas de généraux : parmi eux, le général Colonna de Giovellina, commandant supérieur des dépôts coloniaux. C'est à lui qu'après avoir essayé ailleurs sans succès, le Père Lenoir avait adressé sa requête. De l'audience obtenue le 10 août, il sortait aumônier titulaire au 1er corps colonial. Il l'avait emporté d'assaut après une très courte conversation. La franchise manifeste de son zèle, sa bonne grâce unique, son argumentation imperturbable avaient été dans la circonstance, comme elles furent toujours dans la suite, des armes irrésistibles.

En avertissant son supérieur, il donnait ce détail qu'il avait cru devoir cacher à tout autre : « Le poste est dangereux. En me remettant ce soir mes instructions, l'on m'a prévenu que les troupes auxquelles j'étais affecté étaient sacrifiées d'avance[1]. »

« Un quart d'heure après son entretien avec le général Colonna, écrit encore le Père Courbe, le Père Lenoir recevait sa feuille de service. Précieux papier qui lui conférait un titre et une solde dont il se réjouissait de faire des instruments de grâces, qui furent, en fait, prodigieuses. Je revois le cher Père saisissant ce papier avec l'enchantement d'un enfant à qui l'on viendrait de remettre entre les mains le jouet de son plus beau rêve. Tout un ciel de visions divines passa sur son front et dans l'éclair de son regard. Il sourit et s'esquiva, m'entraînant à sa suite, comme si nous eussions volé de l'or. »

Se reprenant au réel, avec ce sens pratique qui ne le quittait pas, il se mit sur-le-champ en quête d'une « chapelle portative » ; puis il s'en retourna à Versailles annoncer la bonne nouvelle : bonne nouvelle qui ferait

[1] Au R. Père de Boynes, *10 août.*

descendre sur le « nid » familial une telle gloire, mais aussi quel deuil immense!

Dans les nombreux billets qu'il écrivit au cours de cette nuit, son allégresse passe tout entière. A l'un de ses élèves de Marneffe, il disait :

Mon cher petit Jacques[1],

Ce que n'avaient pu faire les plus gros personnages du ministère de la Guerre, votre prière l'a fait. Combien je vous suis reconnaissant! Je pars demain matin pour l'Alsace comme aumônier des troupes coloniales.

Je comptais passer chez vous tout à l'heure, en revenant de Paris, vous montrer ma joie et mes insignes d'aumônier de corps d'armée; mais un déraillement de train m'a fait rentrer un peu tard : à 10 heures. Il ne me reste donc que la ressource de vous écrire, de vous embrasser de loin et de vous charger de mes commissions pour votre entourage...

Si je reviens vivant, vous aurez un morceau (pas trop lourd) de poteau-frontière.

Le missionnaire ne s'attarde pas en de longs adieux. Du moment que le Maître lui a signifié de venir, ainsi que Matthieu, il se lève, quitte tout et s'en va. Le Père Louis fit très courtes les heures des effusions dernières. Le lendemain matin, 11 août, il partait.

A cette date, le carnet de route porte en grosses lettres le mot DÉPART, suivi d'une grande croix et l'offrande de tout « au Cœur sacré de Jésus-Hostie, par le Cœur immaculé de Marie, saint Joseph et saint Ignace ».

Singulière coïncidence : la maxime imprimée sur l'agenda en tête de cette page du 11 août est la suivante : « Quelque court que soit le temps, il est toujours assez long, puisqu'il suffit à conduire l'homme à son immortel avenir, qui sera ce qu'il l'aura fait. »

Si, comme il est probable, le Père Lenoir lut cette

[1] Jacques de Thuy.

phrase, intercalée entre son « intention de messe » du matin, inscrite au-dessus, et le mot « DÉPART » au-dessous, j'aime à croire qu'il lui sourit comme à un rappel aimable de la Providence. Pensait-il qu'une fois de plus cette maxime allait se vérifier par son exemple ?

Sur quel ton s'épanchèrent les âmes en ces instants suprêmes ? Une lettre maternelle nous en dira le mystère de foi patriotique et chrétienne.

... Louis est dans l'Est... Et maintenant, c'est le silence ! Saurons-nous jamais où est notre cher enfant ?

Il m'a semblé que je lui disais un dernier adieu en l'embrassant mardi matin. Et, ce faisant, je me répétais cette charmante réflexion de notre petite Marguerite, qui me demandait l'année dernière ce que voulaient dire ces mots qu'elle lisait sur une plaque commémorative : « Mort au Champ d'honneur. » Après avoir écouté ma réponse, elle me dit : « C'est bien beau, mais c'est bien triste pour les parents... » Demandons à Dieu que tant de souffrances et de sacrifices rendent notre chère France victorieuse et plus chrétienne[1].

Jamais le cœur de la mère ne se permettra les retours d'un égoïsme pourtant légitime : le fils était donné. Elle se contentera de le suivre au jour le jour, par la pensée et la correspondance, dans les exploits et les souffrances de son ministère, fière, attentive à ses besoins et à ses désirs, secondant son apostolat de toutes ses ressources. C'est lui, l'enfant, l'enfant sacrifié tout entier, qui aura dans ses lettres les accents du regret et formulera les espérances du revoir.

Car ses lettres seront nombreuses... Sans cesser d'être la propriété plénière de ses soldats, il trouvera le moyen de ne passer presque aucun jour sans revenir au foyer en des lettres charmantes, toujours discrètes sur les opérations militaires, mais riches en détails sur son ministère, remplies de confiance et débordantes d'affection.

[1] Au R. Père Vétillart, *13 août*.

Cherchant plus tard le secret de cette prodigalité merveilleuse qui permettait à l'apôtre d'appartenir tout entier à ses « enfants » sans négliger aucun de ceux qu'il avait quittés, le Père Courbe émettait cette réflexion, par laquelle il conclut les trop courtes pages qu'il nous a laissées :

« Pour arroser au loin les campagnes en de multiples ruisseaux, les fleuves ne tarissent point : leur source les approvisionne sans cesse. L'amour divin jaillissait surabondant du cœur du Père Lenoir, qui pouvait le distribuer avec largesse et sans diminution L'aumônier, dans le don de soi le plus prodigue à ses soldats, demeura « le plus respectueux et affectionné des fils ». Il demeura aussi l'ami fidèle, et nul de ceux qui recoururent à lui ne pourrait dire : « Il était trop occupé pour penser à moi. »

CHAPITRE II

GUERRE DE MOUVEMENT

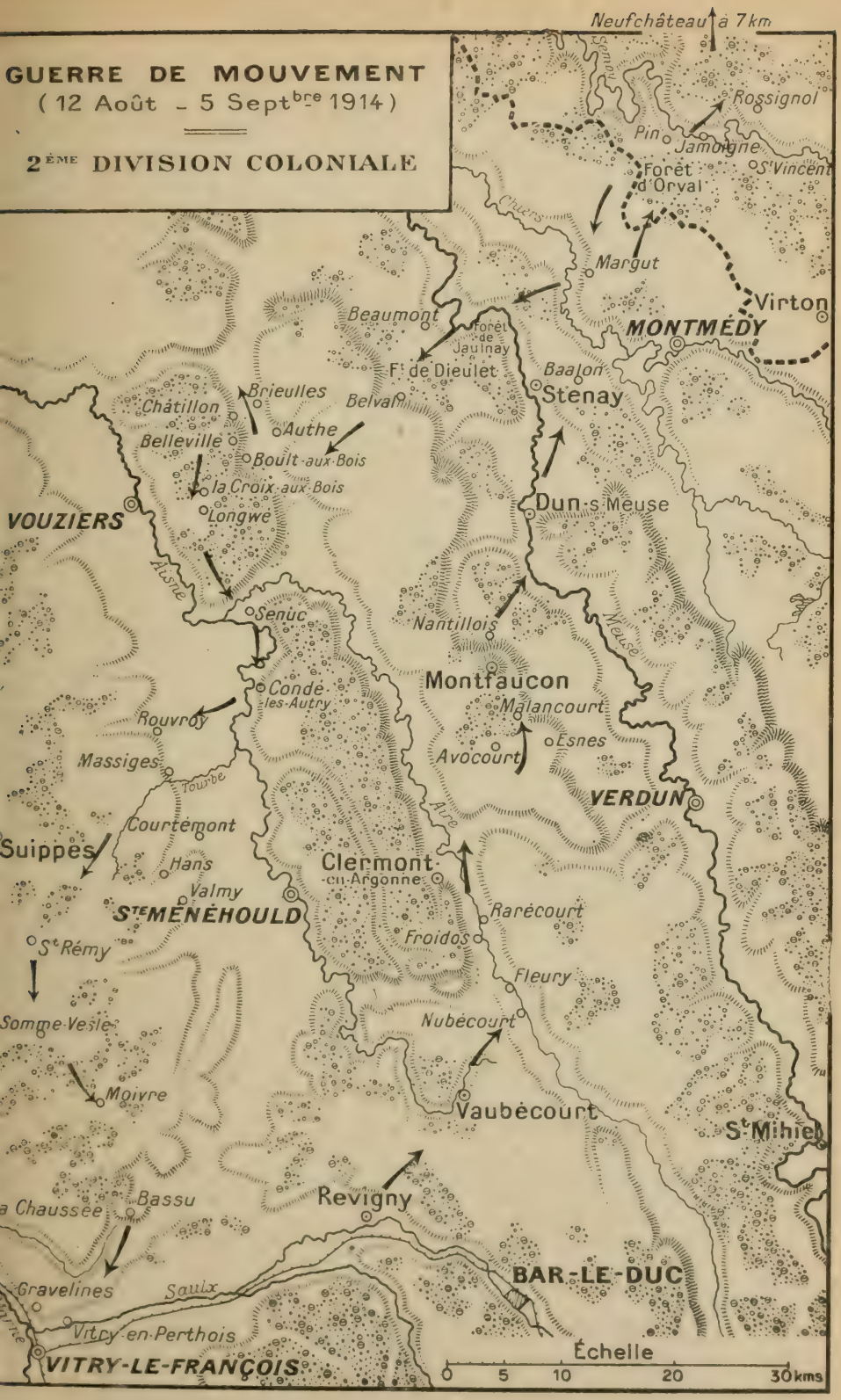
REVIGNY — LA BELGIQUE — VITRY-LE-FRANÇOIS

(15 Août — 5 Septembre 1914)

Parti de Versailles le 11 août, le Père Lenoir rejoignait le lendemain, dans l'Est, le corps colonial, englobe alors dans la IVe armée.

Cette journée et cette moitié de nuit dans le train s'étaient écoulées en compagnie de troupes qui se rendaient au front. Déjà l'âme hospitalière de l'aumônier avait établi le contact entre elle et le monde des soldats. Déjà ses paroles commençaient à répandre cette atmosphère de bonne humeur et d'optimisme où des milliers de combattants viendraient pendant de longs mois retremper à loisir leurs énergies. Ne le pressent-on pas dans cet allègre billet de route, le premier message du Père Louis aux siens ?

Le moral des hommes était parfait. Je n'ai entendu que deux sortes de récriminations, les unes contre les retards qui ne nous mettraient pas assez vite en face de l'ennemi, les autres contre les chefs de gare qui *ne changeaient pas assez souvent les bouillottes*. Il faisait une chaleur torride.


GUERRE DE MOUVEMENT
(12 Août - 5 Septbre 1914)
2ème DIVISION COLONIALE
Neufchâteau à 7km
Rossignol
Pin
Jamoigne
St Vincent
Forêt d'Orval
Chiers
Margut
Virton
MONTMÉDY
Beaumont
Forêt de Jaulnay
Ft de Dieulet
Baalon
Stenay
Brieulles
Belval
Châtillon
Authe
Belleville
Boult-aux-Bois
la Croix-aux-Bois
Longwé
VOUZIERS
Aisne
Dun-s-Meuse
Senuc
Nantillois
Meuse
Montfaucon
Condé-les-Autry
Malancourt
Rouvroy
Esnes
Avocourt
Massiges
Tourbe
VERDUN
Courtemont
Suippes
Hans
Clermont-en-Argonne
Valmy
Ste MENEHOULD
Rarécourt
St Rémy
Froidos
Fleury
Somme-Vesle
Nubécourt
Moivre
Vaubécourt
St Mihiel
Revigny
Bassu
a Chaussée
BAR-LE-DUC
Gravelines
Saulx
Vitry-en-Perthois
VITRY-LE-FRANÇOIS
Échelle
0 5 10 20 30kms

Ces billets du mois d'août sont extrêmement laconiques; très respectueux des consignes, ils ne renferment aucun nom d'officiers ni de localités. Heureusement, les notes de l'agenda vont nous permettre de suivre le Père au jour le jour. Les premières expériences sont souvent décisives au seuil d'une vie nouvelle.

Arrivé à Revigny au milieu de la nuit du 11 au 12, il erre, avec M. l'abbé Souris, son compagnon, à la recherche d'un billet de logement. Des « civils » qui rôdent dans les ténèbres, cela paraît louche; pris pour des espions, ils sont arrêtés... Mais tout se termine par un gîte convenable à l'hôtel du *Lion d'Or*. Le 12 au matin, en route! par un vicinal, puis à pied, jusqu'à Vaubécourt, où l'état-major du 1er corps colonial (général Lefèvre) leur fait un accueil très sympathique. Tout de suite, le Père Lenoir est affecté à la 2e division, commandée par le général Leblois, et, aux termes du règlement concernant les aumôniers, il est envoyé au Groupe des Brancardiers divisionnaires (G. B. D.). C'est à Nubécourt, — « patrie et maison de Poincaré », note-t-il, — qu'il rejoint sa formation. M. le médecin-chef Léger et ses collègues le reçoivent si cordialement que, dès cette première entrevue, il se sent en confiance et peut écrire : « Enfin, famille au complet![1] » Son sourire commençait à lui gagner les cœurs.

Tout est au mieux, déclare-t-il à ses parents... Si vous apprenez dans quelques jours une grande bataille, dites-vous que j'y étais, protégé comme toujours. Ce sera une victoire. Espérons-la décisive et que bientôt vos quatre fils la fêtent ensemble autour de leurs chers séparés!

Victoire décisive! ... Déjà! Nous sourions de ces espoirs; mais ils faisaient alors partie de l'allégresse commune. Ils faisaient surtout partie de l'âme vibrante

[1] Les passages, ici et dans la suite, notés entre guillemets sans aucune référence sont empruntés à l'agenda.

du Père Lenoir ; même aux moments les plus sombres, pas un instant ils ne l'abandonneront ; malgré la teinte légère d'illusion qui les nuança, ils ne seront pas indifférents à la confiance dont l'aumônier saura se faire l'inconfusible semeur.

En prévision de cette bataille, dès le lendemain 15 août, on faisait en avant un bond gigantesque. Après avoir longé le cours de l'Aire par Fleury, Froidos et Rarécourt, les colonnes, laissant à gauche Clermont-en-Argonne, s'enfoncèrent sous les ombrages de la forêt de Hesse. Ayant passé au pied de la cote 304 et du Mort-Homme, alors encore sans gloire, elles atteignirent Malancourt vers 14 heures. Malgré ces quarante-deux kilomètres d'étape, le Père se mit aussitôt en devoir de dire la messe, — car c'était fête de l'Assomption, — seulement « pas en public, car les soldats étaient éreintés ». Nullement entraîné aux marches, l'aumônier devait l'être aussi ; mais déjà cela ne comptait pas... Et « le soir à 5 heures et demie, les hommes ayant fait auprès des officiers supérieurs une réclamation pour que le 15 août ne fût pas sans office, on organisa un grand salut. Beaucoup de communions le soir jusqu'à 8 heures et confessions tout le temps. »

Le 16, on s'avance par Montfaucon jusqu'à Nantillois. Auparavant, les habitants des villages traversés se contentaient, par précaution, d'enterrer leurs provisions ; ici « ils se terrent eux-mêmes et font les récalcitrants ». Pour améliorer l'ordinaire, à prix d'argent bien entendu, on doit organiser des chasses dans les basses-cours. Spectacles banaux de la vie des camps, que bientôt l'aumônier ne songera plus à noter ; mais actuellement tout lui est nouveau, il regarde à pleins yeux ; et de ces mille observations se formait peu à peu ce langage pittoresque où il excella.

Le soir, à peine était-il étendu sur la paille, qu'il fallut

se relever. Le 17, on cantonne à Dun-sur-Meuse, et le 18 à Baalon, auprès de Stenay. Nous comprenons que, ce jour-là, il puisse écrire : « Chers parents, les jours et les nuits sont très pleins... » Mais il ajoute aussitôt : « Bien que la vie de guerre soit très fatigante, les consolations immenses de mon ministère me donnent des forces... »

Quelles étaient ces consolations? Huit mots, écrits et plusieurs fois soulignés sur l'agenda au départ de Malancourt, le matin de l'Assomption, nous les font entrevoir : « JÉSUS-HOSTIE AVEC MOI : FORCE, VIE, SALUT, VICTOIRE. » Le 19 août, il s'en explique nettement dans une lettre. Dès lors, il a compris la nécessité de porter constamment sur lui la Sainte Eucharistie. Il ouvre sa custode de vermeil « plus de dix fois par jour pour nourrir les âmes ». Voilà ce qui le console, bien plus que l' « empressement du 22e colonial, qui, pour avoir des médailles, a failli l'étouffer ».

Comme il y a cependant à Baalon un arrêt dans la marche, sachant combien l'inaction est démoralisante, l'aumônier projette sans retard d'y remédier, en se constituant *impresario*. Et justement le lieutenant du Train du G. B. D., M. Dropsy, connu dans le monde des lettres sous le nom de Jean de Nodes, est l'auteur d'une émouvante pièce patriotique en vers « *La relique des aïeux* ». Bien volontiers il accepterait qu'on la jouât...

« Mais où trouverez-vous des acteurs? » demande-t-il au Père Lenoir.

L'objection n'était pas pour déconcerter l'habile metteur en scène d'*Antigone* et d'*Alceste*.

« Mais des gens sans barbe, insista quelqu'un, où les prendre... pour les rôles de femmes? Allez-vous les jouer, vous?

— Moi? »

On dut sourire; et lui tout le premier, puisque

l'*agenda* enregistre fidèlement ce « Moi? » de surprise. A ce trait de bonhomie, les intimes du Père Lenoir n'auront pas de peine à le reconnaître. « Après tout, se disait-il, pourquoi pas, si les âmes doivent en bénéficier? »

C'est à Baalon que l'aumônier eut un premier contact avec le 4e colonial, dans des circonstances où se révèlent déjà ses méthodes apostoliques. On connaît l'épisode de Bazeilles en 1870. N'ayant plus de cartouches et sur le point d'être pris, quelques marsouins du 4e, pour empêcher que leur drapeau ne subît la honte des ovations prussiennes, le mirent en pièces, et chacun emporta un de ces lambeaux comme compagnon de captivité. Au retour, la glorieuse mosaïque fut reconstituée, et aujourd'hui elle est conservée sous verre à Toulon.

Or dans l'église de Baalon, l'autel de la Sainte Vierge est surmonté d'un vitrail dédié à Notre-Dame des Armées. C'en fut assez. Certains, croyant peut-être se trouver à Balan près de Bazeilles, virent dans ce vitrail un ex-voto commémoratif de la fameuse prouesse. Et justement le 4e colonial venait d'arriver, le 21 août, à Baalon. Dans un village où les distractions n'abondaient pas, on juge du défilé. Les plus malins faisaient bien remarquer que pas un seul des soldats entourant la Madone n'avait la veste ni l'ancre coloniales; hussards, dragons, cuirassiers, chasseurs à pied et à cheval, biffins, artilleurs, zouaves et marins, tous étaient représentés, sauf les marsouins. Mais qu'importait! Un lascar qui, parce qu'il avait fait campagne au Tonkin, passait pour bien connaître la géographie des Ardennes, avait dit : « C'est un souvenir de Bazeilles; faut voir ça! » Et l'on suivait comme des moutons...

Le Père Lenoir avait déjà commencé, dans les villages, à faire de l'église son séjour habituel. Il était là près de l'autel de la Sainte Vierge. Et voici la petite

scène qui s'y déroula. Nous la transcrivons textuellement dans le style télégraphique de l'agenda :

« Ils viennent voir ce vitrail... Piège de Notre-Seigneur pour la confession. Beaucoup y sont pris. Quelques-uns d'abord : « Non, » puis cèdent et disent : « Bien content ! »

*
* *

Hâtons-nous de sourire ; demain, il n'en sera plus temps. Déjà en Lorraine de graves échecs ont eu lieu à Sarrebourg et Morhange, qui vont avoir de si cruelles répercussions.

On ne s'en doute pas à Baalon, où l'on parle couramment de la démoralisation des Allemands et de leur pain, que « le général a vu, pire que le pain du siège de Paris ». Le 21, le 3e chasseurs d'Afrique pousse une vive reconnaissance et ramène comme butin des casques à pointe et des lances. On devine les hourras ; c'est un avant-goût !

Le 22, brusquement, marche épuisante de quarante kilomètres. C'est au cours de cette étape, — entre Baalon et Pin, — qu'il faut situer cette rencontre rapportée longtemps après dans une lettre au Père Courbe :

J'ai eu la consolation de recevoir la dernière confession de cette belle âme de Psichari, la veille ou l'avant-veille de sa mort, la nuit, en traversant un village de Belgique. Il sentait venir le dernier sacrifice. Voilà une de ces innombrables vocations, — et qui s'annonçaient combien fécondes ! — sur lesquelles j'ai pleuré sans comprendre : *Viæ meæ non sunt viæ vestræ*[1]...

Le 2e d'artillerie coloniale, auquel appartenait le lieutenant Psichari, devait appuyer la 3e division colo-

[1] Au Père Courbe, *8 janvier 1916.*

niale, qui formait l'aile droite du corps d'armée. Le 22 août, dès l'aube, le 1er colonial, ayant franchi la Semoy et dépassé Rossignol, avait pénétré dans la forêt de Neufchâteau, sans que l'ennemi décelât sa présence. Quand, vers 8 heures, l'attaque de flanc se produisit soudain, l'artillerie formée en colonne de route put très difficilement mettre en batterie et subit de lourdes pertes. La lutte fut terrible Les éléments d'infanterie des 1er et 2e coloniaux, complètement entourés, renouvelèrent les plus beaux exploits de notre histoire. Généraux et officiers, sauvant l'honneur des armes, tombèrent le fusil à la main. Ainsi périrent les généraux Raffenel et Rondony et le colonel Gallois.

Le général Montignault, atteint de quatre blessures graves, resta sur le champ de bataille. Quant aux artilleurs, après avoir tiré leurs derniers projectiles, ils combattirent sur leurs pièces à coups de mousquetons. Mais le soir, de cette belle artillerie divisionnaire, « il ne restait plus qu'un charnier[1] ». Au premier rang des victimes était le petit-fils de Renan, tué d'une balle à la tempe, ayant autour du poignet son chapelet enroulé.

Pour la 2e division, la situation était critique. Et cette soirée du 22, où la population de Pin, en Belgique, avait fait au groupe des brancardiers, à 7 heures du soir, un accueil parfait, s'achevait subitement par l'arrivée de deux ou trois cents blessés dans l'église.

Les grandes horreurs de la guerre commençaient.

Elles s'ouvrirent, pour le Père Lenoir, — dans la sacristie de l'église de Pin, — par un prélude de mots héroïques échappés aux blessés. Soigneusement, ce pieux ami des âmes les recueille et les note : « Pansez-moi vite, que je retourne me battre ! — Je n'ai rien,...

[1] Expression d'un témoin cité par Henri Massis, *Vie de Psichari*, p 61. Voir A.-M. Goichon, *Ernest Psichari*, p. 355-362.

simplement le bras cassé ; je recommencerai demain. — C'est honteux de tomber à la première bataille ; laissez-moi repartir ! » Plusieurs, en buvant, s'arrêtent : « C'est assez, il en faut pour les camarades. »

Attendre les blessés ne suffit pas au bon Samaritain. Dès l'aube, sans s'accorder la consolation de dire la messe, — un dimanche pourtant ! — le Père Lenoir est sur le champ de bataille de Jamoigne et, pour la première fois, il contemple ces scènes affreuses, — poitrines, gorges, mâchoires ouvertes, — qui vont pendant trente mois devenir pour ses yeux un spectacle trop ordinaire. Il y reste, faisant connaissance avec les obus, tant que l'ordre de départ n'est pas donné ; puis il se replie par Pin et Orval, jusqu'à Margut, où des gens dévoués le recueillent pour la nuit.

Il avait dû se contenter ce jour-là de se communier sur le bord d'un fossé. Le 24, il compense et ce fut grande joie ; car, malgré des préoccupations de toute sorte, malgré sa formation sanitaire perdue, il n'a garde d'oublier que c'est le troisième anniversaire de son sacerdoce, source des richesses dont il est l'heureux dispensateur. Après les soins aux blessés du village, devoir professionnel qui prime tout, il célèbre cet anniversaire par une messe à peu près solitaire ; et sa pensée le reporte à ce 24 août 1911 d'Ore Place : « Quelle destination la Providence réservait aux pouvoirs que je recevais alors ! Et quel contraste avec la paix délicieuse de notre réunion d'Hastings ! »

Mais le temps n'est guère aux méditations. Il faut ramener les blessés à l'arrière. Car déjà la retraite se prépare, ce grand repli « lamentable, mais en ordre », suite de combats ininterrompus, que l'on ne savait pas devoir aboutir au soleil de la Marne...

*
* *

Cette retraite se fit, pour la 2e division coloniale, en trois stades principaux, marqués par les noms respectifs de Meuse, Aisne et Marne.

Durant quatre jours d'abord (25-28 août), les coloniaux firent front, entre Stenay et Beaumont, dans la forêt de Jaulnay, pour permettre à la IVe armée de repasser sur la rive gauche de la Meuse et d'en faire, le 26, sauter les ponts. Ce soir-là, les brancardiers divisionnaires sont en lisière sud-ouest de la forêt de Dieulet, à la Forge. Les deux journées suivantes se passent, pour le Père Lenoir, de l'aube à la nuit, dans les bois de Jaulnay à relever les blessés et à les absoudre : « Scènes affreuses, écrit-il, cris, larmes, effusions, blessures, crânes ouverts ou en deux morceaux, entrailles, jambes seules. Cris affreux des abandonnés. » Mais il alla trop loin. Malgré son brassard et son mouchoir pourtant bien mis en évidence, et tandis qu'il traversait les champs de blessés allemands, catholiques pour la plupart[1], une patrouille prussienne lui tira six balles, à cent mètres ; une seule l'atteignit, traversant soutane et chemise au bras droit : « à la peau une éraflure à peine sensible ». Dès ce jour commençait à s'implanter en lui cette conviction, qui devint très vite celle de tous : « Les balles et les obus semblent bien décidés à m'épargner. »

Un ami, allié de sa famille, M. Roger Graffin, qui avec une charité toute chrétienne saccageait son magnifique château de Belval[2] pour y recevoir nos blessés, eut la joie de le rencontrer le soir du 27 août et de le

[1] Détail précisé dans deux lettres du 20 *septembre* 1914 au Père Courbe et du 29 *septembre* 1914, au R. P. de Boynes.

[2] A sept kilomètres environ au sud-ouest de la forêt de Jaulnay.

restaurer un peu. Le Père Louis, écrit-il, était « exténué, et l'on ne pouvait supposer qu'un tempérament si délicat pût résister longtemps aux fatigues et aux émotions ».

L'aumônier lui-même, au matin du 29, confie à son agenda cet aveu : « Je suis à bout. » Et pourtant, dès 4 heures du matin, une alerte s'étant produite, il faut partir. Non pas que les Allemands aient forcé la Meuse sur le front du corps colonial ; bien au contraire, ils avaient été culbutés dans le fleuve, le 27, par de vigoureuses et sanglantes contre-attaques[1]. Mais la situation générale entraînait le repli de la IVe armée sur l'Aisne.

Les marsouins avaient mission de la protéger.

Dans un mouvement de ce genre, il n'est pas facile d'assigner aux brancardiers divisionnaires leur place de bataille. S'ils restent à l'arrière-garde, comment les blessés seront-ils évacués en avant, vers l'intérieur du pays? Pourtant, l'on n'a pas le droit de se désintéresser de cet arrière, où traînent les épuisés et les malades. Un perpétuel va-et-vient s'impose, qui a bien vite « vidé » les muscles les plus durs.

Ainsi s'expliquent en partie les mouvements oscillatoires imposés au G. B. D. en ces journées terribles. Pour établir leur base d'évacuation en avant des troupes en retraite, les brancardiers divisionnaires doivent faire, le 29, une pointe de 30 kilomètres au sud-ouest, jusqu'à Longwé; puis ils remontent, le 30, à Boult-aux-Bois; le 31, encore au nord, jusqu'à Belleville-sur-Bar, d'où ils assistent anxieux au duel d'artillerie d'Authe, épisode de la grande bataille livrée ce jour-là entre la Meuse et Rethel. « Nos malheureuses troupes, porte l'agenda, luttent désespérement sous un soleil torride. » Un instant on a pu croire au succès: « Une

[1] Le 4e colonial joua un grand rôle dans ce combat. Le nom de *Jaulnay* reviendra fréquemment dans les discours du Père Lenoir comme celui d'une victoire.

série d'avions nous ont survolés; des autos d'état-major ont passé à toute allure. »

Et, de fait, les documents officiels nous apprennent que, le 30 août, le général de Langle de Cary a obtenu l'autorisation de suspendre la retraite de la IVe armée. L'ennemi paraît s'être avancé prématurément sur la rive ouest de la Meuse. Mais après avoir poussé jusqu'au delà de Châtillon et de Brieulles, notre contre-offensive est arrêtée; elle a coûté la vie au chef de la 4e brigade coloniale, le colonel Boudonnet.

Le Père Lenoir est entraîné par le repli « jusqu'à la Croix-aux-Bois. On dîne dans la nuit, sur l'herbe. On couche entassés dans une maison abandonnée... Les brancardiers n'ont que deux sujets de conversation : bouffer et critiquer les chefs... Chacun, s'il commandait l'armée, ferait autrement mieux!... Ils regrettent le temps où les moines faisaient ce service d'ambulance. »

Mais les causeries doivent s'interrompre.

Un troisième recul est jugé nécessaire. Dès le 1er septembre, il est marqué par une marche intermittente de vingt-deux heures. Première halte à Senuc, où « je puis, écrit le Père, prier quelque temps à l'église, chose bien rare depuis le début de la campagne: prière pour la guerre, prière pour le conclave, prière pour tous les miens, parents, élèves et soldats ». Deuxième halte à Condé-lez-Autry, « chez un curé charmant, où je me lave corps et âme ». Enfin à Rouvroy, où « je trouve un accueil parfait chez l'instituteur, M. Lecourtier ».

Les anciens de Marneffe ne liront pas sans émotion ce mot d' « élèves » parmi les intentions de prière en un pareil moment. Le Père Lenoir se considère toujours comme professeur: la guerre ne durera, pense-t-il, que le temps des vacances. S'il en réchappe, il ne faut pas qu'il soit rouillé. Aussi, ayant trouvé à Rouvroy un exemplaire d'Hérodote, il relit, le 2 septembre,

pour se délasser de l'étape, l'expédition de Xerxès et, la comparant à l'ambition de l'empereur Guillaume, il note : « Même puissance, même orgueil, espérons même chute. »

En attendant, l'ennemi continue sa poursuite. Le 3 à minuit, il faut partir en direction de la Marne ; on fera ce jour-là près de soixante kilomètres. Heureusement, pris de pitié, le lieutenant du Train a prêté un cheval à l'aumônier...

Pour atteindre Saint-Rémy, au sud-est du camp de Châlons, les coloniaux passèrent bien près de Massiges et de Beauséjour. Mais il faisait nuit encore... et personne ne se doutait qu'*on y reviendrait*... « En route, M. Boussenot, médecin, député — de la Réunion, je crois, — me fait partager un bout de saucisson... Vers 2 heures du soir, je vais à l'église (de Saint-Rémy) consommer les saintes espèces. Détonations ; le village est bombardé. Déroute navrante, traînards... Fuite jusqu'à Somme-Vesles, où nous soignons et évacuons quelques blessés, puis jusqu'à Moivre, où j'assiste encore des mourants dans l'église. »

Ce jour-là les Allemands avaient pénétré à Suippes et à Château-Thierry, et le Gouvernement français s'était transporté à Bordeaux.

Après de pareilles fatigues, encore accrues le 4 septembre, par une rude étape de Moivre à Bassu, et le 5, de Bassu à Luxémont, au sud-est de Vitry-le-François, on est étonné qu'une carte du Père Louis à ses parents puisse débuter par ces mots : « Toujours en bon état, meilleur même... » J'imagine qu'après avoir écrit cette ligne, il dut s'arrêter et se prendre en flagrant délit d'inexactitude. Car il précise immédiatement : « ... meilleur même, en ce sens que je m'habitue peu à peu à ces alertes de toutes les nuits, à ces repos de deux ou trois heures pris sur la paille, à ces repas de quelques bouchées grossières pris en selle ou dans les fermes abandonnées... Heureuse vie, si elle nous

donne la victoire! » Pour lui, même à cette heure où l'on étouffait d'angoisse, il ne doute pas du résultat final. A peine si son robuste optimisme avait subi quelques instants une légère éclipse : « Après les premiers *étonnements,* je crois enfin comprendre et suis tout à l'espoir. »

Les parents qui reçurent cette lettre, sans nulle indication sur les événements qui l'avaient occasionnée, soupçonnèrent-ils toute l'acuité des étonnements qu'elle mentionnait?...

Ils attendirent des explications. Mais les explications ne vinrent pas. Trois jours se passèrent, puis quatre... Point de lettre. Jamais leur fils ne les avait encore laissés si longtemps sans nouvelles. Quand on annonça la victoire de la Marne, ils constatèrent que l'optimisme de Louis avait vu juste. Mais quelle anxiété! Les balles et les obus auraient-ils failli à leur « résolution » de l'épargner?

Deux jours encore et soudain arrive une lettre datée du 11 septembre, débutant ainsi : « Enfin me voici évadé! » Le Père avait été fait prisonnier le 5, en revenant du champ de bataille avec des blessés. « Ces jours de captivité ont été assez durs de tout point de vue. Il me faudrait des heures pour vous en conter les détails. »

CHAPITRE III

PRISONNIER !

UN ÉPISODE DE LA BATAILLE DE LA MARNE

(5-11 Septembre 1914)

Les heures nécessaires pour conter ces détails par écrit, le Père Lenoir ne les eût jamais trouvées, si, seize mois plus tard, sa troisième blessure ne l'avait ramené précisément dans cette ville de Vitry, où il avait été captif.

Cédant aux instances de M. le chanoine Nottin, qui avait déjà publié des pages émouvantes sur l'occupation allemande de Vitry-le-François[1], il accepta de rédiger ses souvenirs pour le Bulletin paroissial ; ils y parurent en mars 1916. Ces pages, longtemps ignorées du grand public, furent reproduites en larges extraits deux ans plus tard, et présentées comme « un curieux aspect épisodique de notre immortelle victoire de la Marne[2] ». C'est le récit du Bulletin paroissial que nous suivrons ici, mais en le précisant de deux manières : par les notes, plus fidèles encore, de l'agenda, écrites au soir même

[1] L. Nottin, *Vitry-le-François, pendant la bataille de la Marne. « Mon Carnet de guerre. »* (Vitry-le-François, Imprimerie Centrale.)

[2] Lectures pour tous, du 1er mai 1918, dans un article intitulé *L'aumônier de la Coloniale.*

des événements, et par le témoignage d'un compagnon de captivité, le R. P. Gabriel Picard.

Le samedi soir, 5 septembre, vers 6 heures et demie, tandis que nos troupes se repliaient au sud de Vitry-le-François, le Père Lenoir était remonté au nord, vers Vitry-en-Perthois, avec des voitures et cinq ou six brancardiers. pour recueillir les derniers blessés. Recherche difficile, car la nuit tombait, et partout le silence... Ils rencontrent enfin quelques soldats du 4e colonial portant trois camarades grièvement atteints, que l'on met en voiture. Des civils, « espions sans doute, » entraînent le petit convoi trop loin, jusqu'à mille mètres au nord de Vitry-en-Perthois. Il faut revenir sans avoir trouvé personne.

*
* *

En arrivant à Marolles, vers 21 heures, au débouché de la grand'route de Saint-Dizier, « nous apercevons, écrit l'aumônier, à dix mètres devant nous, un groupe de uhlans... »

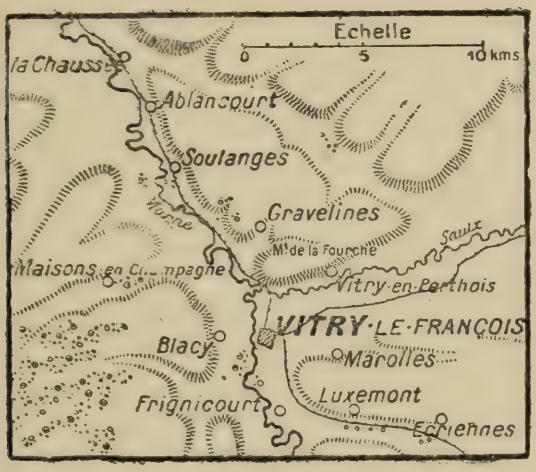
Aussitôt ils se précipitent, nous encerclent avec des hurlements de joie, menaçant chacun de leurs lances et de leurs revolvers. Ils sont une cinquantaine. Je proteste en montrant le drapeau de la Croix de Genève sur nos voitures et nos brassards. L'officier hésite un instant, puis dit : « Vous vous expliquerez avec le commandant ; ça ne me regarde pas. Vous êtes prisonniers. »

Encadrés de cyclistes et de cavaliers, nous sommes conduits à *Vitry-le-François*.

Sur la place, un groupe d'officiers. Notre guide explique le cas à l'un d'eux, qui, une lampe électrique à la main, nous dévisage. Je proteste à nouveau. Il ne m'écoute pas ; mais, s'adressant à tous : « Où sont les Français ? Dans quelle direction sont-ils partis ? »

Indigné, je lui réponds que l'on n'insulte pas ainsi des Français, après les avoir injustement arrêtés : « Pour qui nous prenez-vous, de nous poser pareilles questions ? »

Un peu interloqué, l'officier demande à son voisin de lui traduire mes paroles. Alors, sortant son revolver, il me le



met sur la tempe : « Je vous demande dans quelle direction sont partis les Français. Ne savez-vous pas ou ne voulez-vous pas répondre ? — Je ne veux pas. »

Racontant la scène plus tard à son ami Gries, le brigadier Hamelin, l'un des prisonniers, exprimait ainsi son émotion : « Ça y est, pensait-il en lui-même. Les carottes sont cuites ; notre compte est bon[1]. »

Cependant l'officier hésite, puis abaisse son arme et, faisant le salut militaire : « C'est bien. Si j'étais votre prisonnier, j'aurais répondu la même chose. » Puis il donne des ordres, et les cyclistes emmènent les prisonniers dans la direction de Châlons.

[1] Extrait d'une lettre de M. Gries, publiée par le *Messager de la Creuse*, 14 janvier 1915.

Sur la grand'route, continue le Père Lenoir, cohue des envahisseurs. Ils exultent bruyamment : « *Nach Paris! Nach Paris!* » La route est encombrée par deux et même trois colonnes parallèles, à travers lesquelles nous défilons péniblement, un à un. Chez presque tous, attitude correcte. Parmi les milliers d'hommes que nous croisons ainsi, j'en entends seulement quatre ou cinq nous injurier de loin : « *Schwein!* » — aussitôt rappelés à l'ordre, et violemment, par les gradés. Un homme, que je frôle, ne me remarque qu'au moment où je le dépasse; aussitôt il me prend par le bras pour me faire détourner la tête et me dévisager. Un officier accourt en bousculant les rangs et lui administre en abondance gifles et coups de pied. — Procédés habituels dans le corps d'armée que nous traversons. A chaque instant nous assistons à des scènes de brutalité, à des commandements rogues et injurieux, appuyés de coups de botte ou de cravache.

A *Gravelines,* on nous fait entrer dans une écurie, à droite de la route. Quelques soldats allemands y dorment déjà. Des stalles d'animaux y sont encore libres; on nous permet de nous y étendre, entassés, après avoir jeté un peu de paille sur le fumier. Un sous-officier, appelé comme interprète, et qui parle le français sans autre accent que celui des faubourgs parisiens, nous avertit que la moindre tentative d'évasion sera punie de mort pour tous.

Sommeil jusqu'à 5 heures du matin, mais un peu froidement, car pour la première fois je m'étais séparé de mon sac et de mon manteau. Combien surtout je regrette ma chapelle!

Le dimanche matin au petit jour, entre un sous-officier de gendarmerie, rogue, brutal. Il plaisante grossièrement et longuement, puis nous fouille. Nos couteaux de poche sont l'occasion de scènes grotesques : il veut nous faire croire que nous allons être fusillés et en fait le simulacre, parce que, malgré le brassard de la Croix de Genève, nous avons des *armes.*

Je demande à aller dire la messe dans une église voisine. On me répond poliment qu'il n'y a pas d'église dans les environs.

Des soldats allemands parlementent avec un gardien et

obtiennent l'autorisation de nous donner du pain et du café. Un tout jeune, qui me regarde avec attention depuis le matin, profite d'un moment où le sous-officier s'était éloigné pour m'attirer dans l'écurie voisine, où il a préparé pour moi un quart de chocolat au lait. C'est un Polonais catholique, il me montre son chapelet, ses médailles, la photographie de sa mère et me demande de prier pour qu'il lui soit rendu.

Ses compagnons sont chargés de creuser la fosse d'un civil fusillé la veille au soir. C'est un vieillard. On me permet, non sans peine, d'aller réciter sur lui les prières de l'Église.

Puis on nous prévient qu'un blessé français est sur la route du côté de Vitry, que nous pouvons aller le chercher.

Sous la conduite de deux cyclistes, je pars avec deux de nos brancardiers, à qui l'on donne une brouette pour ramener le blessé.

A un kilomètre environ, nous trouvons, en effet, le long de la route, un soldat très grièvement atteint à la poitrine. On l'a étendu avec soin sur des capotes. Il me dit que les Allemands, après l'avoir pansé, lui ont donné à boire et à manger, et ont laissé à sa portée un bidon d'eau. Je lui donne les derniers sacrements et, avec l'aide soigneuse de nos cyclistes, nous l'installons sur la brouette.

De tous côtés, dans les champs, des débris du combat : sacs, vêtements, armes; beaucoup de livrets militaires épars : que sont devenus les corps?... Passe une charrette, avec un peu de paille. Le conducteur accepte de prendre le blessé et nous avec lui. Nous revenons à notre écurie.

Mais en cette journée du 6 septembre, les envahisseurs commencent à trouver de la résistance. Devant le Père Lenoir, « un officier se lamente sur la guerre, en bon français », et prétend même que « les Allemands reculent ». De fait, vers 11 heures, ils font évacuer par leurs prisonniers la ferme de *Gravelines* pour les reporter plus au nord.

La route est atroce. On nous fait marcher très vite, malgré la chaleur accablante. Après quelques kilomètres, nous

demandons à faire une halte : refus rogue, — à ralentir le pas : même réponse.

Près d'une grande ferme, occupée par les troupes, nos gardiens s'arrêtent pour boire. Sur l'offre des soldats qui sont là, ils permettent qu'on nous fasse manger un peu sur la route pain et fromage. Puis nous sommes réquisitionnés pour creuser la fosse d'un cheval crevé. Le travail fait, nous repartons.

Tout le long du chemin, quand nous croisons des officiers supérieurs, je leur expose l'illégalité de notre arrestation. Ils répondent poliment qu'ils n'y peuvent rien, les uns ajoutant qu'on avait le droit de nous arrêter, d'autres le niant.

Toute la journée, le Père Lenoir ne cessera de protester ainsi. Le soir, deux officiers s'étonneront qu'il soit là : « On ne devait pas vous arrêter ; on doit vous relâcher. Mais c'est l'affaire du général commandant le corps d'armée ; il vous verra ce soir ou demain. »

Entre temps, on était parvenu à *La Chaussée*. Là un nouveau genre de souffrances attendait l'aumônier. On introduit les nouveaux venus dans une ferme où se trouvent déjà cent vingt-cinq prisonniers, dont la plupart assurément sont des braves qui ont vaillamment fait leur devoir. Mais il y en a d'autres, victimes des propagandes mauvaises d'avant-guerre, qui se vantent bruyamment d'avoir levé la crosse en l'air, et quelques-uns de s'être rendus, sur l'ordre d'un sous-officier. « Contact odieux, égoïsme et lâcheté, » qui provoquent un douloureux étonnement dans l'âme du prêtre. Au reste, « même écœurement dans notre petit groupe de brancardiers ; tous ont hâte de sortir d'ici ».

Nos gardiens s'excusent de ne pouvoir nous donner à manger. « Leur ravitaillement n'arrive pas, parce qu'ils ont marché trop vite. »

Cependant on nous apporte un sac de pommes de terre et un mouton que l'on nous permet de tuer et de faire cuire. Dans un coin, nous découvrons un sac de son ; de quoi faire

un semblant de pain, un peu dur, car nous n'avons rien pour le faire lever.

Le 7 septembre se passe dans les mêmes granges de *La Chaussée*, au bruit d'une canonnade de plus en plus intense.

A Vitry, on avait l'impression d'être enserré dans un cercle de fer et de feu. C'est le jour où, dans cette ville, les Allemands réquisitionnent successivement, pour le service des blessés, la vaste et superbe église, la Caisse d'épargne, le pensionnat de l'Immaculée-Conception, l'école libre, puis le collège des jeunes filles et l'école maternelle... Sans arrêt, d'innombrables files de voitures d'ambulance viennent y déverser leurs chargements de misères. Les Allemands ne s'attendaient pas à une bataille si sanglante. Chirurgiens et infirmiers manquaient[1].

Par crainte du bombardement, un certain nombre de personnes s'étaient réfugiées dans les caves du calorifère de l'église. Mais, comme les fourgons à croix rouge arrivaient toujours, et que les blessés gémissaient pour avoir nourriture et pansement, le vénérable archiprêtre, oubliant que ces malheureux étaient la veille encore des ennemis, courut au soupirail et cria : « Remontez; venez dans les ambulances; là, je vous l'assure, vous n'entendrez plus le canon ! » Ce qui fut fait. Et les Allemands se gardèrent bien de refuser le renfort qui leur arrivait pour soigner leurs blessés.

Personne ne songeait encore à faire appel aux brancardiers français de *La Chaussée*.

Au matin du 8 septembre, le Père Lenoir réclame avec plus d'instance que la veille et l'avant-veille la permission d'aller dire la messe : c'est la fête de la Nativité de la sainte Vierge... Même refus implacable.

Triste fête, écrit-il. Mais Jésus est là présent dans ma

[1] L. Nottin, *op. cit.*, p. 71 et suivantes.

custode. Après m'être communié comme les jours précédents, j'ai la consolation de confesser et de communier deux de mes compagnons de captivité...

Autre joie, mais plus austère : il peut consoler et assister deux Français moribonds. Puis on le ramène dans une cour, au milieu des infirmiers allemands.

Je constate chez tous, hommes et officiers, l'esprit que j'ai remarqué déjà chez nos gardiens : l'orgueil, l'infatuation de la victoire et de la supériorité nationale. « *L'Allemagne est grande,* me répètent-ils sans cesse, *l'Allemagne est forte, personne ne peut lui résister, seule elle tient tête à toute l'Europe.* » Quelqu'un ajoute : « Dieu est avec nous, car nous l'invoquons. Avant la bataille, le capitaine fait mettre tous les soldats à genoux et prier. » Tous accusent la France et l'Angleterre d'avoir déclaré la guerre à la *pacifique* Allemagne.

Ils maudissent la guerre qui les a enlevés aux douceurs du foyer; mais il leur fallait bien se battre pour se défendre contre nous qui les attaquions. — D'ailleurs la guerre ne sera pas longue, elle est déjà presque terminée; une armée allemande vient d'occuper Londres et le Kronprinz est à Paris. « *Nach Paris! Folies-Bergères!* » C'est le refrain joyeux de tous les groupes. Paris est tout près : ils y entreront demain ou après-demain. De Vitry à Paris, il y a quinze à vingt kilomètres. A preuve, une petite carte polycopiée que les officiers leur distribuent, où sont portées les principales étapes du corps d'armée, depuis la frontière germano-belge et où l'on voit *Châlons* et *Vitry* tout à côté de *Paris.* — Puis c'est la critique de tous les détails de notre armement, de notre équipement, de notre organisation, avec le mépris profond de tout ce qui est français et l'éloge dithyrambique de tout ce qui porte la marque allemande.

Les blessés sont moins arrogants.

On nous fait déjeuner avec eux. Ils sont très complaisants, nous prêtent gamelle ou quart, et nous offrent leurs bonbons, ayant soin de dire : « Vous voyez comme nous

traitons bien nos prisonniers. » Mais ils se lamentent sur la guerre.

Cependant, à Vitry, l'affluence des blessés dépassait toutes les prévisions. Les files de voitures sanitaires arrivaient sans cesse. Plus de place nulle part.

Les deux ambulances qui sont ouvertes ce jour-là dans le vaste local du collège des jeunes filles et dans l'école maternelle sont envahies en un instant. Et pour soigner les blessés qu'on amène toujours, « pas un médecin, pas un infirmier[1] ».

Cet état de choses eut son contre-coup sur les prisonniers de *La Chaussée*.

*
* *

Dans la soirée, un officier supérieur, très hautain, nous fait aligner. Il examine un à un nos brassards de la Croix de Genève. Ceux qui portent l'estampille du ministère de la Guerre sont déclarés authentiques; les autres faux. Leurs porteurs, constitués prisonniers de guerre, resteront dans cette ferme jusqu'à nouvel ordre. Nous qui, par un hasard providentiel, avons le privilège du bon tampon, nous serons ramenés à Vitry, où les ambulances, nous dit-on, sont encombrées de blessés. Nous y rendrons service jusqu'à la fin de la bataille; après quoi nous serons déportés en Allemagne, dans quelque hôpital, où nous continuerons nos services sanitaires ou religieux. Et pas d'explication à demander!

La nuit est tombée déjà quand nous apercevons Vitry et la vallée de la Marne tout embrasée par les lueurs de l'artillerie. On nous mène au Service de Santé. Les médecins s'étonnent, déclarant bien haut que l'on doit respecter notre Croix de Genève et nous relâcher. Mais les ordres supérieurs sont là : on nous conduit à l'Hôpital général.

Le médecin-chef Herr Schmitz est appelé. Rogue, brutal,

[1] L. Nottin, *op. cit.*, p. 87

il déclare que nous aiderons les infirmiers, mais que si un seul d'entre nous franchit la porte de l'hôpital, nous serons tous fusillés.

Nous passons devant lui. Il me remarque, m'arrête aussitôt et, d'un air furieux, donne l'ordre de m'enfermer ; pourquoi ? Je ne vois d'autre explication à cet acte de brutalité qu'un accès de haine anticléricale.

Le sous-officier cycliste qui nous conduit fait remarquer que nous n'avons pas mangé et demande que j'aille d'abord avec les autres à la cuisine. L'autorisation est donnée, mais à la condition qu'un soldat restera près de moi et au premier mot me fusillera.

A la cuisine, les sœurs nous font un accueil exquis. Quel soulagement de retrouver des Françaises et des religieuses !

Malgré l'ordre du médecin-chef croquemitaine, je puis en ce premier soir échanger avec elles quelques mots : mes gardiens sentent le ridicule de l'ordre donné et en paraissent quelque peu honteux...

J'arrive même, dans le va-et-vient de la cuisine, à glisser un mot à l'aumônier de l'hôpital. Quelle bonne surprise ! C'est un jésuite, le Père Gabriel Picard.

Au sortir de la cuisine, six hommes, baïonnette au canon, m'escortent jusqu'à l'écurie de l'hôtel de la *Cloche,* où ils se livrent d'abord à des plaisanteries grossières, à des menaces ridicules, et finalement m'autorisent à m'étendre sur un sommier brisé, *plein d'angles de fer et de puces,* véritable instrument de torture.

Le 9 septembre, aux demandes réitérées d'aller dire la messe, les gardiens opposent un nouveau refus, accompagné de moqueries ; mais cette fois on ne peut prétexter qu'il n'y a pas à proximité d'église ni de prêtre. Le Père Lenoir s'impatiente, d'autant plus que, dès 5 heures, la canonnade a repris, violente et scandant son chant de mort. Il pense aux victimes qui auraient, là-bas dans nos lignes, tant besoin de son ministère. Lui, si endurant quand son intérêt seul est en jeu, va le prendre de très haut.

A un sous-officier dont je connaissais les bonnes dispositions, je déclare exiger que l'on me conduise immédiatement à qui de droit, pour obtenir ma mise en liberté. Le brave homme finit par céder : il commande un autre cycliste et je pars entre eux deux.

Pour me tromper sur la direction, on me fait faire deux fois et demie le tour de la ville et, finalement, nous prenons la route de Châlons; après avoir passé la Saulx, nous montons à travers champs, jusqu'au grand arbre du Mont-de-Fourche qui domine toute la plaine. Le commandant du corps d'armée — ou de l'armée — (von Hæssler, me disent mes gardiens) est là, sur un pliant, une carte sur les genoux, la lorgnette aux yeux, donnant des ordres que, derrière lui, on répète au téléphone. Tout auprès un jeune prince de la famille impériale et une vingtaine d'officiers d'état-major.

A deux cents mètres, tout un monde d'autos, de chevaux, d'ordonnances, de cuisiniers.

On me regarde avec surprise, politesse, mais avec un mécontentement non dissimulé de me voir là.

Le chef d'état-major me conduit un peu à l'écart, me prie de tourner le dos à la bataille, — que, de là, on domine admirablement, — et examine mes papiers. Avec des excuses, il me demande mon carnet, l'ouvre au hasard, à la page où j'ai noté quelques expressions allemandes pour m'aider, en cas de besoin, à confesser les blessés allemands[1].

Il sourit et ne m'en demande pas plus.

Puis il m'explique que la Convention de Genève laisse le droit d'arrêter infirmiers et brancardiers, quand les opérations l'exigent, et de ne les relâcher qu'après quelque temps. Puis, se contredisant encore : « Seuls, dit-il, les médecins et les aumôniers peuvent porter la Croix de Genève; les infirmiers et brancardiers, non. Ce sont des soldats. Aussi vos infirmiers arrêtés seront conduits en Allemagne dès qu'on n'aura plus besoin d'eux à Vitry. Quant à vous, vous serez délivré après cette bataille... non pas maintenant, car vous pourriez porter à votre armée des renseignements; mais dans deux jours environ la bataille sera terminée. Si nous avançons, vous serez conduit aux lignes françaises par un parlementaire. Si, au contraire, *comme il est à craindre,*

[1] Cf. plus haut, p. 55, à la date du 10 août.

nous sommes obligés de reculer, vous vous retrouverez chez vous... Cette bataille est décisive, ajouta-t-il, encore une ou deux de la sorte, et la guerre sera finie... Mais nous ne nous attendions pas à rencontrer ici pareille résistance! Quels sont donc tous ces corps d'armée que nous avons devant nous? »

C'était sa première question indiscrète. Il l'avait posée sans doute par mégarde, car, sur ma réponse évasive, il se reprit aussitôt, comme vexé : « Oui, oui, en effet, vous ne pouvez pas savoir. »

Il me parla encore du 75 : « Quelle arme terrible! elle fait des blessures atroces, elle devrait être interdite. — Et bien d'autres choses aussi, » lui répondis-je.

Il n'insista pas. Sur un bout de papier, il rédigea une note pour le médecin-chef de l'hôpital, s'interrompit un instant pour me prier à nouveau de tourner le dos au champ de bataille, et me traduisit sa note. Elle ordonnait que je fusse laissé libre de circuler dans l'hôpital, pour y attendre ma délivrance après cette bataille. Il ajouta : « Dans notre corps, beaucoup de soldats sont catholiques. Je vous demande de bien vouloir donner à nos blessés, comme aux vôtres, les secours de la Religion et je vous en remercie d'avance. » Il salua courtoisement.

Cette bienheureuse note ne devait pas si facilement triompher du mauvais vouloir de Herr Schmitz.

De retour à l'hôpital, le cycliste porteur de l'ordre m'introduit dans la salle d'opération, où le médecin-chef est en train de charcuter un blessé. Il lit le papier, le froisse, rageur, et le jette : « C'est bien. »

Je vais retrouver le Père Picard. Les sœurs, avec leur exquise charité, veulent aussitôt me faire déjeuner avec lui. Nous causons... Le repas n'est pas fini, que des soldats se présentent avec un officier, qui me prie de le suivre.

A l'angle du corridor, le médecin-chef m'attend, l'œil haineux : « Suivez ces soldats, et si vous dites un mot, vous serez fusillé. » Je proteste, je rappelle l'ordre de l'état-major. Furieux, il prend son revolver : « Si vous ajoutez un mot, je vous tue. » Rien à faire avec cette brute, je cède et suis les soldats...

On me conduit au premier étage, dans une salle assez vaste. Les gardiens s'installent à côté, près de la porte ouverte, seule issue de la pièce. A mes réclamations, ils répondent qu'en effet le médecin-chef ne devrait pas agir contre l'ordre de l'état-major, mais qu'il est le maître ici. « Et puis, que voulez-vous? C'est la guerre! »

Dans l'après-midi, on vient plusieurs fois s'assurer que la consigne était exécutée et me réitérer la menace : « Si vous dites un mot à qui que ce soit, vous serez fusillé. » Dire un mot? à qui? Je suis tout seul... Par bonheur, mes gardiens d'à-côté sont fort occupés avec des saucisses trouvées dans le pillage d'une boutique.

La canonnade fait rage. Je supplie Notre-Seigneur, que je porte toujours sur moi, de me remettre au milieu de mes pauvres marsouins, qui ont tant besoin d'un prêtre en ce moment. Être enfermé, paralysé dans cet hôpital, quand à quelques pas de moi des centaines d'hommes réclament l'aumônier!...

Vers le soir, moment de joie : le Père Picard entre dans ma salle. Je me précipite, mais il met le doigt sur la bouche, et l'officier qui l'accompagne nous explique que nous avons défense de nous parler. C'est un grand jeune homme blond, aux yeux bleus, aux traits fins et doux, à l'élocution pénible, mais dont les gestes sont significatifs : « Si un mot, fusillés. Comprenez? — Pourquoi? — Si un mot, fusillés. Comprenez? » On nous assigne deux coins opposés de la salle, et la surveillance continue un peu plus attentive. Mais elle se relâche bientôt: nous en profitons pour causer, par signes d'abord, puis à voix basse. — De temps à autre, l'officier revient, « ce grand monsieur *très doux* qui parle toujours de fusiller, » comme dit mon compagnon; car c'est uniquement pour cela qu'il vient et revient, il n'a pas autre chose à nous dire : « Si un mot, fusillés. Comprenez? — Oui, oui, comprenons. » Et, quand il a franchi la porte, nous sommes pris de fous rires inextinguibles.

Au matin du 10 septembre, les deux religieux expliquent à leurs gardiens qu'ils ont à prier ensemble. On les laisse se rapprocher quelques instants.

Alors, sur le bois d'une petite table, je dépose ma précieuse custode et notre véritable « Gardien ». Nous adorons Jésus-Hostie et nous nous communions l'un l'autre. Moment divin, dont le réconfort permet d'affronter tout avec une tranquillité parfaite.

Au reste, la bonne humeur n'abandonnait pas les deux captifs. A midi, alors que l'obligation du silence strict pesait encore officiellement sur leurs têtes, le Père Picard, en savourant une soupe brune dans laquelle nageaient quelques filaments de viande, dit à son compagnon qui « se restaurait » de même à l'autre bout de la salle : « Tout de même, je ne m'attendais guère à faire avec vous, le 10 septembre, un pareil pique-nique dans l'hôpital de Vitry. » Et le Père Lenoir de répondre du même ton, sans quitter son bouillon des yeux : « Je vous invite pour ce même jour à en faire un autre à Marneffe, l'an prochain. »

*
* *

Cependant, la délivrance approchait. Des mouvements insolites commençaient à se produire dans Vitry. Les Allemands devenaient plus nerveux, plus agités. Les chefs avaient l'air inquiet; leur ton était plus dur encore dans leurs ordres aux soldats[1].

Le matin, à l'église, un grand remue-ménage avait agité les blessés qui s'y entassaient : « De l'entrée du sanctuaire, écrit M. le chanoine Nottin, un officier a lancé quelques mots que je n'ai pas compris, et à l'instant, c'est un grouillement indescriptible dans toute l'église. Tous se lèvent ou font effort pour se lever. Ceux qui le peuvent se hâtent vers les portes qui ouvrent sur la place, les plus valides soutenant les autres, quelques-uns se traînant ou s'aidant d'une chaise. J'en vis plusieurs qui n'étaient blessés qu'à la

[1] L. Nottin, *op. cit.*, p. 113.

tête, portant des camarades absolument incapables de se mouvoir. Le spectacle était à la fois grotesque et touchant... »

Interrogé sur les motifs de ce déménagement précipité, l'officier qui présidait au départ répondit, raide, flegmatique : « Parce que d'autres, plus blessés, vont venir les remplacer. »

L'intensité croissante de la canonnade ne donnait que trop de vraisemblance à cette réponse.

Toutefois, pour la troupe combattante, aucun signe de retraite ne se manifestait. Au contraire, vers la fin de la matinée, plusieurs batteries d'artillerie lourde avaient traversé la ville, se dirigeant en renfort vers le champ de bataille.

Vers 16 heures, après une accalmie relative, la voix du canon redoubla de violence et l'on entendit distinctement le tir des mitrailleuses. Cela dura trois heures sans interruption. Puis silence presque complet...

Que se passait-il?

A l'hôpital, les Allemands exultaient.

Vers 19 heures, écrit le Père Lenoir, les gardiens tout joyeux nous annonçaient que les Français étaient en déroute et, par les fenêtres, nous entendions, de l'autre côté de la cour, des chants de triomphe.

Cette nuit du 10 au 11 commença bien triste.

Soudain, vers minuit, branle-bas général. On vient avertir nos gardiens de se sauver au plus vite. Ils déguerpissent, abandonnant capotes, munitions, friandises et... prisonniers.

Cette fois, c'était bien la déroute,... mais la déroute allemande! Nous étions délivrés...

Au matin, mon premier soin fut de célébrer la sainte messe en action de grâces de la victoire. Je me rendis à l'église; puis je parcourus la ville, rencontrant des patrouilles ennemies qui ne s'inquiétaient que de leurs traînards.

De retour à l'hôpital, je retrouvai les bonnes sœurs dans la joie. Nous décidâmes de leur laisser plusieurs de nos brancardiers dont elles avaient besoin, et je partis...

A la nuit tombante, j'avais retrouvé le corps colonial.

CHAPITRE IV

AU SERVICE DES BLESSÉS

QUELQUES JOURS DE POURSUITE — BILANS ET SOUVENIRS

(11-30 septembre 1914)

Ce retour au corps colonial fut plein de péripéties. En compagnie de Bodin et d'Hamelin, deux brancardiers délivrés comme lui, le Père Lenoir se dirige d'abord vers l'ouest sur Blacy, où des obus tombent encore. Pays ravagé, plein de cadavres et d'infection. Les recherches sont vaines. Ils redescendent au sud-est. Le soleil est déjà couché, quand à Luxémont ils rencontrent des escadrons du 3e chasseurs d'Afrique, cavalerie de la 2e division coloniale. On se reconnaît; l'aumônier se rappelait leur bravoure sous la mitraille de Jamoigne. Il avait même noté sur son agenda les prouesses de ce chasseur qui, « ayant tué trois Allemands, fut blessé à la jambe et continua de se battre; mais son cheval frappé à mort s'étant abattu, il s'était, sous le feu des mitrailleuses, traîné aux lignes d'infanterie coloniale et avait tué encore cinq ennemis avant de tomber à son tour. »

L'accueil des chasseurs d'Afrique fut enthousiaste. En le racontant douze jours plus tard, le Père Lenoir est encore sous le charme. Tout prêtait aux fortes émotions : cette délivrance inespérée, la reprise d'une vie

utile aux âmes, la victoire française, la poursuite en perspective et, par surcroît, ce plaisir, — auquel il ne fut pas insensible, — d' « un joli pur sang arabe », que le colonel lui fit aussitôt donner pour courir à l'état-major du corps d'armée.

« Toute la nuit, quelle randonnée! Quels galops! » Heureusement les deux chasseurs qui l'encadrent l'obligent souvent à aller au petit pas, pour ne point se prendre aux fils de fer. On traverse des villages entièrement incendiés, surtout Écriennes. Puis, après une conversation avec le chef d'état-major et le capitaine chargé des renseignements, nouvelle chevauchée pour rentrer à Luxémont; et, au petit jour, « coucher dans une écurie, auprès de nos jolis chevaux des chasseurs d'Afrique ».

A travers ces notes brèves, on devine combien le Père avait les yeux et le cœur ouverts sur la vie, et cela n'était pas indifférent au charme qu'il exerçait.

Au groupe de brancardiers, la réception fut plus cordiale encore. L'aumônier disparu, chacun s'était aperçu de la place qu'en trois semaines il avait déjà conquise. Quand le médecin-chef le retrouva le 13 septembre à Bassu, « en train, tout naturellement, de s'occuper des blessés », quelle accolade en pleine route! Après plus de six mois, le souvenir en restait très présent au cœur de M. Léger[1].

Pour lui, voici comme il juge l'affaire : « Ma petite équipée m'a valu une presse excellente, mais nullement méritée... Dans ma minime blessure (du 28 août à Jaulnay), comme dans mon aventure de captivité et d'évasion, j'ai été presque purement passif, la Providence a tout fait, c'est-à-dire Jésus-Hostie que j'ai l'insigne bonheur de porter continuellement sur moi. Quelle force[2]! »

[1] Lettre au Père Lenoir, *25 mars 1915.*
[2] Au R. P. Troussard, *4 octobre 1914.*

*
* *

Cependant les « jolis chevaux des chasseurs d'Afrique » avaient commencé la poursuite des Allemands. Et, derrière eux, le groupe de brancardiers remontait au nord à marches forcées. Le soir du 13, il arrivait à Dampierre-le-Château, à quinze kilomètres à peine de Sainte-Menehould, encore occupée par le quartier général allemand ; et le lendemain, après de longues heures passées à Valmy en attendant l'issue de la bataille, vers minuit il atteignait Courtémont.

La poursuite devait s'arrêter là.

Pendant de longs mois, ce nom va réapparaître avec un rythme régulier dans la vie de l'aumônier. Courtémont deviendra comme le centre du mystique ostensoir qu'il fera rayonner tout alentour à la gloire de l'Eucharistie.

Les Allemands, qui, à Soissons, avaient dû repasser l'Aisne, s'étaient, en Champagne, cramponnés sur une ligne courant presque horizontalement du nord de Reims à Varennes. C'est contre elle que les coloniaux vinrent se buter.

Aussi quel spectacle le matin du 16 septembre ! « A la ferme d'Araja : quinze cents blessés de la coloniale. » Le Père leur prodiguait ses soins, en compagnie de M. l'abbé Souris, quand on vient l'avertir qu'un soldat était tombé dans un bois à dix kilomètres et qu'il réclamait tout de suite un prêtre.

La route et le bois, écrit-il, étaient arrosés d'obus[1]. J'y passai le plus vite possible au galop de mon cheval. J'arrivai

[1] Ce récit a paru dans *En Famille*, revue du collège de Marneffe ; n° de Noël 1914. Je me suis contenté d'en préciser certains détails, d'après l'agenda. En semblables circonstances, je ferai toujours de même.

enfin juste à temps au carrefour indiqué. Le pauvre petit [le caporal Jugon, du 1er colonial] avait toute la moitié de la figure et la gorge emportées par un éclat d'obus, depuis la naissance du nez jusqu'à la poitrine. C'était horrible et je ne m'explique pas, sans miracle, qu'il ait pu respirer si longtemps. Évidemment, il ne pouvait pas parler; mais il avait assez de force pour griffonner au crayon ses désirs sur des bouts de papier sanglants. C'est ainsi qu'il m'avait demandé. C'est ainsi qu'il me manifesta les sentiments les plus exquis de foi, de résignation, d'amour de Notre-Seigneur, de tendresse pour sa famille. Je lui donnai l'absolution et l'extrême-onction. Il voulait aussi recevoir la sainte Hostie; mais impossible de déposer quoi que ce soit dans ce chaos de chair et de sang. Il me pria d'écrire à sa mère, à sa fiancée, à son confesseur; et, voyant qu'il y avait de grosses difficultés à transporter les blessés sous le feu ennemi, son dernier griffonnage fut celui-ci : « Je sais que je suis le plus gravement blessé. Emportez d'abord tous les autres; après seulement, si vous avez le temps, souvenez-vous que je suis ici. » Et il se prépara à partir pour le ciel [1].

Il y avait d'autres blessés à Virginy, — encore un nom qui reviendra souvent dans le carnet de route; — mais, « de peur de démasquer les batteries françaises, il fallut attendre la nuit pour aller les chercher. Longue route de deux heures. Nous en trouvons encore quatre cents. Tandis que je parcours les granges avec un bout de bougie piquée à l'extrémité d'une baïonnette : « C'est « le cierge du Dieu des armées, » me dit le médecin auxiliaire. Retour à Courtémont à 2 heures du matin. » Le soir même, Virginy était en flammes.

Voici enfin une joie dans la vie de l'aumônier. Jusqu'alors, le dimanche avait été privé de son repos ordinaire. Or, « hier (20 septembre), les Allemands nous ont laissé le loisir de fêter ce jour avec une solennité inaccoutumée. » C'était à Saint-Jean-sur-Tourbe, où le

[1] Le héros de ce récit ne mourut pas. Nous avons eu la grande joie de le retrouver. (Note de la 2e édition.)

G. B. D. de la 2e division coloniale cantonnait depuis l'avant-veille avec des éléments du 17e corps d'armée.

Il y a eu une telle affluence dans notre église, que, malgré la présence fortuite de deux autres aumôniers, j'ai dû dire deux messes, la seconde *ad conficiendum viaticum,* car j'avais épuisé ma provision d'hosties consacrées. Il y a eu musique, chœurs, solos au son du canon et deux cents communions environ. Ma seconde messe m'a permis de communier un bon nombre de soldats qui allaient se battre. Quelle joie de voir à la sainte table tant de mes amis qui n'y sont pas venus depuis dix à vingt ans ! Le soir je vais coucher à l'église, pour y maintenir l'ordre, le Saint Sacrement y restant et les artilleurs aussi. Quel bonheur de m'étendre ainsi au pied de l'autel !

Neuf jours plus tard, en la « fête de saint Michel, anniversaire de son entrée au noviciat et de ses vœux », sa joie est plus grande encore.

J'avais déjà dit la messe, de nuit, toujours à Saint-Jean, avec beaucoup de dévotion, quand on vient m'avertir qu'un commandant réclamait messe et communion pour des blessés et les chasseurs à cheval du 17e corps, cantonnés à côté (près de La Salle) et qui allaient au feu. Dans une grange ouverte, devant la cour d'une ferme, j'ai de nouveau célébré, et j'ai eu le bonheur inappréciable d'absoudre et de communier plus de six cents soldats et officiers, — et j'ai dû en remettre à demain plus de cent. La plupart pleuraient sans se cacher, mais non pas de peur ni de découragement. C'était la joie de l'âme, l'émotion, le souvenir des chers absents. Et tout cela sous le canon allemand, qui ne cessait de tonner. Après la messe, communion de quelques mourants, dont l'un justement s'appelait Michel ; c'était sa fête. « Je savais bien, me dit-il, qu'il m'arriverait un grand bonheur aujourd'hui ! »

Ainsi la guerre de mouvement peu à peu s'apaisait. Aux amples oscillations qui avaient porté d'abord nos

armées en Belgique, puis les avaient laissées retomber jusqu'en dessous de la Marne, pour les ramener à l'Aisne, succédait un mouvement de va-et-vient, de moins en moins accentué, sauf dans l'ouest, où précisément alors commençait le drame précipité de la course à la mer.

UNIVERSITÉ O. M. I. OTTAWA

L'accalmie relative procure au Père Lenoir un peu de loisirs. « Pour la première fois, il peut s'attabler, pour écrire, sur une machine à coudre, un des rares objets respectés par les flammes. » Profitons-en pour lire quelques-unes de ces pages où, à une allure vertigineuse, sans une rature, il présente avec une précision mathématique et une vibrante émotion le bilan de ce premier mois de guerre.

Depuis mon départ, les jours et les nuits ont été remplis par un travail apostolique à peu près ininterrompu et mille fois plus consolant que je n'osais l'espérer. La grâce opère des merveilles dans nos pauvres soldats; j'ai déjà donné plusieurs milliers d'absolutions particulières, sans compter les absolutions générales. Depuis le 22 août, c'est à peine si une dizaine d'hommes m'ont refusé d'être absous. Ils reviennent à Dieu avec des sentiments de foi et de contrition qu'ils semblaient avoir laissés à tout jamais.

Ces chiffres, qui seraient remarquables en tout état de cause, le sont davantage si l'on note quelle était, *à cette époque*, la composition de la 2e division coloniale. A côté d'éléments bretons, surtout parmi les artilleurs, le recrutement était en majeure partie formé de Méridionaux, « où il y avait du très bon » et sur lesquels l'aumônier « aurait mille faits édifiants à nar-

rer[1] »; mais où se rencontre aussi la lie des ports de Toulon et de Marseille. Un général[2] qui a commandé deux ans le 1er corps colonial nous disait : « L'abbé Lenoir a eu d'autant plus de mérite qu'il travaillait sur des éléments qui, *au début,* n'étaient pas fameux. De tous ces coloniaux, presque aucun, sauf parmi les gradés, ne connaissait les colonies. Recrutés en bon nombre parmi les *nervi,* mal entraînés, ne pouvant pas, comme les régiments de l'est, faire des exercices sur la frontière, réduits souvent à manœuvrer sur les grand'routes, il fallut toute l'énergie de nos cadres d'officiers, qui étaient merveilleux, pour en faire des troupes d'élite. La transformation fut rapide, le 22e colonial de Marseille[3] fut même le premier régiment qui obtint la fourragère. »

L'aumônier nous dira lui-même comment il sut prendre ces fortes têtes :

Je n'oublierai jamais les effusions de ces pauvres soldats me sautant au cou après une réconciliation de dix, quinze, vingt ans (dans une seule matinée de dimanche, ils étaient une centaine de cette catégorie), ou le rayon de joie qui illumine les pauvres mourants quand, sur les champs de bataille ou sur les brancards, je leur ouvre le ciel au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Si ces consolations-là ne supposaient tant de douleurs, tant de séparations, tant de ruines, tant d'atrocités de toutes sortes, je vivrais maintenant la période la plus heureuse de ma vie. Hélas! c'est bien aussi la plus angoissée, la plus odieuse. Je reverrai toujours ces cadavres morcelés dans les champs, ces grappes de débris humains, ces villages en flammes, où, sous le bruit ininterrompu du canon, nous cherchions les blessés. Mais j'entendrai toujours aussi leurs appels au prêtre, je sentirai toujours sur ma joue leurs derniers baisers sanglants, où passait toute leur âme; car j'étais pour eux tous les absents:

[1] Au Père Courbe, *20 septembre.*

[2] Le général Berdoulat, actuellement gouverneur militaire de Paris.

[3] Ce régiment eut très vite pour aumônier M. l'abbé Martin, actuellement censeur du collège Stanislas, à Paris.

père, mère, épouse, fiancée; ils me disaient tout, comme à ces êtres aimés que je personnifiais malgré moi, avec quelle émotion! Et je reverrai toujours aussi ces confessions hâtives, faites la nuit durant la marche ou à la rencontre des chemins, près des obus qui éclatent, et ces communions données, grâce à votre précieuse custode, à toute heure, dans une chapelle en cendres, dans les fossés de la route. La grâce, l'amour de Notre-Seigneur tombe à profusion, et dans des circonstances si extraordinaires que je crois vivre en rêve...

Évidemment ce travail ne va pas sans fatigues...

Mais, sur ce point particulier, le langage varie un peu suivant les correspondants. Lorsque c'est le fils qui parle, il se contente de dire :

Quant aux fatigues du métier, ne me plaignez pas... J'ai des grâces d'état et plus de résistance qu'il ne semble.

Ou bien, s'il consent avec ses parents à causer de ses petites souffrances, c'est sur un ton badin et dégagé, qui enlève toute tentation de le plaindre :

Renoncer à être tout à fait propre m'a été pénible; mais il a fallu faire le sacrifice comme tout le monde. Quelle satisfaction, quand un bain lavera définitivement les restes de cette vie primitive! L'installation des repas est primitive elle aussi, et quant au menu, et quant à la cuisine, et quant au service. J'avais un couteau joli et commode qui s'était mis à couper la viande, — sur le bois, sur le pouce ou sur l'herbe, à volonté, — aussi aisément qu'il taillait mes crayons de professeur ou découpait mes livres de grec; mais les Vandales me l'ont pris, comme arme dangereuse, incompatible avec mon brassard de la Croix de Genève (je ne plaisante pas, ils me l'ont dit et paraissaient le croire). Pauvre joli canif de Madeleine, il m'a coûté de me séparer de lui! Je l'ai remplacé par un couteau d'occasion; mais jamais je ne retrouverai l'autre, avec ses souvenirs qui me le rendaient si cher[1].

[1] *28 septembre.*

Dix jours après, sachant combien le cœur des mères est prompt à s'inquiéter, il insiste à nouveau :

« Sur mon compte personnel, soyez tout à fait rassurés : je me porte *à merveille.* » Il souligne ce mot d'un gros trait . « Hier, un Jésuite rencontré s'est extasié sur ma bonne mine. » Et, comme pour mieux être cru, il ajoute entre parenthèses : « authentique ». Authentique? serait-ce déjà l'influence de son nouvel entourage? Parmi ses Méridionaux si chers, en aurait-il déjà rencontré de ceux qui s'arrêtent parfois dans leurs récits pour ponctuer certains détails d'un « Ça, c'est vrai ! » qui laisse planer un doute singulier sur tout le reste?

A ses supérieurs, auxquels sa règle l'obligeait à rendre compte de sa santé, le religieux dissimulera moins ses fatigues.

« Les quelques heures de repos, rares et irrégulières, que nous pouvons prendre, toujours sur la paille, ne suffisent pas à refaire les forces. Le ravitaillement est difficile, surtout dans ces régions presque entièrement incendiées. »

Mais il ajoute aussitôt : « Ma part de privations n'est *rien* à côté de celles de nos pauvres fantassins, obligés de rester immobiles des jours et des nuits de suite dans les tranchées, sous la pluie et la mitraille, sans manger! Je ne croyais pas que le corps humain pût atteindre un tel degré de résistance[1]... »

La première fois qu'il entend parler de mutilations volontaires, quand le médecin divisionnaire lui cite ce mot d'un soldat : « Si j'étais au pays, je les mutilerais tous, pour qu'ils ne voient pas la guerre » (17 septembre), il éprouve tout naturellement un sursaut de révolte. Puis cette révélation de misères insoupçonnées lui devient simplement un nouveau motif de prendre sur lui une plus lourde part du fardeau commun, afin d'alléger d'autant celle des autres.

[1] Au R. P. de Boynes, *29 septembre.*

Cette vie durera-t-elle longtemps? A ses parents, il affirme énergiquement que non, que la victoire sera « complète et définitive dans quelques semaines, ou peut-être (mais il ne veut pas le croire) dans quelques mois ». Pourtant ces illusions ne semblent guère profondes; avec d'autres correspondants il est bien moins affirmatif et se contente d'interroger : « Quand et où reprendrons-nous notre collaboration?... Aurai-je la joie de me retrouver à vos côtés, si les Boches m'épargnent[1]?... »

*
* *

En tout cas, lorsque cette perspective de victoire se présente, jamais elle n'apparaît liée dans son esprit à l'idée du repos. Vraiment, ce mot semble n'avoir pour le Père Lenoir aucun sens. Il ne voit dans la victoire que l'occasion de reprendre son travail de Marneffe.

Comment taire ces projets? Ils pèsent d'un tel poids dans les préoccupations de l'aumônier! Avec quelle sollicitude il a, le 11 août, dans le train qui l'emportait vers Revigny, « griffonné un mot pour chacun de ses enfants, pénitents et élèves »! Avec quelle insistance il mendie au Père Courbe de leurs nouvelles, spécialement de certains « dont l'avenir le préoccupe beaucoup »! — « Mes nouveaux enfants (plus de 35.000 à l'heure actuelle) ne me font pas oublier les anciens, dont la liste troublante est là, page toute maculée de mon carnet. » De quelle ardeur il voudrait les voir « tous profiter des leçons de la guerre »! Comme il les aime ses vétérans! Et si l'on reste parfois étonné devant certaines expressions de tendresse qu'il leur prodigue, combien surnaturelle pourtant son affection! — toute surnaturelle, puisque, malgré les horreurs qu'il vient

[1] Au Père Courbe, *29 septembre, 9 octobre.*

de décrire, « il souhaite bien souvent de les voir ici, dans les privations et les souffrances de toutes sortes; souffrances qui peut-être les feraient moins égoïstes et moins amis des aises ». Ces paroles ne scandaliseront que les âmes païennes, qui ne savent pas la hauteur de l'amour chrétien.

Quelle émotion quand il apprend la mort au feu du premier Marneffien, Jean Bajard, son « meilleur enfant de la génération précédente »! Quelle anxiété quand il interroge ses supérieurs pour savoir si l'on a pu quelque part « assurer la continuation du collège »! « Où vont-ils se remettre au travail? demande-t-il au Père Courbe. Les groupera-t-on? les dirigera-t-on? J'espère que vous allez faire un nouveau FRANCE[1] à la *Du Lac*... Pourvu, dit-il ailleurs, que dans leur retraite les Allemands ne saccagent pas ce collège idéal où la grâce du Maître a fait et doit faire encore tant de merveilles! » Enfin, quand il apprend que la rentrée impossible en Belgique n'a pu davantage se faire en France, quelle tristesse!

Vous me la pardonnerez, écrit-il à celui qui vient de lui apprendre cette nouvelle. Nous aimions trop l'un et l'autre nos Marneffiens de 2e et de 1re division et leur ascension morale, pour que le désarroi de cette rentrée ne vous ait pas fait souffrir comme moi. Cette dispersion à tous les vents était inévitable, je le savais bien; cependant je me raccrochais toujours à je ne sais quel fol espoir de rassemblement quelconque, où vous auriez pu continuer, vous, le travail de l'an passé. Votre lettre m'a brisé l'âme. Ce matin, à la sainte messe, j'ai repris un peu confiance; mais c'est dur. Excusez-moi; tout cela est bien « naturel », comme si nos personnes étaient de quelque utilité au Divin Maître! Et vous me répondrez, comme jadis, que nos sacrifices feront plus pour eux que nos efforts, et vous aurez raison. A la grâce de Dieu![2]

[1] C'est le titre d'un livre du R. P. Du Lac, sur le collège d'exil de Cantorbéry, après les expulsions de 1880.

[2] Au Père Courbe, *9 octobre*.

Malgré tout, il se cramponne. Et même quand l'idée lui apparaîtra nettement irréalisable, il continuera de la caresser en rêve.

Savez-vous, à ce propos, l'idée bizarre qui m'est venue? Si j'étais resté en panne au lieu de venir ici, j'aurais insisté pour qu'on reformât un Marneffe provisoire en France, n'importe où, à n'importe quel prix d'hommes et d'argent.

Et se rendant compte sans doute que ce nouveau Marneffe n'était qu'un château... en Espagne, il ajoutait dans un bon sourire : « Heureusement que je n'ai pas voix au chapitre[1] ! »

Il continue du moins à s'entretenir, en vue d'une rentrée plus ou moins prochaine.

La bonne Providence m'a fait découvrir, dans l'un des rares presbytères qu'ait respectés la horde barbare [Courtémont], quelques *vieux amis :* Homère, Sophocle, Démosthène, Sénèque et *votre* Pascal. Je me suis remis au travail, dans une paix d'esprit que le surmenage de Marneffe no m'avait pas encore laissée[2].

Ailleurs, l'agenda porte : « lecture de la Messiade de Klopstock ». Mais celui-ci n'est point rangé au nombre des vieux amis.

En dehors même des anciens de Marneffe, il se trouvera des lecteurs, espérons-le, pour nous pardonner cette page. Ces préoccupations forment l'anneau qui rattache l'apostolat présent à celui du passé, et elles étaient nécessaires pour faire sentir l'âme ardente, idéale, un peu chimérique parfois et toujours si débordante d'affection, par où le Père Lenoir était un si merveilleux « preneur » d'hommes.

Et maintenant, en disant adieu à ces « délicieux sou-

[1] Au Père Courbe, *28 octobre.*
[2] Au Père Courbe, *9 octobre.*

venirs », nous ne ferons que suivre le cours naturel de sa pensée. Car voici comment se termine l'une des lettres auxquelles je viens de faire de nombreux emprunts, écrites au soir de la Saint-Michel, sur la fameuse machine à coudre : « Mais je vais m'attendrir... et des blessés réclament sans doute mon assistance et mon affection. »

Il ne croyait pas si bien dire. Le lendemain, 30 septembre, il écrivait : « Cette nuit, à Virginy, longue course d'une trentaine de kilomètres parmi les blessés. »

CHAPITRE V

AVEC LES COMBATTANTS

PREMIER APOSTOLAT EUCHARISTIQUE. — L'AUMÔNIER SE DÉGAGE DU G. B. D.

(Octobre — 9 Novembre 1914)

« Après la victoire de la Marne, nous avons poursuivi l'ennemi avec la conviction qu'il se retrancherait sur la Meuse ; nous l'avons trouvé accroché aux crêtes qui dominent l'Aisne, sur la rive gauche. » Ces mots du Père Lenoir expriment la déception de tous.

Quand, le 15 septembre, la 4e brigade coloniale, après s'être brillamment emparée, sous les ordres du colonel Reymond, de la cote 191, au nord de Massiges, avait essayé de pousser jusqu'au mont Têtu, elle s'était brisée sur les troupes allemandes. Ce mouvement de terrain, qui figure assez exactement une main gauche déployée vers le sud, reçut dès le jour même, probablement du général Leblois, le nom de *Main de Massiges*. Cent vingt-deux ans plus tôt, à peu près jour pour jour, Gœthe l'avait remarqué au cours de la campagne de France. Après avoir formé le parc de voitures à Maisons de Champagne, la colonne, dit-il, entre Rouvroy et Massiges avait suivi un « plateau côtoyé par des pentes raides et se terminant par un à pic. C'est ainsi

que nous pénétrâmes, par un temps épouvantable, dans cette région extraordinaire, dont le calcaire ingrat avait peine à nourrir de rares localités[1]... »

L'état-major allemand connaissait bien ce plateau et avait commencé à l'organiser.

Après diverses fluctuations, la ligne française s'était à peu près fixée aux pentes sud des éperons qui formaient les *doigts* de la *main*.

Position éminemment périlleuse. Sans parler des marécages de la Tourbe, que toutes les relèves et tous les ravitaillements devaient franchir forcément sur des ponts très rares et repérés par l'artillerie, nous étions dominés de partout. De plus, comme à gauche on n'avait pas encore pu dépasser la ferme de Beauséjour, les malheureux coloniaux placés le long du ruisseau de l'Étang étaient absolument en pointe, dans la situation très justement dénommée *bec de canard*.

*
* *

On ne se fit pas tout de suite à l'idée que la guerre de mouvement était terminée. Dès le 21 septembre, l'agenda porte bien que le 8e colonial est « *dans les tranchées* depuis huit jours sans bouger, chacun couché dans la boue ou bien dans l'eau jusqu'aux genoux, à quatre-vingts mètres parfois des *tranchées* prussiennes ».

Mais, dans la pensée commune, il ne s'agissait que de tranchées provisoires, d'où l'on jaillirait sous peu pour faire un nouveau bond.

La guerre, sur notre front, a pris un aspect des plus curieux que je n'aurais jamais imaginé : une guerre de siège en rase campagne, aux retranchements formidables de part et d'autre. En passant dans ces tranchées savantes, dans ces réseaux de fil de fer et de défenses variées, je me crois aux

[1] Gœthe. *Campagne de France*, 19-22 septembre 1792.

jours où, en ces mêmes régions, la Gaule se défendait contre César, ou, si vous préférez, César contre les Germains. Ce n'est pas une de mes moindres surprises de revivre les *Commentaires* aux lieux mêmes de leurs plus célèbres batailles, avec la même tactique. Tel plan que je fis faire jadis à mes élèves de quatrième et afficher en classe, esquissait à la craie de couleur la région où je me trouve aujourd'hui.

Mais il ajoutait : « Nous ne tarderons sans doute pas à commencer la poursuite, et elle sera furieuse, car nos troupes sont exaspérées par le vandalisme de ces barbares. »

Un acte d'animalité, — qui depuis, hélas ! se reproduisit des milliers de fois, — révoltait tout spécialement la délicatesse du Père Lenoir. Il eût fallu la plume réaliste et vengeresse d'un Huysmans pour le dénoncer. Le prêtre le signale d'un mot :

L'église de Courtémont a été abominablement profanée par les Allemands ; ils ont fait leurs saletés dans les fonts baptismaux et dans le confessionnal[1].

Voilà qui tempère un peu les protestations de piété recueillies quelques jours auparavant sur les lèvres des infirmiers allemands de La Chaussée.

Cet espoir de marche en avant, qui reparaît dans toutes les lettres du mois d'octobre, retient l'aumônier au groupe de brancardiers divisionnaires. Il n'a pas le droit de s'en écarter, sauf en passant pour quelques heures. C'est avec le G. B. D. qu'il doit faire mouvement. Au départ, il faut qu'il soit là.

Aussi, que de plaintes dans l'agenda, toutes semblables à celle-ci : « 21 septembre, longue journée d'attente, interminable. Je suis énervé de ne rien faire ! »

[1] Agenda, *15 septembre*.

Ce n'est pas qu'il reste inactif.

Toujours debout le premier pour guider la nuit les relèves de blessés à Virginy et à Massiges, durant la journée, quand il ne peut mieux faire, il consacre de grandes heures à la lecture. Avec le Père Eymard et son ouvrage : *La Divine Eucharistie*, il se prépare à faire dans les âmes ce qu'il appellera plus tard la « percée eucharistique ».

Mais son ambition est d'aller vivre aux tranchées avec ceux qui souffrent.

Quand le G. B. D., par suite des bombardements, est obligé de quitter Saint-Jean et de s'éloigner des lignes, il commence sérieusement à s'inquiéter. Il a beau trouver qu'à Dommartin « la place de l'église, avec son petit étang et ses grands arbres jaunis, le tout doré par un splendide soleil d'automne, est très pittoresque » cela ne le console guère. Et quand sa formation sanitaire, reculant encore, s'installe auprès de Hans, il n'y tient plus.

Vivre à quinze kilomètres de Massiges, n'était-ce pas renoncer pratiquement à porter aux combattants le réconfort de ses visites? Il écrivait au mois d'août : « Des postes divers que j'aurais pu remplir aux termes du règlement, celui-ci [au G. B. D.] me semble mieux répondre que tous à mes désirs et aux besoins des âmes. » Il commence maintenant à changer d'avis. La raison en est fort simple : malgré les rats qui, jour et nuit, dansent des sarabandes à travers les vivres et dans la paille où l'on couche, il a trop de confort. Le médecin-chef, M. Léger, « est aux petits soins pour tout ce qui le concerne » ; et l'aumônier s'accuse de mener, dans la petite ferme du Clauzet-Hochet, la vie de château. Qu'on en juge :

Figurez-vous un bouquet d'arbres isolés, dans une plaine de luzerne et de sené... Deux granges où nos 220 hommes, brancardiers et conducteurs du Train, passent la nuit; un

jardin où ils ont bâti en palissade, feuillage et paille, des cahutes nègres pour la journée... Au centre, la maisonnette abandonnée par le propriétaire, pillée, saccagée par les Vandales, trois petites pièces et un grenier... Dans l'une, nous avons étendu de la paille, où nous dormons côte à côte comme toujours; dans la dernière, nous avons dressé des planches sur tréteaux pour écrire et manger[1].

Avouons que ce n'est pas le grand luxe. Toutefois, quand le Père songe à ceux qui, à quelques kilomètres, dorment dans la boue et mangent froide une soupe saupoudrée de terre, « il se sent tout honteux ».

Partout cette pensée l'obsède. Un jour, ayant à régler un service religieux à Somme-Suippes, il était parti à cheval avec le lieutenant Dropsy. A travers champs et bois, ils galopent « comme des fous, causant religion, littérature,... guerre aussi; mais tâchant d'oublier dans la senteur des sapins les horreurs des deux derniers mois ». C'est en vain! Les champs qu'ils traversent sont des cimetières. Dans les tranchées allemandes du mois dernier, sur des centaines de mètres, des croix portant des noms, d'autres plus douloureuses avec cette simple indication : *officier*, *sergent*, ou même sans nom quelconque. Sur le sol, des listes mortuaires dans des « bouteilles qu'emportera la tempête ou brisera le sabot du cheval; mais quelle vision pour le paysan futur quand le soc de sa charrue exhumera ces ossements!

« *Grandiaque effossis mirabitur ossa sepulcris.* »

Ce souvenir des *Géorgiques* n'est rien moins qu'un jeu de dilettante. « Je ne pouvais, ajoute-t-il, penser sans brisement aux pauvres soldats massacrés dans les corps d'armée voisins, et peut-être réclamant en vain l'aumônier[2]. »

[1] Au Père Courbe, *28 octobre;* à ses parents, *5 novembre.*
[2] Agenda, *7 octobre;* à ses parents, *8 octobre.*

Cette honte d'avoir trop de bien-être, l'aumônier la juge salutaire ; pour l'accroître, il enregistre avidement tous les détails qu'il peut recueillir sur l'*inconfortable* des tranchées. Ainsi note-t-il tout au long, le 13 octobre, le récit d'un médecin-chef, M. Sorel, sur la vie du 23e colonial dans le bois d'Hauzy ; et cinq jours plus tard, celui de M. Le Vilain, médecin auxiliaire, qui du G. B. D. était récemment passé au 1er colonial. De cette existence, rien n'est oublié : « souterrains, couloirs, vie de taupes, petits-postes à 20 mètres des Allemands, » jusqu'à des détails d'un réalisme cru qu'il note, pour se stimuler à réclamer sa place parmi tant d'horreurs : « Il y a quelques jours, un obus a enlevé huit hommes ; on a retrouvé deux corps complets, deux ou trois têtes, des poumons accrochés à un arbre, puis des lambeaux çà et là[1] »

*
* *

Dès le début d'octobre, l'idée de se consacrer au service d'un régiment se fait jour en son esprit. Timidement, il en exprime le désir. Mais ce poste n'est pas prévu par les règlements ; on lui répond qu' « en vertu de son titre officiel, l'aumônier est inséparable du G. B. D. ».

Il y aurait bien l'apostolat dans les ambulances de l'arrière-front. Il admire ceux qui s'y dévouent, il les félicite, une fois même il les « enviera[2] » à cause de la facilité plus grande qu'ils ont pour « organiser de splendides cérémonies dans les églises encore debout ». Envie platonique et très passagère. Une course qu'il fit

[1] Agenda, *13 octobre.*

[2] Le mot se trouve dans deux lettres, l'une au R. P. de Boynes, *6 novembre,* l'autre au Père Courbe, *5 novembre.* « Ajoutons sans exagération aucune que je vous *envie,* mais pour le temps présent.... »

à Sainte-Menehould lui en enleva pour jamais le désir.

Cette course à Sainte-Menehould m'a beaucoup peiné : j'y ai retrouvé la vie de garnison, avec ses vices, avec son confort. Si l'on n'y entendait continuellement le canon, si l'on n'y recevait blessés et malades, on ne s'y croirait pas en guerre. C'est la vie de plaisirs et de tous les plaisirs, surtout les pires. Chez tous, le bien-être, un bien-être qui fait mal en pareils jours. L'officier qui m'accompagnait m'a fait déjeuner dans un groupe de médecins d'ambulance : jolie salle à manger, nappes, verres de cristal, couverts d'argent, guirlandes de fleurs naturelles et un menu de *Lucullus*... Et nous n'étions pas attendus; c'était l'ordinaire! J'en ai été suffoqué et... j'ai béni la Providence de m'avoir adjoint à une formation sanitaire de l'avant, où l'on a vraiment sa part de la guerre. Quand nous sommes rentrés à la nuit, notre modeste dîner de fortune nous a paru, à mon compagnon et à moi, cent fois préférable au festin de midi[1].

En attendant mieux, il intensifie l'apostolat des cantonnements de deuxième ligne et obtient déjà de merveilleux résultats : le dimanche, il distribue les communions par centaines. Le 4 octobre, fête du Rosaire, il doit biner pour distribuer Notre-Seigneur à plus de cinq cents artilleurs, coloniaux et chasseurs d'Afrique. N'ayant pas prévu pareille affluence, il en est réduit à fragmenter ses hosties. Mais la leçon servira; plus jamais il ne sera pris.

Huit jours après, à Courtémont, l'évangile du 19e dimanche après la Pentecôte rappelait la parabole du festin qu'offrit un roi pour les noces de son fils. Aux deux messes, le sermon roula naturellement tout entier sur l'Eucharistie. L'évocation des églises vides, des messes désertées, des tables de communion où, malgré l'invitation du grand Roi, nul ne s'agenouille, tout cela fit impression. Et l'appel adressé aux misé-

[1] A ses parents, *18 octobre*.

reux qui traînent par les chemins, c'est-à-dire « aux pécheurs de bonne volonté, à nous, malgré nos fautes », fut merveilleusement entendu. « Quatre cents communions, officiers et soldats mêlés, tous très émus. Vous ne sauriez croire avec quel « esprit d'enfance » ces fortes têtes d'hier acceptent la parole du prêtre et réclament l'amitié de Dieu. »

Le 25 octobre, même spectacle à Dommartin; « la petite église est comble, et tous communient. »

*
* *

Avant de poursuivre, un mot d'explication est nécessaire. A trop le retarder, nous laisserions l'équivoque planer sur notre récit.

Normalement, pour être digne de l'Eucharistie, le pécheur, même de bonne volonté, doit avoir reçu le sacrement de Pénitence tout entier ; il doit être repentant, confessé, absous : trois conditions.

Or à lire ces chiffres de communiants, une question se pose, inéluctable : où le Père Lenoir trouvait-il le temps de les confesser?

Répondons d'abord qu'il en confessait le plus possible. Quand l'agenda porte, comme le 11 octobre : « Toute la matinée à l'église, pleine de consolations, » il est aisé de comprendre ce que cela veut dire. Et puis, comme les serviteurs de la parabole, l'apôtre ne se contente pas de prêcher la bonne nouvelle dans la salle du festin ; discrètement, il l'annonce le long des haies, entre deux poignées de main. « Ainsi ce matin, dit-il un jour d'octobre, j'ai pêché une dizaine de poissons, dont trois de taille formidable. Notre-Seigneur est toujours le même. »

Plus tard, tel sera son ascendant sur les âmes qu'il n'aura plus besoin de les poursuivre. Elles viendront

d'elles-mêmes, fascinées par sa sainteté. « Plusieurs, écrit M. le chanoine Dourlen, curé-doyen de Rosières-en-Santerre, ont accusé le Père Lenoir de donner, hors des lignes, des absolutions générales avant ces sortes de communions générales. Je puis affirmer que jamais je ne lui ai vu appliquer ce système. Je l'ai vu, au contraire, des journées entières au confessionnal[1]... »

Reste que, même en se constituant ainsi prisonnier, il ne pouvait arriver toujours à entendre les confessions individuelles de chacun de ses soldats. D'autres fois, il était pris au dépourvu et appelé à célébrer les saints mystères devant des troupes qu'il n'avait pas eu le loisir de visiter d'avance. Que faire en ces cas-là ? Le danger de mort existait-il ? Après avoir avec feu excité ces hommes au regret de leurs fautes, le Père n'hésitait pas, conformément aux règles de la théologie, à leur donner une absolution générale. Mais il avait grand soin d'avertir que cela ne modifiait en rien la discipline du sacrement de pénitence, puisque cette absolution n'était valable que s'ils avaient l'intention de se confesser quand ils en trouveraient l'occasion.

Dès lors, ainsi rentrés en grâce avec Dieu, ils avaient le droit de recevoir la communion. La mort qui les guettait leur en faisait même un devoir. Car pour ce voyage, — si court, — qui doit nous introduire dans l'éternité, si l'Eucharistie n'est pas une condition absolument indispensable, du moins elle est le Viatique normal et instamment recommandé par le Christ : « Si vous ne mangez pas ma chair, vous n'aurez pas la vie en vous. Mais celui qui mange ma chair a la vie éternelle et je le ressusciterai au dernier jour. »

Quel que fût le sujet des instructions de l'aumônier, *toujours*, dès cette époque, elles se terminaient par l'explication qui précède. Des 268 sermons ou canevas écrits de sa plume, qui nous sont parvenus du temps

[1] Lettre à l'auteur, *24 septembre 1920*. Sur cette question si importante, voir encore plus loin, p. 343, sq.

de guerre, on n'en trouverait pas 20 où ce rappel ne soit explicite ; il est parfois longuement commenté. Répétées sans relâche, ces exhortations, on le verra, ne restèrent pas sans fruit.

Dira-t-on que le danger de mort, dans les cantonnements, était insuffisant pour légitimer une pareille conduite ? Notons d'abord que la plupart des soldats qui s'y trouvaient étaient destinés sous peu à remonter en ligne, parfois à l'improviste le soir même. Quant à ceux qui y vivaient à demeure, voici pour nous renseigner.

Dans l'agenda du 11 octobre, tout de suite après les deux messes signalées plus haut, je lis ces mots d'une humilité si touchante :

A 5 heures, bombardement. Un obus tout près : je n'ai pas eu assez confiance en Notre-Seigneur, et j'ai courbé le dos en reculant, moi aussi qui le portais sur moi...

Et une semaine plus tard :

L'autre jour, un avion ayant signalé la sortie de la messe, où quatre à cinq cents hommes étaient entassés, la place fut bombardée moins d'un quart d'heure après. Par bonheur, on avait eu le temps de l'évacuer, car c'eût été une casse terrible, dont l'aumônier aurait porté la responsabilité.

Ajoutons encore que, le 28 octobre, dans la grange de Virginy, au moment où l'on se rassemblait pour la soupe du soir, un bombardement fit huit morts et vingt-neuf blessés ; et dans l'incendie qu'il provoqua trente-cinq malheureux disparurent. La nuit se passa pour le Père auprès des flammes à soigner les mourants.

Tout cela lui paraissait suffire pour légitimer parfois, même au cantonnement, et avec les précautions indiquées plus haut, la pratique de l'absolution générale.

Pour n'avoir plus à y revenir, qu'on nous permette d'apporter sur cette question le témoignage d'un chef

illustre, qui vit notre aumônier à l'œuvre six mois plus tard, le général Gouraud :

« Le Père rappelait à tous ces soldats, sur lesquels planait la mort, le devoir pascal, leur disait que dans de telles conditions la communion était un viatique qui n'imposait pas le jeûne et qu'ils pouvaient et devaient la recevoir sur le champ sans s'être confessés, s'ils avaient la ferme résolution de le faire dès qu'ils le pourraient... Beaucoup de ces braves dorment aujourd'hui dans la craie blanche de la Main de Massiges. Le Père Lenoir leur a ouvert les portes du paradis[1]. »

Au spectacle de ces rencontres divines, l'aumônier tressaille de joie et d'espoir... Et comme, durant les fêtes de la Toussaint, les communions se sont encore multipliées, à la messe du dimanche de l'octave, le trop-plein de son cœur déborde. Il vient de lire, dans l'Evangile du jour, la résurrection de la fille de Jaïre.

Une grande malade, continue-t-il, avait aussi donné des signes de mort. Pour elle beaucoup se désespéraient. « C'est fini, disaient-ils, on peut faire son cercueil. »

Ils parlaient ainsi de la France.

Avec quelle angoisse, nous, prêtres et religieux, Français jusqu'au plus profond de nous-mêmes, nous avions vu Notre-Seigneur Jésus-Christ peu à peu et systématiquement chassé de la patrie !... Il n'est pas besoin d'être très versé en histoire pour savoir que si la France fut la plus belle, la plus glorieuse, la plus affermie des nations, elle l'a dû à l'âme de beauté et d'honneur que lui avait pétrie le christianisme... Et si nos ennemis ont osé braquer sur la cathédrale de Reims leurs canons sacrilèges, c'est que là sont tous les souvenirs du baptême de la France, du jour où en commençant d'être chrétienne elle commença d'être grande.

Détruire le baptistère de Clovis, c'était pour eux un symbole ; ils espéraient que le dernier son des cloches de Reims s'effondrant sous les voûtes en feu, annoncerait au monde que la France était morte.

[1] Lettre à l'auteur, *17 novembre 1919*.

Mais Jésus-Christ a passé par là. Il a touché notre patrie bien-aimée : « Ne pleurez pas ; elle n'est pas morte. Elle dort ! »

Oui, mes chers amis, la France dormait seulement, et voici déjà l'heure du réveil. Par la grâce toute-puissante du Christ, elle sortira de cette guerre plus vivante qu'hier. Ce qui m'en donne la certitude, c'est que j'ai vu et que je vois ce passage de Jésus-Christ chaque jour. Chaque jour, ému, reconnaissant, plein de confiance, j'assiste dans vos âmes à la résurrection de la France...

*
* *

Malgré tout, le Père Lenoir se sent de plus en plus honteux de sa « vie de château ». Si le mot eût été à la mode, il se serait traité d'embusqué. Ces tranchées, où les corps grelottaient, où les âmes frissonnaient plus encore, exerçaient sur lui une hantise.

On lui « signale des régiments où l'aumônier titulaire n'a pas fait son œuvre ». Avant d'incriminer personne, il établit les responsabilités.

Hélas ! répond-il, je ne le sais que trop. Avec cette conception *mortuaire* du cadre actuel, moi, qui ai mes régiments bien définis (quatre d'infanterie, deux d'artillerie, un de cavalerie et deux bataillons du génie), je n'ai pas pu depuis trois mois en voir la moitié,... et ils sont déjà renouvelés pour les quatre cinquièmes. Et même dans ceux que j'ai vus le plus, je n'ai pu aborder qu'une partie des hommes... Je ne vivais pas *avec* eux, mais *à côté*, dans une formation sanitaire. De plus, tel régiment, qui jusqu'ici a rencontré plusieurs fois son aumônier divisionnaire, et peut-être plusieurs autres aumôniers encore, restera désormais des mois sans en voir un seul ; ou tel qui n'en a jamais vu en verra maintenant à profusion : toujours en vertu de la distinction réelle entre les unités combattantes et les unités sanitaires[1]

[1] Au Père Courbe, *5 novembre.*

La circulaire Millerand, dit-il encore, a été « providentielle » pour la réorganisation de l'aumônerie. Mais elle ne pouvait d'un coup combler tous les déficits ni corriger tous les errements du passé.

Le poste idéal où l'apostolat serait assuré en tout temps et le plus fructueux serait celui d'*aumônier de régiment*, comme en 1870. Les cadres actuels ne le prévoient pas... Celui-là, vivant continuellement avec *ses* hommes, les connaît, est connu d'eux, les prépare avant le combat et, s'il s'entend avec les officiers, est maître chez lui[1]

Le Père Lenoir est absolument décidé à sortir de cette impasse : tenace et optimiste, il sait qu'il en sortira. Mais quand ? Mais comment ?

Il prend conseil de tous les aumôniers en qui il reconnaît les mêmes préoccupations de zèle. Il multiplie ses causeries avec M. l'abbé Martin, censeur de Stanislas, cantonné non loin de lui, et avec qui, très vite, il se sent « en cordialité parfaite, en véritable amitié ». Au moulin de Virginy où loge l'état-major de la brigade, il exprime ses désirs au capitaine Mury. Dans la grange qui sert de refuge aux blessés, il les redit au colonel Pruneau qui commande le 4e colonial, et celui-ci, de prime abord, est conquis par ce prêtre « à la fois si dévoué, si modeste et si crâne ».

Lentement, un projet s'élabore. Puisque le poste d'aumônier de régiment est impossible, on tentera d'un moyen terme. Tout en continuant d'appartenir *administrativement* au G. B. D., l'aumônier ne pourrait-il pas être détaché aux lignes quatre ou cinq jours par semaine, quitte à revenir chaque dimanche assurer le service religieux dans les cantonnements proches de sa formation sanitaire ?

Tel est le projet qu'à la messe du 7 novembre il recommande instamment à Notre-Dame du Bon Con-

[1] Au R. P. de Boynes, *6 novembre.*

seil[1] et qu'il va dans la journée proposer au médecin divisionnaire. La formule parut heureuse : elle sauvait les règlements...

Après l'entrevue, l'agenda porte : « Espoir. Joie. » Et le lendemain : « Messe très consolée. »

Le 9, le général donne son approbation, et, le soir même, le Père Lenoir est aux tranchées pour son premier séjour.

[1] Le Père Lenoir avait une dévotion toute particulière à N.-D. du Bon Conseil. Lors de sa 1re Communion, on lui en avait remis une image, tenue en réserve depuis son baptême. Il la conserva toujours, et, durant ses dernières années, la portait constamment sur lui, collée sur un carton épais tout usé par le frottement.

CHAPITRE VI

AUX TRANCHÉES

LE PETIT PATROUILLEUR. — JOIES ET DEUILS DE NOEL

(9 Novembre — 31 Décembre 1914)

A Virginy, l'accueil des majors du 4e colonial fut charmant. « MM. Hutre, Bernard, Vidal, Cheynel, Daillaud, » tous ces noms sont recueillis avec reconnaissance dans l'agenda. L'aumônier est confus des petits soins dont on l'entoure ; « sommier, édredon, traversin ! poële ! » Du moins, « la fusillade continuelle qu'il entend toute la nuit » lui prouve qu'il n'est pas loin de ses enfants.

Le succès d'une entreprise dépend souvent des premiers contacts. Le lendemain fut jour de « présentations »... sous les marmites. Plusieurs officiers lui dirent : « Vous arrivez à propos ; nous vivions comme des païens ! »

Dès le matin du 11 novembre, après une messe où l'on se « serait cru aux catacombes » et qui parut aux assistants « plus impressionnante qu'un office de cathédrale », l'aumônier partait pour Massiges et inaugurait ces causeries interminables, dont il devait jusqu'au jour de sa mort tirer un si merveilleux profit pour la transfiguration des âmes.

A l'heure de la soupe, il est au poste de secours du

8e colonial; on lui fait place comme à un agent de liaison qui serait en tournée. Il paiera largement son écot en cigarettes et cigares. Cet homme noir n'a rien d'un rabat-joie : « la gaîté est aussi continuelle que les balles ». A la première qui siffle, l'un des quatorze dit négligemment : « C'est Fritz. » A la seconde, qui semble venir d'une autre direction, quelqu'un dit encore : « Ça, c'est Berlingot. » Fritz? Berlingot? le Père Lenoir n'était pas encore familiarisé avec l'argot des tranchées. Il interroge, et l'intérêt qu'il prend aux explications redouble la bonne humeur.

Puis, chacun fait les honneurs des « trucs » qu'il a inventés pour aménager l'abri : « fourneau, glace, table, tableaux, fauteuils, décrottoir, stores, vitres, projections, dont ils ont usé, avec lanterne et plaques ». Un Parigot a même sauvé des ruines de Massiges un gibus, pour dire le monologue.

Les causeries ne sont pas partout aussi faciles. Aux tranchées de tir, il faut se contenter de quelques « mots de sympathie et de banalité »; mais si brève que soit la visite, l'aumônier est en train de se gagner les cœurs, — ou plutôt, non, cette expression l'eût choqué, — de les gagner à Jésus-Christ.

Certaines de ces conquêtes furent rapides, et, pour ainsi dire, en coup de foudre. Des amis du Père Lenoir, qui ne connaît le délicieux récit intitulé « *Le Petit Patrouilleur* »[1], l'histoire de ce jeune Parisien, — de son vrai nom Achille R***, — fils d'une mère juive et d'un père libre penseur, qui en quelques semaines de christianisme s'éleva si haut vers Notre-Seigneur? Ces pages ne s'effacent guère du souvenir. On sait moins que ce merveilleux chapitre de *Légende dorée* est, jus-

[1] Paru d'abord dans la revue du collège de Marneffe, *En Famille*, nº de Pâques 1915, réédité dans *l'Eucharistie au Front* (collection Hostia, 9, rue Montplaisir, Toulouse).

qu'aux moindres détails, minutieusement authentique. Le contrôle de l'agenda permet de l'affirmer. Or c'est le second jour de sa « vie nouvelle », le 12 novembre, que le Père Lenoir fut favorisé de cette rencontre.

Pourquoi le *taube* parut-il au moment précis où je passais dans cette tranchée?... Le clairon sonna la retraite ; si pressé que je fusse, il fallut, bien à contre-cœur, m'arrêter et me tapir dans le premier terrier venu. Un engagé de vingt ans, aux grands beaux yeux noirs d'Israël, y fourbissait son fusil. Nous causâmes...

L'enfant avait grandi seul, sans affection, tour à tour mécanicien, dessinateur, garçon de café, aviateur, cherchant en vain à satisfaire aux besoins d'argent d'un père alcoolique et d'une mère frivole. La guerre lui avait apporté ses premières joies. « Enfin, j'allais pouvoir faire quelque chose de bon ! » Blessé dès le mois d'août, il avait refusé l'ambulance : « Amocher des Boches, il n'y a rien de tel pour guérir de ses blessures ! » Le mois dernier, mis en faction derrière une meule de paille à Massiges, on l'avait oublié. Quatre jours et quatre nuits, il était resté là sans vivres, épuisé, mais trouvant tout naturel de ne pas quitter son poste. Pour s'occuper, il avait ramassé dans les ruines un livre de prières ; derrière sa meule, il l'avait lu et relu, gravant en sa mémoire ce qu'il en comprenait... On devine le reste.

La notation de cette première rencontre se termine, — mais dans l'agenda seul, — par ces mots : « Larmes aux yeux. Nous sommes amis. Je l'adopte. »

Si l'on songe que le Père Lenoir avait eu la joie le matin même de distribuer dans la grange de Virginy, — un simple jour de semaine pourtant, — trois cents communions, on comprend qu'après cette expérience des tranchées il pût écrire à ses parents : « Je suis enchanté, ravi, et vois maintenant comment mettre à pro-

fit cette immobilité qui se prolonge. » Et il ajoutait : « D'ailleurs, ne craignez rien pour moi : dans ces tranchées, quand on est prudent, COMME JE LE SUIS, il n'y a presque aucun danger, même à quarante et à quinze mètres des Allemands. »

Aucun danger ?... Pourtant deux jours plus tard, à propos d'une visite au 1er bataillon du 4e colonial qui tenait « le cratère de Massiges », le carnet enregistre cette équation : « Cratère = Trou d'enfer, » et l'aumônier note que plusieurs ont été tués à côté de lui.

Au reste, laissons-le condenser lui-même en une page sa vie normale pendant cette première période d'hiver.

Le matin, messe avec sermon dans une grange de Virginy, pour les bataillons qui sont aux tranchées-abris. — On y a transporté un harmonium, et des artistes de profession se chargent des cantiques. — Toujours beaucoup de communions, parfois trois cents et quatre cents. Puis je me rends aux tranchées de tir de la cote 191. — Je me glisse de boyau en boyau, de créneau en créneau, de brasero en brasero, causant, blaguant, prêchant, absolvant, communiant, écrivant les lettres, essuyant les larmes, distribuant les cadeaux que me permet ma solde scandaleuse, et souvent, hélas! ramassant blessés ou morts... Le seul fait de voir l'aumônier venir à eux et leur serrer la main suffit à les gagner. Beaucoup, à la dixième ou vingtième fois, en pleurent encore d'émotion. D'autres me font lire les lettres de chez eux; il faut voir la photographie des gosses, trouver qu'ils ressemblent au papa, qu'ils ont l'air militaire. — Tous veulent des nouvelles, savoir si l'on avance, si l'Italie se décide.

De temps à autre, un vieux barbon m'entraîne à l'écart pour me dire son découragement; et c'est toujours la même formule : « Ah ! s'il n'y avait que ma peau ! Mais il y a la femme et les gosses ! »

Le décor est on ne peut plus propice à la grâce : les balles sifflent, ricochent tout autour, les marmites et les bombes éclatent à droite, à gauche, sans qu'on s'y attende ;... ou plutôt il faut s'y attendre constamment. Et c'est l'heure des réflexions et des résolutions. Tous sont heureux de voir alors

passer près d'eux une soutane; beaucoup en profitent. Ou bien c'est un prodigue qui veut se confesser et redevenir l'enfant du bon Dieu ; ou un brave qui part en patrouille, et veut d'abord se fortifier en recevant la sainte communion. (Oh ! la précieuse custode que j'ai sur moi, attachée à une chaîne d'or !)

La nuit tombée, je redescends, bienheureux, je vous assure, et bénissant Celui que je porte, pour tout le bien qu'il a daigné faire par ma misérable entremise. C'est lui, d'ailleurs, qui me garde; car je vous le dis à vous, cher *dimidium animæ meæ,* la promenade est dangereuse, les chemins qui mènent aux tranchées sont repérés par les mitrailleuses allemandes... Tout du long on risque sa peau. D'ailleurs je vous avoue humblement que si, dès la première bataille, j'ai pris sans peine l'habitude des balles, par contre, depuis quatre mois et plus, je n'ai pas encore pu m'habituer aux marmites quand elles tombent à côté de moi : et là-haut c'est constant. J'ai honte de mon manque de confiance en Notre-Seigneur; il sauvegarde mon humilité ; mais j'aimerais mieux avoir et l'humilité et la confiance complètes. Ce qui me coûte beaucoup plus, c'est l'eau et la boue. Il faut circuler sous la pluie battante, les pieds dans l'eau, de la boue jusqu'à la tête; d'où chaque matin une heure de nettoyage pour le plus gros, car je ne fais pas venir ici mon ordonnance[1].

Nettoyage d'autant plus difficile que l'aumônier, soucieux de n'enlever à son ministère aucune chance d'efficacité, gardait la soutane. « Je la relève de mon mieux, écrivait-il ; mais je reviens chaque soir blanc ou jaune, suivant les secteurs[2]. »

Terminons tous ces détails par un mot révélateur, qui rendra le Père Lenoir encore plus cher à ses anciens élèves.

Parfois, la nuit doit se passer entière à chercher ou à con-

[1] Lettre au Père Courbe, du *13 décembre*, complétée par quelques détails d'une lettre à ses parents du *4 janvier 1915*.

[2] A ses parents, *19 décembre 1914*.

soler les blessés ; mais les veillées forcées de Marneffe m'y ont entraîné, je n'en souffre plus du tout[1].

Telle fut, jusqu'à sa blessure du 5 février, l'existence ordinaire du Père Lenoir, du lundi au vendredi de chaque semaine, sans aucune exception. Son carnet de campagne permet de le vérifier au jour le jour.

Quand il redescendait à l'arrière, ce n'était pas pour se reposer. Un détail d'abord que je me reprocherais d'omettre, car il complète la physionomie de l'apôtre : il ne partait jamais de là-haut sans être chargé, — en plus des lettres qu'on lui confiait « pour qu'elles arrivent plus vite », — des commissions les plus disparates. Veut-on, par exemple, une partie de la liste du 14 novembre, simplement les emplettes pour le poste de secours de Virginy ?... Je transcris textuellement : « Tabac, cigarettes, cigares, allumettes, cartes postales, crayons à l'aniline, pétrole, huile et vinaigre, beurre, fromage, macaroni, poivre, ail, oignons, confitures. »

Mais évidemment ces soucis n'étaient qu'un tout petit accessoire de ses fins de semaine. Avec des paroissiens dispersés sur quinze ou vingt kilomètres, le service dominical n'était pas une sinécure. Voici l'esquisse d'un dimanche pris entre beaucoup d'autres :

Il est bien tard, mais la fête de notre Mère Immaculée ne se finira pas sans que je vous écrive, cher Père et excellent ami !... la fête serait incomplète, si je n'en partageais les joies avec vous.

Car j'ai eu de grandes joies. Prévenu beaucoup trop tard de ces prières nationales (ordonnées par les évêques), je n'ai pu que solenniser un peu plus les offices d'aujourd'hui, la Sainte Vierge s'est chargée du reste. Après mes deux messes habituelles dans deux cantonnements des environs [Dommartin et Courtémont] avec sermon à chacune, splendide musique, toute pieuse, du 1er génie, — cent communions à l'une, six cents à l'autre, — j'ai galopé jusqu'aux tranchées

[1] A ses parents, *4 janvier 1915.*

pour y porter la sainte Communion[1] et grâce toujours à mon coursier, j'ai pu revenir à temps pour le salut en un troisième cantonnement [Hans] où je devais prêcher encore. La journée s'est terminée par plusieurs « retours » au long de la route, et des causeries de « direction » avec quelques jeunes gens d'élite, que je suis tant bien que mal, depuis quatre mois,... d'où deux vocations à peu près décidées, sous les auspices de la Sainte Vierge. Ajoutez à cela le bilan de la semaine, dans les tranchées, c'est-à-dire environ deux cents retours et un baptême, plus, des centaines de communions, et vous conviendrez avec moi que la Sainte Vierge est bien bonne[2]...

C'est au soir de ces dimanches que, pour compléter son jour de repos, le Père Lenoir répondait aux lettres de la semaine. Chez cet homme qui avait déjà tant d'autres dons, la facilité de correspondance paraissait tenir du prodige. Des qualités maîtresses de l'épistolier, il avait particulièrement les impressions primesautières et les affections profondes[3].

[1] Une lettre du *4 janvier 1915* à ses parents précise que, depuis quelques semaines, au sortir de la messe de 10 heures à Courtémont, il portait ainsi toujours la sainte communion à Virginy et à Massiges; en galopant bien à travers champs, il était rentré à Hans pour le salut de 3 heures.

[2] Au Père Courbe, *13 décembre 1914.*

[3] La puissance d'affection du Père Lenoir ne se fixait pas seulement sur les personnes. Au cours d'un déplacement vers la fin d'octobre, un de ses confrères lui avait raconté la ruine de l'Action Populaire de Reims. D'un esprit largement ouvert à toutes les entreprises capables d'étendre le règne de Dieu, le Père Lenoir avait une haute idée de ce « centre d'études, d'informations et de propagande, à la fois sociales et religieuses » qui, fondé en 1903, s'était si merveilleusement développé. Il interrogea anxieusement, il se fit raconter par le détail les bombardements successifs, puis l'incendie du 19 septembre qui avait tout dévoré, mobilier, livres et collections, jusqu'aux documents enfouis dans les caves. Rentré à son poste, il écrivait au Père Courbe : « Le Père Rigaux m'a dit le désastre de l'A. P. de Reims : tous les papiers détruits par le bombardement! C'est la ruine de dix ans de travail, et de quel travail! *Viæ meæ non sunt viæ vestræ...* » (lettre du 28 octobre 1914).

Dès le début de 1919, l'Action Populaire a regroupé ses collaborateurs au fur et à mesure de leur démobilisation et s'est remise au travail à Paris.

Mon petit Bob, écrivait-il ainsi à l'un de ses Marneffiens, je voudrais causer longuement avec vous,... et j'ai encore une vingtaine de lettres à écrire avant de m'étendre sur ma botte de paille, excusez-moi...

Et malgré cette excuse, la lettre a six bonnes pages d'une écriture serrée, sans aucune marge.

Après cela, on ne s'étonne plus que des officiers du G. B. D. de Hans aient pu dire : « Quand nous revenions de jaser ou de ravitailler, parfois à 1 heure du matin, le Père Lenoir était toujours là en train de faire ses sermons »..., ses sermons ou sa correspondance.

*
* *

Sur cette existence déjà si mouvementée, que l'aumônier appelle sa « vie normale[1] », des événements imprévus allaient jeter une lueur tragique.

Il n'est point sûr que les affaires sanglantes de la fin de 1914 aient eu un but strictement militaire. Après cinq mois d'un silence fécond, le Parlement français était sur le point de se réunir. Le Gouvernement crut-il nécessaire d'avoir, pour appuyer sa déclaration d'ouverture, des faits de guerre nouveaux et réconfortants?... On l'a beaucoup dit. A d'autres d'en décider.

Toujours est-il qu'une semaine avant Noël, sur une très grande partie du front, l'annonce d'une prochaine marche en avant s'affirma soudain, avec une intensité qui ébranla les plus sceptiques. Sur les cartes d'état-major, chaque unité traça soigneusement son axe de marche en vue de la poursuite « décisive ».

Ce déclenchement correspondait trop aux secrets désirs du Père Lenoir pour qu'il ne vibrât pas à ces espérances. Depuis le 24 septembre, où il écrivait déjà,

[1] A ses parents, *3 janvier 1915.*

— après huit jours d'arrêt seulement — : « Cette *longue inaction* nous énerve, » il avait eu le temps d'observer la lente démoralisation produite par « cette vie abracadabrante où les hommes se fatiguent, s'usent à souffrir indéfiniment à la même place, craignant sans cesse un projectile contre lequel ils sont sans défense, sans voir aucun résultat, sinon que chaque jour les rapproche plus de l'ennemi[1] ».

Cette fois, « l'imminence de la marche en avant » est telle, qu'il n'hésite point à intituler ainsi une lettre à l'un de ses anciens élèves : « 19 décembre 1914, veille d'une grande date dans l'histoire de la France... » Et à ses parents, le même jour, il disait : « Demain sera une des plus grandes dates de la guerre... J'espère que nous ne serons pas obligés de nous enfouir à nouveau avant d'avoir franchi la frontière. »

Nous n'avons pas à dire pourquoi cette tentative échoua.

Bornons-nous à préciser quelle fut l'action du Père Lenoir pendant ces terribles journées.

Chez les coloniaux de la 2e division, on a souvent remarqué, dans la manière de parler de leur aumônier, une vénération presque superstitieuse. Dans leurs lettres ou sur leurs lèvres, des expressions comme celle-ci ne sont pas rares : « Quand il était là, on était tranquille, nous autres; on savait qu'il ne nous arriverait rien... Son ombre était un fétiche. » Les éclatements des shrapnells lui faisaient une gloire. Son ancien médecin-chef du G. B. D. lui écrira plus tard dans le même sens : « Lorsque la nuit, grimpés côte à côte sur le siège d'une voiture à blessés, nous nous dirigions vers les postes de secours de Minaucourt, Massiges ou Virginy, je vous considérais comme ma sauvegarde[2]. »

[1] Au Père Courbe, *13 décembre*.
[2] Lettre de M. Léger, *25 mars 1915*.

Les moins crédules admiraient surtout ceci : un don d'ubiquité, qui le rendait toujours présent là où l'on avait besoin de son ministère. Un tringlot est tué à Hans d'un coup de pied de cheval : l'aumônier est là (17 octobre). Un incendie éclate à Virginy dans une grange : l'aumônier s'y trouve (28 octobre). Une escouade est ensevelie à Massiges sous un bombardement : l'aumônier est le premier à porter secours (18 décembre). L'ordonnance du colonel de la brigade est blessé grièvement d'une balle aux reins : justement l'aumônier se trouve de passage chez le colonel (19 janvier 1915). Le commandant Noël est pris sous une sape effondrée : « J'entends quelqu'un qui s'avance pour me dégager : c'était le Père Lenoir. »

En nous rapportant ce dernier détail, le Père Decoster[1] ajoutait : « Combien de blessés m'ont fait la même remarque ! Une pareille concordance ne s'explique pas naturellement. Son ange gardien le guidait. »

Sans mettre en doute, pour un grand nombre de cas, cette assistance surnaturelle, il est permis de penser que l' « omniprésence » de l'apôtre, — puisqu'on a prononcé ce mot, — provenait tout d'abord de sa prodigieuse activité. Le ciel n'a pas coutume d'aider ceux qui ne s'aident pas eux-mêmes.

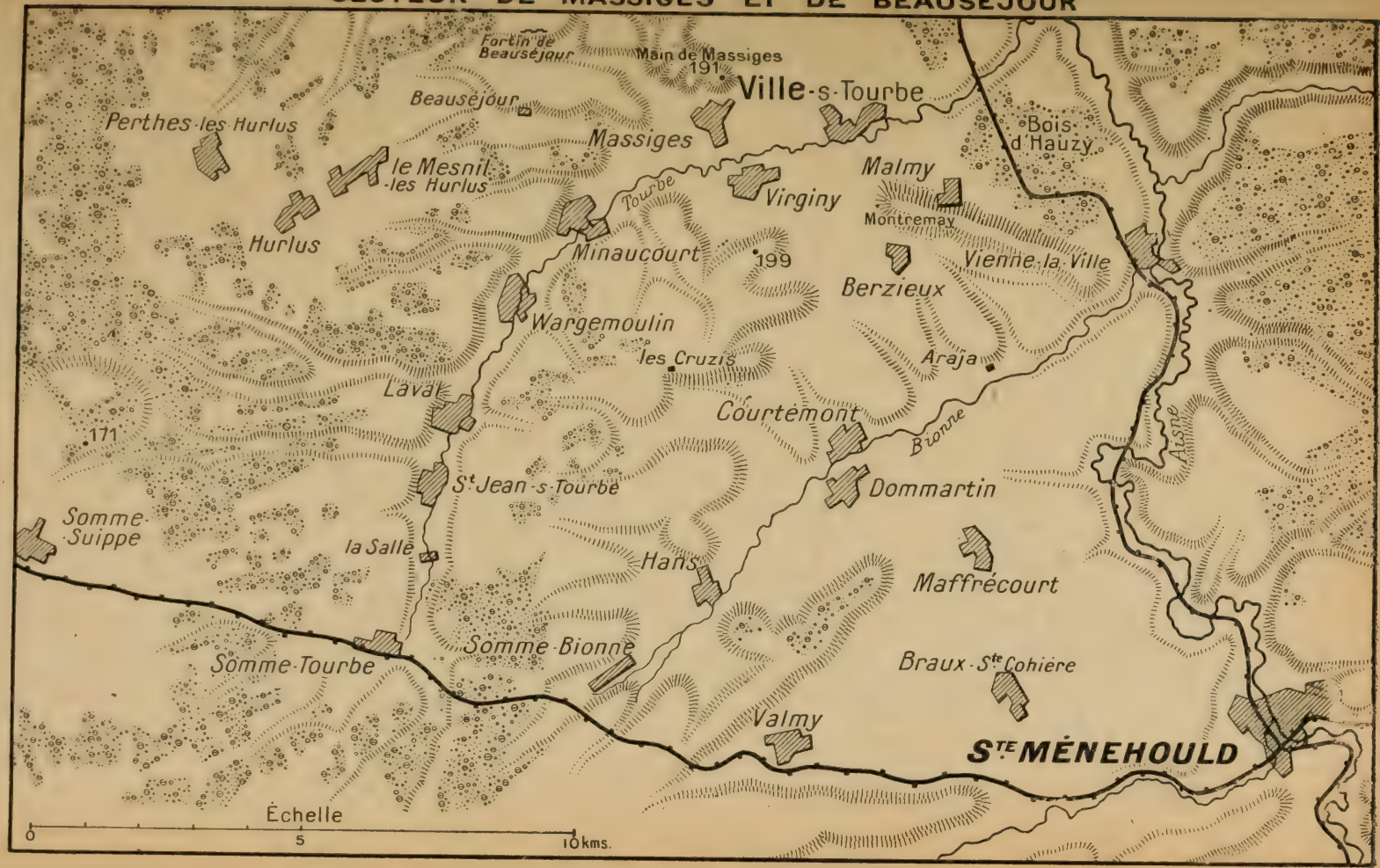
*
* *

Pour apprécier cette activité, il sera bon de jeter un coup d'œil sur le secteur où elle s'exerce.

De Hans à Virginy, la course, suivant l'itinéraire, variait de dix à douze kilomètres. Quand l'état des pistes ou le bombardement obligeait à passer par Minaucourt, il fallait en compter deux ou trois de plus.

[1] Le Père Decoster, plus tard aumônier à la 3e division coloniale et chevalier de la Légion d'honneur, se trouvait en 1914 à l'ambulance de Valmy.

SECTEUR DE MASSIGES ET DE BEAUSÉJOUR



Si, pour son service religieux, le Père Lenoir devait toucher barre à Courtémont, c'était un détour plus grand encore. Lorsque la boue n'était pas trop gluante, le piéton ou le cavalier prenait par la ferme des Cruzis; de là, piquant au nord, il franchissait les hauteurs, en pente douce redescendait sur Virginy par un vaste couloir où, durant près de trois kilomètres, soufflait régulièrement une bise glaciale. Sur tout le parcours, terrain pelé sans arbre ni habitation.

Virginy, au contraire, avec ses prés tout le long de la Tourbe et ses vergers très denses entourés de haies, sa coquette église plantée sur un tertre, ses maisons de briques et ses granges spacieuses en bois et torchis, était, quand les obus ne tombaient pas trop fort, d'un aspect attrayant. Mais de Virginy aux lignes, par Massiges, il y avait encore plus de deux kilomètres. La route partait de l'église, s'enfonçait dans le fouillis d'arbres bordant la Tourbe à travers des marécages, passait la rivière sur un pont de pierre fréquemment marmité, et, sans aucun boyau à cause du sol détrempé, remontait aux premières maisons de Massiges.

A l'est, barrant le ciel, une large croupe à la terre noirâtre, chargée de trèfle et de luzerne, se ramassait au nœud solide de la cote 191, où se trouvait le fameux *cratère*.

C'était le point culminant de notre ligne, le plus disputé, celui dont on essaierait de déboucher dans quelques jours pour prendre le *Col des Abeilles*. Les Allemands occupaient toutes les hauteurs de la *Main* et ne laissaient à nos troupes que la moitié de l'*Annulaire* et l'extrémité du *Médius*.

*
* *

La topographie du secteur étant ainsi connue, les notes

laconiques des journées qui précèdent Noël prennent une singulière éloquence :

Dimanche, 20 décembre. — Messe église de Hans. — 7 heures départ Minaucourt. Communion d'Achille et d'A*** dans leur tranchée. *Bataille.* Allées et venues entre les postes. Nuit avec blessés dans grange de Minaucourt. Causerie avec Raymond[1] et M. D***, médecin-chef du 22e colonial.

Lundi 21. — Minaucourt : blessés. Après-midi, retour à pied à Hans. Messe dans grenier à 4 h. Retour à cheval à Minaucourt. Nuit dans la grange.

Mardi 22. — Minaucourt. Vers 10 h. retour à Hans. Messe midi. 3 h. départ à cheval pour Courtémont. Virginy (arranger messe de Noël...). Nuit Minaucourt : blessés.

Mercredi 23. — 4 h., retour par voiture blessés à Hans. Messe. Correspondance. 1 h. départ à cheval pour Courtémont (préparation de Noël) puis Virginy. Nuit chez les médecins du 4e.

Jeudi 24. — Virginy. Messe grange. Organisation messe minuit (musique avec MM. Hervé et Joucla); installation grange avec Raymond et M. Guillemin. Déjeuner chez général Reymond. Vers pour cantique *La Paix.* 4 h., départ pour tranchées Massiges avec Griès ; jusqu'à 11 h., visite du 4e colonial, secteur Duchan et d'une partie du secteur Noton, 8e colonial.

*
* *

Comme privilège d'ubiquité, cette journée de Noël notée ici d'un simple mot fut un record.

Le Père Lenoir, qui prévoyait de loin, avait dès le début de décembre projeté de distribuer des « petits Noëls » à ses coloniaux. Mis au courant de son dessein, ses parents s'en étaient faits les pieux complices.

[1] Raymond Thomé, jeune médecin auxiliaire de l'Allier avec qui le P. Lenoir lia une très vive amitié ; c'est à cause de lui que le petit patrouilleur à son baptême fut appelé Raymond. Nous le retrouverons plus loin, voir p. 346.

Le 19 et le 20, tout à l'espoir de la marche en avant, il n'avait pas osé compléter les achats. Mais quand il vit, le 21, que le déclenchement général ne se produisait pas, il fit à Châlons une grosse commande. « Quelques soldats de bonne volonté me ficelèrent aussitôt plusieurs milliers de petits paquets et j'en chargeai des sacs qu'un ami, journaliste catholique, m'aida à porter. »

Cette visite aux tranchées ne contribua pas peu à auréoler l'aumônier d'un air de mystère et de légende. L'aimable journaliste qui s'en constitua l'auxiliaire l'ayant racontée lui-même, nous n'avons qu'à glaner dans son récit[1].

Pour la première fois, le cavalier que je suis met sac au dos comme les fantassins.

Mais le sac ne contient aucun effet d'équipement. Il est rempli de petits paquets blancs, noués avec une faveur et renfermant chacun des dragées, un cigare et une image. En bandoulière, j'ai mon revolver d'ordonnance, car il faut être prêt à tout.

Nous entrons d'abord dans les tranchées de repos, véritables habitations de troglodytes. Un vieux sac, recouvrant quelques planches mal jointes, défend l'entrée des trous contre la bise et le froid.

C'est là que reposent les « poilus ».

« Toc, toc, ouvrez, c'est le petit Noël qui passe.

— Le petit Noël? se disent les poilus en se frottant les yeux. N'est-ce pas un rêve? Le petit Noël à deux cents mètres des Boches!... »

Mais non, ce n'est pas un rêve. Voici votre aumônier et derrière lui un sac porté par un bonhomme auquel il manque seulement la barbe givrée pour que l'illusion soit complète.

Et la distribution commence. Pas besoin de rompre la glace. L'âme enfantine du soldat vibre à la voix consolatrice du prêtre. La pensée se transporte, loin du bruit des marmites et des coups de fusil, dans le village natal. Là flambe la bûche traditionnelle. La femme, les enfants, les grands-parents sont réunis auprès et parlent de l'absent. Ils relisent

[1] M. Gries, dans le *Messager de la Creuse, 14 janvier 1915.*

sa dernière lettre. Des larmes silencieuses perlent aux yeux des femmes qui prient.

C'est tout cela qu'évoque la visite de l'aumônier. Mais ici, personne ne pleure. Entre hommes, on enfouit son émotion ; c'est une coquetterie de ne pas la montrer.

Par un boyau, — ou plutôt par-dessus pour ne pas enfoncer dans l'eau, — nous passons jusqu'aux tranchées de première ligne. Les balles sifflent toujours, tantôt par rafales, tantôt isolées ; mais le bonhomme Noël se moque des balles : il passe.

Là-haut, changement de décor. Les « poilus » sont couverts de sacs. Ils ont, au clair de lune, l'aspect de fantômes. Ce sont des génies qui veillent sur le sol sacré de la France.

Notre petite caravane, l'aumônier, le guide, le sac et son porteur, passe au milieu des ombres. Quelques mots à voix basse. A l'évocation des souvenirs bénis de cette nuit sainte, un éclair brille dans les yeux.

Tout à coup la fusillade, qui n'a cessé de crépiter, devient plus vive. Les mitrailleuses précipitent leur *tac tac*. L'invisible ennemi sortirait-il de ses tanières ? Va-t-il falloir jouer du revolver ? Tout le monde est à son poste. Cinq minutes encore les balles sifflent, puis le tumulte s'apaise. Les Boches ont compris qu'il n'y avait « rien à faire », et le bonhomme Noël reprend sa tournée dans le labyrinthe.

Minuit approche. Nous retournons au village, où doit être célébrée la messe.

L'église étant à moitié démolie, l'office sera chanté dans une grange. C'est en plus grand l'étable de Bethléem. Dans un coin deux vaches ruminent paisiblement.

Un soliste lance à pleine voix :

Minuit, Chrétiens ...

Inutile de dire qu'il y eut sermon et communion générale [1]. C'est maintenant la règle à chaque messe.

Ensuite on réveillonne « en cinq secs », quelques huîtres, — oui, des huîtres, — des beignets et...

Ici nous interrompons le narrateur... Il n'y eut pas

[1] « En tête, le général de brigade Reymond à qui je devais fermer les yeux le surlendemain, frappé de trois balles. » Lettre du P. Lenoir à ses parents, *3 janvier 1915*.

de beignets pour le bonhomme Noël, non pas qu'un personnage de légende puisse se passer de nourriture; mais, tandis que les autres réveillonnaient, il disait « la messe de l'aurore » en compagnie de Raymond Thomé. Et quand elle fut finie, comme il devait encore, tard dans la matinée, célébrer la « messe du jour », ce fut également à jeun qu'il reprit, l'âme remplie de Dieu, sa ronde du côté de Ville-sur-Tourbe...

La lune a disparu, mais les étoiles brillent d'un éclat plus vif. Nous marchons à travers champs... Des balles sifflent derrière nos oreilles. Ont-elles voulu narguer le bonhomme Noël et lui rappeler qu'on est en guerre? Le fait est qu'il ne semble pas s'en douter... Il est infatigable; il marche toujours comme dans un rêve. Il va chercher les « poilus » tout au fond des boyaux évacués, là où gîtent les « travailleurs » et les sentinelles.

J'entends une voix dire sur son passage : « Que le bon Dieu le bénisse! » S'ils l'osaient, plusieurs baiseraient la trace de ses pas.

Trente mètres nous séparent des Boches. Il faut ouvrir l'œil et baisser la tête. Hier un poilu a été descendu rien qu'en se redressant pour laisser passer un camarade...

Cependant mon sac, qui bringuebalait d'une paroi à l'autre, s'est considérablement allégé. C'est le moment du retour. Il est 6 heures. Le bruit monotone des coups de fusil remplace le chant du coq. Le bonhomme Noël a fini sa tournée.

Non, pas fini tout à fait, j'en demande pardon au narrateur. L'histoire est ici plus merveilleuse que la légende. Lorsqu'au retour de Ville-sur-Tourbe, à l'aube, le cavalier quitta le bonhomme Noël, celui-ci remonta seul aux abris de Massiges et confessa jusqu'à 9 heures; puis, toujours à jeun, redescendit pour sa troisième messe à Virginy, fit un nouveau sermon qu'il avait trouvé le temps d'écrire pour célébrer Noël, « fête de famille, » tandis que celui de minuit, dont nous possédons éga-

lement le texte, avait chanté « l'habitation de Dieu en nous, *Emmanuel* ». Il distribua cent communions; puis, après avoir pris un peu de nourriture, il repartit vers 1 heure avec M. Joucla pour achever sa tournée aux tranchées du 8e colonial.

Ce nouveau voyage dura jusqu'à 7 heures du soir. Puis le bonhomme Noël dut revenir jusqu'à Hans, quatre lieues en arrière, pour y retrouver sa botte de paille.

*
* *

Ainsi le Père Lenoir se préparait-il aux rudes combats qui allaient reprendre. La journée de Noël n'avait été qu'une trêve...

Conformément aux ordres donnés pour toutes les armées françaises, le 20 décembre l'attaque s'était produite. Sur le front du corps colonial, le point choisi, large de douze cents mètres, était le mouvement de terrain du Calvaire de Beauséjour. A 9 h. 20, après une violente canonnade, la 6e brigade, inaugurant une tactique en formations diluées par petites colonnes, due au général Mazillier[1], s'était ruée à l'assaut avec un plein succès, capturant deux cents prisonniers. Mais à cela s'étaient bornés les résultats de l'offensive annoncée avec fracas. Et les fourgons, déjà tout attelés pour la marche en avant, durent être déchargés.

Le 27 décembre, on apprit que l'ordre était donné de s'emparer le lendemain du *Col des Abeilles*. Attaque locale qui serait menée par quatre bataillons. Le col et la protubérance qui le dominait, nommée la *Verrue*, étaient une vraie forteresse. A force de reconnaissances nocturnes, le petit patrouilleur Achille la connaissait dans tous ses détails. « Nous y resterons tous, dit-il à l'au-

[1] Promu général le 18 décembre 1914.

mônier, et nous ne la prendrons pas : c'est imprenable. Mais comptez sur moi pour faire tout mon devoir. Donnez-moi seulement Notre-Seigneur. » L'agenda porte ces mots : « Communion à Achille, debout dans la tranchée, au moment où il va jeter sa grenade... » Quelle scène ! et n'aurait-elle pas tenté le pinceau d'un Detaille ?

Le Père Lenoir avait redouté une « affreuse tuerie ». Peut-être serait-il lui-même « du nombre infini des victimes de demain. Si c'est le bon plaisir de Celui que je porte, disait-il au Père Courbe, je vous confie nos enfants de Marneffe, surtout... » Et une longue liste suivait.

Pour l'ensemble du corps colonial, ses prévisions furent, hélas ! dépassées. Les mots se pressent sous sa plume pour caractériser ces journées sanglantes : « La bataille a été terrible et sans résultat... Les luttes affreusement meurtrières de ces jours-ci ont été épuisantes pour tous... Nous sommes depuis quinze jours en pleine boucherie. C'est horrible ! Cette tuerie est d'autant plus triste que nous ne réalisons pas nos espoirs[1]. »

Le général Reymond, qui venait de recevoir ses étoiles de brigadier le jour même de Noël, était tombé en tête des victimes, le 27, en allant reconnaître la position.

Inutile de dire si l'aumônier paya de sa personne. Qu'on en juge par ce témoignage d'un soldat :

Je me rappelle bien la mine qui a sauté au cratère en fin de décembre, le matin à la pointe du jour où nous avons eu pas mal de blessés et six ou huit tués. L'on avait déposé les corps dans la cuvette du cratère. On voit arriver M. l'aumônier, une heure après, malgré les obus qui éclataient autour des camarades morts, se découvrir et faire une prière. Et je vous dis, nous on le voyait bien, malgré que nous étions à l'abri dans nos trous, — car à ce moment-là il n'y

[1] Lettres diverses, du *29 décembre* au *5 janvier*.

avait pas de sapes, — et lui malgré le bombardement ne bougeait pas[1].

« Humainement parlant, avouait-il lui-même au Père Courbe, j'aurais dû cent fois y rester. »

Une douleur lui fut particulièrement sensible : parmi les onze cents victimes du 28 décembre se trouva son *petit patrouilleur*.

A vous, écrivait-il à ses parents, je puis dire combien ce petit m'était attaché. Chaque fois que je le revoyais dans les tranchées, il m'accueillait avec une joie débordante et j'avais beaucoup de peine à le quitter. « Quelque chose me manque quand vous n'êtes pas là, » me disait-il naïvement. Et il ajoutait : « Vous êtes le premier qui m'ayez aimé ; je ne puis plus me séparer de vous. » En réalité, chacune de ces rencontres lui apportait beaucoup de forces, parce que je lui donnais la sainte communion : « Avec Notre-Seigneur, je suis fort, je ne crains rien[2]. »

Or, au soir de l'attaque, le Père Lenoir apprit de M. Turgis la mort d'Achille R... Il monta bien vite aux Abeilles et aperçut son petit ami couché dans un linceul de boue : un éclat d'obus lui avait fracassé le crâne.

D'un geste de son bras renversé, il semblait jeter une grenade, ses lèvres ouvertes souriaient encore, tout son visage d'enfant disait la joie de mourir pour la France, avec Jésus en lui.

C'était le 28 décembre, à l'heure où, sur les chants joyeux de Noël, l'Église laisse tomber une note plaintive, au souvenir du massacre des Innocents.

Aidé d'un ami du « petit patrouilleur », je ramenai son corps. Les Allemands ne tirèrent pas sur nous, comme s'ils voulaient respecter dans la mort l'enfant qui, trois mois durant, avait été leur plus dangereux adversaire.

[1] Témoignage de Joseph Hugon.
[2] A ses parents, *4 janvier 1915*.

Au bas des tranchées, dans le cimetière que peuplent déjà d'innombrables petites croix de bois, nous lui fîmes creuser une tombe. Sur son brancard, où il souriait toujours, on le couvrit de chrysanthèmes et d'if. Son parrain lui mit au cou une chaînette d'argent avec la médaille de la Vierge, qui, gravée en souvenir de son baptême, était arrivée le jour même de sa mort...

Aucun chant ne répondait aux prières. Seul, le canon tonnait. Mais, dans ce décor de ruines, au chevet d'une église effondrée, sous la pluie qui pénétrait les capotes, au pied de l'imprenable col des Abeilles, le sourire du « petit patrouilleur » disait encore, malgré tout, la certitude de la victoire.

Beati qui lavant stolas suas in sanguine Agni... Qui manducat meam carnem habet vitam æternam et ego resuscitabo eum in novissimo die[1].

[1] Bienheureux ceux qui purifient leurs vêtements dans le sang de l'Agneau... Celui qui mange ma chair a la vie éternelle et je le ressusciterai au dernier jour.

CHAPITRE VII

MASSIGES

DEUXIÈME BLESSURE — L'INACTION D'UN APÔTRE

(Janvier — Février 1915)

L'année 1914 ne s'achevait donc pas pour le Père Lenoir comme il l'avait espéré. Au lieu de la poursuite victorieuse, on restait sur place à marquer le pas sous les obus. Les mots : « blessés, enterrements, fosse commune, » assombrissent chaque jour le carnet de route.

Malgré la fatigue, le 31 décembre et le 1er janvier se passent entièrement pour l'aumônier en visites de jour de l'an à ses enfants de boue et de misère. Ce fut une réplique de Noël. Et entre ces deux journées épuisantes, la nuit fut donnée à la prière et à la correspondance.

1er janvier 1915, 0 h.

Mon cher petit Bob, Minuit vient de sonner, j'ai consacré au Sacré-Cœur et à la Sainte Vierge cette année nouvelle, qui s'ouvre dans un si effrayant inconnu et je viens à vous...

Service de Dieu et service des âmes, voilà qui passera toujours avant le repos.

Aussi la vénération de tous l'entourait-elle de plus

en plus. Le général Malcor, qui commandait l'artillerie de la IVe armée, étant venu le 6 janvier en reconnaissance dans le secteur, entendit un véritable « concert d'admiration sur ce jeune prêtre qui, jour et nuit, circulait dans les tranchées pour le réconfort de tous ». Mais, malgré le désir que le général aurait eu de causer avec le Père Lenoir, malgré les liens de parenté qui l'unissaient à lui, « je ne pus, écrit-il, le saisir qu'un instant · saisir est bien le mot, car il ne reste guère en place[1]. »

Les insuccès de décembre n'ont aucunement abattu la confiance de l'aumônier.

« Je garde toujours l'espoir d'une avance prochaine, d'une victoire définitive pas trop éloignée. » Et cela stimule son zèle. En ce jour même de l'Épiphanie où il avait si brusquement pris congé du général Malcor, il était récompensé de ce sacrifice par la rencontre inopinée d'un brave petit mitrailleur, Paul L***, garçon boucher de Paris, qui sans autre préambule lui demanda de le baptiser[2]. Pour ce baptême, qui eut lieu trois jours après, « les Allemands se chargèrent gracieusement de la musique et des dragées : pendant la cérémonie, une vingtaine de marmites nous encadrèrent dans un rayon de cinquante mètres. Mais le Saint Sacrement nous protégeait et nous ne reçûmes que des éclaboussures. Une fois communié, le néophyte, tout joyeux, tout confiant, se remit à sa mitrailleuse. » Et la lettre se terminait ainsi : « Aujourd'hui, encore deux baptêmes (dont un officier) et cinq premières communions sur le chantier. Que Notre-Seigneur est bon[3] ! »

Malgré son activité, le Père commençait à s'apercevoir qu'il lui fallait, dans l'intérêt même des âmes, res-

[1] Lettre du général Malcor, *6 janvier*.
[2] Agenda, *6 janvier*.
[3] Lettre aux scolastiques d'Ore Place, *17 janvier*.

treindre le champ de ses efforts. La 2e division coloniale dont il avait la charge comprenait : quatre régiments d'infanterie, — le 4e et le 8e formant brigade sous les ordres du général Tétard (successeur du général Reymond), le 22e et le 24e sous les ordres du général Sadorge, — de plus, le 1er régiment d'artillerie coloniale, auquel se trouvait adjoint le 3e (formant l'artillerie de corps), un bataillon du 1er génie, et le 3e chasseurs d'Afrique. Y étaient aussi rattachés temporairement le 33e colonial, le 110e territorial « et nombre de batteries d'artillerie lourde d'un peu partout ».

« Au début, je courais de l'un à l'autre, au hasard des combats. Depuis le stationnement, j'ai dû me limiter et, abandonnant ou à peu près tout le reste à d'autres aumôniers, j'ai adopté le 4e, le 8e, le 33e d'infanterie coloniale et le 1er génie. » En ce début d'année 1915, le « préféré » était le 33e ; et peut-être le fût-il resté, au détriment du 4e qui peu à peu le remplaça, si ce cher 33e n'avait été enlevé en février pour aller en Argonne[1]...

Tout se réorganisait autour du Père Lenoir.

Le 23 janvier, le général Gouraud succédait au général Lefèvre à la tête du corps d'armée, et le général Mazillier remplaçait le général Leblois à la 2e division.

Mieux approvisionnée, notre artillerie ne cessait de harceler l'ennemi. Mais les Allemands se terraient de plus en plus et inauguraient, autour de la cote 191, la guerre de mines. Le 9 janvier, un premier fourneau avait sauté, creusant entre les lignes un entonnoir où l'on se fusillait d'un bord à l'autre. Depuis lors, les appréhensions de jour et de nuit décuplaient la fatigue, surexcitaient les nerfs. « Vivre avec la crainte continuelle d'avoir les Boches à deux mètres au-dessous de soi, ce n'était plus vivre. »

[1] Au Père Courbe, *17 février.*

Certains s'étonnaient que l'on s'obstinât à défendre un terrain bouleversé où l'on risquait à tout instant l'explosion. Pourquoi ne pas s'établir franchement en arrière sur une position plus solide? Ce serait du même coup épargner des vies humaines et rendre inutiles les longs travaux d'approche de l'ennemi. Mais d'autres craignaient que cette apparence de recul ne démoralisât les troupes.

L'affaire des 3 et 4 février trancha les hésitations.

*
* *

Ces journées furent « affreuses. Même en Belgique, écrivait quelque temps après le Père Lenoir, même sur la Meuse, je n'en avais encore connu d'aussi tristes ».

Le 3 février, dans l'après-midi, le génie devait faire sauter deux contre-mines dans le secteur de la 2e division, et immédiatement après, le 3e bataillon du 8e colonial avait mission d'occuper les entonnoirs. Dès le matin, l'aumônier était au milieu de ses hommes, les aidant à se préparer, quand subitement, vers 11 heures, après un feu roulant d'artillerie qui coupe toutes les liaisons téléphoniques et nivelle en maints endroits tranchées et boyaux, trois gros fourneaux de mines explosent à gauche dans la région de l'*Annulaire,* occupée depuis quelques heures par le 21e colonial. Aux environs, les tranchées se resserrent ou s'éboulent, ensevelissant les occupants. Et tandis que la canonnade faisait barrage en arrière sur tous les chemins, sept bataillons de choc choisis dans trois régiments se ruent contre nous, s'emparent, sur un front de quinze cents mètres, de toutes les premières lignes et parviennent jusqu'aux abords de Massiges. « La grêle de balles et d'obus, dit le Père, dura deux heures, pendant lesquelles j'eus la consolation de distribuer beaucoup d'absolutions, de communions et d'extrêmes-onctions. »

Le 4e colonial, qui se trouvait au repos à Courtémont, avait été alerté à minuit en prévision des mines que nous devions faire sauter. Au lieu d'exploiter un succès, il fut chargé de réparer l'échec.

La contre-attaque se ferait la nuit même à la baïonnette, par surprise, sans artillerie. Comme le matin, l'aumônier était là.

Les bataillons, raconte-t-il, avancent peu à peu dans l'ombre. Tandis qu'ils attendent l'heure du carnage, dissimulés par petits paquets derrière les tranchées ou les ruines, je passe au milieu d'eux, lavant les âmes. — Enfin l'heure approche; ils mettent baïonnette au canon. La Providence m'a si bien placé que tous, au moment de s'élancer à l'assaut, défilent devant moi. C'était plaisir de voir ces hommes réciter par groupes un *Ave* ou un *Souvenez-vous*, ou faire le signe de la croix et s'élancer à l'assaut : avec le frisson que me donnait tout le tragique de cette heure-là, je sentais aussi celui de la fierté chrétienne et de la reconnaissance envers le bon, l'excellent Maître[1].

Cette scène nocturne laissa dans l'esprit des hommes une impression profonde.

Dans la nuit du 3 au 4 février que nous allions pour attaquer au cratère, écrit l'un d'eux, il se tenait au coin de la route de Ville-sur-Tourbe à Virginy, et là il touchait la main à tous ceux qu'il pouvait approcher. Quoique on marchât vite, je me rappelle bien sa parole : « Je vous absous. » Et puis toute la nuit il aidait les blessés à arriver au poste de secours.

Parmi ceux qui s'approchèrent ainsi, il y eut « un jeune et beau gars imberbe qui demanda non pas l'absolution, mais le baptême. Et pas moyen de trouver une goutte d'eau, alors que dans d'autres tranchées tout

[1] Aux scolastiques d'Ore Place, *14 février.*

près de là on en avait jusqu'aux genoux! Notre-Seigneur par bonheur ne s'est pas contenté de ce baptême de désir, il a sauvé le pauvre enfant de la fournaise, et je vais le baptiser un de ces jours... »

Ce fut en effet une véritable fournaise. Tandis que le bataillon de gauche réussissait à peu près complètement à reprendre les tranchées de l'*Annulaire,* celui de droite, desservi par les pentes abruptes, était décelé par le clair de lune et pris, à trente mètres, sous le feu des mitrailleuses. Une nouvelle contre-attaque aussitôt montée n'eut guère plus de succès, et au petit jour le marmitage se fit, à gauche et à droite, si violent et coûta de telles pertes, que l'on dut évacuer une partie du terrain reconquis. Quand ils redescendirent, de leurs deux chefs de bataillon Barbazan et Duchan, — triste cortège, — les survivants ramenaient les corps. Au 3e bataillon, tous les capitaines et lieutenants étaient hors de combat.

On juge de ce que fut la relève des blessés. « Quel charnier! écrit le Père. Trois mille des nôtres sont restés là, trois mille de ces enfants que je commence à connaître et à aimer comme on aime le prodigue revenu à Dieu avec toute la sincérité de son âme... »

L'aumônier ne faisait que répéter les chiffres qui se prononçaient autour de lui. Le rapport officiel publié par la suite portait qu'au total les pertes des différents régiments engagés dans cette affaire se montaient à 41 officiers et 2135 hommes, dont 1800 tués ou blessés.

Toute la journée du 4 s'était passée pour le Père Lenoir dans les ruines de Massiges, sous le bombardement, sans qu'il trouvât une minute pour rassurer ses parents. Enfin, la nuit, il avait pu redescendre à Virginy. Vers 3 heures du matin, il griffonnait ces mots : « Vais très bien, malgré surcroît inattendu (et bien malheureux) de besogne. Mille tendresses. »

Or, à peine avait-il remis cette carte à un cycliste,

qu'il était lui-même touché à l'épaule droite. Sous l'intensité du bombardement, il s'occupait, aidé de deux brancardiers, à mettre à l'abri quelques blessés, quand un obus éclata tout proche, tuant le malheureux qu'ils portaient, blessant l'aumônier et ses deux aides. « Les médecins n'étaient pas loin, écrit-il; on me pansa aussitôt, et la blessure était si légère que je pus continuer mon travail toute la journée. Entaille insignifiante, tout juste assez pour me rendre intéressant et me valoir les manifestations de sympathie les plus touchantes de mon entourage[1]... »

A voir le bon Samaritain oublier sa blessure pour panser les autres, comment ne se serait-on pas senti pour lui de l'affection?

La nuit suivante, on l'installa de force dans une auto sanitaire à destination de Valmy. Les majors exigeaient au moins qu'il se fît faire immédiatement une injection antitétanique. Mais, parvenu à l'ambulance, comme tout le monde se reposait du surmenage de la journée, il défendit absolument que l'on prévînt personne.

« Les médecins et le Père Decoster, disait-il, sont épuisés; laissez-les. Je ne veux pas. » Et il attendit, heureux de souffrir un peu, en union avec tant de blessés qui passent la nuit dans la boue en attendant qu'on les relève.

Au matin, le bras s'était raidi, et pour dire la messe, notamment pour lever le calice, l'aumônier dut se faire assister par le Père Decoster.

L'injection de sérum étant faite, le Père Lenoir pensait avoir pleinement accompli l'ordonnance des majors du G. B. D. Il voulut aussitôt, chargé de son rouleau de couvertures, repartir pour Hans. On essaya de le retenir. Impossible. Le lendemain était le dimanche où, sur la demande de Benoît XV, des prières expiatoires

[1] A ses parents, 7 *février*

pour la paix devaient être dites dans le monde entier. Contre le pape, les calomnies allaient leur train, dénaturant ses intentions. L'aumônier voulait être à son poste.

La Providence, heureusement, s'en mêla. Un fourgon de ravitaillement passait qui se rendait à Hans... Et voilà comment le Père Lenoir pouvait dire plus tard en souriant qu'il avait un jour fait partie du fameux R.V. F.[1].

*
* *

Le lendemain, 7 février, il y eut « foule » à la messe, dans l'église de Courtémont. L'évangile du jour, dimanche de Sexagésime, était la parabole du semeur : Des graines, même excellentes, si elles tombent au milieu des ronces, sont étouffées et ne produisent rien... Ainsi des paroles du Souverain Pontife en faveur d'une paix fondée sur la justice ; elles sont aujourd'hui falsifiées par la haine et le parti pris.

On reproche au Saint-Père de ne pas se prononcer assez nettement en faveur des Alliés. Je réponds que, comme chef de la chrétienté et père de tous les catholiques, il ne peut pas et ne doit pas prendre parti pour un peuple contre un autre, dans une question d'ordre temporel ; non pas par politique, pour se concilier la fidélité de tous, mais parce que son domaine spirituel, l'intérêt des âmes, est de procurer le salut de tous, en leur enseignant la doctrine et en assurant leur vie chrétienne, ce qui est en dehors et au-dessus des questions politiques.

Ce que le pape pouvait faire, c'est de rappeler les principes de la morale chrétienne, d'élever la voix, comme il l'a fait dans son encyclique, dans son allocution du 24 décembre aux cardinaux, dans ses lettres au cardinal Hartmann et au cardinal Mercier (octobre et décembre), où non seule-

[1] Traduction pour les profanes : *Ravitaillement en viande fraîche.*

ment il demandait la paix, mais où il rappelait que la violation des traités, l'agression injuste, l'abus de la force contre le droit, le pillage et la ruine systématique sont incompatibles avec les principes chrétiens[1]. Cela, c'est évidemment défendre la cause des Alliés ; car il n'est pas besoin de beaucoup de finesse pour lire entre les lignes de ces divers documents l'allusion directe aux procédés de nos ennemis. Celui qui représente ici-bas Jésus-Christ, Sauveur de tous les hommes, ne pouvait faire plus. Et nous devons lui savoir gré d'avoir parlé avec toute l'énergie compatible avec son rôle de Père commun des fidèles.

J'ajoute que les sentiments personnels du Saint-Père sont assez notoires. C'est un fidèle ami de la France, comme Sa Sainteté Pie X, et je suis sûr qu'à sa prière officielle d'aujourd'hui pour la paix se mêle une prière intime pour la victoire des Alliés. « Gloire à Dieu et paix aux hommes ! » voilà son premier cri ; mais il y joint cet autre : « Vive la France ! »

Pour s'unir aux intentions du pape, il y eut ce jour-là parmi les soldats de Courtémont cinq cents communions.

*
* *

Les combats des 3 et 4 février eurent une répercussion importante sur l'organisation défensive du corps colonial. On décida l'évacuation complète de la *Main*. Notre nouvelle ligne partait du promontoire de la cote 180 et suivait la route jusqu'à la lisière nord de Massiges. Ce village fut conservé, formant bastion conjugué avec l'*ouvrage Pruneau*, qu'on avait amorcé en toute hâte au nord-ouest de Ville-sur-Tourbe. La ligne principale de résistance était reportée sur la rive droite de la rivière.

[1] Sur toutes ces lettres et celles qui suivirent, on consultera avec grand profit Yves de la Brière, *Luttes de l'Église et luttes de la Patrie*, chap. XIII. Paris, Beauchesne, 1916.

L'économie de forces n'était pas le seul avantage procuré par ce remaniement. Le commandement supérieur, qui envisageait la reprise des opérations entre Souain et Beauséjour, se trouvait ainsi libéré de toute inquiétude sur son flanc droit. Quant à la troupe, trois jours après l'exécution de l'ordre, le Père Lenoir notait que cette décision, « au lieu de démoraliser les hommes, comme on le craignait, les avait ragaillardis[1] ».

Il n'y eut de conséquence fâcheuse que pour l'aumônier : les postes de secours du régiment ayant dû suivre le mouvement en arrière, il n'avait plus à Virginy « de toit hospitalier ».

Les obus prenaient de plus en plus l'habitude de pleuvoir sur le village. Pourtant, le Père ne se décide pas à quitter ce poste avancé, si pratique comme centre de rayonnement. L'église n'avait plus ni voûte ni vitraux ; ses murs menaçaient ruine. Mais « la sacristie était à peu près respectée. Dès que les soldats ont su mon projet, une équipe du 1er génie s'est chargée de l'installation... Réparation de la toiture, grande caisse de paille pour lit, poêle, fenêtre en papier!... tout un confort moderne dont je suis presque honteux si près des tranchées[2]. »

Hélas! cette merveille ne resta pas longtemps debout. Le Père y tenait pour la facilité qu'elle procurait à tous de venir le trouver, même la nuit. Aussi ne parle-t-il pas de sa mésaventure sans humeur : « Sales Boches! Ils viennent encore de bombarder ma sacristie, deux minutes après que j'en étais sorti... Impossible désormais d'habiter dans ce chaos[3]. »

Il retourne donc au groupe de brancardiers de Hans, où d'ailleurs sa blessure aurait dû le retenir. Car cette pauvre petite blessure si insignifiante, il a beau dire et répéter dans ses lettres à Versailles, — qui à cette

[1] A ses parents, *16 février.*
[2] A ses parents, *7 février.*
[3] Au Père Courbe, *19 février*

époque redeviennent quotidiennes, — qu'elle « va bien, très bien, qu'après un ou deux pansements la cicatrisation se fera (*exacte vérité*) », cette blessure, en réalité, ne veut pas se cicatriser ; c'est au Père Courbe qu'il en fait la confidence : « Ces sales obus déchirent malproprement ; d'où suppuration, nécessité de pansements prolongés, arrêt forcé dans le travail actif. A la grâce du Maître ! C'est Lui que cela regarde. »

*
* *

A lire ces lettres qui parlent d'inaction, on pourrait croire l'aumônier réduit pour le moins à la chaise longue. Pas tout à fait. Il se rend chaque jour à Courtémont, à pied, aller et retour, car il n'ose pas encore remonter à cheval. « Bonne promenade hygiénique, conforme aux principes de grand-père. » Alors est-ce à Courtémont qu'il se repose ? Pas encore. « A Courtémont, je dis la messe, confesse beaucoup, et visite dans leurs cantonnements de repos mes « enfants » du 4e et du 8e colonial. » En plein hiver, dans des granges ouvertes à tous les vents, cela n'était plus un sport hygiénique conforme aux bons principes... Mystérieux secrets d'une âme d'apôtre « qu'il ne faut pas chercher à comprendre ».

C'est le premier jeudi de Carême que le Père Lenoir avait écrit : « Arrêt forcé dans le travail actif. » Or le dimanche précédent, pour les *Quarante Heures,* « l'église n'avait pas désempli de toute la matinée. Il l'eût fallu cinq fois plus vaste au moins. Retours nombreux. Plus de mille communions. Quelle prière suppliante dans tous les yeux ! Quelle âme dans les chants[1] ! »

[1] A ses parents, *20 février.*

Et deux jours après, pour le mardi gras, il avait écrit encore : « Splendide cérémonie, un millier de communions ; — dans un coin, tout un groupe d'officiers pleuraient d'émotion. Plus nous allons, plus la foi et la piété de nos régiments s'affirment[1]. » Voilà le repos de l'apôtre.

Le Père Lenoir est seul à ne pas soupçonner que son héroïsme dans les derniers combats n'est pas indifférent au souffle qui soulève les âmes.

Il y a trois mois, je maudissais ce long stationnement parce qu'avec lui revenaient les vices de la garnison et que les volontés s'amollissaient. Aujourd'hui, je le bénis. Il a été plus encore propice à la réflexion, à l'action lente de la grâce. Des milliers d'âmes que la première peur n'avait pas entamées se sont peu à peu laissé gagner par l'ambiance, par l'entraînement nouveau à rebours de l'ancien, par l'exemple ou l'exhortation d'un camarade. Le calcul des probabilités se fait aussi instinctivement, comme chez ce petit sergent de vingt ans qui ce matin, après avoir reçu Notre-Seigneur, me faisait ses adieux et me laissait une sorte de testament. Je voulais lui rendre confiance ; mais lui, gaiement, refusait d'entendre raison : « Père, j'ai fait le compte, avant deux mois, nous y aurons tous passé. » Et son sourire se terminait sous une larme, parce que là-bas ses sœurs l'attendent et que ni la mère ni le père ne sont plus là pour les élever. Pauvres petits !...

La grâce va les chercher souvent là où le bon Pasteur trouvait ses plus chères brebis. Vous devinez avec quel amour je m'attache à ceux-là. Ce sont, entre autres, plusieurs enfants de l'Assistance publique, tarés, mais accessibles aux plus généreux sentiments. Un ravissant petit engagé de 18 ans, qui faisait depuis deux ans un métier infâme et qui maintenant aime Jésus de toute son âme pure ; un réchappé du bagne, libre-penseur, aujourd'hui l'apôtre de son escouade, le défenseur des bonnes mœurs, défenseur

[1] Au Père Courbe, *18 février.*

réputé grâce à ses biceps, très influent par sa verve et sa crânerie.

Une autre conquête de la grâce bien curieuse est un jeune protestant, qui, assistant un jour à ma messe dans une grange, en fut tellement ému, qu'il se mêla à la foule des communiants. Je ne savais pas qui il était; mais Notre-Seigneur le savait et cette première communion produisit en lui un double effet : le doute sur sa religion et le désir de revenir à la sainte Hostie. Il communia plusieurs fois encore et, de plus en plus désireux de s'instruire, vint me confier son cas[1].

Quatre jours apres, l'aumônier écrivait au Père Courbe, en évoquant leurs années communes de professorat : « Hier et aujourd'hui, affluence de retours des plus consolants... Premières connaissances de jeunes recrues imberbes, qui me rappellent Marneffe par la blancheur du teint et de l'âme. »

C'est aussi durant cette semaine de repos, le 19 février, que se passa le fait suivant, raconté par lui-même sous le titre : UN SUICIDÉ.

Il s'était rendu dans la matinée à Dommartin, pour assister deux condamnés à mort, « deux pauvres petits affolés par la souffrance ». Malgré son angoisse, il les avait accompagnés jusqu'au poteau; il avait « pu tout faire jusqu'aux dernières étreintes, au moment où les fusils vont s'abaisser ». Et il rentrait à Courtémont rempli d'horreur, mais heureux d'avoir pu leur faire « faire la première communion avant leur départ pour le ciel[2] ». Le soir même, on devait remonter aux tranchées.

Durant six nuits et six jours ce sera, une fois de plus, la boue jusqu'aux genoux, le manger froid, les nuits glaciales au

[1] Aux scolastiques d'Ore Place, *14 février.*
[2] A ses parents, *20 février.*

créneau, les mines toujours prêtes à sauter, les grenades, les balles, les torpilles, les marmites et, probablement, la pluie, noyant tout, traversant les capotes, avec rien pour s'en protéger. L'œil fixé sur la crête qui termine l'horizon, on écoute les éclatements, le crépitement des mitrailleuses; on suppute ce que sera la « relève ».

Tout à coup, une détonation de fusil. « Quel est l'imbécile qui tire aux pigeons? Il va se faire f... dedans! »

Mais non, il ne s'agit pas de pigeons. On m'appelle en toute hâte. Dans une grange, à côté, un enfant râle, un pauvre gosse de dix-sept ans, la poitrine maculée de sang. La position du fusil, la ficelle prise dans la gâchette, la chemise ouverte disent assez la criminelle tentative. Le malheureux n'a plus sa connaissance. Rapidement, — et combien anxieux! — je lui donne l'absolution, l'extrême-onction... La balle n'a pas touché le cœur, mais elle a dû le frôler : impossible de transporter ce reste de vie, on le laisse là.

Or voici que, peu à peu, la mèche fumante se rallume, les yeux s'ouvrent, de grands yeux étonnés. Quelques mots hagards. Puis l'orientation se fait dans cette âme renaissante et, bientôt, nous pouvons causer.

Il me parle de sa douleur... Simplement, sans hésitation aucune, sans honte, il me raconte le coup :

« J'étais à bout de forces... Je suis sûr que ce soir je n'aurais pas même pu faire la route. J'ai essayé de mettre mon sac, ce matin, pour voir : ça me prenait dans la poitrine et dans les jambes. Je serais tombé avant les tranchées... Alors, pourquoi gêner le monde?... Ce n'est pas pour ça que je me suis engagé! Je croyais que ce ne serait pas si dur, que j'aurais, moi aussi, la force de servir le pays... Puisque je ne suis plus bon à faire un soldat, c'est pas la peine d'embêter les autres : vaut mieux me détruire. Alors j'ai préparé mon affaire dans la grange. Mais j'ai mal visé, c'est idiot! »

Je lui demande ce qu'il faisait avant de s'engager... Innommable! Le pire des métiers... D'ailleurs il n'a « malheureusement » pas pu le faire longtemps, vu qu'il n'est sorti que depuis dix mois d'une maison de correction, où il avait été enfermé à treize ans, pour avoir « suriné » son grand-oncle, à seule fin de lui voler quelques sous...

« Voyez, lui dis-je, comme c'est heureux que vous ayez

mal visé ! Au lieu de vous punir, le bon Dieu va vous pardonner cette faute-là, et toutes les autres avec. »

Il me regarde d'un air qui ne comprend pas.

« Au fond, mon petit, vous l'aimez bien, le bon Dieu ? »

Dénégation de la tête, et toujours l'air qui ne comprend pas.

« Voyons, vous êtes chrétien ? »

Nouvelle dénégation.

Je lui montre mon crucifix :

« Vous savez ce que c'est que cela ? »

Toujours la dénégation et l'étonnement.

« Vous n'avez jamais été à l'église ?

— Oh ! non ! proteste-t-il, comme si je lui parlais d'une mauvaise action. Quand j'étais petit, un jour que je passais avec ma mère devant une église, elle m'avait dit : « Vois-tu, faut jamais entrer dans ces grandes machines-là : « il y a dedans des curés qui mangent les enfants. » Ça me faisait envie d'y entrer, rien que pour voir ; mais j'avais trop la frousse d'être mangé.

— Alors vous n'avez jamais entendu parler du bon Dieu ?

— Non, jamais.

— Savez-vous que nous ne mourons pas comme les chiens, qu'il y a quelque chose après la mort ? »

Il me regarde ahuri.

Je lui explique, tant bien que mal, l'existence d'un Dieu rémunérateur, la vie future, le péché, Notre-Seigneur Jésus-Christ, les sacrements. Et le divin Maître, qui sait bien que le temps presse, éclaire miraculeusement l'âme de ce pauvre petit, victime de l'ignorance. Rien ne lui fait difficulté. Sur la perspective du ciel, il ouvre ses yeux tout grands : « Oh ! vrai ?... » Et voici qu'un mot, spontanément, monte à ses lèvres, qui revient sans cesse à mesure que se déroulent devant lui les beaux dogmes de l'Église catholique : « Ah ! si j'avais su ! »

Séance tenante, il veut le baptême, que je lui confère.. Il rayonne. Il veut aussi la sainte Eucharistie, qu'il a comprise comme le reste. « Oh ! si, monsieur, faites-moi faire ma première communion ! Je me rappelle que mes camarades m'avaient parlé de ça, un jour... Et, puisqu'il est si bon, le bon Jésus, je veux l'avoir : faites-moi faire ma première communion ! »

Mais les circonstances ne s'y prêtent pas... Il est prudent de patienter jusqu'à demain.

De bonne heure, je reviens le voir. Son regard guettait la porte. Il s'illumine. « Ah ! j'ai cru que vous ne viendriez pas ! J'avais si grand'peur de mourir sans faire ma première communion ! J'y ai pensé toute la nuit ! »

Ensemble, nous faisons une petite préparation, bien facile, et sur ses lèvres décolorées je dépose le Tout-Puissant. Alors ses yeux se ferment, et, sur sa figure de mourant se dessine un sourire divinement beau...

Dieu lui laissait encore quelques heures pour se mieux préparer au ciel. Ce fut son unique préoccupation.

Il ne parlait que « d'aller voir le bon Jésus ». Sans cesse il prenait mon crucifix pour le baiser : « N'est-ce pas, monsieur, que le bon Jésus a été bon pour moi ? »

Je lui avais donné une « médaille miraculeuse ». Il appelait à lui la sainte Vierge comme un enfant appelle sa mère, posant sur elle mille questions naïves.

Dans cette âme, que le baptême et l'Eucharistie venaient de régénérer, on ne voyait plus trace du passé. Les yeux même avaient pris une ravissante expression de pureté.

Le soir venu, on décida de tenter le transport à l'ambulance. Ce fut une désolation, comme si on l'emportait loin de ce beau ciel qu'il croyait déjà tenir. Mais le délai ne devait pas être long.

Il me demanda, du moins, d'écrire sur un bout de papier qu'il avait fait sa première communion et de l'attacher à son passe-montagne, afin qu'à l'ambulance on ne fît pas de difficulté pour lui donner à nouveau le bon Jésus et pour qu'ensuite sur son corps on récitât les prières de l'Église.

Je lui donnai mes commissions pour le ciel. Et, tandis qu'on l'emportait, il m'attira encore à lui pour m'embrasser : « Oh ! oui, monsieur, quand je serai près du bon Jésus, vous pouvez être sûr que je veillerai bien sur le régiment et que, s'il y en a qui font la même gaffe que moi, je les ferai mal viser[1]. »

Je ne sais si les lecteurs s'en plaindront, mais j'ai tenu à transcrire intégralement cet émouvant récit, qui,

[1] Récit paru dans *En Famille*, revue des anciens de Marneffe, *Pâques 1916*.

n'ayant pas été inséré dans la collection « L'Eucharistie au front », est moins connu que d'autres... Mieux qu'une froide analyse il aide à comprendre la « manière » de l'aumônier et le secret de ses réussites.

Le Père Lenoir utilisa cette semaine d'inaction de bien d'autres façons. C'est elle qui lui permet de boucher les trous lamentables dont il s'accuse dans sa correspondance et de multiplier ces délicatesses d'amitié dont il était si friand, pour les anniversaires de naissance, de fête ou d'entrée en religion. Il en profite encore pour prévoir, dès le mardi gras, un projet d'œufs de Pâques « analogue à celui de Noël, mais plus important encore par le nombre des œufs ». Il « rumine de vieilles idées sur la réorganisation de l'aumônerie dans le corps colonial », qui bientôt porteront leurs fruits, et surtout il dresse ses batteries en vue des prédications à venir.

Tout cela fut mis sur pied entre le 18 et le 26 février. De cette époque date une feuille qui trace tout le programme de ses stations de carême dans ses diverses cathédrales. Pour les messes des six dimanches, des causeries morales sont esquissées sur les *Devoirs du soldat*. Pour le soir, six instructions doctrinales sur le *Dogme catholique*. « Je vais surtout faire le catéchisme, » écrivait-il.

Et, en prévision, il avait demandé à l'un de ses enfants de Marneffe de bien vouloir lui prêter, s'il les avait encore, les cours de catéchisme rédigés les années précédentes[1]. Façon délicate d'associer un jeune ami à son apostolat.

Les deux séries furent exécutées à la lettre durant tout le carême et formeront plus tard, sous une forme condensée, la partie intitulée DOCTRINE, dans le *Livre de prières du soldat catholique*.

Nous aurons l'occasion de revenir sur les qualités

[1] A Jacques de Thuy, *12 février*.

oratoires du Père Lenoir. Qu'il nous suffise ici de donner les titres des instructions du matin : *Devoirs du soldat :* 1° Envers Dieu : Prière. — 2° Envers la Patrie : Esprit de sacrifice. — 3° Envers ses chefs : Obéissance. — 4° Envers ses camarades : Fraternité chrétienne. — 5° Envers lui-même : Pureté. — 6° Envers tous : Gaieté.

« A la grâce du Maître, avait dit l'aumônier en se voyant arrêté par sa blessure; c'est Lui que cela regarde! ... » Vraiment le Maître n'avait pas trop mal tiré parti de l'inaction de son disciple

*
* *

Après cela, on comprendra que le religieux ait eu le droit d'être « peiné de la campagne absurde menée par certains journaux autour de l'élection du Père Ledochowski » comme supérieur général de la Compagnie de Jésus. « Si habitué que je sois aux calomnies, celles qui touchent à pareille heure notre patriotisme me sont très douloureuses[1]. » Pour oser présenter cette élection comme le triomphe d'une cabale austro-allemande, il fallait tout ignorer des constitutions de l'Ordre des Jésuites. Il fallait, de plus, avoir oublié les plus élémentaires souvenirs de l'histoire moderne. Assimiler la race polonaise à la race allemande, c'était confondre les persécutés avec les persécuteurs, les larrons avec leurs victimes. Présenter comme un succès de la Prusse l'élection d'un neveu du fameux cardinal qui, pour avoir crânement tenu tête à Bismarck lors du *Kulturkampf,* avait subi deux années de forteresse, en vérité c'était un comble! En se disant « peiné » simplement, le Père Lenoir était courtois.

[1] A ses parents, *14 février.* — L'élection du R. P. Ledochowski est du *11 février.* Sur cette élection, voir Yves de la Brière : *Luttes de l'Eglise et luttes de la Patrie,* chap. V.

CHAPITRE VIII

AVEC LE 4e COLONIAL

LA LÉGION D'HONNEUR. — LES FÊTES DE PAQUES

(Mars — 5 Avril 1915)

Cependant à l'ouest de Massiges, dans la région des Hurlus, une bataille acharnée se déroulait depuis le milieu de février. Presque tous les jours, tantôt au nord de Perthes, tantôt au nord du Mesnil, le communiqué officiel annonçait une progression de nos troupes; progression lente, alternant avec de rudes chocs en retour, mais tenace et réelle.

Depuis l'évacuation de la Main de Massiges et notre repli sur la Tourbe, le secteur des coloniaux ne se prêtait plus à une attaque. Cependant les marsouins ne pouvaient rester l'arme au pied, pendant que les camarades se battaient. Aussi, dès que l'organisation défensive fut en bonne voie, le général Gouraud offrit-il de collaborer au travail qui se faisait à sa gauche.

A douze cents mètres au nord de la ferme de Beauséjour, sur une crête, les Allemands avaient établi tout un lacis de boyaux et de tranchées qui constituaient une sorte de redoute en avant de leurs lignes. On l'appelait le *Fortin de Beauséjour*. Sept ou huit attaques de la 1re division métropolitaine s'y étaient

déjà brisées. C'était le « coin de l'invité ». Les marsouins reçurent mission de l'enlever.

Le 22e colonial, malgré sa bravoure et malgré les prouesses de son légendaire Mathieu Jouy, célébrées par tous les journaux de l'époque, ne put réussir. Il avait dû attaquer en arrivant, sans avoir pu faire les reconnaissances nécessaires. Le combat coûta 995 hommes et 16 officiers.

Quatre jours après, le 3e colonial, aidé à droite et à gauche par des éléments du 91e et du 284e d'infanterie, fut plus heureux; il enleva le Fortin; et malgré des contre-attaques multipliées, malgré des milliers de projectiles de tous calibres, il put s'y maintenir. C'était le 27 février. Rompant avec les traditions de l'anonymat militaire, une relation officielle communiquée à toute la presse glorifia les exploits de nos marsouins.

Depuis quelques jours déjà, de nouveaux espoirs de percée se manifestaient dans l'entourage du Père Lenoir. L'aumônier ne tient plus en place. Bien qu'il ait, une semaine auparavant, déclaré Virginy inhabitable, il s'y installe à nouveau dans la sacristie « réparée tant bien que mal ». Mais ce n'est que provisoire, car sous peu il compte bien envoyer « des lettres datées hors de France[1] ».

Dans les tranchées il retrouve une « besogne très consolée, des jeunes ravissants... baptêmes, premières communions, vocations ». Et sa blessure que « les médecins n'arrivaient pas à guérir, Notre-Seigneur se chargea de la cicatriser en quelques jours ».

Mais alors, nouvel arrêt... et nouvelles impatiences de l'apôtre, qu'il nous faut bien enregistrer sous peine de ne pas comprendre, en décembre prochain, quelques-unes des résolutions de sa retraite spirituelle. La passion des âmes à convertir l'attire si violemment là où

[1] A ses parents, *28 février.*

tombent les obus, que lorsqu'il ne peut s'y rendre il souffre le martyre. Et, naturellement, c'est contre l'auteur de tout mal, le démon, qu'il décharge sa bile. Le dimanche précédent, il avait médité, — son agenda en fait foi, — sur cet enseignement rappelé dans l'évangile du jour : « Lorsque l'esprit immonde, chassé de l'homme, a en vain cherché dans les lieux arides un endroit de repos, il revient à la charge avec sept autres esprits plus méchants. » Et voici que le 12 mars il écrit, tout de go, à un intime :

Ce ..... de démon m'a joué un autre tour. Samedi dernier, après une journée très heureuse (entre autres, préparation du baptême d'un judéo-musulman libre-penseur), j'ai dû, dans la nuit, revenir à Hans-Courtémont, pour les offices du lendemain ; soit quinze kilomètres à cheval par une pluie torrentielle. J'étais déjà fiévreux en partant ; en arrivant, ça n'allait pas. J'ai pu quand même donner mes deux conférences ; mais le soir, impossible de retourner à Virginy-Massiges. On me consigna d'office sur la paille plus chaude du cantonnement. Aujourd'hui la fièvre est tombée : je pourrai « marcher » après-demain pour les offices et les parlotes et le soir repartir pour là-bas. Mais que j'ai pesté ! La guerre n'a pas développé en moi la patience, ni même, hélas ! la conformité au bon plaisir divin, alors pourtant qu'Il m'a fait cent fois par jour toucher du doigt son exquise Providence[1] !

On estimera sans doute que pareilles impatiences n'étaient pas très coupables. Et plût au ciel que tous les Français les eussent éprouvées !

[1] Au Père Courbe, *12 mars.*

*
* *

C'est à cette époque, croyons-nous, et probablement à l'ambulance de Valmy, qu'il faut rapporter un mot de blessé, qui bientôt devait franchir les bornes du corps d'armée, traverserait même la Manche et serait enregistré dans le *Times* au mois de mai. Le « Lion de l'Argonne » — tel est le nom que le journal anglais donne au général Gouraud — passait à côté d'un vieux pécheur endurci qui venait de recevoir la visite d'un prêtre : « Vous savez, mon général, ce curé était épatant. Je n'ai jamais fait attention à ces choses-là ; les curés, je les ai toujours regardés comme de vilains oiseaux. Mais celui-là, réellement, il est épatant[1]. » Et ayant détaché ces lignes pour le « Courrier d'Ore Place », un correspondant malicieux ajoutait : « Ce curé épatant, Père Lenoir, pourrait-on savoir qui c'est ? »

Ce que proclamaient les humbles, la voix des chefs allait le sanctionner. A la suite de la blessure du Père Lenoir, le médecin-chef du G. B. D. avait jugé l'occasion bonne pour signaler l'intrépidité du cher aumônier et le proposer pour la croix. L'affaire avait suivi son cours, sans que lui-même s'en doutât ; quand subitement, le 17 mars, « tandis qu'il était très occupé à confesser ses chers marsouins, on lui apporta l'ordre de se rendre immédiatement à Hans, où le général Gouraud l'attendait pour lui remettre devant les troupes la croix de la Légion d'honneur ». En s'excusant auprès de son supérieur d'avoir dû accepter sans pouvoir d'abord en demander permission, le religieux ajoutait :

[1] La transcription anglaise ne manque pas de saveur : « *You know, my general, he was épatant. I've never paid much attention to these sorts of things, and as for priests, I've always regarded them as undesirable sort of birds. But he was really épatant.* » *Le Times, 11 mai 1915.*

Il était un peu tard pour en référer à qui de droit et je me suis laissé faire. Ma grande joie est que la décoration s'est ainsi trouvée attachée officiellement sur le Saint Sacrement même, qui dans l'occurrence la méritait seul. J'en suis bien heureux aussi pour ma mère, la Compagnie, à qui en remonte la petite, toute petite gloire[1].

Une photographie parue dans le *Miroir* du 9 mai représente le Père Lenoir au milieu des récipiendaires, ayant à sa droite deux futurs chevaliers comme lui et à sa gauche trois sous-officiers qui allaient recevoir la médaille militaire. Le général dit un mot à chacun et ne cacha pas qu'il était particulièrement heureux de décorer l'aumônier des marsouins.

L'ordre (n° 682 D.) daté du G. Q. G. portait comme motif :

« Depuis le début des opérations, provoque chaque jour l'admiration des hommes et des officiers par son courage et son abnégation.

« Dans tous les combats a toujours été aux premiers rangs pour se porter au secours des blessés, se prodiguant à tous indistinctement, soit qu'il s'agisse de l'accomplissement de son ministère, soit qu'il s'agisse de seconder les brancardiers.

« Vient d'être blessé, le 5 février, d'un éclat d'obus, alors qu'il transportait un blessé au poste de secours.

« *Signé :* JOFFRE. »

Tout le monde souscrivit à cet éloge[2] : l'aumônier n'avait pas d'envieux. « Dans l'après-midi, raconte le

[1] Au R. Père de Boynes, *17 mars.*

[2] Son ancien médecin-chef du G. B. D., M. Léger, voulut s'associer à cette joie. Il écrivait le 25 mars : « J'apprends à l'instant même votre nomination dans la Légion d'honneur ; et toutes affaires cessantes, je viens vous exprimer la joie que j'ai ressentie. La croix vous était due et due depuis longtemps. Vous avez, dès le début de la campagne, fait l'admiration de tous. Votre sublime abnégation n'avait pas de pareille, votre courage n'avait d'égal que votre bonté... ».

Père Decoster, des poilus vinrent de divers côtés le féliciter. Mais lui, très modestement, avait pris soin de boutonner sa douillette. »

Cette modestie n'était pas feinte. Le Père Lenoir avait l'âme si spontanément admirative pour les prouesses de ses amis, qu'il souffrit longtemps de porter une décoration que d'autres, à son avis, auraient mieux méritée. J'ai « rencontré ici-même [à Beausejour], écrira-t-il quelque temps après, le Père Soury-Lavergne, aumônier admirable du XVIe corps, à qui les soldats du 81e se disent redevables d'une transformation religieuse et *militaire* inespérée et qui cent fois déjà aurait dû être décoré : près de lui, je suis honteux de porter ma croix[1] ».

A l'occasion de sa croix cependant, le Père Lenoir réclama une faveur. Mais à l'inverse de tant d'autres, qui, soucieux bien souvent de s'éloigner du danger, demandaient à passer, par étapes, d'abord d'un régiment à un service de division, de corps d'armée, puis d'armée, ensuite à des bureaux de ministère ou dans les ambulances de la Riviera, le Père Lenoir demanda qu'on régularisât la situation qui le rapprochait de la ligne de feu, et que d'aumônier divisionnaire on le fît passer « régimentaire : champ beaucoup plus restreint, disait-il; mais les âmes y gagneront[2] ».

Vous vous apercevrez vite, écrira-t-il dans quelques semaines à un aumônier de ses amis nouvellement nommé,

[1] Au R. Père Cisterne, *26 mars*. — Le P. Lenoir usa toujours de la même modestie. Dix-huit mois plus tard, on lui demandera de remplir une feuille de renseignements pour le *Livre d'Or* de l'Université catholique d'Angers. Il déclinera l'honneur d'y figurer : le fait d'avoir pris des inscriptions de licence pendant un an sans suivre aucun cours ne lui paraissait pas suffisant pour mériter le titre d'« ancien étudiant » ; d'ailleurs, ajoutait-il, « je n'ai pas gardé le texte de mes citations et ne puis donc remplir cette feuille ». (Lettre à son père, *11 octobre 1916*).

[2] Au Père Courbe, *12 mars*.

que notre place officielle, dans les groupes de brancardiers, n'est pas la bonne : la seule propice au ministère est *dans le régiment*. L'aumônier a été conçu comme le serviteur des morts (c'est-à-dire des blessés) ; or il doit être avant tout le serviteur des vivants[1]...

En fait, depuis le 9 novembre, le Père Lenoir s'était bien détaché des brancardiers, pour « suivre alternativement trois régiments » ; mais trois, c'était encore trop ; beaucoup de ses hommes restaient longtemps sans le voir. Par ailleurs, il ne pouvait se limiter à un seul régiment, sans s'être fait suppléer dans les deux autres. Or voilà précisément ce qu'en cette journée du 17 mars il venait d'obtenir du général Gouraud « que, dans chaque régiment, un prêtre-soldat serait reconnu comme aumônier auxiliaire et affecté uniquement au service religieux ».

Cette bonne nouvelle, il l'annonce à son supérieur dans la même lettre où il faisait part de sa décoration. « Tout en gardant contact en cas de besoin avec les autres régiments, je m'attache plus spécialement au 4e[2]. » Et rien qu'à la manière dont il relate les deux événements, on devine assez lequel lui cause le plus de joie.

Dès lors, il y eut un peu moins d'imprévu dans le cycle des occupations du Père Lenoir... Mais les fatigues furent aussi dures. En cette dernière semaine de mars, où le 4e colonial faisait connaissance d'un nouveau secteur, qui par une ironie cruelle s'appelait *Beauséjour*, le temps fut atroce, on avait de l'eau jusqu'aux genoux. Et néanmoins « nous voyions toujours, raconte un soldat, passer le Père, sa soutane relevée et sa musette bien garnie, traînant seulement un peu la

[1] Au Père Pelletier, *26 avril.*
[2] Au R. P. de Boynes, *17 mars.*

jambe à cause d'un rude coup de pied de cheval qu'il venait de recevoir[1] ».

Il se dépense aussi beaucoup auprès de l'abbé Pennavayre pour lui faciliter, au 8e colonial, sa tâche nouvelle d'aumônier.

Le nom de ce prêtre revient alors à chaque page du carnet de route. Le Père se préoccupe de lui fournir une croix, de lui passer consignes et méthodes; il lui transcrit la liste des orphelins de son régiment, de ceux qui sont dans le besoin ou chargés de famille, des catéchumènes, des néophytes et aussi des zélateurs qui peuvent devenir des chefs de file.

Quant aux frais, ils seraient, bien entendu, à sa charge. Touchant une solde d'aumônier *divisionnaire,* il estimait à bon droit qu'elle devait être employée au service religieux de *toute la division.*

En agissant différemment, il aurait cru manquer à la justice et tromper l'intention du législateur ; car « cette solde, disait-il, est donnée à l'aumônier, non pas à titre personnel, vu qu'il n'a pas, comme les officiers, *gagné* ses galons, mais pour l'aider dans sa fonction ». Et lui d'ordinaire si réservé dans ses paroles jugeait sévèrement ceux qui auraient pu penser d'autre manière[2].

*
* *

Quant à son apostolat de ces dernières semaines de carême, le Père se borne, faute de temps, à écrire : « Travail pascal débordant. »

Ce que fut ce travail pascal, un observateur très avisé va nous le dire. Lieutenant avant de se faire jésuite, redevenu officier à la mobilisation, le capitaine

[1] Témoignage de Joseph Hugon.
[2] Voir plus loin la note de la page 304.

Hearty[1] avait été formé à la connaissance des hommes par le contact de la vie des camps. Les articles qu'il a publiés à plusieurs reprises dans les *Etudes* ou le *Correspondant* prouvent qu'il avait l'œil pénétrant : on ne lui en faisait pas accroire. Il raconte ceci :

Au printemps de 1915, nous étions à Hans, au milieu des croupes stériles de la Champagne pouilleuse, à portée de Tahure, Beauséjour, Massiges, Ville-sur-Tourbe, et voisins de l'Argonne. C'est dans ce pays de la mort et de la boue que je vis une merveille de la grâce divine.

Un dimanche qui devait être le 14 mars, trois semaines avant Pâques, j'entrais pour dire la messe dans l'église de Courtémont. Elle était pleine de coloniaux, pleine à ne pas s'y frayer un passage, et l'on y donnait la sainte communion. Je fus surpris de cette affluence et de la durée. Quand le prêtre revint à la sacristie, je lui demandai combien de communions il pouvait avoir données. « Cinq ou six cents peut-être ; et c'est ainsi à toutes les messes, depuis ce matin. » Il ajouta : « C'est l'œuvre du Père Lenoir »...

Ce pauvre jésuite avait pris sur les coloniaux une influence qu'il faut avoir vue pour la croire possible. Elle faisait comprendre *les grandes vagues de l'Esprit passant sur les peuples, dans le sillage béni de certains convertisseurs d'autrefois*[2]. Les coloniaux sont braves : leur dévouement a été mis à de rudes épreuves au cours de la guerre, et les a supportées sans faiblir. Ils sont débrouillards et bons camarades; leur hospitalité est célèbre. Mais ils n'ont jamais prétendu être de petits saints. Or voilà des régiments, des brigades, une division qui, sous le rayonnement de surnaturel et de pureté du Père Lenoir, s'étaient, en masse, transformés en peu de semaines. Ces âmes frustes et parfois dévoyées, souvent ignorantes de toute notion religieuse, ouvertes à son influence par la charité d'un saint, se livraient à la grâce tardive, avec l'avidité de néophytes

[1] Pseudonyme qui dissimulait alors, par respect pour le règlement, le Père Frédéric de Bélinay. Ses pages sur le Père Lenoir, parues d'abord dans les *Études* du *5 mai 1918*, forment un chapitre de son bel ouvrage *Sur le sentier de la guerre* (Beauchesne *1921*).

[2] C'est nous qui soulignons.

marqués pour mourir. Ces hommes ne montaient plus aux tranchées, ne sortaient plus à l'assaut sans avoir communié.

Tout le monde, au corps colonial, avait sur lui des paroles de vénération rarement entendues. Mais il était clair que sa vive intelligence et son exquise nature ne pouvaient suffire à expliquer ce résultat. Il avait mérité la fécondité de son travail par une vie exemplaire et par des années de fidélité scrupuleuse aux rites sans nombre de la vie de communauté. En récompense, le Saint-Esprit venait à son désir comme une colombe apprivoisée. Il consentit avec joie à préparer à leurs Pâques mes chasseurs ; mais un ordre nous fit partir le Vendredi Saint...

*
* *

Quand ils connurent ce qui s'était passé à Hans, le jour de Pâques, les chasseurs regrettèrent plus vivement encore ce départ imprévu. Ce fut une de ces cérémonies que le commandant Mury appelle les « messes triomphantes » du Père Lenoir[1]. On avait espéré pouvoir la célébrer en plein air, dans le parc du château. Mais au dernier moment la pluie contraignit à s'entasser dans l'église. L'aumônier y prononça un discours qui fit sensation et dont les auditeurs voulurent immédiatement avoir des copies. L'année suivante, le général Gouraud évoquait encore le souvenir de cette « Pâque inoubliable de 1915 au milieu de ses braves marsouins[2] ».

Après avoir rappelé pourquoi Pâques est la fête de l'espérance chrétienne, le Père montra qu'elle « est aussi la fête de l'espérance nationale, parce qu'elle grandit, parce qu'elle exalte le patriotisme ».

La foi catholique, en effet, dit au soldat que ses devoirs de

[1] Lettre à Mme Lenoir, *8 juillet 1917*.
[2] Lettre au Père Lenoir, *26 avril 1916*.

soldat, — devoirs d'obéissance aux chefs, de bravoure dans le combat, d'endurance, de sacrifice total de soi au pays, — sont des devoirs sacrés, auxquels il ne peut se soustraire sans désobéir à Dieu même.

De plus, la foi catholique, — la *vraie* foi, celle qui passe dans les *actes*, — donne au soldat le réconfort nécessaire aux heures où faiblirait son patriotisme. Par la prière et la confiance en Dieu, par la sainte communion où le corps du Christ communique à notre âme sa force divine réellement présente sous l'apparence d'une petite hostie, elle centuple la valeur d'un homme, et souvent d'un défaillant fait un héros, — comme de ce petit engagé qui fut l'un des vôtres : il vint un jour se jeter dans mes bras en sanglotant : « Mon Père, c'est plus fort que moi, j'ai peur. » Je m'efforçai de rallumer en lui la foi catholique de son enfance et il partit, emportant la sainte communion. Quand je le retrouvai, deux jours après, il rayonnait de gaieté : « Mon Père, devinez ce qu'a fait en moi Notre-Seigneur? Je n'ai plus peur du tout. » A l'assaut qui suivit, il tombait en pleine gloire dans la tranchée allemande conquise.

Enfin la foi catholique exalte le patriotisme, parce qu'au delà du sacrifice suprême elle nous promet une vie meilleure, infiniment plus heureuse que les plus heureuses d'ici-bas, où, sans séparation, sans guerre, sans larme aucune, se retrouveront pour toujours ceux qui se sont aimés et que la mort a momentanément séparés, — si, du moins, ils meurent dans l'amitié de Dieu, la conscience pure.

A ce triple titre, — par ses lois qui divinisent le patriotisme, par ses sacrements qui le soutiennent, par ses sanctions qui le rémunèrent, — la foi catholique est la grande force du soldat. Et voilà pourquoi, en ces Pâques de 1915, je dis que la résurrection de cette foi dans nos âmes est le plus sûr gage de notre résurrection nationale.

Mes chers amis, vous connaissez le tableau célèbre d'Édouard Detaille, intitulé « Le Rêve ». C'est la nuit, au bivouac. Les feux veillent près du drapeau qui repose, étendu sur les faisceaux ; autour, les soldats dorment, enroulés dans leurs capotes, et, au-dessus d'eux, en rêve, défilent toutes les gloires, toutes les vaillances de la patrie, depuis Clovis, Charlemagne, saint Louis, la bienheureuse Jeanne d'Arc, jusqu'aux grenadiers de l'Empire et aux cuirassiers

de Reischoffen, jusqu'à vos aînés du 4e colonial, les marsouins de Bazeilles. C'est la France qui passe, la France de l'histoire, vaincue parfois, mais toujours héroïque, toujours grande, et finalement invincible.

Aujourd'hui, en cette fête de la Résurrection, je vous invite à voir, faisant suite à ce même cortège historique, tout un défilé nouveau, celui des frères d'armes et des chefs que nous avons laissés en Belgique, sur la Meuse, sur la Marne, dans nos tranchées, depuis le colonel Boudonnet et les généraux Reymond, Caudrelier[1], jusqu'aux héroïques petits soldats disparus dans les assauts et dont personne, rien, pas même une croix de bois, n'a gardé le nom. Il me semble les voir tous passer au-dessus de notre messe de Pâques, non plus en rêve, mais vivants de la vie réelle, éternellement heureuse des Saints. Saluons! C'est encore la France qui passe, la France de là-haut. Car ils ont emporté avec eux l'amour qui les menait à la mort et maintenant, près du Christ ressuscité, ils continuent de servir la patrie en appelant de leurs supplications toutes-puissantes sa résurrection nationale et religieuse.

Puissent-ils, mes amis, ah! puissent-ils nous mettre au cœur assez de bravoure, assez d'enthousiasme, assez de patience, assez de religion, pour que nous achevions nous-mêmes l'œuvre qu'ils ont commencée dans leur sang! Et qu'enfin, avec le secours de Dieu, nous rendions à notre France bien-aimée son territoire, ses droits, son honneur, et ce qui par dessus tout a fait sa grandeur passée et fera sa grandeur future, sa foi catholique, sa foi convaincue, pratiquante, de Fille aînée de l'Église.

On pourrait se demander où le Père Lenoir trouva le temps d'écrire ce discours, dont nous n'avons transcrit que la moitié... Mystère! Mais il y en a beaucoup du même genre dans sa vie. Si nous avons tenu à citer cette grande page, ce n'est pas qu'elle soit plus achevée de

[1] Sur la mort du colonel Boudonnet Cte la 4e brigade coloniale, voir plus haut p. 70. Sur le général Reymond, voir p. 133. Le général Caudrelier, qui commandait la 6e brigade coloniale, avait été tué d'une balle en plein front, le 30 novembre, près la Ferme de Beauséjour.

forme que tant d'autres, mais parce qu'elle exprime l'idée centrale de sa vie de guerre. Là se trouve le point d'insertion entre son apostolat religieux et son apostolat militaire, qui les explique l'un par l'autre et qui les liait ensemble au point de n'en faire qu'un.

Aux yeux même d'un incroyant, cette exaltation du patriotisme par la foi religieuse eût suffi à conseiller la multiplication des prêtres aux armées. Chez celui qui vivait intensément de ces convictions, elles harmonisaient au mieux le prêtre et le soldat et faisaient de lui dans toute la plénitude du terme l'*aumônier militaire*.

*
* *

Le Vendredi et le Samedi Saints, le Père avait circulé dans tous les cantonnements pour distribuer les *œufs de Pâques*, sans oublier, comme en témoigne une note de l'agenda, d'en réserver pour les mitrailleurs restés en position à Beauséjour. Chaque œuf, raconte un marsouin qui en avait gardé bon souvenir, contenait « un petit 75, une médaille et deux petits ninas ou un gros cigare, ornés d'une jolie faveur, car le Père était si minutieux que rien ne manquait[1] ». Il y en avait deux mille, tous confectionnés à Paris par les jeunes filles du patronage Saint-François-de-Sales.

La distribution de ces cadeaux fut un événement. Voici comment débute la lettre où le Père remerciait ses collaboratrices :

« Hé! monsieur l'aumônier, pourquoi que ces jeunes demoiselles n'ont pas mis leurs noms complets au bas de leurs gentils billets? Nous aurions voulu les remercier! C'est vraiment chic ce qu'elles ont fait là! »

[1] Témoignage de Joseph Hugon.

Et moi d'abonder dans leur sens : oui c'est « vraiment chic », si chic que ces vieux « poilus » qui m'en parlaient ainsi dans la tranchée, en avaient la larme à l'œil.

Le narrateur dit : « dans la tranchée ». Dès le lundi de Pâques, en effet, le régiment était remonté en ligne; les obus et les balles avaient recommencé leur œuvre de sang. En guise de remerciement, néanmoins, l'aumônier trouve, en prenant sur ses nuits, le temps d'écrire pour ses bienfaitrices anonymes un nouveau chapitre de sa *Légende dorée.*

Beaucoup de ces pauvres coloniaux n'ont pas la moindre notion d'une vie future. Parmi les jeunes recrues façonnées par l'école sans Dieu, la plupart devant mon Crucifix sont incapables de me dire ce qu'il représente... « Probablement quelqu'un qui avait fait beaucoup de mal, » me répondait l'un d'eux.

Perdues dans la masse, quelques âmes ravissantes, comme ces deux orphelins de dix-huit ans qui s'aimaient en frères et ne vivaient qu'ensemble pour mieux défendre leur pureté. L'autre nuit, ils devaient donner l'un à côté de l'autre leur premier assaut. Ensemble ils avaient, en attendant le signal, récité l'acte de contrition et le chapelet. Je leur avais renouvelé l'absolution, mais je savais combien leurs deux âmes étaient pures et prêtes à partir pour le ciel... A peine lancé, Léon tombe frappé d'une balle à la tête : « Jean, Jean, embrasse-moi pour la dernière fois... Dieu! Mon Dieu!... Maman!... Oh! la Victoire!... Jean, tâche de me rejoindre là-haut. » Et ce fut tout; le bonheur commençait pour lui. Vous croiriez que je compose à plaisir ces mots, où en quelques secondes l'enfant a tout résumé; non, ils sont textuels et j'en avais les larmes aux yeux, moi qui m'endurcis à tout.

Il y a quatre jours, première communion d'un acrobate, qui, maintenant, derrière son créneau, apprend ses prières avec une ferveur exemplaire.

Avant-hier, première communion d'une nouvelle recrue

qui sort d'une maison de correction. Ce petit, en se relevant de sa communion, m'embrasse en me disant : « Je ferai mon devoir tant que je pourrai. » Pour réparer le mal qu'il avait fait, il entreprit de sauver l'âme de ses camarades ; il y a travaillé ces deux jours avec une ferveur digne des premiers chrétiens. Hier soir, il m'arrive, triste, mais pas découragé du tout : « J'ai dit à un camarade de se confesser, il s'est foutu à rire ! » Ce matin, il m'en amène un autre : « Tenez, en voilà un. » Et c'était un gros poisson. Je félicite et remercie mon petit apôtre. Il me répond : « Je vous les amènerai tous. »

Vous voyez qu'il y a encore de la générosité dans nos pauvres marsouins. L'un d'eux, — ordonnance du capitaine F*** qui fait enlever les crucifix partout où il les rencontre, parce que « les crucifix attirent les marmites », — s'échappe presque tous les matins et se glisse furtivement jusqu'à moi pour recevoir en cachette la sainte communion qui est toute sa force...

Cette longue lettre, dont nous n'avons cité que des extraits, se terminait par cette requête :

Chères bienfaitrices de mes marsouins, continuez à prier pour les âmes qui se font encore attendre ; vos supplications l'emporteront tôt ou tard. Mais dépêchez-vous, car la mort nous en enlève chaque jour un bon nombre.

C'est que, depuis le 6 avril, le 4e colonial était revenu au *Fortin de Beauséjour*.

CHAPITRE IX

LE FORTIN DE BEAUSÉJOUR

FÊTE DE LA BIENHEUREUSE JEANNE D'ARC
LA « BLESSURE HEUREUSE »

(Avril, Mai 1915)

Du 24 mars au 30 mai, le 4e colonial passa au *Fortin* six périodes de six jours, alternativement relevé par le 24e colonial pour des repos de même durée. A sa droite, dans le secteur de la cote 180 et du *Promontoire*, le 8e alternait de même avec le 22e.

Rude secteur que celui du *Fortin!* Malgré les harcèlements continuels d'un ennemi inquiet, dans un terrain défoncé par des milliers de projectiles, il fallait équiper un front tout nouveau sur plus de quinze cents mètres... Tout était à créer : tranchées de tirs, boyaux, emplacements de mitrailleuses, dépôts de matériel, abris, défenses accessoires, lignes téléphoniques. Et, pour exécuter ce travail, quelle atmosphère tout autour de soi, quel spectacle macabre!

Dans ce *Fortin*, a écrit le Père Lenoir, l'odeur des cadavres nous prenait à la gorge; plus de deux mille hommes, Français et Allemands, tués sur le coup ou morts après d'inimaginables agonies, étaient là en décomposition, jusqu'en bordure des parapets. Impossible de les enlever sans être visé à coup sûr par les mitrailleuses et impossible aussi de

creuser la terre, — ce qu'il fallait pourtant bien, — sans piocher dans des cadavres; et tout au long des tranchées on frôlait des membres suintants, des crânes ouverts [1].

Dans ces conditions, l'assainissement du champ de bataille, qui s'imposait pourtant, ne pouvait pas être rapide. Pour l'entraver, le temps parut se coaliser avec l'ennemi. De la fin de mars au milieu d'avril, la pluie tomba sans interruption, fine et pénétrante, démolissant les travaux avant même qu'ils fussent achevés.

Et cependant, écrivait le capitaine Coville, « on trouve ce bon abbé Lenoir partout où l'on s'y attend le moins, à quinze mètres des Boches, distribuant aux hommes des cigarettes ou descendant les boyaux avec un blessé sur le dos ».

« Il fallait, déclare-t-il lui-même, se dépêtrer d'une boue gluante où l'on enfonçait jusqu'à mi-cuisse. Y trébuchant à chaque pas, les hommes étaient littéralement enduits de marne blanche, vêtements et peau, depuis la chaussure jusqu'au képi. » Plusieurs la nuit s'enlisaient, si bien qu'on devait les faire dégager par des équipes armées de pelles. D'autres, blessés par les obus qui ne cessaient eux aussi de pleuvoir, tombaient et se noyaient dans la boue profonde.

[1] *Deux marsouins de 1915,* dans *l'Eucharistie au front,* p. 24 (Toulouse, 9, rue Montplaisir). Dans ce récit, dont chaque détail pris à part est authentique, le Père Lenoir a rapproché des faits qui appartiennent à des dates diverses. Grâce à sa correspondance et grâce à de précieux témoignages (entre autres du général Pruneau et du capitaine Monnier), nous avons pu facilement les utiliser à leur place chronologique.

Dans ces pages émouvantes, nous voyons *Fred* l'apache ramené une première fois au devoir par *Petit-Pierre,* puis repris durant une période de convalescence par ses habitudes anciennes, travaillé de nouveau, à son retour au front, par la grâce divine aidée de *Petit-Pierre,* et finalement revenant à Dieu quelques jours avant que les deux amis ne soient tués l'un à côté de l'autre, en donnant l'assaut. Voir plus loin, p. 246.

J'en recueillis un, raconte l'aumônier, dont rien à la surface gélatineuse ne décelait la présence; mais mon pied avait buté contre le cadavre. Il venait sans doute de tomber là quelques instants avant que je n'arrive. Dans ce bloc informe je cherchai quelque apparence de chair pour y appliquer les saintes huiles.

Les Allemands ne pouvaient accepter de voir ainsi leur *Fortin* devenir peu à peu le nôtre. Cette redoute avancée les gênait.

Le 7 avril, un déserteur nous prévient qu'une attaque est projetée pour le lendemain. Ses affirmations sont tellement précises que des ordres sont donnés pour la recevoir. Effectivement l'attaque ennemie, menée par six compagnies, se déclenche vers 17 h. 30. Elle est arrêtée partout, sauf aux saillants extrêmes où une compagnie, trompée, a-t-on dit, par l'avance de l'heure allemande, se laissa surprendre et enlever un élément de tranchée. Deux contre-attaques, aussitôt montées, échouent; blocs de boue visqueuse, les hommes ne peuvent amorcer leurs grenades, les mitrailleuses s'enrayent et l'on ne voit même pas, dans la nuit, sur quoi piquent les baïonnettes.

L'honneur de reprendre la tranchée perdue devait revenir à la compagnie de prédilection du Père Lenoir, la 4e, alors commandée par le capitaine Coville.

Colonial de carrière, ayant fait campagne en Afrique, deux fois blessé en septembre 1914, Pierre Coville, à son retour au front, était vite devenu un fidèle de l'aumônier. « Ici, écrivait-il, je vis en esprit complètement avec le ciel; il me semble qu'on ne peut faire autrement, car la ligne des tranchées est bien souvent la frontière qui sépare la vie de la mort[1]. »

Cette attaque, a raconté le Père Lenoir, fut splendide.

[1] A la mémoire de Pierre Coville. Extraits de lettres, p. 16.

Depuis le début de la campagne, je n'ai encore rien vu d'aussi beau, d'aussi bien mené, d'aussi tranquillement héroïque de la part de tous. Or la plupart de ceux qui donnaient l'assaut avaient d'abord reçu la sainte communion, et beaucoup m'ont dit depuis : « Jamais je n'avais marché avec autant de courage, parce que j'avais reçu le bon Dieu et qu'avec lui, je me sentais plus fort que tout. » Un officier qui les conduisait et qui y trouva la mort me criait en s'élançant : « Monsieur l'aumônier, nous sommes à la fête[1] ! »

*
* *

Quand, après le repos de Hans, le 4e reparut, le 18 avril, au *Fortin*, il y apportait un drapeau du Sacré-Cœur, offert au régiment par la mère du général Gouraud et béni la veille par l'aumônier. De plus, la tenue des coloniaux était modifiée. Vêtus de bleu horizon, ils ne conservaient de leur ancien costume que l'ancre marine au képi... Mais rien n'était changé dans leur belle ardeur.

Ainsi qu'à Massiges, les Allemands vont essayer de prendre leur revanche dans la guerre souterraine...

Le génie veille et découvre trois fourneaux de mines en préparation au saillant nord-est du Fortin. Le 23 avril, l'artillerie est alertée. Les mitrailleuses, placées par le colonel Pruneau lui-même, sont en mesure d'arrêter net toute sortie. La 8e compagnie, pour racheter sa négligence du 8 avril, doit, sitôt après l'explosion, occuper l'entonnoir.

Mais alors, écrit le Père Lenoir, quels procédés d'apaches ! Comme nous prévoyions que leur mine sauterait le soir, nous avions fait évacuer la tranchée, n'y laissant que quelques guetteurs. Les Allemands s'en étant aperçus ont simulé une

[1] Lettre au patronage de Saint-François-de-Sales, *13 avril.*

petite attaque par des tirailleurs sacrifiés : aussitôt nous dûmes garnir notre tranchée, et c'est alors qu'elle sauta[1]... creusant sur une longueur de près de cinquante mètres un entonnoir dont l'ennemi voulait profiter. Mais en un instant, avant même que de l'autre côté le commandement de sortir fût donné, nos marsouins [deux sections de la 8e, commandées par le lieutenant Kern] d'un bond avaient franchi le parapet et sauté dans l'entonnoir. Spontanément, de ces héros courant à la mort, un chant avait jailli, repris aussitôt par tous :

Allons, enfants de la patrie !...

En face, à cinq mètres, les fusils allemands crépitaient. De droite et de gauche les mitrailleuses balayaient les abords du trou, et le sifflement strident de leur va-et-vient fauchait les renforts. Mais le bruit des balles et les cris des mourants se perdaient dans le vacarme des obus. Le canon-revolver rugissait presque à bout portant; les lourds 105 ronflaient, puis éclataient comme des tonnerres, soulevant des colonnes de terre et de fumée noire; nos bombes de 58, actionnées moins d'une minute après l'explosion, s'abattaient sur les tranchées adverses, pendant que les 75 passaient rageurs par-dessus nos têtes et avec une précision effrayante craquaient là à vingt mètres des hommes qu'ils protégeaient. On n'y voyait plus. Un nuage opaque, brûlant, à l'odeur âcre, empoisonnante, couvrait le Fortin. Dans cette nuit subite, l'éclatement des grenades jetait des lueurs rougeâtres, illuminant une mêlée monstrueuse de corps renversés, de baïonnettes, d'écrasements à coups de crosse, à coups de pied. Pour comble d'horreur, chaque obus, frappant des cadavres, faisait gicler sur les vivants des lambeaux de chair humaine, fraîche ou pourrie.

... Et du fond du gouffre, à travers ce fracas de mort, on entendait toujours monter, alerte, rythmée, enthousiaste, la *Marseillaise*[2].

Dans cette formidable explosion, un petit converti de 19 ans, charmant enfant sorti d'une maison de correction, m'a fait cette joie et cette peine de succomber vaillamment.

[1] A ses parents, *26 avril*.
[2] Deux marsouins de 1915, *op. cit.*, p. 25.

Enseveli d'abord, il a pu se dégager et se trouva au fond de l'entonnoir; sur le bord, la silhouette d'un gradé allemand qui déchargeait son revolver. Le petit saisit le fusil d'un cadavre et bondit sur le Boche, qui tombe en pirouettant. Puis il veut sortir du trou; une bombe à main lui arrive en pleine figure; il a le sang-froid de la saisir au vol et, avant que la mèche n'ait produit l'explosion, de la retourner à l'expéditeur. Il se bat ensuite à coups de baïonnette et de crosse, jusqu'à ce qu'un obus l'abatte. Sur son brancard, où il souffrait de tous les membres, il riait encore d'un vrai fou rire, en pensant à la pirouette du Boche, et il me redisait son désir de revenir se battre le plus tôt possible. Et ce petit ne sera pas décoré, car il faudrait en décorer cent autres qui ont eu le même héroïsme. Devant eux, j'ai honte de porter ma croix.

Et il ajoutait :

Vraiment, ce 4e colonial est merveilleux. J'en suis d'autant plus heureux que le colonel l'attribue en premier lieu à la « christianisation » du régiment[1]

*
* *

Une magnifique cérémonie allait encore accroître cette vitalité, gravant plus profond dans les esprits les enseignements du jour de Pâques.

Le 2e dimanche de mai ramenait l'anniversaire de la délivrance d'Orléans par la Sainte de la Patrie, la bienheureuse Jeanne d'Arc. C'était le cinquième jour d'une période de repos; on avait eu tout le temps pour les préparatifs. Le soleil, cette fois, était de la fête.

La cérémonie put se dérouler dans le parc du château de Hans, là où Brunswick, après la bataille de Valmy, avait jadis signé l'ordre de retraite de l'armée prussienne. Une prairie tout émaillée de boutons d'or

[1] Lettre à ses parents, *26 avril.*

servit de parterre. Sous un marronnier qui devait être déjà gros du temps de Gœthe, l'autel avait été dressé, rustique, robuste, bien en vue et surmonté du drapeau du Sacré-Cœur. Sur le devant, une ancre marine en verdure affirmait l'esprit de corps. Accrochées à des mâts portant en panoplie les drapeaux alliés, de larges banderoles tricolores flottaient, dessinant le chœur. Au premier rang des états-majors, face à l'autel, le général Berdoulat, qui depuis quelques jours remplaçait le général Gouraud; à côté de lui, le général Malcor. Le nombre des communions distribuées ce matin-là par plusieurs prêtres qui vinrent aider le Père Lenoir est évalué par le capitaine Monnier à douze cents[1]. Faute de ciboire suffisant, on avait dû consacrer les hosties dans une petite corbeille soigneusement garnie de corporaux à l'intérieur.

Mais, au dire d'un troupier dont l'orthographe est aussi naïve que l'admiration, « le plus beau se fut de voir accompagner le saint sacrement à l'église escorter par le piquet en armes bayonnette au canons et musique en tête. Seté beau a voir car ont avait jamais vut ça ».

Afin de se conformer au « règlement », personne n'avait été commandé pour ce piquet. Mais les volontaires s'offrirent si nombreux qu'il fallut choisir; et l'on admit à l'honneur d'escorter le « *Chef* » ceux qui avaient eu les plus belles citations pour leur conduite au Fortin de Beauséjour.

Ce fut joie intense pour l'aumônier, on le devine, de voir ainsi les plus braves de ses marsouins tout fiers de rendre à son bon Maître les honneurs d'autrefois : « Piquet en armes, avec commandements et saluts, présentation des armes, sonneries de clairons et musique ».

[1] Lettre du 20 mai. Le capitaine Monnier, dont on retrouvera si fréquemment le nom dans notre récit, était arrivé depuis un mois à la 4e Cie comme sous-lieutenant.

Bien souvent, des survivants de cette fête du 9 mai, officiers supérieurs ou hommes de troupe, en ont évoqué devant nous les heures enthousiastes. Leurs regards se fixaient alors dans une contemplation de rêve, ou bien s'abaissaient dans un geste de recueillement, comme pour mieux en rassembler les lambeaux évanouis.

Mystérieusement, ce jour-là, au souffle de la parole du Père Lenoir, ils avaient senti dans les drapeaux, sur cette foule en prière, palpiter l'âme du régiment. Nul ne pouvait soupçonner alors que, deux ans plus tard, cette date du 9 mai se nimberait de lueurs sanglantes dans les montagnes de Macédoine.

Le fait est que le Père Lenoir avait merveilleusement mis en valeur dans son allocution ce qui pouvait resserrer la confiance mutuelle. Il n'y eut pas jusqu'aux deux chefs du corps colonial, — le général Gouraud, qui était en route pour les Dardanelles, et son successeur nouvellement arrivé, — qui ne furent avec une grâce discrète salués l'un et l'autre, le plus naturellement du monde, sans que la trame du discours en fût suspendue.

Il n'est pas besoin d'avoir fréquenté l'école, déclare tout d'abord l'orateur, il suffit d'avoir grandi sur les genoux d'une mère française, pour connaître les gloires nationales qu'évoque cette fête de la bienheureuse Jeanne d'Arc.

Et après avoir retracé la merveilleuse histoire de cette fille illettrée qui, en un siècle où la France agonisait, sut, malgré des chefs engourdis dans le luxe et le plaisir, malgré une armée démoralisée, malgré la timidité tremblante de ses dix-sept ans, mais sur l'ordre de Dieu, bouter l'envahisseur hors de nos frontières, le prêtre révélait le secret de ses succès miraculeux :

Tandis que d'autres élaboraient des plans de combat, elle,

véritable ouvrière de la victoire, généralissime dont la tactique devait seule être efficace, commençait par christianiser l'armée. Du plat de son épée elle chassait les femmes de mauvaise vie qui souillaient les camps; tour à tour suppliante et terrible, elle imposait silence aux chansons obscènes : « Ce sont les péchés mortels qui perdent les batailles, » redisait-elle. Puis elle organisait la prière, et, quand venait l'heure des assauts, elle voulait que tous fussent d'abord réconciliés avec Dieu et unis à lui dans la sainte communion. L'Eucharistie, cette hostie où, pour mieux nous fortifier, Jésus-Christ lui-même se cache sous la frêle apparence d'un peu de pain, était, aux yeux de Jeanne, le foyer de la vaillance et du succès : « Nous bataillerons; mais c'est Dieu qui nous donnera la victoire. Or, Dieu est là : prenez-le avec vous. » Les soldats se laissèrent convaincre; et, quelques mois après, Jeanne entrait avec eux, victorieuse, dans la cathédrale de Reims pour y faire sacrer Charles VII roi de France, roi d'une France nouvelle, ressuscitée.

Mes amis, entre la France envahie de 1429 et la France envahie de 1915, il y a une analogie frappante.

Notre condition, il est vrai, est préférable de tous points. Au lieu du dauphin et de son entourage d'incapables, nous avons des chefs qui forcent l'admiration de l'Europe et la confiance de leurs troupes. Et, *quand les nécessités de la stratégie ont privé le corps colonial d'un général universellement acclamé, profondément aimé, on a pu faire aussitôt taire nos regrets par le choix de son successeur :*

« ... PRIMO AVULSO, NON DEFICIT ALTER
« AUREUS[1] ».

Au lieu des archers aveulés devant Orléans, nous avons les marsouins de Massiges et de Beauséjour; nous vous avons, vous, mes chers enfants, que je vois ici formant le piquet d'honneur et qui avez trouvé tout simple, tout naturel, de vous jeter dans l'entonnoir du *Fortin* en chantant la *Marseillaise*. Au lieu des querelles entre Armagnacs et

[1] Dans Virgile, à qui elles sont empruntées (Enéide, VI, 143), ces paroles signifient :

Coupez un rameau d'or, un autre lui succède.

Bourguignons, nous avons l'union de tous les partis dans la défense commune, l'union de tous les grades et de tous les cœurs dans la souffrance commune des tranchées, et de cette dernière union je ne veux pour preuve que la joie sincère, intime, dont vous avez tous rayonné en apprenant ces jours-ci les distinctions si glorieusement conquises par vos chefs du 4e et du 42e[1].

Oui, de tous points, notre condition est préférable à celle des troupes de Jeanne d'Arc. Et cependant la victoire est lente, bien lente à venir...

Pourquoi? Ne serait-ce pas que nous négligeons cette intervention divine dont parlait la Bienheureuse, facteur nécessaire et premier de nos victoires nationales?... Nous supputons le pouvoir destructeur de nos engins, le nombre de nos munitions, les forces physiques et morales de nos hommes, la durée des approvisionnements, et nous avons raison. Mais, pour que les calculs soient exacts, il faut peser aussi et tout d'abord la valeur surnaturelle de nos âmes. Quelle est-elle?... Que vaut notre foi? notre prière? notre abnégation? notre pureté?...

Au matin de ce même jour, devant les bastilles d'Orléans que l'ennemi avait peu à peu surélevées, Jeanne criait à ses hommes : « Mettez Dieu en vous et, fussent-ils accrochés aux nuages, nous les aurons. » Aujourd'hui, entendez-la vous redire : « Mettez Dieu en vous et, fussent-ils accrochés au fond de leurs mines, nous les aurons... »

Oui, nous les aurons, et bientôt. Ce sera le triomphe de la bienheureuse Jeanne d'Arc de ramener nos étendards victorieux dans cette cathédrale de Reims où, près du baptistère de Clovis, elle-même chanta jadis la libération du territoire et les immortelles destinées de notre peuple. Sous les mêmes voûtes, dont les plaies encore béantes attesteront l'impuissance finale de la force contre le droit, nous chanterons, nous aussi, la prédilection divine une fois de plus affirmée et la France retrouvant dans un christianisme plus vrai une vie nouvelle de grandeur et d'union.

[1] Le colonel Pruneau, commandant le 4e colonial, venait, le jour même, d'être promu officier de la Légion d'honneur. Le 42e colonial, arrivé de l'Argonne depuis peu, alternait avec le 33e colonial pour tenir le secteur de Massiges, entre la 2e et la 3e division coloniale.

*
* *

« Nous les aurons, et bientôt! » avait dit l'aumônier. Deux jours après, « revenu au poste d'honneur » du *Fortin*, il exprime encore son « espoir de plus en plus affermi d'une prochaine marche en avant ». C'était le temps où, à une autre extrémité du front, en une seule journée, la Targette avait été prise ainsi que la moitié de Neuville-Saint-Vaast et l'est de Carency; où, en moins de deux heures, partant du bois de Béthonval, un détachement du 33e corps, le corps d'armée du général Pétain, avait dépassé le célèbre *Labyrinthe*, réseau inextricable de réduits bétonnés et de barbelés, franchi quatre kilomètres sous le feu, et s'était engagé sur la crête de Vimy... La trouée était virtuellement faite. Les Allemands avaient commencé un instant à évacuer Douai... Toutes les espérances étaient permises.

Hélas! il fallut, à Beauséjour, en revenir à la guerre de tranchées et à la pire de toutes, la guerre de mines.

Mais dès lors nous avions sur ce point rattrapé l'avance prise par les Allemands. A la date du 7 mai, le capitaine Monnier comptait déjà, « rien que dans le secteur de sa compagnie et de la voisine, *onze* mines avançant vers les Boches ». Les camouflets se multiplièrent, enfouissant chaque fois dans leurs terriers, à huit ou dix mètres de profondeur, les sapeurs bavarois, tant et si bien qu'aux alentours du Fortin, les coloniaux finirent par dominer sous terre, comme ils l'avaient fait au grand jour.

Mais la fatigue était intense. Tant de déceptions relativement à la fin de la guerre semblaient engourdir les corps et les âmes. Et parmi les nouvelles recrues, ceux que le Père Lenoir appelait « ses chers petits 15 », certains risquaient de se laisser paralyser même avant

d'agir. Heureusement, les fêtes de Pentecôte retrouvèrent le 4e colonial à Hans. Plus que jamais tous avaient besoin du don de force, promis par l'Esprit-Saint.

Quand la mère est outragée, est-ce que les fils marchandent leur peine pour la défendre? Nous défendons ici notre mère la France violée, et nous chercherions à nous soustraire?

Rejetez encore, je vous en prie, comme une expression de lâcheté, ce mot que vous entendez trop souvent, la « blessure heureuse ». Heureuse, une blessure qui vous empêche de défendre plus longtemps votre mère? heureuse, une blessure qui prive le régiment d'un fusil? heureuse, une blessure qui vous rend inutiles à la cause sacrée, pressante, qui réclame toutes nos forces?

Je ne veux plus entendre ce mot-là parmi vous : il n'est pas chrétien, ni français. *Il n'y a qu'une blessure heureuse, celle qui permet de rester au poste.*

Mes chers amis, avez-vous remarqué, à Beauséjour, ces pommiers en fleurs qui bordent le ruisseau de Marson; ils sont écartelés, déchiquetés par les obus. Mais, de leurs troncs ouverts qui saignent encore, entre les branches brisées ou mortes, les branches vivantes se sont redressées, parées de fleurs et bientôt de fruits. Il semble que ces pauvres arbres voulant donner jusqu'au dernier atome de leur substance aient puisé dans leurs terribles blessures mêmes un surcroît de sève et de beauté.

Quand vous les reverrez, pensez à vous et demandez au Saint-Esprit la force de donner, vous aussi, jusqu'au dernier souffle de vous-mêmes; et tant qu'il restera un peu de sang dans vos veines, un peu de force dans vos bras, d'en faire éclore des fleurs d'héroïsme et des fruits de victoire pour la France...

Durant les jours de repos du mois de mai, chaque soir, de pareils accents avaient raffermi les cœurs. Sur le point de remonter dans la région privilégiée des mines, au saillant extrême du *Fortin,* un officier qui ne se sentait « pas grande vocation pour l'engloutisse-

ment » rendait ce bel hommage aux efforts de l'aumônier : « Nous repartons malgré tout avec entrain et bonne humeur... Il me semble que mes hommes et moi nous sommes abrités par le manteau de la Sainte Vierge, comme ces corporations et confréries qu'on représentait au Moyen Age groupées toutes petites autour d'une grande Vierge de miséricorde qui étendait son manteau sur tous. »

A la surprise générale, le secteur de Beauséjour était devenu calme. Advint un jour où l'on ne compta, — chose merveilleuse — ni tué ni blessé, et une nuit où l'ennemi « encaissa une tournée de 75 et cent douze torpilles aériennes[1] » sans répliquer.

Plus de *minenwerfer* ailés, presque plus de *coucous,* ces oranges à longue queue qui sifflaient sans arrêt; plus de ces *saucisses* qui planaient narquoises, cherchant un coin de figure à fracasser, plus de *bouteilles,* plus de *sacs à charbon,* plus de *chapeaux d'évêques,* presque plus de grenades.

Sur le rebord des tranchées engraissées de sang humain, le printemps profitait de l'accalmie pour épanouir hâtivement les reines des prés et les coquelicots... Décidément, Beauséjour recommençait à mériter son nom ; il devenait indigne des marsouins.

Et en effet le corps colonial allait être relevé... Rejoindrait-il aux Dardanelles le général Gouraud? Irait-il aider les Italiens à se mettre en branle? Les pronostics allaient leur train.

Toujours est-il qu'à partir du 26 mai, le 16e corps étendit sa droite jusqu'aux abords de Massiges et le 15e corps entra en ligne plus à l'est. Libérés, les coloniaux commencèrent à se concentrer au nord-est de Châlons.

[1] Lettre du capitaine Monnier, *29 mai.*

CHAPITRE X

UNE MISSION VAGABONDE

DONS ORATOIRES DU PÈRE LENOIR

CHAMPAGNE - PICARDIE *ALLER ET RETOUR*

(Juin, Juillet 1915)

Depuis dix mois que durait la guerre, les coloniaux du 1er corps n'avaient jamais eu de relâche. On allait les remettre à neuf. De l'un à l'autre ils se répétaient avec orgueil ces paroles que le général Joffre avait prononcées, on l'assurait, tout récemment : « Je ne dis pas que le corps colonial est le meilleur de tous, parce que je ferais des jaloux, mais je le pense. Je vais l'envoyer quelques jours au repos, pour l'avoir sous la main, tout frais, au moment du grand coup. »

Mais l'aumônier ne songeait guère à se reposer. Avant même d'être parti, il préparait vingt projets pour ces jours de trêve, en tout premier lieu celui d'une « petite mission pour ses chers marsouins ». Petite... oui, car dans son for intérieur il ne se faisait point illusion : ce n'était qu'un « prétendu repos. En réalité, écrivait-il à un confident très sûr, on nous envoie à une nouvelle boucherie. A la grâce de Dieu!... Mais combien j'aurais voulu que des apôtres fussent là pour préparer ces milliers de condamnés à mort! »

*
* *

Autour de lui, tous auraient été fort déçus d'avoir une « mission » prêchée par d'autres. Officiers et soldats n'ont qu'une voix pour attester que le Père Lenoir avait des dons oratoires splendides.

Assurément rien du tribun, ni la taille, ni le port, ni la voix. Mais la victoire n'appartient pas toujours à qui parle le plus fort.

« Je suis heureux, écrit le capitaine Monnier, que ses sermons soient conservés. Il avait, là aussi, un talent exceptionnel... et sa parole a fait un bien immense. » — « Il exprimait, précise le général Pruneau, en termes simples et toujours fins, des idées qui faisaient impression aussi bien sur les officiers que sur les hommes. »

« Je n'oublierai jamais, nous a raconté le général Berdoulat, son sermon sur la *blessure heureuse* à Hans !... Merveilleux d'à-propos, il disait admirablement ce qu'il fallait au moment même; des phrases courtes, impératives : on aurait dit la parole d'un chef donnant une décision. Sobre, net, concis, allant droit au but. »

Plus tard, le colonel Thiry dira de lui : « Charmeur dans ses relations individuelles, par ses discours il était vraiment l'homme des foules. »

Et un simple soldat résumera ainsi les sentiments de ses camarades : « L'autorité de sa parole, appuyée sur son indéfectible exemple, était irrésistible. On ne discutait pas avec lui; il fallait se mettre à genoux[1]. »

Cette puissance de conviction fut en bonne partie une conquête de son vouloir. Théologien au scolasticat d'Ore Place, le Père considérait « comme un de ses devoirs d'arriver à bien prêcher » et, durant une année,

[1] Jules Avril, *rapport*, p. 9.

il s'y était exercé tous les jours avec un confrère qui depuis s'est acquis de la notoriété dans le sud-est de la France.

De ses longues études, poursuivies avec une rigueur de méthode impeccable, il avait acquis assez de connaissances pour pouvoir, sans consulter aucune note, mais après quelques minutes de préparation toujours faite la plume à la main, aborder les sujets les plus divers.

De plus, il tenait de ses nombreuses années de professorat un vrai don de clarté. Avait-il à *s'adapter* à son auditoire? A vrai dire, je ne le crois pas. Nulle contrainte dans ses exposés; nul effort de retouche, comme sur un vêtement de confection que l'on recouperait pour l'ajuster. D'esprit éminemment plastique, le Père Lenoir pensait directement sur mesure. Il avait si bien conscience des besoins de ses auditeurs, de leurs faiblesses et de leur noblesse, que, sans le chercher, il pensait *avec* eux. De là ces mots si fréquemment remarqués « qui allaient droit au cœur et ces allusions opportunes qui donnaient à son enseignement une portée extraordinaire ».

Il se pliait avec autant de souplesse aux événements. Pour tirer parti des circonstances, il semble difficile de le surpasser. Un chef qui part ou qui arrive, la prouesse d'un camarade, la lettre d'un blessé, le blason d'une ville qu'on traverse, des coquelicots dans les champs qui entourent l'autel, un ancien prieuré de Malte où l'on cantonne, les églises grecques de Macédoine, tout lui sera une occasion d'enseigner. En sorte qu'un capitaine a pu écrire : « Indépendamment de leur intérêt intrinsèque, ces sermons sont un peu l'*histoire du régiment*, de ses souffrances, de ses déboires, de ses joies et de ses succès. Beaucoup d'entre eux devraient trouver place, en partie, dans la biographie de leur auteur[1]... »

[1] Capitaine Monnier.

Aussi plusieurs allaient-ils aux offices simplement pour le sermon. C'était un fait connu au 4e colonial que le commandant Gicquel, protestant, avait une vive admiration pour le Père Lenoir. « C'est un homme supérieur, » répétait-il. Un autre officier non catholique disait souvent de l'aumônier : « Je respecte cet homme ; sa foi vous remue ; » et quand il discutait de choses religieuses, ce qu'il faisait volontiers dans l'intimité, celui qui désirait clore le débat n'avait qu'à lui lancer cette phrase : « Trouve-moi un abbé Lenoir dans ta religion. » La discussion en restait là.

Tant de qualités permettaient au Père d'aborder avec succès des problèmes très délicats, et de faire comprendre aux troupiers des doctrines dont l'élévation, surtout parmi leurs soucis de guerre, eût semblé pour eux inaccessible[1]. On nous a cité notamment de ce genre des questions concernant la grâce et la liberté, la Providence, la réversibilité des mérites... Et nous aurons l'occasion d'en relever d'autres.

Pour l'instant, seule la « mission ambulante » du premier *grand repos* doit nous retenir.

Elle s'annonça dès les premiers jours de juin, avant la Fête-Dieu, dans les cantonnements qui entourent Saint-Hilaire-au-Temple. Exquise délicatesse de la Providence : un détachement qui rejoignit alors le 4e colonial comptait trois prêtres soldats. « Je trouvai le Père, écrit M. l'abbé Thibon, installé dans la petite sacristie de l'église de Vadenay, se tenant de nuit et de jour à la disposition de « ses enfants ». Il nous reçut

[1] Nous avons trouvé cette remarque en particulier sous la plume des capitaines d'Ussel et Monnier et du lieutenant Bédier.

avec une joie toute surnaturelle, comme ses frères, heureux de compter sur nous pour le seconder et intensifier la vie religieuse du régiment... »

Peu de jours après on se mettait en route... et le 7 juin, au crépuscule, les coloniaux passaient « tangents » à Paris, roulant lentement, mais sans arrêt, en vue de Montmartre. Le lendemain le régiment débarquait à Revelles, à quinze kilomètres au sud-ouest d'Amiens. Le premier corps colonial était devenu réserve du groupe d'armées du nord.

C'est là que le Père Lenoir eut à trancher un cas de conscience angoissant.

Dès les premiers jours de guerre, durant la marche en avant vers la Belgique, le Père avait distribué à ses hommes la communion non à jeun, à toute heure de jour ou de la nuit, déduisant logiquement sa conduite des principes généraux de la théologie morale sur le danger de mort. Pour qu'il ne subsistât pas de doute sur l'application de ces principes, un décret romain « inspiré par l'amour des âmes[1] » avait, le 11 février 1915, fixé ce point de doctrine en notifiant que « les soldats appelés au combat, les soldats sur le front, pouvaient être admis, *servatis servandis*, à la sainte communion sous forme de viatique ».

Pour précises que fussent ces paroles, elles n'en laissaient pas moins place à des interprétations diverses. « Appelés au combat »?... Fallait-il, pour bénéficier du décret, attendre qu'on fût à la veille d'une attaque? Mais alors la plupart des soldats n'auraient plus le temps d'en profiter et le privilège resterait illusoire. « Sur le front »?... Quelle extension donner à ce terme? Nul doute qu'il ne s'appliquât aux secteurs d'où

[1] «... *bono animarum consulere cupiens... milites ad prælium vocatos* (soldati sul fronte) *admitti posse, servatis servandis, ad S. Mensam Eucharisticam per modum Viatici.* » *Acta Apostolicæ Sedis*, 1915 p. 97.

sortaient les marsouins. Le danger de mort n'y était pas chimérique, certes, puisque à cette date le seul 4e colonial avait déjà vu passer dans ses cadres, en tués, malades ou blessés, près de quinze mille hommes!

CANTONNEMENTS DE REPOS - JUIN 1915

Mais ici, à Revelles, à trente ou quarante kilomètres de la ligne de feu, était-ce le front?...

Que faire?... Très humble et défiant de ses propres lumières, le Père consulta.

J'exposai, raconte-t-il, ma difficulté au curé, vieux saint homme du bon Dieu, dont le seul abord et surtout la prière à l'autel m'avaient fait une profonde impression. Je lui montrai le décret qu'il ne connaissait pas, lui expliquai ce que nous faisions depuis dix mois dans un danger continuel, et comment, au repos où nous étions, *il me semblait impossible*

de continuer. Le curé promit de prier et de réfléchir, et de rendre réponse le soir. Et le soir voici ce qu'il me dit : « A mon humble avis, vous *pouvez* et *devez* continuer même ici, et cela pour deux raisons : 1° Votre général vous promet deux ou trois semaines de repos. Qu'en sait-il ? Que l'on ait besoin subitement d'un renfort quelque part, on fera appel aux coloniaux et ils partiront précipitamment sans leur viatique. 2° Quand même vous seriez certains de rester ici trois semaines et davantage, le régime d'exercices auquel sont soumis les hommes tous les jours (le curé les voyait depuis leur arrivée partir chaque matin pour la marche à deux ou trois heures et ne rentrer qu'à dix heures pour la soupe, avec défense de sortir des granges jusqu'à l'exercice du soir), leur rendant absolument impossible la communion à jeun, ils arriveront au dernier jour du repos tels qu'au premier, et ce n'est pas au moment du départ que vous pourrez les confesser et les communier tous. Et cependant, ils ont tous, non seulement le droit, mais le devoir de recevoir le viatique avant d'aller à la mort. Donc, donnez-le-leur dès maintenant : *Sacramenta propter homines*[1].

Ainsi fut fait. Les communions furent nombreuses. Et la fête du Sacré-Cœur se clôtura le dimanche 13 juin par une splendide procession, où les civils furent bien surpris de voir que, parmi les officiers ou les soldats qui ne suivirent pas le Saint-Sacrement, un grand nombre s'agenouillaient pieusement sur son passage. Quant aux autres, nous a-t-on raconté à Revelles même, à tout le moins « s'arrêtaient-ils de fumer leur pipe ».

Comme pour confirmer les arguments du bon curé, le lendemain de la fête, en pleine nuit, l'alerte fut donnée, et tous nos coloniaux furent « subitement enfournés dans des camions pour aller se battre du côté d'Hébuterne, au sortir même de l'auto... De fait nous ne nous battîmes pas, mais nous partions pour cela,

[1] Lettre au Père G. G., *30 novembre 1916*.

et, bien évidemment, sans même avoir eu le temps de passer par l'église[1]... ».

Plus au nord, entre Neuville-Saint-Vaast et Écurie, les « gas à Pétain » achevaient alors la conquête du *Labyrinthe* et prenaient le cimetière de Souchez (17 juin).

Durant plusieurs jours, les coloniaux marquèrent le pas, « trépignant d'impatience, » attendant l'ordre d'achever la trouée.

Une fois de plus, ils furent déçus et l'on revint au repos à l'est de Doullens. Entassés dans le petit village d'Halloy, les 3600 marsouins du 4e n'y trouvèrent pas le confort ; mais leur groupement même favorisait l'action religieuse de l'aumônier. Le Père y reprit, sans tarder, la « mission » commencée à Vadenay. Il en ouvrit cette deuxième phase par une exhortation austère, incisive, sur saint Jean-Baptiste, dont on fêtait le lendemain la nativité.

La mission de ce saint, dit un griffonnage daté du 23 juin, fut d'annoncer la venue du Sauveur et d'y préparer les âmes. Or toute sa préparation se résumait dans ce mot : « Pénitence ! faites pénitence ! » Aujourd'hui, plus que jamais, nous avons besoin du Sauveur, besoin de grâces de salut, pour nous, nos familles, la France. Donc, pénitence ! Que la France tout entière ait eu besoin d'expiation, peut-être !... Je ne sais pas... Nous, du moins, c'est en cet esprit que nous devons accepter nos souffrances, marches et exercices, corvées, séparations...

De cette pénitence qu'il prêchait aux autres, le Père Lenoir donnait l'exemple tout le premier. Comme à Virginy, comme à Courtémont, comme à Vadenay, comme à Revelles, pour être constamment à la disposition de ses hommes, il avait, à Halloy, élu domicile

[1] Même lettre au Père G. G.

UNIVERSITÉ O. M. I. OTTAWA

dans la sacristie de l'église. A ceux qui lui proposaient un gîte moins inconfortable : « Celle de Virginy ne valait pas celle-ci, » répondait-il en souriant. Il est vrai que la sacristie d'Halloy n'avait pas reçu d'obus; mais, de l'aveu même de son occupant, c'était « un trou de 3 mètres 50 sur 2 mètres : juste la place de l'armoire aux ornements, d'une botte de paille et de deux chaises ». C'est là qu'il se tenait jour et nuit, sauf à l'heure du repas de midi. Et « depuis 3 heures et demie du matin, avant la marche, jusqu'à 10 heures du soir, — ou 9 heures suivant la sonnerie du clairon, — c'était un défilé ininterrompu d'hommes qui venaient se confesser et communier [1] ».

Pour ses chers marsouins, il lui arrivait même de se priver des joies les plus douces. Un de ses frères se trouvant alors à vingt-cinq kilomètres, l'aumônier ne crut pas avoir le droit de distraire quelques heures pour aller le voir. « Je ne puis, disait-il, m'absenter aussi longtemps, à cause des soldats qui, continuellement, viennent me trouver à la sacristie [2]. »

Ces enseignements sur la pénitence, la fête du Précieux Sang lui donna quelques jours plus tard l'occasion de les compléter, en rappelant la doctrine de l'expiation : encore un point fondamental dans l'économie chrétienne. Les méprises et les calomnies dont ce dogme était l'objet amèneront à plusieurs reprises le Père Lenoir à y insister. Enseignement délicat qui, mal présenté, risque de faire saigner des cœurs déjà

[1] A ses parents, *28 juin.*

[2] Tel ou tel nous a même affirmé avoir à plusieurs reprises passé une nuit entière à causer avec le Père Lenoir, « de 9 heures du soir au lever du jour. Et malgré sa fatigue, il ne me renvoyait pas. Il répondait avec la même bonté à toutes mes questions, indéfiniment, sur toute sorte de choses. Ce qu'il a fait de bien cet homme c'est inouï. Pour s'en rendre compte il n'y a que ceux qui l'ont connu. » (Témoignage de plusieurs, à peu près dans les mêmes termes, entre autres de Louis Roux.)

meurtris; mais, sur ses lèvres, cette doctrine apaisait les souffrances, exaltait les courages.

Après avoir signalé cette « loi de l'histoire humaine, que toute insulte grave appelle une effusion de sang », Dieu, dit-il, « qui avait toujours formellement interdit que le sang de l'homme lui fût offert, imagina cette folie de venir lui-même sur terre, et incarné, Dieu et homme tout ensemble, de verser son sang, *le sien,* son sang divin, dans un sacrifice qui expierait les fautes de l'humanité ».

Nous pourrions refaire l'histoire depuis deux mille ans, rien qu'en suivant à la trace ce sang rédempteur. C'est une longue et large traînée qui descend du Calvaire, s'étend sur la Judée, gagne peu après tout l'empire romain, le déborde, jaillissant à nouveau de chaque autel et de chaque cœur de prêtre, grossi par toutes les prières et tous les sacrifices qui semblent rouvrir la source divine, arrêté çà et là par les digues de l'indifférence ou de la haine, mais finalement bousculant tous les obstacles et couvrant le monde; véritable fleuve où tous les repentirs sont purifiés, où tous les héroïsmes trouvent leur force, où toute âme qui veut vivre peut se plonger et renaître à la vie divine, immortelle..

Puis, d'un mouvement naturel, la pensée de l'orateur se reportait sur cette autre traînée de sang, que tous ses auditeurs depuis un an voyaient « couler des blessures de leurs camarades ou de leurs propres blessures ». Ainsi que celui du Christ, ce « beau sang de France » était aujourd'hui, comme il avait toujours été dans l'histoire, un « sang libérateur ».

Dès les origines de notre pays, peu à peu il a été répandu en Europe et jusqu'aux extrémités de la terre pour défendre les nations contre l'injustice, pour les délivrer de tout esclavage, pour maintenir dans le monde les libertés religieuses et sociales. Creusez les champs où s'est arrêtée l'invasion

barbare, soulevez les ruines de la Palestine ou de la Syrie, fouillez les plaines de Pologne, les plages du Mexique et des États-Unis, les montagnes d'Arménie, les abords du Vatican, cherchez tous les coins du monde où quelque liberté violée ait appelé au secours, partout vous trouverez la trace du sang français. Et, maintenant encore, le fleuve suit normalement son cours ; s'il coule depuis onze mois, s'il a coulé à Jaulnay, à Massiges, à Beauséjour, c'est une fois de plus pour sauver le pays et le monde entier de la barbarie, c'est pour défendre le droit de Dieu et le droit des gens. — Voilà notre gloire...

Aussi, mes chers amis, à cette heure où la France réclame votre sang, pour continuer son œuvre, je vous supplie de le faire plus pur, plus riche, plus généreux, en y mêlant une fois encore le sang du Christ.

Et le discours s'achevait par l'appel ordinaire à la communion.

Loin des champs de bataille et de ces temps héroïques, nous sommes aujourd'hui peut-être bien refroidis pour vibrer pleinement à ce genre d'éloquence. Serait-ce que des doigts malhabiles ont trop joué de certaines cordes et les ont brisées?

Des journalistes de boulevard ont tellement galvaudé ces nobles sentiments! Mais autre chose est de lire un prêche qui sent l'encre d'imprimerie, autre chose de recueillir le même appel d'une bouche qui vous a maintes fois consolé sous les *minen* au petit poste. C'est grâce à de pareils enseignements que de pauvres enfants déprimés par les horreurs de la guerre virent peu à peu se transfigurer leur vie de sacrifice.

Au reste, l'aumônier était trop bon psychologue pour se maintenir toujours à ces hauteurs. Il visait bien plus à instruire qu'à émouvoir. Volontiers, sa causerie se faisait familière, et, ramassant l'objection courante, il y répondait d'un tour incisif qui semblait

prolonger les conversations de la journée. Ainsi, pour nous en tenir strictement aux sermons de Halloy, voici comment, au soir de la fête de saint Pierre et saint Paul, il terminait une instruction sur l'Église :

Et que personne, parmi vous, n'aille donner à sa lâcheté cette excuse trop fréquente : « Mais je suis catholique, je crois en Dieu, j'ai été baptisé, j'ai fait ma première communion... Je vais de temps en temps à la messe... D'ailleurs je ne fais de tort à personne... Et puis, tenez, j'ai mes médailles ! » Ou bien : « Moi, j'ai ma religion, c'est mon idée ; à chacun la sienne ! » Tout cela, ce sont des prétextes, des paravents pour la lâcheté de qui n'ose pas pratiquer. Si vous avez la foi, vous devez accepter tout ce que l'Église catholique vous ordonne au nom de Jésus-Christ. Dieu est-il le Maître, oui ou non ? Si oui, est-il libre de fixer les conditions qu'il veut à votre entrée au ciel ? Si oui, pouvez-vous en prendre et en laisser ? Et quand viendra l'heure du règlement des comptes, et qu'il vous demandera : « As-tu fait ceci que j'ordonnais ? T'es-tu abstenu de cela que je défendais ? » pourrez-vous lui répondre : « Non, Seigneur ; mais cela c'est *votre* religion, moi, j'avais la *mienne* » ?...

*
* *

Cependant, comme cantonnement de repos, le village d'Halloy était bien misérable. Les coloniaux méritaient mieux. Vignacourt, grosse bourgade de la Somme au nord-ouest d'Amiens, leur ouvrit ses portes. — Le 4e y pénétra « si fier d'allure et d'entrain qu'on l'aurait dit tout frais sorti du dépôt ». Et dès le soir de l'arrivée, le 5 juillet, la splendide église vit sous ses voûtes douze cents hommes, qui continuaient leur « mission ».

C'est à Vignacourt que le Père Lenoir mit, — assurément sans le vouloir, — un lieutenant de ses amis

dans un grand embarras. Un caporal, afin de pouvoir gagner la mission, désirait régulariser sa situation matrimoniale. On résolut de le faire sur place. On veut, écrivait l'officier, « profiter de ce que nous sommes au repos pour faire une grande cérémonie; cela pourrait donner à d'autres l'idée de se mettre en règle. Mais pour que la cérémonie soit convenable, il faut que la mariée soit munie d'une robe. L'aumônier paiera le voyage. Il me demande de fournir la robe. » Or, ajoutait le pauvre lieutenant, encore célibataire, « j'ignore absolument quel prix il faut y mettre, si elle doit être blanche, en drap, en flanelle, en toile ou en satin... » Et il implorait de sa famille ces notions indispensables « le plus vite possible ». Quel fut le dénouement de tant d'efforts? J'en demande pardon aux curieux, mais le roman s'arrête là. Et je crois bien qu'en fait, par suite du vagabondage du corps colonial, tout fut renvoyé au temps de la permission,... ces quatre jours de rêve dont on commençait dès lors à parler.

Il n'y avait en effet qu'une semaine qu'on goûtait les douceurs de Vignacourt, quand, la veille du 14 juillet, le bruit circula que le régiment partait dans la nuit. On maugréa du contretemps : pour la fête nationale, les cordons bleus du village s'apprêtaient, de concert avec les sergents-majors, à régaler les troupiers. Tous ignoraient que les Allemands venaient de donner en Argonne un violent coup de boutoir. L'ordre paraissait ferme; on dut en hâte distribuer tous les extras : vin, biscuits, jambons et cigares, non prévus par la capacité des voitures régimentaires; si bien que, lorsque le contre-ordre arriva, — car un contre-ordre arrive parfois, — le vin était bu, les biscuits et le jambon mangés, les cigares fumés. Une conséquence bien inattendue fut que les réjouissances de la fête nationale se trouvèrent presque monopolisées par l'église. Devant près de deux mille hommes qui faisaient craquer les bas côtés, il y eut grand'messe, avec fanfare, piquet

en armes, comme toujours formé de volontaires. La *Marseillaise* servit d'ouverture, *avant l'entrée du prêtre*. Puis la chorale, merveilleusement transformée pendant ces jours de repos, exécuta des chants palestriniens.

*
* *

Le lendemain, le 4e colonial était revenu en Champagne, non pas aux tranchées encore, mais en une coquette petite ville, adossée à une montagne que couvraient des vignes superbes; ses rues tortillées et propres, riches en eaux, étaient bordées de vieilles maisons où se conservaient toutes les traditions de l'hospitalité française. Au reste, sur le blason de la ville s'étalait un grand cœur, et le pays s'appelait Vertus. L'accueil fut charmant; il n'y eut qu'une plainte parmi les habitants : certains n'avaient pas assez de soldats à loger...

Le dimanche, l'union de l'élément civil et militaire se retrouva aux offices. Pour mieux la sceller, ce fut le curé de la paroisse, « charmant et spirituel, » qui parla aux coloniaux, « et l'aumônier qui sermonna les femmes[1] ».

Dans cette paroisse où une personne qu'il consolait lui avait répondu : « Je préfère être la veuve d'un brave que la femme d'un lâche, » le Père Lenoir fut à l'aise pour donner des conseils « sur la manière d'écrire aux absents des lettres qui trempent leur courage, au lieu de les amollir ».

Au reste, c'est dans les archives mêmes du canton et dans les plus belles citations de guerre des Vertusiens qu'il avait puisé les exemples nécessaires pour appuyer

[1] Lettre du capitaine Monnier, *18 juillet*.

sa parole. Comment dès lors n'aurait-il pas trouvé le chemin des cœurs?

Ces délices étaient trop parfaites pour durer. Dans la nuit du 21 juillet, un grand branle-bas transporta le régiment loin de toute civilisation, « en plein bois de sapins sales et rabougris, dans la Champagne pouilleuse,... doublement bien nommée ».

Bivouaqués au nord-est de Somme-Suippe, à quatorze kilomètres de Hans[1], les coloniaux se trouvaient ramenés à leur point de départ. En deux mois de vagabondage légal, ils avaient bouclé le circuit Champagne-Picardie *aller et retour*. La pluie tombait à verse nuit et jour, et l'on n'avait pas d'autre abri que les toiles de tentes. Néanmoins la gaieté régnait. La blague parisienne se croisait avec les galéjades du Midi, et tous s'accordaient à dire que le gouvernement était vraiment bien bon de payer tant de voyages aux marsouins.

« Et surtout, répliquait un loustic, d'y ajouter les charmes de la vie au grand air! »

[1] A la cote 171. Voir la carte, p. 127.

CHAPITRE XI

AVANT LA BATAILLE DE CHAMPAGNE

LE « CAFARD » D'UN APOTRE.
LA PRÉPARATION MORALE DU SOLDAT

(Août, Septembre 1915)

Le voyage circulaire procuré au 1er corps colonial s'expliquait cependant fort bien. On espère, au commencement de juin, que la percée se fera au nord d'Arras : on y transporte les marsouins. Malgré d'appréciables succès locaux, le commandement renonce vers la mi-juillet à ce champ de bataille : les marsouins en sont retirés. C'est simple. Et, en les voyant revenir en Champagne, les espions allemands qui pullulaient à Châlons comprirent de quel côté cela allait chauffer.

Au point de vue psychologique, peut-être eût-il mieux valu ne pas les ramener si tôt dans une région dont la tristesse était multipliée pour eux par le souvenir de tant de camarades morts. Mais mieux que personne ils connaissaient le terrain d'attaque.

L'offensive de Champagne devait, sous la haute direction du général de Castelnau, être menée par la 4e et la 2e armée, celle-ci dénommée provisoirement, dans le but de dérouter l'espionnage, armée de l'A. G. A. C.[1]. C'est à cette dernière, commandée par le général Pétain, que le 1er corps colonial fut rattaché.

Avant ce transfert, le général de Langle de Cary,

[1] C'est-à-dire armée de *l'Adjoint du Général des Armées du Centre.*

commandant de la 4e armée, avait tenu le 29 juillet à venir accrocher lui-même la croix de guerre au drapeau du 4e colonial. Et au défilé qui suivit, « le régiment, dit le Père Lenoir, fut universellement jugé superbe ». A voir la perfection de sa manœuvre, on aurait pu redire des marsouins le mot du maréchal Macdonald au sujet de la Grande Armée : « Ils sont comme cousus ensemble. »

C'est de la même allure, dans quelques semaines, qu'ils graviront les premières pentes de l'*Annulaire*.

Pour le succès de la bataille prévue, une chose s'imposait d'abord : l'organisation du secteur.

Le 4e colonial y fut appliqué. Mais, des milliers de coups de pioche qu'on lui infligeait, la terre se vengeait en décelant les chantiers, boyaux ou places d'armes, que l'on ne pouvait guère plus dissimuler aux avions que des barres de craie sur un tableau noir. Aussi les équipes de terrassiers qui partaient chaque soir au crépuscule, revenaient assez souvent, à l'aube, portant des morts.

Pendant le jour, on aménageait le bivouac autour de la cote 171, à deux kilomètres au nord-est de Somme-Suippe. Les pluies ayant cessé, dans ce parfum de résine respiré à pleins poumons, tous se sentaient revivre.

A peine lâchée dans le bois, l'ingéniosité des marsouins s'était donné libre carrière. En les voyant si prompts à construire huttes et villas, — avec jardins ! — le Père Lenoir songea tout de suite à faire dresser une chapelle. Il le constatait une fois de plus : pour une foule un « lieu de prières » est nécessaire à l'entretien de la vie chrétienne.

« L'insouciance de ces hommes est incroyable et me désole, écrivait-il au Père Courbe. Si vous saviez quelle angoisse me prend et quel *cafard* aussi parfois !... Ignorance ou indifférence de la masse, hostilité de certains... Et la mort est tout près ! »

Aussi, pour décorer sa chapelle, réclame-t-il dans le plus bref délai à Versailles des drapeaux français et alliés et « des chromos artistiques ».

Pour le 8 août, l'installation était achevée. Par une coïncidence singulière, la messe de ce jour (11e dimanche après la Pentecôte) commençait par ces mots des Psaumes : *Dieu habite dans le sanctuaire qu'on lui a consacré. Il unit dans un même cœur tous ceux qui viennent l'y chercher. C'est lui qui leur donnera la force et la victoire.*

Ne croirait-on pas, s'écria l'aumônier, ce psaume choisi tout exprès pour l'inauguration de notre chapelle? *Dieu habite...* Oh! c'est un sanctuaire bien modeste; mais vous l'avez élevé de vos mains, dans la terre blanche et la résine; c'est l'œuvre du régiment. Les Allemands ont des chapelles roulantes, comme des cuisines roulantes. C'est plus pratique; mais combien j'aime mieux vous voir, partout où nous passons, ici comme à *Virginy,* élever vous-mêmes la cagna du bon Dieu! C'est l'âme de la France qui vous inspire; celle qui, dans la construction des cathédrales, mettait toute sa foi de fille aînée de l'Église, tout son génie d'ordre et de beauté, toute sa finesse d'artiste; celle qui, en vous, ne conçoit pas de village sans chapelle. Il lui faut, à cette âme, l'hommage rendu à Dieu, souverain maître de la grande famille qu'est le régiment. Il lui faut l'abri où elle se recueille pour prier et s'entretenir seule à seul avec notre Père qui est aux cieux... *Ce Dieu nous donnera force et victoire :* la victoire, oui, demain; mais la force dès aujourd'hui, la force d'âme, la force de faire votre devoir. Ces drapeaux, nous en décorerons un jour quelque cathédrale du Rhin; mais d'abord cet abri de fortune et beaucoup d'autres peut-être... Cette force d'âme nécessaire pour savoir attendre, vous la trouverez ici dans la sainte communion.

Et il terminait par un profond appel à venir communier « non seulement au moment de la messe, mais à toute heure, s'ils ne pouvaient faire autrement ».

*
* *

Pour secouer cette torpeur, il comptait spécialement sur les fêtes du 15 août. « Priez beaucoup, écrivait-il de différents côtés, pour que l'Assomption soit l'occasion d'un renouveau de vie chrétienne dans mon régiment. » Pourquoi Dieu permit-il que cet espoir fût trompé? Qui pourrait le dire?... Mais à la lecture de la lettre qui suit, nul n'osera, pensons-nous, regretter cette déception; et l'on songera plutôt à bénir un contretemps qui nous vaut de pénétrer à fond une âme de saint et de connaître le « cafard » d'un apôtre.

Très cher ami, je vous écris au soir de l'Assomption, le cœur navré. Cette belle fête du 15 août, d'où j'attendais tant de bien, — car, malgré tout, la plupart de mes pauvres Mocos ont un reste d'amour pour la « bonne Mère », — cette belle grande solennité a été sabotée par le diable.

La semaine dernière je vous écrivais d'un bois de pins, où nous bivouaquions, en seconde ligne, occupés à des travaux de tranchées. Au milieu des trous où se terrait le régiment, nous avions dressé une ravissante chapelle à ogives et nous l'avions ornée avec amour. Avec drapeaux et chromos venus de Paris, un artiste nous avait fait une décoration superbe, la plus jolie décoration de guerre que j'aie encore vue. Quand nous fêterons le retour dans votre chapelle de congrégation, à N.-D. de la Paix, je vous en montrerai le topo. Notre-Seigneur était là, enveloppé des trois couleurs; à toute heure du jour et de la nuit on venait le recevoir. Mon trou était à côté. Et peu à peu, les vilains souvenirs des semaines de repos s'effaçant, les idées sérieuses revenant avec les obus, je sentais à nouveau l'emprise de la grâce sur les âmes; mon « cafard » s'en allait. La nuit surtout, à l'heure des Nicodèmes, il y avait affluence et bon travail : certaines de ces dernières nuits, sous les pins, dans une fraîcheur délicieuse qui contrastait avec le décor de guerre et le bruit des balles et où tout inclinait au recueillement, aux confidences

douloureuses, à la contrition, aux adieux; où, successivement, au pied de l'arbre, s'asseyaient l'apache à qui le passé pesait trop lourd et le converti de quelques jours ou de quelques semaines qui, déjà, dans ses communions hâtives, avait entendu l'appel et demandait direction pour la réforme de son caractère et la préparation d'une vie parfaite, — ces nuits-là resteront parmi les meilleures de ma vie. Et puis tous savaient l'approche du 15 août. Le colonel réclamait une grand'messe en musique, réédition de nos cérémonies solennelles de Pâques, de Jeanne d'Arc, de la Pentecôte, du 14 juillet. Autour de notre chapelle, dont les panneaux gothiques s'enlevaient à volonté, un grand espace libre était laissé, abrité par les pins des regards ennemis... J'escomptais de 7 à 800 communions.

Et subitement, en pleine nuit, l'ordre est arrivé de partir, pour occuper le secteur le plus désavantageux que nous ayons encore eu, au point de vue apostolique : une forêt de chênes[1], séparée des Allemands par un marécage, donc en sécurité à peu près complète; d'ailleurs peu de marmites, peu de fusillades; mais une étendue considérable, en largeur et en profondeur : impossibilité pour les hommes de venir me trouver à leurs rares moments de loisir, et donc suppression de presque toutes ces communions diurnes et nocturnes; — il n'y a plus que celles que je puis leur porter, bien restreintes vu le nombre de kilomètres à parcourir et le mode de groupement des hommes en ligne. Hier, après un premier découragement, j'avais repris espoir : les chefs de bataillons, désireux de fêter et de faire fêter à leurs hommes l'Assomption, s'étaient prêtés à mon projet de multiplier les messes un peu partout dans la forêt : je crus même entrevoir là une ingéniosité nouvelle de notre bonne Sainte Vierge, qui faciliterait la communion de tous, plus encore qu'une grand'messe commune.

Eh bien! mon pauvre cher ami, toutes ces messes ont été vaines; de 6 heures du matin à midi, j'ai couru tout le bois avec ma chapelle portative, ici disant la messe moi-même, plus loin la faisant dire par un prêtre soldat : nulle part les hommes n'ont pu y assister, sauf quelques rares unités. En

[1] Le bois d'Hauzy, à l'est de Ville-sur-Tourbe.

un endroit, c'est la pluie qui nous obligeait à suspendre; ailleurs, les compagnies étaient, au dernier moment, dans l'impossibilité de se déplacer; ailleurs, un travail imprévu avait fait passer à tous une nuit blanche et l'on venait de s'endormir quand j'arrivais; ailleurs, malentendu sur le lieu; et l'après-midi je rencontrais encore des groupes cherchant la messe. J'étais fourbu, mais désolé plus encore. Alors...

Le Père Lenoir sans doute va prendre un peu de repos... Et certes il en avait bien le droit.

Alors je suis reparti, avec Notre-Seigneur sur moi, comme toujours, pour donner la communion à ceux qui la voudraient. Mais que faire en une soirée dans cet immense secteur? J'ai pu voir quelques compagnies seulement, donner çà et là, dans les taillis, le divin contenu de ma custode, et la nuit est déjà venue, sans même que j'aie pu aller là-bas, à l'autre bout, voir quelques enfants qui, la semaine dernière, m'avaient supplié de leur porter Notre-Seigneur s'ils étaient aux tranchées pour le 15 août. N'est-ce pas navrant? Et pour comble, en cette misérable tournée de l'Assomption, j'ai ramassé, sous les créneaux même, quelques mauvais livres et images obscènes.

Pourquoi cette malédiction du bon Dieu sur notre 15 août? Pourquoi n'a-t-il pas pu venir à ces centaines d'âmes qui, dans quelques jours, paraîtront devant lui? Car ce que nous devions faire près d'Arras quand on nous y a subitement transportés, nous le ferons sans tarder, ici ou ailleurs, et ce sera la grande tuerie. L'Assomption devait les y préparer; aucune fête ne la remplacera d'ici là. Et alors? — Je me demande quel a été l'obstacle aux grâces nécessaires; et j'ai grand, grand'peur que ce soit moi. Si vous saviez, cher bon ami, combien je suis inférieur à la tâche! Les « courriers des soldats » et autres feuilles de nos amis, tout en me faisant plaisir et bien par le récit de ce que font les saints sur tout le front, m'agacent au suprême degré quand elles font allusion à l'aumônier des coloniaux : dans ce milieu très spécial, n'importe qui aurait fait dix fois plus que je n'ai fait. Maintenant plus que jamais je me sens impuissant, incapable, je

ne sais que faire, que dire; vis-à-vis de Notre-Seigneur comme vis-à-vis des soldats, je suis paralysé, — et je sais qu'un compte terrible me sera demandé, que je ne pourrai pas rendre. Priez beaucoup, beaucoup pour moi, excellent ami, — non pas à cause de moi, qui n'en vaux pas la peine, mais à cause de mes pauvres marsouins, dont je ne sauve pas les âmes.

Voilà mon 15 août! Et vous? Que de fois, aujourd'hui, en glissant dans la boue de ma forêt, en quête inutile d'âmes à laver ou à nourrir, j'ai pensé à vous qui, là-bas, fêtiez splendidement notre Sainte Vierge et, par elle, gagniez à Notre-Seigneur vos chers blessés!

Demandez surtout deux choses au bon Maître, à la Sainte Vierge, à saint Joseph... : d'abord que je ne sois pas un obstacle à leurs grâces, mais que je sois en tout et en chaque instant tel qu'ils me veulent (dans ma manière de faire, de dire, de penser...) pour le règne de Dieu dans mon régiment; — ensuite qu'avant les prochains combats nous puissions avoir quelque messe ou cérémonie générale qui remplace notre 15 août manqué, et où communient tous ceux qui auraient communié ce matin, et d'autres, beaucoup d'autres encore, à la façon du bon Dieu qui fait ses seconds plans plus beaux que les premiers, — quand on le mérite[1]...

Telle est cette lettre du 15 août, dont plusieurs n'ont jamais achevé la lecture sans pleurer. Y a-t-il, dans la vie des Saints, beaucoup de commentaires plus émouvants du *servi inutiles sumus?* La soif des âmes allait vraiment chez le Père Lenoir jusqu'à la torture.

Or, tandis qu'il s'accusait ainsi, de combien de taillis et de guitounes s'envolaient des lettres qui proclamaient l'éloge de l'aumônier !... « Ce bon Père Lenoir, écrivait un de ses visités du jour, le capitaine Coville, m'avait promis une messe pour le 15 août... Il a tenu sa parole : j'ai été fort heureux. Rien n'est plus triste que ces jours de fêtes passés sans rien qui

[1] Lettre au Père Courbe, *15 août.*

élève l'âme et fasse un peu oublier le côté matériel et les peines de l'heure présente. »

Dans l'excitation de leurs premières permissions, les marsouins, qui commençaient à sillonner la France, n'oubliaient pas leur aumônier et chantaient ses louanges à l'envi. Et malheur à qui paraissait les prendre « à la blague » ou croire qu'il y avait mieux! Tout récemment, ils avaient entrepris sur ce chapitre un « biffin de 2e classe », qui ne chercha pas à les contredire.

J'ai entendu avant-hier, sans l'avoir provoqué, un éloge magnifique du Père Lenoir par deux de ses coloniaux. Sans se douter que je le connaissais et qui j'étais, ils ont commencé à parler de leur aumônier, « leur évêque, » comme disait l'un. « Un type épatant, merveilleux, toujours dans les tranchées ou les boyaux, canne à la main, sans le moindre souci des balles et marmitages. Malheureusement il se fera tuer, y a pas de doute; mais celui-là, quoi qu'il arrive, peut être sûr qu'on ne le laissera pas aux Boches. Il a la Légion d'honneur et il la mérite. Blessé à l'épaule par un obus, pas évacué. Un coup de pied de cheval aux côtes, pas évacué. Et connu de tous, familier avec chacun. Toujours des cigares, des cigarettes, des gâteries. Et la prière du soir aux tranchées! En voilà un évêque![1] »

Mais lui se déclarait serviteur inutile... et même serviteur coupable.

Au reste, dans le « ciel noir, très noir » du Père, une éclaircie ne tarda pas à briller. Les confidences de l'Assomption eurent pour épilogue, quarante-huit heures après, une nouvelle lettre :

Très cher ami, il est minuit; je reviens de porter Notre-Seigneur à plusieurs kilomètres d'ici, à travers notre forêt, à deux enfants tout fraîchement convertis, qui, ne l'ayant

[1] Lettre du Père Chantre au Père Foreau, *20 juillet 1915.*

pu recevoir ces jours derniers, se mouraient de faim... Et je rentre, le cœur un peu moins serré, en pensant que l'amour généreux de quelques âmes peut compenser aux yeux du bon Maître l'infidélité de beaucoup. Toute la journée je vadrouille ainsi, le portant sans amour, mais çà et là, dans une tranchée, derrière un buisson, au fond d'un terrier, le donnant à des âmes qui l'aiment. Ces jours-ci la distribution a été assez abondante pour me consoler un peu de notre Assomption manquée Tout à l'heure j'étais même tout réjoui par la ferveur de ces deux petits, agenouillés en plein bois, tandis que des rafales d'obus nous passaient par-dessus la tête. En partant, ils me disaient : « C'est si bon ! C'est le ciel ! » et me suppliaient de ne pas les laisser un jour « sans Lui ». Mais le temps de voir 3 500 hommes épars sur le front immense[1] ?

Ce bois d'Hauzy, protégé par la Tourbe au nord, par l'Aisne à l'est, était alors d'une défense facile, qui permettait aux hommes de se refaire Ce n'était évidemment pas un secteur pour marsouins.

Le 4e colonial ne s'y trouvait que par raccroc, pour permettre à d'autres troupes d'arriver. A la fin de septembre, en pleine période d'attaque, la lisière nord du bois sera tenue par deux bataillons de territoriaux. Même à l'arrière, jamais les coloniaux n'avaient joui d'un pareil repos ; et plusieurs parlaient déjà de venir après la paix, — c'est-à-dire sous peu, — se retirer en ces lieux enchanteurs. Pour quelques jours, la guerre n'était plus la guerre...

Imagineriez-vous que nos marsouins se baignent, pêchent et canotent *en avant* des tranchées de première ligne ! Ces tranchées sont derrière la Tourbe, qui est assez encaissée dans les roseaux et les saules pour qu'on puisse s'y délasser en toute tranquillité... Une voie ferrée traverse le bois : on y circule en loory et c'est encore une distraction, et non des

[1] Au Père Courbe, nuit du *17-18 août*.

moindres, de cette vie bizarre. Par amusement, on a reconstitué des gares, aux postes de gardes-barrières, avec signaux, horaires, et tout un personnel qu'on croirait une bande d'enfants jouant au « fufu ». Quand on est fatigué de la pêche dans la Tourbe ou dans l'Aisne, on fait de l'équitation ; car, autre bizarrerie de ce secteur, on peut aller à cheval jusqu'aux tranchées de première ligne et, sur une bonne longueur de plusieurs kilomètres, les longer toujours à cheval...

Lapins, chevreuils même, perdreaux sur les lisières, rien ne manque. Nos hommes sont tous braconniers, cela s'impose, et l'on est trop heureux de voir s'améliorer un peu leur « ordinaire »[1].

*
* *

Dans la préparation des luttes prochaines, les âmes ne pouvaient être oubliées.

On connaît les trois équations où le maréchal Foch a condensé l'un des principes de guerre qui lui tiennent le plus au cœur : « Guerre = département de la force morale. Bataille = lutte de deux volontés. Victoire = supériorité morale chez le vainqueur, dépression morale chez le vaincu[2]. »

A l'approche de l'offensive, il fut recommandé dans tous les régiments de multiplier les causeries, « destinées, — comme on disait — à exalter l'enthousiasme ». Dans un régiment de marsouins, qui voisinait alors avec le 4e, l'une de ces réunions est restée célèbre. Le commandant Posth avait réuni son bataillon. En quelques phrases il avait dit à ses hommes ce que la France attendait d'eux et pourquoi une fois de plus on allait se battre. « Puis un commandement bref : « Pré-

[1] A ses parents, *19 août*.
[2] *Des principes de la guerre*, p. 270

sentez armes ! » Le commandant Posth porte la main à son casque et d'une voix haute : « Je salue ceux « d'entre vous qui mourront demain. » Le lendemain le commandant Posth, première victime glorieuse, tombait frappé d'une balle au front[1]. »

Au 4e colonial, le rôle de préparer les cœurs était surtout dévolu à l'aumônier. Mais sa méthode n'était point tout à fait identique. « Force morale » n'est pas équivalent d' « enthousiasme exalté ». Celui-ci pris à part pourrait produire l'effet d'une coupe de champagne sur un tempérament anémié. Le Père ne cherchait point la mousse, mais le solide.

Pour proclamer l'aide puissante fournie au commandement par le Père Lenoir, il n'y a qu'une voix. « Dans toutes les attaques, écrit le capitaine Monnier, je suis convaincu que la valeur du 4e colonial a été doublée, simplement par sa présence. » Un autre, capitaine dans l'artillerie coloniale, ayant assisté par hasard à une cérémonie du Père et ne sachant comment rendre le coup de fouet moral qu'il venait d'éprouver, osait écrire : « Son allocution à elle seule lui mériterait la croix, — qu'il a du reste gagnée d'autre manière, depuis longtemps[2]. » Et le colonel Pruneau — maintenant général — : « Je vous assure que jamais chef de corps ne trouva un auxiliaire aussi précieux pour le côté moral de l'éducation militaire en temps de guerre[3]. » Parole qui doit être complétée par ce mot d'un soldat : « Je demande tous les jours au bon Dieu de conserver au 4e au moins son aumônier et son colonel ; que ferions-nous sans ces deux grands chefs[4] ? »

Les deux illustres généraux du 1er corps colonial ne

[1] Raconté par le général Puypéroux : *La 3e Division coloniale dans la Grande Guerre*, p. 53.

[2] Lettre du capitaine d'Ussel à son père, *19 septembre 1915*.

[3] Extrait d'une note adressée au colonel Dosse, chef d'E.-M. à l'Armée d'Orient, *26 juillet 1917*.

[4] L'infirmier Joucla ; lettre du *6 octobre 1915*.

tiennent pas un autre langage : « Pour faire du 4e colonial un régiment d'élite, nous a dit le général Berdoulat, il n'a pas fallu moins que ces deux hommes : le colonel Pruneau, qui s'en fit le premier grenadier, et l'abbé Lenoir... » Quant au général Gouraud, on lui a entendu répéter souvent que « le Père Lenoir faisait à lui seul, pour une grosse part, la force de son régiment[1] ». Et plus tard, à Beyrouth, alors que ses hautes fonctions eurent encore étendu son expérience des hommes, il répondait ainsi à une adresse vibrante des anciens de l'Université Saint-Joseph : « Je ne m'attendais pas à entendre le nom du Père Lenoir, ne sachant pas qu'il avait appartenu à cette Université. Vous avez touché là un des souvenirs les plus douloureux et les plus beaux de ma carrière militaire... Je puis bien vous dire que je n'ai de ma vie rencontré un meilleur Français ni un meilleur soldat[2]. »

Il ne sera pas sans intérêt, à l'occasion de l'offensive qui approche, de constater d'une manière un peu précise comment les allocutions du Père Lenoir contribuèrent à la préparation morale du combattant.

*
* *

Le 4e colonial avait passé moins de trois semaines sous les chênaies d'Hauzy. « A l'encontre des prévisions désolées » de l'aumônier, il était revenu, vers le début de septembre, se grouper autour d'une église que les souvenirs du printemps dernier rendaient bien chère aux marsouins : on cantonnait à Courtémont.

Par suite des travaux qui se poursuivaient, le Père

[1] Témoignage du général Malcor, *1er janvier 1916.*
[2] Raconté par le R. P. Chanteur, *6 décembre 1919.*

prévoit que la messe solennelle rêvée ne pourra se célébrer. Sans perdre une minute, il imagine autre chose : tous les matins, sous forme d'office mortuaire, une messe pour chaque compagnie, à tour de rôle.

Par esprit de corps et par amitié, beaucoup y vinrent qui ne seraient pas venus à la messe d'ensemble, et ce fut pour eux l'occasion d'entendre les grandes vérités chrétiennes et souvent de prier, puis de se réconcilier avec Dieu et de communier...

Des instructions qui eurent lieu durant ces quinze jours, onze nous sont parvenues, qui vont nous permettre de détailler un peu sa méthode.

Un mot la caractériserait assez exactement : le Père Lenoir fut *sincère*. Pour encourager les marsouins, il n'essaya jamais de leur dissimuler leur calvaire ni d'insister sur les symptômes d'usure qui se manifestaient chez les Allemands. Loin de camoufler la pensée de la mort, il y revient presque chaque fois. Pour ceux qui s'y trouvent condamnés, il estimait salutaire de se familiariser avec elle et de s'habituer à ne pas y voir « l'épouvante finale » dont parle Loti dans sa lettre à William Brown. Glorifier le sacrifice des camarades disparus, n'est-ce pas atténuer d'autant le frémissement que notre chair éprouve à les imiter? Transfigurer leur sort en rappelant les certitudes divines, n'est-ce pas le meilleur fondement, — le seul raisonnable, — qui permette de le proclamer « le sort le plus beau, le plus digne d'envie »?...

« Bienheureux ceux qui meurent dans le Seigneur! » explique le Père Lenoir à la 5e compagnie, le 3 septembre.

Plus haut que la ruine des corps, l'Église voit la naissance des âmes... Et quand nos camarades nous quittent, nous avons là notre meilleure, notre seule consolation... Mais pour les retrouver, pour mourir avec le Seigneur, soyons nous-mêmes fidèles et chrétiens *comme Dieu veut*...

Le lendemain, pour faire comprendre à ceux de la 3e compagnie ce que c'est que prier pour les morts, il rappelle le dogme des fins dernières et surtout du purgatoire.

Le 5 septembre ramenait à l'Évangile la résurrection du fils de la veuve de Naïm. C'était aussi l'anniversaire de la victoire de la Marne.

Pour renouveler cette victoire, pour l'achever, s'écrie l'aumônier, il est une force plus importante que toutes, celle de la foi chrétienne vivante dans les âmes. L'avez-vous? Est-ce qu'elle ne dormirait pas au fond du cœur de quelques-uns? Est-ce que certains ne se sont pas reconnus dans le jeune homme de Naïm? Vous qui paraissez pleins de vie, ne seriez-vous pas des cadavres? Est-ce que vos mères n'ont pas suivi en sanglotant le cortège funèbre qui emportait à la tombe, avec leurs plus belles espérances, la foi et la pureté de votre première communion?

Et reprenant à son compte le cri de « Debout les morts! » il montrait que ce n'était pas ici simplement un mot, mais, grâce à la confession et à la communion, une réalité.

Le 8 septembre, ce fut pour les morts de la 2e compagnie que l'on pria.

Cette fête de la Nativité de la sainte Vierge, dit le Père, est marquée dans vos villages et vos villes, — à Notre-Dame de la Garde, à Fourvière, au Puy, — par des solennités, processions, illuminations... Ici des pensées de deuil... Mais si notre service funèbre jette un peu de tristesse sur notre fête de la sainte Vierge, la fête de la sainte Vierge jette beaucoup de consolation sur la pensée de la mort, car Marie est notre Mère et la porte du ciel.

Le 9 septembre, c'était au tour de la 4e compagnie. « Quand nous fixions cette messe, déclarait-il en com-

mençant, nous ne pensions pas qu'elle aurait une telle actualité... » En effet, trois jours auparavant, un obus malheureux était tombé en plein milieu de la compagnie et avait mis hors de combat vingt-trois hommes, dont six étaient déjà morts et plusieurs autres en grand danger. Le Père n'essayait pas de cacher son émotion, tant il ressentait « d'amour pour cette compagnie, qui se distinguait sans cesse aux assauts et à l'église ».

Quelques-uns prennent occasion d'accidents semblables pour dire : La mort fauche en aveugle, c'est la destinée ! Nous disons au contraire : Ce qui en fait douter quelques-uns devrait les faire croire. Ces jeunes gens, c'est en vain qu'ils auraient offert leur sacrifice ? Ces pères de famille, il ne resterait plus rien de leurs affections ? Une autre vie s'impose et un Dieu pour les récompenser.

Malgré les prévisions, l'ordre d'attaque n'arrivait pas. En ligne, ceux qui espéraient être relevés ou dépassés, s'impatientaient, s'exaspéraient. Les audacieux brûlaient de bondir ; tous désiraient voir s'achever les énervements de l'expectative.

Le 12 était un dimanche. Dans la pensée de beaucoup, l'attaque devait être enfin pour le lendemain. L'aumônier prit pour texte de son discours une « vieille prière de nos livres liturgiques, datée du VIIIe siècle, que l'on rencontre parfois sous le nom de prière de Charlemagne[1] ». On y demande la force d'accomplir toujours vaillamment son devoir.

[1] Voici le texte que citait le Père Lenoir : *Dieu tout-puissant et éternel, qui avez établi l'empire des Francs pour être dans le monde l'instrument de votre volonté, la gloire et le rempart de votre sainte Église, daignez accorder aux fils suppliants des Francs votre* lumière, *afin qu'ils voient ce qu'ils ont à faire pour étendre votre règne dans le monde, et votre* force, *afin qu'ils accomplissent vaillamment ce que votre lumière leur aura montré.*

Je sais bien que tous vous voulez le faire ; je sais qu'à la vue de ces armements formidables qui nous préparent la trouée, beaucoup d'entre vous trépignent d'impatience : ils voudraient avoir déjà vécu ces minutes enthousiastes où nous franchirons les crêtes 191, 199, de la Main de Massiges...

Si nous devons y tomber, tant pis !... Tant mieux ! bien plutôt, car les camarades passeront sur nous. Dites-moi s'il est mort plus belle que celle-là, un matin de victoire, en ouvrant la brèche par où passera le drapeau et, avec lui, l'âme de la France rendue au grand air de la liberté !

Vous les entendez, n'est-ce pas, tous ces camarades tombés à Massiges, à Beauséjour? Ils vous appellent pour les venger. Tandis que leurs corps sont restés là-bas entre les lignes, leurs âmes sont montées au ciel vivantes. Aujourd'hui elles reviennent avec vous, frémissantes à la vue des grandes choses que vous allez accomplir au lieu même de leur sacrifice. Elles sont là pour vous armer, vous guider. Et puis elles vous parlent du Fortin, du Cratère ; elles évoquent toutes les souffrances de l'hiver passé, la pluie, la boue, le froid, la faim, l'attente anxieuse des mines, et c'est assez vous dire qu'il ne faut pas revivre un pareil hiver, qu'il faut en finir...

Mais, en père vigilant qui connaît les tressaillements du cœur humain, le prêtre ajoutait aussitôt :

Cependant, mes chers amis, pour nous prémunir contre toute défaillance, il nous faut implorer le secours de Dieu : Lui seul peut nous assurer que, quoi qu'il arrive, nous ne faiblirons pas... Si nous l'avons avec nous, la mort n'a plus rien d'effrayant : nous savons qu'elle nous transportera au ciel, où nous retrouverons pour toujours, dans une affection plus entière et plus douce encore qu'ici-bas, ceux que nous aimons. Voilà pourquoi l'un de nos meilleurs camarades, caporal de la 4e compagnie, avant de faire héroïquement son devoir et d'être tué à Beauséjour dans ce fameux assaut du 8 avril, qui restera une des plus belles gloires du régiment, écrivait, tranquille, à sa mère : « Si jamais je suis parmi les

victimes, vous aurez la plus grande des consolations en sachant que je suis mort en chrétien... »

Dernièrement un aumônier allemand prisonnier affirmait à qui voulait l'entendre la supériorité de son armée et la certitude de sa victoire... Or il se trouva assister à l'une de nos messes militaires où l'ensemble des soldats firent la sainte communion ; il fut stupéfait, désorienté. « Je ne savais pas cela, répétait-il, je ne m'en doutais pas ; en Allemagne on ne communie pas autant. S'il en est ainsi dans toute l'armée française, vous êtes beaucoup plus forts que nous croyons. »

Si cet aumônier allemand était ici à Courtémont cette semaine, que dirait-il ?...

*
* *

L'attaque fut encore remise. Les 1 200 pièces d'artillerie lourde qui devaient battre le front de Champagne n'étaient pas complètement installées ; et malgré l'activité de l'escadrille C/51, les réglages n'étaient pas au point.

Le Père profite de ces délais pour continuer le ravitaillement des âmes. Le 16 septembre, en la fête de saint Cyprien, il rappelle l'admirable lettre où l'évêque de Carthage, « avant l'attaque des persécuteurs, recommande de munir les combattants du corps du Christ, qui seul donne la force suffisante. *Ceux que nous exhortons à la lutte*, disait le saint, *ne les laissons pas sans armes*[1]... » Le Père Lenoir agit d'après ces conseils. En dehors même des messes quotidiennes, tous les soirs, après le salut et le sermon, avait lieu une communion très suivie : 200, 300, 400. Encore n'y avait-il que « la moitié des hommes présents au cantonnement... Il est vrai, ajoutait-il, que nous sommes ici avec le 88e territorial, composé en majeure partie de Bretons ».

[1] *Quos hortamur ad prælium non inermes relinquamus, sed protectione corporis Christi muniamus.*

Après chacune de ces communions, le Père formulait à haute voix une action de grâces adaptée aux circonstances : les actes d'adoration, de remerciement, d'offrande, de supplications s'échappaient de son cœur en traits de feu.

Ce n'était pas assez. Pour obtenir à l'holocauste de ces hommes le maximum de mérite, le prêtre leur proposait la plus héroïque des prières. « Ensemble nous nous abandonnions avec confiance à la volonté du bon Maître;... puis, protestant de notre volonté de lui rester toujours fidèles, nous lui demandions, au cas où nous devrions plus tard manquer de parole et perdre le ciel pour l'enfer, de nous prendre tout de suite[1]. »

Et tel était le degré de ferveur où l'aumônier avait su hausser toutes ces âmes, que, pas une fois dans les innombrables lettres qui nous sont passées sous les yeux, nous n'avons surpris la moindre critique ni même le moindre étonnement sur cette prière, dont la formule aujourd'hui, loin des événements, nous donne un léger frisson. Tant le rayonnement de la sainteté arrive à faire trouver naturel ce qui surpasse la nature infiniment!

*
* *

Une étude sur la bataille de Champagne, communiquée à la presse en octobre 1915, parlait ainsi de la préparation morale du soldat : « La bataille a pris désormais la forme violente, meurtrière et brève d'un

[1] Au R. P. de Boynes, *27 septembre.* — S'il est vrai, comme on le déduit aisément de saint Paul, que, pour faire une communion pleinement sanctificatrice, il faut, au lieu de recevoir passivement l'Hostie *qui s'immole pour notre rachat*, vouloir *nous immoler nous-mêmes avec elle,* comment des soldats qui, après leur communion, s'offraient ainsi n'en auraient-ils pas retiré des fruits abondants de sanctification? Cf. l'*Idée Réparatrice*, par le P. Raoul Plus, pp. 122-127, Beauchesne, 1919.

assaut. Or toute troupe n'est pas une troupe d'assaut. Il y faut des unités parfaitement homogènes, où chaque homme connaisse son voisin et puisse compter sur lui[1]... »

La cohésion des volontés, voilà un point sur lequel le Père Lenoir revient plus d'une fois durant ces jours d'attente; conseil d'autant plus nécessaire que les retards mettaient aux lèvres des mots d'énervement et de critique. Et justement l'épître du 3e dimanche de septembre (17e après la Pentecôte) rappelait l'exhortation faite par saint Paul aux Ephésiens de conserver toujours entre eux l'unité d'esprit.

Vous devez l'avoir entre vous d'abord, pour vous aider les uns les autres et, aux jours d'attaque, pour appuyer votre faiblesse mutuelle et procurer de gauche et de droite l'entraînement de vos voisins.

Tout cela, bien entendu, ne va pas sans sacrifice de l'amour-propre et de l'égoïsme. Mais, comme le disait un de nos camarades dont le bras venait d'être emporté par un obus : « La France vaut bien ça ! »

L'aumônier insistait encore davantage sur une autre coordination exigée par un plan d'attaque aussi formidable :

Parmi les éléments à coordonner, les plus importants, les plus difficiles aussi sont les intelligences et les volontés. L'affection et la confiance réciproques, inutile de vous les recommander; elles existent au 4e sous leur forme idéale, celle de la famille. A chacun d'y joindre, quand le moment sera venu, la docilité intelligente et généreuse.

Qu'on ne discute pas sur les rôles humbles ou brillants, périlleux ou non ! Tous ne peuvent pas être à la même place;

[1] *Illustration, 30 octobre 1915*, p. 456.

et du moment qu'il s'agit de collaborer à une opération d'ensemble pour délivrer la France, il n'y a plus de grands et de petits rôles ; il n'y a plus que de grands rôles, avec de bons et de mauvais acteurs... Vous en serez tous d'excellents.

Pour cela, entrez franchement dans les vues de ceux qui commandent ; efforcez-vous d'avoir la même pensée qu'eux pour vouloir ce qu'ils veulent et faire ce qu'ils feraient s'ils étaient à votre place.

« Obéir sans chercher à comprendre. » Absurde plaisanterie qu'il ne faut pas répéter ! En certains cas où les motifs qui ont déterminé les chefs vous échappent, vous ne pouvez comprendre le pourquoi de l'ordre, soit ! Mais l'ordre lui-même, son énoncé, ce que le chef attend de vous, vous devez toujours chercher à le comprendre le mieux possible, à vous l'assimiler, à le faire vôtre, afin d'apporter à son exécution toutes vos ressources, y compris celle de votre initiative intelligente.

Voilà, convenons-en, un commentaire du *Perinde ac cadaver,* qui dans un pareil cadre, en présence de nombreux officiers supérieurs, ne manque pas d'intérêt. Chose remarquable, le Père Lenoir, qui n'avait certainement pas lu les *Principes de la guerre* du maréchal Foch, a reproduit ici jusqu'à ses expressions. Le professeur de l'École de guerre disait :

Discipline intellectuelle, première condition, montrant et imposant à tous les subordonnés le résultat visé par le supérieur.

Discipline intelligente et active, ou plutôt *initiative,* deuxième condition pour conserver le droit d'agir dans le sens voulu...

Il vaut certainement mieux que la troupe exécute en comprenant...

Être discipliné c'est agir dans le sens des ordres reçus, et pour cela trouver *dans son esprit,* par la réflexion, la possibilité de réaliser ces ordres[1]...

[1] *Principes de la guerre*, pp. 95, 97.

Par la simple méditation de la « Lettre de saint Ignace sur l'obéissance », le Père Lenoir avait abouti aux mêmes conclusions.

La péroraison du discours fut vibrante. Prenant acte du nom que la liturgie donne à la communion : « le *lien des fidèles,* parce qu'en les unissant tous intimement au même Christ Jésus, elle les unit aussi entre eux pour n'en former plus qu'un corps, qu'une âme, » il lançait cet appel final :

Venez donc, venez tous recevoir Dieu présent dans l'hostie, et Lui-même, en vous unissant à Lui, vous donnera de sacrifier tout ce qui fait obstacle à votre union parfaite entre vous...

Un capitaine d'artillerie, qui assistait pour la première fois à un office du 4e colonial, écrivait le soir même son émotion d'avoir vu « pleurer à la messe ces vieux brigands de marsouins » :

Je crois que la vieille Garde n'a jamais vibré davantage le jour où le cœur leur battait le plus fort. Oh ! la belle troupe ! Je comparais cette cérémonie à une messe de minuit à laquelle j'ai assisté avant la guerre... Combien plus émouvante la ruée vers la communion de cette foule d'hommes, prêts à mourir : généraux, colonels, marsouins, officiers, tous dans le rang, alignés au pied de l'autel, à genoux, dans le même ordre peut-être où ils seront couchés bientôt sur les épaulements de... et de... On sentait tellement que le sacrifice de toutes leurs affections était fait, sacrifice complet[1] !...

Cette fois les préparatifs étaient bien achevés...

Et pourtant, non ! Trois compagnies de garde, — du 3e bataillon, — veillaient aux tranchées ; seraient-elles

[1] Lettre du capitaine d'Ussel à son père.

privées de leur communion? Une messe en plein air fut décidée sur la position même.

Mais il fallait la faire la nuit, de peur des avions...

L'autel fut dressé face aux Boches, entre les abris, qui disaient toutes les misères des tranchées avec lesquelles nous voulions en finir, et les tombes, dont nous avions creusé la dernière le jour même pour un petit engagé de 18 ans. Elles nous rappelaient, avec les camarades à venger, l'aide céleste de leurs âmes. Comme décor de fond, à quelques mètres, le col par où le régiment devait passer pour donner l'assaut. Au-dessus de l'autel, notre drapeau du Sacré-Cœur, claquant au clair de lune. Une lanterne sourde éclairait le missel...

La proximité de l'ennemi interdisait les cantiques. On n'entendait que la prière du prêtre et le canon. Les obus passaient en sifflant, semblant raser les têtes droites et s'en allaient éclater bien au delà...

Au moment de la communion, quand tous pêle-mêle, sans distinction de galons, se pressèrent autour de l'autel, mendiant le pain des forts, le Père savait bien que de tous ceux qui se trouvaient là confondus dans la même prière plusieurs seraient sous peu fauchés par les mitrailleuses. « Mais devant leurs cadavres, je pourrais du moins rappeler à Jésus-Christ sa solennelle et infaillible promesse : Celui qui mange ma chair a la vie en lui et je le ressusciterai au dernier jour[1]. »

Le 9 septembre, le Père avait écrit : « Cette semaine a bien vu douze cents communions. » Un beau chiffre déjà. Mais pour les quinze jours qui suivirent (du 10 au 25), quand il fit le compte des hosties distribuées, il arriva au total de cinq mille. C'était, contre l'auteur de tout mal, une triomphale revanche du jour de

[1] Le récit de cette messe se trouve dans une lettre au R. P. de Boynes, du *20 septembre* et dans les *Deux Marsouins de 1915*.

l'Assomption; et pour l'apôtre une belle clôture de la « mission » qu'il avait projetée le 1er juin, en commençant le grand repos.

Portant ainsi dans le cœur Celui qui s'est fait victime pour le rachat du monde, et unis à son sacrifice, ces marsouins, dont plusieurs étaient des convertis d'hier, étaient prêts à escalader l'autel sanglant de la Main de Massiges. Leur prêtre allait y monter avec eux.

CHAPITRE XII

L'ASSAUT DE LA MAIN DE MASSIGES

LE BASTION DE L'ANNULAIRE — TROISIÈME BLESSURE

(25 Septembre 1915)

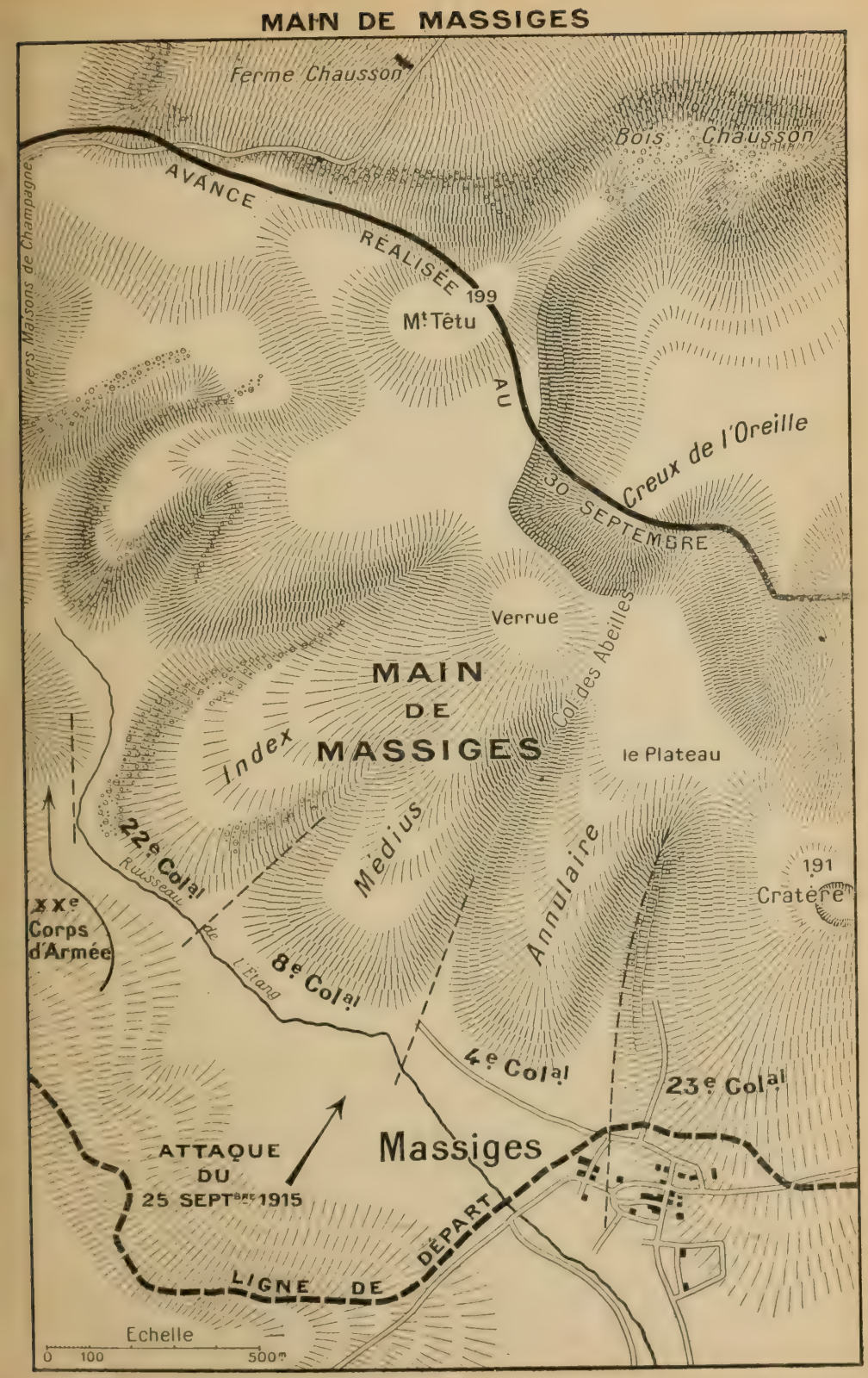
« Le 4e colonial, a écrit le Père Lenoir, était choisi pour enlever la position la plus formidable de la fameuse *Main de Massiges,* regardée elle-même comme l'un des points du front allemand les mieux défendus. Ce sont là des gloires qui coûtent cher... »

Ces mots désignaient l'*Annulaire,* c'est-à-dire l'éperon qui pointait le plus au sud et formait bastion.

A droite, jusqu'à Ville-sur-Tourbe, le front d'attaque appartenait à la 3e division coloniale (5e et 3e brigades); à gauche de l'*Annulaire,* le 4e, extrême droite de la 2e division coloniale, était en liaison directe avec le 8e, qui attaquait le *Médius;* plus loin le 22e attaquait l'*Index,* tandis que le 24e, tenu d'abord en réserve, maintiendrait surtout le contact avec le 20e corps.

Nous ne reviendrons pas sur la description de la *Main de Massiges,* assez connue de nos lecteurs par les affaires du 28 décembre et du 3 février. Mais il est bon de remarquer que, depuis lors, cette position naturellement très forte avait été transformée par l'ennemi en un véritable blockhaus, quadrillé de tranchées, barbelé de réseaux et dont tous les abords étaient enfilés par des mitrailleuses abritées sous des coupoles d'acier et de béton. Immédiatement derrière, une

MAIN DE MASSIGES



falaise à pic, — celle dont parlait Gœthe[1], — terminée au sud par un cirque dénommé le *Creux de l'oreille,* avait permis aux Allemands d'aménager des galeries en sapes à l'épreuve de tous les calibres et que seuls auraient pu atteindre des obus venant de l'est. Aussi, dans l'armée du Kronprinz, un dicton avait-il cours qui pourrait se traduire ainsi :

Rien qu'avec deux laveuses
Munies de mitrailleuses,
On peut tenir bon
Sur le Nez du mont (*Bergnase*).

Ce « Nez », — j'en demande pardon aux puristes, — c'était l' « Annulaire » ; et je ne suis pas sûr qu'avant la guerre on ne l'appelât point le « dos d'âne ».

*
* *

La préparation d'artillerie avait commencé le 22 septembre au petit jour. Même au plus fort de la bataille de la Marne, jamais pareille canonnade n'avait roulé. Pendant trois jours, sans autre répit que les intervalles nécessaires aux observateurs pour régler le tir, les positions ennemies disparurent dans une fumée mêlée de poussière de craie. Sauf le 24, quand les patrouilles sortirent vers 11 heures et 16 heures pour les simulacres d'attaque, la riposte ennemie fut assez faible, ce qui parut de bon augure.

L'attaque s'annonçait d'ailleurs dans des conditions excellentes. Le temps restait clair. A tous les échelons, l'enthousiasme était vif. Par son ordre du jour, le général de Castelnau avait tenu à ce que chacun connût nos chances de succès. On savait que « les trois

[1] Voir plus haut, p. 103.

quarts de l'armée française se ruaient à la bataille », que « sur le front de Champagne, 35 divisions françaises allaient donner l'assaut », que « nous avions en ligne 3000 pièces de campagne et 2000 pièces lourdes ».

« Jamais, nous a raconté le général Pruneau, je n'ai vu les troupes aussi galvanisées. » Les correspondants du Père Lenoir tiennent le même langage. « Tout le 4e colonial, dit l'un, était confiant à la victoire, grâce à vos bonnes paroles et au bon savoir de ses chefs[1]. » Et un autre, jeune engagé de dix-huit ans, qui avait respiré les gaz délétères et souffert à Beauséjour des jets de liquides enflammés, écrivait :

Ce n'est pas des soldats, les Boches, mais des apaches. Mais n'ayez crainte, je n'étais pas prêt à me faire faire prisonnier pour le 25 septembre. Je ne voudrais pas être prisonnier de pareils bandits ; plutôt la mort ! J'avais pris mes précautions avant l'attaque. J'avais jusqu'à du poivre dans ma poche, que j'avais eu aux cuisines. Car en cas où j'aurais été capturé, n'ayant plus d'armes, j'aurais lancé quelques poignées de poivre dans les yeux des ennemis qui m'auraient emmené et j'aurais ensuite pris la fuite dans nos lignes. C'est un procédé barbare, ajoutait le brave garçon, mais puisque les Boches en font de même, on leur rend la pareille[2]...

Charmante délicatesse, qui se reproche le poivre, alors que la grenade paraît chose toute naturelle !... Au reste, son poivre ne devait pas lui servir ni l'empêcher d'avoir la clavicule brisée par une balle.

L'attaque, pour la 2e armée, avait été fixée par le général Pétain à 9 heures 15. Après une journée passée tout entière à circuler parmi les retardataires « pour les préparer, comme le dit Hugon, en cas de

[1] Jean Guinot, *9 octobre 1915.*
[2] Sébastien Montel, *22 novembre 1915.*

malheur », le Père Lenoir avait dit sa messe à minuit. « A 4 ou 5 heures du matin, il nous rejoint dans le grand boyau, avec deux musettes garnies d'un peu de tout. Il nous dit un petit mot à tous, mais il se dépêchait pour *visiter* tous ceux qui devaient sortir les premiers et leur donner un petit verre de ces bonnes bouteilles qu'il portait. On voulait lui aider, mais il disait : « Vous êtes assez chargés[1]... »

Quand il eut achevé sa tournée, son cœur le ramena vers sa compagnie préférée, la 4e, celle dont il disait, — dans une lettre dont il permit la publication de son vivant, tant il craignait peu d'être contredit, — que, grâce à l'action de son capitaine, elle était devenue « en trois mois incomparablement supérieure à toutes, *religieusement et militairement* ». Un an plus tôt, à peu près jour pour jour, le capitaine Coville avait été, dans ces mêmes parages, horriblement blessé à la figure. Accoudé cette fois dans un boyau près de ses hommes, il disait au Père Lenoir :

Je n'ai jamais été aussi calme, j'ai l'impression que j'en sortirai sain et sauf : mais si je me trompe, ça m'est égal ;... ou plutôt non, ça ne m'est pas égal à cause de ma pauvre maman pour qui ce serait un coup terrible. Mais pour moi je serais si heureux de mourir tout de suite. On doit être si bien là-haut ! Être fixé dans l'amour de Dieu, ne plus pouvoir l'offenser, sentir toutes nos aspirations satisfaites, y compris les affections de famille, puisque nous nous retrouverons tous là dans le bonheur et que ce sera si vite venu et que ce sera pour toujours. Et puis, mon Père, pardonnez-moi, vous allez me trouver très gosse, mais je vous assure que je serai si content *d'entendre là-haut de la belle musique !...* C'est une passion et je crois que le bon Dieu me réserve là beaucoup de bonheur, une de mes plus grandes

[1] Relation de Joseph Hugon, *folio* 7.

joies pendant l'éternité, après sa possession, bien entendu. Quand il voudra, je suis prêt[1]...

*
* *

Cependant l'heure approche. Le brouillard assez dense du matin, au lieu de disparaître, se résout en une pluie fine; les observations d'artillerie en seront gênées et cela contrariera l'emploi des obus fumigènes que l'on devait envoyer spécialement sur les bois au nord de l'*Index*. La boue se fait visqueuse et lourde. On ne marchera pas à l'aise.

Dans la tranchée de départ, ceux de la première vague ont mis sans bruit baïonnette au canon. Les visages sont graves. Debout sur les gabions, le colonel Pruneau, ainsi que l'a représenté l'*Illustration* du 20 novembre 1915, scrute les positions ennemies; puis, consultant son chronomètre, il se retourne vers ses hommes : « Mes p'tits, vous pouvez y aller. Montez là-bas l'arme à la bretelle : je vous suis[2]! »

Les « p'tits » ne se le font pas dire deux fois. A quelques mètres les uns des autres, les marsouins s'élancent, il faut les retenir.

« Doucement! doucement! » dit le colonel.

« Ah! que c'était beau ce départ, écrira quelque temps après de l'ambulance le capitaine Lairle. Que nos troupiers sont admirables! J'étais à la première vague. Je me suis réellement cru aux manœuvres[3]... »

[1] Lettre du Père Lenoir publiée dans l'opuscule : *A la mémoire de Pierre Coville*, p. 12.

[2] Carnet de campagne d'un observateur d'artillerie publié par l'*Illustration* du 20 nov. 1915, avec de nombreuses photographies de l'assaut.

[3] Au Père Lenoir, *22 octobre 1915*. Le capitaine Lairle fut promu officier de la Légion d'Honneur à la suite de cette attaque, où, comme le dit sa citation, il avait, à la tête de sa Cie, conquis sans désemparer trois lignes de tranchées ennemies.

« C'est beau, c'est inoubliable, on ne pense pas au danger. Ces silhouettes là-bas sont déjà à la tranchée *Kreuter*. Un combat à l'arme blanche s'y livre qui dure deux minutes à peine. Et les silhouettes avancent, disparaissent dans les boyaux.

« La deuxième vague, qui, elle, se dirige vers le Verger, en avant du Promontoire et du ruisseau de l'Étang, est impatiente ; elle sort avant l'heure fixée, tandis que la première atteint déjà la base de l'*Annulaire*. Les chefs arrêtent leurs hommes qui veulent s'élancer.

— Mes braves poilus ! mes braves poilus ! » répète le colonel[1]... »

Le début de l'attaque fut mené si vigoureusement qu'en dépit de la réaction allemande les pentes sud du plateau furent escaladées en un quart d'heure. Après l'occupation des premières tranchées ennemies, la tâche devint plus difficile.

Les Boches se défendaient énergiquement, bravement, refusant de se rendre pour la plupart. On dut lutter pied à pied dans un dédale de boyaux, à la grenade, à la baïonnette, sous une pluie fine, presque incessante. Pas un instant de recul. On maintint constamment le terrain conquis. Une mitrailleuse, qui avait échappé au pilonnage des gros obus, gênait beaucoup l'avance, et les Allemands purent se maintenir longtemps dans les tranchées qui coupaient le sommet du plateau.

Toute la journée, raconte le Père Lenoir, nous avons progressé, mais lentement, et avec beaucoup de pertes (infimes cependant en comparaison des pertes allemandes que nous constations au fur et à mesure). J'ai pu remplir mon ministère, bien douloureusement consolant, jusqu'au soir...

[1] *Illustration*, l. c. p. 538.

La 4e compagnie s'était admirablement comportée. Le petit homme au poivre en faisait partie.

Je vous dirai, Monsieur l'aumônier, écrira-t-il plus tard, que je n'ai pas entendu le bruit des projectiles boches. J'ai couru de mon mieux et je suis arrivé des premiers aux lignes ennemies, où nous avons ensuite progressé petit à petit. . Les tranchées boches étaient presque comblées, tellement notre artillerie avait donné... Là j'étais tellement content de voir les Boches en déroute que je me suis mis à embrasser le caporal Ritan sans penser aux balles qui nous sifflaient après... Vous me dites que depuis il a reçu une balle qui lui a crevé les deux yeux : c'est terrible, tout de même.

Puis, dans une tranchée où nous nous sommes mis, Santucci a reçu une balle explosive qui lui a enlevé le crâne et projeté la cervelle près de moi. Nous ne nous arrêtions pas de tirer. Mon fusil était bouillant ; on prenait les cartouches des morts. Une demi-heure après, Andréani est touché par une balle au menton qui le tue net et tombe sur Santucci déjà tué à mes côtés. Ce n'est pas pour cela que nous avons lâché pied ; nous n'avions pas envie de reculer, chose que nous ne connaissons pas au régiment... La 4e compagnie est toujours là ! et quand elle gagne du terrain, l'ennemi peut toujours essayer de le reprendre[1] !...

Cet entrain était dû, pour une bonne part, au capitaine Coville. « Alors mon capitaine est mort ! s'écriait le même enfant. Mais il n'a pas dû tomber en arrière, j'en suis sûr : il était trop courageux. » Le soldat connaissait son chef. Parvenu à la première tranchée allemande, le capitaine s'élançait crânement sur le parapet de la seconde, quand une balle lui traversa la poitrine de part en part. La respiration devint tout de suite très difficile. On le coucha dans un trou d'obus. Il demanda simplement qu'on lui tournât la tête du côté

[1] Lettres au Père Lenoir, *16 octobre* et *22 novembre*.

de l'attaque et dit : « Je me sens perdu ; mais je meurs content : ma compagnie a très bien marché et je meurs pour la France. » Puis il fit le signe de la croix, étendit les bras et rendit le dernier soupir. La « belle musique » du ciel, dont il avait rêvé, commençait pour lui.

Rien ne pouvait briser l'élan imprimé par de tels chefs.

Nos coloniaux, écrit le Père Lenoir, ont dépassé tout ce que pouvaient attendre de leur vaillance ceux qui la connaissaient le mieux. Vous n'avez pas idée de l'enfer que fut la Main de Massiges durant la journée du 25. Et là-dedans le plus joyeux enthousiasme avec l'irrésistible volonté de vaincre. Ils ont vaincu, mais à quel prix !... Il est vrai que la plupart de ces hommes avaient communié les jours précédents[1].

Et le colonel Pruneau de renchérir sur l'héroïsme de ses enfants : « Ah ! mes braves officiers ! Ah ! mes vaillants soldats ! C'étaient des lions[2]... »

Les Allemands toutefois ne cessaient d'amener des renforts prélevés sur l'armée du Kronprinz.

« Soyez certain que je tiendrai jusqu'au bout, avait répondu le colonel à un message de son général, *mais il me faut des grenades.* » Ce mot est comme le leitmotiv de la journée et aussi des suivantes. Dans ces combats acharnés on fit, pour la première fois, un usage immodéré de la grenade. Ce fut même le point de départ d'une nouvelle tactique de combat où cet engin si meurtrier jouait le principal rôle.

On n'entendait de tous côtés que ce cri inlassable-

[1] Récit publié dans *En Famille*, novembre 1915.
[2] Lettre au Père Lenoir, *3 octobre.*

ment répété : « Faites passer des grenades ! » Et les sacs qui les contenaient montaient sans cesse à la ligne de feu pour redescendre vides et se remplir à nouveau... 3000 « punaises » boches, découvertes dans un dépôt de munitions, ne manquèrent pas d'être retournées à leurs propriétaires...

On avança ainsi, d'un coude à l'autre des boyaux, jusqu'au 30 septembre, les Allemands multipliant les renforts qui se faisaient tuer avec opiniâtreté. A cette date, nous occupions la totalité de la Main de Massiges ; nos lignes se trouvaient portées jusqu'au sommet du Mont-Têtu, et le colonel Pruneau pouvait ainsi libeller son bulletin de victoire :

« Nous leur avons fait subir des pertes effrayantes, enlevé 2 canons, 9 mitrailleuses, 3000 fusils, des grenades et des munitions en quantité. Mais quels sacrifices pour mon beau régiment : 31 officiers, 84 sous-officiers, 1100 hommes. Le moral est excellent, l'entrain peut-être meilleur qu'avant l'attaque... Et pourtant nous ne sommes qu'au *Creux de l'oreille*. Mais les Boches ont décalé ! C'est ce qui donne du cran ![1]... »

*
* *

Mais le Père Lenoir ne put même assister un jour entier aux combats de son régiment. Ayant une dernière fois encouragé les hommes, il était parti avec les premières vagues, afin de secourir blessés et mourants. Une tradition solidement implantée au 4e colonial, reproduite à maintes reprises dans les journaux, et que le capitaine Duchamp retrouva conservée encore en 1918 au bataillon d'instruction de Mantes-sur-Seine, veut que pendant l'assaut une compagnie, n'ayant plus

[1] Lettre au Père Lenoir, *3 octobre*.

un seul officier, se montra déroutée, hésitante. Le Père Lenoir, qui se trouvait à proximité, aurait alors « enlevé son brassard de la Croix-Rouge, pris le commandement et conduit la compagnie au but assigné[1] ».

De témoin oculaire de cet incident nous n'avons pu en trouver. Mais le soir même un caporal mitrailleur, Louis Roux, l'entendait raconter et le consignait dans une lettre à son père.

Le plus vraisemblable, c'est que, marchant au milieu des assaillants, le Père eut l'occasion de rétablir l'ordre dans une unité un moment désorientée par la disparition des chefs. Il dut le faire tout naturellement, sans hésitation, comme sans panache, ayant seulement à cœur de relever le moral des hommes et d'empêcher que la ligne de combat ne subît de « trou ».

Ce fut, en tout cas, vers les 5 heures du soir, non loin du *Col des Abeilles,* où il avait neuf mois auparavant pleuré sur le corps de son *petit patrouilleur,* qu'une balle l'atteignit à la cuisse gauche, la traversant de part en part. « J'étais seul sur le glacis, je revenais le long d'une tranchée en m'éloignant des lignes allemandes. » Plus tard, en voyant son bulletin d'hôpital, il remarquera que sa blessure « était à peu près horizontale, d'arrière en avant, légèrement inclinée de haut en bas ».

Les dimensions des plaies, anormales pour une blessure par balle, me font me demander si la balle n'avait pas été retournée dans sa douille ou tailladée à l'avance, comme le font beaucoup les soldats allemands.

Un soldat le pansa aussitôt « avec une sollicitude de

[1] *Petit Patriote,* 11 août 1917. Même attestation dans la *Croix de l'Aveyron* du *24 février 1917,* sous la signature de Pierre Fau, qui fit la campagne de Macédoine avec les coloniaux. — Idem dans le mémoire de Jules Avril, mobilisé au 4e colonial en 1916.

Toutefois, cf. Appendice C, p. 538.

maman ». Mais il refusa, raconte Joseph Hugon, l'aide des brancardiers, disant qu'il y en avait de plus pressés que lui. « Je pus rester encore quelque temps dans les lignes; mais bientôt, la jambe s'engourdissant, je dus redescendre. Au poste de secours, les majors refirent très soigneusement le pansement et, le cœur navré, il me fallut prendre le chemin de l'évacuation. »

DEUXIÈME PARTIE

LES AMBULANCES. — LA SOMME

Septembre 1915 — Octobre 1916

CHAPITRE XIII

A AUTUN

AFFECTIONS DE FAMILLE. — LA NOSTALGIE DU FRONT

(26 Septembre — 11 Novembre 1915)

Après une dizaine de kilomètres à pied et le reste en auto, le Père Lenoir arrivait le lendemain matin à 3 heures à Sainte-Menehould ; les blessés y affluaient de toutes parts.

A 9 heures, on nous mettait dans un train sanitaire qui, vingt-huit heures après, nous débarquait à Autun, exaspérés et affamés depuis le 24. Le Service de Santé est vraiment inférieur à sa tâche ; je ne me plains pas pour moi, blessé léger, mais pour les milliers de blessés graves que l'on aggrave encore par cette incurie[1]...

Délicatesse de la Providence : l'hôpital sur lequel est dirigé le Père est le seul, parmi les sept fonctionnant à Autun, qui possède des religieuses : vraies filles de la Charité, elles sont aux petits soins pour tous. On commence par débarrasser le blessé de ses vêtements en loques, couverts de sang et de boue ; la sœur préposée au vestiaire, en soulevant cet amas informe, ne peut s'empêcher de témoigner sa stupéfaction :

« Mais enfin, Monsieur, interroge-t-elle naïvement, êtes-vous Français ?

[1] A ses parents, *27 septembre.*

— Eh! oui, répond-il avec son fin sourire, aumônier français... »

« Elle était bien excusable, ajoutait-il plus tard, en racontant cette anecdote, car vraiment je ne ressemblais à rien! »

Ce qu'il ne dit pas, c'est qu'il refusa une chambre particulière. On la lui avait offerte et l'on eût trouvé tout naturel qu'il l'acceptât. Je ne suis même pas sûr que certains, hypnotisés par une conception désuète des convenances ecclésiastiques, ne lui reprochèrent pas de ne l'avoir point fait. Aux yeux du Père Lenoir, la première de toutes les convenances était de ne pas s'isoler de ceux dont il était l'apôtre. On l'installa donc dans une salle commune; et dès lors, comme l'écrit la supérieure de l'hôpital, « son lit devint une chaire vivante, où notre R. Père donnait de précieux exemples de courage et de résignation[1] ».

Il demande aussitôt, pour le lendemain, qu'on lui apporte Notre-Seigneur, et il le recevra ainsi tous les jours. Il fait placer près de lui, sur une petite table, son grand crucifix qui a reçu le baiser de tant de mourants.

« Oh! qu'il aimait son crucifix! » s'écriera plus tard l'aumônier de l'hôpital, l'abbé Germain.

A côté, son livre d'évangiles.

Toutefois cette immobilité lui pèse bien vite; son esprit se reporte incessamment vers ceux qu'il a quittés.

La blessure sera vite guérie, écrit-il le jour même. J'espère bien être remis sur pied et être à mon poste avant huit jours. Il me tarde de retrouver mes enfants parmi lesquels, tous les jours, la mort va se choisir encore de nouvelles victimes. Le bon Dieu ne pouvait pas me demander de plus dur sacrifice.

[1] Lettre de la Révérende Mère Lauga, *29 août 1919*.

Mais ne vous inquiétez pas du tout : j'ai perdu très peu de sang, je souffre à peine et je n'ai pas l'ombre de fièvre.

La joie de l'avance réalisée lutte dans son âme avec la tristesse que lui fait éprouver le souvenir des morts. Apprenant qu'un régiment voisin du sien a eu 500 tués et 900 blessés, il conclut ainsi une lettre à sa famille :

Comme mon régiment a souffert plus encore que celui-là, vous avez dans ces chiffres une nouvelle raison de vous réjouir que je n'aie été que blessé le 25 ; et moi, une nouvelle raison de m'en désoler...

Et quand, enfin, il reçoit des détails sur ses marsouins : « Pauvre 4e ! s'écrie-t-il. La plupart des officiers et un grand nombre d'hommes, — les meilleurs bien entendu, — sont tombés. Je vous demande une prière pour ces pauvres enfants morts. Obtenez aussi que je sorte bientôt de mon trop bon lit pour aller rejoindre les survivants. »

Fragiles espoirs, hélas ! Sa patience n'est pas à bout d'épreuves. Le premier désenchantement ne tarde pas à se produire, en date du même jour, après la visite du major, le docteur Huot.

Ce n'est plus la *blessure heureuse*, qui permet de rester au poste[1]... Pour comble, le major d'ici déclare que je ne pourrai quitter l'hôpital avant trois semaines ! Je suis furieux, et n'arrive pas à l'indifférence. Quitter le régiment juste à l'heure où commence le massacre et n'être pas là pour aider ces pauvres enfants à mourir ! Vous devinez mon angoisse, ma désolation, mon impatience de retourner là-bas[2]...

[1] On se rappelle le passage du sermon de la Pentecôte sur la *blessure heureuse*, qui avait tant frappé le général Berdoulat. Voir plus haut, p. 180.

[2] Au R. P. de Boynes, *27 septembre*.

Il essaie bien de se consoler à la pensée que « le Sacré-Cœur, avec une prédilection visible à l'égard du régiment qui lui est consacré, avait merveilleusement, presque miraculeusement, disposé toutes choses, pour lui permettre de préparer les âmes à cette attaque... Combien parmi ceux qui sont tombés à l'assaut étaient réconciliés depuis quelques jours seulement avec le bon Dieu! Combien aussi dont la sanctification rapide en ces derniers mois avait tout naturellement fait éclore une vocation religieuse!... »

Puis il concluait, parlant à son supérieur, auquel il n'avait rien à celer :

Si ma blessure ne m'éloignait du régiment à l'heure où il y a tant à faire pour aider les mourants, pour encourager les survivants, dont la lutte va se continuer extrêmement dure, je concéderais sans peine à la bonne Providence qu'elle a bien choisi son moment pour me donner du repos forcé. Je me sentais assez fatigué, usé, depuis quelque temps. Trop peu de sommeil : mais comment faire, des hommes venant se confesser jusqu'à une heure avancée de la nuit et d'autres venant le matin avant le jour? Les Nicodèmes qui se présentent une nuit, s'ils ne trouvent pas l'aumônier, ne reviendront pas. De plus, je ne pouvais presque jamais prendre quoi que ce soit avant midi, et, ces trois dernières semaines, il m'était impossible de manger le soir, le défilé des confessions étant ininterrompu. A la longue, la fatigue venait. Voici le repos : je vais en profiter pour rattraper les heures de sommeil perdues...

Le « repos » en question, — qualifié « d'arrêts de rigueur » dans une autre lettre, — se décompose ainsi : « Je dors énormément, j'écris beaucoup, je souffre passablement et je prie un peu[1]. »

Il aurait pu dès lors ajouter : Je reçois d'incessantes visites. C'est qu'en effet, sans plus tarder, un nouveau

[1] Au Père Courbe, *2 octobre*.

champ s'ouvre à son zèle : apostolat « discret et délicat », dont Sœur Lauga résume le secret en ces trois mots : « Il savait faire plaisir. » Aussi les petits soldats venus avec lui, et d'autres que leurs blessures n'empêchent pas de marcher, assiègent-ils sa chambre. Ses trois camarades de lit, le lieutenant Leroy surtout, conserveront longtemps le souvenir du saint religieux.

*
* *

Les visites les plus douces au cœur de l'apôtre furent celles de son père et de sa mère. Nous touchons ici à un point délicat. Et nous savons qu'il existe des paroles de Jésus, sur l'amour que ses disciples doivent avoir pour leurs parents, qui ont troublé bien des cœurs. En raison de circonstances particulières, soit parce que les mœurs plus rudes d'une époque pouvaient le porter, soit au contraire par réaction contre une sensiblerie trop généralisée, Dieu a inspiré à certains apôtres une interprétation de ces conseils parfois un peu austère. La manière plus douce dont le Père Lenoir les observa ne nous semble pas moins héroïque.

« Qui ne hait son père et sa mère, ses frères et ses sœurs, ne peut être mon disciple... » Oui, le religieux le sait, cette parole est de son *bon* Maître. Mais, parce qu'elle a jailli de son cœur infiniment affectueux, il ne peut douter que ce ne soit une parole d'amour. Les âmes à instruire et à nourrir, les âmes à sauver, voilà qui prime tout. Aussi, quand l'amour des âmes l'exigera, n'hésitera-t-il pas à imposer à ses parents le sacrifice bien dur de permissions longtemps espérées ; pour trente-trois mois de guerre, ces permissions

se borneront à une semaine en février prochain et à deux jours avant le départ pour l'Orient. Encore prendra-t-il largement sur ces journées pour faire les emplettes nécessaires à son apostolat ou pour courir, dans les hôpitaux et les mansardes, à la recherche des brebis délaissées.

Mais si chaude était alors même son affection, si entourante, si persuasive, qu'elle faisait accepter généreusement, sans causer trop de souffrance, ces privations où se complaisait le Cœur du Maître. N'est-ce pas par des acceptations semblables, plus dures encore, que Jésus avait élevé sa mère à la dignité de corédemptrice du genre humain?

Hormis ces cas, et dans toutes les circonstances où le zèle ne s'oppose pas aux témoignages de son amour filial, le Père Louis le laisse déborder de la façon la plus exquise. Il lit les lettres de sa mère « lentement, en les dégustant, pour faire durer davantage le bonheur; et trois obus qui sont arrivés au milieu de la lecture n'ont pas pu l'interrompre ». Il pousse des cris de joie en recevant un beau colis au moment où il allait dormir, allume une bougie qu'il y trouve pour vérifier son contenu, se revêt immédiatement du chaud gilet de laine, afin de mieux rêver à celle qui l'a tricoté, et referme le tout pour renouveler son plaisir, le lendemain, par un second déballage. Son cœur bat en voyant passer devant son cantonnement, au milieu d'un convoi, une voiture de livraison réquisitionnée, portant en gros caractères *Versailles*. Pendant une bonne partie de la guerre, ses cartes, — et souvent ses lettres, — seront « rigoureusement quotidiennes en vertu de la plus rigoureuse des nécessités, celle de ma tendresse pour vous ». Personne n'est oublié, les petits moins que les autres. Il se réjouit de ce que cette année, à Noël, le « divin Enfant, que nous aimions tant à chanter ensemble jadis, autour de la petite crèche faite par maman, ne sera plus représenté par un bébé

de cire, mais par le vivant et gentil petit Roger ». Comme il est amusé d'apprendre que Solange, quand son père lui a demandé ses commissions pour l'oncle Louis, s'est contentée de répondre : « Vous direz qu'Olivier est très sage, » jugeant superflu de le dire d'elle-même et que cela, bien sûr, allait de soi ! De toutes ces lettres *aller et retour,* un tel parfum surnaturel se dégageait, que l'abbé Germain, aumônier de l'hôpital d'Autun, qui avait vu beaucoup de choses et reçu bien des confidences, ne pourra s'empêcher dans quelques mois d'écrire au Père Lenoir : « Dans votre famille, tous, vous êtes simplement délicieux ![1] »

Mais le triomphe du religieux, la suprême joie de l'apôtre et du fils, — du fils-apôtre, pourrait-on dire, — était de tellement faire converger son zèle et son affection familiale qu'ils s'étayaient l'un l'autre et s'entr'aidaient. Ainsi dotera-t-il chacun, depuis sa mère jusqu'aux cousins les plus éloignés, de filleuls très « intéressants » : mot qui, suivant les cas, n'aura pas toujours le même sens, mais qui lui permettra, même après des demandes moins discrètes de tel ou tel, de plaider les circonstances atténuantes. Par là, il initiera une nièce aux joies de l'apostolat ; tel « filleul de Guiguite » tient une assez large place dans sa correspondance... Il sait à qui il doit s'adresser pour les œufs de Pâques et les Noëls, à qui pour les commissions de tabac à la Civette, à qui pour la musique et les livres, à qui pour avoir des abonnements à la *Libre Parole.* Car « nos soldats, écrit-il joliment, visent d'un œil et lisent de l'autre ». Il connaît ceux qui peuvent lui procurer des illustrés pour les blessés, envoyer une montre à de jeunes convertis ou solder une note chez l'imprimeur...

Mais il y a dans toutes ces requêtes à la fois tant de tact et de naturel, qu'on le sent uniquement soucieux de faire participer ceux qu'il aime aux bénédictions promises par Jésus-Christ à ses apôtres.

[1] Lettre du *17 janvier 1916.*

*
* *

Il ne sera pas nécessaire après cela d'insister sur les visites que l'aumônier reçut à Autun.

Son père vint d'abord, dès les premiers jours d'octobre. Et ce fut une explosion de joie : « J'ai été si heureux d'entendre papa me parler tout au long de tous les oiseaux du nid ! » Pour ne pas le fatiguer, son père aurait voulu passer en silence à son chevet la plus grande partie des journées. Mais c'était le blessé qui ne se lassait pas d'interroger. « Louis me racontait aussi de manière extrêmement vivante les affaires de Beauséjour et de Massiges. Mais le plus étrange est que, tout en continuant de me parler, il écrivait, ainsi couché, de nombreuses lettres, souvent fort longues, exigeant des détails très précis de noms ou de dates... Et le soir il me remettait cinquante lettres, parfois plus, à jeter à la poste. A le voir écrire et parler tout ensemble, je ne pouvais m'empêcher de songer à cette invention qui permet au même fil, grâce à un ingénieux dispositif, de transmettre simultanément plusieurs télégrammes. »

Ensuite ce fut le tour d'un de ses oncles, jésuite comme lui, le R. P. Vétillart. Il était arrivé presque à temps pour fêter l'anniversaire du jour où son neveu avait commencé le noviciat.

C'est en effet le 6 octobre 1898 que j'ai pris la soutane, cette soutane S. J contre laquelle je m'étais si longtemps débattu, — et en la fête de saint Bruno dont j'avais tant désiré la robe... J'ai encore dans un coin de tiroir, mais à Marneffe, hélas ! certaine *élection* écrite avec beaucoup de soin, — et de passion, — et que je m'étais vu retourner avec des coups de crayon rouge... Comme tout cela est loin !

Depuis lors, ma vie n'a guère été celle d'un Chartreux, et pourtant je suis bien sûr qu'elle a été, — sinon en qualité, hélas! du moins en espèce, — ce que voulait Notre-Seigneur...

Avec l'aide de son oncle, il avait pu recommencer à célébrer. « Disons la messe du Saint-Sacrement, déclara-t-il, pour remercier Notre-Seigneur des âmes de soldats gagnées par l'Eucharistie. » Souvenir doublement cher : le Père Vétillart l'avait assisté déjà lors de sa première messe, le 25 août 1911 ; cela parut au jeune religieux un renouvellement de son sacerdoce.

Quant à sa mère, qui vint plus tard, elle put assister, pour la fête de la bienheureuse Marguerite-Marie, à un sermon sur le Sacré-Cœur qui « émut tout l'auditoire, car il était approprié à chacun : militaires, civils, médecins, malades, blessés, sœurs, infirmières, enfants... et maman ! »

*
* *

Parmi les visiteurs s'en glissèrent deux parfaitement inattendus, personnages importants : l'un, publiciste, qui prétendait l'interviewer pour le compte de je ne sais quelle feuille ; l'autre, artiste peintre, qui lui demanda l'autorisation de le portraiturer. Ils furent joliment reçus ! Racontant l'incident le soir même, sa plume en tremble encore : « Je vous assure bien qu'ils n'y reviendront ni l'un ni l'autre. Est-ce assez grotesque![1]... »

[1] Au Père Courbe, *12 octobre*.

Au contraire, vient-on lui proposer des occupations nouvelles, alors qu'il aurait pourtant bien besoin de repos? On est accueilli de la façon la plus engageante, il ne sait pas refuser.

Le travail ne me manque pas En plus de cette correspondance, je suis relancé par le P d'Ambrières pour « En Famille », par les sœurs pour des sermons Et, pour comble, hier, je reçois la visite de M Gustave Gautherot, mobilisé comme officier de réserve, déjà blessé et décoré, chargé d'organiser des conférences publiques pour les soldats, à Autun. Il faut que je lui en fasse une pour mercredi soir, sur « la France, champion de la civilisation contre l'Allemagne »... quelque chose dans ce genre-là Je vais achever le travail du P. d'Ambrières, qui presse, et me mettre ensuite à cette conférence. Après, je songerai à faire ma retraite[1].

Ce travail qui presse n'était autre que les récits tant de fois réédités du *Petit Patrouilleur* et des *Deux Marsouins de 1915*[2].

Le Père avait longtemps répugné, par discrétion autant que par humilité, à rendre publiques, à noter même ces merveilles de la grâce; il ne s'y était résolu que sur le conseil du R. P. Vétillart et dans un but tout apostolique. En mettant le point final au second de ces manuscrits, il s'accuse d'avoir, dans les deux sens, traîné en longueur :

J'arrive en retard et c'est trop long... C'est long, parce que, entre nous, *je vous envoie là mon testament*. Mon prochain retour au front sera sans doute le bon, je m'attends à y rester cette fois. Aussi ai-je voulu mêler à ce récit — véridique — mes idées et mes manières, que je crois con-

[1] A ses parents, *23 octobre*.

[2] Ces récits sont en vente aux "*Éditions Spes*", 17, rue Soufflot, sous le titre : *Au fond des Ames*, 0 fr. 25 franco.

formes à celles de la sainte Église, sur la communion dans les circonstances extraordinaires où sont nos soldats. Mais notre jolie petite revue ne s'accommodera peut-être pas d'une pareille prolixité. Faites-en tout ce que bon vous semblera, je vous l'abandonne entièrement[1].

Ce que je ne dis pas dans l'histoire, écrit-il ailleurs, ce sont les allusions désagréables, décourageantes, dont on m'a assailli aux jours de la défection de *Fred*. Mais sa mort a été le triomphe de la grâce et des principes de miséricorde[2].

A la lecture de ces pages, dont le succès apostolique dépassa toutes les espérances de l'auteur, il nous est arrivé, — qu'on nous pardonne ! — de murmurer : « Bienheureuse blessure du Père Lenoir, qui nous a « valu de tels récits ! » Déjà c'est à la blessure du 3 février que nous avions dû de lire la conversion d'*Un suicidé*. Et dorénavant, quand le Père d'Ambrières insistera pour avoir d'autres nouvelles, l'aumônier des marsouins répondra allègrement :

Vous connaissez trop mon attachement à vous, aux Marneffiens et à votre « En Famille »... Si je ne vous envoie rien, c'est que j'en suis absolument empêché... Attendez que je sois blessé, je ne vois pas d'autre solution. Alors, ne pouvant plus m'occuper des vivants, je m'occuperai des morts[3]...

Quant à la conférence demandée par M. Gautherot, le Père se borne à écrire, le 28 octobre :

« Hier soir, conférence à la salle des fêtes de l'hôtel de ville. Salle comble. On a paru content. »

*
* *

Toutes ces occupations, même en y ajoutant des courses dans les hôpitaux et la préparation des

[1] Au Père d'Ambrières, *3 novembre*.
[2] Au R. P. Tenneson, *4 janvier 1916*.
[3] Au Père d'Ambrières, *25 septembre 1916*.

250 pupilles de l'école de cavalerie aux fêtes de la Toussaint, ne faisaient que tromper son ennui. En sourdine, la nostalgie du front grondait. Contre les résolutions de sage apaisement, l'irritation faisait des retours offensifs. Dès le quatrième jour passé à Autun, une carte brève contenait cette phrase menaçante :

Le major prétend que je ne pourrai marcher avant trois semaines; je prétends bien avoir rejoint mes marsouins avant ce terme indéfini. Dites, est-ce assez bête d'être arrêté au premier jour d'un combat qui durera des semaines et fera tomber mes enfants[1] !

Mais il faut vite rabattre de ces prétentions. Une semaine après :

Le pansement de ce matin a été très douloureux, mais a satisfait le major. Celui-ci est d'avis que, pour aider les muscles à se refaire, je les fasse bientôt travailler un peu : « bientôt, » c'est-à-dire dans une huitaine de jours; « un peu, » c'est-à-dire me lever, faire quelques pas. Il juge que cela sera un excellent exercice pour la jambe blessée. Tant mieux ! Quant à la cicatrisation totale, la délivrance, il pense que ce sera dans trois semaines d'ici, un mois peut-être. Il est bien entendu évidemment que je ne sortirai pas avant la cicatrisation complète : ce n'est pas comme pour une blessure au bras ou à l'épaule[2].

Excellente décision, mais qui va s'effriter au jour le jour, à chaque courrier qui arrive du 4e colonial. Ce fut d'abord le bulletin du colonel Pruneau, relatant les sacrifices imposés au régiment, et qui se terminait ainsi : « Allons, mon brave aumônier, remettez-vous vite, revenez-nous vite. Je suis seul à la popote avec Baré ! — Affectueusement, Baré et moi. » Ah ! mon colonel, quelle imprudence que cette phrase amicale !

[1] Au Père Courbe, *29 septembre*.
[2] A ses parents, *4 octobre*.

Puis, c'est une carte de l'infirmier Joucla, qui détaille exactement les pertes : 400 tués et 700 blessés, dont les trois chefs de bataillon : l'un trépané, pour lequel on conserve quelque espoir; un autre, le commandant Defoort, « qui a déjà regagné le régiment ». Et ceci est encore un détail imprudent, surtout quand il est souligné de la manière suivante :

Je tiens à vous dire que votre départ a fait dans notre 4e un vide énorme.. Il ne se passe pas de jour sans qu'un grand nombre de nos chers « poilus » ne viennent à l'infirmerie me demander de vos nouvelles! Je rassure de mon mieux ces braves et je leur promets votre retour pour bientôt... Notre colonel n'a pas une égratignure, malgré qu'il se soit exposé constamment en première ligne, lançant à côté de ses hommes des bombes et des grenades.

Puis venait la phrase tentatrice, qui, répétée bientôt par tous ses autres correspondants, finira par rendre insupportable au Père son séjour à l'hôpital :

Depuis votre départ, nous n'avons pas de cérémonies religieuses et ça nous manque!... Je suis persuadé que si vous étiez là, demain dimanche nous aurions notre messe[1]!...

De pareilles lettres lui sont plus cuisantes que la teinture d'iode prodiguée par les majors. Pour chasser l'obsession, l'apôtre visite les malades. « Hier, 11 octobre, j'ai pu me traîner jusqu'à l'hôpital voisin, voir un de nos plus chers enfants du 4e. Dans la rue, on me regardait comme une bête curieuse[2]... »

Mais, loin de rompre le charme, de pareils entretiens le rendent plus tenace : ils ravivent les souvenirs

[1] Lettre de M. Joucla, *6 octobre.*
[2] Au Père Courbe, *12 octobre.*

du front. « Là-bas les âmes sont en grand danger! » voilà ce qui bourdonne en lui... Et, pour comble, le major, tout en maintenant « qu'une marche de quelques centaines de mètres par jour ne pouvait pas retarder d'une minute la cicatrisation », annonce « que celle-ci, vu les dimensions de la tranche musculaire arrachée, ne pouvait pas se faire avant, au moins, un mois d'ici!!! » Et l'annonce de ce diagnostic, ponctuée de trois exclamations, est immédiatement suivie de cette conclusion : « Aussi je suis aujourd'hui d'une humeur massacrante[1]... »

« Il faut que monsieur l'aumônier prenne patience, disait de son côté le bon major; trente jours, il n'obtiendra pas moins de moi. D'ailleurs il fait beaucoup de bien ici et ne perd pas son temps. »

Ce qui ne l'empêchera pas d'ajouter, quelques jours après : « Il faudrait l'enchaîner... »

Parmi les lettres qui « pleuvent sans discontinuer », — 32 reçues le 24 octobre, une « avalanche » le 28, — l'une d'elles faisait cause commune avec les conseils du docteur Huot. Elle émanait d'un jeune caporal de l'armée belge, que le Père Lenoir avait connu jadis typographe à Huy, dans l'imprimerie qui travaillait pour Marneffe. C'était une vraie mercuriale :

Révérend Père... Pour l'amour de Dieu, ne restez plus si longtemps sans m'écrire. Vous m'avez fiché la clope et le cafard pendant huit jours... Morbleu, si vous en faites encore une pareille, je vous envoie les huissiers et je vous traduis en conseil de guerre, aussi vrai que je suis *votre* petit caporal. Ah! oui, vous ne devez pas rire. Vous savez qu'ici quand on manque à l'épluchage des pommes de terre on passe en conseil de guerre...

[1] Au R. P. Vétillart, *6 octobre*.

Jugez de ce que vous auriez pour ne pas m'écrire ! Mais, Révérend Père, vous seriez *au moins* fusillé ! absolument...

Et, là-dessus, je voudrais bien savoir ce que vous avez dans le corps pour vouloir retourner au front si tôt ? le diable au moins ! Si j'étais votre docteur, je vous mettrais à la diète pendant un mois et je vous condamnerais à ne manger pendant ce temps que de l'aspirine humectée de teinture d'iode. Absolument. Restez là-bas ! restez-y bien. Vous avez le temps de revenir. La grande offensive ne peut encore mal de se déclancher[1]. Restez bien là-bas. Cela vaut mieux. Restez-y deux mois et vous arriverez encore trop tôt. Vous verrez que, quoique je ne sois pas somnambule extra-lucide, je suis encore bon prophète et je me trompe rarement[2]...

La lettre se poursuivait sur ce ton durant huit bonnes pages. Au reste qu'on n'aille pas s'y méprendre : Jacquot est un vaillant :

Ce n'est pas à moi qu'on peut dire : Venez nous aider ! Quand il faudra donner le coup de collier, on le donnera et ce sera un salé... En attendant, je laisse aller, voilà ! Moi je me suis chargé de dégringoler des Boches ; pour le restant, que Joffre tire son plan !...

Malheureusement, les autres enfants du Père Lenoir, ceux du 4e, parlaient d'une façon moins désintéressée. De plus en plus nombreuses arrivaient des supplications semblables à celles du « filleul de Guiguite » :

« Je languis que vous reveniez parmi nous, car vous nous manquez beaucoup, et encore peut-être bien plus à d'autres qu'à moi[3]. »

Ou d'un jeune qui depuis cinq mois était à la communion quotidienne : « Je vous demanderai si vous

[1] Expression du terroir belge qui signifie : *n'est pas encore près* de se déclancher.

[2] Jacques Dalemans, *octobre 1915*.

[3] François S., *3 octobre*.

pourriez me dire comment je pourrais faire la sainte communion et à qui je devrais m'adresser[1]... »

L'un des deux communiants de la nuit du 17 août au bois d'Hauzy a la même inquiétude :

« Nous sommes au repos... Hélas ! il nous manque le principal, la nourriture de notre âme, le Pain des Forts... Aujourd'hui nous nous sommes encore déplacés et éloignés de tout aumônier... »

Du même, quelques jours après : « Louis R. a dû vous parler des difficultés que nous avions pour remplir nos devoirs religieux ; j'espère que cela ne durera pas et que nous aurons bientôt le bonheur de vous revoir[2]... »

« Ma grande peine ici, écrit un caporal, — un de ses plus zélés « rabatteurs », — c'est de n'avoir plus aucun secours de notre sainte religion... Il serait temps (je suis si égoïste) que vous veniez me remonter le moral. J'ai écrit des lettres épouvantables à papa ; je deviens fou[3] !... »

« Nous vous réclamons tous à grands cris pour le plus grand bien de nos âmes, » appuie l'infirmier Joucla, qui cependant accumule les nouvelles sur l'excellent moral du régiment, pour que l'aumônier « ne soit pas tenté de revenir avant complète guérison[4] ».

Ces conseils de prudence d'une part, et de l'autre cette avidité de revoir leur Père... quels témoignages passionnés d'amour ! Mais comment les concilier ? Pour tranquilliser le Père Lenoir, il aurait fallu lui assurer que nul ne le regrettait et qu'on pouvait fort bien se

[1] J D., *8 octobre*.
[2] Eugène F., *9* et *26 octobre*.
[3] Caporal X., *20* et *23 octobre*.
[4] M. Joucla, *17* et *28 octobre*.

passer de lui. Qui se serait chargé d'un pareil mensonge? C'était, moins que tout autre, le colonel; le 1er novembre, il joignait de nouveau sa voix très affectueuse à la complainte :

Mon cher ami, il fait triste, pluvieux, sombre et boueux; c'est l'aspect d'hiver précoce : ce matin grand'messe en l'église de Courtémont dite par trois prêtres soldats. J'ai prié pour tous les braves disparus, et ma pensée vous mêlait à leur souvenir; je sentais *que vous nous manquiez* en cette solennité de Toussaint et j'aurais voulu entendre votre voix si chaude et si pleine de conviction réconforter les récupérés venus récemment du dépôt et qui ne sont pas encore à l'unisson du 4e. Nous remontons ce soir aux tranchées. Prompte guérison! A bientôt votre retour...

Enfin, du lendemain, ces lignes d'un caporal, qui devaient faire déborder la coupe :

C'est un cri de désespoir que je viens pousser par cette lettre. Bientôt un mois et demi que je n'ai vu aucun prêtre!... Toutes ces belles fêtes de la Toussaint passées tout juste avec une petite prière... Ah! M. l'aumônier, que faire?... Comme vous me manquez! Pardonnez-moi; je viens vous faire de la peine, moi qui devrais faire le contraire. Et pourtant que voulez-vous que je dise? mon âme est pleine de tristesse. Je vois ou du moins comprends par votre lettre que votre blessure s'aggrave au lieu de se guérir... Maintenant, vous me dites que vous êtes sage comme un enfant à l'hôpital. Permettez-moi d'en douter; je vous vois d'ici en train de discuter avec M. le major, si oui ou non vous ne sortirez pas bientôt de là : ne dites pas le contraire[1]...

Le Père songeait si peu à dire le contraire, que dès le reçu de cette dernière lettre il écrivait à un ami : « Je pars jeudi, c'est décidé. Là-bas, on meurt de plus

[1] Caporal Louis R., *2 novembre*.

en plus et les survivants me réclament... Je puis suffisamment marcher pour leur donner le bon Dieu, donc j'y vais[1]... »

L'excellent médecin-chef de l'hôpital, dont l'âme était assez haute pour comprendre le martyre du Père Lenoir, s'était senti impuissant à l'enchaîner. D'ailleurs, la « plaie était comblée, presque rose, avec des bourgeonnements tout autour... »

Plus tard, l'aumônier dira même lui avoir entendu murmurer : « A votre place, j'en ferais tout autant... » Mais c'était moins le médecin que l'ami qui parlait ainsi.

« Départ certain pour jeudi, 11 novembre. Plus que trois jours ! » Le Père les passe entièrement au lit pour activer la cicatrisation. Il se soumet joyeusement à toutes les pointes de feu et profite de ce repos pour liquider une correspondance toujours intarissable :

« J'ai écrit hier 70 lettres; le paquet dont l'image m'obsédait depuis si longtemps en a diminué d'autant. J'espère partir d'ici la conscience nette. »

*
* *

Religieuses, majors, infirmiers, blessés, tous à l'hôpital se réjouissent de sa joie : et pourtant l'on est triste, car son départ, a écrit la supérieure, va produire « un grand vide ».

Le docteur Huot pensait qu'une convalescence, en dehors de l'atmosphère d'ambulance, serait salutaire. Il proposa un séjour à Versailles. Mais il se heurta à un refus : « Impossible ! On m'attend là-bas, — ou plutôt on ne m'attend pas pour se battre et pour mourir[2]. »

[1] Au Père Courbe, *8 novembre.*
[2] A ses parents, *10 novembre.*

L'aumônier vient d'apprendre en effet que les Allemands ont renouvelé, le 3 novembre, contre le Mont-Têtu, des attaques plus violentes que jamais, où les *flammenwerfer* ont produit sur les récupérés leur effet de surprise.

Il y a eu des journées terribles. Du 30 octobre au 6 novembre, la 2e division coloniale a encore perdu 600 hommes. La pluie, la boue, les nouveaux renforts, le marmitage incessant, les gaz rendent le secteur intenable. Tant d'attraits n'autorisent pas une journée de retard.

Mais son refus a dû causer à Versailles un peu de peine. Il y songe : et tandis que le train l'emmène vers ses enfants qui souffrent, le Père adresse à ceux qu'il prive volontairement d'un dernier adieu ce simple billet. Peut-être ne le trouvera-t-on pas moins beau que telle lettre prêtée par les anciens biographes a saint François Xavier.

Entre Vitry et Châlons...

Ma blessure ne me fait pas souffrir.

Tout est pour le mieux, sauf le sacrifice de ne pas vous voir au passage. Il paraît que le docteur vous avait promis de me donner une permission : mais vous comprenez, n'est-ce pas, pourquoi je devais la refuser? Chaque jour représente là-bas tant de morts, tant de courages faiblissants à relever, tant d'âmes à nourrir ! Ce sacrifice commun, de votre part et de la mienne, nous vaudra des grâces amplement rémunératrices, et à Massiges, et à Versailles[1]...

En vérité, exagérait-il le marsouin qui disait du Père Lenoir : « Cet homme a le diable au corps pour faire aimer le bon Dieu » ?

[1] A ses parents, *13 novembre.*

CHAPITRE XIV

D'UNE AMBULANCE A L'AUTRE

IMPRUDENCE « PROVIDENTIELLE »
LE *LIVRE DE PRIÈRES DU SOLDAT CATHOLIQUE*

(13 Novembre — 16 Décembre 1915)

Après une nuit et une matinée occupées à courir de gare en gare, tantôt dans un wagon de 1re classe, tantôt dans un fourgon à marchandises, le Père Lenoir rejoint son régiment au repos à *Épense,* région au sud de Sainte-Menehould.

Quand le colonel a su que j'étais là, il est sorti de sa maison, m'a embrassé sur les deux joues devant tout le monde, m'a emmené chez lui bras dessus bras dessous, en causant tout amicalement ; puis m'annonçant qu'il remplaçait le général de brigade absent pour quelques jours, il m'a obligé à occuper sa chambre, la plus belle du village. Joignez-y, bien entendu, quantité de prescriptions de prudence,... un vrai père.

Le retour de l'aumônier était, à cette date, providentiel. Il avait fallu toute la vaillance du 4e colonial pour empêcher les Allemands de reprendre la *Main de Massiges.* Ces efforts lui avaient coûté près de quatre cents hommes. D'où la nécessité absolue de le refaire

« Cette période de repos et de formation des nouveaux renforts, constatait le Père, est très importante aussi pour leur formation religieuse. » Et sans retard il relance les réunions à l'église.

Le lendemain de son arrivée, un dimanche, l'église était archicomble. Tous les anciens, échappés aux mas-

sacres, se trouvaient là. Et parmi les nouveaux, beaucoup voulaient entendre ce petit curé barbu qui déjà, rien qu'en se promenant hier soir appuyé sur sa canne et boitant, avait commencé de prendre leurs âmes.

Quand, avant le *Credo*, le Père se retourna vers ses enfants, son visage était radieux.

Notre-Seigneur me permettra d'interrompre un instant le Saint Sacrifice pour dire ma joie du retour, joie d'autant plus grande qu'il m'en a coûté davantage de ne pas être près de vous en ces jours de souffrances.

Ma consolation est de savoir que vous vous êtes comportés en braves.

Dès les premiers mots, le contact était repris. A propos de l'évangile du jour, la parabole du *levain*, l'aumônier montra que, s' « il existe chez tous des éléments de vertus, des germes de dévouement, de bonté, de courage, d'honneur, qui se développent plus ou moins suivant l'éducation, le milieu, la réflexion, la volonté, cependant le ferment supérieur à tous les autres est la *religion*, qui chez tout homme, à toute heure de sa vie, le stimule au *devoir* et au *sacrifice* ».

Or, tandis qu'il en apportait comme preuve le capitaine Coville, que beaucoup pleuraient encore, et « ce jeune officier (Ernest Ollivier) tombé récemment à Massiges, qui après avoir réfléchi, prié et communié, s'était devant Notre-Seigneur décidé au service le plus dangereux parce qu'il le jugeait le plus utile[1] », beaucoup

[1] Maréchal des logis au 6e hussards, E. Ollivier avait été attaché à un bataillon du 4e colonial comme agent de liaison. A Halloy, le 26 juin, on lui avait offert les galons de sous-lieutenant, mais comme fantassin. Il hésita quelques heures, ayant, comme il l'écrivait à sa femme, « un peu de répugnance à rendre ses éperons et un peu effrayé aussi d'une responsabilité à laquelle il ne se croyait pas suffisamment préparé ». Mais quand il eut compris, après « un entretien avec l'aumônier, *qu'en conscience (et c'est bien entendu le seul point de vue où nous nous placions)*, sans être tenu de dire oui, pourtant *ce serait mieux* », il avait accepté. (Notice sur Ernest Ollivier, p. 15.

dans l'auditoire branlaient la tête et pensaient que, comme exemple de la parabole, il suffisait de regarder celui qui parlait En lui le ferment divin était si actif, qu'il lui suffisait de paraître pour faire lever toute la pâte.

Au sortir de la messe, il écrit : « Ce repos commence très bien, communions en foule · les 500 hosties hebdomadaires ne suffiront plus... »

Pour affirmer les liens qui l'unissent toujours à son cher 4e colonial, chaque instruction des jours suivants commencera par quelques mots sur un camarade du régiment. Le 16 novembre :

Auguste G., de la 1re Cie, faisait habituellement cette prière : « Je demande à Dieu de me garder et de me rendre à ma mère. » Un jour sa prière change : « Mon Dieu, si je dois vous devenir infidèle, veuillez me prendre ! » Absurde, si tout finit à la mort ; mais logique, si... etc.

Le 17, à la 2e Cie :

Vous vous rappelez M. L. Ame droite, mais ignorante, il était hostile, vous le savez, à la religion. A la suite d'une rencontre fortuite et de sa première communion, il se mit à la communion fréquente. Il fut transformé. Il était sombre : il devint gai. Mauvais soldat : plus jamais il ne fut puni et devint le plus brave et le plus dévoué. Il avait compris son devoir. Il aima son devoir. A quoi lui a servi la religion, la prière, la communion ? A le préserver des obus ? Non : il a été mis en morceaux ; mais à lui mériter la *vie future.*

Le 18, à la 3e Cie :

Voici ce que m'écrit le père de votre camarade H. Vautrin : « J'apprends que mon fils a été blessé très grièvement et évacué le 26 septembre. Je n'en ai plus de nouvelles. Il est mort. Je n'ai aucune inquiétude au sujet de son salut. C'était un chrétien d'une foi à transporter les montagnes et un patriote ardent. Il communiait très souvent. Je suis sûr

qu'en se voyant mourir, il a offert à Dieu le sacrifice de sa vie pour l'Eglise et pour la France... » Ces paroles, qui forment le plus bel éloge du fils et du père, vous montrent à propos du *sacrifice* où se trouve sa grandeur, et où l'on trouve la force de l'accomplir, etc.

Mais la 4e compagnie n'eut pas son tour... Le Père n'alla pas plus loin.

*
* *

« Blessure en bon état, sous l'œil des majors, » disait-il à sa famille le 15 novembre.

« Débordé de besogne, écrivait-il le 17 à Robert du Parc, de bonne besogne, puisque demain, — c'est-à-dire en cinq jours, — j'aurai épuisé mon premier millier d'hosties. C'est vous dire si je suis heureux... » Il installait également une salle de repos et de lecture pour le régiment. Or, deux jours après, une lettre portait : « Arrivé samedi, je repars ce soir en auto, avec une blessure envenimée. C'est vexant et navrant... »

Voici comment il détaille sa mésaventure :

Les médecins d'ici sont, — vous direz peut-être plus « sages », — je dis plus *sévères* que le bon docteur Huot. Ils jugent que ma blessure ne se guérira pas assez vite si je continue le service, et, d'office, ils vont m'expédier demain à l'ambulance voisine de Braux-Sainte-Cohière, pour que j'y reste quelques jours immobile...

Le colonel s'est montré inflexible : « Sinon, avait-il dit, je mets un planton à votre porte avec la consigne de ne pas vous laisser sortir. » Et le pauvre aumônier, qui déjà se voyait aux arrêts de rigueur, concluait :

Comme le médecin y joignait l'interdiction de me lever

et que le local où je suis ne se prête pas à recevoir les hommes, autant obéir et prendre à l'ambulance quelques jours de repos absolu...

Dans une lettre écrite cinq semaines plus tard, on dirait qu'il éprouve le besoin de se disculper :

Il n'y a eu aucune imprudence de ma part. Quand j'ai quitté Autun, c'était avec l'autorisation formelle et motivée du docteur. Mais, par suite du déplacement du régiment, mon voyage, puis ma vie durant les premiers jours, furent beaucoup plus fatigants que je n'escomptais; de plus, en wagon, un soldat fit un faux pas et tomba de tout son poids juste sur ma blessure. Depuis lors elle s'irrita[1].

Au reste, il se persuada de plus en plus que la Providence avait tout conduit. Ce retour prématuré lui avait permis de réorganiser la vie religieuse du régiment et, de concert avec les prêtres soldats, de l'assurer pour les jours à venir. Il avait obtenu mieux. Connaissant fort bien le seul motif qui empêchait le Père Lenoir de prendre en paix le repos nécessaire, le colonel avait accepté de lui procurer un suppléant. Quatre jours après son départ d'Épense, la chose est réglée.

L'effet de pacification fut immédiat : « La présence au régiment d'un autre aumônier, tout à fait selon mes goûts, me tranquillise. » C'était l'abbé Belleney, du journal *la Croix,* aumônier du corps colonial, qui était invité à faire l'intérim.

Il arrive que je ne sais quelle ombre de susceptibilité se glisse parfois au pauvre cœur humain contre ceux qui nous remplacent auprès des « fils de notre esprit ». Rien de semblable, est-il besoin de le dire, chez le Père Lenoir. Sa joie est sans mélange et sa collaboration de loin est complète.

[1] A ses parents, 26 *décembre* 1915.

Dès le commencement de décembre, il s'occupe de la préparation des « petits Noëls ». Sera-ce lui qui les distribuera ? sera-ce son successeur ? Peu importe ! Dans ses nombreuses lettres à ce sujet, un seul souci : faciliter le plus possible la tâche de son remplaçant... Quand, après la distribution des 2500 petits paquets, il racontera aux jeunes bienfaitrices la « joie indescriptible » des soldats, le Père le fera avec la même bonne grâce que s'il y avait personnellement coopéré ; et il aura la délicatesse de noter, à l'éloge de son suppléant, que, « malgré les difficultés du cantonnement et la dispersion des bataillons sur une longueur de sept kilomètres, il y avait eu dans cette nuit de Noël cinq cents communions ».

Ceux qui souffrent dans les ambulances ne sont pas oubliés. A Autun était emprisonné dans une gouttière, la hanche brisée, un brave enfant, blessé le même jour que son aumônier. Le Père, là-bas, lui portait des fleurs avec toutes sortes de gâteries. De loin il renouvelle ses cadeaux et note en retour les remerciements et les mots drôles qu'il reçoit : « Victor m'écrit qu'il est heureux comme un Boche qui vient d'être fait prisonnier. » Dans ses lettres à peu près quotidiennes, Victor écrivait bien d'autres choses,... et en particulier « qu'il n'avait besoin de rien, parce que sœur S. le gavait de tout, de gâteaux et de confitures » et qu'il engraissait comme... ce que vous devinez ; enfin, ajoutait-il, « de peur d'écorcher mes plaies on m'a glissé... un rond en caoutchouc ; vous voyez donc que j'ai tout du ministre ».

Quand le Père Lenoir vit que le prêtre « de grand talent, très zélé, très expérimenté » qui le remplaçait au 4e colonial y faisait beaucoup de bien, il songea très sérieusement, quoi qu'il dût en souffrir, à se retirer devant lui. Sur ce projet, qu'il entretint durant tout le mois de décembre, nous connaissons au moins six lettres ; plusieurs sont adressées à un jeune caporal-fourrier que

son franc-parler désignait pour répondre sans fard. Peu de documents, croyons-nous, révèlent avec un zèle plus désintéressé une humilité plus touchante. La première consultation étant restée sans réponse, le Père insiste :

C'est un avis, un *conseil* que je vous demandais, oui, mon petit Louis, très sérieusement. Et après avoir bien réfléchi, j'ai constaté que vous étiez le *seul* dans le régiment à qui je pouvais le demander avec espoir d'une réponse sincère. J'ai bien écrit, depuis, à Joucla, mais je crains bien qu'il n'ose pas me répondre franchement...

Vous avez vu l'abbé B. qui me remplace ces jours-ci au 4e colonial. C'est un homme que je connais et apprécie depuis longtemps... Le voilà installé, réussissant très bien, si bien que je me pose la question suivante :

Dans l'intérêt du 4e, ne vaut-il pas mieux que l'abbé B. y reste et que je passe dans un autre régiment de la division?...

Le grand avantage que j'y vois, c'est de donner au 4e quelqu'un qui renouvellera le service religieux : moi, je fais toujours de même ; lui, il changera et pour faire mieux. Puis, pour la prédication surtout, — si importante puisque beaucoup de soldats n'ont que cela, n'allant pas trouver l'aumônier à la sacristie, — on s'use, il faut varier. D'autant plus que l'abbé B. prêche *très bien,* vous avez dû l'entendre dire après ses premiers sermons à E [pense]. Aussi, je crois que la plupart, sinon tous, seraient heureux de le garder plutôt que de me voir revenir. Personne ne me l'a dit, bien entendu, mais je le suppose. Aussi, je vous demandais de réfléchir, de questionner à droite et à gauche (sans faire allusion à ma lettre, toute confiée à votre discrétion) et de me répondre en toute franchise.

... Il est évident que je ne quitterai pas le régiment sans vous faire de la peine et sans en éprouver plus encore moi-même... Mais ces considérations d'affection personnelle ne doivent pas compter quand il s'agit du salut des âmes et de la gloire de N.-S. *Pour le bien général du 4e,* quel est le mieux? Là est mon devoir. Et c'est parce que je ne le vois pas clairement que je vous ai demandé conseil...

*
* *

Ce qui achève de pacifier le Père Lenoir, c'est qu'il a su rendre féconds ses nouveaux loisirs. « Je me consolerai un peu en essayant de faire un petit livre de prières pour les soldats, ceux qui existent ne me satisfaisant pas... »

Ce projet du « petit livre » était ancien déjà. Sous un format commode, renfermer en termes clairs, parfumés d'Évangile sans odeur de sacristie, les prières, l'enseignement religieux et les chants nécessaires aux soldats, paraissait à plusieurs un rêve chimérique.

Les circonstances où il fut réalisé firent de ce livre une gageure. A Braux, rien qui ressemble au confort d'un cabinet de travail. C'est dans une salle commune où l'on joue, où l'on fume, où l'on cause, qu'à peine arrivé, le Père se met à l'œuvre.

Une seule préoccupation : « Aurai-je le temps de l'achever? » Car il vient de recevoir du major affecté à son service l'assurance « qu'en dix jours la cicatrisation serait complètement terminée ». Il faut donc faire vite.

Un mot rapide, un peu plus tard, nous apprend que l'ouvrage est « presque fini ». C'était le 25 novembre. Et le Père y travaillait depuis cinq jours!

Mais Dieu, qui avait ses desseins sur cet ouvrage, fut plus exigeant. Le nouveau major auquel, par suite d'un changement de service, le blessé vient d'être confié, préfère le garder encore un peu, « environ huit ou dix ou même quinze jours... Et, notez-le bien, je me suis laissé faire comme un enfant! »

L'aumônier se remet donc au travail. Assurément, pour les prières communes et les extraits de l'Évangile, il emprunte et utilise, comme il le dit lui-même, les

ciseaux et le pot de colle. Mais tant de prières diverses (*au moment du danger, avant le combat, prière après une victoire, après un insuccès, pour les chefs* ..), la manière d'assister les mourants, le chemin de croix du soldat, tout cela est entièrement original. Plus encore, les conseils et les prières pour la communion ont jailli de son cœur. Quant à la partie doctrinale (*Résumé de la religion catholique* et *Devoirs du soldat catholique*), il avait, pour l'aider, son carême de Courtémont; encore fallait-il l'ordonner et le condenser.

Puis il entreprend la partie musicale. Pour les chants liturgiques, il n'y avait qu'à découper. De même pour un grand nombre de cantiques traditionnels. Mais pour d'autres, le Père Lenoir crut nécessaire de corriger largement. Il s'attendait à ce qu'on lui en fît des reproches; mais il avait sur ce point des idées arrêtées. Couronnement du volume, les cantiques devaient, comme tout le reste, renfermer *prières* et *enseignement*, par conséquent tout d'abord être clairs par eux-mêmes. Des couplets exigeant, pour être compris, un commentaire préalable, lui paraissaient le monde renversé : le véhicule se faisant obstacle. S'il eût composé un recueil pour le temps de paix, je ne sais si le Père Lenoir eût modifié le refrain *Le voici l'Agneau si doux*. Mais travaillant pour des soldats, qui n'ont guère de loisirs pour les explications, il préfère parler sans symbolisme et enserrer dans ces quatre vers tout le résumé du mystère et son effet sur nos âmes :

Le voici le Dieu sauveur
Caché dans l'Hostie :
C'est mon Maître et mon Seigneur
Ma force et ma vie.

D'autres corrections substituent à une phraséologie

amphigourique ou fadasse le réalisme des tranchées; tel ce couplet à Notre-Dame des Dangers :

Quand derrière nos meurtrières,
Sous la grenade et le canon,
Il faut guetter des nuits entières,
L'arme pèse et le temps est long.
Alors, tout bas, on vous fait sa prière
Et, grâce à vous, le cœur reste léger.
Mère bénie entre toutes les mères,
Veillez sur nous à l'heure du danger.

Parfois, rampant dans la nuit sombre,
Il faut partir en patrouilleur, etc.

Ailleurs c'est le rappel d'un devoir que le Père Lenoir juge essentiel et qu'il a vu trop merveilleusement pratiqué autour de lui pour le croire irréalisable; et peu lui importent les rimes, à lui pourtant si fin littérateur, pourvu que l'idée passe et s'implante :

Je suis chrétien : je suis *apôtre*,
Je dois faire aimer Jésus-Christ;
J'en amènerai beaucoup d'autres
Dans le chemin du Paradis.

Ou bien encore ce sont des cantiques entièrement neufs : deux pour la Communion, *Jésus notre force* et *Le sang de Jésus*[1], ou encore celui sur *Le Sang de France*, qui reprend l'idée déjà développée dans l'église d'Halloy le 1er dimanche de juillet :

Notre sang coule, ô Dieu de notre histoire
Regarde-le, tu le reconnaîtras;
Ce sang toujours a coulé pour ta gloire
Quand tu voulus te servir de nos bras.

[1] Musique de G. Joucla. Ces deux cantiques ont été aussi édités à part chez F. Laudy, 224, boulevard Saint-Germain, Paris.

Dans quelques mois, un prêtre d'Autun, musicien distingué et qui connaissait par expérience les difficultés de la tâche, pourra lui écrire : « Comme vous savez trouver la note émue et vraie ! Vos cantiques sont une *prédication* de premier ordre[1]. » C'était, pour le Père Lenoir, la seule chose qui comptât.

La longueur du travail avait vite dépassé ses prévisions. « Petit livre, gros travail, » disait-il, marquant le contraste. « Depuis mon arrivée, j'y travaille sans interruption (sauf pour les repas, vite expédiés, et quelques lettres rares) de 8 heures du matin à 10 heures du soir, perfectionnant et complétant sans cesse. »

Le 3 décembre, il écrit à son provincial : « Le travail est fini : je le recopie. » Le 12, il donne le dernier coup de pierre ponce, car « je compte quitter enfin Braux demain... ». Mais le 14 : « Cela devient une comédie. Hier matin, quand j'étais prêt à partir, le médecin a de nouveau regardé ma blessure et, finalement, m'a conseillé de patienter encore. Si la cicatrisation ne se fait pas, la faute en est, prétend-il, à l'état général de l'organisme, usé par la fatigue. » Le Père Lenoir veut bien concéder qu' « il y a peut-être un peu de ça » ; mais, d'après lui, la faute en est au nouveau traitement, qui n'a fait qu'envenimer la plaie.

Il s'en désole d'autant plus que le corps colonial a quitté la région. En venant saluer l'aumônier avant le départ, le général Berdoulat lui a bien confirmé que l'on allait au grand repos. Mais enfin on ne sait jamais ; et l'imprévu reste la loi de la guerre.

Les médecins heureusement sont inflexibles.

De nouveaux loisirs s'imposaient. Sans aucun retard, le Père Lenoir va les utiliser pour un autre genre de travail. Le 16 décembre, il se mettait en retraite.

[1] Abbé Louis Pelin, 5 *novembre* 1916.

CHAPITRE XV

EN RETRAITE

LE DON DE SOI-MÊME
LA VIE INTÉRIEURE DU RELIGIEUX

(17 Décembre 1915 -- 4 Janvier 1916)

Quand l'aumônier mourra, son jeune ami Victor, le blessé d'Autun, terminera ainsi une touchante lettre de condoléances à Mme Lenoir : « Oui, bonne Maman, je vous écrirai encore et nous parlerons du saint. Plusieurs fois, je lui avais dit à M. l'aumônier : « Vous « êtes un saint, » et chaque fois je recevais une taloche. »

L'exclamation de Victor se retrouve sur toutes les lèvres. Nous en avons fait maintes fois l'expérience. Trois visites qui remontent aux débuts de notre enquête nous sont particulièrement restées en mémoire.

Lorsqu'en août 1919 je demandai une entrevue au colonel Thiry, il me fit cette réponse : « Venez me voir, je serai heureux de parler avec vous de ce saint, sinon au sens de l'Église, qui est très difficile, du moins de l'avis de tous ceux qui l'ont connu.. » Et quand je le rencontrai, sa première parole fut encore celle-ci : « C'était un saint, un saint comme il y en a peu. Et je crois que beaucoup qui sont au calendrier, — c'est peut-être hérétique ce que je vais dire là, — l'étaient moins que lui. C'est mon sentiment:.. Si c'est hérétique, mettez une sourdine. »

Quelques jours après, j'étais dans le parloir d'un carmel. Avant même que j'eusse posé une question, de derrière les grilles et l'impénétrable voile noir, une voix claire résumait d'un mot par avance tous les renseignements : « Vous savez, c'était un saint, un vrai ! »

En repassant à Paris, je me présentai au collège Stanislas, dont le censeur, M. l'abbé Martin, aumônier militaire à la 2e division puis au 22e colonial, avait intimement connu le Père Lenoir. Sa première phrase, moins impérieuse que celles du colonel et de la carmélite, fut tout aussi catégorique et même avec une touche plus appuyée : « C'était un saint... Il m'a fait comprendre un mot que j'ai souvent rencontré sous la plume des hagiographes : il *rayonnait* la sainteté... C'était absolument cela, un fluide surnaturel. »

Depuis, nous avons ouvert des lettres venues de toutes les provinces françaises, nous avons entendu bien des confidences : elles chantaient toujours le même refrain. Des non-catholiques s'y associaient. Un capitaine racontait au Père Lejosne : « De farouches protestants des Cévennes qui me sont parents n'ont eu ni repos ni cesse qu'ils n'aient obtenu la photographie du Père Lenoir. Ils la mirent alors en bonne place parmi leurs souvenirs de famille, en disant : « Ça, c'est le saint. »

Déconcerté ou même, — faut-il le dire ? — mis en défiance par l'uniformité de ces éloges, je donnai à mes recherches un autre tour. Je priai mes correspondants de me signaler sans ménagements les défauts qu'ils auraient eux-mêmes observés ou les critiques surprises sur les lèvres d'autrui, alléguant, pour excuser mon indiscrétion, qu'il faut des ombres à un tableau. Pour avoir des réponses plus sûres, je poursuivis de la sorte trois aumôniers du 1er corps colonial jusqu'à Nancy, Lille et Landau... J'obtins des détails insignifiants.

Ici on se rappelait un peu de brusquerie dans une réponse reçue au carrefour d'une grand'route durant la

guerre de mouvement; mais le croisement des colonnes ne permettait guère de longues explications. Là on relevait une pointe d'optimisme exagéré, parfois de chimères : il était l'antipode de « cet exécrable monsieur qui, suivant les époques, s'appelle *Dr Tant pis* ou *Défaitiste*. Et vous devinez combien cet excès même était précieux ».

Ailleurs on m'indiquait un peu d'obstination à suivre son idée. Je me souvins alors du mot d'un de ses anciens collègues de Marneffe : « Le Père Lenoir m'a toujours fait l'effet d'un bolide. Quand, après réflexion, il a décidé une chose qu'il croit utile, rien n'est capable de l'arrêter. Au reste, ajoutait mon informateur, comme il avait le jugement très droit et que dans le doute il consultait toujours, notamment ses anciens professeurs de théologie, cette fermeté de décision n'aurait pu chiffonner que des esprits de seconde zone. » A ceux qui avaient souffert de vivre à côté de chefs dont on ne sait jamais ce qu'ils veulent parce qu'ils sont à la merci de celui qui a parlé le dernier ou le plus fort, cette marque de caractère ne déplaisait pas. Le Père Lenoir savait « prendre ses responsabilités ».

Enfin, à notre interrogation sur les défauts, on répondit simplement qu'il n'eût pas été prudent de vouloir l'imiter en toutes ses initiatives et que « d'autres, qui n'avaient ni ses talents naturels ni la pureté de son zèle, eurent peut-être tort de l'essayer ».

La conversation la plus piquante à ce sujet fut avec le général Pruneau. Je venais de lui poser ma question habituelle. De son œil très doux, devenu tout à coup sévère, il me fixa.

« Des défauts, le Père Lenoir?

— Sans doute, mon général. Nul homme n'est parfait. Il ne faudrait pas laisser croire à ceux de la Métropole que les marsouins manient l'encensoir.

— Que vous dirai-je? A la popote, il ne parlait guère. Ah! ce n'est pas lui qui eût coupé la parole à

un autre! A la fin du repas, souvent je lui disais : « Père Lenoir, vous ne dites rien. Est-ce que vous « seriez triste? » Il était un peu absent des conversations ordinaires et semblait vivre dans un autre monde. Où il reprenait sa loquacité, c'est quand je lui demandais : « Eh bien! on n'organise rien pour dimanche « prochain? » Alors il se déclenchait : « Mon colonel, « est-ce que je puis vous demander ceci et puis cela, « pour la musique, l'ornementation...? » Et quand j'avais répondu : « Carte blanche complète, le *colo* à « l'avance couvre tout, » son visage s'illuminait, il remerciait, et une minute après il était parti.

— Mais ne vous importunait-il pas quelquefois pour l'un ou l'autre de ses protégés?

— Jamais! D'ailleurs il n'avait pas de protégés, à moins que vous n'appeliez ainsi tout le régiment. C'est moi, au contraire, qui m'adressais à lui pour connaître les nécessiteux ignorés ou les orphelins de la guerre. Il était mon conseiller de bienfaisance. Et ses préférences penchaient peut-être encore plus vers ceux qu'on ne voyait guère à l'église.

— Mais enfin, vous avez bien dû surprendre des critiques...

— Des critiques sur le Père Lenoir?...

— Oui, quand l'aumônier avait tourné les talons... »

Pour mieux concentrer ses souvenirs, le général se serra quelques instants le front dans la main.

« Je cherche,... vous m'embarrassez. Je cherche quand on aurait pu le critiquer. Non... Ma foi, je ne sais pas du tout. Je voudrais pourtant vous obliger... Peut-être un peu de jalousie de certains qui voyaient qu'il était bien avec le colonel... Et encore même cela, non, je ne le crois pas... Si l'on veut jouer sur le mot de *jésuite*, en tous cas, rien : franc, droit, pas l'ombre de politique ou d'intrigues... Sincèrement, je ne vois pas. »

Il ne me restait qu'à m'excuser de mon insistance.

Mais j'eus beau faire, je ne pus parvenir à la regretter. Retenons du moins de cette enquête que les défauts du Père Lenoir n'étaient pas très apparents.

*
* *

Pour précis que soit le mot de « sainteté » dans la langue chrétienne, même quand on l'oppose, comme le faisait très justement le colonel Thiry, au sens rigoureux exigé pour les canonisations, nous avons le devoir de le préciser encore. Sous le soleil de la grâce, les amis de Dieu n'ont pas tous les mêmes reflets.

Pour désigner la caractéristique du Père Lenoir, si nous pouvions hésiter, une convergence très remarquable d'expressions recueillies chez deux de ses chefs nous tirerait aisément d'embarras. Vers la fin d'une entrevue, le 1er août 1919, le général Berdoulat, voulant résumer d'un mot ce qu'il m'avait conté par le détail, me dit : « L'abbé Lenoir s'était *donné*. Il avait fait le sacrifice complet de sa vie et savait qu'il n'en reviendrait pas. » Puis, les yeux mi-clos, comme pour mieux s'assurer de la vérité de son impression, il répéta plusieurs fois de sa voix grave : « Oui, *donné... donné.* »

Et lorsque, quelques jours après, je commençais le dépouillement des dossiers volumineux concernant notre aumônier, je rencontrai sous la plume de son provincial cette phrase : « Il y aurait à mettre en lumière surtout ce *don* incomparable de lui-même dans son apostolat. C'est là la note caractéristique du Père Lenoir[1]. »

Mais il faut entendre ce mot dans son sens plénier. L'apôtre s'était tellement donné qu'il n'était plus à lui-

[1] Lettre au Père Courbe, 7 *octobre* 1917.

même. Dire qu'il s'oubliait n'est pas assez. S'oublier suppose un effort; le religieux, semble-t-il, n'avait plus à le faire : l'effort avait été fait une fois pour toutes. Maintenant le Père Lenoir est aux autres de la manière la plus naturelle, — c'est une chose qui va de soi, — comme un bon serviteur qui, ayant signé son engagement, n'a aucun besoin de le renouveler chaque jour. De là ces remarques si souvent faites : qu'on ne pouvait lui causer un plus vif plaisir qu'en lui réclamant un service, fût-ce au milieu de la nuit; — qu'il se trouvait toujours trop bien logé; — qu'il s'étonnait qu'on lui témoignât tant d'égards; — qu'il éprouvait une vraie souffrance à s'abriter quand d'autres étaient sous les obus; à accepter un casque, alors peut-être qu'un soldat en manquait...

S'il se laissait surcharger de besogne, c'est pour le même motif. Point d'agitation fébrile, rien de ce besoin de faire mille choses qui dévore certains tempéraments. Il avait seulement à cœur d'obliger autrui : non pas toujours qu'on lui eût demandé ces nouveaux travaux; mais il avait cru comprendre qu'ils rendraient service ou feraient plaisir.

Le commandant de Bélinay a dit excellemment : « Quand il vous parlait, vous étiez, pour lui, seul au monde. On était le grand-père câliné par son petit-fils. Aucun ne soigne son moi avec autant de sollicitude qu'il en trouvait pour vous. Aviez-vous une popote? Votre paille était-elle bonne? Voudriez-vous des couvertures? De lui-même il n'avait cure. Son activité puissante apparaissait libérée de la chaîne qui, chez nous, l'entrave au pilier du moi, comme un aigle à son perchoir. On se sentait bien mesquin devant lui[1]... »

Cette habitude de penser aux autres se manifestait dans les moindres détails. Huit jours avant sa mort,

[1] *Sur le sentier de la guerre,* Beauchesne, 1921, p. 73.

il terminera ainsi une longue lettre à un ancien blessé de Massiges :

Je t'envoie un petit Livre de Prières que j'ai fait pour les soldats durant les mois que j'ai passés à l'hôpital, après la bataille de Champagne, *en même temps que toi*[1].

La correspondance et la conversation du Père Lenoir abondaient en délicatesses semblables

De plus, caractère exquis de cette abnégation : elle était tout empreinte de joie et de spontanéité. Rappelons, pour être vrai et pour ne décourager personne, qu'au cours de son scolasticat, le frère Lenoir avait semblé à plusieurs légèrement affecté et que la constance de son sourire était un peu contrainte : simple effet d'une préoccupation trop attentive à se donner. Mais avec le temps l'apparence de l'effort disparut ; l'habitude était prise. Dès lors « le surnaturel en lui eut toujours quelque chose de si naturel, pour ainsi dire, de si gracieux et de si humain, qu'il lui donna d'entrer dans les cœurs comme chez lui, sans résistance. Sa première action sur les âmes fut toujours de se faire aimer[2]. » Ces paroles, où le biographe de saint François Xavier a condensé ce qui fut une des forces du grand apôtre, conviennent merveilleusement au Père Lenoir.

Sa physionomie riante est restée dans les souvenirs de tous.

« Je vois notre aumônier comme un saint, nous répétait un jour le colonel Thiry. Et puis, quand je cherche, en dehors de son travail et de son sourire, je ne vois rien. » Il nous écrivait une autre fois : « Je n'évoque jamais sa figure fine, au sourire indéfinissable

[1] A Joseph Giboulet, *1er mai 1917*.

[2] *Vie de saint François Xavier*, par le P. Alexandre Brou, I, p. 165.

à la fois doux et grave comme un sourire aux anges, sans une émotion respectueuse... » A ce sourire, qui manifestait surtout sa joie de consoler, fatigue, cafard, exaspération s'évanouissaient. On subissait malgré soi « l'ensorcellement de sa charité débordante, il s'emparait de vous. Mais un doigté délicat l'empêchait d'outrepasser[1] ». — « Certes, je suis un vieux troupier, note un marsouin (si peu dévot qu'il demande de lui conserver en tout et pour tout l'anonymat le plus absolu), je suis un vieux traîneur de sabretache et, dans le cours de ma carrière coloniale, l'église ne fut pas précisément mon lieu favori; mais l'aspect tranquille de cet abbé, son affabilité continuelle, m'en imposaient. »

Aussi le Père Lenoir était-il passionnément aimé. Rarement, pensons-nous, un prêtre suscita des affections à la fois si rapides et si profondes. « Avec des hommes comme vous, lui écrit tout rondement un de ses petits, on est forcé d'avoir la victoire. » D'autres y mettent plus de naïveté : « J'ai envoyé votre photo à papa pour qu'il fasse votre connaissance; » ou bien : « Si au ciel il y a une grande place pour nous tous qui combattons pour la France, la vôtre, Monsieur l'Aumônier, est parmi les séraphins. » Et quelqu'un, dont l'orthographe suffirait à prouver qu'il n'a guère cultivé Chateaubriand ni Lamartine, écrit délicieusement : « Comme cela ma parut triste, quand dans l'église un autre prêtre que vous ma offer notre Seigneur. L'église me paraissait morte... »

« Mais enfin, demandions-nous un jour à un lieutenant[2] qui nous redisait une fois de plus le charme exercé par son aumônier, de quoi était faite cette séduction? » Il se recueillit un instant et nous dit : « J'ai vu chez cet homme une foi qui débordait de tous ses actes. Quand il disait la messe, sans y mettre plus de temps

[1] Commandant de Bélinay.
[2] Lieutenant Bédier.

que les autres, chaque parole était un acte de foi; même des incroyants en étaient frappés. Quand il récitait le *Pater,* ni son intonation ni son regard n'étaient plus humains... Et puis, il était d'une douceur extraordinaire. Jamais on ne l'entendait critiquer. Toujours il avait un mot d'excuse : « Que voulez-vous? Ils ne savent pas... Avec l'éducation qu'ils ont reçue!... Ces pauvres gens! » Une mauvaise action, *il ne la blâmait pas, il en souffrait...* Les conseils qu'il donnait, sauf en de rares occasions, étaient d'une simplicité extrême; mais il était bon au delà de ce qu'on peut imaginer. Il s'inquiétait des moindres choses de l'existence, avait un mot différent pour chacun, savait que la mère de celui-ci était malade et son frère marin; que cet autre avait trois enfants; il devinait les ennuis et vous aidait à les avouer pour avoir la joie de les dissiper. Comment faisait-il? Je crois qu'il *souffrait avec vous,* et de le sentir cela suffisait à diminuer votre souffrance. »

Faut-il analyser plus encore cette puissance d'amabilité? Disons avec un observateur sagace : « Il y a des saintes gens que l'on admire, mais dont on a pitié. Lui, malgré tout ce qu'on devinait en son âme d'abnégation, il faisait envie[1]. » Et voilà, semble-t-il, le triomphe de la vertu, que Dieu n'a pas accordé au même degré à tous ses serviteurs, même parmi les plus grands.

*
* *

Mais nous sommes à Braux-Sainte-Cohière, où le Père Lenoir vient d'entrer en retraite... N'est-ce pas nous égarer que d'esquisser ainsi l'impression qu'il produisait sur son entourage?

Peut-être moins qu'il ne semble. Car si l'aumônier a si souvent arraché au caporal Victor ce cri de vénération, — qui lui valait toujours une taloche, — c'est en

[1] Louis Berne.

grande partie parce que chaque année il a eu soin de se recueillir ainsi durant huit ou dix jours, pour dresser dans la solitude le bilan de son âme.

Le « plus lourd que l'air » n'eût jamais triomphé de la pesanteur si, dans de longues méditations, Blériot et ses émules n'avaient discuté leurs expériences. Sans réflexions ni prières, où l'apôtre apprendrait-il les lois divines qui permettent le vol de l'âme? Sans Manrèse, Ignace de Loyola eût traîné, dans le terre à terre d'une vie manquée, sa jambe boiteuse.

Le Manrèse du Père Lenoir est bien relatif. Retenu sur sa chaise longue, il n'a pas même la ressource du recueillement d'une chapelle. Il continue d'habiter la salle commune; et pour mieux s'abstraire des conversations environnantes, il écrit. Précieux cahier de cinquante pages que, jusqu'au jour de sa mort, il conservera sur sa poitrine, fréquemment serré contre le corps du Christ. Relique bien chère aujourd'hui, tellement imprégnée de son sang que l'on ose à peine en tourner les feuillets, de crainte de les briser.

De tout ce cahier, nous retiendrons seulement quelques réflexions sur le rôle de l'apôtre[1].

Collaborer à la rédemption de Jésus-Christ, qui se poursuit tous les jours par la sanctification des âmes : tel est ce rôle. Oublier cela, c'est ne rien comprendre à la vie de l'apôtre. Se le rappeler, c'est grandir singulièrement sa tâche et la transfigurer, si modeste soit-

[1] Le point de vue apostolique est toujours celui qui guide les déterminations du Père Lenoir. « Cela peut-il être utile aux âmes? » voilà sa pierre de touche. Quand on lui propose de donner une plus grande diffusion aux récits composés pour *En Famille,* il répond : « L'idée de M... est *apostolique,* aussi je ne puis que l'approuver; qu'elle fasse tout ce qu'elle voudra de mes récits. S'ils peuvent faire du bien, je ne demande qu'à les voir divulgués » (12 avril 1916). Au contraire, un journal ayant publié sa photographie au Fortin de Beauséjour, dans la même lettre il « regrette cette indiscrétion, parce qu'il n'y voit aucun intérêt *apostolique* ». Ainsi toujours.

elle; si Jésus ne l'avait ainsi établi lui-même d'une volonté formelle, ce serait une ambition outrecuidante. Cela reste une tâche dont les responsabilités sont effrayantes pour l'apôtre, quand il considère ses insuffisances. Et c'est bien ce qui trouble le Père Lenoir : « Mon tempérament, avec ses lacunes, ses hésitations, ses gaucheries, ses excès de sensibilité, ses ignorances, ses déficits physiques. »

Quels reproches ne s'adresse-t-il pas à lui-même! Quand un cœur est pleinement fidèle, Dieu, épris de sa beauté et le voulant toujours plus pur, multiplie ses lumières : là où les hommes ne voient que cristal, dans « l'œil de ses intentions » surtout, l'âme décèle chaque jour de nouvelles pailles. Et ce tourment, qui la maintient dans l'humilité, la stimule à se perfectionner sans cesse.

A cette clarté céleste, le bon serviteur que nous avons vu si constamment soucieux de ne laisser inemployée aucune parcelle de son temps s'accuse de faillir au « travail pour se développer et se rendre meilleur ouvrier du travail divin », et il prévoit en détail les améliorations possibles. Cet audacieux, dont les initiatives ont paru surprenantes, se reproche à maintes reprises ses « timidités », surtout « devant les officiers et les groupes ». Et l'apôtre qui, d'après la voix publique, s'est pleinement *donné,* écrit en toute sincérité ces lignes, que l'on ne peut lire sans émotion :

Manque de charité, mille services que, par égoïsme, je n'ai pas rendus et qui auraient permis à Notre-Seigneur de toucher les âmes : dans l'installation des cantonnements, dans l'accueil des hommes, dans la conversation surtout, où je ne me donne pas la peine d'être, pour Notre-Seigneur, agréable aux autres...

Pardon, mon divin et très bon Maître, pardon! Les fautes jalonnent toutes les étapes de ma campagne, elles en couvrent toutes les journées, toutes les heures. Et chacune marque un tort fait à vous et aux âmes, un échec de votre

grâce, une diminution de votre règne. Je vous en conjure : réparez vous-même tout le mal que j'ai fait et accomplissez tout le bien que j'aurais dû faire : vous aviez compté sur moi, je vous ai trompé ; mais à mon tour, connaissant votre inlassable amour, sûr qu'il m'enveloppe encore et veut toujours se servir de moi, je compte sur vous...

Impossible au regard humain, la tâche de l'apôtre lui est donc aisée quand il a bien compris qu'il ne doit agir qu'en second, en instrument.

Pour assurer ce travail à deux, Jésus « a bien voulu signaler lui-même » à son disciple ce qu'il attend de lui : « *abnégation, prière, patience, zèle.* Abnégation ou pénitence, c'est *l'arme défensive* contre les attaques certaines, contre des coups ou des gaz qui seraient mortels et perdraient tout. Prière, c'est la *liaison* confiante avec vous, première et indispensable condition de la victoire. Patience, c'est l'obéissance, la *discipline* jusque dans les plus minimes détails. Zèle, c'est le *cran,* par lequel j'entraînerai les âmes... » De ces quatre points, « la consigne première est celle de la *prière,* puisqu'elle assure la liaison continuelle, intime, intelligente avec le chef... Donc prendre pour matière d'examen particulier les exercices de piété tels que Notre-Seigneur me les a fait régler. »

Ce règne de Dieu à établir dans les âmes apparaît fréquemment à chaque apôtre sous une forme, une coloration particulières. Le Père Lenoir a très nettement conscience, — il y revient en plusieurs endroits, — qu'il doit contribuer à ce qu'il appelle « la percée eucharistique ». But principal de son apostolat, l'Eucharistie en était aussi le grand moyen, puisqu'elle porte en elle-même la force suprême, Dieu présent.

Quand il médite sur la mort, c'est encore cette préoccupation du règne de Jésus-Hostie qui le tourmente :

La mort. La plaine, dans la bataille, ou la tranchée, ou un abri bombardé, ou une salle d'ambulance comme ici. Des souffrances? Probablement. De la connaissance? Pas sûr. Avec la grâce de mon bon Maître, j'ai confiance d'être prêt. Il me recevra bien. Il m'aime tant! Jésus, gardez-moi jusqu'au bout cette confiance, ne la laissez pas s'obscurcir dans la fumée des obus, que rien même alors ne me fasse perdre votre paix. Notre-Dame de la Paix, souriez-moi, enveloppez-moi.

Une seule chose m'inquiète, — m'inquiéterait, — pour ce moment-là : aurai-je réalisé tout le plan de Jésus sur moi? serai-je au point qu'il veut de moi? aurai-je sauvé toutes les âmes qu'il attend de moi? — Si ce n'était cette question d'apostolat, la mort me serait si douce! Mais les âmes à sauver, le règne de Jésus-Hostie à étendre sur terre!... Pour lui, je voudrais vivre jusqu'à la fin du monde, dans n'importe quelles souffrances. — Et, à cause de lui aussi, je crains la mort : j'ai peur de ne pas avoir rempli ma tâche. Là encore, confiance. Il est certain que je ne l'ai pas remplie jusqu'ici; mais le Sacré-Cœur peut et veut réparer tout. M'abandonner à lui en toute confiance, en tout amour. Et croire aussi que jusqu'au bout il suppléera à mes déficits et à mes lâchetés.

Cet abandon, — qu'on ne s'y méprenne pas, — n'a rien de l'apathie. Cette foi en la suppléance de Jésus n'est pas une foi luthérienne, paresseuse, une foi « qui n'agit point ». Tout au contraire. C'est une foi pleine d'initiatives. Le Père Lenoir conformait au mieux sa pratique journalière à cette maxime que saint Ignace appelait la première règle d'action : « Compte sur Dieu, mais comme si le succès dépendait tout de toi, nullement de Dieu; mets-toi néanmoins tout à l'œuvre, mais comme si tes efforts n'étaient rien et que Dieu seul dût tout faire[1]. »

Voilà une attitude apostolique qui va singulièrement

[1] *Hæc prima sit agendorum regula : sic Deo fide, quasi rerum successus omnis a te, nihil a Deo penderet : ita tamen iis operam omnem admove, quasi tu nihil, Deus omnia sit facturus.*

étonner ceux qui n'ont des Jésuites que la conception rigide et mécanique imaginée par certains romanciers. Sur la foi d'Eugène Sue, on s'est, durant trois générations, représenté le religieux de la Compagnie de Jésus comme un homme qui a, — *perinde ac cadaver*, — abdiqué entre les mains de ses supérieurs toute spontanéité, et qui n'a plus le droit d'avoir en apostolat une pensée ou une méthode personnelle... Eh bien! voici un Jésuite très authentique, tenu pour tel par ses frères et qui, au dire de ses supérieurs, dans cette situation créée par la guerre, a su le mieux réaliser l'esprit de saint Ignace et de saint François Xavier. Or ce Jésuite savait admirablement prendre ses responsabilités. Chargé d'un service pour lequel il existait fort peu de précédents ou de traditions, il était sans cesse à la recherche de moyens nouveaux pour en assurer le succès. Et si tel ou tel a pu le critiquer, — non pas ses supérieurs, car le religieux n'a jamais rien fait contre leur gré, — ce fut uniquement, comme nous le verrons, pour avoir été trop hardi dans certaines initiatives[1].

Loin de rebuter le Père Lenoir, les difficultés l'attiraient. Il ne redoutait pas l'obstacle, condition d'effort, et derrière lequel il devinait un service meilleur de son Maître. Lorsque, du dépôt, on lui annoncera que la classe 16 est difficile, il répondra simplement que « cela lui fait venir l'eau à la bouche »[2].

Au reste, même dans ses plus audacieuses spontanéités, l'apôtre, comme en témoignent ses notes de retraite, n'était guidé que par une seule préoccupation;

[1] Il ne nous déplaît pas non plus de rappeler que de tous les chefs qui ont conduit la guerre à bonne fin, l'un des plus remarquables par ses initiatives audacieuses, le maréchal Foch, fut élève des Jésuites. Et à maintes reprises il s'est fait gloire d'avoir puisé chez ses maîtres de Saint-Etienne et de Metz, — nous l'avons nous-même entendu de ses lèvres, — les principes généraux d'initiative disciplinée dont il a su plus tard tirer de si géniales applications.

[2] Au capitaine Monnier, *20 mars 1916*.

il en avait trouvé le modèle chez les officiers les meilleurs, la veille des attaques : « la préoccupation de prendre toute la pensée du chef ». Et il écrit : « Tout plutôt qu'un ordre mal exécuté, tout plutôt qu'une manœuvre de Jésus faite à ma façon au lieu de la sienne, qu'une modification, si minime soit-elle, apportée à son plan d'attaque par mon jugement propre, par ma lâcheté ou par mes préférences personnelles. »

Ce souci d'accomplir en tout *les moindres préférences* de Jésus sera de plus en plus la touche propre de sa spiritualité ; nous le retrouverons au moment même de sa mort.

*
* *

Les huit jours de retraite conduisirent le Père Lenoir jusqu'à la fête de Noël. Il avait craint de ne pouvoir, même ce jour-là, monter à l'autel. On l'y autorisa « par exception » ; il put dire ses trois messes.

« Mon Noël a été moins triste que je ne le craignais. Les médecins avaient même imaginé de transformer une salle de l'hôpital en chapelle pour la messe de minuit... »

L'ambulance du 11e corps, qui avait, le 20 décembre, remplacé les coloniaux à Braux-Sainte-Cohière, allait-elle conserver l'aumônier ou l'évacuer sur l'intérieur? Grave question dont jasaient les caporaux et qui émut jusqu'au directeur du Service de Santé. D'un jour à l'autre les probabilités pour et contre alternaient... Mais le Père Lenoir ne s'en trouble guère, le calme de la retraite a passé sur son âme : « C'est pour le mieux, dit-il, et j'aurais grand tort de me plaindre. »

Enfin, le 3 janvier, c'est bien décidé : l'aumônier reste. Une petite plaie à la nuque, souvenir des bois de Somme-Suippe, qu'il traite par le mépris depuis

cinq mois et que des empiriques « ont brûlée et rebrûlée au nitrate d'argent avec un résultat déplorable », vient d'attirer l'attention d'un spécialiste, qui se fait fort de la guérir rapidement. « D'autre part, le chirurgien ne serait pas mécontent non plus de fermer lui-même la plaie de la cuisse... En conséquence, on me garde encore une huitaine. Vous avez donc le temps de m'écrire encore ici, au moins une fois. »

Le lendemain, malgré l'avis des hommes de science, par application du règlement n° *tant*, le Père Lenoir avait quitté Braux-Sainte-Cohière.

CHAPITRE XVI

VITRY POUR LA SECONDE FOIS

L'ÉPISTOLIER. — LE DIRECTEUR DE CONSCIENCE

(Janvier 1916)

6 janvier 1916. Malgré l'invraisemblance du rêve, j'espérais un peu que l'Étoile des Mages, en cette fête de l'Épiphanie, me conduirait auprès du foyer où l'Enfant Jésus est représenté par le mignon petit Roger,... et j'ai tout fait pour pousser l'étoile dans la direction chère. Mais elle s'est arrêtée au-dessus de Vitry et a disparu.

Le voyage depuis Braux-Sainte-Cohière, — quarante-cinq kilomètres à vol d'oiseau, — avait duré vingt-sept heures. La correspondance du train d'évacuation était manquée et le suivant partirait, — probablement, — dans quatre jours.

C'était le temps où l'on ne pouvait ouvrir le *Bulletin des Armées* sans y trouver l'éloge des progrès merveilleux accomplis par l'organisation du Service de Santé...

« Et où ce train nous conduira-t-il? interrogea le Père Lenoir.

— A Cahors. »

Sur le point d'être guéri, quitter la zone des armées! « Alors vous devinez bien que j'ai manœuvré pour rester ici. »

Le Père Lenoir se retrouvait à Vitry-le-François.

Avec quelle émotion j'ai revu cette ville où je fus amené prisonnier des Boches ; — la grand'place où je sentis sur la tempe le froid du revolver et où, sans une protection manifeste de la Sainte Vierge, je serais tombé mort ; — l'église, alors pleine de paille et de blessés râlant sous les rafales d'obus et que je trouve aujourd'hui toute décorée pour les fêtes pacifiques de Noël et de l'Epiphanie ! La piété, la foi y sont plus vives que jamais. Hélas ! plus que jamais aussi, même à l'heure matinale où je les traverse, toutes les rues suintent le plaisir[1] !...

En voyant entrer à la sacristie ce jeune aumônier décoré, la tête bandée, et qui boitait fort en s'appuyant sur une canne, l'archiprêtre se rappela tout de suite l'avoir vu quelque part.

« Mais où donc vous ai-je rencontré ? dit-il.

— Ici même à l'hôpital, où je fus prisonnier...

— Vous êtes donc le Père Lenoir... »

« Le lendemain, raconte M. le chanoine Nottin, je visitais le sympathique blessé et lui demandais l'histoire de sa captivité. Bien simplement il me la conta. J'étais sous le charme.

« Avez-vous écrit tout cela ?

— Oh ! non, à quoi bon ?... »

Il ne fallut pas moins, pour l'y décider, que la chaude éloquence de celui qui avait, en septembre 1914, persuadé aux Allemands de ne pas brûler Vitry[2].

L'ambulance où se trouvait l'aumônier était un village de planches, très ingénieux et très confortable, construit pour trois cents lits sur la grande promenade de la ville, par les soins de Mlle Yolande de Baye. Mais celle-ci étant retenue par d'autres ambulances

[1] Au Père Courbe, 8 *janvier*.

[2] Voir le récit du P. Lenoir au chap. III. Il faut lire dans *Mon carnet de guerre*, de M. le chanoine Nottin, comment, à défaut du maire qui avait disparu, l'archiprêtre tint tête aux autorités allemandes.

qu'elle organisait plus proche de la ligne de feu[1], c'était la baronne de Baye sa mère qui occupait à Vitry le poste d'infirmière en chef.

Quand le médecin traitant lui annonça qu'il en avait encore pour plus de quinze jours, le Père Lenoir s'étonna. Était-il vraisemblable que les pronostics de tant de majors eussent été déjoués, sans qu'une cause mystérieuse ne fût intervenue? Il cherchait à comprendre, quand un de ses voisins de salle lui passa un numéro de *l'Écho de Paris* du début de janvier.

Avez-vous remarqué le rapport du docteur-professeur Delbet, de l'Académie des Sciences, sur les antiseptiques? Après dix-sept mois de pansements de guerre, on s'aperçoit que les hypochlorites, dont on a jeté des tonnes entières sur les blessures,... multiplient les microbes au lieu de les tuer et tuent les cellules vivantes au lieu de les vivifier. Constatations similaires sur les autres antiseptiques... Bien entendu, malgré les recommandations du docteur Huot, qui m'avait dit : « Surtout, qu'on ne vous mette pas d'antiseptiques sur cette plaie ! » on les a depuis employés tous successivement ou à la fois, surtout les hypochlorites... Coïncidence bizarre : plusieurs des officiers soignés avec moi sont arrivés ici dans les mêmes conditions, abîmés par leur traitement.

Heureusement, c'était « un ami du docteur Huot, le docteur A... », qui le soignait à l'ambulance de Baye.

*
* *

Le Père Lenoir bénéficiait à Vitry d'une « petite alcôve, comme dans un dortoir de collège ». De derrière ces rideaux blancs s'envolaient chaque jour des poignées de lettres.

Plusieurs fois déjà nous avons fait allusion à cette

[1] Quelques mois plus tard, Mlle de Baye devait être blessée grièvement à Dugny, près de Verdun.

volumineuse correspondance sans avoir jamais eu le temps de nous y arrêter. Quelques personnes nous ayant communiqué une partie de leurs trésors, ce ne sera pas indiscret d'y jeter un coup d'œil.

Les correspondants du Père sont des plus variés, depuis la carmélite jusqu'aux gibiers de prison, et même, nous le verrons, jusqu'aux condamnés à mort.

Que renfermaient ces lettres ? L'aumônier en a lui-même formulé la loi. Un de ses vétérans de Marneffe lui demande conseil sur la manière d'écrire à un filleul de guerre ; il réplique : « Écrivez *ce qui vous passe par la tête,* en n'oubliant pas qu'il a une âme à sauver[1]. » C'est sa règle à lui ; et il lui passe par la tête d'excellentes choses...

Son premier souci naturellement est de faire une réponse exacte aux questions qu'on lui pose. On l'interroge sur tout : sens d'une pensée de Pascal ou de Mæterlink, conduite à tenir au front vis-à-vis des mercantis, conciliation entre la loi de charité et la nécessité de se défendre, légitimité des mesures de rigueur contre des ennemis qui très souvent, comme à Beauséjour, ont feint de se rendre pour massacrer plus à l'aise ; ailleurs on le consulte sur une séance d'hypnotisme « où le sujet a annoncé gravement, dès le mois de mai, que l'offensive (de la Somme) commencerait le 27 juin », ou bien sur l'apparition dans une grange, plusieurs nuits de suite, d'un camarade « mort qui revient en permission chez les vivants ». D'autres fois il faut apaiser des froissements entre marraines et filleuls, résoudre des objections contre la Providence : pourquoi Dieu se cache ? pourquoi l'on n'a plus sa foi de jadis ? pourquoi « les étoiles qui reviennent avec une routine si déconcertante ne me disent plus rien » ?...

Le Père Lenoir avait un don tout spécial pour con-

[1] A Robert du Parc, 27 *janvier* 1916.

soler. En cette matière, il ne croyait jamais avoir assez fait, et sa fidélité à revenir, aux anniversaires douloureux, même auprès de personnes qu'il n'avait jamais vues, tient du miracle.

Quand il s'agissait de blessés, il consolait jusqu'aux caprices. Le caporal Victor avait été cité pour sa belle conduite. Après trois mois de gouttière et un de chaise longue, il était sur le point de partir en convalescence ; et du régiment on ne lui avait pas envoyé sa croix de guerre. Que dira-t-on au pays? Il a fait annoncer sa décoration aux sons du clairon et du tambour. Ne va-t-on pas le prendre pour un conteur de galéjades? Il s'en fait un sang noir et des cheveux blancs, il ne cesse pas ses « galllipppetttes » de colère, il se livre à un marmitage de « polochons à travers la salle, ce qui le fait traiter de maboul même par notre sœur Z... », il va devenir fou,... quand le 26 janvier, d'un seul coup, tout rentre dans l'ordre. Le vaguemestre vient d'apporter une lettre de quatre pages accompagnée d'un petit paquet qui renferme... la croix de guerre de M. l'aumônier. Alors Victor « hurle comme un ours ». Personne n'y comprend rien. Les voisins disent : « Ça y est! c'est le coup de bambou! Un si gentil garçon tout de même! »

Trois jours après, quand il est calmé, le caporal prend sa plume :

Je m'en vais vous raconter ma remise de décoration. Il n'y avait pas de musique ni de *défillé* ; mais c'était encore plus chic. Ça s'est passé dans le cagibi de sœur Z... Trois personnes y assistaient : la bonne sœur supérieure, la bonne sœur Z... et le bon abbé Germain. Après la bénédiction de *votre croix*, et que tout le monde l'eut embrassée respectueusement, la révérende Mère, par ordre du Président de la République, me décora pour mes faits de guerre... Après l'accolade donnée par M. l'abbé Germain, un grand ban-

quet attendait tous les malades. C'est une chouette cérémonie que je n'oublierai jamais. Seulement il y manquait le saint qui m'a converti et le paternel. Mais c'est partie remise; pour ma croix de bois, vous serez le seul convié.

Le lendemain il part pour « la cagna de famille » sans avoir rien reçu du régiment. « Mais je m'en f...iche. Je me pavane avec la croix de guerre de M. Louis Lenoir, aumônier militaire de la 2e division coloniale, secteur postal 13. A ce qui paraît, ça me va bien, et j'ai presque l'air d'un héros. »

D'ordinaire, les occasions de remettre un cœur d'aplomb sont, pour le Père, autrement sérieuses. Un prêtre de ses amis, qui occupait dans une ambulance la situation très officieuse d'aumônier bénévole, avait été dénoncé à certain comité régional de la Croix-Rouge comme un trouble-fête et un gêneur; et au nom de la neutralité on lui interdisait de travailler au réconfort moral des blessés. « Mon Dieu! écrivait-il, que je suis guéri, si j'en fus atteint, du mal du neutralisme! »

« Mon cher ami, répond le Père Lenoir, vous avouerai-je que votre carte me remplit de joie! Ainsi donc, non seulement votre œuvre a reçu le cachet des œuvres divines et fécondes par la persécution diabolique; mais de plus vous avez, vous, par une prédilection du bon Maître, l'auréole suprême, celle de nos grands Saints, celle de la calomnie et de la dénonciation[1]!... » Et tellement chaudes d'affection sont les six pages qui suivent, que l'ami réplique instantanément : « Vos lettres me font l'effet d'une rosée! »

Combien d'autres tiennent le même langage!

« Vous ne pouvez vous figurer la joie et la paix, écrit un caporal mitrailleur, que votre lettre est venue mettre en mon âme. Je me figurais en la lisant me

[1] Lettre du 17 *janvier*.

trouver dans votre cagna de Somme-Suippe, en train de causer librement comme nous le faisions... Comment vous remercier de m'avoir fait connaître Notre-Seigneur sous ce nouveau côté, le côté de l'amour?... »

« Votre lettre, dit un pauvre enfant qui a perdu l'œil droit aux dernières attaques, m'a tellement touché que j'en ai pleuré toute la soirée en pensant à vous, à mes camarades, à votre grande bonté, vous qui avez été mon sauveur. »

En lui envoyant sa photographie, quelqu'un ajoute : « Vous penserez en la regardant que c'est encore une âme en peine que vous avez arrachée de l'enfer. »

Un caporal affirme : « J'ai lu votre lettre comme si c'était une page d'Évangile », ou encore : « Je préfère recevoir vos lettres qu'un billet de cent sous. »

On remplirait des pages avec des expressions de ce genre.

Comme le Père s'étonne, sans nullement se dérober, que l'on fasse ainsi perpétuellement appel à lui, et comme il essaie d'habituer peu à peu ses enfants à recourir aux prêtres de leur entourage, l'un d'eux riposte : « Il me serait facile, dites-vous, de m'adresser à un autre prêtre. Et nul de nous ne pourrait douter de sa bonté... Mais pardonnez ces préjugés enfantins : vous êtes pour beaucoup d'entre nous un initiateur; une longue vie en commun, des souffrances et des dangers ensemble partagés nous ont attachés à vous et nous vous aimons[1]... »

Quant à Jacquot, le petit caporal belge, — qui n'a pourtant jamais connu le Père Lenoir au front, — il trouve ses lettres si réconfortantes, qu'il en donne lecture à sa section. « Cela a relevé le moral de mes hommes, tout étonnés qu'un blessé pût écrire ainsi. Et l'un m'a dit en flamand qu'il n'y avait rien d'étonnant que le caporal fût si gentil, qu'il avait été à bonne

[1] Sergent Content, de Marseille, tué depuis en Macédoine.

école. En attendant, je garde votre lettre, qui peut encore faire beaucoup de bien. »

D'autres fois, ce ne sont plus des cœurs à remonter, mais simplement des âmes compliquées qui demandent qu'on les « débrouille », âmes tourmentées de désirs contradictoires, sollicitées de faire à Dieu ou au pays un sacrifice exceptionnel et retenues par des considérations peut-être trop raisonnables.

Je sens comme Notre-Seigneur est bon pour moi, lui écrivait un médecin auxiliaire qui communiait chaque matin; mais je sens aussi combien peu je lui donne, en retour de toutes ses bontés. Et c'est justement cette hésitation que je mets dans mes actes d'abandon que je me reproche amèrement. Oh! j'étais bien plus heureux aux jours lointains de nos communions de Virginy; alors je me précipitais dans ses bras et aujourd'hui on dirait que j'hésite... Comme vous avez raison de vouloir avec Psichari me montrer combien pourtant il est facile d'aimer Notre-Seigneur[1]!

Le Père Lenoir venait de lire le *Voyage du Centurion*, paru dans le numéro de Noël de l'*Illustration*, et il s'en servait alors dans toutes ses lettres pour pacifier et stimuler à la confiance.

Ou bien c'est quelqu'un qui le consulte du dépôt divisionnaire, pour savoir s'il doit faire une demande de retour au front.

En face de ces âmes délicates, l'aumônier ne tranche pas du prophète. Rien de plus calme que ses décisions. Son rôle consiste surtout en ceci : aider l'intelligence à prendre conscience de ses lumières. Il sait trop bien qu'à l'âme chrétienne qui veut être fidèle, l'Esprit-Saint ne manque jamais. Et lorsque le cas lui paraît obscur, ceci du moins est clair : qu'il faut

[1] Lettre du 18 *janvier* 1916.

attendre le moment de la grâce. « Les événements choisiront pour vous. »

« Comme conseil, nous racontait un officier, je ne l'ai jamais trouvé en défaut. Ce n'était pas l'homme aux boniments, qui essaie de vous suggestionner. Exemple : je suis originaire des colonies. Peu de temps avant les attaques de..., j'avais droit à une permission d'au moins un mois. Depuis longtemps je n'avais pas revu ma famille, ma grand'mère était malade. Cela me tentait beaucoup. D'autre part, j'étais nouveau à ma compagnie, je me disais : « As-tu le droit de t'en aller la veille d'un « engagement? Tes hommes t'observent. » Une note venait de paraître à « la décision » ; il fallait donner une réponse prompte. Le commandant me pressait de partir, mon capitaine aussi. J'allai trouver le Père Lenoir. Pensez-vous qu'il m'ait imposé une solution? Non, il ne me la suggéra même pas. Il me demanda mes raisons pour et contre. Je les lui exposai. A mesure, je voyais clair. Cette méthode a le grand avantage d'obliger à réveiller en soi les sentiments nobles. Quand j'eus fini : « Et maintenant qu'allez-vous faire? dit-il « simplement. — Je ne partirai pas », répondis-je. Et lui : « C'est vous qui l'avez choisi. Je vous approuve. « Vous êtes catholique, on le sait, il faut donner « l'exemple. Vous serez récompensé. » J'allai de suite trouver le colonel. Avant même que j'eusse ouvert la bouche : « Je pense que vous n'allez pas partir, hein ! » C'était le même conseil, mais sur le ton militaire. Je n'eus jamais à regretter ma décision. J'aurais pu être tué, c'est vrai : je ne fus que blessé. Mais mes hommes m'en surent un gré infini ; comme effet moral sur la compagnie, ce fut merveilleux. »

En écoutant ce lieutenant, dont je crois bien rapporter les paroles sans y ajouter un mot, quelque chose chantait en moi l'orgueil d'être Français.

Les lettres du Père Lenoir n'étaient que le prolon-

gement de ses directions parlées. Il y observait la même sagesse.

*
* *

Cette réserve n'excluait pas la fermeté. Et quand il voyait une âme en péril, le prêtre n'hésitait pas à entreprendre, non pas *contre* elle, mais *pour* elle et contre ses mauvais penchants, une véritable bataille. Sur ce terrain, on le comprend, la plus grande discrétion nous est imposée. Et nous n'aurions qu'à nous taire si nous n'étions autorisé à raconter ici l'histoire d'un duel passionné avec un de ses Marneffiens, qui dura plusieurs mois : un duel à propos de pipes. Nous avons à son sujet douze lettres du Père Lenoir, plus une carte, formant un total de quarante pages. L'histoire est révélatrice de la méthode qu'employait l'aumônier dans ses joutes pour le dressage des volontés. C'est à ce titre qu'elle doit trouver place ici.

Un jeune homme fumait. Il avait seize ans ; et son médecin, qui du reste avait aux lèvres une cigarette perpétuelle, était d'accord avec le Père Lenoir pour dire que le tabac ne valait rien à ses nerfs. Nous l'appellerons Toty : son ancien professeur lui-même ne l'appelait jamais que par son petit nom. A Autun déjà, où il était accouru auprès du blessé, il avait reçu une très paternelle semonce. Or voici qu'à Vitry arrive soudain une lettre qui se terminait ainsi : « Cependant je dois confesser trois passions : le tabac (pardon ! je ne peux pas !), la chasse et le bridge... »

Le Père Lenoir ne prend pas le change. Il sait que le défaut mignon d'une certaine jeunesse est l'esprit d'indépendance.

Mon Toty, c'est à cela que je rattache la question « tabac ». Vous avez là une occasion de vous dominer, de faire ce qui

vous contrarie, de le faire par devoir, malgré l'entêtement de l'esprit... En vous dominant là-dessus, vous feriez vis-à-vis de Notre-Seigneur, de ceux qui vous dirigent et de votre conscience, un acte de dépendance très utile, extrêmement utile pour corriger votre défaut principal... Pour vous aider, je vous envoie une petite prière que je vous demande de réciter *matin et soir* (et de mettre sous vos yeux dans la journée, si ce vous est possible). Elle n'est pas indulgenciée, mais elle vous fera du bien quand même.

A l'adolescent qui se sentait une vocation apostolique très marquée, le Père proposait malicieusement de dire quelque chose comme ceci : « Mon Dieu, par le sacrifice de ces cigarettes (ou de ces pipes), je pourrais contribuer au salut des âmes. J'ai des âmes à vous sauver, je le sais, — mais je ne vous les sauverai pas, *ou bien :* je vous les sauverai... »

Quand vous serez enfin décidé à faire ce que le bon Maître, le divin Ami, vous demande, vous pourrez changer la formule et me la renvoyer sous sa forme définitive...

Sous ce coup droit, l'enfant d'abord céda : « Vous êtes mon seul maître et *tout* ce que vous me demanderez, je le ferai, je veux le faire. »

Mais il avait du poignet et tout aussitôt il recommençait à battre le fer : « Et puis, tenez, encore une chose assommante s'il en est. Tous mes amis et tous mes frères, sauf le plus petit (qui avait huit ans), fument comme des locomotives. J'étais celui qui fumait le plus. Ils s'apercevront sûrement du changement et je ne saurai quelle tête faire ; j'aurai l'air d'un idiot. La famille le remarquera aussi. On m'en fera compliment et c'est de beaucoup ce qui m'agacera le plus. »

Pauvre Toty ! Par ce coup de lame qu'il croyait bon, il n'avait fait que se découvrir.

Si ce sacrifice vous attire des humiliations, *tant mieux!* Plus il y en aura, mieux cela vaudra. Qui veut la fin veut les moyens... Il faut enfin que vous vous dégagiez de ce respect humain qui est une forme de l'orgueil : non seulement vous craignez de paraître inférieur aux autres, vous voulez encore leur paraître supérieur, parce que, à tort, vous vous croyez supérieur.

Quant à la petite prière, le jeune homme la refuse obstinément : « Mon bon Père, comment voulez-vous que je fasse? Vous comprenez bien que je ne peux pas. Je ne peux pas dire de sang-froid au bon Dieu que j'ai des âmes à lui sauver et que je ne les lui sauverai pas. Voyons, ce n'est pas possible! » — « Mais non, réplique le directeur, je ne comprends pas du tout que vous ne puissiez pas le *lui dire,* puisque vous pouvez bien le *lui faire.* Ce qui devrait vous paraître impossible, c'est de le *faire* et non pas de le *dire.* Et vous le faites, non seulement de sang-froid, mais de gaieté de cœur... »

Enfin Toty a cédé. Mais les humiliations prévues ne se sont pas fait attendre. « J'en ai déjà reçu deux ou trois, comme quoi j'étais un imbécile et comme quoi j'entrerais au séminaire dans le plus bref délai. » Cependant, ce n'est qu'un essai. Il regimbe, et, pour reprendre sa liberté, il essaie d'une feinte : « Ce que je n'admets pas, oh! mais pas du tout, du tout, du tout, c'est qu'un sacrifice comme celui du tabac puisse être une condition nécessaire de vocation. C'est absolument impossible, cela me révolte, c'est inadmissible. » Puis voici le coup de pointe : « Je connais bien des Pères Jésuites qui fument! » Et en allumant sans doute une petite, — oh! toute petite, — cigarette, il attend la riposte.

Elle est datée du jour où le Père Lenoir allait quitter Vitry.

... Quant à la valeur de ce sacrifice et au danger du refus,

vous n'avez pas compris ma pensée : ce n'est pas le tabac qui fait mal (je le conseille à beaucoup), c'est l'attachement à l'orgueil et à la sensualité. Or, chez vous, le double attachement existe à propos du tabac. Vous fumez : 1° parce que vous avez contracté là une habitude que votre volonté n'a plus la force de vaincre ; 2° parce que votre orgueil souffrirait si vous cessiez, et cela pour deux raisons : vous vous attireriez les moqueries des autres et vous feriez acte de dépendance.

Friand de la lame comme il l'est, le Père ne se dérobe nullement au coup qu'on a cru porter à ses confrères :

Voilà pourquoi *il faut* que vous cessiez et remplaciez tous mes conditionnels par des futurs... Et ce conseil-là pourrait tout aussi bien vous être donné par un *religieux qui fumerait à longueur de journée.* Il vous est spécial à vous. Pour un autre ce sera la musique, pourtant si belle et si louable en soi. Pour un autre les sports. Pour un autre trop d'acharnement à l'étude, etc. Ces mille attaches de tout notre être, que vous jugez insignifiantes, entravent l'action d'amour du bon Maître sur nous et, par nous, sur des milliers d'âmes. Comprenez-vous?...

L'enfant comprit si bien qu'au reçu de cette lettre, « de fureur » il cassa une pipe et « une des plus jolies ». « J'en avais quatre. J'en rends une à mon frère, pour qu'il la garde, car elle n'est pas à moi. Je vous envoie les deux autres, pour vos soldats ; ce sont celles que je préférais. Donc je ne fumerai plus de pipes. » Mais il se réservait de fumer quelques cigarettes... en diminuant progressivement. Au 21 février, il n'en était plus qu'à cinq ou six par jour.

*
* *

On aura remarqué les pointes de malice dont le Père Lenoir agrémente sa correspondance. Elles sont assez rares. Non pas qu'il n'eût beaucoup d'esprit : ses yeux si bons, mais si pétillants, le disaient assez ; mais il estimait que la plaisanterie n'est qu'un condiment et qu'à vouloir en faire un plat, on gâte tout. Il ne se la permettait qu'à bon escient avec les grands intimes. Une seule fois nous l'avons surpris à manier l'arme, — si dangereuse, — de la moquerie. A l'un de ses enfants de Marneffe, pour lequel il éprouve toute la dilection de saint Paul pour Timothée, mais qu'il savait assez fier de son nom et de ses autos, il écrivait :

Ayant par hasard sous la main une feuille de papier « cher », je l'emploie pour vous, avec mon stylo « très cher », car je sais combien ces objets de luxe vous font estimer davantage ceux qui s'en servent... On est tellement plus intelligent et tellement plus honorable de caractère et tellement plus agréable à Notre-Seigneur quand on dépense plus d'argent que les autres, pour le seul plaisir d'en dépenser et de le montrer aux autres ! Allons, Dédé, ne vous fâchez pas, etc...

Et une autre fois, comme un pâté d'encre vient de s'étaler sous sa plume, il ajoute en *post-scriptum :*

Cette saleté est due à mon stylo ; comme il est en or, vous la trouverez sans doute « très chic » et je n'ai pas besoin de m'en excuser.

Tous ont noté l'aisance du Père Lenoir à se réjouir bonnement de l'esprit des autres. Un de ses amis lui ayant envoyé des couplets intitulés *Pipe et Gnôle,* il répond : « Exquise votre chanson ! Je vais la lancer ici ; elle aura grand succès. » Et pourtant, Dieu sait si c'était son genre !

La plaisanterie savait aussi condescendre. A un brave petit Aveyronnais blessé, qui s'appelait Alaux, il fait semblant de téléphoner :

Enfin, le fil est réparé. Allô ! Allô ! José ! C'est vous ? Alors ça ne va pas fort ? Hein ? Quoi ? Un gros morceau de chair enlevé ? Mais, vous en aviez de rabiot, mon gros poupon, et si les Boches vous ont un peu amaigri, il faut leur en être reconnaissant. Vous serez maintenant bien plus joli garçon pour revenir au pays... Pour moi, j'ai perdu aussi un gros morceau de chair ;... mais c'était de la qualité inférieure et ça ne coûtera pas beaucoup à réparer...

Mais le bon enfant ne peut admettre que son aumônier parle ainsi : « Mon bien cher Père, de la chair comme la mienne, les Allemands en tuent, en massacrent tous les jours, tandis que comme la vôtre, héros d'un régiment envers Dieu et envers la Patrie, c'est rare qu'ils fassent des victimes ; car ces héros sont très rares... » Le petit cultivateur usait gentiment du droit de riposte.

*
* *

Est-il maintenant nécessaire d'insister sur les caractères de la direction du Père Lenoir ? On la devine tout à la fois très riche, très souple et très ferme.

Un point mérite une mention spéciale, à cause du grand usage qu'il en a fait : l'examen particulier. On sait que saint Ignace recommande instamment, pour mieux arriver à corriger nos défauts, de les combattre séparément par méthodes successives, comme fit le jeune Horace luttant contre les trois Curiaces. C'est dans ce but qu'à l'examen de conscience *général* portant sur l'ensemble des fautes commises, il a surajouté la pratique de l'examen particulier. Dans les secteurs du front, il y avait souvent ainsi un coin délicat sur

lequel il fallait « avoir l'œil » ; l'ennemi tenu en échec de ce côté, tout le reste était sauf[1].

Afin de faciliter la pratique de l'examen particulier, il existe de petits calendriers spéciaux disposés pour enregistrer chaque jour et totaliser au bout du mois les défaites ou les victoires. Le Père Lenoir, qui en avait d'ordinaire une provision, était arrivé à faire apprécier ces feuilles comme un de ses meilleurs cadeaux. Quand le stock était momentanément épuisé, il préparait lui-même de sa main des calendriers mensuels, qu'on devait lui renvoyer une fois remplis.

En écrivant ces lignes, nous avons sous les yeux un de ces bilans « sur les gros mots », où des points épais au crayon fuchsine, tantôt drus et tantôt rares, témoignent d'une admirable fidélité à se surveiller. Chose plus surprenante, même après leur séparation d'avec le Père Lenoir, certains persévèrent dans cette pratique. Éloigné de lui depuis plusieurs mois, quelqu'un écrit : « L'examen particulier se poursuit chaque jour... Quel bien vous m'avez fait quand vous m'avez donné ce moyen de sanctification ! » Et des blessés en conservent un tel souvenir qu'ils en font l'éloge à l'aumônier de leur ambulance. « Envoyez-moi donc, écrit l'abbé G... au Père Lenoir, une de ces « petites feuilles » d'examen dont m'a parlé le petit caporal et auxquelles il tenait tant. »

*
* *

Comment s'étonner dès lors que de si nombreux blessés, à peine rétablis, demandent à revenir près de leur aumônier? Au dépôt colonial de Cavaillon, quand il y a un départ pour un *autre* régiment, les anciens du

[1] A ceux qui seraient tentés de voir dans cette pratique une *minutie*, nous recommandons la lecture des directives tracées de la main même du P. Lenoir à l'intention d'un jeune officier : examen particulier sur ses *devoirs d'état*. (voir Appendice A). Pour la méthode, rapprocher cette note du document cité p. 435.

4e utilisent toutes les roueries pour « se défiler ». « Ce n'est pas que le Nème ne soit pas pareil, allègue l'un d'eux comme excuse : seulement ce n'est pas comme à *notre* 4e, surtout *en fait de notre foi.* » Mais quand c'est pour le régiment Pruneau, ils crient tous : Présent ! Arrivé au dépôt le 18 janvier, Joseph Alaux apprend qu'il y a un détachement le lendemain pour le 4e. « Alors j'ai été trouver le commandant de compagnie et j'ai demandé à partir volontaire. A la visite du médecin-chef, j'ai demandé à être mis apte[1]. » Et deux jours après il avait rejoint.

Un caporal[2] qui a une « blessure par balle entrée par la joue gauche et sortie par la droite, en fracturant un peu la langue et ne laissant que cinq dents à la mâchoire supérieure, et faisant un trou de sortie de huit centimètres sur cinq », ajoute simplement : « L'affaire de quelque temps et je serai rétabli. »

Un autre, — c'est le petit « bonhomme au poivre » du 25 septembre, — précise le motif de son désir : « D'ici peu, j'espère reprendre ma place en face des Boches... et que vous nous donnerez Notre-Seigneur comme vous le faisiez au bois d'Hauzy. »

Ce que tous regrettent, ce sont les belles cérémonies de M. l'aumônier : « Quant à communier souvent ici, je ne me souviens plus d'y avoir été... Le cœur manque. Aussi, que voulez-vous, des messes en symphonie à grand renfort de coups de grosse caisse ! C'est plutôt un concert, un bal qu'une cérémonie pieuse. Quand j'y suis, j'écoute la musique ; et la messe est finie que je n'ai même pas vu l'officiant. C'est trop bête. Du temps du Christ, les Juifs avaient fait un marché du temple de Jéhovah. Aujourd'hui on en a fait une salle de café-concert. Est-ce que l'hymne national français, russe, italien, belge, serbe, etc , sont des prières ? Un

[1] Lettre au Père Lenoir, 25 *janvier* 1916.
[2] Benoît Roussel.

blasphème, oui! Voyez les Anglais! Prière, cela? Distraction, oui! Et quand on sort, qu'emporte-t-on? Un reste de chanson qu'on sifflote; les uns discutent le bon et le mauvais des morceaux joués; les autres cherchent une petite infirmière anglaise pour flirter... »

Il y a tel *Motu proprio* de Pie X auquel ces lignes d'un simple caporal fourniraient un savoureux commentaire.

Par tout ce va-et-vient vital de correspondance, le Père Lenoir continuait d'être, pour les dispersés du 4e colonial, ce qu'il était au front, l'âme du régiment.

*
* *

Si saint Paul avait pour Timothée un tel amour qu'il ne pouvait l'oublier dans ses prières, de jour et de nuit, et si, « au souvenir de ses larmes d'autrefois, il désirait tant le revoir », c'est surtout parce que le disciple élu avait la charge de transmettre à d'autres le dépôt du Christ. C'est pour un motif analogue que le Père Lenoir, — comme du reste tous les aumôniers militaires soucieux de leurs responsabilités, — entoura d'une affection spéciale tous les prêtres, et plus encore les séminaristes. Non pas que ces derniers aient jamais été bien nombreux au 4e colonial. Mais des régiments voisins plusieurs venaient à lui, attirés par sa réputation ou à la suite d'une rencontre fortuite. « Cette nuit où nous nous rencontrâmes à Beauséjour, affirme Raymond C..., est inoubliable. » — « Les noms des deux villages qui furent le théâtre de notre rencontre, écrit Toussaint P..., Erquinvilliers et Noroy, sont peut-être une grande étape dans ma vie. » De pareils faits suffisent pour que s'amorcent des correspondances suivies, qui se continueront non seulement de tous les coins du front français, mais aussi de Salonique, de Fez et d'Hanoï.

Le premier souci du Père était de s'assurer que les séminaristes conservaient bien la liaison avec leurs directeurs. Maintien des liens organiques, condition majeure, presque toujours indispensable, de la persévérance. Puis quand ils changeaient de régiment ou de division, il s'empressait de les recommander à l'aumônier de leur nouvelle unité.

Sa méthode était invariable. Bien loin de se mettre en tiers, le religieux n'aspirait qu'à s'effacer. Un jeune homme qu'il guidait autrefois lui communique deux lettres de son nouveau directeur. Il réplique aussitôt :

Je vous renvoie ces deux lettres comme un trésor. Je vous les redis ligne par ligne. Si vous les comprenez bien et les mettez en pratique..., je réponds de votre vocation et de votre salut...

Quand, par suite d'un oubli, l'aspirant au sacerdoce restait sans appui spirituel, et réclamait un conseil, l'aumônier le donnait, certes, mais toujours avec une parfaite discrétion :

Ci-joint une petite feuille extrêmement pratique et précieuse [feuille d'examen particulier], dont vous vous servirez, *si le Père N*** le juge à propos et comme il vous l'indiquera.* Je me permets de vous l'envoyer, car je suppose qu'il n'en a pas à sa disposition... Dites-lui cela.

Ou encore :

Bien entendu, tout ce que je vous propose doit être contrôlé par votre directeur. Je le veux... Car lui seul a actuellement *grâce d'état* pour vous conduire ; et je ne voudrais pour rien au monde vous donner un conseil qui ne cadrât pas avec sa manière de voir et de vous guider...

De plus, bien qu'il poussât tous ces jeunes clercs vers la perfection et le plein abandon à l'amour divin, il dirigeait chacun suivant son idéal particulier précédemment entrevu, ministère paroissial, enseignement, ou missions lointaines... Quant à ceux qui lui manifestaient des velléités de vie religieuse : « Vous verrez après la guerre, répétait-il ; alors seulement vous pourrez faire dans le calme une retraite d'élection. »

*
* *

Le 27 janvier, le Père Lenoir quittait Vitry-le-François. Cette fois, au lieu de rejoindre directement le front, il avait accepté une permission, non pas, il est vrai de trois semaines ou d'un mois, comme on le lui aurait facilement accordé en guise de convalescence, mais du moins de six jours. Quand il annonça cette décision à ses parents : « Voyez comme je suis raisonnable ! » semblait-il dire...

Pourquoi consentir aujourd'hui à ce qu'il avait refusé en novembre ? Raison toute simple : le 4e colonial n'était plus au danger. Choisi, vers la fin de décembre, à cause de sa brillante conduite à Massiges, pour la garde d'honneur du Grand Quartier Général, on l'avait, à Chantilly et à Senlis, complimenté, choyé, restauré. Le général Joffre avait voulu réduire le service de garde au minimum pour que le repos fût complet. Et maintenant, depuis le milieu de janvier, le régiment était au camp de Crèvecœur, où tout le corps colonial mettait à profit dans des manœuvres les enseignements de l'offensive de Champagne.

Un autre motif obligeait l'aumônier à prendre sa permission : l'impression du *Petit Livre de Prières*.

Quand il s'était mis au travail à Braux-Sainte-Cohière, le Père Lenoir rêvait de faire un opuscule dont le prix

« ne dépasserait pas 10 centimes si possible[1] ». Il dut bien vite en rabattre, surtout quand il prétendit joindre au texte des cantiques leur notation musicale. Mais dans un but apostolique, qu'il appelait lui-même « une bonne œuvre et une mauvaise affaire », il s'acharna coûte que coûte à poursuivre la combinaison suivante : « Je paierais (avec des aumônes, et ma solde au besoin) les frais de composition L'éditeur vendrait le livre au prix de revient du papier et de l'impression, sans bénéfice (œuvre chrétienne de guerre !) ou avec un bénéfice très minime... »

Il s'agissait de trouver, ailleurs que dans la lune, cet éditeur. Par lettres, l'art de persuasion de l'aumônier avait échoué sur tous les fronts. « Le tir de barrage de la revision » ayant été hautement approbatif et même louangeur, il espérait être plus heureux de vive voix. Il avait simplement oublié que les affaires sont les affaires. A Paris, partout où il se présenta, on l'accueillit avec le respect dû à sa réputation et à son zèle ; on ne refusait nullement de contribuer à titre personnel à l'aumône nécessaire. Mais le Père s'aperçut vite que de part et d'autre on ne parlait pas la même langue. Puisqu'il s'agissait d'une bonne œuvre, il fallait frapper ailleurs.

C'est alors qu'il « découvrit presque », — le mot est de lui, et il l'avoue à sa honte, — l'admirable *Œuvre des Campagnes*. Il fut émerveillé de sa vitalité, de son importance et particulièrement du dévouement qu'il y rencontra dès l'abord. Aux premiers mots de la causerie qu'il fit durant l'ouvroir du 1er février, sa cause était gagnée, et le *Livre de Prières* adopté, comme il le désirait, par soixante ou soixante-dix marraines. « Voici ce qui a été décidé : elles achèteront à Mersch les exemplaires au prix du papier et les distribueront gratuitement (20 centimes, prix officiel pour

[1] Au R. Père de Boynes, 3 *décembre* 1915.

ceux qui voudront bien payer, — c'est le prix du papier seul, l'opuscule tout compris revenant à 45 centimes). Les autres frais seront à ma charge... »

Ces frais dépassèrent notablement les prévisions de l'aumônier. Et avec la courbe ascendante des prix en chaque chose, ils ne cessèrent de s'accroître. D'un coup, tout l'arriéré de solde de son temps d'ambulance fut englouti; puis durant un an ce gouffre absorbera chaque mois une grosse partie des ressources utilisées jusqu'alors en menus cadeaux pour ses hommes. Ce sera, dans ses comptes, un perpétuel « conflit entre les cigarettes et le Petit Livre[1] ». En style d'affaires, multiplication du tirage signifie bénéfices; mais en style « bonnes œuvres », quand on perd sur chaque exemplaire même vendu au prix fort, et qu'on fait à qui les demande des distributions gratuites, la signification est un peu différente... Le Père Lenoir écrira dans quelque temps à un intime : « Je ne sais si vous comprenez bien, tant c'est enfantin. Mais, en affaires, je suis incorrigible, — ou plutôt impossible à former, à moins d'un long stage près de vous[2]. »

Au point de vue apostolique, le rendement fut immense. En quelques jours, le premier tirage de 10000 s'envola : « Même par télégramme, des commandes de 100, 300 ou 500. » Un exemplaire, avec hommage d'auteur, fut envoyé à Chantilly, destiné au général Joffre; mais « la garde qui veille aux barrières... » l'empêcha de parvenir. L'aumônier avait même fait un autre rêve. « Vous me paraissez vivre dans une atmos-

[1] Simple détail ,qui, pour les anciens marsouins, aura son prix : dans l'agenda du 26 avril 1916, nous avons noté ceci : « Chaque relève 2000 cigarettes = 100 paquets = 50 francs. Au reste « toute la solde de l'aumônier, a écrit le Général Pruneau, allait à ses poilus sous la forme de cigares, de cigarettes, de bonbons, de papier à lettre, de toute sorte de petits objets que les braves gens des tranchées apprécient tant. » (Note au Colonel Dosse, chef d'E.-M. à l'Armée d'Orient, *26 juillet 1917*) cf. p. 417.

[2] Lettre du 12 *avril* 1916.

phère saine et bonne, lui écrivait quelqu'un de bien placé pour voir, puisque vous croyez possible que le gouvernement accepterait de distribuer gratuitement un livre de prières au poilu!... Hélas! comme c'est loin de la réalité! »

Oui, le Père Lenoir avait un instant caressé cette espérance. En voyant les millions que l'on prodiguait chaque jour pour la défense nationale, pour la santé du soldat, pour sa distraction, il trouvait naturel que l'on détournât de ce côté quelques gouttes du Pactole. Et peut-être, après tout, qu'une subvention officielle à un livre de ce genre n'aurait pas eu moins d'efficacité, pour l'amélioration morale de la troupe, que l'exhibition de chanteuses de café-concert aux Théâtres des Armées...

Au reste, aucun amour-propre d'auteur n'avait poussé le Père Lenoir à cette démarche; modestie qui montre bien la pureté de son zèle, la première édition n'était pas signée. Il ne faudra pas moins qu'une lettre de son Père provincial, le 25 avril, pour l'obliger à mettre son nom sur les suivantes.

Seule restait à l'apôtre la « caisse de la Providence et du bon saint Joseph ». Elle ne lui manqua pas, puisqu'elle permit au *Petit Livre* d'atteindre, par tirages successifs, le chiffre de 150000 exemplaires. Parmi les œuvres de guerre de l'*Œuvre des Campagnes*, ce n'est certainement pas celle qui lui sera le moins comptée dans les plateaux de l'éternelle Justice.

Ainsi s'achevait la première *permission* de guerre du Père Lenoir.

Il ne devait pas en avoir d'autre.

CHAPITRE XVII

DANS LA SOMME

HIVER ET PRINTEMPS. — LES AMES QUI S'ÉVEILLENT

(Février — Avril 1916)

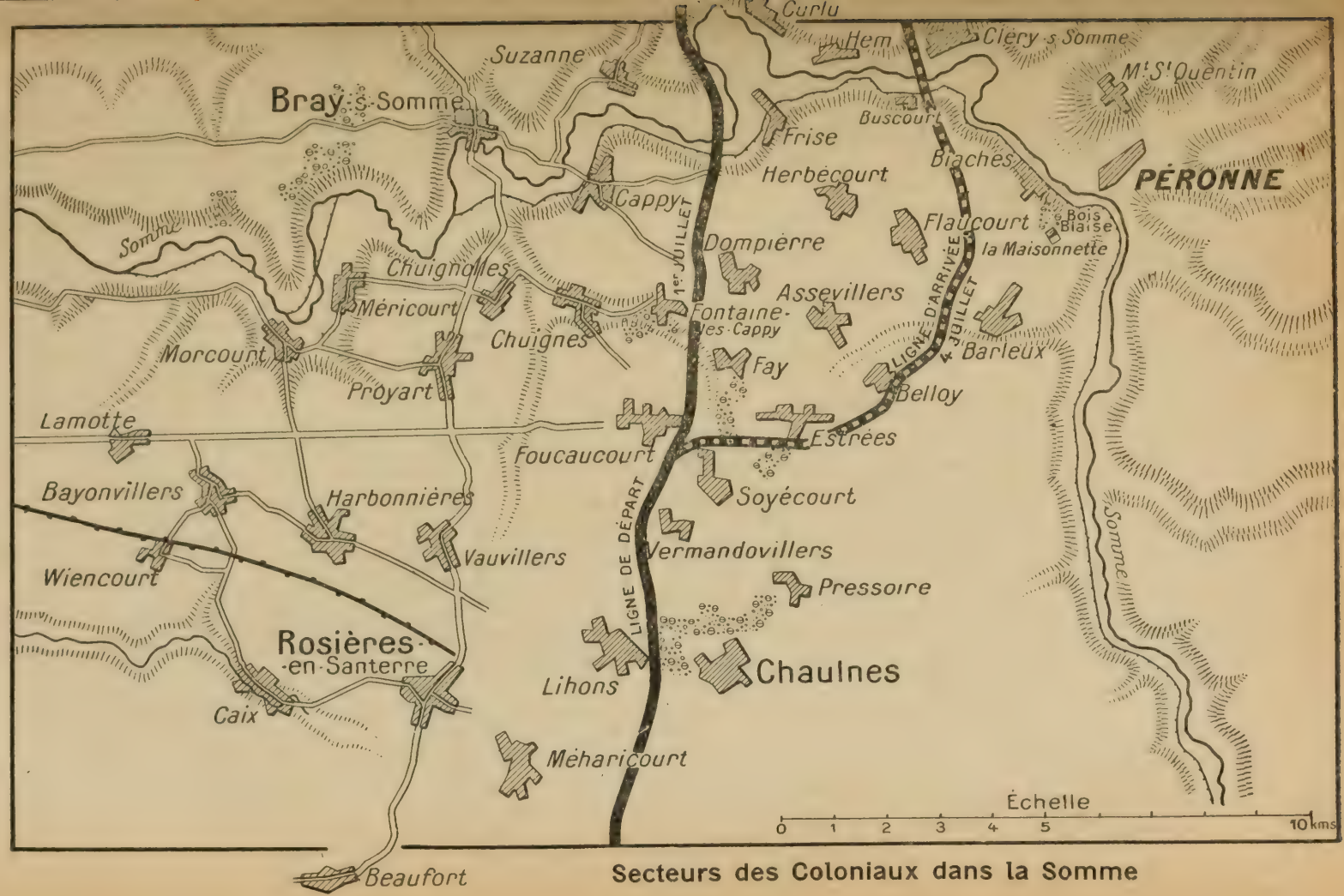
Le 4e colonial occupait dans la Somme le secteur de Rosières.

Le 28 janvier, quand les Allemands, bousculant des territoriaux sur nos positions de Frise, s'avancèrent jusqu'auprès de Cappy, les marsouins avaient été transportés en hâte dans la région. Les contre-attaques vigoureuses de la 6e brigade coloniale ayant rétabli l'ordre, le 4e n'avait pas eu à intervenir

Dès le surlendemain de son départ de Versailles, le Père Lenoir est installé auprès des tranchées, à Méharicourt, dans une maison à peu près respectée par les obus, qu'il taxe d' « installation confortable »

Bien qu'un peu agité, le secteur, écrit-il, « est beaucoup plus calme que ceux de Massiges et de Beauséjour ». On citait, dans une division voisine, une compagnie qui, en quatorze mois, avait compté dix tués. A trois kilomètres des lignes, le comte de Lupel, neveu de Montalembert, continuait d'habiter son château de Warvillers. Plus au nord, le maire de Framerville, M. Cordier, était également resté en place avec sa famille.

Au 4e colonial, l'accueil fut tel qu'on devait



Secteurs des Coloniaux dans la Somme

l'attendre et sans retard les occupations abondèrent. Le Père n'est pas arrivé depuis deux jours qu'il conclut ainsi une longue lettre à un ancien de Marneffe : « Allons, bonsoir, il est 1 heure du matin. Il faut que j'aille me reposer un peu avant de reprendre, de bonne heure, les confessions et communions, l'organisation d'une chapelle, la visite des « enfants » dans les tranchées. Vos prières m'y aideront. Merci[1]. »

Bientôt les premières épreuves du *Livre de Prières* commençant à lui arriver, il travaille à leur correction « jusqu'à 2 heures et demie du matin ». C'est ce qu'il appelle passer ses nuits tranquilles chez le colonel « à l'abri et au chaud[2] ».

Le 15 février, changement à vue. Ces lieux ne sont vraiment pas dignes des marsouins. On leur destine plus au nord, en face de Dompierre et de Fay, le *Bois Commun* et le *Saillant Philippi*. Une vie nouvelle s'ouvrait pour le Père Lenoir, vie de Juif errant, où la perpétuelle incertitude du lendemain allait doubler ses préoccupations et ses fatigues.

Un repos de cinq jours, empoisonné par les gaz suffocants à Caix (19-24 février); et l'on se met en route pour le nouveau secteur. La relève s'effectue par Proyart et Chuignes, « en pleine tempête de neige, aveuglante, glaciale, pénétrante, enveloppant tout, hommes, chemins et boyaux. On plaisante quand même. Nos hommes sont admirables. »

Lorsque, huit jours plus tard, il fallut refaire en sens inverse le même chemin et redescendre de cinquante kilomètres au sud-ouest, le temps était tout aussi détestable. L'ordre était arrivé brusquement; Verdun commençait à engloutir les divisions. Était-ce un départ?

[1] A Robert du Parc, 8 *février*.
[2] A ses parents, 11 *février*.

En tout cas, le bel optimisme du Père Lenoir ne se laisse pas entamer. Pour rassurer les cœurs sur le succès des terribles attaques, tout lui est bon. « Pourquoi jurer contre la neige et les bourrasques? Elles sont plus défavorables aux assaillants qu'aux défenseurs. » Et, bien différent de ceux qui, dans les nouvelles du jour, trouvaient sans cesse matière à jeter l'alarme, il puisait dans chaque communiqué, même dans ceux qui concernaient Douaumont, de quoi donner du courage. « Joie du communiqué d'hier au soir, écrit-il le 3 mars. Excellent. Confiance. »

*
* *

Au lieu de Verdun, on s'arrêta simplement à Demuin pour inaugurer une période d'instruction.

Depuis la fin de décembre, le G. Q. G. français, d'accord avec Douglas Haig, avait décidé une offensive combinée, au nord et au sud de la Somme. Elle s'imposait plus que jamais. Le seul moyen de dégager Verdun était d'attaquer les Allemands sur un autre point du front.

Dans la préparation qui s'inaugurait à Demuin, les âmes ne seraient point oubliées. Mêlons-nous à la foule qui remplit l'église le 1er dimanche de Carême (12 mars). Le Père vient de raconter les tentations de Notre-Seigneur au désert. Il ajoute :

Ces tentations peuvent être les nôtres aujourd'hui. Tentations de lassitude d'abord. Jésus a souffert. Il jeûne depuis quarante jours. « Cela suffit, lui suggère le démon. Dis que ces pierres deviennent des pains. Les forces humaines ont des limites... » C'est encore ce que le tentateur nous souffle à l'oreille : « Mange, repose-toi. Sors du désert, du danger. Devoir, pénitence, oui sans doute! mais tu en as pris ta part! »

Oh ! défiez-vous ! Oui, vous avez souffert non pas quarante jours, mais dix-huit mois, non seulement de la faim, mais du froid, de la boue, de la mort présente, dans le désert du cœur ; lassitude bien compréhensible, surtout chez nous Français, si braves, mais si vite fatigués ! Mais le devoir est là, situation imposée par l'ennemi. Il faut tenir coûte que coûte. Si la ligne cède en un point, c'est la domination allemande, terrible. Ou si par lassitude nous acceptions la paix avant l'écrasement de l'adversaire, il faudrait recommencer dans dix ans, vous ou vos fils. Et puis les souffrances passeront. Si éloignée que paraisse la fin, elle viendra. Déjà nous l'entrevoyons par delà la résistance héroïque de Verdun. Ah ! oui, mes amis, tous nos cœurs sont tournés en ce moment vers ces frères d'armes, dont vous avez lu comme moi, les larmes aux yeux, les splendides sacrifices dans le bois des Caures ou aux abords de Douaumont. Nous les suivons avec angoisse, avec fierté ; mais avec la joie de l'espérance aussi. Car de ces côtes de Meuse enténébrées par l'infernal bombardement, une lueur d'aurore monte déjà, l'aurore de la victoire...

La préparation d'une offensive n'exige pas seulement l'entraînement des hommes, mais aussi l'organisation du terrain. Il faut aménager des emplacements de batteries, creuser des sapes, ouvrir des boyaux d'accès, construire et poser des passerelles, prévoir pour les munitions des dépôts abrités et, pour les assaillants, des places d'armes et des parallèles de départ. Travaux fatigants, dont la plupart doivent s'effectuer de nuit. Travaux périlleux, car l'ennemi s'en aperçoit vite et les shrapnells ne sont pas longs à survenir.

Pendant un mois et demi, le 4e colonial va passer des périodes alternées de six jours, tantôt à ces travaux, tantôt à l'instruction, d'abord dans le secteur de Rosières (du 17 mars au 4 avril), puis de nouveau à Demuin (du 5 au 10 avril), enfin plus au sud, à l'est de Beaufort (du 11 au 21).

Le Père Lenoir adaptera le mieux possible son ministère à ces déplacements.

Un incident, qui eut lieu à Rosières, met en relief l'estime dont l'entouraient tous ceux qui le voyaient à l'œuvre, à commencer par ses chefs.

A l'occasion d'une rencontre de *brigadiers*, anciens camarades et amis de toujours, un dîner, avec programme musical, avait été donné par le colonel Pruneau. Au milieu du repas, le général Diguet, nullement habitué, dans la 32e brigade coloniale, à voir des aumôniers à des popotes de régiment, questionna le Père sur sa situation. Ce fut le colonel qui répondit. Après avoir fait l'éloge de ce qu'on avait organisé au 4e, il entonna un dithyrambe sur le rôle des aumôniers, et ajouta : « J'en suis si convaincu que je l'ai dit à Joffre, en plein déjeuner. Je lui ai déclaré que si j'avais un régiment épatant, je le devais au moins pour la moitié à l'aumônier : d'antimilitaristes, d'anarchistes et de mangeurs de curé, il a fait des héros, des types qui vont à la messe, et qui se font casser la figure, et chiquement, par foi, foi patriotique et foi religieuse. Alors Joffre m'a regardé de son œil bleu, un peu interloqué. Je lui ai dit : « C'est un fait! ». Là-dessus le brigadier du Père Lenoir, le général Tétard, renchérit encore; et il insista longuement sur la force militaire que les soldats puisaient aux sermons de l'aumônier. A ce moment, la musique entonnait un morceau : « Eh bien! tenez, continua le général, toute cette musique-là, ça ne vaut pas une de nos messes chantées! » Et l'on revint sur ce chapitre plusieurs fois encore.

L'aumônier était bien un peu gêné. Mais, plus encore, il devait être heureux de ce témoignage publiquement rendu à la conception qu'il s'était faite, contrairement à la lettre des règlements, de la place et du rôle de l'aumônier militaire.

« D'ailleurs, pour le moment, disait-il dans une lettre de la même époque, je n'ai malheureusement pas

de quoi m'enorgueillir. Ce nouveau régiment est bien peu fervent, et mes efforts ne sont guère couronnés de succès. »

Déjà, dans la précédente période de tranchées, il avait écrit : « Hélas ! je ne distribuerai pas Notre-Seigneur à beaucoup. Les habitués de jadis sont presque tous au ciel et les autres ne connaissent pas le don de Dieu[1]. » — « Au point de vue religieux, confie-t-il encore, peu de satisfactions. Cérémonies à peu près impossibles. La masse n'est pas atteinte. Et puis, on est un peu fatigué. Pas de pessimisme ; mais de la lassitude et, chez plusieurs nouveaux, du mauvais esprit[2]. »

*
* *

Cependant on se repose, on se refait. Au dehors, la température s'adoucit. Le printemps est en marche. Et c'est aussi le soleil de la grâce qui se lève dans quelques âmes. Aux approches de Pâques, l'apôtre redouble de vigilance, comme un bon jardinier qui sent venir l'heure où les fleurs éclosent. Parmi les conversions de cette période, celle du jeune « Parigot » est des plus typiques.

Un Parisien de dix-sept ans, non baptisé, ignorant de tout en religion, charmant par ailleurs, très ouvert, très éveillé, arrive au régiment la semaine dernière. Dimanche matin (12 mars), à l'heure de la messe, un autre gamin de dix-sept ans, excellent, car il a passé par un patronage, et à qui j'avais recommandé d'amener des camarades, n'en ayant pas trouvé, avise le nouveau venu qu'il n'a pas encore abordé : « Tu viens à la messe avec moi ? » Estomaqué, l'autre finit par céder en curieux. Il ne comprend rien ni aux cérémonies ni à

[1] Au R. Père Tenneson, 3 *mars*.
[2] Au capitaine Monnier, 20 *mars*.

mon sermon, sinon qu'il faut se mettre bien avec le bon Dieu, et, pour ce dernier motif (comme Fred)[1], va à la communion avec les autres. Or, à peine a-t-il reçu la sainte Hostie, qu'il entend une voix intérieure. « Je vous assure que c'était une voix qui me parlait au dedans et me disait : Fais-toi baptiser, fais-toi baptiser ! » Après la messe, pendant la soupe, la voix le poursuit, l'obsède, jusqu'à ce qu'enfin, dans l'après-midi, il se décide. Il cherche l'inconnu du matin : « Mène-moi à l'aumônier. » L'instruction a été vite faite, car le gosse est intelligent comme un Parisien, et le baptême a été des plus touchants, avec le chef de bataillon pour parrain... Et moi donc, si heureux d'avoir ce fait, scandaleux pour certains, mais bien probant de l'action de Jésus dans l'Eucharistie ! Cette charmante petite âme est déjà si transformée, que je soupçonne le bon Maître de vouloir la ciseler rapidement.

« Ne publiez pas cela, » ajoutait-il en racontant ce trait au Père Courbe. Mais, en vérité, pourquoi taire une merveille de la grâce ? L'histoire de cette première communion avant le baptême montre à tout le moins que, même en un cas où il ne saurait être question de communion sacramentelle, Jésus dans l'Eucharistie peut agir puissamment sur une âme. Pourquoi même, suivant la suggestion du R. P. Longhaye, n'y verrait-on pas « une belle preuve, entre autres, que la présence réelle ne dépend pas de la foi du communiant[2] » ?

Ainsi la bonne semence recommençait à lever, et tout particulièrement chez ceux que leur colonel qualifiait plus haut d'une manière un peu rude et que l'aumônier appelle tout simplement ses « chers apaches ».

Ce mot réclame une explication.

A grouper ensemble, comme nous sommes bien obligés de le faire, certains passages des lettres du Père Lenoir, on risque, auprès de lecteurs non prévenus,

[1] Allusion au récit *Deux Marsouins de* 1915.
[2] Lettre au Père Lenoir, 26 *avril* 1916.

de renforcer la légende des « apaches coloniaux »; et pourtant les régiments de marsouins, recrutés à partir de 1915 comme tous les autres, n'en avaient pas plus que le lot commun : c'était la grande exception. Seulement il est incontestable que notre apôtre, si distingué d'allure et si parfaitement aristocrate de manières, avait, à les discerner, à les poursuivre, le goût du bon Pasteur pour les brebis perdues. Sans doute il eut d'autres paroissiens que ceux-là et de meilleurs; mais je ne sais s'il en eut de mieux aimés.

Répondant à l'un de ses confrères qui était allé, durant le carême, évangéliser une colonie pénitentiaire près de Tours, il lui criait : « Bravo pour vos Pâques!... Oui, c'est un ministère superbe que j'ai toujours envié, que j'envierai plus que jamais après la guerre; car les plus attachants de mes enfants d'ici sont ceux qui sortent de ces maisons-là. » Les amis de Dieu ont, encore aujourd'hui, plus de joie au cœur pour un pécheur repentant que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence.

Ajoutons, pour prévenir toutes les susceptibilités d'amour-propre, qu'avec le temps, ce mot d' « apache » devint sous la plume de l'aumônier un terme d'affection, sous lequel il engloba tous ceux que leur éducation avait tenus dans l'ignorance des vérités religieuses. Il disait « mes apaches » comme tel père très aimant dit « mes grands vauriens — ou mes diables — de fils ».

Sous le bénéfice de ces remarques, les coloniaux les plus chatouilleux sur l'esprit de corps pardonneront certainement au Père Lenoir d'avoir écrit à la fin de mars qu'il éprouva « des consolations indicibles » en voyant « *toute une bande* d'apaches parisiens déclenchée par le petit néophyte » dont nous avons parlé. « Il en a déjà ramené six autres », écrira-t-il bientôt Le Père rêve de fonder pour eux une confrérie, et au

milieu d'avril c'est chose faite : « Me voici à la tête d'une congrégation d'apaches de 17 à 22 ans[1]... »

Ils ont tous un casier judiciaire des mieux fournis (meurtres, cambriolages, outrages aux mœurs, etc.) ; mais nous lirons demain à la messe l'évangile de sainte Marie-Madeleine. Bien entendu, je les mets tous au régime de la communion quotidienne, autant que le permettent les travaux et le service et les distances. Le dernier venu était un vrai Nicodème : la nuit, avec des précautions infinies pour ne pas être vu, et prière de ne pas lui dire un mot devant les autres ; mais il sentait le besoin de changer, de se laver, de se nourrir. Je riais beaucoup et le plaisantais ; mais j'en passais par toutes ses timidités. La grâce n'a pas tardé à agir et hier, subitement, il s'est déclaré devant tout le monde. Vous ne sauriez croire tout ce que j'ai détruit, ces jours derniers, de photos abominables... Mais qu'est-ce que cela parmi tant de brebis égarées et récalcitrantes[2] ?

Rien n'est communicatif comme le feu. La marque par excellence de l'apôtre est de savoir allumer en d'autres cœurs la flamme du zèle. C'était un des secrets du Père Lenoir ; par là il atteignait jusqu'au fond des escouades ceux qu'il n'avait jamais vus, même les plus rebelles.

« Malgré les travaux, écrit un de ces jeunes apôtres momentanément éloigné de son aumônier, je peux assister deux jours sur trois au salut et j'amène toujours avec moi quelques nouveaux camarades... » Ou encore : « Je tâche de faire le plus de bien possible. L'autre jour j'ai amené un camarade, il y avait huit ans qu'il n'avait fait ses Pâques,... et maintenant il est décidé à les faire[3]. »

[1] A M. l'abbé Germain, 13 *avril*.
[2] Au Père Courbe, 12 *avril*.
[3] Soldat E. F., 20 *avril*.

Pour Louis, écrit un autre, vous dites que je suis charitable. C'est peut-être vrai ; mais lui pour moi a été bien plus charitable que moi pour lui. C'est un grand cœur et un ami auquel je dois déjà bien des choses. Vous, vous avez continué ce qu'il avait si bien commencé... X. m'écrit de temps en temps. Et s'il revient au 4e, j'espère qu'avec la grâce de Dieu, nous le sauverons[1]...

En faveur des nouvelles recrues que lui amenaient ses rabatteurs, le Père Lenoir, en ce carême de 1916, rappelait chaque soir avec une persévérance obstinée l'abîme sans fond de la miséricorde divine. Pour les convaincre qu'il n'y avait « pas de crime impardonnable », il ouvrait simplement le missel à la messe du jour, et commentait un récit des épîtres ou des évangiles de carême, assuré que ce contact permanent avec la liturgie assurerait à sa parole plus d'efficacité que les plus belles raisons.

Ainsi, le samedi après le 2e dimanche de carême amène à l'évangile l'histoire de *l'Enfant prodigue;* c'est le sujet traité à Rosières ce soir-là (25 mars). Deux jours après, le 3e lundi de carême rappelle la guérison par Élisée du *lépreux Naaman,* généralissime syrien ; l'aumônier la raconte et ajoute que la lèpre du péché n'est pas plus difficile à guérir. La messe du samedi suivant, 1er avril, rapporte le pardon de la *Femme adultère;* belle occasion de présenter « la plus grande misère devant la plus grande miséricorde ». Avec la même rigueur liturgique, le Père utilise encore à Demuin, le 5 avril, la guérison de l'*Aveugle-né;* le 6, la résurrection du *Jeune homme de Naïm;* le 7, la résurrection de *Lazare;* enfin à Beaufort, le 11 avril, la préservation de *Daniel dans la fosse aux lions;* le 12, le *Bon Pasteur,* et le 13, ainsi qu'il le disait plus haut au Père Courbe et comme en témoignent ses

[1] Soldat A. B., 22 *octobre* 1915.

feuilles de sermons, la conversion de *sainte Marie-Madeleine.*

Le Lundi Saint, en envoyant aux siens un brin de rameau béni la veille, il annonce qu'il aura la consolation de faire à Beaufort toutes les cérémonies de la Semaine Sainte. « Mais la consolation est petite, ajoute-t-il, vu la peine de ne pouvoir réunir mon régiment avant la semaine prochaine. J'attends avec impatience la fin de cette période de travaux, pour fêter solennellement Pâques, huit jours en retard. »

CHAPITRE XVIII

FONTAINE-LÈS-CAPPY

LES PÂQUES AU CRÉNEAU

(Avril — Mai 1916)

La fête de Pâques était déjà fort compromise par ces travaux qui émiettaient le régiment. Un déplacement subit le Samedi Saint pour la région de Bayonvillers faillit la « saboter » complètement. Sur trois bataillons, l'aumônier ne put s'occuper que d'un seul, à Wiencourt, et encore « en y passant naturellement toute la nuit ».

Puis sans aucun répit, au lieu du repos escompté, voici qu'à ces périodes d'instruction et de travaux, succède dès le mardi de Pâques une reprise de secteur, à l'est de Fontaine-lès-Cappy. Le Père Lenoir s'en désole d'abord : les Pâques ne seront-elles pas rendues impossibles au grand nombre? Mais, grâce à l'ingéniosité de son zèle, cette circonstance même se transforme en une abondance de grâces bien plus fécondes que celles dont il avait rêvé.

Ce récit pourrait s'intituler « les Pâques au créneau ».

Je traverse en ce moment une période excellente au point de vue religieux. La Sainte Vierge en son mois de mai prend une revanche sur le démon. Ces Pâques individuelles faites au créneau sous les obus sont ferventes et beaucoup plus nombreuses que je n'aurais osé l'espérer. Je passe mes jour-

nées et une partie de mes nuits, de créneau en créneau, à donner l'absolution et la communion. Si près des Boches, à quinze ou vingt mètres parfois, le respect humain diminue singulièrement. Beaucoup de créneaux sont disposés comme de véritables confessionnaux. Quand on ne parle qu'à voix basse, pour ne pas être entendu de l'autre côté du parapet ou du simple mur de sacs à terre, on ne craint pas d'être entendu des camarades et, même devant eux, on accepte de se confesser. Beaucoup de retours de quinze, vingt et vingt-cinq ans. C'est la pêche miraculeuse. J'estime que plus de deux mille, peut-être deux mille cinq cents, sont maintenant en règle avec le bon Dieu. C'est bien loin de la perfection; mais étant donné le milieu, je suis tout à la reconnaissance envers Notre-Seigneur et ceux qui l'ont aidé de leurs prières[1].

Ici encore, n'en déplaise aux plus chers amis du Père Lenoir, nous sommes bien obligés d'ajouter ceci :

Mais ce qui me console le plus, ce sont les conversions ardentes de jeunes apaches. Déjà plusieurs ont été tués quelques heures seulement après que je venais ainsi, en passant, d'absoudre toute une vie de péchés et de leur donner la sainte hostie, dont ils rayonnaient encore.

Seulement cette fois le chef de file n'est plus un « Parigot ». La ville-lumière ne doit-elle pas partager ses prérogatives avec la seconde ville de France?

Cette nuit (3-4 mars), j'ai longuement préparé à sa première communion un apache marseillais de dix-sept ans, de la fameuse bande de « l'As de Pique » : une générosité telle, et si raisonnée, malgré l'ignorance religieuse absolue, que la grâce en fera sans doute rapidement un apôtre.

[1] Lettre au R. Père de Boynes, complétée par plusieurs lettres du mois de mai au Carmel de X..., au Père Courbe, au capitaine Monnier Les chiffres donnés pour les Pâques sont du 24 *mai*.

Le Père Lenoir, qui commençait à avoir de ce monde spécial une connaissance aussi précise qu'un préfet de police, pensait que le tatouage du bras constituait l'insigne de la bande. Toujours est-il que, le soir de sa première communion, le jeune Marseillais, après les jours de paradis qu'il venait de vivre, jetant tout à coup les yeux sur cet « as de pique » qui lui rappelait tout son passé d'enfant prodigue, fut atterré. « Quoi! Notre-Seigneur Jésus a vu ça ce matin? C'est honteux! » Il fit aussitôt rougir un morceau de fer et se mit à brûler l'image : « Pendant quelques jours, du moins, on ne la verra pas, » disait-il. Ce tatouage servit à l'aumônier de matière à tout un enseignement; il devint le symbole des mauvaises habitudes et des traces laissées dans l'âme par le péché, un stimulant toujours actuel au repentir, et il aida même à expliquer le caractère indélébile imprimé dans l'âme par le baptême et la confirmation.

C'est le même enfant qui s'écriait quelques jours plus tard : « Vrai, pour que Notre-Seigneur Jésus soit venu me chercher là où j'étais, faut qu'il soit pas fier! » Ou encore : « Si je dois redevenir ce que j'étais, oh! tout de suite une balle dans la tête! » Parfois il se privera de soupe par respect pour la communion qu'il doit recevoir au salut : « Notre-Seigneur passe avant! » disait-il. Et un soir que l'aumônier lui rappelait qu'il avait le droit de manger : « Mon âme a mangé, répondit-il; ça suffit. »

Blessé dès le début de la bataille de la Somme, il écrira, pendant son absence, à son « cher Père » des lettres délicieuses, dont le lecteur nous pardonnera de citer ici quelques échantillons. La physionomie du Père Lenoir serait-elle complète sans une esquisse de ces cœurs simples, auprès desquels il trouvait ses plus douces consolations?

Rouen, le 5 Juillet 1916. Mont Bons et Cher père, Je vous

écris saitte Lettre pour vous faire savoir de mais nouvelle qu'il sont trais bonne est que ma préssantte vous trouve de mème.

Je vous ferais Savoir que Jait étais Blessé dan le Village d'Herbécour par Un Obus Jait 5 petite Blesure.

mont Cher père Je me fait du mauvais sans Je panse avous donnais mois vitte deu vaus Nouvelle Jait fait dais Prièrre pour qu'il vous ariverien Je suis Antrétemans à l'Hotel Dieu a Rouen Je suit soigné par lai Soeur il sont Chantille est Brave.

mont Cher Père Je me Langie Dettre guérie pour alais vous rejindre.

la comunion que Vous ma Vais donais a van de montais a lassaus le Bon Dieu que ja Vais sur mois il ma protéger. Mais can Je serais gérie Je pansse rais a lui Jirais lui faire Un Bouquès est Jirais lui portais a Léclisse.

mont Cher Père Je voi plurien à Vous dire pour le moman Recevais Une caresse de votre Dévoué C.

Au soir de la première communion de l'enfant prodigue, le Père Lenoir avait écrit à la mère une longue lettre : « Votre cher petit, assis à côté de moi, disait-il, est tout rayonnant... C'est une résurrection... et, dans ce bonheur, il y a la pensée de votre bonheur à vous : il est si heureux de rendre sa mère heureuse ! Quel excellent et charmant enfant vous avez là ! Vous avez dû bien pleurer sur lui ! Mais, malgré ses égarements, son cœur est resté d'une droiture qui me ravit !... Quand vous le retrouverez, vous serez émerveillée de la transformation de votre enfant[1]... »

Or, le 19 juillet, l'enfant est à Marseille, en convalescence, et il écrit :

[1] Un officier supérieur du 4e colonial nous écrivait à ce sujet : « Remarquez que des apaches qui se laissent convertir aussi rapidement ne sont pas des apaches. Ils en ont peut-être l'allure, mais ils ne sont pas gangrenés à fond. »

Marseille, le 19 juillet 1916. Mons Bont et Cher Père, Je Vous dirais au moman que je Vous écrie je me trouve au milieu de ma Famille qu'il vous Rémercie de la Chantille Lettre que Vous luis a vaits ans voillaits que le Bon Dieu ma protégés de la mort car jo rait fait faute dan la Famille. Quelle joit ma mère quant elle ma vue arrivais elle ma trouvé Crandie et surtous la joit du Bonheur sur lais Lèvres que Notre-Ségneur Gésue ma donnés. Elle vous Remercie Baucou davoir mie sont fils dan le Bons Chemin et surtous de lui avoir ouver lè portte du Paradie.

Mont Cher père la Lettre que Jait Resus a l'Hotel Dieu dattais du 10 me die que Ja lait ettre citte sa ma fait Bien Plesir car Je man fait honneur de maittre Battu avec le 4eme Colonial car sur lait tairain Je marchain la tête hautte et Je dirais toujour Vive le Régimand Prunaud.

Mont Père Resevaist de toute ma Famille sait Respaitt A festueus.

Après la permission, le dépôt; mais le brave garçon ne s'y plaît pas.

Toulon, le 4 août 1916. Cher père, Je Vous dirais que je me Langie à toulon Je Voulais partir Volontaire mait lla que dais détacheman pour le 34me Colonial mait moi au 34me Je Veù pa llalais Je me sui Ancagé au 4e et Je Veus Restais au Régimant Prunaud.

Cher père Jait pa pansait de Vous dire que le capitaine Ardie[1] a étais décorais de la Croid de La légion doneur saitte Médalle Va Bien sur La poitrine d'un Brave moi Je me langi de portais ma Croid de gèurre

Je Vous dirais quo momant que Je Vous écrie Je me trouve au cercle catolique et Je Vous dirais quilla Un chantis Père. Faut esperais mont Cher père que nous serevoillon Bien tot.

Bien le Bonjour au Colonel Prunaud Vous lui dirais que Bientot Je me Rebatrais dans Sais Beau Ranp.

Vous dirais a mon ami Nicoli qui se Langise pa que Je Reviendrais Bientot.

[1] Le capitaine Hardy, qui commandait dans la Somme la 7e Cie du 4e colonial.

Et le 15 août, toujours de Toulon :

Chère père Vous mavais fais de pènne quant Vous ma Vais die quant Je Resevrais la Lettre Vous serais an plinne Batalle mait prenais courage car le Bont Dieu Vous Protegera est nous Retourneron Vous Pinot et Charle avec la palme de Lorriès et avec Lègle prussien nous sie couperons le bec pour pa qui nous pique. Cher père nous contons partir tous lait Jour mait nous prion pous Vous et pour lait Brave qui sont au Dangés.

Enfin il rejoint son cher régiment. Mais deux mois après, il retournera en permission, avec sa croix de guerre battant neuf sur la poitrine ; et voici l'expression naïve du double sentiment qui l'anime : avant la fierté, la reconnaissance :

Dimanche le 15 Octobre 1916.

Bien Cher Père

Je vous ferais savoir quomomant que Je vous écrie nous retournon de la Bonne Mère de la Garde Nous avon bien pries Dieu pour que Vous Sauvies Baucous Dès Ame. car llana quil font Mal est qu'il Vous drais Venir dan le bon Chemin.

Cher père je Vous dirais quas Marseille il fais Un tean trais Beau est Je panse ou Vous ètte que sa soie de même. Je Vous dirais que tous lais Marseillait et Marseillaise me Regarde il doive se pansé qu'il est Jeune se Héros est Je marche trais fier de a partenir au 4me Colonial et surtous a la 5me Escoide a lais Escoide torpille. Cher père Je Vois plurien a dire pour le momant quant Vous avoillan Une Crosse Carresse insie que toute ma Famille.

Vottre petit fils qu'il panse a Vous,

C***

Comme le Parigot mécanicien, le jeune Marseillais

s'était fait apôtre. La veille même de sa première communion, il avait déversé sur un camarade plus ignorant que lui sa science de néophyte et l'avait décidé à l'imiter. Six mois plus tard, avant le départ pour Salonique, il amènera encore un ami à l'aumônier en lui disant : « Té ! il allait partir sans son viatique ! »

Le Père Lenoir ne fut pas en reste de délicatesse. Au cours de la journée passée à Marseille avant d'embarquer, il ne fera qu'une seule visite et ce sera pour la maman du cher petit. Dès lors, l'aumônier devint l'ami de la famille entière et, durant une autre permission, l'enfant croira ne pouvoir mieux faire que de joindre à son bonjour « une crosse caresse de Charlotte de Jeanne et Félix et de ma chère mère que j'aimme tens ».

Aujourd'hui, encore « crandie », il fait, comme chauffeur, des « voiyage au Loncour ». Et, dans ses rêves bercés par la houle, il voit souvent réapparaître la figure du « Bont père Lenoir, quil repose Laba sie loin, mès dou il veille sur nous[1] ».

Il serait facile, avec les lettres qui nous ont été communiquées, de reconstituer plusieurs monographies du même genre. En toutes, on retrouverait la même action et réaction entre le Père et ses fils, les mêmes spontanéités réciproques. Dans les âmes que nous frôlons dans la vie, n'y a-t-il pas le plus souvent des parcelles d'or pur insoupçonnées à travers la gangue qui les enserre ? C'est le privilège de la sainteté de les discerner d'un coup d'œil et de les aider à se dégager.

Si je me suis attardé ainsi aux suites de cette conversion, c'est pour faire entrevoir, par un exemple, quelque chose de ce que fut le prolongement lointain des « Pâques au créneau ».

[1] Lettre à l'auteur, 21 *octobre* 1920.

*
* *

N'allons pas croire, d'ailleurs, que le Père Lenoir se donnât tellement à ses convertis qu'il en oubliât les autres.

Avant-hier, un petit de dix-neuf ans est changé de compagnie; je le mets aussitôt en relation avec un excellent enfant d'une escouade voisine et, après les avoir communiés hâtivement, en cachette, dans leur tranchée, je les avertis que je repasserai aujourd'hui. Or, ce soir, je les découvre tous deux cachés dans l'herbe, sur le parapet, entre la tranchée et les fils de fer; ils y avaient rampé sans peur des Boches d'en face, bien près pourtant, afin de ne pas être gênés par leurs camarades, et ensemble ils étaient en train de réciter des prières en m'attendant. Ce matin, le petit était descendu très loin par les boyaux pour chercher de l'eau; il en avait rapporté un bidon et, réveillant l'ancien, l'ange gardien, il lui avait dit : « Tiens, on va « faire un peu de toilette pour le bon Dieu qui va venir, « aujourd'hui. » Ensuite, ils avaient procédé à la toilette de l'âme et, pour mieux la faire, s'étaient aidés l'un l'autre dans leur examen de conscience. Aplati comme eux dans l'herbe, j'achevai de les préparer et, sur la toile de tente qu'ils avaient étendue en guise d'autel, je leur donnai la sainte hostie. Quelle délicieuse action de grâces nous fîmes ensemble, toujours couchés dans l'herbe, pendant que les Boches tiraient au-dessus de nos têtes! Louis pleurait de joie et d'émotion.

Et tant d'autres dans un coin de tranchée, ou au petit-poste, ou au fond d'une mine[1]!...

*
* *

Quand le Père Lenoir avait ainsi passé les heures du jour aux tranchées, sa tâche quotidienne n'était pas

[1] Au Carmel de X..., 18 *juin* 1916.

finie. Il retournait auprès des compagnies de réserve, cantonnées soit à Chuignes, soit même à Chuignolles. Un de ses confrères[1], aumônier bénévole dans un groupe qui venait de mettre en batterie aux environs, le rencontra le 30 mai « à bicyclette, poussiéreux et suant. Il revenait des lignes pour faire sa réunion du soir à l'église. Il était radieux. « Bonne journée, me dit-il; quelques-uns encore sont revenus,... quinze, vingt ans! *Deo gratias!* » Je compris, au cours de la conversation, qu'il était désolé de savoir qu'un millier encore de ses hommes restaient éloignés de Dieu. Il faisait toutes sortes de plans de conquêtes. On voyait bien qu'il ne vivait que pour eux, et que la pensée de leur salut était son obsession constante...

Chaque soir, après son instruction, continue le même religieux, à l'issue du salut, le Père avait l'habitude d'offrir la communion aux soldats présents... 30, 40, 50 s'approchaient ainsi régulièrement, et j'ai toujours constaté qu'ils le faisaient avec une grande piété... Ayant la même façon que lui de voir les choses, je l'encourageais fortement, et me prêtais volontiers à le remplacer.

L'aumônier du 24e colonial, qui se rencontra, en juin, à Chuignolles avec le 4e, décrit ainsi ces cérémonies du soir :

... Bien avant l'heure, les rares chaises sont occupées... Nos hommes arrivent, le dos barré de bidons destinés à remporter le précieux pinard à la tranchée, les capotes déteintes et boueuses, les pieds lourds, embarrassés. On s'assied partout, sur les agenouilloirs, sur les bancs de l'école qui se sont réfugiés là, sur les marches de l'autel latéral, sur les tables, les jambes pendantes... Les bougies s'allument. On chante. Évidemment, rue Monsieur on chante autrement; mais peut-être pas de meilleur cœur... Moi, boitillant, je me promène, don-

[1] Le R. Père Paile, qui, lors de sa mobilisation, était recteur du collège français d'Hernani, en Espagne.

nant un livre à celui-ci, un chapelet à un autre, marquant la page à un troisième, qui, empêtré dans son casque, son masque, son chapelet, son livre, et n'ayant pas l'habitude de tant de choses, voudrait pourtant bien chanter avec les camarades. A la bénédiction, les vieux chrétiens s'inclinent. Les nouveaux, sans peur, regardent en face, avec intensité, l'ostensoir ; il semble que Notre-Seigneur se dévoile à eux.

C'est le moment du sermon. Rien d'académique. Une conversation, avec questions, réponses, arrêts brusques ; n'ayez pas peur, toujours en bonne langue française, car le Père Lenoir est un classique. Il parle de la table de communion, en contact plus direct avec les âmes, presque avec les corps, puisqu'il y en a d'assis à ses pieds qui, le cou tendu, fixent sur lui des yeux ardents. La métaphore n'a jamais été plus vraie, ils boivent ses paroles... Dans ces yeux grands ouverts, on lit la faim de la vérité, la soif de la justice. Pour beaucoup ces choses sont neuves ; pour d'autres, ils ne les ont jamais entendues exposées ainsi. Au lieu de l'impersonnalité des phrases banales, on leur présente Notre-Seigneur comme l'ami, le soutien, le confident... Dans l'église, un mouvement perpétuel de gens qui veulent avoir une bonne place et, se faufilant jusqu'au premier rang, se plantent devant vous ; d'autres qui, pressés par une corvée, n'ont pas la possibilité de rester jusqu'à la fin. Ce va-et-vient ne trouble pas l'auditoire ; plus rien n'existe pour lui, sauf l'orateur. Puis le défilé (pour la communion) commence... Beaucoup vont les bras ballants et reviennent le regard droit devant eux, comme s'ils voulaient défier les railleurs. Le Père lit les actes tout haut. Un dernier cantique... et puis les voilà rendus à la vie de tous les jours, au danger aussi ; mais ils ne sont plus les mêmes, on leur a donné un peu d'idéal... Sortis, la joie de vivre se traduit par des rires qu'on entend même de l'église, mais qui n'arrivent pas à troubler dans leur recueillement les fidèles adorateurs nombreux, très nombreux, qui veulent s'entretenir seul à seul avec Notre-Seigneur... Il faut avoir vu cela pour le croire... Toutes nos subtilités de civilisés raffinés leur sont inconnues. Mais le cœur y est... Le Père Lenoir est un apôtre, presque un thaumaturge, au moins par les miracles intérieurs qu'il opère [1]...

[1] P. de Vauplane, lettre à sa mère, 6 *juin* 1916.

Après le salut, l'aumônier causait « jusque très tard dans la nuit avec les hommes qui venaient recevoir absolution, conseils, consolations ». Le matin, il y avait encore des communions. Puis sa vie reprenait aux créneaux telle que nous l'avons décrite.

Ainsi se bouclait divinement le cycle de ses journées.

La seule chose dont le Père ne parle nulle part dans ses lettres, ce sont les dangers auxquels il s'exposait. « Combien de fois, note le commandant Mury, lui ai-je dit d'être plus prudent et que nous avions besoin de lui ! » Et dans le carnet de campagne dont cet officier a bien voulu nous communiquer de précieux feuillets, on lit :

Mai 1916. — Guerre de mines à Fontaine-lès-Cappy.

Je préviens un jour le Père Lenoir que, le lendemain, nous allions faire sauter un gros fourneau de mine. Or j'apprends par la suite qu'au moment de l'opération, le Père Lenoir s'est joint au petit élément avancé, chargé après l'explosion de couronner aussitôt la lèvre de l'entonnoir. Je regrette de l'avoir prévenu, il s'est trop exposé.

Et toujours, malgré ces préoccupations, le Père Lenoir songeait aux anniversaires de ceux qu'il aimait et trouvait le moyen de le leur dire. Vers ce début de juin, à l'un de ses anciens professeurs dont on célébrait la cinquantaine de vie religieuse, il avait envoyé ses vœux, en précisant combien certaines explications du traité de la Foi et de l'Eucharistie lui avaient été précieuses dans son apostolat de guerre. Et le R. Père Harent commençait ainsi sa réponse : « Que dans la tranchée on m'écrive pour la fête de ma cinquantaine, c'est un comble d'attention délicate, dont je suis infiniment touché...[1] » Combien d'autres professeurs du Père Lenoir lui ont rendu un pareil témoignage ! Contrairement au proverbe, l'amour, chez lui, savait « remonter » magnifiquement.

[1] Lettre du *13 juin 1916*.

CHAPITRE XIX

POUR LA CAUSE EUCHARISTIQUE

DEUX PLAIDOYERS EN FAVEUR DES MARSOUINS

Le 7 juin, les soldats qui cherchent le Père Lenoir apprennent qu'il a demandé une permission de quarante-huit heures et qu'il est parti en hâte pour Paris. Une permission extraordinaire, lui qui toujours avait refusé ses congés de convalescence! Un événement bien grave avait dû se produire...

L'événement était une note non signée, qui venait de paraître dans un petit *bulletin* destiné aux aumôniers et prêtres soldats de France. Elle était intitulée *La Communion en viatique sur le front.*

Le décret du 11 février 1915, dont nous avons déjà parlé[1], n'était pas appliqué par tous les aumôniers de la même manière. Tandis que les uns hésitaient à en faire bénéficier les soldats, même en passant, d'autres organisaient fréquemment le soir pour les troupes de relève des saluts, suivis de communions plus ou moins nombreuses.

Sollicités de donner leur avis sur cette pratique, certains canonistes, et non des moindres, avaient à maintes reprises décliné toute compétence. « Que voulez-vous que nous vous disions? répondaient-ils aux aumôniers militaires. Vous seuls connaissez les circonstances concrètes qui permettent de juger en dernier ressort. »

[1] Voir plus haut, p. 188.

La note du bulletin dont le Père Lenoir s'était ému n'avait pas cru pouvoir observer la même réserve.

« De divers côtés, disait-elle, nous arrivent des plaintes et des protestations sur la manière abusive dont est appliqué par plusieurs le décret du 11 février 1915... On nous signale des faits vraiment étonnants, qui se généralisent et se multiplient d'une manière inquiétante... »

Puis, après une brève interprétation du décret, l'auteur ajoutait :

« Il est donc inadmissible qu'on donne la sainte communion après les repas, le soir, quand on pourrait parfaitement la donner le matin à la messe ; surtout si les soldats, étonnés du peu de respect qu'on exige d'eux, ne demandent pas mieux que de se gêner un peu pour montrer leur bonne volonté à Notre-Seigneur.

« Il est donc inadmissible que d'une manière habituelle on organise le soir des saluts solennels avec communion générale, même dans les cantonnements de repos, alors que rien n'empêche de remettre cette cérémonie à la messe du lendemain...

« Les aumôniers qui se laissent aller à ces excès rendent à la cause de la communion fréquente et à leurs hommes de très mauvais services. La communion devient pour eux une chose banale qui ne demande aucun effort, aucune préparation. Ils l'acceptent pour faire plaisir à l'aumônier, comme ils acceptent des dons de moindre valeur. N'est-il pas à craindre que, dans ces conditions, les communions sacrilèges se multiplient ?

« Et voilà comment, avec les meilleures intentions sans doute, on abuse d'un bienfait de l'Église au grand détriment des âmes : *non dijudicans Corpus Domini* (I Cor. IX, 26). »

Quelques-uns s'imaginèrent que ces paroles visaient l'aumônier des marsouins ; lui-même le crut. Aussi, avec

une décision toute religieuse et toute militaire, accourait-il sans retard à Paris, pour soumettre une fois de plus sa conduite à ses supérieurs. Un double désir l'animait : ne rien faire qui fût en contradiction avec les intentions de Rome, mais ne rien céder des droits que le décret de 1915, porté « en vue de la sanctification des âmes[1] », conférait à ses soldats. Fixons nettement cette attitude du Père Lenoir ; elle est indispensable pour éclairer le débat. L'aumônier ne vient nullement pour se défendre. Il vient défendre l'intérêt des âmes dont il est chargé, ou, — mieux encore, — consulter sur la meilleure méthode à suivre pour les sanctifier. Pour une simple question personnelle, jamais il n'aurait « sacrifié une journée de travail aux tranchées, alors que chaque journée comptait quantité de retours, de confessions, de communions[2]... »

On le rassura bien vite. Ses façons de faire n'étaient pas en cause. Le blâme n'allait qu'aux abus. La vigueur même des deux derniers paragraphes le prouvait clairement. A juste titre, on désapprouvait les communions le soir, lorsque *rien n'empêchait*, — lorsqu'il était *parfaitement possible*, — de les distribuer le matin ; rien de plus. Au reste, la note anonyme n'était, ni de près ni de loin, un document officiel.

Le directeur du bulletin, qui avait pour le Père Lenoir une grande affection, se montra fort attristé qu'il eût pris pour lui les critiques formulées. L'auteur lui-même affirma d'une manière catégorique et à plusieurs reprises qu'il n'avait aucunement visé l'aumônier des coloniaux[3].

Le Père Lenoir s'était donc mépris sur le sens de l'article.

[1] *Bono animarum consulere cupiens*, ce sont les termes mêmes du décret.

[2] Au P. Courbe, 18 *juin*.

[3] Un mois plus tard, le R. Père Tournade écrira encore au Père Lenoir : « J'ai eu une longue conversation avec l'auteur de l'article... Il m'a assuré tant et plus qu'il n'avait jamais eu votre personne en vue... »

Heureuse méprise qui allait lui fournir l'occasion d'obtenir de précieux encouragements.

A l'instant même, avec cette promptitude caractéristique des hommes d'action, il se décide à adresser une supplique au Souverain Pontife. Le jour s'étant passé tout entier en démarches, il prendra sur son sommeil pour la rédiger. Il s'enferme le soir chez des amis à Versailles, rue des Bourdonnais ; et le lendemain matin, 8 juin, le rapport était prêt : six pages d'un latin élégant et sobre, où, malgré les vingt-deux mois de guerre, le professeur avait retrouvé d'emblée la phrase cicéronienne.

« Implorant Sa Sainteté pour tant de soldats en danger de mort qui réclament leur viatique, » l'auteur demandait si l'application du décret du 11 février 1915 pouvait se faire, non seulement à ceux qui doivent, le jour suivant, attaquer ou reprendre les tranchées, mais encore à ceux qui, destinés à remonter en ligne dans quelques jours seulement, ne peuvent, en attendant, venir à l'église que le soir. Pour ceux-là, il demandait en particulier si, « tant que subsistait le danger, ils pouvaient chaque soir communier dans les mêmes conditions ».

La supplique se terminait par un certain nombre d'annotations que nous allons retrouver dans un second document.

Transmettant sa requête au supérieur qui s'était chargé de la faire suivre, il ébauchait le dilemme qui dès lors deviendra sous sa plume comme un *leitmotiv :* « Puissions-nous aboutir et ne pas laisser triompher le démon ! Car il ne s'agit pas de savoir si nous donnerons la communion d'une façon ou d'une autre, mais *si nous continuerons à la donner, ou si nous ne la donnerons plus du tout.* »

Cette lettre était timbrée de la gare du Nord. Dès l'aube du jour suivant, l'apôtre avait rejoint son poste.

*
* *

Le 20e corps campait dans les parages du corps colonial, au nord de la Somme. L'intrépide coadjuteur de Nancy, Mgr Ruch, y remplissait la fonction d'aumônier : occasion trop belle pour le Père Lenoir de solliciter encore un conseil. Il fut accueilli très aimablement et reçut cette réponse : « Je n'ai aucune autorité pour vous approuver ou non... » Réserve bien remarquable en un moment où tant de langues s'agitaient. « Mais puisque vous me demandez mon avis, je vous le donne, en confrère. Pour moi, au corps d'armée, je n'ai pas les mêmes difficultés. Nos régiments au repos se sont le plus souvent trouvés dans des conditions différentes des vôtres. Mais dans les conditions que vous m'indiquez, vous avez parfaitement raison d'agir comme vous faites. Continuez en toute sûreté de conscience. » L'entrevue se termina par cette offre extrêmement bienveillante : « Si vous le voulez, remettez-moi une note que je transmettrai à Rome, à l'un de mes amis. »

On devine avec quelle gratitude la proposition fut accueillie. La note pouvait être rédigée en français. Le Père la composa plus prestement encore que la première.

Ce mémoire n'a rien de l'allure tapageuse d'un manifeste. En aucune manière il ne prétend contribuer à un mouvement d'opinion qui favoriserait des nouveautés. Un seul but : en vue d' « appliquer le plus exactement possible le décret du 11 février 1915, soumettre à l'autorité ecclésiastique une manière d'agir adoptée dans les difficultés présentes par plusieurs aumôniers ».

La supplique exposait les faits que nous connaissons

déjà[1] : l'impossibilité pour la plupart des soldats, même dans les cantonnements de repos, de se rendre à l'église le matin et de communier à jeun; la distribution de la communion le soir, après la préparation que l'on sait : chants liturgiques, sermon, salut solennel et prières. Elle concluait ainsi :

« C'est pourquoi, soucieux de sauver ces milliers d'âmes sur le point de paraître devant Dieu, mais ne voulant le faire que dans une soumission entière aux directions de l'autorité ecclésiastique, ces aumôniers demandent humblement s'ils peuvent, en toute sûreté de conscience, continuer à donner ainsi tous les jours, dans les conditions énoncées plus haut, la sainte communion en viatique à leurs soldats, qui ne peuvent la recevoir autrement et qui sont tous, plus ou moins, en danger très prochain de mort. »

On a déjà remarqué combien le Père Lenoir sentait lourdement peser sur lui le poids des âmes. Leurs difficultés pour se maintenir en état de grâce l'effrayaient. Cette pensée que de son action à lui dépendait en quelque manière leur bonheur éternel faisait son martyre. C'est pour l'aider à porter ce fardeau qu'il réclame si largement la Sainte Eucharistie. « Par quelle aberration du sens chrétien, lisons-nous dans une note de cette époque, surchargée de ratures, voudrait-on multiplier à plaisir, pour la difficulté même, les obstacles entre les âmes et Notre-Seigneur? Quand il a tout fait pour venir à elles, en leur facilitant le plus possible cette union nécessaire, quand il inspire à l'Église de lever les obstacles matériels qui subsisteraient et que, malgré tout, les âmes doivent encore, pour venir à lui, vaincre beaucoup de difficultés physiques et morales, se maintenir en état de grâce, surmonter la fatigue, le respect humain, etc.,

[1] Pour satisfaire au désir qui nous a été exprimé, nous donnons dans l'appendice B le texte complet de cette supplique.

pourquoi exigerait-on d'elles d'autres sacrifices en vue de mériter leur communion ? »

Pour obtenir l'heureuse solution de cette affaire, le Père mendie, avec plus d'insistance que jamais, des prières exceptionnelles. « Car nous savons bien, répète-t-il à plusieurs, nous qui vivons depuis vingt-trois mois au milieu de ces âmes de combattants et qui sommes chargés d'elles, que nous ne pouvons les ramener au bien et les y maintenir que par la communion aussi fréquente que possible. »

Un peu soulagé par ces deux requêtes, l'aumônier attendit. Vers la fin de juin, la réponse à la supplique latine arrivait. Les explications et demandes du Père Lenoir « n'avaient effrayé » aucun des théologiens qui en avaient pris connaissance. Tous, et en particulier un personnage influent de la Congrégation des Sacrements, en avaient approuvé le contenu. Nulle difficulté à ce que la communion en viatique fût réitérée aussi souvent que le péril se renouvelait, « et dans les cas indiqués elle était réitérable ». On n'avait même pas jugé à propos de soumettre le cas au Souverain Pontife. Mais on versait la supplique aux dossiers, « pour l'utiliser si la question revenait sur l'eau ».

Cette réponse fut un grand réconfort pour le Père Lenoir.

Retardée dans sa transmission par la bataille de la Somme, qui battait son plein, la seconde réponse ne lui arriva qu'au soir du 15 juillet. Elle était accompagnée d'une lettre charmante de Mgr Ruch, qui s'achevait par ces mots : « Vous le voyez, votre demande, la rédaction et l'envoi de votre note, tout a été très opportun. Dieu a tout conduit; qu'il bénisse magnifiquement votre zèle ! »

L'opportunité provenait de ceci : on avait craint un instant, disait la réponse, une démarche des opposants,

« qui pouvait, *si les choses étaient inexactement exposées*, provoquer un blâme ». La note du Père Lenoir ayant semblé « particulièrement nette », on en avait remis une copie au cardinal Secrétaire d'État, dont l'impression avait été excellente. Quelques membres de la Congrégation des Sacrements, consultés à nouveau, s'étaient montrés « plus résolument encore favorables à la pratique adoptée ». Enfin, répétait-on avec insistance, « il est impossible de fixer plus de règles qu'il n'en existe sur ce sujet. En dernière analyse, il faudra toujours laisser la question d'application au jugement des aumôniers ».

Ce point de vue si important fut mis en lumière par un autre prince de l'Église. Habitué par un long enseignement théologique à dégager les aspects essentiels de problèmes autrement plus complexes, il résuma la controverse en quelques phrases qui semblent définitives :

« Mon humble avis est que vous pouvez user du décret en toute sûreté de conscience, selon que vous le jugerez juste et convenable *in Domino*... D'un autre côté, il ne semble pas qu'il soit opportun de provoquer des interprétations officielles, qui ne pourraient être données en suffisante connaissance des lieux, des personnes et surtout des conditions de la guerre. Lorsque les congrégations romaines ne croient pas prudent ou possible de donner une solution authentique, elles répondent : *Consulantur probati auctores*. Or, ici, les *probati auctores* ne peuvent être que les aumôniers consciencieux, éclairés, seuls à même d'apprécier les circonstances dans lesquelles leurs soldats doivent être regardés comme étant en probable péril prochain de mort. Voilà mon sentiment *in Domino*[1]. »

[1] Lettre au Père G. G..., 13 *août* 1916. La consultation qui motiva cette lettre devint le tract *En Viatique*, dont il est question plus loin. Voir note 1 de la page 340.

Il serait outrecuidant de commenter des paroles aussi fermes.

*
* *

Un résultat malheureux des oppositions signalées avait été de resserrer les consciences. Nous ignorons si les critiques, justement portées contre les abus, rendirent plus prudents ceux qu'elles visaient. Nous savons qu'elles rendirent timorés des esprits droits.

« Je reçois à l'instant le dernier numéro de ..., écrivait au Père Lenoir un aumônier de ses amis. Cela me fait de la peine de le voir devenu si sévère depuis quelque temps. Le résultat de ces paroles dures ne sera-t-il pas d'éloigner de Notre-Seigneur?... L'autre jour, à ma chapelle, un prêtre discutait s'il devait donner la communion à deux soldats à 6 heures du soir. « C'est « le cantonnement, disait-il; le danger est trop peu « constant. » Pour mettre fin à ses hésitations, il a fallu l'arrivée d'éclats d'obus sur nous et la mort d'un pauvre soldat[1]. »

Aventure pareille était arrivée au Père Lenoir lui-même dans la Somme. « Un prêtre me disait un jour : « Je comprendrais votre manière d'agir, si « véritablement nous étions ici en péril de mort... » Il n'avait pas achevé de parler que le sifflement d'un obus se faisait entendre et le projectile éclatait à quelques mètres. On ne me fit plus aucune objection. Les Allemands avaient répondu pour moi[2]. »

On pourrait accumuler des faits semblables. Un chef de bataillon, cousin du Père Lenoir, racontait avec

[1] Lettre de M. l'abbé F. P..., 29 *mai* 1916.
[2] Raconté par le R. P. Paile.

humour « la scène qu'il dut faire » en un secteur bombardé, pour obtenir le viatique auquel il avait droit. Et quelle est la famille où l'on n'a pas entendu parfois un permissionnaire, fervent chrétien, se plaindre de n'avoir pas eu, au front, la possibilité de communier même au temps de Pâques ?

Aussi le Père, consulté par ses collègues, ne crut-il pas avoir le droit de cacher sous le boisseau la lumière obtenue de Rome.

Les témoignages de gratitude affluèrent, tous plus ou moins semblables à celui-ci :

« Je vous remercie beaucoup de votre lettre du 25 juillet. J'avais été quelque peu suffoqué par les affirmations fantastiques de certains sur la communion non à jeun des soldats. J'en étais devenu un peu hésitant. Votre lettre me délivre et m'encourage... Elle me rend, ainsi qu'aux âmes dont j'ai la charge, un très grand service[1]... »

Malgré son activité, le Père Lenoir ne pouvait songer à rassurer individuellement tous les cœurs troublés par la controverse. Dans le *Doigt de gant* de la Somme, il avait d'autre besogne. Aussi plusieurs prêtres de ses amis, affligés des confidences qu'ils recevaient de jeunes catholiques au cours de leurs permissions — le R. P. Tournade, ancien aumônier général de *l'Association Catholique de la Jeunesse Française,* compta parmi les premiers — désiraient vivement qu'on fît paraître un rapport renfermant les opinions de ceux qui avaient une certaine « connaissance des lieux, des personnes et des conditions de la guerre ». Si les

[1] Père Georges Caillaud, 1er *août* 1916. L'auteur de ce merci devait être blessé mortellement trois mois plus tard, auprès de Combles, au milieu de ces artilleurs, que certains trouvaient n'être pas assez dangereusement exposés pour pouvoir communier en viatique

aumôniers militaires, selon le mot du cardinal cité plus haut, étaient seuls *auteurs compétents,* il semblait étrange qu'ils fussent seuls à ne pas parler.

Le Père Lenoir prit intérêt à la rédaction de ce rapport ; et des difficultés s'étant élevées en cours de route, il écrivait : « Il faut publier. Il faut éclairer. Il faut empêcher l'avis contraire de prévaloir. Il faut que les *probati auctores* aient droit de dire leur mot eux aussi... »

La note dont le Père encourageait ainsi la rédaction se grossit du jugement d'un grand nombre d'aumôniers. Tous reconnaissaient qu'on avait beaucoup plus péché par restriction que par profusion, par timidité que par audace[1]. C'est après les avoir lus, qu'un officier supérieur, plus habitué à la précision d'un tir au créneau qu'à celle des expressions théologiques, résumait son sentiment dans cette boutade : « Je trouve qu'on a tout à fait raison de décider que ceux qui mangent de la vache enragée pour la défense du pays sont à jeun[2]. »

[1] L'article, intitulé *En Viatique,* parut d'abord dans les *Études* du 5 *octobre* 1916. Plus tard, joint à de touchants récits de M. l'abbé Thellier de Poncheville, portant le titre bien significatif de *Communions du soir*, il forma un tract de la collection *Hostia*, publiée par *l'Apostolat de la prière.* Voir aussi, dans la revue *Hostia* de mai-juin 1917 : *Un cas de conscience eucharistique.*

[2] Colonel Camors, 24 *novembre* 1916. La lettre se poursuivait ainsi : « D'ailleurs, en mon ignorance, je pense que cette question du jeûne doit être une question de pure forme, à laquelle il faut sacrifier dans les circonstances habituelles de la vie, alors qu'on a le loisir et l'habitude de se plier aux convenances. Mais à la guerre, où l'on vit une vie spéciale, où l'on voit ce que l'on n'avait pas vu depuis la *Chanson de Roland,* — ou plutôt depuis Roncevaux, — où l'on voit des prêtres barbus courir sus à l'infidèle et ne pas lui épargner les horions, il est permis de ne pas s'étonner si les choses les plus sacrées et les plus immuables subissent un léger fléchissement. Et d'ailleurs le Saint-Père a ordonné. Il a envoyé une note de service à ce sujet, et comme dans cette sphère c'est en somme lui qui est le commandant en chef, il n'y a qu'à s'incliner et à lui obéir... »

*
* *

Ainsi se faisait peu à peu l'union sur l'interprétation du décret.

Est-ce à dire que la manière de l'appliquer fût identique chez tous les aumôniers? Le prétendre serait faire outrage à la nature, qui n'a pas en vain doté l'espèce humaine d'une aussi riche variété de tempéraments et d'humeurs; la grâce divine respecte cette diversité et n'illumine pas toutes ses créatures des mêmes lumières.

Sur la façon de faire du Père Lenoir, écartons d'abord une idée fausse, colportée par une légende qui ne fut pas toujours bien intentionnée. Si notre apôtre fut large dans l'interprétation du décret « qui désirait pourvoir au bien des âmes », il n'en usait pourtant pas en toute sorte de cantonnement.

On ne devrait pas avoir à insister sur de pareilles évidences...

« Il est probable, écrivait-il en 1915, que d'ici peu, le corps d'armée se déplaçant pour un repos plus complet, c'est-à-dire plus à l'arrière, nous ne pourrons plus bénéficier des mêmes privilèges pour les communions[1]. »

Et quelques jours après : « Vous pouvez interrompre une semaine l'envoi des hosties, puis les reprendre à raison de 200 petites et 30 grandes par semaine : la loi du jeûne eucharistique reprenant sa vigueur là où le régiment se trouve au repos, le nombre des communions va en être notablement diminué. »

Même distinction en 1916, après les directions sollicitées de Rome. « Je ne vous demande pas de petites

[1] A ses parents, 27 *novembre* 1915.

hosties. Hélas! l'éloignement du front nous fait rentrer dans la loi générale du jeûne eucharistique, d'où *suppression nécessaire des communions, les soldats n'étant pas libres le matin*[1]. »

Tout est à peser dans cette phrase; il n'y a pas jusqu'au petit *hélas!* qui n'ait sa signification.

En son for intérieur, le Père Lenoir eût souhaité peut-être qu'en dehors même de toute considération de danger de mort et sans autre but que de faciliter la communion quotidienne, la loi du jeûne eucharistique fût, pour le temps de guerre, purement et simplement suspendue. Question de droit positif, qui dépendait de la volonté de l'Église. De fait, sauf pour le cas du viatique largement compris, l'avait-elle permis? Non. Le Père Lenoir le savait et se conformait à la loi.

Remarque plus notable, à l'encontre de certaines insinuations malveillantes : les soldats formés par lui le savaient aussi et, même loin de leur aumônier, s'y conformaient également. Nombre d'officiers et de prêtres l'ont affirmé. La parole naïve d'un simple, parlant au nom de tout un groupe d'amis, sera, en l'espèce, plus convaincante encore :

Ce matin, jour de l'an, nous avons eu une belle messe, à laquelle nous avons pu faire la sainte communion en faisant un peu pénitence. Car, comme l'on ne nous avait pas dit que l'on pouvait communier en viatique, nous avons jeûné jusqu'à la soupe de 11 heures. Mais une petite pénitence comme celle-là n'est rien en comparaison de ce qu'a fait le bon Dieu pour nous[2].

Ces inexactitudes tendancieuses étant écartées, essayons de préciser quelle fut, dans l'application

[1] 6 *septembre* 1916.
[2] François Suchon, 1er *janvier* 1916.

du décret, la manière propre du Père Lenoir. N'ayant jamais eu le privilège de le rencontrer au front, je me garderai de porter un jugement personnel. Laissons parler ceux qui l'ont vu à l'œuvre. Parmi la centaine de témoins qu'on pourrait invoquer, je n'en retiendrai que trois : prêtres de situation et d'âge différents, qui, n'ayant point connu l'aumônier avant la guerre, ne peuvent être suspects de partialité.

Le premier est un vaillant curé-doyen, qui, demeuré longtemps au milieu de sa population bombardée, connut la détresse des corps et des âmes autrement qu'à travers les récits de journaux. Le second, un jeune recteur de collège, que son exquise dévotion à l'Eucharistie, comme l'atteste la série d'instructions qu'il fit à Chuignolles en 1916, rendait particulièrement exigeant sur le respect dû à la sainte communion. Le troisième, un professeur dans un scolasticat de théologie, qui, fixé par son dévouement à Somme-Suippe durant toute la guerre, sut garder, parmi le tumulte des troupes de passage, l'œil sagace de l'observateur et la parole précise de l'érudit.

« J'avoue, écrit M. l'archiprêtre Dourlen, curé de Rosières, que le premier soir, bien que le Père eût pris soin de m'avertir et de me demander une autorisation, je fus surpris, sinon scandalisé... Mais quand je me fus rendu compte de l'esprit de foi et du *courant d'enthousiasme religieux* et patriotique que cette pratique de la communion, — possible seulement à cette heure de la journée, — entretenait parmi les hommes, je crus comprendre... J'ai applaudi de tout cœur à cette manière de faire et l'ai défendue au besoin. » Quant aux critiques, lorsque le doyen eut constaté que l'aumônier « passait des journées entières au confessionnal », que même « une partie de ses nuits était consacrée à confesser[1] et à préparer ses soldats à la sainte commu-

[1] Sur ce souci d'assurer l'intégrité du sacrement de Pénitence, ceux qui ont approché de près le Père Lenoir sont unanimes. Nous en

nion », il se fit, au hasard de ses rencontres, une opinion bien arrêtée : « En face des critiques que j'ai entendu formuler, je me suis laissé aller à juger, — sans témérité, je crois, — que l'on trouvait à la méthode du Père Lenoir le défaut d'exiger une somme de dévouement peu ordinaire... »

Le témoignage du R. P. Paile, à propos de ceux qui, « tout en l'admirant dans son zèle, se refusaient à suivre la même voie que lui », complète cette opinion : « Je crois que ni lui ni eux n'avaient tort, et que somme toute il fallait être lui pour que l'application générale et fréquente qu'il faisait du décret obtînt son maximum d'efficacité et le minimum d'abus. Il avait chez ses hommes une réputation de héros et de saint, qui lui donnait une autorité merveilleuse pour l'application de mesures qui, pour d'autres, eussent peut-être été imprudentes. »

Enfin ces jugements nous semblent judicieusement condensés dans la parole suivante du R. P. Dutilleul : « Des aumôniers courageux et zélés, — je pense, en écrivant ceci, au Père Henri X..., retourné à sa mission de Chine, — se déclaraient plutôt incapables d'appliquer intégralement ses méthodes que peu disposés à les employer. Si je ne me trompe, leur impression était, comme la mienne, celle d'un charisme pour amener ces hommes à la Sainte Eucharistie. »

avons déjà parlé plus haut au chap. V, p. 110. Ajoutons encore ce témoignage du capitaine Duchamp : « Le 19 février 1916, à Caix, je trouvai le Père Lenoir à l'église, où selon son habitude il restait en permanence. C'était l'heure du salut, l'église était pleine : plusieurs soldats attendaient à la porte de la sacristie leur tour de passer vers le Père, *un peu comme le Samedi Saint on attend près des sacristies de cathédrales son tour de confession...* Le 24 ou le 25 juin, dans la tour du clocher de Cappy, je vis à peu près le même spectacle, le même défilé de petits marsouins. Beaucoup durent y faire leur dernière confession. »

*
* *

Ce chapitre ne saurait se terminer sans quelques mots sur une pratique connexe à la communion en viatique, et qui presque toujours en était la condition indispensable : nous voulons parler du port de la Sainte Réserve.

Le respect envers le Saint Sacrement, nul plus que le Père Lenoir n'en était jaloux. Il suffisait, pour s'en convaincre, de l'avoir vu à l'autel célébrant la messe. Les honneurs dus au Saint Sacrement,... c'est assez de rappeler le « piquet de volontaires » des jours de fête.

Mais quand il fallait porter la communion aux tranchées, ces honneurs n'étaient plus possibles et, tout comme les autres aumôniers, le Père Lenoir devait bien le faire *incognito*. Dans les secteurs mieux installés, lorsqu'il avait à sa disposition un local clos, sacristie d'église, guitoune, trou quelconque, à peu près à l'abri des obus, il y dressait un tabernacle et c'est là qu'il déposait la sainte Réserve. Mais très souvent ces conditions manquaient; et force lui était bien de conserver sur lui l'Eucharistie. Pour dédommager Notre-Seigneur, le Père tâchait alors de vivre du mieux possible le chapitre de l'Imitation *De familiari amicitia cum Jesu.*

Laissons-le s'en expliquer lui-même. Dans une lettre remontant au 26 avril 1915, à une époque, — et ce détail a son importance, — où les blessés, qu'il devait secourir un peu de tous côtés, « étaient d'une trentaine par jour quand il n'y avait pas attaque », le Père Lenoir écrivait à un de ses amis, inaugurant alors une brillante carrière d'aumônier :

Venons-en à la grande question, capitale, celle du Saint

Sacrement. Lui seul a fait les merveilles que je vois depuis neuf mois. Non seulement, en le portant ainsi, j'ai pu donner quantité de communions que je n'aurais pas données sans cela, mais de plus je suis sûr que sa seule présence *incognito* a contribué plus que tout le reste à la conversion et à la sanctification des âmes.

J'ai une petite custode de vermeil qui contient une vingtaine d'hosties, dans une poche intérieure, tenue par une chaîne d'or autour du cou. En cas de mort?... Il s'arrangera pour faire passer par là quelqu'un d'intelligent qui comprendra et se tirera d'affaire. En temps ordinaire, eh bien! oui, Il assiste à toutes nos conversations, même les plus futiles; même Il en entend qui ne sont guère orthodoxes; mais Il les entendrait bien autrement, et je ne crois pas qu'ainsi caché, Il soit traité moins révérencieusement que dans quantités d'églises abandonnées. Je devrais suppléer par des actes d'amour fervents, c'est vrai, et je suis honteux de m'être si vite accoutumé à le porter, au point que bien des fois je reste des heures et des heures sans penser qu'Il est là... Mais Il me connaît, Il sait ma faiblesse et je suis convaincu qu'Il aime encore mieux ce manque de respect pour pouvoir se donner à quelques âmes de plus, qui, elles, Le recevront dans des dispositions excellentes.

D'ailleurs la préoccupation constante de Lui gagner des âmes n'est-elle pas un hommage constamment rendu à son cœur? J'espère qu'Il veut bien s'en contenter et, pour elle, me pardonner le reste[1]...

Cette présence de l'Eucharistie rayonnait du Père Lenoir à son insu. Séparé de lui depuis de longs mois, un médecin auxiliaire, — celui qui avait été le parrain du *petit patrouilleur*, — le laisse entendre souvent dans sa correspondance : « Ce qui me manque maintenant et qui m'aidait si bien alors, c'est la présence de Notre-Seigneur au Saint Sacrement. Comme, sans Lui, la méditation, l'examen particulier me paraissent durs et stériles!... » Et à plusieurs reprises il évoque le sou-

[1] Au Père Pelletier, 26 avril 1915.

venir de certaine « nuit de nouvel an, où, dans la rue déserte de Virginy, ensemble nous adorions notre bon Maître *présent sur votre cœur,* en le remerciant et en lui demandant pardon[1] ».

Ce respect familier, qui fait partie de ce qu'on a si bien nommé « l'esprit d'enfance », le Père Lenoir était parvenu, comme sans y penser, simplement par l'intensité de sa foi, à l'inspirer à tous autour de lui. Un jeune religieux en eut un jour le sentiment très vif. « Entrant dans l'église de Courtémont, écrit-il, je fus stupéfait. » Ainsi que tant d'autres églises du front, on l'avait réquisitionnée, — sauf pour le dimanche, — comme salle de lecture, ouverte naturellement à tous, croyants et incroyants. Les jours de semaine, des prêtres y célébraient néanmoins leur messe, il le fallait bien, et près de l'autel, des soldats venaient prier et communier; tandis que dans le fond, sur des tables, d'autres écrivaient ou lisaient.

On n'y jouait pas, cela va sans dire; et l'attitude de tous était si parfaite que cette simultanéité d'occupations ne choquait nullement. C'était « la maison du père de famille ».

L'aumônier, il est vrai, ne la quittait point : il était là, — à la sacristie, — donnant le ton de la part de Notre-Seigneur... Et l'on avait d'emblée l'impression qu'il offrait à tous, même aux mécréants, une familiarité avec Notre-Seigneur absolument candide, enfantine, et pourtant toute pénétrée de respect[2].

N'est-ce point ainsi que Jésus aimait à être entouré dans les villages de Palestine?

[1] Lettres du 15 *octobre* et du 30 *novembre* 1915. Raymond Thomé, l'auteur de ces lettres, devait être tué le 28 *juin* 1916 à Fontaine-lès-Cappy.

[2] P. Louis Berne.

CHAPITRE XX

LA BATAILLE DE LA SOMME

L'ENTHOUSIASME D'HERBÉCOURT. — LES HORREURS DE BIACHES

(Juin — Août 1916)

A la pression des Allemands sur Verdun s'était ajoutée, depuis le 15 mai, celle des Autrichiens sur l'Italie. Menée par 250000 hommes dirigés par le prince héritier Charles-François-Joseph, cette offensive avait, au bout de deux semaines, obligé nos alliés à céder trois cents kilomètres carrés de leur territoire dans le Trentin.

La diversion russe, amorcée le 3 juin, depuis le Pripet jusqu'à la frontière roumaine, eut tout de suite un succès suffisant pour produire un rappel de troupes allemandes du front occidental, sans toutefois diminuer la souffrance de Verdun. Après la perte du fort de Vaux le 7 juin, il fallut faire tête, à Thiaumont, puis à Fleury même, à de formidables attaques conduites à grand renfort de gaz et de liquides enflammés. L'ennemi était parvenu à cinq kilomètres de la ville. On ne pouvait différer davantage l'attaque de la Somme.

Destinée à soulager les Français, il était juste que cette offensive abandonnât aux Britanniques l'effort principal. Notre 6e armée (général Fayolle), qui comprenait, du nord au sud, le 20e corps, le 1er corps colonial et le 35e corps, les appuierait à leur droite, à cheval sur la rivière.

« A nouveau, la délivrance victorieuse surgit à l'horizon, écrivait le Père Lenoir. Nous tâcherons de faire de la bonne besogne... » Et la phrase s'achevait par deux mots qui depuis ont bien changé de sens : « à la façon russe » !

Le 21 juin, le 4e colonial quitte enfin les tranchées, où depuis quelque temps, par suite des pluies, on vivait enlisé dans la boue. C'était le repos complet de quelques jours avant les grands combats. L'aumônier avait tiré des plans merveilleux pour achever les préparatifs de ses marsouins.

Grosse déception. Au lieu d'aller cantonner dans des villages, il fallut bivouaquer dans les bois de Morcourt.

« Je suis désolé, navré, de l'installation au point de vue capital de l'action religieuse. Pas d'église, pas le temps de construire une chapelle ; pas même de cagna pour recevoir les hommes et les confesser ; je n'ai qu'une toile de tente pour m'abriter la nuit, rien pour l'administration des sacrements. » Une fois de plus apparaissait l'étrange méconnaissance des réalités chez ceux qui, du fond de leur bureau, voulaient restreindre aux jours qui précèdent immédiatement une attaque l'application du décret sur le Viatique.

« Nous ne pourrons faire, ajoutait le Père Lenoir, qu'une grand'messe solennelle en plein air, avec communion générale. » Cet espoir lui-même fut trompé. Le 29 juin au soir, avant de regagner les lignes, on put avoir la messe ; mais au moment de la communion se déchaîna une averse diluvienne qui rendit impossible la distribution de l'Eucharistie, et l'aumônier en fut réduit à dire : « Ceux qui avaient l'intention de communier, Notre-Seigneur leur en tiendra compte. »

Du moins avait-il eu le temps, en cette veillée des armes, d'adresser à ses coloniaux une allocution vibrante, où se révèlent avec éloquence ses préoccupations et ses rêves ; elle débutait ainsi :

Au temps où la France, par sa grandeur morale, exerçait sur le monde entier cet ascendant unique que Dieu lui avait départi de préférence à tous les peuples, c'était une tradition, à laquelle nul n'aurait voulu manquer, de ne jamais partir au combat sans avoir solennellement appelé sur nos armes les bénédictions du Dieu tout-puissant. Pour vaincre, il faut sans doute compter sur les énergies humaines et matérielles ; mais quand on les a portées à leur maximum, quand on a accumulé toutes les ressources possibles de munitions et d'hommes, il reste encore un élément de victoire indispensable, le secours de Dieu. Nos ancêtres le lui demandaient en passant en prières la nuit qui précédait le combat, c'était leur veillée des armes. Ce soir, nous aussi nous faisons la nôtre, en venant ici demander à Dieu la victoire.

Puis, ayant passé en revue les principaux motifs de confiance et exhorté son auditoire à se préparer à l'absolution générale, le Père concluait par cette envolée, où passe toute son âme d'entraîneur d'hommes et de poète :

Par delà ces ronces et ces bois coupés, symboles de deux ans de souffrances, voyez-vous ce champ de blé presque mûr? C'est la France nouvelle qui lève, c'est là qu'il faut courir. Il y a bien des fleurs rouges à travers les épis, car il y aura des victimes dans nos rangs ; mais ne regardez que les épis gonflés, songez à la moisson toute prête, à la victoire, et ne pensez plus qu'à l'honneur splendide de la conquérir...

Par Méricourt et Cappy, le 4e vint prendre ses positions de combat, quatre kilomètres à l'ouest d'Herbécourt. Il était encadré à gauche par les 24e et 22e colonial, à droite par le 8e. La 3e division coloniale venait ensuite, plus au sud.

L'ordre d'attaque précisait que « l'action du 1er C.A.C. viserait à prendre pied sur le plateau de Flaucourt, en vue d'empêcher l'artillerie ennemie de cette région

d'agir au nord de la Somme. Elle ne devra pas dépasser l'objectif limité qui lui est assigné ».

Après la pluie, qui avait obligé à tout retarder de deux jours, le 1er juillet le temps se lève superbe : visibilité parfaite où chacun lit un présage de victoire.

Quand on apprend, vers 9 heures, l'avance réalisée au nord de la Somme par le 20e corps, parti à l'assaut un peu après les Anglais, dès l'aube, l'exaltation grandit. Le Père Lenoir sort le premier de la tranchée, donne sa bénédiction aux combattants et à 9 heures 30, au signal, il dit très calme : « Mes enfants, en avant[1] ! »

D'un bond, les 2e et 3e bataillons se portent à l'assaut. Pour employer une expression qui date de cette époque, ils « collent au barrage roulant ». La préparation d'artillerie avait été si bien faite, qu'en dépit de deux formidables nids de résistance, l'avance est en coup de foudre. L'enthousiasme est au comble. Après avoir franchi la première ligne allemande, un jeune ami du Père Lenoir, le sous-lieutenant Lambert, qui courait en tête de sa section, tombe à genoux, joint les mains et crie de toute sa force : « Mon Dieu, merci ! » Près de dix lignes de tranchées fortifiées sont prises, sur une profondeur d'environ 1500 mètres.

Le premier objectif était atteint ; on n'avait pas le droit de poursuivre sans de nouveaux ordres. Durant six longues heures, attente fiévreuse. Immobilité méritoire, devant un ennemi qui partout se retire complètement bousculé. Lorsque, vers 16 heures, la progression reprend sur Herbécourt, les Allemands se sont ressaisis, les mitrailleuses crachent. Peu importe ! Le fortin du Kronprinz est attaqué à la grenade, tourné, enlevé. Des éléments pénètrent jusqu'à l'église. Mais ils sont trop en flèche et, pour permettre à l'artillerie

[1] Témoignage de plusieurs, entre autres de Joseph Hugon.

de recommencer sa préparation, ils doivent être ramenés sur l'alignement général.

Le 2 juillet, les mêmes bataillons enlèvent avec un égal brio le village d'Herbécourt, permettent par des feux de flanc, à gauche, la progression du 24e et capturent les mitrailleuses qui protégeaient, à droite, l'objectif du 8e. « Assaut difficile et magnifique, écrit le Père Lenoir, et qui restera la gloire tout à la fois de nos hommes et des deux chefs de bataillon Defoort et Gicquel. » Mais, modestement, l'un de ces deux commandants dira le 6 juillet, dans une lettre à l'aumônier : « Nous devons au bon Dieu le résultat *miraculeux* des deux journées, soirée du 2 surtout à Herbécourt. »

Malheureusement, au nord de la Somme, par suite des masses considérables opposées par les Allemands, l'attaque principale était arrêtée. Pour des raisons de prudence, des ordres supérieurs ne permettent pas aux marsouins de poursuivre leurs succès plus à l'est. Aussi, le 3 juillet, « dans la plaine entièrement débarrassée de Boches, on piétina, on trépigna d'impatience, se portant jusqu'à Flaucourt, mais laissant l'ennemi se reprendre. Le lendemain, la rive gauche du canal, vide la veille, était de nouveau occupée par les Allemands et fortifiée, tandis que nous les regardions faire[1]. »

Quand le Père Lenoir parlait ainsi, il avait dans l'oreille ce qui faisait, en ces jours d'enthousiasme, le sujet ordinaire des conversations : « L'art militaire, disait un officier supérieur, a des règles immuables, il n'y a pas à gazer à ce sujet : il faut exploiter un succès en tactique, comme en musique, comme en librairie, comme au théâtre, et si on y faillit la sanction est inévitable. Puisqu'au nord de la Somme les corps d'armée étaient arrêtés *pile* et que les coloniaux avaient obtenu,

[1] Lettre du Père Lenoir au capitaine Monnier, 31 *août*.

au sud, un succès total, inespéré, avec des pertes minimes, on devait les soutenir, les appuyer, approfondir et élargir leur trou. A la guerre, dans la bataille, il faut renforcer les forts, quitte à laisser se dépêtrer les faibles. Cela paraît peut-être paradoxal; mais c'est exact, c'est vrai de tous les temps; toujours la même formule sous des mots différents : exploiter un succès, élargir une fissure qui se produit chez l'ennemi, être le plus fort au point favorable... »

Mais le commandement préféra ne pas changer l'objectif primitivement fixé à l'offensive, c'est-à-dire les nœuds des grandes communications allemandes en direction de Cambrai. Au reste, la France, qui devait alimenter seule la fournaise de Verdun, avait-elle assez de troupes disponibles pour transformer en attaque principale les opérations du sud de la Somme?

Durant ces journées, où le cadre des officiers subit des pertes sévères[1], mais où l'on eut encore plus à souffrir de la chaleur et de la soif, quelle fut la conduite du Père Lenoir? Je m'en voudrais de changer un mot à ce témoignage d'un soldat qui le vit à l'œuvre; nous en respecterons même l'orthographe : « Toute la journée et pendant les cinq jours il fesait qu'adporter de l'eau au soldat et penser des blessés en attandan l'arrivait des brancardiers. Comme nourriture je sais pas ce qu'il manger, mais comme repos il venait au poste de secour du médecin chef vert les minuits ou 1 heure du matin et sil y avait un brancar de libre il se reposer dessus et il reparter le lendemain appret avoir dit sa messe vert les 6 ou 7 h. »

En désaltérant les corps, on le devine, il n'oubliait

[1] « Parmi les tués : capitaines Valuet et Wegel, lieutenants Exposito, Genet, Séré, Gayde, Henriot, Guiraud, adjudant-chef Villemin... » (Lettre du Père Lenoir au capitaine Monnier, 31 *août.*) Parmi les blessés se trouva M. l'abbé Belleney, qui avait remplacé le Père Lenoir au 4e colonial de *novembre* 1915 à *janvier* 1916.

pas les âmes. Et les paroles prononcées par lui en ces heures de sang se gravaient profondément dans les mémoires. Longtemps après, un de ses convertis d'un régiment voisin, saisi de scrupules en songeant à ses fautes passées, lui écrivait : « En attendant, j'ai confiance et je me rappelle vos paroles dans les ruines fumantes d'Herbécourt : « Dieu rebâtit toujours plus « beau le plan que nous avons détruit. »

Après ces victorieux assauts, le régiment fut relevé le 5 juillet et vint cantonner à Chuignolles. « La lutte extrêmement vive, écrit l'aumônier, a épuisé les forces de mes hommes, mais en les rapprochant de Dieu. »

Le dimanche suivant, l'église étant trop petite, grand' messe en plein air sous les ombrages du château qui domine le village au sud. Cérémonie splendide, tout à la fois action de grâce pour le succès, prière pour les morts, préparation aux futurs combats. De l'évangile dominical, — épisode de la *Pêche miraculeuse,* — le Père Lenoir trouve, en commençant son discours, cette application inattendue :

Il y a quelques jours, un ordre vous a été donné : « Au large et jetez vos filets !... Au large ! défoncez les lignes allemandes. » Et tout de suite la réponse vous est venue aux lèvres : « Voilà deux ans que nous le tentons en vain ! A quoi bon l'essayer encore ? » Mais vous êtes des soldats, vous êtes des chrétiens, vous avez obéi. Confiants dans l'ordre de vos chefs, malgré la fatigue, malgré les appréhensions de l'esprit ou du corps ou du cœur, vous avez apporté à l'exécution de cet ordre toutes vos énergies, votre intelligente initiative, votre esprit de sacrifice, tout votre entrain de marsouins ; et la pêche a été miraculeuse.

Gloire à vous, soldats du 4e colonial ! C'est bien à vous que devait revenir l'honneur de réaliser les premiers ce qu'après deux ans de guerre on commençait à croire impossible, de franchir l'infranchissable. Vous aviez trop souffert, trop bien mérité du pays en inscrivant sur votre drapeau, en

lettres de sang, les noms de Jaulnay, de Massiges, de Beauséjour, pour qu'il ne vous appartînt pas d'y ajouter, en lettres d'or, le nom d'Herbécourt...

Après avoir félicité tous les collaborateurs de la victoire, nos chefs, dont on « ne dira jamais assez quel cœur de père animait chacun d'eux et quel amour les liait à leurs hommes », et ces frères d'armes, si fréquemment oubliés par l'infanterie, « les artilleurs, qui, pour épargner vos vies, ont effectué des prodiges de puissance et de précision, » il ajoutait :

Mais, par-dessus tout, gloire à Dieu ! Que d'autres, par ignorance ou par haine, le méconnaissent jusqu'en ces heures décisives du sort de la patrie ; nous, du moins, nous proclamons son souverain domaine sur les nations comme sur les individus.

Oh ! je sais bien que Dieu n'a pas coutume d'intervenir à tout propos dans nos opérations militaires ou autres. A certains jours cependant, Dieu intervient, le plus souvent sans violenter l'ordre des choses ou la liberté des hommes. Il a mille moyens, en effet, d'inspirer les chefs, d'ajouter à la force morale des hommes, de disposer les circonstances en faveur de ceux qui se confient en lui et qui par leur conduite méritent ses bénédictions.

Puis venait l'éloge des soldats tombés :

L'un d'eux me disait : « Je meurs content parce que j'ai travaillé à la victoire et qu'avant l'âme pure je vais au ciel. »

Ah ! ces braves qui la veille encore maugréaient contre le repos trop court ou la soupe trop lente à venir, mais qui au moment de sacrifier leur vie n'ont plus trouvé en eux que la volonté d'accomplir tout le devoir et la force de l'accomplir avec enthousiasme, comme ce petit qui, jusque dans la mort, riait de joie à la pensée des Allemands en fuite !

Enfin cette émouvante péroraison, qui touchait si délicatement aux souffrances les plus intimes et n'utilisait le rappel d'un passé odieux que pour dresser les cœurs pleins de confiance vers l'avenir :

Pour la messe qui précédait votre départ, mes chers amis, nous avions tourné l'autel face à l'est, vers les lignes à franchir, et je vous montrais les champs de blé déjà prêts pour la moisson, l'avenir quelque peu ensanglanté par les coquelicots, mais si beau dans sa parure gonflée d'épis d'or. Ce matin nous avons tourné l'autel vers l'ouest. Car, en un jour de halte comme celui-ci, il est bon de jeter un regard vers le chemin parcouru. Là-bas, un peu partout, ce sont les cantonnements de prétendu repos où, deux hivers de suite, vous avez varié par d'autres souffrances les souffrances des tranchées : vous n'en voulez plus, n'est-ce pas? Là-bas, plus loin, ce sont vos femmes, vos enfants, vos vieilles mères si longtemps désolées, si miséreuses peut-être, et qui ont tressailli de joie et de fierté en lisant dans les journaux l'avance des coloniaux et l'espoir d'une prochaine victoire. Ne trompez pas leurs espérances! Là-bas, c'est toute la race dont vous portez en vous les traditions et les vertus, c'est le patrimoine sacré du territoire et des gloires nationales, que nous ont légué les héros et les saints de France, que l'ennemi a voulu démembrer et souiller, mais que vous avez commencé de reconquérir pour le transmettre à vos enfants intact, grandi encore par votre propre valeur...

Et dominant tout ce passé, sur cet autel de fortune, il y a celui qui a fait la France, qui a fait les plus belles gloires de notre patrie, qui a fait votre famille et son bonheur; il y a Dieu, Notre-Seigneur Jésus-Christ, ici, réellement présent dans la petite Hostie, pour se donner à vous; car il veut continuer par vous son œuvre de libération et de salut et, pour cela, vous communiquer sa force. Venez à lui... Ce sera tout à la fois une communion d'action de grâces pour les succès qu'il nous a donnés, une communion de prière fraternelle pour nos morts, une communion de préservation et de force pour la lutte qui doit repousser l'ennemi plus loin et hâter l'heure du triomphe et de la paix.

Nous n'avons pas de peine à croire le général Malcor, lorsqu'il écrivait le lendemain que l'aumônier avait été « entraînant ». Le soir même, le R. P. Paile notait dans son carnet de campagne : « Magnifique assistance. Plus de 500 communions. Le Père est ravi. Il y a de quoi. Mais il pense toujours à ceux qui restent éloignés, et un sentiment de tristesse se mêle à sa joie... »

La bataille continuait très dure au nord de la Somme : la position de réserve du 4e colonial se prolongea contre toute attente. Le 14 juillet, il était encore à Chuignolles. Pour son discours, le Père eut ce jour-là une idée gracieuse, dont il sut tirer un puissant effet :

Aujourd'hui nous fêtons notre mère, la France...

Pour que la fête soit complète, il faut que les fils offrent à leur mère un bouquet, et j'ai pensé qu'en guise de fleurs et de compliments, on ne pouvait mieux faire que de vous offrir vous-mêmes à elle, vous, ses fils du 4e colonial, avec vos faits d'armes et vos vertus. J'ai ouvert le registre des « ordres du régiment » ; j'y ai cueilli quelques citations. Ce sont bien les plus jolies fleurs et les plus merveilleux poèmes que nous puissions présenter à la France. Que ce soit notre bouquet de fête : il lui dira mieux que tout le reste l'amour et le dévouement du 4e colonial pour sa mère.

Et il se mit à lire. Dans un ouvrage consacré à sa mémoire, le Père Lenoir ne nous pardonnerait pas de supprimer tout ce qui est à la gloire de ses marsouins. Voici quelques-unes de ces nombreuses petites fiches, transcrites de sa main :

Le soldat Fauget Victor, le 6 décembre 1914, s'est placé spontanément à l'extrémité du boyau d'une tranchée conquise, est monté sur le parapet, disant à son caporal : « Mets-toi derrière moi à l'abri, passe-moi des fusils approvisionnés ; quand je serai tué, tu me remplaceras. » Après avoir fait de

nombreuses victimes, est tombé, frappé d'une balle au cœur, en criant : « Vive la France ! »

Le soldat Brelay Léopold, blessé grièvement le 25 décembre 1914, ayant perdu l'œil gauche, se met à chanter la *Marseillaise*, pendant qu'on le transporte au poste de secours.

Le soldat Grosjean Armand, étant guetteur, le 20 janvier 1915, est atteint par un obus de gros calibre qui lui sectionne le bras droit et lui fait une blessure grave à la cuisse. Il se retourne vers ses camarades de la tranchée et lève le bras qui lui reste en criant : « Vive la France ! »

Un caporal engagé volontaire, Fabre Louis, très grièvement blessé à la tête le 29 mars 1915, refuse d'aller au poste de secours en disant : « Je ne veux pas quitter la compagnie, je veux rester jusqu'à la victoire. »

Un lieutenant mortellement blessé, Albertini, est emporté de l'Annulaire de la Main de Massiges sur un brancard. Il se retourne vers les lignes allemandes, brandit son poing : « Les gueux ! ils m'ont eu, mais quand même vive la France ! »

Un commandant de compagnie, lieutenant Guiraud, blessé à mort devant Herbécourt, ne veut pas qu'on l'emporte avant que sa compagnie ait atteint l'objectif assigné. Apprenant enfin que nous avons pris le village, il dit : « Maintenant je peux mourir. »

A ces fleurs merveilleuses, « écloses dans le cœur de nos soldats », l'orateur en ajoutait d'autres, « fleurs plus penchées, plus lourdes de la rosée des larmes, qui sont écloses dans le cœur de leurs parents », fragments de lettres dont l'héroïsme n'était pas inférieur à celui des morts qu'elles pleuraient.

Et après un hymne de gratitude « à la France, qui a fait notre sang, qui d'âge en âge a façonné cette intelligence claire, cette volonté loyale, ce cœur généreux, d'où jaillissent les vertus[1] », l'orateur montrait com-

[1] C'était le temps où le général allemand qui commandait en chef à Péronne disait au correspondant du *New-York World* : « La nation française a surpris le monde entier et personne plus que nous (en effet !). Le peuple français est comme régénéré. » Reproduit dans les journaux allemands du 27 *juillet* 1916.

ment, plus que tout le reste, la religion « est la sève qui vivifie ces fleurs du patriotisme ».

*
* *

A ces trois semaines de gloire allaient succéder, pour le 4e colonial, trois semaines d'épreuves, les plus dures qu'il ait connues.

Le matin du 23 juillet, on partait pour les abords de Biaches. Les unités de la 72e division d'infanterie, à qui l'on succédait, étaient toutes mélangées; la première ligne, sans cesse ballottée par le flux et le reflux des attaques, n'était pas tracée; la relève fut très dure. De plus, l'artillerie ennemie, considérablement renforcée au Mont Saint-Quentin et sur les hauteurs au sud de Péronne, rendait fort dangereux les travaux d'organisation, qu'il fallait nécessairement entreprendre.

Quel enfer! écrira quelque temps après le Père Lenoir. Jamais nos hommes n'avaient autant souffert. Un marmitage continu, auprès duquel Massiges et Beauséjour étaient bien peu de chose... Les hommes mangeaient une fois par jour la soupe froide qu'ils allaient chercher à travers des tirs de barrage presque continuels durant 25 kilomètres de boyaux (de Biaches à Cappy aller et retour) et qu'ils rapportaient pleine de terre, à moins qu'elle n'arrivât pas du tout, les porteurs étant tués en route.

Dramatique récit, qui mettait au cœur d'un neveu du Père, celui qu'il appelle toujours « petit Roger mignon », un très vif regret de ne pouvoir envoyer « de la bonne soupe aux soldats de l'oncle Li »; Roger se dédommageait en leur envoyant beaucoup de pastilles de menthe.

Pour le 8e colonial, qui occupait, à droite du 4e, le

monticule de *La Maisonnette*, « ce séjour du 24 au 30 juillet fut aussi, d'après l'*Historique* du régiment, une des périodes les plus rudes et les plus fatigantes de toute la campagne ». Quant à l'artillerie, un général, qui était alors colonel dans le secteur, nous a assuré que la violence des bombardements ennemis avait réduit de 50 % le personnel des batteries de tir.

Pour soulager tant de souffrances, le Père Lenoir n'avait qu'un remède, toujours le même. « Ici nous ne sortons pas des visions affreuses. Mais de ces horreurs même l'Eucharistie fait jaillir la vie[1]. »

On comprend mieux, quand on les replace ainsi dans leur cadre, la joie que lui apportaient en ce moment même les réponses de Rome.

La sainte Hostie restait le seul ravitaillement qu'il pût procurer à ses hommes dans leur détresse. D'abord il n'avait dit sa messe que courbé en deux ou à genoux dans son « trou de lapin ». Puis il avait assez approfondi ce terrier, pour s'y tenir à peu près debout. Mais impossible de faire la distribution eucharistique en première ligne durant la journée.

Aussi, écrit-il, à la nuit tombante, je repars visiter la partie qu'il est impossible d'aborder le jour. Ce tour fini, je me rends à notre poste de secours central, qui est à plusieurs kilomètres à l'arrière. Chemin faisant, rencontre des innombrables corvées de ravitaillement, et c'est encore l'occasion de voir beaucoup d'amis, — quand on se reconnaît dans l'obscurité, — et de donner à quelques-uns la sainte communion, sur la route, à la lueur des fusées éclairantes, comme à d'autres tout à l'heure dans les trous de marmites, ou derrière les ruines de Biaches entièrement détruit...

« Ainsi l'on vit heureux, » conclut-il, — mot qui fait penser à l'anecdote de saint François d'Assise

[1] Au Père Courbe, 27 *juillet*.

enseignant « la joie parfaite » au bon frère Rufin, — « heureux des espérances prochaines, heureux de tout ce qui germe de bien et de beau au milieu de ces horreurs[1]... »

Deux jours plus tard, en la fête de son père saint Ignace, la Providence ménage à l'aumônier une joie moins austère : la rencontre d'un jeune jésuite, caporal au 8e colonial, Gabriel Régis. Les qualités ardentes d'entraîneur, que ce religieux cachait sous un aspect réservé, n'avaient pas été de prime abord appréciées par ses chefs. Mais aux dernières affaires du Bois-Blaise, surtout dans la nuit du 25 au 26, quand l'ennemi avait voulu nous déloger de La Maisonnette, Régis, au dire de tous ses camarades, avait été tellement « épatant », que son capitaine, protestant notoire, l'avait proposé comme sergent. En cette fête, les deux religieux ne savaient pas qu'avant un an, le même jour, la France réclamerait, sur le même champ de bataille, le sacrifice de leur sang.

Mais à cette joie succède une douloureuse épreuve :

Je viens de perdre, le 7 août, tué net par un 210, tandis qu'il faisait construire un poste de secours, l'homme de bien par excellence qu'était notre infirmier maître de chapelle, M. Joucla. C'était l'aide principal de mon ministère, organisateur de toutes nos cérémonies, sans qui je n'aurais jamais pu faire tout ce qui s'est fait au régiment,... collaborateur et ami que je croyais indispensable et donc invulnérable.

*
* *

Le Père Lenoir n'était pas au bout de ses souffrances.

[1] A ses parents, 29 *juillet*.

Au sortir d'une chaude affaire, écrit-il le 13 août, je vous envoie un filial bonjour, avec un cri de reconnaissance pour le bon Dieu qui m'a, une fois de plus, bien protégé. Comme tous les jours depuis des semaines, mais en des circonstances plus difficiles que jamais, nos coloniaux ont été admirables. Ils sont à bout de forces...

Tout est strictement exact dans ce raccourci laconique. Mais il lui faut un commentaire.

En vue de rectifier nos positions entre Biaches et La Maisonnette, on préparait depuis quelques jours, de concert avec le 8e colonial, une attaque locale, « que tous disaient impossible ». « Trois fois le colonel Pruneau présenta des objections, faisant remarquer l'état de fatigue de ses hommes, la situation désavantageuse qu'il occupait, pris en enfilade par les pièces du Mont Saint-Quentin et même à revers, par celles des environs de Cléry. Malgré tout, l'ordre formel d'attaque est donné. Il s'agissait d'enlever la partie est de Biaches et le Bois-Blaise. L'opération fut confiée aux 1er et 3e bataillons[1]. »

Les hommes sentaient mieux que personne les difficultés de l'entreprise. « La veille, a raconté le Père Lenoir, deux compagnies qui étaient dans une tranchée de réserve au contact du Ne, furent travaillées par des meneurs de ce régiment au moment de remonter ; il y eut quelques défections. » L'*Historique du 4e colonial* entre dans plus de détails, cite des chiffres et ajoute : « Les officiers, les cadres, l'aumônier du régiment qui a une grosse autorité morale se prodiguent, et dans la nuit la majorité des manquants, dans la journée du lendemain le reste rejoignent leurs camarades, plus pour prouver que leur manifestation n'est pas due à la crainte que pour montrer qu'ils la regrettent. »

[1] *Historique du 4e régiment d'infanterie coloniale, campagne* 1914-1918, p. 15.

L'attaque eut lieu néanmoins. Le récit qu'en a fait le Père Lenoir, dans trois de ses lettres[1], coïncide en tous points avec celui de l'*Historique*.

Le lendemain, 12 août, ces deux compagnies, comme les autres, firent admirablement leur devoir. Pas une défaillance. Sous les feux de barrage intenses, *on* sortit avec autant de discipline que le 1er juillet, *on* alla jusqu'à la ligne boche... D'un bout à l'autre, fils de fer intacts, cachés dans les herbes. Les patrouilles de la nuit les avaient bien signalés, mais l'artillerie avait répondu qu'ayant lancé tant d'obus, elle était certaine qu'il ne restait plus un obstacle[2]. Par dessus les réseaux infranchissables, on se battit à la grenade quelques minutes. Les Allemands affolés tiraient en l'air et jetaient des grenades non amorcées. Si les défenses avaient été détruites, nous aurions été facilement maîtres de tous ces Boches, démoralisés malgré leur nombre. Il fallut sur ordre se replier. On le fit avec la même discipline, et sans autant de pertes qu'on aurait pu craindre[3]. Jamais je n'avais autant admiré la valeur de nos hommes.

Concordance parfaite également avec l'*Historique du 8e colonial*. Mais pour ce régiment, la proximité des lignes ennemies ayant empêché la préparation d'artillerie, les vagues d'assaut ne purent même pas déboucher de leurs parallèles de départ[4].

Quand le Père Lenoir écrit : « Sous des feux de bar-

[1] L'une au capitaine Monnier, 31 *août*, deux autres, 13 et 19 *août*, à un jeune et vaillant soldat, Joseph Alaux, qui fut blessé au cours de cette soirée.

[2] En réalité l'artillerie n'avait plus les mêmes allocations de munitions qu'au 1er *juillet* et un grand nombre de batteries avaient été envoyées ailleurs.

[3] Les pertes furent néanmoins fort lourdes : « 2 officiers et 70 hommes tués, 13 officiers et 228 hommes blessés, 17 disparus, voici le bilan de cette funeste attaque. » *Historique*, p. 15.

[4] *Historique du 8e régiment d'infanterie coloniale pendant la Grande Guerre*, p. 54.

rage intenses, *on* sortit », ce *on* inclut les deux chefs de bataillon (commandant Defoort et capitaine Frech), qui avaient mené l'attaque en personne. Ce dernier, blessé au visage, avait refusé de quitter son poste. Mais il est aisé de deviner que ce *on* renferme aussi l'aumônier : les détails concrets du récit sont d'un témoin oculaire. Et de fait, nous savons qu'il avait choisi, pour s'y mettre, le coin le meilleur : il s'était placé parmi les compagnies de mutins et avait renouvelé, — mais dans des conditions autrement périlleuses, — son geste du 1er juillet. Ayant avec son grand crucifix béni le champ de bataille, il cria : « Mes enfants, en avant ! »

« A l'attaque du 12 août, raconte Joseph Hugon, j'ai su par ceux qui y étaient qu'il était parti le premier[1]. Et comme on fut obligé de se replier des fils de fer, il resta le dernier, jusqu'à ce qu'il n'y eût plus personne de blessé sur le terrain. »

On comprend dès lors pourquoi, le lendemain, il jetait « un cri de reconnaissance vers le bon Dieu ».

Telle fut assurément, au cours de la campagne, la plus cuisante douleur militaire du Père Lenoir. Il avait écrit quinze jours plus tôt : « Quand nous avons franchi les lignes boches, l'enthousiasme que nous croyions mort, a ranimé toutes les âmes. » Avoir dit cela le 29 juillet,... et le 11 août être témoin d'une pareille équipée ! Quelques meneurs d'un régiment voisin avait suffi.

[1] Sans blâmer cette crânerie, qu'ils admirent évidemment, certains l'ont déclarée « objectivement discutable » ; et l'on nous assure que « plusieurs officiers, d'ailleurs chrétiens et vaillants, n'auraient pas beaucoup aimé ce geste qui, malgré sa grandeur, dépasse — et quelque peu déforme — le rôle de l'aumônier ». Soit ! Mais, dans le cas particulier de Biaches, où il s'agissait de rallier de pauvres égarés, il n'y eut — qu'on se rassure ! — aucune voix discordante parmi les officiers. Il est tellement plus facile de pécher par défaut que par excès, que l'on ne peut s'empêcher de louer ceux qui dépassent la commune mesure.

La faute militaire était indéniable. L'*Historique du 4e colonial* l'accuse avec une franchise presque brutale. A cacher les défaillances, comme d'autres régiments l'ont fait, on s'expose à les voir se renouveler, plus graves.

Nul ne peut songer à chercher une excuse. Remarquons toutefois que, pris en masse, il est rare que les gens d'une race ou d'une province ne paient pas la rançon de leurs qualités. Ceux dont l'enthousiasme est facile ont aussi le découragement prompt... Et puis, comme nous le disait un général de corps d'armée, qui fut en bonne place alors pour juger de ces événements, « on avait vraiment abusé de ces troupes ».

Avec la fournaise de Verdun, le haut commandement en était réduit à exiger de tous les Français plus que le possible. Après quelques minutes d'oubli, les écervelés des compagnies coupables se le rappelèrent magnifiquement. Leur mutinerie n'avait duré que quelques heures et à l'arrière. Ramenés sur le terrain, leur vaillance se retrouva; et malgré les influences mauvaises, malgré l'épuisement, ils fournirent à nouveau l'effort surhumain que réclamait la France. « Nos coloniaux ont été admirables ! » Pour la vérité intégrale, ce cri de leur aumônier doit être, en point final de cette triste page, le mot qui reste

---

CHAPITRE XXI

AU GRAND REPOS

L'INSTRUCTION DES AMES. — MARRAINES ET CARMÉLITES

(22 Août. — 11 Octobre 1916.)

Lorsqu'une faute a été commise, rien n'est important, pour le redressement moral du coupable, comme d'utiliser le sentiment de honte qui naît en lui. Si l'on n'y prend garde, très vite il débilite l'âme et la déprime : « A quoi bon des efforts, si c'est pour en arriver là? Pourquoi lutter? » Dès lors, le crime n'est pas loin. Si, au contraire, un rebouteur psychologue se trouve pour persuader au malheureux que son égarement a été passager et offrir de nouveau à ses regards l'idéal à poursuivre, il y a chance que la brisure morale se répare.

On a écrit un volume entier sur l'*Art d'utiliser ses fautes*. Les milliers de réhabilitations qui ont eu lieu pendant la guerre n'ont pas eu d'autre secret.

Celui qui, dans les ruines d'Herbécourt, avait vivifié une âme honteuse d'elle-même en lui jetant cette parole : « Dieu rebâtit toujours plus beau le plan que nous avons détruit, » le savait mieux que tout autre. Il est instructif de voir comment, dans le discours prononcé le 27 août devant le bataillon des têtes chaudes, le Père Lenoir sut mettre à profit, pour fortifier les cœurs, leur défaillance d'un moment. Il avait beau dire, avec un grain de malice, à son ami le Père

Courbe : « Je n'ai jamais été professeur de rhétorique, moi ! » il en possédait d'instinct tous les secrets.

Après un émouvant « appel des morts », il avait hautement exalté ceux « dont les corps, depuis la tranchée des Pommiers jusqu'au chemin creux de Biaches, avaient jalonné l'une des étapes de la victoire ».

De la liste glorieuse, il avait détaché les noms de certains camarades rendus plus attachants par leur âge ou leur situation de famille : « Un enfant de vingt ans (Julien Pignatel) qui, ayant entendu au delà de l'Océan, à des milliers de lieues, l'appel du pays, s'arracha aux étreintes de sa mère et vint se battre avec ce courage inlassable et cet ardent patriotisme dont les créoles nous ont donné le plus magnifique exemple ; — un père de quatre enfants (Jules Galinier) qui, rappelé auprès d'un foyer où l'amour était idéalement tendre, désigné nommément à plusieurs reprises pour entreprendre des constructions diverses aux environs de Narbonne, refusa toujours, estimant que son devoir était de donner l'exemple en restant au front... ».

De la part de ces chers disparus, le Père avait jeté à tous ce cri de l'un d'entre eux, montrant le ciel à son ami : « Tâche de me rejoindre là-haut ! » Maintenant il ajoutait :

Mes chers amis, il est une autre recommandation que vous font tous nos morts, c'est de garder intactes les traditions qu'ils vous laissent. Ce sont les traditions du 4e colonial, glorieuses entre toutes celles des régiments de France. Dans la vie fausse et odieuse des tranchées, ces grands mots d'honneur et de tradition risquent parfois de perdre un peu de leur valeur. Ici, dans le calme, dans le vrai, regardez bien ce numéro *qui s'estompait peut-être sous la poussière des décombres de La Maisonnette*, écoutez ces voix des aînés que menaçait de couvrir à certains jours la voix des obus et repre-

nez conscience de tout ce qu'il y a de beau et de grand dans notre régiment. Un blessé de votre bataillon me l'écrivait encore hier : « Le 4e a tellement de cote à Paris que je ne veux entrer dans aucun autre régiment. » Pour ma part, je vous avoue n'avoir jamais autant admiré votre valeur que dans la dernière attaque du 12 août. Après trois semaines de souffrances, malgré vos appréhensions, sortir comme vous l'avez fait, parfaitement en ordre, atteindre les réseaux ennemis, vous y battre à la grenade, revenir aussi crânement que vous étiez partis et cela sous la mitraille que vous savez, c'est cent fois plus beau que d'enlever huit kilomètres en quelques heures de victoire, comme vous l'avez fait le 1er juillet. Le 12 août vous avez dépassé tout ce qu'on avait dit jusque-là de plus élogieux sur le 4e colonial.

Confiance donc, mes chers amis, *vous valez mieux, beaucoup mieux* que ne le dit parfois votre fatigue. L'âme des héros de Bazeilles vibre toujours dans les plis de votre drapeau.

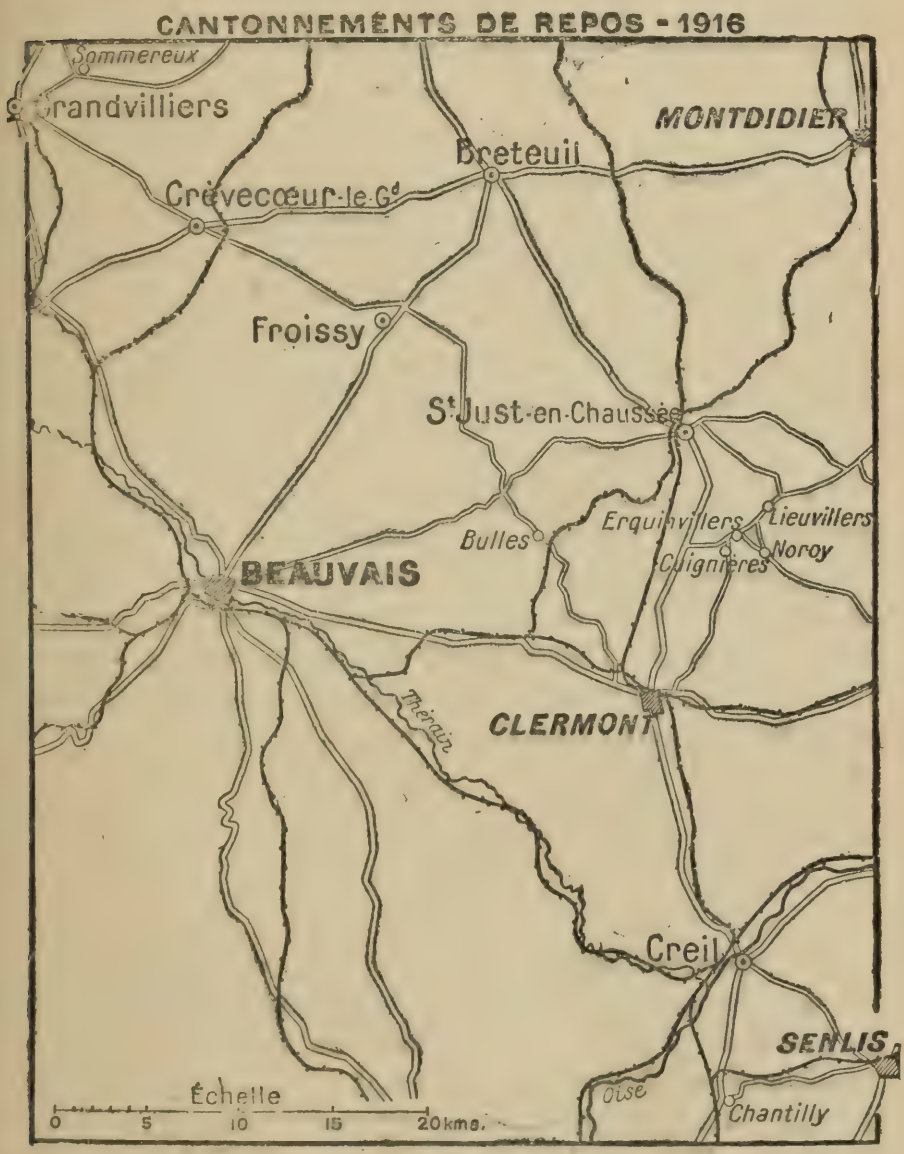
*
* *

Quand l'aumônier jetait ces mots d'une psychologie si pénétrante, on était bien loin de La Maisonnette. Dans la nuit du 20 août, le régiment était redescendu des lignes. « Enfin, nous allons pouvoir nous laver ! » s'était écrié le Père Lenoir. D'abord en camions jusqu'auprès d'Amiens, puis, en chemin de fer, le 4e colonial avait été transporté dans la région de Clermont-sur-Oise. La Cie hors-rang cantonnait à Noroy.

On se trouvait là dans un joli village, où tout reposait des horreurs de Biaches. « Il y a des œufs, du lait et même d'excellentes carottes, qui dispenseront petit Roger de m'envoyer les siennes. » Mais l'église était minuscule, et le régiment morcelé : le 1er bataillon à Cuignières, le 2e à Erquinvilliers.

Un autre changement avait eu lieu, douloureusement ressenti, et qui risquait de changer l'allure et la vie

intime du régiment. Le colonel Pruneau venait d'être promu au commandement de la 32e brigade coloniale.



Sitôt qu'il l'avait appris, un officier temporairement évacué écrivit au Père Lenoir : « C'est bien regrettable pour le 4e dont il avait si bien conservé l'esprit, tandis que vous vous efforciez d'en garder l'âme. » Mais quand

il parlait ainsi, l'officier ne connaissait pas encore le successeur.

En terminant le discours que nous analysions plus haut, et bien que le nouveau brigadier fût déjà parti pour rejoindre son poste, l'aumônier avait tenu à le saluer publiquement une dernière fois.

Hélas ! celui qui vous avait remis ce drapeau nous a quitté lui aussi. Ce n'était pas assez des morts, il nous a fallu perdre le chef admiré de tous pour sa bravoure, le père extrêmement aimé de chacun pour sa bonté. Mais la Providence a su faire taire aussitôt nos regrets par le choix du successeur... Sous sa conduite, aimés de lui comme vous l'êtes déjà, il vous sera facile de maintenir les traditions de vos morts...

Ce qu'il disait en public, le Père l'écrivait plus longuement à sa famille. « Le successeur est le colonel Thiry, tout jeune, jusqu'ici chef d'état-major de la 3e division coloniale, très coté pour sa valeur militaire et d'une bonté, d'une amabilité simple, qui continuent parfaitement les traditions du colonel Pruneau. » C'était d'un bon augure, que l'avenir ne démentit pas.

*
* *

Au repos, le premier souci est de mettre de l'ordre et de réorganiser. Sauf pour la comptabilité de son « Livre de Prières », où l'on sait quelle déplorable combinaison financière il avait imaginée, le Père Lenoir était d'une rigueur de méthode surprenante. Sauf en affaires, il était un homme d'affaires remarquable.

Le nombre des églises à desservir par suite de la dispersion du régiment multipliait le travail. « Chaque jour, écrit-il, courses à bicyclette ou à pied, et chaque

jour aussi, multiplication des sermons. » Pour cette seule période du 27 août à la Toussaint, nous avons eu la curiosité de compter les allocutions écrites qui nous sont parvenues. Le chiffre est impressionnant : 58 canevas ou plans, dont certains représentent la matière de deux pages, et 10 instructions surchargées de ratures, rédigées d'un bout à l'autre. Un très grand nombre de ces instructions furent prononcées en deux ou trois cantonnements indiqués d'ordinaire en tête de la feuille. Si l'on songe que d'autres canevas ont dû se perdre et que, bien des fois, sans doute, l'aumônier n'eut pas le loisir de jeter d'avance ses notes sur le papier, nous croyons être en dessous de la vérité en disant que durant ces « mois de vacances » il parla cent dix à cent vingt fois.

C'est à dessein que nous avons employé le mot *instructions,* car la principale préoccupation du Père était d'enseigner. Sauf quelques « excellents enfants de la Lozère et de l'Aveyron », les nouveaux venus étaient d'une ignorance complète.

« *Les jeunes 16* nous arrivent nombreux, pour tenir les fusils des tués — de « *nos saints* », j'espère. — Chez eux l'instruction militaire est parfaite, l'instruction religieuse nulle ; c'est la « *tabula rasa* ». Et naturellement, tous les meilleurs des anciens, qui les auraient amenés à Notre-Seigneur, sont partis pour le ciel ; ce travail de formation des « cadres » pour le bien est à recommencer sans cesse[1]... »

Le *Résumé de la Religion Catholique,* qui dans le *Livre de Prières* occupe trente-six pages, procurait au catéchiste le texte le plus ordinaire de ses enseignements. Veut-on un exemple ? Voici comment s'amorce la preuve de l'existence de Dieu :

[1] Au Père Courbe, 6 *septembre.*

Vous trouvez un jour, sur le terrain pris à l'ennemi, une mitrailleuse toute montée. Un camarade vous en donne l'explication suivante : « Cette pièce est le résultat de nos tirs d'artillerie. Nous avons lancé dans la région tellement de projectiles de toute sorte que des éclats se sont trouvés rassemblés ici en très grand nombre ; par hasard ils étaient tous déchirés de façon régulière ; par hasard aussi en se rencontrant, ils se sont emboîtés les uns dans les autres ; par hasard, à la longue, l'un s'ajoutant à l'autre, ils ont fini par constituer cette mitrailleuse, tandis que d'autres éclats à côté s'emboîtaient aussi par hasard les uns dans les autres et formaient les caissons, les bandes, les balles. Quand la pièce était en action tout à l'heure, fauchant nos rangs, nous avions tort de croire qu'un homme la maniait : de même qu'elle s'est faite toute seule par la rencontre fortuite de morceaux de métal, de même elle se mouvait toute seule par l'effet du déplacement de l'air et le jeu automatique, fortuit aussi, de ses engrenages. »

Si ce camarade ne se moque pas de vous, il est fou. La préparation de tous ces morceaux de métal, leur agencement si ingénieux et si précis, leur combinaison parfaite en vue d'un but à obtenir, portent la marque indéniable de *l'intelligence*, pareil outil est l'aboutissement d'une pensée. C'est un homme qui l'a fait.

Regardez maintenant le monde, avec ses milliers d'étoiles et de planètes gravitant les unes autour des autres dans un ordre parfait infiniment plus compliqué que le mécanisme d'une mitrailleuse, etc[1]...

Nous possédons également, de cette époque, six instructions sur le *Notre Père*, plusieurs sur la *Liturgie*, à propos des principaux objets qui se voient à l'église, sur la *Messe* et les ornements sacerdotaux et toute une série sur les *Saints*. La Sainte Vierge y occupe évidemment la place d'honneur, aux jours de Notre-Dame des Sept-Douleurs et des fêtes du Rosaire. Puis chaque bienheureux fournit à l'aumônier une

Livre de Prières du Soldat Catholique, p. 89

occasion d'enseignement doctrinal. Les stigmates de saint François d'Assise (17 septembre), au cours des Quatre-Temps, lui permettent d'insister sur l'esprit de pénitence. A propos de saint Janvier et de l'ampoule de cristal qui conserve un peu de son sang, après avoir raconté ce qu'il avait vu lui-même à Naples, il précise l'attitude qu'il faut tenir entre le scepticisme qui nie tout miracle et la crédulité naïve qui le voit partout. Le 21 septembre, saint Mathieu est présenté comme un modèle d'esprit de foi; le 22, saint Maurice et sa légion thébéenne prêchent la honte du respect humain et la fierté d'être à Jésus-Christ. Quelques jours après, saint Michel, mis en opposition avec l'orgueil de Lucifer, offre un exemple de discipline et les Anges Gardiens un modèle de dévouement. Puis saint François d'Assise, le 4 octobre, saint Bruno, le 6, l'amènent à parler plusieurs fois de la vie religieuse et des moines. Enfin, le 10, François de Borgia, le duc de Gandie, chez qui la pensée de l'éternité fit naître le saint, occasionne deux instructions sur l'Enfer et le Ciel.

Comment ne pas rappeler également que ce fut à Noroy et Erquinvilliers, le 3e dimanche de septembre, que fut prononcé le discours : « Pourquoi Dieu ne fait-il pas cesser la guerre? » La vaillante revue *Frères d'Armes* le publia en tract quelques mois après, mais la censure y avait taillé une large brèche. Au temps, en effet, où d'autres avaient pleine liberté, — si même ils n'étaient pas subventionnés, — pour répandre des feuilles venimeuses contre l'armée et ses chefs, *Frères d'Armes* avait l'interdiction de se demander si « la guerre actuelle n'était pas l'*aboutissement logique de certaines fautes...* » On ne pouvait imprimer qu' « à nos fautes politiques et sociales s'étaient ajoutées des offenses directes à la Divinité ». Il paraissait dangereux pour la défense nationale de rappeler qu' « au lieu de veiller aux intérêts du pays,

nous faisions la guerre à Dieu, à ses religieux, à son nom même, systématiquement exclu de nos actes officiels », et que « nous rejetions hors de chez nous tout ce que Dieu, dans son amour, avait institué pour y maintenir l'ordre et la paix[1]... »

Ces questions délicates, le Père Lenoir se serait cru coupable, en un pareil moment, de les aborder avec un esprit de récrimination. Seul, un but doctrinal le poussait. Il ne pensait pas qu'on pût, sans elles, résoudre les difficultés soulevées si fréquemment contre la Providence. Au reste, parmi ses auditeurs, l'unanimité était complète pour reconnaître à ses enseignements un caractère de pondération et de mesure, qui lui assurait de l'ascendant même sur les non-catholiques. Artiste et poète, doué d'une sensibilité très vive, ayant le sens mystique, il n'oubliait pourtant jamais que

La parfaite raison fuit toute extrémité.

Par respect pour la doctrine, dont il était le héraut, il prévenait jalousement les déformations que les cerveaux simplistes pouvaient en faire. En insistant sur l'efficacité de la prière, il mettait en garde contre la superstition : « Défiez-vous de ces formules que l'on vous enjoint, avec menaces, de recopier sept ou neuf fois, vraies *boules de neige* du diable ! » En recommandant le scapulaire, il avait soin de prémunir à la fois contre le fétichisme qui verrait en lui « un préservatif infaillible, une sorte de gris-gris » et contre « la présomption de ceux qui mettent là toute leur religion et se croiraient dispensés par cette pratique des actes beaucoup plus difficiles des vertus chrétiennes et de l'observance nécessaire des commandements ».

[1] Tract n° 3 de *Frères d'Armes* : 14, rue d'Assas, Paris; le texte censuré a été rétabli dans une édition ultérieure.

Bien qu'il n'y eût plus guère, au 4e, de marsouins ayant fait les colonies, peut-être s'y conservait-il encore, parmi les traditions, une vague religiosité exotique, dosée de fatalisme et de superstition, qui exigeait, plus qu'ailleurs, prudence et mise au point. De là sans doute ce remerciement adressé à une personne qui lui avait envoyé de petits médaillons : « Merci de vos Sacré-Cœur; je m'en sers, mais peu, pour des raisons particulières à mon régiment... Aussi vaudrait-il mieux, pour le plus grand bien, les utiliser ailleurs[1]. » Et qui donc oserait dire qu'à cause de cela il fût moins dévot qu'un autre au Sacré-Cœur?

Même préoccupation dans ce passage, que nous retrouvons sous sa plume, à deux reprises, en septembre 1915 et 1916, textuellement le même, si importante lui apparaissait la précision de doctrine qu'il renferme :

On a dit le *miracle de la Marne*. Mes amis, *miracle* signifie intervention positive de Dieu, dérogeant accidentellement aux lois de la nature, lois qu'il a lui-même posées et dont il reste le Maître tout-puissant. Il y a des miracles incontestables dans l'Évangile et dans l'histoire de l'Église. Aussi, je n'aime pas entendre profaner ce mot; on lui enlève sa valeur, on le démonétise en criant au miracle pour tous les faits qui dépassent nos prévisions. Si l'on prouve un jour que Dieu soit intervenu directement dans la victoire de la Marne, en dérogeant d'une façon quelconque aux lois de la nature, très bien, nous l'appellerons un miracle. D'ici là, contentons-nous de dire qu'en disposant les circonstances de cette bataille décisive, en inspirant nos chefs, en secondant nos efforts, Dieu nous a aidés, ou comme disaient les gens de Naïm, que « Dieu a visité son peuple[2] ».

[1] Au Carmel de X..., 27 *mai* 1916.

[2] Ce sermon fut donné le 15e dimanche après la Pentecôte, où l'Évangile raconte la résurrection du fils de la *Veuve de Naïm*. (S. Luc, chap. VII.)

Car le plus extraordinaire à la Marne, où se manifesta le mieux l'aide divine, ce fut *vous*, vous, épuisés, vaincus, désorganisés, démoralisés, vous reprenant tout à coup, redevenant maîtres d'un ennemi incomparablement plus fort...

*
* *

Le Père Lenoir a beau se dépenser, il n'arrive pas, à cause de l'éparpillement des troupes, à satisfaire tous ceux qui réclament sa présence. Le médecin-major du 1er bataillon lui écrit de Cuignières : « Je faisais dernièrement la réflexion que l'on ne vous voyait plus depuis qu'il n'y a plus d'obus autour de nous[1]. »

Mais l'aumônier n'oublie pas ceux qui souffrent. La mutinerie de Biaches avait eu son contre-coup au conseil de guerre. « Hier, j'ai fait quarante kilomètres à bicyclette pour aller consoler et réconforter quatre de mes enfants, condamnés à mort pour une heure de défaillance ou plutôt d'enfantillage..., bien triste journée. J'aurai du moins la consolation de les voir mourir en bons chrétiens et monter droit au ciel[2]. »

En le remerciant « pour son dérangement », l'un de ces malheureux signait : « Un ami qui vous serre cordialement la main, » puis il ajoutait : « Si vous voulez m'écrire, voici mon adresse : Monsieur N..., à la prévôté de la 2e division coloniale, secteur 13. » Le Père Lenoir avait des amis partout. Un autre condamné, — un de ces créoles dont il avait fait un si vibrant éloge, — lui disait en une langue amphigourique, qui tout à coup devenait sincère : « J'ai grand l'honneur de vous remercier de toutes vos estimes d'ambition et de bienfaits que vous avez pu emporter

[1] Lettre de M. Louis Colat, *26 septembre.*
[2] A ses parents, 12 *septembre.*

au vis à vis de notre cas. Si vous saviez dans quel état d'angoisse perpétuelle j'étais, par des suites de mon corps qui souffre et de mon esprit qui travaille ! Depuis que j'ai reçu votre gentille visite, il me semble que l'émoi que j'avais n'existe plus... »

L'espoir que l'aumônier avait fait luire à leurs yeux ne fut pas trompé. Le recours en grâce, fortement motivé, fut agréé par le président de la République. Et une lettre signée des quatre coupables repentants prévint aussitôt « leur Père » que la peine était commuée en prison.

L'organisation du service religieux n'empêchait pas le Père Lenoir de songer aux orphelins et aux moins fortunés du régiment, qui avaient besoin d'une marraine. Là aussi il fallait mettre de l'ordre. Un certain nombre de protégés avaient vraiment gâté le métier, et tous en pâtissaient. A propos de demandes indiscrètes d'argent, l'aumônier écrivait :

Je tâcherai d'y remédier, le pauvre petit est excusable, étant totalement abandonné et sans éducation. Mais les envois en nature ne sont jamais de trop : l'administration est bien loin de donner le nécessaire, comme le prétendent les journaux...

Dix jours après il reprenait son plaidoyer auprès de la même personne.

Je regrette bien que les marraines se lassent de leurs filleuls ou plutôt des soins à leur donner, car si certains commencent à démériter ou deviennent moins nécessiteux, d'autres le restent toujours et le temps, qui ajoute sans cesse à leurs souffrances, les rend de plus en plus *intéressants*, c'est-à-dire dignes d'intérêt. Plus je vais, plus je les plains et les admire tout à la fois. Si jamais j'ai la joie de vous les présenter, vous comprendrez tout ce qu'on a dit de plus beau sur le soldat de France.

*
* *

Éloquent pour apitoyer sur les détresses matérielles, le Père Lenoir ne pouvait l'être moins au sujet de la misère des âmes. Pour elles il imagina de trouver aussi des marraines, heureux de rendre à un mot souvent profané par la presse boulevardière quelque chose de son sens chrétien. L'occasion s'en offrit à lui en des circonstances qui méritent d'être contées.

Les conversions rapportées aux chapitres précédents ont, plus d'une fois sans doute, surpris le lecteur... De ces faits mystérieux, dont la source est divine, nous pouvons du moins trouver une explication partielle dans le dogme si consolant et trop peu utilisé de la *Communion des Saints.* Entre les âmes chrétiennes existent, par l'intermédiaire de leur chef Jésus, des liens surnaturels, plus éthérés mais plus réels que les ondes de la télégraphie aérienne et qui nous transmettent de l'un à l'autre certains mérites et le résultat de nos prières.

Or donc, il y avait une fois, sur une terre d'exil, un pauvre Carmel, à qui, vers la fin de 1915, le R. P. Labrosse prêta le récit du *Petit Patrouilleur.* Ce fut un enchantement. Plus tard, le monastère reçut, par la même voie, la première partie des *Deux Marsouins de* 1915. L'enthousiasme s'accrut, au point qu'en récréation l'on en parlait sans cesse. L'une des sœurs ayant affirmé que cela lui valait autant et peut-être plus qu'une retraite, la Mère supérieure se prit à la taquiner sur ses « trois directeurs » : Raymond[1], Fred et Petit-

[1] Nom de baptême du *Petit Patrouilleur,* v. la fin du chap. VI.

Pierre. Elle répondait : « Je suis si honteuse quand je pense que j'ai peut-être reçu, en un an, plus de grâces qu'eux trois dans toute leur vie. — Quant à moi, ajoutait une autre, mon jugement particulier, je le crains, consistera en ceci : le bon Dieu placera un Fred devant mes yeux, me faisant voir d'un coup d'œil ce qu'il a reçu et fait. La comparaison ne sera pas longue, et j'ai peur qu'elle ne tourne pas à mon avantage... »

Ainsi devisait-on derrière les grilles, tant et si bien que certaines religieuses se sentirent inspirées de faire à Dieu, s'il le jugeait bon, l'abandon de leurs consolations spirituelles, — le seul bien que possède une Carmélite, — pour obtenir aux convertis du Père Lenoir douceur dans la prière et persévérance.

La seconde partie de la merveilleuse histoire de Fred et Petit-Pierre manquait encore.

« Quel malheur, s'écriait-on, que la fin n'arrive pas! » Et, s'adressant à celle qui paraissait la moins timide, on ajoutait : « Vous devriez écrire au Père pour la lui demander. — Je veux bien, dit celle-ci en riant, mais notre Mère ne permettra jamais. » Or la Mère prieure répliqua tout de suite : « Mais si, je vous permets. »

Prise au mot, la religieuse dut s'exécuter. Ce fut l'origine de tout.

La réponse du Père Lenoir fut débordante de joie et de confusion. Il voyait dans cette démarche « une preuve nouvelle que ses petits *Saints* de là-haut veillaient sur leurs camarades, en suscitant pour eux les prières et les mérites qui feraient triompher la grâce ». Mais il suppliait de ne pas oublier devant Dieu « l'aumônier chargé de les instruire et qui est parfois si embarrassé pour le faire..., tant le manque de sainteté, d'union à Notre-Seigneur paralyse l'instrument! » A l'intérieur de l'enveloppe qui contenait cette première lettre, — huit grandes pages, — nous

avons lu ces mots tracés par l'une des lectrices : « La première lettre qui a failli me faire devenir sainte. »

« Dès lors[1], chaque envoi du Père Lenoir fut pour la maison un événement. Les récréations du Carmel sont toujours pleines d'entrain ; mais quand le visage de Mère sous-prieure laissait conjecturer qu'il y avait quelque chose du 4e colonial, c'étaient les grandes bonnes récréations. Les bateaux n'étant pas réguliers, nous restions souvent plusieurs jours sans nouvelles de nos familles. Cette lettre du Père, c'étaient tous nos frères et parents de la guerre que nous avions sous les yeux. Mais avant de l'ouvrir, quelle angoisse ! La première question était toujours : « Y a-t-il des conversions ? » Si l'on répondait non, si les Pâques avaient été entravées par le mauvais temps, si une campagne semblait s'amorcer contre les communions du soir, si les nouveaux renforts étaient moins assidus que les anciens aux offices, c'était évidemment qu'on avait mal prié. « Ces lettres, disait une sœur, me font l'effet d'un coup de fouet. Priez ! priez ! sauvez cette âme !... C'est à en perdre la respiration. » Et nous rappelant que Fred converti avait imaginé de *se chiner* pour obtenir à d'autres la lumière de la foi, nous l'imitions, — c'était bien le moins ; — on se quêtait réciproquement des sacrifices. L'impulsion était si forte que certaines n'auraient pas ouvert une porte, dit un verset de l'office ou bu un verre d'eau sans l'offrir « pour nos marsouins ». Entre soi, on ne se demandait pas un service, sans un signe qui voulait dire : C'est pour eux.

« Mais quand les nouvelles étaient bonnes, quelle joie ! Les anciennes oubliaient avec les jeunes leur gravité et notre Mère devait presque imposer silence. »

[1] Les détails qui suivent sont tirés textuellement soit de relations écrites, soit de récits qui nous ont été faits de derrière la grille du monastère.

Un jour, le courrier apporta l'histoire d'un libre-penseur qui, élevé très chrétiennement, puis affilié aux sociétés secrètes, avait conçu pour la religion une haine féroce. Deux fois à la mort depuis le début de la guerre, il avait refusé tout aumônier.

Il y a quelques semaines, racontait le Père, il nous arrive : terreur dans son entourage, qui n'ose plus pratiquer. Quelques jours après, son escouade est violemment bombardée. « Si j'avais été touché, me dit-il ensuite, et que vous vous fussiez approché de moi, je vous aurais chassé comme un chien. » Le lendemain, pour éviter une corvée, il fait un détour et passe, sans le vouloir, près de l'endroit où je disais la messe en plein air. Une force irrésistible le prend et le pousse dans l'assistance, tandis qu'à l'intérieur une grâce intense le bouleverse...

A ce récit, on devine si les cœurs battaient. Mais comment exprimer la stupeur de reconnaissance qui accueillit ce mot final du converti :

En se relevant, après sa confession, il me dit, avec un sens chrétien remarquable : « Quelqu'un, je le sens, a dû prier beaucoup pour moi. »

Ce jour-là, il y eut des larmes dans bien des yeux de Carmélites.

D'autres fois, l'enthousiasme ne fut pas aussi calme, on releva même quelques excès. De la joie d'une conversion foudroyante apprise aux Ires Vêpres de sainte Anne, sa patronne, une novice se troubla tellement qu'elle agissait tout de travers. Et, comme on lui en faisait la remarque : « Oh ! ma Mère, répondit-elle, je comprends que le bon Pasteur ait perdu la tête et que, pour courir après la brebis égarée, il ait laissé là

les quatre-vingt-dix-neuf autres ! » On prétendit aussi qu'à force de prier pour les coloniaux, telle religieuse parut avoir, « en dirigeant les cérémonies du Chœur l'air du sergent qui fait faire l'exercice ».

Petits inconvénients au prix des avantages qu'apportait cette collaboration d'apostolat. Elle était tout à fait dans les traditions du Carmel. Quand sainte Thérèse fondait sa Réforme, c'était pour prier jour et nuit et aider continuellement ceux qui sont employés au salut des âmes : « Mes sœurs, disait-elle, c'est là votre vocation, ce sont là vos affaires... Le jour où vous cesseriez de consacrer vos prières, vos désirs, vos jeûnes à ce but tout apostolique, vous ne rempliriez plus la fin pour laquelle le Seigneur vous a réunies ici[1] ».

Les Carmélites exilées s'intéressèrent même aux difficultés pécuniaires provoquées par le *Livre de Prières du Soldat Catholique*. Il est tel quatrain qui, glissé dans un numéro *spécimen*, attira de larges aumônes :

Va, *Petit Livre*, et dans son âme
Allume, s'il en est besoin,
La douce mais brûlante flamme
De l'apostolat du Marsouin.

Une prière cependant n'obtint pas l'effet qu'on espérait. Le Carmel, au 13 septembre 1916, était « depuis un mois et un jour » sans aucune nouvelle de l'aumônier. La messagère habituelle fut chargée de s'informer. « Nos mères et sœurs croyaient que vous aviez été tué ; j'ai pensé que le meilleur moyen de le savoir était de vous écrire... » La réponse vint, pacifiante, mais ne satisfit pas complètement, car elle se terminait par cette phrase : « Si le divin Maître veut bien me prendre aussi, comme je l'espère, pendant cette campagne, je me joindrai humblement à nos

[1] Histoire d'après les Bollandistes, Retaux-Bray, tome I, pp. 214, 338. 341.

Saints du 4e colonial, pour vous bénir de là-haut et vous aider à vous sanctifier beaucoup encore avant de nous rejoindre[1]. »

C'était une hache à deux tranchants. L'engagement final fut enregistré évidemment avec joie. Au nom de tout le Carmel, la destinataire écrivit en bas de la lettre en soulignant quatre fois le dernier mot : « A garder précieusement à cause de la promesse, celle d'un SAINT. » Mais on protesta vivement contre cette idée de partir tout de suite pour le ciel : « Si tous les bons s'en vont, il ne restera plus que des chenapans. Que deviendrons-nous dans cette triste compagnie, si le bon Dieu nous laisse ici-bas ? » Et pour le convaincre, on lui lançait une sorte de syllogisme : « Nous sommes entrées au Carmel pour sauver les âmes. Or pour cela Notre-Seigneur se sert d'apôtres. Malgré vos désirs du ciel, mon Père, puisque vous êtes apôtre, nous ferons tout notre possible pour vous retenir sur la terre. »

Si, en ce point, les Carmélites ne furent pas exaucées, elles le furent merveilleusement pour tout le reste. En maintes occasions, le Père Lenoir constata, par des convergences dont il avait seul le secret, combien fut efficace, sur les âmes dont il était chargé, *l'apostolat de leurs prières.*

[1] 7 *septembre* 1916.

TROISIÈME PARTIE

VERS L'ORIENT — LA MACÉDOINE

Octobre 1916 — Mai 1917

CHAPITRE XXII

DANS L'ATTENTE DE SALONIQUE

COMME LES CHEVALIERS DE MALTE
FOURVIÈRE ET NOTRE-DAME DE LA GARDE

(12 Octobre — 26 Novembre 1916)

Après un mois et demi passé autour de Noroy, le 4e colonial se mit en route; mais au lieu de marcher vers l'est, il s'éloignait encore des tranchées.

Qu'allait-il devenir? Depuis plusieurs semaines, on répétait que le général Gouraud réclamait les coloniaux en Champagne. Sans doute, on allait prendre le chemin de fer... Mais non; voici qu'on s'écartait des lignes; on remontait au nord-ouest, entre Beauvais et Breteuil.

Nous marchons, sans rien savoir, sans rien comprendre à notre destination : le colonel lui-même n'en a pas la moindre idée. Nous allons au jour le jour, à l'aide d'ordres qui arrivent chaque nuit pour le lendemain : on se croirait en « pèlerinage », au temps du noviciat, avec le rouleau à décacheter chaque soir...

C'est sans doute le pèlerinage vers la victoire. Mais s'il avait une allure plus religieuse, il semblerait moins long[1].

[1] A ses parents, *14 octobre*. Le Père fait ici allusion à un usage bien connu des prêtres qui jadis offraient l'hospitalité aux novices de la Compagnie de Jésus, au cours de leur pèlerinage. A titre d'épreuves, pour s'habituer à compter sur la Providence, les novices s'en allaient deux à deux, pendant un mois, sans argent, mendiant chaque jour leur nourriture et leur gîte, en suivant un itinéraire que d'ordinaire ils ne connaissaient qu'au fur et à mesure.

L'aumônier s'efforce, pour son compte, de lui donner cette allure religieuse. Et, comme la fête de sainte Marguerite-Marie approchait, il jalonne sa route d'instructions sur le Sacré-Cœur. Les deux dernières causeries de la neuvaine se firent à Sommereux.

« Ici, l'église est à deux kilomètres de la popote, lisons-nous dans le naïf récit de Hugon. Le soir, j'ai vu plusieurs fois le Père trouver quelqu'un sur son chemin et se retourner pour ne pas le laisser revenir, et alors il ne dînait pas si je ne l'avais pas forcé à prendre quelque chose. Mais ce qu'il acceptait c'était quelques figues ou un peu de viande froide ou un peu de confiture, un peu de vin et une petite tasse de café. Des fois je lui disais : « Il vous faut prendre le temps de manger. Il reviendrait bien. » Il me disait : « C'est pas sûr. Et comme ça c'est sûr. » Et il était content d'avoir ramené une âme de plus à Notre-Seigneur Jésus-Christ. Et puis, il faisait de ses beaux sermons pour nous encourager... »

Un résultat des sermons de Sommereux nous a été conté par le lieutenant Bédier : « Mon ordonnance était un homme qui ne mettait jamais les pieds à l'église. Vieux père de famille, peu instruit, mais entêté, il avait entendu dire que les curés étaient des fumistes, et il s'en tenait là. Un soir, à Sommereux, comme je lui demandais je ne sais plus quel service, il me lança tout à coup : « Mon lieutenant, c'est que je voudrais aller au salut. — Tiens ! — Et même que c'est pour faire plaisir à mon lieutenant. » Le motif me surprit, car je ne lui avais jamais manifesté le moindre désir à ce sujet. Je crus simplement que le bonhomme voulait couper à la course dont j'allais le charger. Mais le lendemain, il était encore au salut, et le surlendemain et les jours suivants. Je me gardai bien de lui en faire la remarque. Quelque temps après, lisant quand même dans mes yeux un certain étonnement, il me dit : « Oh ! c'est que maintenant, mon lieutenant, c'est plus

pour vous faire plaisir. — Ah! — Voyez-vous, quand j'assiste au sermon, ça m'enlève mon cafard. Autrefois, j'allais boire un coup. Maintenant je vais au salut. — Bon! — C'est que lui, vous savez, il ne parle pas comme les autres... » Notez que le brave garçon n'avait sans doute pas entendu prêcher depuis sa première communion; ce qui ne l'empêcha pas de conclure : « Lui, c'est sincère. Il m'a fait pleurer. Ça, c'est un bon bougre! »

La Toussaint ramenait une des plus chères dévotions du Père Lenoir. Quand il avait une grâce plus difficile à obtenir, c'était à « ses Saints du 4e colonial » qu'il s'adressait de préférence. De ses sermons de guerre, près du tiers portent en tête, après une offrande « au Sacré-Cœur, à la très Sainte Vierge et à saint Ignace », une quatrième invocation « à ses Saints ». Et dans les centaines de lettres de consolation qu'il dispersa aux quatre coins de la France, rien de plus fréquent que des phrases comme celle-ci : « Ces prières, que j'offre pour vous, pour le petit Henri, pour la petite Jeanne, je les fais passer par les mains de votre cher mari, *votre Saint,* le Saint de la famille. »

Dès lors, il n'est pas surprenant que le sermon du 1er novembre ait fait impression.

Il y a deux ans, à pareille date, j'expliquais à l'un de vos camarades que cette fête de la Toussaint est la fête de tous ceux qui sont au Ciel. Il me répondit en souriant : « Alors ce sera ma fête l'an prochain. » C'est sa fête aujourd'hui; car il est tombé le 25 septembre sur les pentes de Massiges...

Dans l'auditoire, plusieurs craignaient que ce ne fût aussi la fête de l'orateur l'année suivante.

*
* *

Cependant l'attente persistait. Le 29 octobre, le Père avait écrit : « Le mauvais temps est une cause de ce retard. » Et le 30 : « Notre départ ne semble plus imminent. » On s'apprêtait à prendre ses quartiers d'hiver, quand brusquement, le 2 novembre, la grande nouvelle filtra : Salonique.

A l'esprit du plus grand nombre, ce mot n'éveillait que des idées confuses. Synonyme, pour les uns, de « fièvre » et de « pestilence », il équivalait, pour d'autres, à « nouveauté ». Ceux-ci appréhendaient un plus grand éloignement de leur famille et des permissions plus rares : ceux-là se réjouissaient d'hiverner au pays qu'ils croyaient être celui du soleil. Plusieurs étaient vexés de cette mesure, humiliés même, parce qu'ils la considéraient comme une punition pour l'équipée du 11 août ; cette opinion s'étale avec amertume dans l'*Historique du 4e Colonial.* Mais, puisqu'il fallait envoyer des troupes hors de France, n'était-il pas naturel que le choix tombât sur des coloniaux ?

Dès le premier instant, le Père Lenoir ne vit qu'une chose : la volonté de Dieu, le devoir. A lui, plus qu'à tout autre, il appartenait d'atténuer les impressions pénibles, appréhensions et froissements d'amour-propre, et de faire converger vers le but fixé toutes les énergies disparates.

Pour saisir l'âme d'une foule, il faut lui présenter un idéal ; et quand cet idéal se concrétise dans un souvenir connu du passé, l'auditoire vibre et l'orateur est maître. C'est ce qui arriva au Père Lenoir le 5 novembre. Hugon écrit : « Le jour où il nous annonça notre départ en Orient, il nous fit un sermon magnifique, en nous parlant de nos ancêtres quand ils

partaient en croisade. » Coïncidence que l'aumônier ne manqua pas d'exploiter : Sommereux avait possédé jadis une commanderie de Malte.

A travers le canevas qui nous en est resté, il sera facile de nous rendre présents à ce discours.

Avant de quitter cette église où, durant trois semaines, nous avons reçu tant de grâces, tant de communions, si souvent prié pour la victoire et pour nos morts, je veux vous parler d'un souvenir qui s'y rattache.

Il y a huit cents ans, vivaient ici des Chevaliers de Malte. Moines-guerriers, ils répandaient leur charité dans le pays ; puis, quand l'heure sonnait, ils partaient pour les croisades, expédition bien plus pénible et plus longue que nos voyages d'aujourd'hui : pas de sous-marins, mais des navires lents et frêles, pas de retour avant longtemps, danger de peste et de maladies... Sous ces voûtes mêmes a retenti le cliquetis de leurs armes et leur chant : *Dieu le veut!*

Dieu le veut! Ces mots étaient une affirmation et une prière.

Affirmation que leur cause était sacrée : reprendre la Terre Sainte, qui, comme telle, était française...

Prière pour obtenir force et constance dans le sacrifice et pour faire leur *devoir*...

Aujourd'hui, même cri, même prière. Car d'ici, où partez-vous?

Contre les violateurs des principes de justice, de charité, de paix. Ils ont beau invoquer Dieu, pratiquement ils le démentent par leurs actes. Leur triomphe serait la ruine de la religion. Donc notre cause est sainte.

Dans cette affirmation et cette prière, vous trouverez la force de faire votre devoir, peut-être très long, très dur, mais qui est la volonté de Dieu.

Les Chevaliers de Malte, parce que défenseurs de la cause de Dieu et pour obtenir sa protection, essayaient de *mieux vivre*, — et avant de partir recevaient, dans cette église, absolution et communion.

Vous de même, pour avoir Dieu avec vous, soyez *plus chrétiens*, — et avant de partir, purifiez-vous de vos fautes et communiez.

*
* *

Le 4e colonial quittait la France. Mais emmènerait-il son aumônier? Il semble que la question n'aurait pas dû se poser... Or, non seulement elle se posait, mais les règlements la tranchaient par la négative.

Un remaniement, en effet, venait de s'opérer dans les divisions coloniales. Le 4e, ainsi que le 8e, formant brigade ensemble sous les ordres du général Tétard, passaient à la division qui partait pour l'Orient, la 16e; tandis que le Père Lenoir continuait de compter au groupe de brancardiers de la 2e division, qui restait en France.

Il y eut là pour l'aumônier quelques jours d'une véritable angoisse. D'autant plus que, dans ces derniers mois, des « articles tendancieux, comme il l'écrit, avaient paru sur l'organisation de l'aumônerie » qui tendaient à « débiner ceux qui s'affectent aux régiments[1] ».

Rien n'eût été plus facile, pensera-t-on, que de rayer le Père des contrôles du G. B. D./2. pour l'inscrire au G. B. D./16. Simple jeu d'écriture... Et pourtant, non, pas si simple, car le décret du 5 mai 1913 n'accordait à chaque division qu'*un seul* aumônier titulaire, et à la 16e ce poste était rempli.

Au reste, l'organisation de l'aumônerie dans cette division était restée jusqu'alors strictement conforme à la *lettre* des règlements. L'aumônier titulaire, ainsi que son adjoint, vivaient au G. B. D. même, et rayonnaient de là pour desservir comme ils pouvaient, aidés par des prêtres-soldats dévoués, les unités de la division. Aussi ne se montrait-on nullement pressé d'y

[1] Lettre du Père Lenoir au Père G. G., 14 *novembre* 1916.

admettre quelqu'un qui bouleversait les méthodes établies. Bref, il y eut des froissements.

Cependant les instances du Père Lenoir furent si tenaces, et surtout son désespoir à la pensée d'être séparé de son 4e fut si émouvant, que l'autorisation fut accordée. Il compterait *pour ordre* au G. B. D./16, en surnombre ; mais on craignait que l'autorisation ne fût pas longtemps maintenue à l'armée d'Orient, où les brimades à l'égard des aumôniers n'étaient pas rares.

Pour couper court à toute rivalité d'influence, le Père promit très volontiers de limiter son action au seul 4e colonial. Cet engagement ne lui coûta pas ; il ne désirait rien autre chose.

Discret comme il l'était, l'aumônier ne fit part à personne de ces difficultés. Quand plusieurs années après il les connut, le colonel Thiry nous écrivit :

Je n'avais jamais entendu dire que quelqu'un eût l'audace de reprocher à un aumônier d'avoir refusé le farniente d'un G.B.D. pour suivre un régiment qui était détaché et qui pouvait être appelé à s'engager isolément. Et quand il s'agit du Père Lenoir, c'est un comble !

D'ailleurs, personne n'a rien à reprocher au Père Lenoir. S'il n'a jamais paru au G.B.D., où l'affectaient *les règlements*, le seul responsable, c'est le colonel du régiment, c'est donc moi et je revendique cette responsabilité. Je ne pouvais rendre de meilleur service à mon régiment que de lui conserver son aumônier connu et aimé de tous, admiré de tous, respecté par tous[1].

Il restait au fils à informer ses parents. Il les savait admirables de courage. Mais ne fallait-il pas amortir au cœur d'une mère le choc de la nouvelle ? Aussi quelle délicatesse dans ces messages successifs !

Le 4 novembre, rien qu'un mot : « Un grand mouvement se prépare, dont je vous reparlerai bientôt sans

[1] Lettre du colonel Thiry, 10 *octobre* 1920.

doute .. » Deux jours après, en indiquant son nouveau *secteur postal*, conséquence de son passage à la 16e division coloniale : « Il fallait cette mutation pour me permettre de suivre mon cher 4e dans l'organisation nouvelle de certaines troupes d'élite .. » Puis, le 7 novembre, à midi 45, passant à Versailles même, tout près du « nid », il jette par la portière une carte avec ces lignes :

En gare des Chantiers !...

Mais il était impossible de vous prévenir, chers parents bien-aimés. . Nous nous arrêtons quelques minutes seulement, nous serons demain soir au camp de la Valbonne, près de Lyon, où nous resterons quelques semaines. Je ferai l'impossible pour revenir de là à Versailles, ne fût-ce que quelques minutes.

Enfin, le lendemain, une longue lettre où, sans qu'il soit même nécessaire de dire les mots douloureux, tout se devine :

... Avec quelle émotion et quels regrets j'ai dû hier vous envoyer ce mot de si près, sans pouvoir vous embrasser !... C'était à l'endroit même des adieux du 28 septembre 1897. Celui qui a si bien combiné toutes choses, alors et depuis, continuera : nous pouvons avoir confiance en Lui.

La destination temporaire que je vous précisais dans ce mot vous a laissé comprendre le but de notre déplacement et le nouveau théâtre de guerre où l'on veut utiliser les marsouins. Ne vous effrayez pas : tout bien considéré, il y a beaucoup plus de chances humaines de revenir de là-bas que de la Somme infernale d'où nous sortons. Quant aux chances divines, elles sont partout les mêmes...

Seule la distance est réelle, avec le retard forcé des nouvelles et les revoirs nécessairement plus rares. C'est un sacrifice que nous offrirons ensemble à la France et au bon Dieu, sans nous plaindre, pour la victoire de nos armées et pour le salut des âmes qui me sont confiées.

Nos hommes sont enchantés de partir, moi aussi. C'est le voyage d'il y a quatorze ans qui recommence[1]...

A lire une pareille lettre, ne croirait-on pas qu'il s'agit d'un voyage d'agrément?... « Toutes les chevauchées sont charmantes, dit l'*Imitation*, quand la grâce de Dieu vous transporte. »

Pour adoucir encore la souffrance, le cœur du fils multiplie au cours de ces journées toutes les bonnes nouvelles qu'il peut glaner :

Un mot de l'*Œuvre des Campagnes* me dit que le succès du Petit Livre est tel qu'elle vient de prendre la décision d'une nouvelle édition de 40000 exemplaires... Bien entendu je n'y contribue pas financièrement[2].

Ainsi la Providence n'avait pas manqué à celui qui comptait sur elle uniquement.

Selon son espoir, le Père put revenir durant quelques heures à Versailles. Mais faut-il dire à Versailles? Car le plus clair de ces deux journées s'écoula en courses apostoliques au chevet de ses anciens marsouins, surtout dans les hôpitaux. De retour à Lyon, le 17 novembre, après une nuit passée tout entière à causer de l'Orient avec l'abbé de Genouillac, aumônier de la flotte, qui repartait pour Salonique, il envoyait ce rapide billet où se découvre au naturel toute son âme :

Chers parents bien-aimés, en attendant l'heure de monter à Fourvière dire ma messe, je veux vous envoyer un mot de filiale tendresse, de reconnaissance, d'espoir en une réunion complète et prochaine. Ne vous inquiétez pas. Soyez,

[1] A sa famille, 8 *novembre*. Les derniers mots font allusion à son départ pour l'Université Saint-Joseph de Beyrouth, en 1902.

[2] 11 *novembre*.

d'avance, reconnaissants au bon Dieu qui arrangera toutes choses comme il l'a fait jusqu'ici.

Que ce revoir a été court! Je me faisais scrupule de l'écourter encore hier soir, et j'étais tout peiné de vous quitter une heure plus tôt. Mais, après coup, je ne puis le regretter : non seulement j'ai trouvé mes deux pauvres blessés, mais, grâce à l'auto, j'ai pu faire plusieurs autres visites qui se sont trouvées on ne peut plus opportunes. J'ai pu aussi acheter enfin les petits livres tant cherchés...

Ainsi luttaient, — et se conciliaient, — au cœur du Père Lenoir les sentiments du fils et de l'apôtre. N'est-ce pas plus humain et, somme toute, plus édifiant, que les adieux stoïques ou ampoulés prêtés par la légende à tel ou tel saint missionnaire?

A Fourvière, il fut rejoint par plusieurs de ses coloniaux lyonnais, qui se trouvaient en permission; Jacques Terrel était là, séminariste à l'âme ardente, qui devait, comme son aumônier, être tué en Macédoine. Pour lui faire prononcer la consécration de tout le régiment à la Sainte Vierge, le Père avait choisi la chapelle de Notre-Dame du Bon-Conseil, envers qui, on se le rappelle, il avait une particulière dévotion[1].

*
* *

Inutile de raconter ce que fut l'action du Père Lenoir durant les quinze jours passés près de la Valbonne, à Meximieux. Nous ne pourrions que nous répéter. « Je multiplie les cérémonies, écrit-il, pour multiplier les occasions de retour à Dieu et de communion. »

Mais, après avoir noté ses adieux à sa famille, pouvons-nous taire le salut qu'à la veille de partir il adressait au pays de France? C'était en terminant

[1] Voir la note p. 116 et, sur Jacques Terrel, voir p. 525.

son discours sur la *Dédicace des églises,* le 2e dimanche de novembre :

En ces années de guerre, il me semble que cette fête des églises de France est particulièrement opportune.

Elles ont tant souffert, nos pauvres églises ! Je ne parle pas de celles qui ont péri sous les obus, partageant, malgré leur caractère sacré, le sort des villages que l'ennemi vouait à la ruine. A celles-là, sans doute, nous devons en cette fête un hommage tout spécial, comme à nos morts.

Mais je parle de celles qui demeurent encore, celles de chez vous, églises de campagne ou cathédrales de grandes villes. Que de souffrances elles ont connues depuis vingt-cinq mois ! que d'angoisses se sont réfugiées là à toutes les heures du jour !

Si l'on voulait, sur une immense carte de France, marquer d'un trait rouge, d'un trait de sang, les lieux des plus grandes douleurs de cette guerre, il faudrait marquer d'abord le cœur des femmes et les églises. Aussi, à la veille de quitter cette terre de France, nous les saluons avec amour, avec reconnaissance, toutes nos églises, en ce jour de leur fête. Elles incarnent en quelque sorte l'âme douloureuse du pays ; elles incarnent l'âme des mères, des femmes, des enfants qui, tandis que nous serons au loin, viendront y prier, y consoler leurs peines, y puiser la force de nous écrire des lettres qui entretiendront notre courage...

Ces derniers mots n'étaient qu'une suggestion. A plusieurs reprises, aux saluts du soir, devant la population du bourg qui accourait nombreuse, le Père y insista. Pour viriliser les âmes, il savait l'importance des affections de famille. Comme ces antennes qui ne se dressent vers le ciel que grâce aux liens qui les retiennent fortement à la terre, ainsi de bien des hommes... Sur les lèvres du Père Lenoir, les souvenirs du foyer tour à tour consolaient, purifiaient, faisaient pleurer et prier. Combien de mères, combien de femmes lui doivent d'avoir retrouvé le cœur d'un prc-

digue! Or, voici que la dispersion, fruit mauvais de la guerre, allait se faire plus complète. A trop s'étirer, le fil casse. Ces nobles affections, déjà blessées, ne seraient-elles pas brisées en plusieurs, par l'éloignement? L'aumônier le craignait... C'est pourquoi, au cours de ces dernières journées, il se fit de mieux en mieux — ce qu'il avait toujours été depuis deux ans — un merveilleux agent de liaison.

Les sermons sur sainte Cécile, le 22 et le 24 novembre, les derniers prononcés en France, sont, à ce point de vue, un chef-d'œuvre de fine psychologie et de zèle éclairé. Pour fêter la patronne des musiciens et attirer à l'église d'autres soldats que les habitués, le salut avait revêtu, ces deux soirs, à Meximieux et à Villieu, l'allure grandiose d'un concert religieux. Parler d'une vierge romaine du IIIe siècle à des marsouins sur le point de lever l'ancre, pouvait sembler une gageure. Le Père Lenoir n'est pas embarrassé.

Vous vous rappelez le fait dominant de la vie de sainte Cécile. Elle était la fiancée de Valérien, qui lui apportait en partage une des plus grosses fortunes de Rome, un cœur droit et généreux, une âme de soldat : les plus riches dons, sauf le plus riche de tous, le plus nécessaire, le seul nécessaire, la foi chrétienne. Valérien était païen. Cécile n'eut pas de repos tant que, par ses prières et par son action, elle n'eût gagné Valérien à la vraie foi. Elle y mit tout son tact de femme, toute sa tendresse de fiancée, tout son zèle de chrétienne, et elle finit par l'amener, elle triomphante, lui très humble, aux pieds du Pape saint Urbain pour le baptême et la communion. Quelques jours après, ils étaient, l'un près de l'autre, martyrisés, et depuis lors, depuis dix-sept cents ans, ils sont tous deux dans le bonheur du Ciel, vivant ensemble une vie d'amour infiniment plus douce et plus intime que celle qu'ils rêvaient sur terre.

Leçon très utile pour nous tous.

Vous, mères ou femmes, sœurs ou fiancées de soldats, n'êtes-vous pas toutes, plus ou moins, chargées par Dieu de

leur montrer le chemin du devoir — du devoir chrétien, et du devoir militaire qui est une partie du devoir chrétien — ? Quand ils viennent près de vous, en permission, quand vous leur écrivez, n'avez-vous pas, comme Cécile, un merveilleux rôle à remplir près d'eux, en oubliant vos propres souffrances, en les taisant tout au moins, pour ne plus penser qu'à leur âme à eux, qui, peut-être, est tentée de lassitude et que vos paroles aimées ranimeront mieux qu'une parole du chef ou du prêtre?

Ah! ces lettres superbes que les soldats m'ont bien souvent données à lire! Lettres griffonnées un soir, à la veillée, d'une écriture que l'âge faisait trembler, — ou la fatigue du jour, ou l'émotion, — mais où la mère, la femme, la fiancée avait mis tout son cœur, cœur de française et de chrétienne, qui n'avait pas tremblé, lui, pas même sur les mots de danger ou de mort : l'amour en débordait, un amour fort, viril, inspirant la vaillance, le sacrifice de tout au devoir. Et quand le père ou le petit avait lu cela, il avait bien senti des larmes gonfler ses paupières, mais des larmes de bonheur, de fierté, et tout de suite, d'instinct, son cœur avait battu à l'unisson du cœur de là-bas.

Et cependant qui saura jamais les douleurs cachées derrière ces lettres? Les images de sainte Cécile la représentent avec la palme de son martyre. Ne faudrait-il pas figurer une palme aussi près de ces femmes que les séparations de la guerre torturent, et qui savent encore écrire des lettres héroïques?...

*
* *

Le 25 novembre, ordre subit de départ. Et le lendemain, après un voyage où il n'y eut d'autre incident que les acclamations formidables d'un régiment russe, à qui les marsouins avaient joué leur hymne national, le 1er bataillon arrivait à Marseille vers le milieu du jour.

Ne vous tourmentez pas, écrivait-il encore à sa mère, je

suis en bonnes mains, des mains *maternelles;* demain matin, je dirai la messe à Notre-Dame de la Garde.

Ses enfants y montèrent nombreux avec lui. Une personne[1], qui ne le connaissait encore que par les lettres enthousiastes d'un filleul de guerre, fut frappée du « respect admiratif dont tous l'entouraient... Son teint était rosé par l'air vif de la colline et avec son petit calot et sa barbiche, il avait à la fois allure de missionnaire et de soldat... Quel immense bonheur pour une mère, disait-elle en terminant, que de posséder un tel fils! Mais aussi que d'angoisses! »

[1] Mme Deneuve, lettre à Mlle Marguerite Vétillart, 21 *décembre* 1916 — Le 2e et le 3e bataillon suivirent de près. Mais ils s'embarquèrent à Toulon, sur le *Canada*. Voir plus loin p. 411.

CHAPITRE XXIII

EN MÉDITERRANÉE

LETTRE SUR L'AUMÔNERIE MILITAIRE.
LE DANGER DES SOUS-MARINS ET DES GRECS.

(27 Novembre — 9 Décembre 1916)

On s'embarque! Le *Britannia* avait accompli déjà trente-quatre traversées de guerre, sans avarie. C'était de bon augure. Les hommes disaient : « Il est verni! » Nul doute que la trente-cinquième ne fût heureuse.

Sous les derniers rayons d'un soleil d'automne, Marseille est trop belle en ce soir du 27 novembre, et trop douce. Elle accroît dans les âmes le regret de quitter la France. Pour couper court aux émotions, tandis qu'on appareille, la musique attaque la *Marseillaise* et l'*Hymne des Marsouins*.

Et maintenant, le danger c'est le sous-marin. La route, les escales, l'horaire doivent être secrets. Le sont-ils pour l'ennemi, dans une grande ville cosmopolite, où les partants racontent au premier venu tout ce qu'ils vont faire? En février dernier, le Père Lenoir ne l'ignorait pas, un de ses frères en religion, le Père de Daran, qui accompagnait comme lui une armée flottante de coloniaux, n'avait pas achevé son voyage. Dans le numéro de la *Revue des Deux-Mondes* qui s'imprimait au moment même où l'on quittait Marseille[1],

[1] Numéro du 1er *décembre* 1916 ; cf. Pierre Lhande, *Trois prêtres-soldats*, chez Beauchesne.

M. Georges Goyau rappelait le geste d'absolution tracé à plusieurs reprises par le jésuite sur les torpillés de la *Provence;* s'étant volontairement dépouillé de sa ceinture de liège au profit d'un homme qui en manquait, « il aida tous ses camarades à mourir, et puis il mourut ».

A bord du *Britannia,* on organisa tout de suite, en prévision de la plongée possible, les exercices de sauvetage. Un coup de clairon, et tous devaient se précipiter sur leur ceinture; un second coup, et chacun se portait au poste d'abandon assigné, canot ou radeau.

Dès le second jour, une alerte eut lieu qui n'avait rien de fictif. Au large de la Sardaigne, une canonnière s'approcha et son commandant cria par mégaphone : « Sous-marin signalé au sud. Ne passez pas avant 6 heures et demie. » On en fut quitte pour ralentir et zigzaguer jusqu'à la nuit. Les marsouins, qui se déclaraient fort contents de la nourriture, n'en perdirent pas l'appétit. Ils étouffèrent seulement, pour la soirée, leurs chants et leurs rires. Mais à partir de cette alerte, chacun couva sa ceinture d'un œil plus attentif, et les sergents n'eurent pas à répéter deux fois les consignes qui, le soleil couché, interdisaient sur le pont les cris et la lumière.

De jour, les yeux étaient à la fête. Le 29, on s'était réveillé devant Bône, et durant de longues heures, on ne se lassa pas de contempler les couleurs ensoleillées de la côte algérienne.

Afin de faciliter au Père Lenoir sa messe et son ministère, le commandant du bord avait mis à sa disposition une cabine, pour lui seul. Mais l'aumônier n'eut garde de se la réserver. Grâce aux tentures qui le suivaient toujours, deux sapeurs « de ses fidèles » l'avaient transformée en une ravissante chapelle, où l'on se succédait tout le long du jour pour prier, causer et recevoir le Viatique. De temps à autre, l'au-

mônier s'échappait pour parcourir les cales, distribuait, comme aux tranchées, des cigarettes aux bien portants, ou tirait de sa fameuse boîte de pharmacie des pilules infaillibles contre le mal de mer.

A le voir ainsi entièrement oublieux de lui-même, les témoins étaient dans l'admiration. Mais lui, de plus en plus, se croyait inférieur à sa tâche. Lorsque, sa journée finie, il se retrouvait seul, auprès du petit tabernacle, luttant contre le sommeil, il en faisait la confidence : « Je pars le cœur gros; la plupart de mes hommes ne sont pas prêts, ils le sont moins que jamais. » Et ailleurs :

A côté des fidèles qui connaissent Notre-Seigneur, combien l'ignorent encore... ou, le connaissant, ne veulent pas de Lui ! Priez pour toutes ces pauvres âmes, retenues par l'ignorance ou la passion, ou le respect humain, si près de leur éternité[1]. La nuit rôdent quelques Nicodèmes, ajoutait-il dans une autre lettre. Mais qu'est-ce que tout cela à côté des centaines d'indifférents ou de trembleurs ? Nous avons reçu, au moment même du départ, de sérieux renforts, des inconnus : pas moyen d'aborder la plupart ! Et je n'ai à bord que douze cents de mes hommes ! Les deux mille trois cents autres sont derrière, sans aumônier[2] !

Puis, faisant allusion aux critiques dont nous avons déjà parlé, il ajoutait : « Il est vrai que, si j'étais au G. B. D., pas un seul n'aurait avec lui l'aumônier ni le Viatique... »

Cette question de l'organisation de l'aumônerie le hantait de plus en plus. Le matin de l'embarquement, tandis que les pèlerins de Notre-Dame de la Garde redescendaient la colline, Hugon avait surpris un lambeau de conversation du Père Lenoir avec un

[1] A Jacques de Thuy, 1er *décembre*.
[2] Au Père G. G..., 30 *novembre*.

prêtre : « Nous ne devons pas, disait-il, nous cantonner au poste de secours. Le plus grand nombre des blessés ne s'y arrêtent pas. C'est sur le champ de bataille qu'il nous faut aller, là où l'on meurt avant que les brancardiers ne puissent faire la relève. C'est là notre place. » Et le ton vif de ces paroles frappa tellement le brave Hugon qu'il note exactement l'heure, 8 h. 30, où elles furent prononcées.

Le Père Lenoir n'ignorait pas que là où les chefs maintenaient la lettre du règlement et ne permettaient pas le passage dans les unités combattantes, certains aumôniers, prisonniers contraints d'une légalité mesquine, avaient accompli des merveilles. Mais ce dont il souffrait c'est que, la question ayant été soulevée dans quelques revues, on l'eût souvent résolue de la façon qu'il jugeait la moins favorable au bien des âmes. A vouloir maintenir le prêtre dans son groupe de brancardiers, on faisait le jeu de ceux qui redoutent son influence... « Ces discours, ces conseils donnés magistralement par des incompétents de l'arrière me mettent hors de moi[1]. »

Somme toute, le mot d'ordre : « L'aumônier au G. B. D. ! » lui semblait être de même nature que la formule, fameuse sous Waldeck-Rousseau : « Le prêtre à la sacristie ! »

Aussi aurait-il voulu, pour empêcher ces idées de prévaloir, qu'on éclairât l'opinion. Et dans sa petite cabine du *Britannia,* tandis qu'on dort et que « ça danse », il mûrit son projet.

Je voulais, écrivait-il le 30 novembre, vous envoyer là-dessus tout un mémoire. Mais, avec la mer qui nous berce, je n'en ai pas le *cœur*... Quelques faits seulement...

Et le voici qui, d'une plume alerte, oubliant le som-

[1] Au Père G. G..., 14 et 30 *novembre.*

meil, se met à rédiger bien mieux que le mémoire qu'il se défend d'écrire : vingt-huit pages, auxquelles nous avons déjà fait quelques emprunts. Mais nous avons le devoir d'y insister, car, par avance, elles auréolent magnifiquement les méthodes d'apostolat qui devaient finalement coûter la vie au Père Lenoir devant Monastir[1].

Après avoir rappelé ses efforts d'octobre 1914 pour

[1] Si l'on se préoccupait un jour de *l'organisation méthodique de l'aumônerie militaire* en France, il y aurait lieu de tenir compte des critiques émises ici. On les trouvera développées plus au long, sous le pseudonyme de *Verax*, par M. l'abbé Périer, qui fut aumônier de la 88e D. I. Dans son opuscule, sobre et loyal, intitulé *Vérités sur l'aumônerie militaire* (Beauchesne), pas de récriminations stériles, mais une discussion serrée, menée vivement au moyen de faits typiques et convaincants. Dans le compte rendu publié par les *Etudes* du 5 *mars* 1918, le P. S[ainte]-M[arie] s'accorde pleinement avec lui pour déclarer que « la question de l'aumônerie militaire a été mal posée et mal résolue ».

Enfin, dans la *Revue du Clergé français,* du 25 mai 1918, le P. Alexis Décout a repris ces critiques et rédigé, somme toute, le mémoire que le P. Lenoir eût souhaité. Ce rapport, de tout point remarquable, signale « dans l'*organisation* même de l'aumônerie une triple cause de difficultés et de faiblesse » : le nombre des aumôniers est insuffisant, leur répartition est défectueuse, leur rattachement administratif aux groupes de brancardiers n'est pas heureux. Pour conclure, il aboutit, en parfaite communauté de vues avec tous ceux que n'aveugle pas la passion anticléricale, à proposer cette solution pratique : « Il y aurait encore une base d'organisation bien simple, à condition de le vouloir : *calquer* sommairement le service des âmes aux armées sur le *Service de Santé* : un aumônier divisionnaire ; un aumônier régimentaire chef de service ; un prêtre reconnu, faisant fonction, par bataillon (ou groupe d'artillerie, ambulance, forte compagnie du génie, parc de réparations, camp d'aviation, etc.); autrement dit un prêtre dans tout effectif dont l'importance exige *la présence ou les soins d'un médecin ou deux...* » Qu'on réduise, si l'on y tient, au strict minimum grades et soldes : l'aumônier divisionnaire gardant seul l'assimilation que lui confère la loi ; l'aumônier de régiment ayant rang de lieutenant, les autres ayant la même assimilation que le jeune médecin auxiliaire...

Quelque opinion que l'on professe à cet égard, du moins faut-il reconnaître qu'une présomption très forte s'élève contre le règlement, de ce simple fait que, pour être *au service* de ses marsouins, le P. Lenoir a dû vivre constamment en marge du règlement.

se détacher du groupe des brancardiers divisionnaires, il ajoutait :

Il me fallut quelques semaines pour obtenir de vivre dans un régiment : je regretterai toujours très amèrement ces semaines où quantité d'âmes ne furent pas secourues à temps. Bien vite je fus si convaincu de la nécessité du contact permanent avec les hommes, que, des difficultés s'étant présentées pour l'affectation d'un autre aumônier à l'un des régiments dont officiellement j'étais chargé, tout bien pesé j'étais décidé à laisser ce régiment sans secours religieux *ordinaire* plutôt que de m'occuper de deux régiments à la fois, l'action efficace sur un seul me semblant préférable à l'action inefficace sur deux.

Le Père développait ensuite longuement cette pensée que, « si réel et nécessaire que soit le service de l'aumônier près des blessés, il est très secondaire à côté du service des vivants, c'est-à-dire des soldats avant le combat... »

Dans un combat, assister tous ceux qui tombent est matériellement impossible. Mais quelle consolation pour l'aumônier, si, pendant les semaines, les mois précédents, vivant sans cesse au milieu de ces âmes, il a fait pour le salut de chacune d'elles tout ce qui humainement pouvait être tenté ! Sans doute, il aura fait encore beaucoup trop peu ; mais combien ce peu est supérieur à ce qui est possible à l'heure même du combat !

Par suite du même faux principe, ceux qui reprochent aux aumôniers de quitter les groupes de brancardiers pour les régiments, leur reprochent d'accompagner les combattants dans les assauts, au lieu de rester au poste de secours, « où ils pourraient absoudre tous les blessés ! » Évidemment, ceux qui parlent ainsi n'ont jamais vu de près un combat. Ils raisonnent sur le schéma du *Service en campagne*, très simple, en effet : de toutes les unités engagées, les lignes droites convergent vers le poste de secours central d'où elles

rayonnent à nouveau vers les ambulances : aucun blessé n'échappe à l'aumônier restant au poste de secours....

Mais la réalité est tout autre.

Une fois la bataille engagée, des blessés affluent au poste de secours. Ce sont presque tous des blessés légers, qui ont pu venir d'eux-mêmes ; l'aumônier cherche parmi eux celui qui aurait besoin de l'absolution ; ils ont surtout besoin d'une bonne parole et d'une cigarette... Les autres, les seuls intéressants pour le prêtre à cette heure où chaque seconde est chargée de responsabilités infinies, les blessés graves, en danger de mort, sont restés sur le champ de bataille. Les brancardiers ne pourront y aller que plus tard, dans plusieurs heures peut-être. D'ici là beaucoup seront morts, — sans prêtres — parce que le prêtre est resté au poste de secours. Et, parmi ces cris déchirants : « Brancardier ! Brancardier ! » auxquels ne répondent que les éclatements d'obus, il n'est pas rare d'entendre cet autre cri, plus déchirant encore : « Un prêtre ! un prêtre ! L'aumônier ! » Quand enfin les brancardiers peuvent emporter les survivants, le poste de secours voit passer des blessés graves. Mais la plupart atteindront tout à l'heure une ambulance ; et quelle est l'ambulance qui n'a pas la présence permanente d'un prêtre-infirmier, ou la visite régulière d'un aumônier, d'un curé ?... Sans doute, quelques blessés mourront ou perdront connaissance entre le poste de secours et l'ambulance ; mais ils sont une minorité infime, des exceptions. Et c'est pour eux qu'on voudrait immobiliser, au poste de secours, l'aumônier, que tant de mourants réclament sur le champ de bataille !

Puis, encore une fois, le service des morts et des blessés d'ambulance n'est pas le principal. Si, avant le combat, l'aumônier a préparé son régiment, s'il a réconcilié avec Dieu et muni du Viatique toutes les âmes de bonne volonté, sa place, à l'heure de l'assaut, est évidemment au milieu de ses hommes, à *l'endroit le plus exposé*[1], non seulement pour absoudre, en

[1] Un juste tempérament doit être apporté à ces paroles, et nous le trouvons dans le Père Lenoir lui-même. Quand il tomba, blessé, dès le premier jour de l'offensive de Champagne, il écrivait le surlendemain de son lit d'hôpital : « Je suis furieux et n'arrive pas à l'indifférence. Quitter le régiment juste à l'heure où commence le massacre et *n'être pas là pour aider tous ces pauvres enfants à mourir !...* » C'est évidemment à ce résultat qu'aurait abouti un aumônier qui se serait

masse et en particulier, et profiter, près de certains, des grâces surabondantes de la dernière heure, mais aussi pour encourager les combattants de son exemple et de ses paroles. Cet exemple de l'aumônier dans le danger est la plus efficace des prédications auprès de tous, croyants et incroyants : *animam suam dat pro amicis* [1]. Beaucoup de conversions ont eu là leur origine : c'est là qu'on apprend à connaître le prêtre et, en lui, Notre-Seigneur Jésus-Christ...

Ceux qui ont vécu dans l'intimité du Père Lenoir reconnaîtront bien en ces lignes son âme frémissante, tremblant sous le poids de ses « responsabilités infinies ». Pour se libérer de ce fardeau qui l'écrase, il en vient à vouloir rechercher toujours « le plus dangereux » ; exagération, folie même si l'on veut, qu'il avait le tort d'ériger en règle générale : le plus grand bien ne requérait-il pas parfois plus de prudence?... Mais le Maître, Celui qui veille dans le petit tabernacle et dont le disciple prend conseil au fur et à mesure qu'il écrit, ne doit-il pas sanctionner cet excès même? S'il le désapprouvait, l'apôtre aurait le droit de lui dire : « Seigneur, n'avez-vous pas, tout le premier, aimé jusqu'à l'excès et jusqu'à la folie de la croix? »

*
* *

Cependant, au moment où le *Britannia* quittait la rade de Bizerte, ordre lui avait été donné de se diriger vers Salamine. Pourquoi? Mystère. Escortés par des torpilleurs et destroyers de divers pavillons, les coloniaux, après des méandres infinis pour échapper aux

toujours placé à l'endroit *le plus exposé*. Cas de conscience angoissant, qui se trouve analysé dans toute son acuité, et résolu de la façon la plus héroïque, au cours d'une lettre de l'aumônier militaire Louis Roullet, racontant la mort du Père Cascua, de la Compagnie de Jésus; voir Pierre Lhande, *Trois prêtres-soldats*, Beauchesne, 1918

[1] « Il donne son âme pour ses amis. »

sous-marins, arrivaient en vue de l'île fameuse..., mais sans savoir ce qui les y amenait : Allaient-ils prendre la voie de terre vers Monastir? ou former avec d'autres transports un convoi pour Salonique? ou simplement occuper Athènes et coffrer Constantin?

De toutes les hypothèses cette dernière souriait le plus, — et de beaucoup, — à nos marsouins : « Coffrer Constantin, » c'était sur les entreponts le mot du jour, on se le répétait avec gourmandise. Nul n'ignorait en effet que, depuis le départ de Vénizélos, d'Athènes (24 septembre), le gouvernement grec se montrait fort peu sympathique à la France. Soit par les journaux lus avant de quitter Marseille, malgré les mutilations de la censure, soit à travers les messages embrouillés de la T. S. F., on devinait que, durant ces derniers jours de novembre, la reddition des canons promis aux Alliés n'avait pas marché grand train. Quant aux armes qui, chaque nuit, disparaissaient de la caserne du Rouffo, chacun soupçonnait fort qu'elles allaient à ces fameuses bandes d'épistrates, sur lesquels le roi disait n'avoir aucun contrôle, vu qu'ils étaient officiellement démobilisés. Aussi le refrain avait-il de la vogue, avec vingt variantes : « Coffrer Constantin, le juger, le supprimer... Constantin le traître. »

Nos marsouins ne croyaient pas si bien dire.

A peine en rade du Pirée, le dimanche matin, 3 décembre, ils apprirent tout : l'infâme guet-apens de l'avant-veille, la guerre des rues où avaient été assassinés sept marins anglais, cinquante-quatre français, dont six officiers, sans parler des cent quarante blessés ; puis, la veille, le massacre des Vénizélistes et le pillage organisé de leurs demeures. On devine la stupeur, la rage, les poings qui se fermaient...

Briand n'avait pas été de taille à discuter avec Ulysse, simple Ulysse d'adoption pourtant. Un coup de griffe aurait mieux valu. On essaya de le donner. Quand

les coloniaux apprirent que le bataillon allait débarquer pour occuper une des collines dominant Athènes, malgré le tressaillement de l'inconnu, ils furent contents. Au reste, les Grecs en cette matinée, — au Pirée, tout au moins, — semblaient peu disposés à la résistance. Ils arboraient le drapeau français et faisaient « kamarad ». Mais, à mesure que l'on franchissait les huit kilomètres qui séparent le port de la ville, la foule devenait houleuse et narquoise. Loin des canons, plus de respect!

Et quelle fureur chez nos fiers marsouins, quel soufflet sur le visage des blessés de Massiges, quand, le soir même, sous les yeux d'une populace devenue arrogante en apprenant le succès des antivénizélistes, il fallut reprendre le chemin du port et réintégrer le *Britannia!* Lorsque quatorze ans plus tôt, allant à Beyrouth, le Père Lenoir passait au Pirée, il ne s'attendait guère à y revenir dans des conditions aussi dramatiques et aussi « pitoyables pour le prestige de la France ».

Qu'allait-on faire? Les troupes de débarquement étaient manifestement insuffisantes; et l'amiral Dartige du Fournet n'osait, sans l'assentiment de Paris et de Londres, renouveler le tir, — si pacifiant pourtant, — de l'avant-veille. Quand les cinquante-trois obus de 10 centimètres des torpilleurs, et surtout les quatre de 30 lancés par le *Mirabeau*, avaient commencé à tomber près du Palais-Royal, l'effervescence populaire s'était subitement calmée et Constantin avait bien vite réitéré sa promesse de livrer six batteries de campagne. N'allait-on pas recommencer, ... et accentuer? Le risque d'ébrécher à l'Olympéion un reste de fût ou de chapiteau était-il comparable à la perspective certaine d'une nouvelle trahison?

C'était l'avis commun à bord du *Britannia*. Un député vénizéliste, qui vint y dîner, était plus affirmatif que tous; il était outré, lui qui connaissait bien ses compatriotes, de voir comment l'Entente avait gâché sa situa-

tion par des illusions impardonnables sur la sincérité des Grecs.

Une seule chose restait certaine, c'est que les Athéniens avaient peur des coups. Ils en avaient tellement peur que, pour calmer l'inquiétude de la population lors de l'arrivée du *Britannia*, un journal, le *Nea Himéra*, avait annoncé que, contrairement aux bruits qui couraient, les coloniaux venaient simplement « s'occuper dans le pays d'un recensement d'animaux ».

On y aurait surtout compté des lièvres... Paris, — ou plutôt Londres, — ne voulut pas s'en apercevoir. Les navires durent se contenter d'assurer le blocus d'Athènes. On balaya de Salamine tout ce qu'il y restait de soldats grecs.

Entassés dans les faux-ponts et les cales du *Britannia*, qui avait dû recevoir, en sus d'un contingent déjà anormal, cinq cents surnuméraires, les hommes sentaient baisser leur entrain : les chants devenaient rares. De plus, la nourriture n'avait pas été prévue pour une si longue traversée. On avait beau utiliser les denrées fournies par le blocus et multiplier au Pirée les « corvées » d'oranges pour varier l'ordinaire du riz et des lentilles, on n'arrivait pas à grand'chose : les corvées revenaient bredouilles, les Grecs n'étant guère capables de ravitaillement, quand les crochets de l'Entente ne les soutenaient plus.

Le 6 au matin, quand, par un magnifique soleil, on vit entrer en rade le *Canada*, portant les deux autres bataillons du 4e colonial, il y eut un moment de joie; et, longtemps après, le commandant Mury se rappelait, avec le geste de l'aumônier agitant son mouchoir, son charmant sourire qui souhaitait à tous la bienvenue.

Le 8, on était toujours là, n'ayant de ressource, pour tromper l'attente, que de se remplir les yeux de lumière en discutant sur la beauté des côtes de

l'Attique. Habitués aux plantureux paysages du Forez ou de la Bresse, les uns trouvaient nettement laides ces terres « sans arbre ni culture » ; d'autres, familiarisés avec les landes bretonnes et provençales, déclaraient magnifiques ces lignes de rocaille tranchant dans le ciel clair : ils y mêlaient par la pensée un parfum de lavande.

L'aumônier prenait part aux conversations, c'est-à-dire qu'il allait de groupe en groupe, souriant, écoutant surtout, écoutant inlassablement; puis, quand il était pris comme juge, et seulement alors, il plaçait discrètement un mot, qui d'ordinaire ralliait tous les suffrages. Celui qui, à Marneffe, avait entrepris des cercles d'études pour les domestiques du collège, semblait revivre. On sentait si bien qu'il n'y avait en lui aucune morgue de pédant, mais seulement la joie d'initier aux premiers secrets de l'art! Aider un esprit à se dégager de la matérialité, n'était-ce pas lui rendre plus facile l'accès des vérités divines? En face de l'Hymette et de l'Acropole, le Père Lenoir le pensait plus que jamais.

Dans cette rade de Salamine, unique par ses souvenirs pour un ancien professeur de belles-lettres, il rêvait de messes grandioses, pour le dimanche suivant, sur le pont des deux transports où se trouvait le 4e. Déjà chanteurs et musiciens se préparaient, quand, le samedi 9 décembre, on leva l'ancre, échappant aux insultes et aux railleries des Grecs. Devant l'ultimatum de l'Entente, Constantin, disait-on, s'était incliné; il avait fait une nouvelle promesse : Ulysse continuait.

C'était le jour précisément où, dans un article, — enfin non censuré, — le *Temps* pouvait écrire : « La vraie Grèce n'est pas à Athènes; elle est à Salonique. » Nos coloniaux allaient la retrouver.

CHAPITRE XXIV

SALONIQUE

RUDES ÉTAPES A TRAVERS LA MACÉDOINE

(Décembre 1916)

De Salonique, nos marsouins n'eurent qu'une idée confuse. Des façades criardes aux toits rouges ; des rues où circulait, estompé par une poussière fine, un bariolage éclatant d'étoffes claires ; ici ou là, le feuillage sombre d'un cyprès, et, par-dessus le tout, quelques aiguilles lumineuses de minarets dressées vers le ciel.

En regardant de plus près, on s'apercevait que ces étoffes étaient surmontées de visages énigmatiques nuance vieux cuivre, affectant puérilement des airs tragiques. A l'horizon, l'amphithéâtre dessiné par la ville était soigneusement ceinturé de remparts qui dévalaient à pic les pentes des ravins ; mais cette suite de créneaux, trop réguliers, donnaient l'impression d'une forteresse pour jouets d'enfants.

Sur le passage des coloniaux, qui, musique en tête, se dirigent vers le camp de Zeitenlick, des haies se forment. A côté de nos matelots en cols bleus et des Annamites coiffés d'un chapeau de lampe, se faufilent les petits cireurs de bottes vêtus de guenilles colorées. La tunique jaunâtre des Juifs y alterne avec les culottes bouffantes des gendarmes crétois ; les manches ballantes des evzones, avec les chemises rayées des marchands de fruits d'or. Par derrière, distant et digne, se donnant

l'apparence d'un pacha déchu, l'indigène du pays, le Salonicien, celui qu'un chroniqueur de l'époque décrivait comme une « individualité somptueuse, tirée, du fez au talon, à quatre épingles de sûreté ».

Remontant les siècles, la pensée du Père Lenoir s'était tout de suite reportée sur ces malheureux de la vieille Thessalonique, dont Théodose avait, en 390, ordonné le massacre ; et, plus haut encore dans le passé, il avait salué pieusement, en lui demandant son secours, la jeune communauté chrétienne que saint Paul avait aimée. Puis, parvenu au bivouac, sur toute la cohue qu'il venait de traverser il résumait son impression dans cette phrase : « Quelle Babel que cette cité de guerre ! Jamais je n'aurais imaginé pareil mélange de nations ; et dans quels vices, dans quelle saleté ! »

Une Babel... Afin de saisir la portée de l'expédition qui se prépare, tâchons de voir un peu clair dans ce chaos.

*
* *

Il y avait quatorze mois qu'avec le débarquement des premières troupes alliées, cette Babel avait pris naissance. A la suite des guerres balkaniques, en 1912, la Grèce s'était engagée, au cas où la Serbie serait attaquée, à mettre à sa disposition 150 000 hommes. Quand la Bulgarie se fit menaçante, le gouvernement d'Athènes se déclara incapable de tenir ses engagements et, par la bouche de son chef M. Vénizélos, il pria les Alliés, — que les traités de 1863 constituaient puissances protectrices de la Grèce, — de fournir ce contingent (21 septembre 1915). Quinze jours plus tard, les Français étaient en rade de Salonique et la 156e division, venant des Dardanelles, commençait à planter ses tentes aux environs. Les Anglais suivaient de peu. Mais déjà Cons-

tantin, par crainte de son beau-frère le kaiser, avait contraint Vénizélos à démissionner.

Malheureusement, ces secours étaient trop faibles; retardés d'ailleurs dans leur marche par des montagnes où les routes manquaient, ils ne purent empêcher la tragédie serbe de se dérouler avec une rapidité foudroyante. De l'instant où les Austro-Allemands franchirent la Save et le Danube, jusqu'au jour où le gouvernement de Nisch, d'étapes en étapes, fut refoulé à Scutari, il ne s'était pas écoulé sept semaines (8 octobre-24 novembre). Du moins, l'intervention franco-anglaise du côté de Vélès, célèbre par les luttes de Guevgheli et de Krivolak, avait-elle, en menaçant les flancs de l'armée bulgare, permis aux Serbes de s'évader nombreux vers l'Albanie et vers Corfou. De là, grâce à la flotte de l'amiral Dartige du Fournet, ces rescapés avaient contourné la péninsule grecque et rejoint à Salonique ceux qui venaient les aider à reconquérir par le sud leur royaume envahi.

Ainsi le royaume d'Athènes avait-il laissé écraser ses alliés serbes par les Bulgares. Ceux-ci n'en témoignèrent à Constantin aucune reconnaissance; mis en appétit de conquêtes, ils commencèrent bientôt à grignoter le gros morceau de la Macédoine que les traités avaient déclaré grec. Et, pour comble de délicatesse, un de leurs soudards signifia gentiment que l'on ne faisait ainsi que « renouveler la gloire d'Alexandre le Grand, cet illustre Bulgare[1] ». A l'est, après une résistance d'opéra-comique, dix-sept forts tombèrent comme des châteaux de cartes et se rendirent. A l'ouest, l'invasion déferla de Monastir sur Florina, Banitza, Eksissou, et ne fut enrayée que vers le lac Ostrovo (23 août 1916). Les avant-gardes bulgares étaient descendues au sud jusqu'à Kaïlar.

[1] Ordre du jour du général Kirkof.

Au centre, pendant l'hiver et le printemps, l'armée de Salonique s'était fortement retranchée. Et, quand les routes furent construites, les munitions jugées suffisantes, elle avait entrepris enfin, au milieu de septembre, une brillante offensive. Sous le commandement du général Cordonnier, nous avions repris Florina, et le prince héritier de Serbie, accompagné du général Sarrail, avait fait, le 23 novembre, une entrée solennelle à Monastir.

C'était cette offensive que le 4e colonial était appelé à poursuivre.

*
* *

On avait cinq jours pour se préparer. Le Père Lenoir les mit activement à profit. D'abord et avant tout, selon son habitude, il se constitua au camp le prisonnier des âmes. Parmi les troupes de Salonique, plus encore à bord des cuirassés qui se trouvaient en rade, il comptait plusieurs amis et de très chers. N'importe! « Impossible de m'absenter, écrit-il comme excuse. Mes *enfants* m'obligent à rester tout le jour sous ma tente à leur disposition. »

Car l'aumônier, désormais, possède une tente qui, pour 140 drachmes — 155 francs depuis la baisse du change, — va lui permettre de trouver partout un bon gîte. « C'est là, dira-t-il plus tard, que sitôt arrivé à l'étape je dresse l'autel et dépose Notre-Seigneur; c'est là que je dors, enroulé dans mes couvertures, sur une petite natte que j'ai achetée pour quelques sous. »

Pas plus que les autres il n'échappe au vaccin antityphique. « Si l'immunisation est proportionnelle à la réaction, on peut se rassurer sur mon compte : je suis immunisé pour toujours. »

Cela ne l'empêche pas de prévoir. Maternellement attentif, il a remarqué que c'est une grosse déception

pour ses marsouins de ne pas trouver à Salonique du tabac français. Aussitôt il en commande un colis pour chaque semaine : « Comme vos cigarettes sont très supérieures, paraît-il, à celles d'ici, bien volontiers j'y mettrais trois cents francs par mois; car je crois que c'est le meilleur soulagement à apporter aux souffrances de ces braves gens. » Ce souci, qui va reparaître incessamment dans ses lettres de Macédoine, méritait une fois pour toutes d'être noté, surtout si l'on songe qu'aucune de ces cigarettes ne parut jamais aux lèvres du Père Lenoir.

Mais il est d'autres munitions moins faciles encore à se procurer et cependant bien plus importantes : les lectures. Les journaux de Salonique, l'*Indépendant*, la *Tribune*, l'*Opinion*, renseignaient à peu près sur les événements; mais leur contenu restreint était vite expédié. Il fallait autre chose.

Je voudrais recevoir régulièrement, mandait l'aumônier au Père Courbe, par envois hebdomadaires, des livres capables de faire du bien à mes plus intellectuels (ce qui est très relatif), tout au moins de leur meubler sainement l'esprit. Certains sont passionnés pour la lecture, assez instruits pour vouloir du *bien écrit*, mais ne trouvant ou ne recevant que de l'Anatole France, du Zola, du Gyp, du Goncourt, du Flaubert ou des saletés nouvelles. Je leur voudrais d'abord des livres historiques très bien faits... ou, à leur défaut, de bons et beaux romans de Bourget, Bazin, Bordeaux, Barrès, etc., ce que nous donnions à nos grands de Marneffe les plus avancés [1]...

A ce nouveau budget il affecte volontiers la plus grosse partie du restant de sa solde. Plus tard, il réclamera « les séries Pierre l'Ermite et Moreux : excellent ici; vous pourriez en mettre beaucoup d'exemplaires ». Mais il exclura les livres sur la guerre, « du moins en

[1] *17 décembre 1916.*

général ; comme ils y sont, nos hommes veulent précisément s'en distraire ». De cet interdit, il n'exceptera même pas un ouvrage qui renfermait plusieurs de ses propres récits, les *Impressions de guerre de prêtres-soldats*. « Très intéressant et tout à fait à recommander pour d'autres milieux, ce livre ne me semble pas opportun ici[1]. »

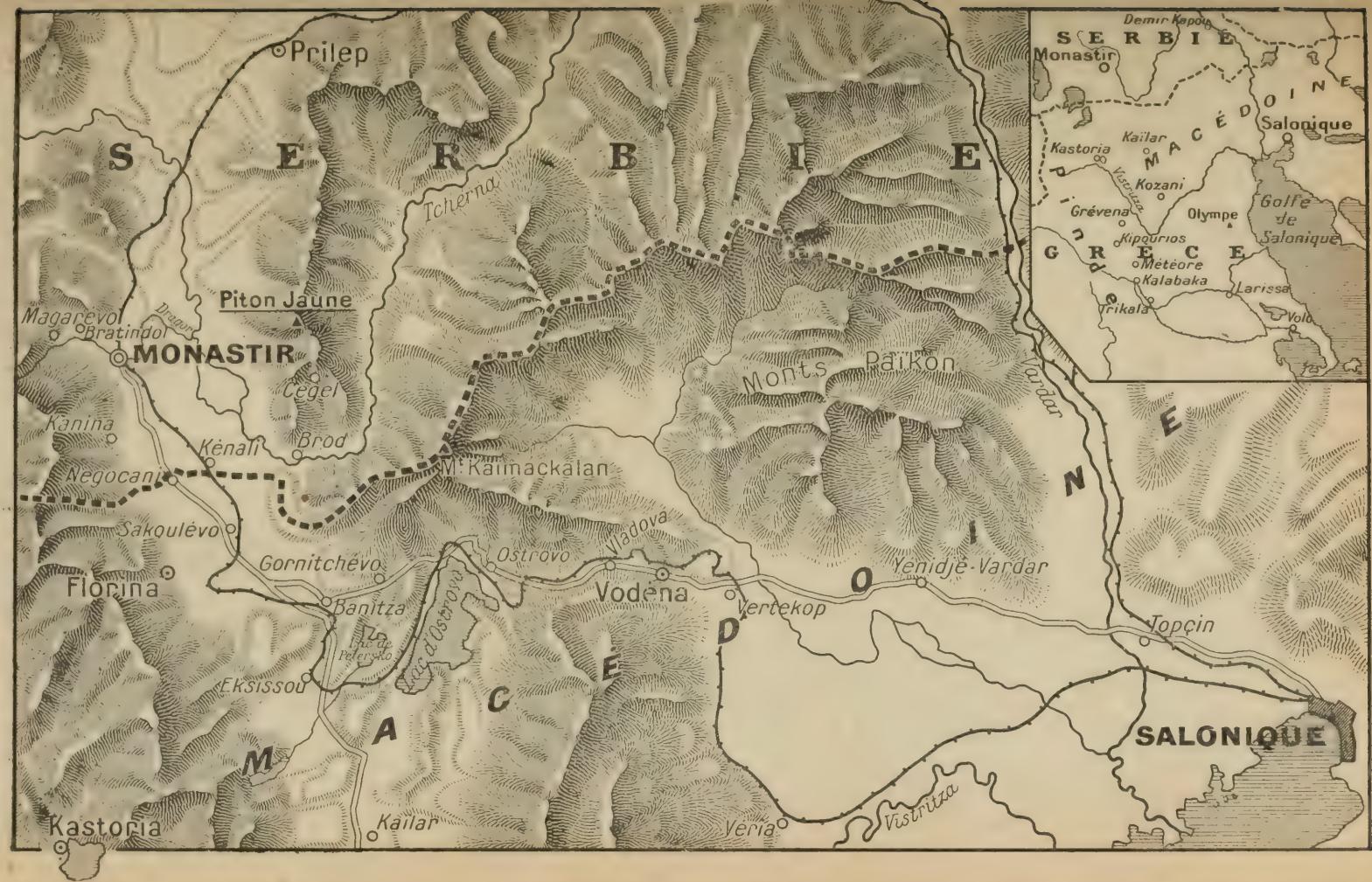
*
* *

Les préparatifs achevés, le 16 décembre, on se mit en route. Le départ ne fut pas chose commode. C'était la première fois que l'on avait à se transporter à mulet, sans le secours des voitures. Pour protester contre leur charge, les bêtes entêtées se couchaient, renversant dans la boue les cantines et les sacs. Il fallait les débâter, les relever, les rebâter; puis elles se recouchaient. Charmants caprices, qui ne sont qu'à leurs débuts. Dans huit jours, le mulet de l'aumônier choisira le point précis de la route où s'étale la plus jolie couche de boue liquide, pour faire semblant de buter et déposer les bagages dans la sauce....

Le soir du 17, on campait tout près de Topsin, autour d'une belle ferme macédonienne servant d'hôpital, mais « devant un paysage de désolation, de pauvreté, de saleté qu'on imaginerait difficilement ». Pour compenser, heureusement, « au loin, l'Olympe neigeux, splendide ».

En douze heures on avait passé du plus rigoureux hiver à l'été le plus chaud. Désormais, rien de plus fréquent que ces sautes brusques de température, très

[1] *31 janvier* et *9 février 1917*. A nos lecteurs avides de se procurer les écrits du Père Lenoir, nous sommes heureux de signaler cet ouvrage. Ils y trouveront notamment : *Le Petit Patrouilleur*, *Deux Marsouins de 1915*, *L'histoire de Youp* (ou *La confession du Juif*), chez Plon.


Demir-Kapou
Prilep
S E R B I E
Ichterna
Piton Jaune
Magarevo
Bratindol
Dragor
MONASTIR
Cegel
Kanina
Kénali
Brod
Negocani
M. Kaimackalan
Sakoulévo
Gornitchévo
Florina
Banitza
Lac de Petersko
Lac d'Ostrovo
Ostrovo
Vladova
Vodéna
Vertekop
Yenidjé-Vardar
Monts Païkon
Vardar
Topçin
SALONIQUE
Eksissou
M A C É D O I N E
Kastoria
Kailar
Véria
Vistritza
Demir Kapou
SERBIE
Monastir
MACÉDOINE
Salonique
Kastoria
Kailar
Vistritza
Kozani
Grévena
Olympe
Golfe de Salonique
Kipourios
GRÈCE
Météore
Kalabaka
Larissa
Trikala
Volo

souvent au cours de la même journée. Ce ne sera pas la moindre souffrance des marches de Macédoine.

Autre point noir pour l'aumônier. Depuis le départ de Marseille, aucun dimanche n'avait pu être solennisé : ni le 3 décembre, à cause du débarquement humiliant fait au Pirée; ni le 10, par suite de l'installation au camp de Zeitenlick ; ni le 17, puisqu'on avait ce jour-là fait l'étape de Samli à Topsin. Or voici qu'après cinq jours de stationnement dans ce village, on allait encore se remettre en route la veille du dimanche, avec une marche prévue pour quarante-huit heures. Décidément, dans cette armée d'Orient, les ordres supérieurs ne semblaient guère se préoccuper du jour de prière des catholiques et des protestants. Du moins, puisque Noël tombait un lundi, on serait à l'étape ce jour-là : partis le samedi matin, nos coloniaux auraient accompli le dimanche soir les deux jours de marche après lesquels, dans ces rudes montagnes, un repos de vingt-quatre heures était habituel. Et l'on pourrait, soit à minuit, soit dans la journée, célébrer cette fête d'une manière qui ferait revivre dans tous les cœurs un coin du pays de France... Hélas ! il fallut perdre cet espoir.

Les étapes, qui pouvaient être combinées de façon beaucoup moins dure et moins difficile au ravitaillement, l'ont été de telle sorte que nous devons marcher toute la journée du 23, toute la journée du 24, toute la journée du 25... C'est fait exprès, on m'avait averti à l'avance... Mesure aussi maladroite que mesquine ; car tous, croyants ou incroyants, en sont outrés... Et j'entends de ma tente des hommes dire bien haut qu'en leur demandant le sacrifice de leur vie, on pourrait bien leur laisser la consolation de s'y préparer chrétiennement[1]...

Mais ces doléances ne sont que pour les intimes.

[1] A ses parents, *22 décembre*.

Aux autres, il fait valoir que, somme toute, on a bien de la chance de quitter au plus tôt l'immonde plaine du Vardar, transformée en marécage par les pluies récentes. Le seul bon souvenir que les hommes en emportent est celui des tortues qu'ils ont mises à la soupe dans la « roulante » : chair un peu coriace, genre grosse grenouille, mais bouillon succulent. L'aumônier s'y intéresse, comme à tout ce qui améliore l'ordinaire de ses « enfants ». Il trouve même des débrouillards qui ont dégusté du corbeau ; mais quand il leur a demandé si c'était bon, ils se sont contentés de répondre : « C'est meilleur qu'on ne pourrait croire. »

Tout lui est occasion de distraire et d'instruire . les restes de vieux thermes romains et de chapiteaux corinthiens, auprès desquels, le 23, on fait la grand'-halte ; et surtout, à Yénidjé-Vardar, les ruines de Pella, qui vit passer, revenant de ses conquêtes, Alexandre le Grand : « Ville misérable, mais très pittoresque, la plus curieuse peut-être que j'aie jamais vue, avec ses jardins ruinés par les différentes guerres balkaniques. » Sa joie fut grande d'y saluer un Père Lazariste, qui représentait magnifiquement l'influence française dans le pays et jouissait sur tous, Turcs et Bulgares, d'une souveraine autorité.

La journée du dimanche, où l'on dut repartir avant le jour, fut marquée par des récriminations particulièrement amères. Alors que les transports s'étaient déclarés incapables de fournir au 4e colonial ni une voiture ni une automobile, sur la route quarante-cinq camions « balladaient » des Serbes, à raison de treize par camion. On devine les réflexions.... Le Serbe avait beau se battre vaillamment, il fut en un instant chargé de toutes les malédictions. Chacun y allait de sa petite histoire. Celui-ci savait d'un tringlot que les Serbes chipaient les denrées de l'Intendance pour les revendre aux civils. Un autre qu'à leur arrivée de Corfou,

quand ils apprirent que leur solde serait réglée par les Français, les gradés s'étaient cousu un galon de plus sur la manche, si bien que dans certain état-major, pour un effectif équivalent à un de nos corps d'armée, on comptait cinquante-deux officiers, presque tous colonels... Et puis, on les payait en argent du pays, tandis qu'on nous payait en billets de France, ce qui faisait un déchet de 12 %... Boutades, qui ne doivent pas faire oublier que les Serbes ne furent jamais avares de leurs efforts ni de leur sang. Mais le rappel de ces plaintes aide à comprendre la « macédoine » de races où l'on s'agitait...

La nuit de Noël fut encore plus triste qu'on ne l'avait prévu. Le gîte d'étape était à Vertekop. Il y avait là un hôpital anglais, admirablement tenu : une armée de tentes blanches, parmi lesquelles circulaient une foule de médecins et d'infirmières[1]. On s'apprêtait à fêter la *Merry Christmas*. Celle des coloniaux fut bien simple : un dîner frugal, fait surtout de conserves, car on était arrivé fort tard et plusieurs mulets qui portaient les vivres avaient lâché en route. Puis, tandis que, roulés dans leurs couvertures, les marsouins essayaient de dormir, ils entendirent de leurs tentes les joyeux chœurs anglais... L'aumônier, bien sûr, n'omit pas de célébrer la messe de minuit, mais dans l'intimité, sans le faire savoir aux hommes, qui avaient besoin de leur restant de forces pour l'étape très dure du lendemain : « Messe bien triste dans son éloignement et dans sa solitude[2]. »

Puis à l'aube, en route de nouveau. Tous étaient harassés par les deux jours de marche précédents. Les mulets eux-mêmes demandaient grâce, tellement épuisés

[1] C'est cet hôpital que les avions allemands viendront bombarder le 12 mars 1917, y tuant plusieurs infirmières.
[2] Lettre du *29 décembre*.

que plusieurs, ne pouvant plus porter leur charge, durent être abattus. N'importe! on avait défense de se reposer le jour de Noël... Heureusement, l'ambulance anglaise put prêter quelques camions.

*
* *

De Vertekop à Vladova, on devait, dans la journée, s'élever de 440 mètres. La colonne se faufila, longeant et coupant tour à tour des torrents grossis par les pluies, et multipliant les lacets pour gravir les pentes. On escalada le belvédère rocheux sur lequel est perchée l'ancienne Édesse, première capitale des rois de Macédoine : ville des eaux, comme l'indique son nom actuel de Vodéna, bruissante de cascades courant à fleur du sol, mais plus encore merveilleuse terrasse dominant la plaine immense. Ceux que la fatigue n'accablait pas purent à loisir admirer à l'horizon les montagnes de neige, les hauteurs plus proches couvertes de grenadiers et de mûriers, de troupeaux avec leur pâtre portant houlette, de coquets villages nichés dans les creux, et partout de petits lacs formant miroir au soleil couchant. Quelle différence avec la plaine du Vardar!

Mais aujourd'hui le Père Lenoir est aveugle. Quand il voit ses marsouins épuisés, il n'a plus le cœur d'admirer la nature. « Nous sommes, écrit-il, dans des montagnes qui seraient magnifiques de beauté, si le motif de notre voyage n'enlevait à toute chose son charme. » Puis, parvenu enfin à l'étape de Vladova, « en cette soirée qui devrait être radieuse de bénédictions divines et de joie », l'aumônier, « navré, désemparé, de ce que la messe de Noël avec ses conversions et ses communions n'ait pu avoir lieu », en était réduit, comme au soir du 15 août 1915, à

venir chercher, auprès d'une âme qui pouvait le comprendre, « un peu de réconfort ». Pour calmer ses scrupules et ses angoisses d'apôtre, on lui avait écrit : « Ce qui est rassurant, c'est que le bon Dieu a un bien plus grand désir que nous de sauver les âmes. » Il réplique :

C'est en effet ce qui m'empêche de me décourager tout à fait. Mais Dieu a aussi la volonté mystérieuse de sauver les âmes les unes par les autres, et de ne pas donner les grâces de conversion là où fait défaut l'instrument qui devrait les appliquer. J'ai très grand'peur que cette impiété plus grande de mon régiment, ces difficultés matérielles et morales qui s'opposent à la conversion des âmes ne soient la conséquence de mes péchés. Aussi je vous demande en grâce, à vous et à votre sainte communauté, de m'obtenir du Cœur de Notre-Seigneur la réalisation de votre vœu : l'union parfaite et constante avec Lui.

Le 27 décembre, quand, après avoir encore monté, on découvrit tout à coup le lac d'Ostrovo, ce fut un cri général d'admiration. Des coloniaux, qui avaient voyagé en Haute-Égypte, se rappelèrent à cette vue le coup d'œil du Nil au-dessus du barrage d'Assouan ; les Savoyards évoquèrent le lac du Bourget. Cette masse d'eau, prisonnière d'une énorme dépression volcanique, sans cesse alimentée par la vallée de Kaïlar, est entièrement murée au nord par les premiers contreforts du Kaïmackalan ; si bien que son niveau en s'élevant recouvre implacablement chaque année végétation et constructions. Au nord-est cependant, s'étalait une grève de sable assez large pour que le régiment pût y camper à l'aise.

Le col que l'on devait franchir était à 963 mètres d'altitude, Ostrovo seulement à 540. Comment sortirait-on de ce trou ? Un chemin unique au nord-ouest ;

mais tellement tortueux et brisé qu'après vingt zigzags, il semblait s'évanouir dans le rocher. Était-ce vraiment là qu'il faudrait passer? Encore cette route était-elle affreusement défoncée par d'incessants convois : colonnes d'infanterie, canons et caissons, munitions et ravitaillements s'y succédaient nuit et jour.

Pour le régiment, le coup de collier du 28 décembre fut rude; et même, — s'il n'était irrévérencieux de parler ainsi aux abords de la Vieille-Grèce, — nous dirions qu'il fut homérique. Les roulantes qui se dandinaient cahin-caha, plus déhanchées que jamais du train de derrière, parurent plusieurs fois se cramponner sur le bord de l'abîme, semblant dire : « Si je culbute, que mangeront ces pauvres gars? » Du reste, le 4e n'était pas seul à profiter de la route. Le 34e colonial en voulait sa part, des Serbes aussi, et surtout deux compagnies de sapeurs italiens, belles indolentes que le colonel Thiry dut secouer au milieu de la montée. Sur cette corniche, où nul ne pouvait s'arrêter sans obliger à la pause plusieurs kilomètres de troupes en marche, où la moindre embardée d'un véhicule suffisait à retarder d'une demi-journée les vivres de milliers de combattants, prudence et décision s'imposaient. Aussi ne manquait-on pas de s'y exhorter impétueusement les uns les autres. Les conducteurs juraient en dix langues différentes. Les muletiers grecs, turcs, koutzo-valaques se poignardaient du regard et multipliaient dans un jargon incompréhensible des conseils qu'ils jugeaient indispensables. Dans ce cirque empoussiéré, aux échos sonores, ce fut un beau tapage que nul n'a oublié.

Au sommet du col, désagrément d'un autre genre. Un vent rageur se déchaînait du sud-ouest, menaçant de tout jeter à terre, et cinglait les visages d'un terrible soufflet glacé, abrutissant. Le supplice continua plusieurs heures jusqu'à Banitza.

Le froid était décidément venu; durant cette nuit

du 28 au 29 décembre, il descendit à 5° au-dessous de zéro. Et malheureusement les couvertures, dont les hommes avaient dû se délester pour une marche aussi rude, n'arrivèrent, par suite de l'encombrement, qu'à une heure fort tardive. Mais le Père Lenoir n'avait pas voulu être mieux traité que les autres; négligeant les offres qu'on lui faisait de loger sous un toit, il avait planté sa tente au milieu de ses marsouins.

On était au vendredi : déjà l'aumônier se réjouissait à la pensée de la messe si longuement attendue, qu'il célébrerait le surlendemain à Eksissou, point *terminus* du voyage. D'après le programme fixé, on devait atteindre ce village dans la journée du samedi, après vingt-quatre heures d'arrêt à Banitza. Or, au dernier moment, un contre-ordre supérieur survint qui prolongeait d'un jour le stationnement. Et l'on se mit en route pour la dernière étape le 31 décembre, un dimanche matin.

Ce fut pour le Père Lenoir une nouvelle et très vive souffrance.

CHAPITRE XXV

EKSISSOU

HIVERNAGE SOUS LA TENTE

(Janvier 1917)

En quittant Banitza pour Eksissou, les coloniaux avaient été salués par un avion boche, qui derrière eux, dans le bivouac, avait fait des victimes serbes et anglaises. Désagréable visite due à l'importance stratégique de ce village. Vers Banitza en effet convergeaient nécessairement tous les convois. Un coup d'œil sur la carte suffit à s'en rendre compte.

L'armée de la Macédoine méridionale s'allongeait, de l'est à l'ouest, comme un cimeterre, dont la poignée était à Salonique. Les montagnes du Païkon et du Kaïmackalan formant barrière au nord le rendaient inutilisable autrement que par sa pointe. Recourbé à partir de Banitza, il piquait droit au nord pour fouiller Monastir.

Or, pour communiquer la vie de la garde à l'extrémité, pas d'autre ressource que l'itinéraire suivi par le 4e colonial, avec passage obligatoire par le couloir d'Ostrovo[1]. Qu'une violente pression austro-bulgare contraignît nos troupes à un repli, c'est vers cet étran-

[1] La ligne du chemin de fer elle-même, après un détour au sud pour desservir Véria, remonte par Vodéna et aboutit également à Ostrovo et Banitza.

glement que tout refluerait. Ceux qui avaient, douze mois auparavant, retraité à travers les sinistres défilés de Demir-Kapou ne souhaitaient pas de renouveler une semblable expérience.

De plus, que feraient en ce cas les Grecs d'Athènes? Enhardis devant nos troupes en mauvaise posture, ne les prendraient-ils pas à revers?

La déchéance de Constantin avait bien été proclamée de divers côtés par ses sujets, dans la Crète, à Chio, à Syra, à Lesbos, à Samos, à Lemnos, et même, — il faut bien, aux pays du soleil, un sourire à toute chose! — par la colonie grecque de Marseille, Constantin n'en était pas moins toujours le roi des Hellènes. Il avait eu beau présenter des excuses pour l'attentat du 2 décembre, il possédait toujours en Thessalie des troupes qui constituaient une menace. Des officiers, ostensiblement démobilisés à Athènes, étaient revenus en civil à Larissa, tout prêts, au moment opportun, à prendre la direction des épistrates cachés dans le pays.

La presse ne se dissimulait pas le danger : « Constantin tâche pour un moment de remettre le masque qu'il s'était trop pressé de lever[1]. La menace grecque devient extrêmement grave. La situation de l'armée Sarrail est, depuis la défaite roumaine, le côté le plus sombre de la situation militaire. Que sera-ce si elle doit se défendre aussi par derrière[2]? » Le *Daily Mail* demandait avec inquiétude si Salonique n'allait pas être un nouveau Gallipoli, et l'*Homme enchaîné* réclamait ouvertement le retrait de l'expédition.

Ce sera l'honneur de nos chefs d'avoir tenu bon malgré tout.

Contre la menace grecque, on établit au sud de Banitza des troupes de surveillance, où le 4e colonial

[1] *Le Temps, 13 décembre.*
[2] *Journal de Genève, 7 décembre.*

fut englobé. Un compagnon du Père Lenoir écrivait le 7 janvier : « La division est là, comme un poing menaçant prêt à s'abaisser sur Constantin à la moindre alerte. Nous avons autant de chances de marcher au sud qu'au nord. J'opinerais volontiers pour le sud. Le champ de bataille de Pharsale est toujours là. »

En attendant, on s'installait.

*
* *

Depuis qu'ils avaient atteint les crêtes, au sortir d'Ostrovo, les coloniaux foulaient la région où s'était brisée l'invasion bulgare. Tout portait les traces de la dévastation, et Gornitchevo, le premier village rencontré sur la hauteur, n'était qu'un amas de ruines. Eksissou n'avait guère plus d'apparence... et pour de bonnes raisons. Au mois d'août dernier, lorsque les troupes franco-serbes s'étaient repliées, les habitants leur avaient tiré dans le dos; et trois semaines plus tard, après la reprise du village, nous y avions trouvé nos blessés assassinés : un adjudant avait un couteau dans le cœur, et d'autres malheureux des balles dans la tête s'ajoutant à une blessure pansée. On n'avait pu empêcher les représailles. Triste destinée de ces populations frontières! Ballottées par le va-et-vient des envahisseurs, pillées alternativement par l'un et par l'autre, quand elles cèdent au vainqueur du jour, elles conservent au maître d'hier, qui pourra revenir, assez d'apparente fidélité pour éviter sa vengeance.

Aussi n'y avait-il pas lieu, à Eksissou, d'être trop confiant envers les rares indigènes demeurés au pays.

Volontiers, les sapeurs eussent aménagé pour leur aumônier une des maisons en terre battue restées debout

A défaut de confort, il y aurait trouvé l'avantage fort appréciable d'une cheminée et d'un feu. « Je le lui disais, écrit son ordonnance. Mais il me répondait toujours que les hommes ne seraient pas libres pour venir le voir. » Et il s'installa, comme d'habitude, sous la tente. Des pluies viendront, transformant le camp en un vaste cloaque : peu importe! Avec les compagnies qui chercheront de moins mauvais emplacements au-dessus du village, le Père Lenoir acceptera de se déplacer, mais rien de plus. La neige et la gelée se mettront de la partie : peine perdue! « Vous pensez s'il faisait froid avec la neige! écrit encore Hugon. Le matin, il perçait la glace de son seau pour sa toilette, voilà tout. Ah! quel homme! »

Ce qui accroissait le malaise de l'aumônier, c'est qu'il ne pouvait faire de mouvements pour se réchauffer, véritablement enfermé par les visiteurs, qui, d'après les témoignages unanimes, « se succédaient du matin au soir[1] ». Lui-même avoue qu'il ne lui reste aucune minute dans la journée pour la correspondance. Or telle était la joie qu'il paraissait éprouver dans ces entretiens, que plusieurs se demandaient s'il ne perdait pas alors la conscience du froid. Jamais, assurait-on, avocat ou médecin illustre, en voyant les clients s'écraser dans son antichambre, ne fut aussi rayonnant.

Non pas que tous ses visiteurs s'en retournassent convertis. Le Père Lenoir note au contraire, dans plusieurs lettres de ce temps-là, que l'on traverse une « détestable période au point de vue religieux, et que sur tous souffle un vent d'indifférence et parfois d'impiété ».

Le moral aussi baissait.

Les efforts redoublés de l'Allemagne pour obtenir une paix blanche, les lettres qu'elle échangeait avec l'Amé-

[1] Attestations, en particulier, du colonel Thiry, du lieutenant-colonel Defoort, du commandant Mury, du capitaine Monnier, du lieutenant Bédier, de Joseph Hugon et de Jules Avril.

rique faisaient germer l'espoir d'un prompt achèvement de la guerre. Le 13 janvier, quand on connut à Eksissou la réponse des Alliés indiquant à Wilson leurs conditions, plusieurs se persuadèrent que l'armistice était proche. Et ces illusions contribuaient moins à fortifier les cœurs qu'à les amollir.

L'aumônier n'y voyait qu'un stimulant à se dépenser davantage. Pour remonter le moral, tout lui était bon. Le soir, quand le soleil baissait, combien de ses visiteurs se rappellent avec quel charme, soulevant la portière de sa tente, il leur faisait admirer les couleurs de ce merveilleux paysage! Sur les plans des montagnes étagées à l'infini se dégradaient toutes les nuances, depuis le mauve brumeux des lointains, jusqu'au roux vif, avec toute la gamme des bleus, des verts et des roses. On ne se lassait pas de regarder. Et guidée par lui, bien rarement la pensée s'arrêtait sans remonter jusqu'à Dieu.

Quand les derniers visiteurs étaient partis, vers 9 heures et demie ou 10 heures du soir, le Père Lenoir se mettait à sa correspondance, toujours volumineuse. « Pour avoir moins froid, il se roulait dans sa couverture et s'étendait sur sa couchette[1]. » C'est de la sorte qu'il trouvait le moyen, malgré ses doigts gercés et engourdis, de prolonger encore son rôle de consolateur. .

Au reste, suivant le mot d'une exquise justesse du commandant Mury, « la petite tente du Père Lenoir n'est pas son logement, c'est la chapelle ». On y venait pour prier. Quand le mauvais temps ne permettait pas de mieux faire, on en soulevait largement les panneaux, pour assister à la messe du dehors. Ainsi avait-on procédé le matin du jour de l'an et le 7 janvier.

Mais le 14, quelle joie! On put installer l'autel non

[1] Témoignage de plusieurs, entre autres de son ordonnance et du capitaine Monnier.

loin du lac de Petersko, dans le cirque de rochers qui l'entoure. C'était la première fois, depuis le départ de Marseille, que l'aumônier pouvait solenniser un dimanche. Devant un auditoire imposant, où se trouvaient mêlés aux marsouins des artilleurs, des sapeurs du génie, des cavaliers et deux généraux, il sut avec tact, mais très fermement, rappeler au sujet de la loi dominicale les droits de Dieu et des âmes.

Mes chers amis, je suis heureux d'avoir enfin pu célébrer devant vous cette Messe que nous désirions depuis si longtemps. Voilà deux mois déjà que dos circonstances diverses, toutes indépendantes de notre volonté, nous ont empêchés de nous réunir le dimanche autour d'un autel; j'en étais inquiet pour vous. Car cette assistance à la messe du dimanche n'est pas seulement une obligation rigoureuse et grave, parce que Dieu l'a voulue telle, — quand elle est possible, bien entendu; — mais, de plus, elle est un besoin de notre cœur, et je dirai un besoin de notre esprit, pour l'élever au-dessus des souffrances, des faiblesses, des vulgarités de notre vie quotidienne et entretenir en lui la pensée de Dieu...

Puis, sans effort, l'orateur s'éleva du merveilleux spectacle que l'on avait sous les yeux dans ce « théâtre de la nature », pour exposer, avec autant de force que de poésie, les principales preuves de l'existence de Dieu. Des musiciens avaient joué avant le sermon; par un de ces à-propos délicats qui lui gagnaient toutes les sympathies, le Père en profita pour renforcer son argumentation :

Pensez-vous que le vent de ces montagnes, à force de souffler dans les maisons démolies d'Eksissou, ait pu un jour par hasard assembler entre elles quelques planchettes de bois et quelques cordes et en fabriquer l'instrument qui résonnait tout à l'heure sous les doigts si légers de l'artiste? Il y a fallu l'art et le métier tout à la fois. Eh bien! vos oreilles qui m'écoutent renferment comme des violons microscopiques portant chacun plus de 6000 cordes de longueurs inégales,

pour prévoir toutes les nuances du son. Et l'on voudrait que ce fût là l'œuvre du hasard! Folie ou plaisanterie?

De même que le violon suppose un luthier, de même le mouvement des astres, l'oreille de l'homme et mille autres détails du monde supposent un Être intelligent qui les a faits, — Être supérieur à l'homme, puisqu'il a fait l'homme comme le reste, — et cet Être, nous l'appelons Dieu.

Pensons à Lui, en vivant jour et nuit au milieu de ses œuvres...

Il y eut à cette messe quatre cents communions. « J'aurais voulu davantage, écrit-il à ses parents; mais il faut plus remercier que se plaindre. » Revenant quelque temps après sur cette solennité, il ajoutait : « Ce fut splendide. Un escadron voisin profita, un peu surpris, de cette communion en viatique. Des officiers me dirent : « Mais nous ne sommes pas au danger ici! » Le lendemain même, subitement, l'escadron recevait l'ordre de s'éloigner pour aller au danger. Et ce fut sans doute la dernière occasion, — et la première pour beaucoup, — de recevoir le viatique avant de mourir[1]. »

*
* *

A voir l'aumônier témoigner un tel entrain pour l'organisation des cérémonies religieuses et faire constamment si bon visage à ceux qui abusaient de son temps, on pouvait croire qu'il n'avait à cela nulle difficulté. Jugement naïf, en tout cas sommaire. Ceux qui, ayant le goût des travaux de l'esprit et des méditations solitaires, ont à « recevoir » continuellement, sans avoir le droit, de par leurs fonctions, de manifester qu'on les lasse, savent fort bien que l'affabilité inaltérable ne s'obtient pas sans une sévère discipline. Et si l'accueil souriant est facile pour huit ou dix visiteurs,

[1] Au Père G. G., *6 février.*

Dernière feuille d'examen particulier du Père Lenoir. (Voir pp. 435, 436, 472.

il est à craindre que le onzième n'en porte la peine. Or, est-ce sa faute à ce cher onzième, qui a besoin d'un conseil ou d'une semonce, s'il n'a pu venir plus tôt? Aussi comme on voudrait être pour lui — et même pour le douzième et ceux qui viendront après, — inlassablement bon! Et peut-être, en lisant les pages qui précèdent, certains ont-ils envié l'immuable sérénité du Père Lenoir... Qu'ils se rassurent! Le Père Lenoir avait intérieurement les mêmes impatiences. Un document précieux, daté du 15 janvier, en témoigne.

Nous avons déjà dit l'importance que le religieux, fidèle aux méthodes de saint Ignace, attachait à l'examen particulier. Observateur impeccable de ses règles, même au milieu des marches accablantes de Macédoine, il faisait cet examen deux fois par jour; et, suivant la recommandation de son bienheureux Père, il en notait soigneusement le résultat. Parmi les exclamations de stupeur que nous ont, à maintes reprises, arrachées les secrets de sa vie intérieure, il y en eut une particulièrement admirative, — pourquoi le taire? — le jour où nous avons retrouvé sa feuille d'examen particulier, exactement marquée *sans une lacune* jusqu'à la veille de sa mort, le soir du 8 mai inclus.[1]

Or sur quoi portait cet examen? Le document du 15 janvier nous l'apprend :

ÉLECTION, 15 *janvier* 1917.

But : Acquérir la douceur de Notre-Seigneur et sa bonté patiente (Sainte Enfance, Apostolat, Passion, Eucharistie).

Par sa bonté, Il gagnait les âmes; par mes impatiences, je les rebute.

[1] Après un long regard sur ce bordereau spirituel et songeant à la somme d'énergie qu'il avait exigée pour être tenu à jour dans un tel bouleversement de vie, quelqu'un nous disait : « C'est plus éloquent que tous les sermons du monde. » — Au point de vue *méthode*, confronter le document qui suit avec celui de l'Appendice A.

Près de la plupart, mon principal moyen d'apostolat est de leur faire connaître et aimer Notre-Seigneur en moi.

Pratique : Chercher, avec l'aide de Notre-Seigneur et à son exemple, à corriger mes impatiences, surtout :

1) ...
2) *Envers ceux qui abusent de mon temps.*
3) *Dans la préparation de nos cérémonies.*

Devise : « Jésus, doux et humble de cœur, rendez mon cœur semblable au vôtre ! »

Sanction[1] *:...*

Ainsi donc, au lendemain de cette solennité du 14 janvier, pour laquelle il n'avait épargné aucun soin, à cette époque où l'on n'entendait qu'un concert de louanges pour l'affabilité qu'il prodiguait à ses visiteurs, seul en face de Dieu, en établissant sa revue de conscience pour le mois passé, aucun défaut ne lui semblait plus urgent à surveiller que celui-ci : ses impatiences au sujet des cérémonies ou vis-à-vis des indiscrets.

*
* *

Vers la fin du séjour à Eksissou, la petite tente fut témoin d'une scène qui mit des larmes aux yeux du Père Lenoir. Le 21 janvier, parut un ordre qui rappe-

[1] Cette *Élection* nous a permis un recoupement. Jusqu'alors, le Père Lenoir faisait son examen particulier sur l'esprit de prière et l'union à Notre-Seigneur, chose qu'il est difficile d'apppécier mathématiquement ; et, de fait, sur la feuille le résultat est indiqué par des lettres, signifiant *bien*, *assez bien* ou *médiocre*. Mais, à partir du 15 janvier, l'examen est marqué en chiffres ; c'est que les actes d'impatience, même intérieurs, peuvent plus facilement se compter. *Voir feuille ci-contre.*

lait en France tous les jeunes soldats de moins de vingt ans, trop faibles, disait-on, pour supporter les fatigues d'Orient.

J'en ai eu le cœur déchiré, pour l'attachement que je leur portais, pour le bien du régiment, dont ils formaient le meilleur contingent, et surtout pour le bien de leurs âmes, qui en souffriront peut-être...

Plusieurs en pleuraient et moi-même j'en avais les larmes aux yeux. Quelques-uns, convertis tout récents, sont venus sous ma tente la veille du départ recevoir leur Viatique : spontanément, se levant devant la sainte Hostie, ils ont juré fidélité à Notre-Seigneur et à leur devoir de soldat. Or certains d'entre eux, il y a six mois, étaient encore des apaches, et, depuis quelques semaines où je pouvais les voir très fréquemment, ils faisaient l'examen particulier (avec feuilles à l'usage de nos Pères, sanctions, etc.), l'un sur les gros mots, un autre sur le dévouement aux camarades, un autre sur l'apostolat, un autre sur la présence de Dieu, qu'il avait presque continuelle, un autre sur l'intimité avec Notre-Seigneur...[1].

Rien n'est plus touchant que les lettres écrites dans la suite au Père Lenoir par ces jeunes, arrachés à son affection. Ils se disent « navrés d'avoir quitté le 4e », d'autant que plusieurs ont été versés aux tirailleurs sénégalais, dont la compagnie n'a tout de même pas autant de charmes que celle des marsouins. L'un raconte que « malgré qu'il soit loin du régiment, il n'est pas éloigné de Notre-Seigneur ». Un autre, qui s'excuse de n'avoir, en deux mois, écrit que trois lettres, atteste qu'il n'a pas manqué une fois à la messe du dimanche. Plusieurs notent le nombre de leurs communions, leurs efforts pour y conduire des camarades et, par des signes conventionnels, tiennent le Père au cou-

[1] Raconté dans un grand nombre de lettres, notamment à ses parents, *21 janvier*, au Carmel de X***, *28 janvier*, au R. P. de Boynes, *5 février*.

rant de leurs progrès : celui-ci dit « qu'il ne prononce plus de paroles trop mal accentuées », celui-là comment il « partage ses souffrances avec Dieu ». De l'un d'eux, qui fait « une estage de mitralleuse » à Cavaillon, nous n'avons pas retrouvé moins de cinq lettres entre le 25 février et le 27 mars.

« Chèr pére, écrit-il, je vous dirais que j'ait gardé un bons souvenir de vous, que quant jie pence lès larme me vienne au yœux...

« Se matin dimenche, je suis étais avec mont camarade S. à l'éclisse saint Jaque faire la saintte comunion la ou Monsieur le curé nous a resus comme sès enfant, ou j'irais sant fautte dimanche prochain resevoir Nottre Ségneur Jésus ou il matens avéc lès brad ou vert, ous je ferais à maime tans une prière pour moi que le Bont Dieu me garde toujour fidèle et surtous qu'il me laisse pa retombé dens le mauvès chemin... »

Et par deux fois les lettres du jeune marsouin se terminaient ainsi : « Bien le bonjour à mont chèr colonel. »

CHAPITRE XXVI

KAÏLAR

UN MOIS DANS UNE ÉGLISE GRECQUE, PARMI LES TURCS

(Février 1917)

Le Père Lenoir avait écrit le 10 janvier : « De plus en plus nos regards se tournent vers le sud. » Seize jours plus tard, le 4e colonial se mettait en route pour Kaïlar.

Depuis la veille, à Paris, la Chambre, en comité secret, discutait sur les affaires grecques (25 janvier). Tenir Constantin en respect, sans briser avec lui; urger l'exécution de ses promesses plus par menace que par violence; l'intimider plutôt que l'irriter; bref, paraître fort plutôt que frapper fort : telle fut, pour ceux qui n'assistèrent au huis-clos qu'à travers la porte, la politique exposée par M. Briand et qui lui valut un vote de confiance.

Tout porte à croire que telle fut aussi la ligne de conduite officiellement fixée aux coloniaux pour l'expédition qui s'amorce. Bien à contre-cœur, ils vont se comporter comme s'ils avaient cette consigne.

D'Eksissou à Kaïlar, l'étape fut d'abord pittoresque. Il neigeait à gros flocons. Mais, vers midi, un rayon de soleil transforma la route en une rivière de boue glacée. A la vue du cantonnement nouveau, enseveli sous un tapis blanc et entouré d'un cirque de névés, il y eut un frisson... Faudrait-il encore camper sous la tente? Par bonheur, le village était important; et,

composé de Turcs, il fut de bonne composition devant les baïonnettes. Sauf quelques compagnies pour lesquelles on dut réquisitionner des mosquées, les trois mille hommes trouvèrent à se loger chez l'habitant.

Le Père Lenoir savait déjà qu'au milieu de cette population musulmane, une petite colonie grecque s'était implantée depuis la guerre de 1912. Elle comptait entre autres un sous-préfet vénizéliste, jeune et actif. On apprit bien vite que cette colonie n'avait plus de pope à demeure. A la suite de plusieurs tractations compromettantes, le desservant avait cru prudent de prendre la brousse; il faisait le coup de feu dans la montagne avec les comitadjis. Son église était libre. Autant pour la soustraire à la réquisition que pour assurer les offices du régiment, l'aumônier s'y installa. En cette vigile de saint Jean Chrysostome, il crut reconnaître là une intention bienveillante du « Docteur eucharistique, un de ses saints de prédilection[1] ». Au surplus, l'illustre patriarche de Constantinople ne serait-il pas heureux de voir l'antique vérité reprendre ainsi ses droits sur le schisme?

Personne ne trouva la chose étrange. Les anciens du régiment se rappelaient avec délices les réunions quotidiennes qui, dans les cantonnements de France, étaient « le meilleur moment » de la journée; ils souffraient d'en être privés depuis deux mois.

Le Père Lenoir n'ignorait pas qu'en temps ordinaire, un prêtre catholique ne doit point célébrer la messe dans une église schismatique, soit à cause de l'inconvenance de cette promiscuité de cultes, soit en raison du scandale qui, dans les localités de religion mixte, en résulterait pour les fidèles. Mais il se rappelait aussi que, là où ce danger de scandale n'existait pas, et du consentement de nos frères séparés qui

[1] Au Carmel de X***, *28 janvier.*

peuvent être édifiés par le spectacle de nos cérémonies, Rome avait une fois ou l'autre adouci sa discipline; elle prescrivait seulement en ce cas d'éviter l'usage en commun de l'autel et des objets qui servent de près au sacrifice de la messe, tels que pierre sacrée, nappes et linges[1]...

Pour éviter, d'ailleurs, que la moindre confusion doctrinale pût s'établir dans l'esprit de ses soldats, le Père ouvrit tout de suite une série d'instructions sur l'Église grecque. Dès le 27 janvier, simplement en donnant à saint Jean Chrysostome, au soir de sa fête, le titre : de « Docteur *grec* de l'Église *catholique* », il commençait à débrouiller l'écheveau. Les jours suivants, il étudia les points où l'Église de Constantinople avait rompu avec la tradition apostolique, insista sur la révolte contre l'autorité du pape, successeur de saint Pierre, dit un mot de la Trinité et de la procession du Saint-Esprit, parla longuement du purgatoire et des indulgences. Puis il intéressa vivement ses auditeurs en leur expliquant l'origine des différences liturgiques dont ils avaient le témoignage sous les yeux (absence de tabernacle, communion sous les deux espèces, baptême par immersion, etc.), ayant soin de noter que ces différences n'ont aucune importance doctrinale, puisqu'elles se retrouvent en partie chez les Grecs catholiques. Il y eut même, après deux causeries sur le Mahométisme et les croisades, un sermon sur le « salut des non-catholiques », où le Père, répondant aux questions qu'on lui posait souvent, rappela les moyens qui sont à la disposition des schismatiques et des musulmans pour parvenir au ciel. Enfin la fête de saint Cyrille d'Alexandrie, encore un saint patriarche *grec-catholique*, lui fournissait l'occasion, le 9 février,

[1] Voir entre autres le décret du Saint Office du *12 avril 1704* (Collectanea S.-C. de P.-F., édition 1907, n° 265)

de donner à ces enseignements une magnifique clôture.

Le suppléant du pope disparu, qui venait faire le service dominical, se montra enchanté de la combinaison. Dans un village plein de soldats, il avait, pour le mobilier de son église, trouvé à bon compte le plus fidèle et le plus respectueux des gardiens. Aussi accepta-t-il volontiers, en compensation, de laisser chaque dimanche l'église disponible à partir de 9 heures. Il voulut même, le 28 janvier, assister à la messe militaire. « Il était là, raconte un témoin, derrière l'iconostase, coiffé de son cylindre à plateau, et n'a cessé pendant tout l'office de rouler des yeux exorbités de surprise. La musique, l'assistance des soldats, l'allocution, les communions l'ont laissé dans la stupéfaction... L'aumônier avait dressé son petit autel à lui *devant l'autel grec* et, contrairement aux habitudes, a laissé grande ouverte la porte de l'iconostase. C'était très pittoresque cette messe latine, au milieu des icones et de la verroterie orthodoxes. »

Rendant compte de la scène à l'un de ses supérieurs, le Père Lenoir disait de son côté : « Quand le pope a vu et entendu notre messe en musique, il a déclaré la religion catholique *supérieure* et a renoncé à toute concurrence. Je n'ai pas trop de remords, car la population grecque est insignifiante, le village étant presque en entier musulman[1]. »

Dès lors, l'aumônier aimera « installer son culte triomphant dans ces églises froides, où toujours durant les cérémonies l'iconostase séparait le célébrant des fidèles et où ne retentissaient que des chœurs tristes et maigres. Aussi les Grecs venaient-ils en foule assister à nos messes du dimanche qui les émerveillaient[2]. »

[1] Au R. Père de Boynes, *5 février.*
[2] Capitaine Monnier.

Ajoutons que le pope de Kaïlar, ainsi que le rapportent plusieurs témoins, fut émerveillé bien davantage par la vie austère du religieux. En une saison de neige où « l'on se serait cru en Laponie plutôt qu'au seuil de l'Orient », préférer pour la nuit, à la bonne couchette d'une maison chauffée, une simple natte jetée, dans une église sans feu, sur la dalle froide de l'iconoclave[1], voilà qui était singulièrement plus stupéfiant que la messe en musique !

Sur l'existence du Père à Kaïlar, avec l'admiration du pope, aucun témoignage ne vaut celui de son ordonnance.

Eh bien si je vous disais que pendant un mois que nous y avons resté, voilà sa nourriture. Le matin comme la popote était à deux kilomètres (on l'avait installée dans l'ancien tribunal) et que lui il était toute la journée à l'église et qu'il y logeait, il s'absentait seulement de 11 heures à 12h30 minutes le temps juste du déjeuner. Son café j'allais le chercher à la roulante la plus près. Et tous les deux ou trois soirs je lui portais une boîte de singe quelques figues quelques noix ou un morceau de fromage une demi-boule de pain et un demi-litre de vin et en voilà pour trois jours il ne voulait plus rien. Un jour je lui portai un petit dîner que le chef de popote avait fait préparer pour lui. Mais il m'a attrapé en me disant qu'il ne voulait pas ça et de n'écouter que lui pour ça. Eh bien là pendant un mois il a fait beaucoup de bien. Tous les soirs au salut il y avait beaucoup de monde... et même il a fait un baptême un dimanche soir d'un sous-officier (le 4 février). Je pus y assister et c'était très touchant.

Somme toute, comme le Père l'écrivait à ses parents, c'est « la même vie que dans nos cantonnements de

[1] Attestation de plusieurs, entre autres de Joseph Hugon et de Jules Avril (rapport, p. 5).

France ». Ici comme là-bas, ses *clients* le tiennent souvent « occupé jusqu'à une heure très avancée de la nuit[1] ».

*
* *

Pour les troupiers, la vie à Kaïlar fut plus douce. Sauf pour les hommes du ravitaillement qui, pendant les deux premières semaines, durent chaque jour, à dos de mulet, aller chercher les vivres à vingt-cinq kilomètres, ce fut « le bon temps ». Le village, qui manquait évidemment de tous ces mille riens dont un civilisé en campagne ne peut se passer, — tels que bougies, piles électriques, cigares et camemberts, — était, par contre, fort bien pourvu en bétail, volailles et légumes frais; les œufs surtout, minuscules mais abondants, étaient un régal. De plus, alors que toutes les lettres de France se plaignaient de la crise de combustible, et qu'il n'était pas rare à Paris d'avoir dans les appartements une température au-dessous de zéro, on pouvait, à Kaïlar, faire de copieuses flambées de bois.

Les habitants étaient aimables. A la fin d'un repas offert par les autorités turques aux autorités militaires, le kâïmmakam, après les plats de mouton traditionnels, déclara que « ses administrés étaient très satisfaits des coloniaux, et que, si la guerre durait encore, il souhaitait que ce fût le 4e qui restât à Kaïlar, enfin qu'il parlait de la sorte non par diplomatie, mais parce que c'était le langage de son cœur... »

Nos marsouins faisaient également le même souhait Le Père Lenoir, dans ses lettres de février, ne cesse de répéter : « Pour le moment, nous sommes les embusqués des Balkans. » Et il rappelle volontiers le mot

[1] Cet aveu revient dans plusieurs lettres de cette époque, v. g. *31 janvier* et *17 février*.

d'un de ses illustres amis : « Décidément, le bon Dieu nous a envoyés ici pour sauver notre peau. » Mais, pour lui, il avait d'autres aspirations, qui nous sont révélées dans ce mot écrit à un aumônier du front français : « Bon et fructueux carême. Vous missionnez sans doute sous les obus, et *je vous envie*[1]... »

*
* *

Cette envie avait des raisons profondes qu'il nous faut pénétrer.

A considérer d'un peu loin l'apostolat du Père Lenoir, on pourrait s'imaginer que tout lui réussissait et que sa sainteté avait assez de prestige pour dompter d'un coup les volontés mutines. Le 4e colonial... un paradis terrestre! Ses marsouins... de petits anges! L'histoire de Fred[2], dans lequel il avait voulu synthétiser beaucoup de ses mocos, ne donne pourtant pas cette impression. Mais enfin la légende est simpliste, et le Père Lenoir a sa légende.

Au reste, il est bien sûr que, dans sa volumineuse correspondance, l'aumônier met surtout en relief les beaux côtés de ses enfants. On avait tant calomnié les coloniaux! En littérature, Marsouin = Marsouille[3], ce qui manque vraiment d'élégance. Tout cela est, à ses yeux, une diffamation du temps de paix, imaginée par les jaloux de « la Métropole » et contre laquelle lui, le Père des marsouins, lui qui les connaît à fond, a le devoir de protester. Quand on a des amis borgnes, il n'est pas interdit de les peindre de profil.

Alors, au récit des transfigurations opérées par la grâce en quelques jeunes cœurs d'apaches, la légende

[1] Au Père G. G., *19 février*.
[2] Dans les *Deux Marsouins de 1915*.
[3] C'est le titre même d'un volume sur la Coloniale : *La Marsouille*.

a tout amplifié. Et cela risque d'amener par réaction, sur son héros, ce jugement sommaire : « Optimiste un peu myope, qui n'avait pas bien ajusté son lorgnon. »

Ce serait juger trop vite. Si l'optimiste est le naïf dont l'épaisse nature ne perçoit même pas l'envers des hommes et des choses, assurément le Père Lenoir n'est pas un optimiste. Ceux qui évitaient d'assister à ses sermons, par crainte d'en comprendre trop bien les allusions, savaient qu'il voyait clair... Optimiste, il l'est en ce sens que par tempérament, et davantage encore par dressage de la volonté, son attention est plutôt fixée sur les beaux côtés de la nature humaine et sur les événements heureux, afin d'y trouver des motifs d'espoir et un encouragement pour mieux faire.

Mais cela ne l'empêche pas d'avoir l'œil très ouvert sur les déficits. Mieux que personne, il connaît les misères qui guettent de jeunes hommes déracinés de leur milieu familial, souvent désœuvrés, en tout cas jamais saisis par des occupations *de métier*, les seules qui captent, en plus des muscles, la pensée et le cœur. Dans ces cantonnements, où fatalement les énergies se relâchent, il lui en coûte affreusement de voir des outrages à la morale et Dieu offensé.

Pour ce motif surtout il éprouve ce que l'on a si bien appelé la « nostalgie du front ».

Est-ce à cause de la vie relativement facile à Kaïlar, et comme revanche aux privations d'Eksissou? Il semble que l'aumônier dut, à cette époque, entreprendre plus que jamais la lutte. Puisque les murs de l'iconoclave, tout comme les panneaux de la petite tente, sont muets sur les assauts qu'ils entendirent, les sermons restent les seuls documents qui nous permettent d'assister à cette lutte. Feuilletons-les un instant.

On était depuis seize jours à Kaïlar, quand l'évangile de la Sexagésime (11 février) fournit au Père l'occasion de commenter la parabole du Semeur.

Il est un fait, commença-t-il, qui attriste les bons, qui étonne et scandalise les autres.

Tant d'hommes étaient, il y a deux ans, assidus à l'église, qui n'y viennent plus, qui aujourd'hui parlent contre la religion et disent des choses qu'on n'entendait pas au 4e autrefois, ou qui viennent encore aux offices et dont la vie ne change pas.

Ils font dire : Est-ce là toute la religion? La parole de Dieu n'a-t-elle pas plus de puissance? A quoi bon la suivre? On n'en est pas meilleur...

La réponse se trouve dans l'évangile d'aujourd'hui : il explique la conduite de ceux-là, — il nous dicte la nôtre.

Puis, après avoir lu la parabole et les enseignements qu'en tira le Christ pour ses apôtres, l'aumônier continuait :

Que pouvons-nous ajouter à cette explication donnée par Notre-Seigneur, sinon une application à nous-mêmes, à notre condition présente?

La semence sur le *bord du chemin*... Quelques-uns étaient venus en passant, en curieux. Le cœur n'y était pas. Ou même le cœur était mauvais; ils espéraient sottement trouver quelque avantage et se faire bien voir... Quand ils ont compris que la religion n'avait rien à faire avec l'avancement, les « emplois » ou les permissions, qu'elle s'occupait uniquement des intérêts de l'âme, des devoirs de chacun bien plus que de ses droits, ils sont partis. Ils ne pouvaient pas comprendre la parole de Dieu; leur cœur n'était pas loyal ni leur volonté bonne. Prions pour eux.

Le bon grain sur un *terrain pierreux*... Le danger avait fait réfléchir; la réflexion avait ramené au devoir. Il y eut joie, enthousiasme, ferveur de néophyte. Mais ignorance : les racines de la foi étaient trop peu profondes, d'où inconstance devant « les épreuves », c'est-à-dire la longueur des souffrances; devant « les persécutions », c'est-à-dire les railleries des camarades. Ils n'avaient pas compris les raisons de la douleur, ni que la condition de cette terre est la lutte. — Preuve qu'il faut savoir pourquoi l'on croit ; preuve qu'il

faut vous instruire, non en lisant des livres mauvais ou en écoutant des sophistes, mais en lisant des livres bons et en consultant des amis sérieux.

Le bon grain *dans les épines*... Ceux-là savent. Ce sont des chrétiens convaincus, dont la foi a des racines profondes. Mais les passions sont venues, des occasions de vie facile. Et le cœur est repris, à distance, par ce qu'il avait laissé. Plus on va, plus les liens se resserrent, plus les situations se compliquent : on ne peut plus en sortir... Vient le moment où le bon grain, déjà grandi, est étouffé. — Si quelques-uns ici sont de ceux-là, je les supplie de se dégager quand il est temps encore, de couper les épines, de les arracher plutôt, même s'il fallait bouleverser le sol, pour rendre vie à la graine. L'approche du Carême les y invite...

Simple canevas, mais combien suggestif! Mieux que les périodes les plus cadencées, ces phrases brèves, tout imprégnées de réalités humaines, nous renseignent sur ce qui donnait à l'éloquence du Père tant de mordant sur les âmes. Et n'y trouve-t-on pas la vérification de ce que nous disait un jour le général Berdoulat : « L'abbé Lenoir parlait avec l'autorité d'un officier supérieur faisant un rapport » ?

Il se décida même parfois à hausser ce ton. Les railleries contre ceux qui pratiquaient ouvertement leurs devoirs religieux avaient pris, une fois ou l'autre, l'allure de véritables brimades. Sachant que, sur ce point, il aurait pour lui non seulement les règlements qui assurent le droit des consciences, mais aussi l'approbation de tous les gens de cœur, l'aumônier se fit résolument en public, contre la minorité tapageuse des petits esprits, le protecteur de la liberté.

Déjà le 2 février, pour la Purification de la Sainte Vierge, au cours d'un salut solennel qui, en plus des habitués, avait attiré beaucoup de monde, il dénonçait ces vexations. En ce jour, le vieillard Siméon avait

prophétisé de Jésus qu'il serait « un signe de contradiction ».

Vous de même, ajoutait-il, si vous voulez être chrétiens, vous serez des signes de contradiction... Mais prenez courage... Dieu aura le dernier mot, le triomphe, — vous avec Lui.

Discrète allusion en passant, que tous ne voulurent pas comprendre... Quelques jours après, l'aumônier entend raconter qu'un sergent a cru se montrer spirituel en raillant publiquement quelqu'un qui venait de communier. A ce récit, le défenseur des faibles tressaille; et le soir même, au salut, il stigmatise le fait. « Ce fut magistral, » nous disait un témoin. Et un autre ajoutait : « Oh ! qu'il était colère ! » Quand on nous raconta la scène, nous n'espérions pas avoir la chance de trouver dans les papiers du Père la mercuriale de ce soir-là. Nous l'avons découverte entièrement rédigée.

Contrairement à ses habitudes, peu de ratures. Jamais l'écriture n'a été plus courante; l'iridium du stylo n'a fait qu'effleurer le papier de sa fine pointe; le quart des mots est à deviner. D'abord en tête, à droite, soulignée fortement d'une barre, l'idée maîtresse à faire pénétrer : *Défense*... Oui, c'est bien un avocat qui se lèvera ce soir; l'aumônier avait raison, dans ses lettres, de parler de ses *clients*. Mais il ne s'agit pas d'eux uniquement, pas seulement de leurs droits individuels. Non; leur cause, que le bon défenseur n'oublie pas, certes, est liée à une cause beaucoup plus haute... Et le Père Lenoir écrit : *Défense des droits de Dieu*. Puis il fonce :

Un fait : un sergent a dit : « Messieurs, je vous annonce qu'aujourd'hui X*** a communié... » [illegible].

X*** s'est tu; il a eu grand tort. Il y a des cas où il vaut

mieux se taire. Il y en a d'autres où il *faut* parler, non pas discuter, mais dire un mot qui impose le respect.

Si la religion est morte ou mourante dans certains pays, c'est à cause des faibles, des catholiques. Partout on attaque la religion, on l'attaquera toujours. Notre-Seigneur l'a dit : ses disciples seront toujours haïs et moqués à cause de lui. Mais a-t-il dit de se cacher? Il a dit de défendre ses droits, d'être ses *témoins*, s'il le faut jusqu'au sang. Un témoin doit parler quand c'est nécessaire.

Quand on attaque la religion du Christ, où sont ses témoins? Les uns se cachent, rougissent; ce sont des lâches. Les autres croient sage de se taire; pas d'histoires... Je suis mon chemin... J'ai ma religion pour moi.

1° Non, pas pour vous, votre religion, *pour Dieu!* Ce qui est attaqué, ce n'est pas votre religion à vous, c'est la religion de Jésus-Christ. Si vous aimez Jésus-Christ, vous devez vous lever pour le défendre. Si on insultait votre mère, vous vous tairiez? Non... Eh bien! on insulte votre Dieu, celui qui vous aime plus que votre mère, à qui vous devez plus encore qu'à votre mère.

2° D'autant plus que *d'autres* sont présents. Il y a des adversaires impossibles à convertir, oui. Mais certainement sur le nombre se trouvent quelques timides qui voudraient pratiquer, qui n'osent pas, parce que les plaisanteries seraient pour eux. Si vous les faisiez taire, ils viendraient, ils observeraient la loi divine et ils seraient sauvés.

Quelqu'un qui a eu plusieurs fois l'occasion d'entendre le Père Lenoir antérieurement à la guerre nous disait : « Je le retrouve là, mieux que dans ses discours les plus peignés. » On prétend que Foch, professeur à l'École de guerre, parlait à coups de sabre. Si l'on veut bien se donner la peine de lire à haute voix la page qui précède, on aura sans doute la même impression.

L'aumônier tenait cette libération des âmes pour si importante, que le dimanche de Quinquagésime, à la

messe solennelle et dans une église bondée, il y revenait encore, en constatant d'ailleurs avec joie que la leçon précédente avait porté.

Je sais que, ces derniers temps, plusieurs d'entre vous ont eu le courage de se dresser devant les beaux parleurs qui raillaient, et de leur imposer silence. Je tiens à les féliciter en public; car s'ils n'ont pas sans doute convaincu les esprits faux ou ignorants qui les attaquaient, ils ont fait beaucoup mieux : ils ont délivré des camarades, en apparence indifférents, mais que ces railleries tenaient en servitude : *ils ont libéré les consciences.*

Mes chers amis, je vous ai souvent répété qu'il fallait défendre votre foi chrétienne par *fierté;* car si d'autres se glorifient de leurs turpitudes, il serait honteux que vous, vous rougissiez de ce qui fait votre grandeur...

Je vous ai dit aussi qu'il fallait défendre votre foi par *amour de Jésus-Christ...*

Mais aujourd'hui je vous dis : vous devez défendre votre foi par *charité pour vos camarades.* Soyez certains que dans votre section, dans votre escouade, il y a des timides qui voudraient pratiquer la religion ou la connaître. Pour retenir ces timides loin de l'église, loin de la lumière, il suffit d'un homme, d'une mauvaise tête ou d'un mauvais cœur, qui crie fort ou qui sourit vilainement. Mais pour libérer les consciences opprimées, *il suffirait d'un homme* aussi, d'un homme qui ait un peu d'esprit et un peu de cœur et fasse taire ces honteux propos.

Que chacun de vous dans son entourage soit cet homme-là.

Je ne vous demande pas de discuter; je vous demande au contraire de faire taire les discussions par l'énergie d'une attitude ou d'une réplique.

Et si jamais la raillerie vient d'un gradé, n'oubliez pas que, moins que personne, un gradé peut porter atteinte à la liberté de conscience; qu'en attaquant les pratiques religieuses d'un de ses hommes, il se met en faute grave au point de vue militaire, et donc n'hésitez pas à protester et à réclamer. Alors les railleries cesseront, alors vous verrez autour de vous un, deux, dix hommes se lever et venir avec vous là où depuis

si longtemps ils désiraient aller sans l'oser, à l'église, à Notre-Seigneur Jésus-Christ. Je le répète, *vous aurez libéré les consciences.*

Il y faudra de votre part plus de courage que pour attaquer une tranchée à la grenade. Mais cette force nécessaire, vous la trouverez ici en mettant Jésus lui-même dans votre cœur...

C'est également dans ce but d'assurer la liberté des intelligences et des cœurs que le Père Lenoir donnait à cette époque un nouveau développement à sa bibliothèque roulante; d'autant plus, écrivait-il au Père Courbe le mercredi des Cendres, qu' « aujourd'hui même s'organise ici une entreprise analogue (mais avec d'autres moyens !) qui va nous inonder de pornographie et d'anticléricalisme !... Vous m'aiderez à lutter et à triompher ».

Et quelque temps après, en remerciant le même correspondant de son zèle à lui envoyer des livres, il contait l'histoire d'un « enfant rêveur de la classe 16 » qui venait de sombrer sur la *Vie de Jésus,* de Renan. « Je n'avais pu l'empêcher de la lire, — ici, aux avant-postes du nouveau front grec, — et, quand il a rendu le livre au mauvais camarade, il a dit en souriant : « Maintenant, l'aumônier n'est pas près de me revoir ! »

*
* *

Le dernier dimanche passé à Kaïlar, — 1er du Carême, — fut marqué pour les coloniaux par un événement qui sortait de la banalité courante. L'évêque schismatique de Florina était de passage, venu, paraît-il, pour régler les affaires du pope vagabond. Son office très solennel devait durer de neuf heures à midi. Fort gracieusement, il l'avança, de manière que tout fût terminé pour neuf heures et demie. Puis, curieux

de constater par lui-même ce qu'il entendait dire de l'aumônier des marsouins, il demeura pendant la messe militaire sur son trône épiscopal, si bien qu'on eut tout le loisir de le contempler. D'une corpulence confortable, que faisait ressortir la sveltesse du Père Lenoir, il étonna bien un peu par son abondante chevelure formant chignon sous sa mitre en cylindre; mais tous admirèrent sa magnifique barbe noire prolongeant un visage très frais, sa propreté, sa distinction parfaite et le vif intérêt qu'il prenait à nos cérémonies. Le chant liturgique de l'*Attende,* le *Panis angelicus* de Saint-Saëns et aussi, — car il comprenait le français, — le *Souvenez-vous* de Massenet, le *Notre Père* de Brun, un *Hymne à l'Eucharistie* de Gounod, le *Notre-Dame de France* du Père Gondard, tout ce programme lui fit un plaisir qu'il n'essaya pas de dissimuler.

Il eut une attention spéciale pour le sermon. L'aumônier, ayant décidé de reprendre pendant le Carême un exposé synthétique du *Credo,* devait en ce premier dimanche parler de Dieu. Son instruction, que nous avons sous les yeux, prévoyait un rappel du mystère de la Sainte Trinité et par conséquent l'enseignement catholique que « le Saint-Esprit procède à la fois du Père et du Fils, comme l'amour mutuel procède de la volonté de deux personnes ». C'était la doctrine traditionnelle; et seul, l'âpre désir de contrecarrer Rome l'avait fait rejeter par Photius, dans l'espoir que, sur une question aussi mystérieuse, la subtilité byzantine pourrait épiloguer à l'infini. La présence inopinée de son visiteur fit-elle supprimer au Père Lenoir le passage en question? Droit et loyal comme il l'était, il se le fût reproché comme une reculade. Mais son tact, — qu'il avait exquis, — le tira sans peine d'une situation qu'il n'avait point fait naître, et l'évêque fut « émerveillé ».

Ce même jour avait été attristé par le départ du gé-

néral Tétard, nommé au commandement de la 17e division coloniale. « Nous perdons notre brigadier, écrivait le Père à ses parents. C'est un chef et un ami à qui je dois beaucoup. J'en suis navré. » Respectueux, par devoir, de toute autorité, l'aumônier donnait volontiers son affection aux chefs en qui il avait su discerner un noble esprit et un grand cœur.

CHAPITRE XXVII

VERS LA VIEILLE GRÈCE

A LA RECHERCHE DES COMITADJIS ROYALISTES

(1er — 18 Mars 1917)

Tant d'efforts apostoliques ne pouvaient rester sans fruits. Sur le point de quitter Kaïlar, le Père Lenoir écrivait : « Malgré l'absence de grenades et de marmites, l'action de la grâce est intense dans beaucoup d'âmes. On dirait sa hâte coutumière avant les jours de moisson[1]. »

Les coloniaux commençaient à se déshabituer de la perspective d'une expédition dans le sud, quand l'annonce du massacre de douze Sénégalais et d'un adjudant, coupés en morceaux, racontait-on, par les Grecs, précipita le mouvement. Il fut décidé que le 3e bataillon seul resterait à Kaïlar.

L'aumônier eut alors l'impression que l'on allait à de chaudes affaires. Ne voulant pas partir sans être en règle avec ses correspondants, il entreprit, le soir du 27 février, de liquider son courrier ; et la séance d'écriture se prolongea jusqu'à 5 heures du matin. Quand il se présenta au boute-selle, frais et dispos, ayant dit sa messe, il avait écrit « plus de soixante lettres[2] ». Au capitaine Monnier, qui lui en faisait un aimable reproche,

[1] Lettre au Courrier du scolasticat de Jersey, *28 février.*
[2] Lettre du Capitaine Monnier, *1er mars.*

vu l'étape de trente-cinq kilomètres que l'on avait à fournir, il se contenta de répondre en souriant : « Vous croyez? Oh! cela m'est arrivé bien d'autres fois! »

La route se fit dans des conditions fort convenables. Le temps était couvert et froid, mais sec, parfait pour une longue marche. Vers 16 heures on arrivait à Kozani, ville située exactement à mi-distance entre Monastir et Larissa.

Du premier abord, l'impression fut bonne. C'était une localité de 15000 habitants, frileusement pelotonnée contre la montagne, mais qui avait des dégagements et de l'air. Autre différence avec Kaïlar : cité complètement grecque, possédant une agora, des platanes et des maisons propres et coquettes. La grand'rue, où l'on défila, musique en tête, n'avait pas, il est vrai, assez de largeur pour les évolutions réglementaires ; mais elle était bordée de boutiques d'artisans bien fournies, d'éventaires de fruitiers fort appétissants et même, ici ou là, d'échoppes de tabac et de cafés. Caractéristique qui réjouit les lettrés : ces jolies demeures comprenaient toutes, à la grecque, un atrium central, orné habituellement d'un figuier et sur lequel ouvraient les chambres. Enfin Kozani était une vraie ville, comme on n'en avait pas habité depuis longtemps. De nombreuses autorités y tenaient résidence : en plus du maire, un gouverneur vénizéliste, le préfet, un consul français.

Devant la crâne allure des marsouins, qu'appuyait un groupe d'artillerie de montagne, la population témoigna beaucoup de déférence et même, — ce qui inquiéta légèrement — quelques amabilités. Plusieurs se rappelèrent le cheval de Troie et le *Timeo Danaos*... Toutefois, commentant, quelques jours plus tard, l'évangile de la Transfiguration, le Père Lenoir, fidèle à ses habitudes de délicatesse, y insérait un remerciement gra-

cieux envers les habitants : « Il est bon pour nous d'être ici, s'écriait saint Pierre... Nous pouvons le dire également de Kozani, à cause de l'accueil qui nous est fait. » Mais de suite, pour que l'analogie fût moins imparfaite et qu'une leçon s'en dégageât, il ajoutait : « Et pourtant, il ne faut pas nous y attacher. Nous devrons bien vite en repartir pour aller, comme les apôtres, au travail et, — qui sait? — comme le Christ, à la souffrance, au calvaire. »

L'unanimité de cette réception méritait d'autant plus d'être signalée que les discordances étaient grandes dans la ville au point de vue politique. Ainsi, pour la seule famille où l'état-major du régiment prenait ses repas, — dans une salle somptueuse toute lambrissée de dorures, — un des fils était réputé royaliste, on disait les autres vénizélistes; quant aux parents, personne ne savait.

*
* *

En pareille capitale, l'aumônier avait eu le choix entre plusieurs églises. Et, bien entendu, le maintien du prestige de la France, la nécessité de « faire impression » — puisque telle était la consigne, — lui avait imposé de choisir la cathédrale.

Arrivé en tête de colonne, le Père Lenoir s'y était présenté, tandis que le régiment se préparait à faire en ville une entrée sensationnelle. Dès qu'il eut exposé sa requête, grand émoi parmi les popes, qui, séance tenante, se réunissent en chapitre et invitent l'aumônier à faire valoir devant tous sa demande motivée. Les anciens opposèrent cette raison péremptoire que cela ne s'était jamais vu. Les jeunes, plus politiques, semblaient moins intransigeants. Pensait-on, par ces discussions, intimider l'aumônier français? En ce cas, tous furent bien trompés. Leur adversaire aimait passionnément la joute

et ne donnait jamais mieux son maximum que face à la contradiction. Entremêlant ses phrases de quelques mots grecs, anciens ou modernes, il se débarrassa de toutes les arguties et, en dialecticien habile, ramena sans répit son argument, le seul : « Mes soldats ont une âme à sauver et des devoirs envers Dieu. » Il avait d'ailleurs, dans la place, un fougueux auxiliaire : un jeune pope qui, ayant eu son père massacré par les Bulgares, était naturellement tout dévoué aux Français, tenus pour les instruments de sa vengeance. Le parti des jeunes l'emportait déjà, quand la fanfare des cuivres résonna par la ville. Le chapitre fut suspendu et tous se placèrent sous le porche. « Quand les popes, écrit un témoin, virent passer cette masse d'hommes bien équipés, bien chaussés, — nos chaussures étaient dans ces contrées le plus grand objet d'admiration, — avec mitrailleuses, canons de 37 et le reste, ce spectacle donna immédiatement à la requête du Père Lenoir une force nouvelle; les dernières objections tombèrent et l'autorisation fut donnée[1]. »

Quant à l'aumônier, il notait simplement : « J'y gagne une superbe cathédrale. L'archevêque, royaliste ardent, étant en prison à Salonique, son chapitre m'a concédé sans trop de difficultés l'occupation de l'église jour et nuit, et la célébration de nos offices aux heures qui nous conviennent. Dieu soit béni ! »

La neige se remit à tomber le 1er mars. Lorsqu'on vit le prêtre français continuer à dormir, la nuit, sur le pavé glacial de l'église, les récalcitrants comprirent mieux que seul un zèle très pur pour la gloire de Dieu l'avait animé dans sa démarche; ils regrettèrent leur opposition. Et quand, le 4 mars, les popes eurent assisté à la messe militaire, ils ne tarirent plus d'éloges sur nos cérémonies et sur la piété catholique.

[1] Capitaine Monnier, *25 avril.*

Le fait est que cet office dominical avait été splendide. La brigade de chasseurs d'Afrique ainsi que les artilleurs cantonnés dans le pays y étaient représentés, en sorte qu'il y avait foule et que l'on ne savait comment se retourner. Parmi les fresques polychromes, les icones et les sculptures dorées que faisait ressortir encore la teinte uniforme et plus douce des vêtements bleu horizon, lorsque du sein de cette multitude entassée monta vers l'iconostase le chant de *Catholique et Français,* du *Credo* complet avec le *Filioque,* puis du *Pitié, mon Dieu,* on put dire en toute vérité que cela ne s'était jamais vu sous le plafond caissonné de la cathédrale de Kozani... et que cela ne s'y reverrait probablement jamais.

Un officier présent écrivait le soir même : « L'aumônier a parlé avec une ardeur et une foi qui ont enlevé l'assistance. » Le dimanche précédent, — on s'en souvient, — le Père avait « rappelé ce que Dieu nous enseigne sur Lui-même ». Il rappela ce jour-là « ce que Dieu nous enseigne sur l'homme, sur son origine et sa destinée ». La péroraison fut particulièrement émouvante. Après avoir longuement insisté sur le bonheur du ciel, qui est, dans l'intention divine, « le but de notre création, le terme de notre destinée », il venait d'entr'ouvrir à la simple lumière de l'Évangile, « sans aucune imagination fantaisiste », les abîmes de l'enfer, où vivront, « maudits de Dieu, dans un feu éternel, » ceux qui n'auront pas voulu observer la loi de leur Créateur... On le vit s'arrêter quelques secondes, angoissé, haletant.

Dogme effrayant, reprit-il, qui déconcerterait, s'il n'était pas affirmé solennellement par Dieu ; dogme qu'il ne faut pas envisager sans nous souvenir que nul ne tombe en enfer, sinon par sa faute, et jamais sans avoir offensé Dieu gravement, et cela, malgré les avertissements de sa conscience, malgré les sollicitations de la grâce, malgré les bienfaits

divins, malgré Jésus-Christ mort sur la croix pour l'arracher à cet enfer, et dont il a, jusqu'au bout, méprisé l'amour... Rappel nécessaire en ce temps de Carême : savoir où l'on va, regarder en face ce qu'il y a derrière la mort. Insensés qui courent à l'abîme, les yeux bandés! Un jour, — bientôt, — tous nous serons d'un côté ou de l'autre... Je vous supplie de faire aujourd'hui les sacrifices nécessaires pour vous retrouver tous au ciel, pour y reconstituer vos familles et notre régiment... Le 4e colonial est un régiment de héros. Ah! s'il pouvait être aussi un régiment de saints! Je donnerais ma vie pour cela. Je la donnerais pour *un seul.*

Et dans le manuscrit, un trait vigoureux, soulignant ces deux derniers mots, accuse la fermeté de la résolution.

L'impression fut profonde. Cinq mois après, le commandant Mury, qui pourtant n'avait pu assister à la cérémonie, en évoquait encore le souvenir, d'après les témoignages de nombreux camarades[1].

Sous le coup d'une émotion intense et dans le feu de l'improvisation, il arrive que des cris passionnés, plus ou moins réfléchis, s'échappent du cœur. Ici, c'est dans le calme de la méditation, sans aucune surprise oratoire, en pleine conscience, que le Père a formulé par écrit, avant de le livrer à la foule, le souhait le plus ardent de son cœur d'apôtre. A mesure que le terme approchait, il semble que Dieu ait voulu mettre de plus en plus précise sur les lèvres de son prêtre la « théorie » motivée de l'acte qu'il devait accomplir le 9 mai. Pour comprendre sa conduite folle de ce jour-là, il faudra nous reporter au sermon du 4 mars. Aussi, quand l'aumônier parlait à ses parents de cette « messe sensationnelle qui restera *historique* dans la région », il n'exprimait, pensons-nous, qu'une partie de la vérité, celle du

[1] Lettre aux parents du P. Lenoir, *8 juillet 1917.*

dehors. *Historique*, c'est surtout le cri final de l'allocution qui mérite de le rester, car il explique la vie du Père Lenoir... et sa mort.

Nous n'avons nulle peine à croire que le lendemain, au moment du départ, les popes vinrent, comme on nous l'affirme, mêler « leurs compliments et leurs regrets » à ceux des autorités civiles et de la population. Le gouverneur, Crétois ardent, ami de Venizélos, donna à tous rendez-vous... à Athènes, prochainement.

*
* *

Le 4e colonial tournait en effet de plus en plus le dos à Monastir. « Si nous passons par les Thermopyles, écrivait l'ancien professeur à Jacques de Thuy, un de ses élèves de Marneffe, je vous enverrai un caillou du sentier du traître, ou un éclat de flèche perse; mais de la valeur antique, il ne restera certainement rien... Pauvre Léonidas! pauvres Spartiates! quelle chute! » Mais les Thermopyles étaient loin. . Du reste, au lieu de poursuivre sur Larissa, on inclinait au sud-ouest vers Grévena.

Pour éviter toute friction entre les troupes grecques royalistes d'Athènes et les troupes grecques nationales de Macédoine, on avait délimité de l'ouest à l'est, entre le Pinde et l'Olympe, une bande large de dix à vingt kilomètres, déclarée zone neutre. Elle devait être occupée par les Français et soumise à l'état de siège. Ville la plus importante de cette zone, Grévena marquait aussi l'extrême pointe qu'elle formait au sud.

La première étape, qui comportait simplement une dizaine de kilomètres, fut vite enlevée. Dans un charmant groupe de villages turcs répondant au nom de Sahinlar, en montagne, on attendait les coloniaux

comme des libérateurs. « La réception, dit le Père Lenoir, m'a rappelé les plus touchants épisodes de la Bible. » Toute la population s'était mise en fête : dans chaque maison, feu, café, sucreries étaient préparés. Yassar-Hamed, un des principaux notables, était venu sur son petit cheval accueillir le colonel. Il considérait comme une faveur du ciel de le nourrir lui et sa famille, — entendez : son état-major.

Nulle politesse ne fut oubliée. Un serviteur partit aussitôt avec l'ordre de tuer dans la brousse le plus beau lièvre qu'il pourrait voir. Dans le troupeau voisin, le notable avait lui-même choisi un superbe agneau et, alors que l'on payait ces bêtes dix francs, il en avait mis quarante dans la main du berger. D'un geste noble, celui-ci s'était récrié, refusant tout. Mais Yassar aurait tenu pour honte de ne pas payer seul les dépenses de ses hôtes : et, sur son coup d'œil impératif, le pâtre avait accepté vingt francs.

Le soir, tous les hommes de la maison s'empressèrent autour des hôtes, non pour manger avec eux, mais pour leur faire honneur. Après une soupe de riz saupoudrée de piments noirs, vint le lièvre, gros comme deux de France, tué à 4 heures, servi à 6 et pourtant cuit. Ensuite parut l'agneau, embroché sur un pieu. La perche fut appuyée par un bout contre le mur, et au-dessus du plat de grès qui recueillait le jus, trois jeunes Turcs découpèrent des quartiers énormes pour chaque convive. Réclamait-on contre pareille abondance, le maître de la maison se faisait pressant et persuasif. D'ailleurs l'agneau était si tendre, que finalement il disparut. Alors on vit un large sourire de satisfaction illuminer l'honnête visage de Yassar.

Après cela, le reste ne fut qu'un jeu, le caillé de chèvre un rafraîchissement, le gâteau de maïs un entremets, les amandes sèches le dessert. Pour finir : café, tabac. Et, par politesse pour son hôte, ce soir-là, le Père Lenoir prit une cigarette.

Les convives, à qui nous devons les éléments de ce récit, ont oublié de préciser si l'onde claire de la fontaine avait, elle seule, à la mode turque, arrosé ce dîner. Mais eût-il été correct, sous ce toit patriarcal où n'entrait goutte de boisson fermentée, de prétendre jouir à la fois des bienfaits de deux civilisations?

Nous n'aurions pas raconté cette scène, si le Père Lenoir, préoccupé de prouver à ses parents que sa vie de Macédoine n'était pas une vie de privations, n'avait pris plaisir à en relater les principaux détails.

Habitué à coucher sur la dure et dans la crudité d'une atmosphère humide, il fut encore plus frappé de ce qui suivit.

Dans nos chambres, une belle flambée de bois et des lits faits de riches tapis et de coussins, où je dormis royalement, sous la garde de nos hôtes qui ne cessèrent de veiller. Tant de bien-être nous était acceptable parce que tous nos hommes étaient reçus avec la même généreuse hospitalité. Mais nous ne pouvions pas ne pas songer, avec une certaine honte, aux souffrances de là-bas...

Là-bas, c'était le front avec sa boue et ses torpilles...

Le 6, il faisait un temps ravissant et les montagnes étaient encore plus engageantes que d'habitude. Au bout de vingt kilomètres, on atteignit les bords de la Vistritza, gros torrent large de plus de trente mètres, profondément encaissé. Dans une légère ondulation dominant la gorge, tentes et marabouts furent dressés à l'abri du vent.

Artillerie et cavalerie nous accompagnent, écrit l'aumônier. Chez les envahisseurs aussi, quel mélange de races! Nous

avons avec nous des Annamites, des Tunisiens, des Marocains, des Sénégalais, des Malgaches. Plus encore que nous, ceux-là doivent se demander ce qu'ils sont venus faire ici.

Ce qu'on allait faire, si l'on se risquait à le demander à ceux qui d'ordinaire étaient mieux renseignés, ils répondaient, piteux : « Je n'en sais rien ; » mais comme excuse ils ajoutaient : « Ceux de Salonique, pas davantage. »

Il n'est rien d'ondoyant comme la diplomatie. Ruser avec un renard oblige à mille va-et-vient. Et peut-être la souplesse qu'elle exige, les espoirs et les craintes qu'elle suscite sont un plaisir de jeu pour les négociateurs. Mais pour les agents d'exécution qui en subissent les conséquences sous forme d'ordres et de contre-ordres, l'agacement n'est pas mince.

Or Salonique négociait toujours avec Constantin. Le jour même où le 4e colonial cantonnait à Sahinlar (5 mars), la presse signalait que plusieurs clauses importantes de l'ultimatum accepté le 16 janvier par Athènes continuaient à être violées. Nos marsouins s'en doutaient bien. Aussi auraient-ils préféré une décision nette, rapide, et frapper de beaux coups.

La traversée de la Vistritza fut malaisée. A perte de souffle, en amont comme en aval, un seul pont, datant de plusieurs siècles, le pont du Pacha. Le sentier de chèvres pour y descendre est taillé dans la falaise comme une corniche et surplombe un précipice impressionnant. Des sept arches, celle du milieu, haute de quinze mètres, pointe tellement en bosse qu'on croirait le pont cassé, comme s'il avait cédé au centre sous la pression des parois du ravin. Très étroit, bordé de parapets insignifiants, il est parfaitement infranchissable pour les voitures. Le long détour que le Train de combat dut faire le 7 mars pour trouver un bac ne compliqua pas peu l'étape très dure qu'il fallait

fournir pour atteindre Grévena. Les mulets heureusement s'en tirèrent avec une désinvolture superbe. L'un d'eux, ayant de son fier sabot fait céder un pan de roche, glissa, roula avec sa charge et fut retenu par un bloc en saillie sur l'abîme, les quatre fers en l'air. On le supposait en fâcheux état : n'allait-il pas se porter malade ? Mais quand il fut de nouveau hissé sur la corniche, débâté et à peine debout, il aperçut entre deux pierres une touffe d'herbe et se mit à la brouter. En vrai marsouin, ce mulet avait appris à « ne pas s'en faire » et à ne « rien laisser traîner ».

La Vistritza franchie, on se trouvait dans la zone neutre. Le sentier grimpait, dévalait, traversait à gué de petites rivières, regrimpait sans cesse. Et quand, en consultant la carte, on espérait avoir fini de monter, il fallait redescendre, pour remonter encore. Sous leurs sacs, les hommes peinaient terriblement, d'autant qu'il faisait lourd. Et cependant, tous arrivèrent au bout de leurs trente kilomètres, sans un traînard.

*
* *

La consigne était de faire à Grévena une entrée imposante. Nous lisons dans les feuilles de route du capitaine Monnier : « Les clairons bien groupés, par un sursaut d'énergie nos marsouins se sont redressés sous le sac, ont tapé du pied pour écraser leurs ampoules et sont entrés le front haut, crânement, dans cette petite ville qui marque l'extrême limite de la zone neutre. »

Grévena avait eu plusieurs fois les honneurs de la presse. Vers la fin de novembre 1916, dans une protestation élevée contre le régime de terreur des tribunaux royaux en Thessalie, Vénizélos signalait ce fait que quatorze habitants de Grévena, simplement pour

avoir exprimé leur sympathie au mouvement national, avaient été inculpés de haute trahison et emprisonnés[1].

Depuis lors, malgré la présence d'une garnison française, ce pays n'avait cessé d'être un foyer d'intrigues royalistes. Au sud du vallon sauvage qui bordait la ville, s'agitaient les comitadjis. L'accès des passerelles était sévèrement interdit dans les deux sens, aux militaires comme aux civils. Tant que l'on se bornait à échanger d'un bord à l'autre des regards de défi, tout était sauf, et de jour on ne se permettait guère davantage. Mais la nuit, il n'y avait pas de sentinelles tous les dix mètres, et le pauvre petit Grévenitko, qui coulait dans le fond du ravin, était bien impuissant à empêcher d'autres échanges. La contrebande de guerre se multipliait. On disait même que des agents d'Athènes se rendaient fréquemment en Autriche pour y porter des nouvelles et des renseignements.

Bien à tort, écrit le Père Lenoir, on nous avait annoncé une population valaque. Toute la ville est grecque royaliste, sauf quelques éléments turcs et quelques roumains perdus ici je ne sais comment... Je suis logé dans une famille grecque, très prévenante.

L'aumônier, en effet, ne s'était pas installé à l'église. Non qu'il ne l'eût fait volontiers, mais les conditions n'étaient plus les mêmes qu'à Kozani ou à Kaïlar. Des autorités, qui n'étaient nullement du 4e colonial, estimèrent que mieux valait, diplomatiquement, éviter tout ce qui risquait, même de loin, de « froisser les idées des habitants » et « pourrait être utilisé par la presse grecque comme une arme contre nous ». (Message n° 148/R réponse à 244, 9 *mars, midi.*)

Pourquoi, parmi d'autres messages téléphonés qui

[1] Journaux français, *23* et *24 novembre 1916.*

durent lui être transmis au cours de la campagne, le Père Lenoir n'a-t-il mis de côté que celui-là? Nous ne savons; mais de même que tant d'officiers ont conservé des liasses de papiers « pour se couvrir » devant les hommes, il garda, pensons-nous, ce télégramme officiel qui lui traçait son devoir, pour se couvrir éventuellement contre les blâmes de sa conscience, si elle lui reprochait un jour ce qu'il estimait une demi-capitulation ou tout au moins un manque de crânerie.

Ainsi couvert, le Père sacrifia donc, à son vif regret, les réunions du soir.

Du moins la messe dominicale du 11 mars n'eut guère à souffrir. Sur une pelouse au bord du Grévenitko, face à l'Olympe lointain, les sapeurs avaient dressé l'autel; pour l'orner, des habitants avaient prêté tapis et tentures. Devant un auditoire de toutes couleurs, où se mêlaient Européens, Africains et Asiatiques, l'aumônier sut dire le mot qu'il fallait pour glorifier la France et faire impression sur les Grecs.

C'est un sujet d'étonnement, dit-il, pour la population de Grévena, de voir ce mélange de races dans notre armée. Autour d'eux, on est incapable de réaliser l'union simplement entre des villages voisins de Macédoine. Tandis que chez nous se réalise l'unité entre races de toutes les parties du monde. D'où vient cela?

Et l'orateur en trouvait l'explication d'abord dans l'amour commun que tous portent à la France :

Tous, vous l'aimez, parce qu'en tout pays vous avez expérimenté ses bienfaits, parce que vous l'avez vue agir, non pas dans un esprit de conquête égoïste, mais pour le bien des autres, afin d'être la libératrice des opprimés.

Il faisait ensuite ressortir la force qu'une foi commune donnait en plus aux catholiques pour cimenter cette unité. Sous sa parole insinuante, « cette messe célébrée sur la frontière grecque, pour des gens de toutes nations, à l'heure même où nos familles y assistaient en France et où, vêtus d'ornements de même couleur, parlant la même langue, des milliers de prêtres récitaient les mêmes prières dans toutes les églises catholiques du monde entier », puis l'adjuration faite à tous « d'accentuer encore cette unité en devenant plus chrétiens », tout cela prenait un sens et une grandeur dont quelques protestants, qui comptaient parmi les auditeurs de l'aumônier, furent profondément saisis...

*
* *

Comme tout le monde, l'aumônier se demandait si l'on franchirait la rivière tentatrice du Grévenitko. Irait-on voir la véritable Grèce avec ses couvents juchés sur des rocs et ses champs d'asphodèles? Le fameux monastère du Météore, au nord de Kalabaka, n'était plus qu'à soixante kilomètres. L'opinion générale était que l'on mènerait longtemps encore à Grévena la vie de garnison, quand subitement, dans la nuit du 15 au 16, arriva l'ordre de partir en colonne pour fouiller la région du sud. Sur un front de près de cent kilomètres, plusieurs opérations du même genre devaient surprendre les comitadjis dans leurs repaires ou leur donner la chasse : une véritable battue.

La colonne, composée d'un régiment de spahis marocains, du 2e bataillon du 4e colonial, sous les ordres de l'adjudant-major capitaine Hardy, et d'une batterie du 2e de montagne (capitaine Bousquet), devait, avant le point du jour, atteindre Kipourios, à vingt-cinq kilo-

mètres au sud, l'un des centres de comitadjis les plus agressifs et les mieux fournis en armes et munitions.

« La rivière n'est pas large, avait dit le Père Lenoir en terminant son sermon du 11 mars; mais la montagne est haute et bien dénudée. » Il ne croyait pas être si bon prophète. La marche épuisante dans la nuit noire, les pierres invisibles où les pieds butaient, la boue où l'on enfonçait jusqu'à mi-jambe, la difficulté des sentiers de montagne, telle qu'il fallut entailler le roc pour permettre aux mulets de passer, les trois torrents que l'on franchit en se mettant à l'eau, puis des escalades où hommes et bêtes glissaient sous la charge et roulaient les uns sur les autres, vingt autres obstacles firent que l'on arriva longtemps après le jour.

Le village, écrit l'aumônier, est perché en nid d'aigle sur un pic d'où il domine toute la région. Nos hommes sont à bout de forces. S'il y a là-haut dans cette forteresse naturelle, ou au détour du sentier abrupt qui y mène, cent hommes décidés et bien armés, notre colonne est à leur merci... Or voici que nos avant-gardes sont accueillies, non pas à coups de fusil, mais par des enfants, qui nous offrent en souriant des liasses de journaux français, vendus la veille à Trikkala, à vingt-quatre kilomètres d'ici. Bien entendu, personne dans toute la région ne sait le français. Ils sont donc apportés, d'Athènes peut-être, tout exprès pour nous... L'ironie est amère[1].

Deux jours et deux nuits, on continua les fouilles et les perquisitions jusqu'à quarante kilomètres de la zone neutre. Çà et là, quelques coups de fusil; mais partout les comitadjis prévenus avaient décampé avec leurs armes et leurs cartouches. C'était un nouvel acte de la comédie grecque dans le style des précédents. Il

[1] Tous ces détails et ceux qui suivent sont empruntés surtout à trois lettres du Père Lenoir, du 17 mars à sa famille, du 21 mars et du 9 avril au Père Jalabert.

parut aux exécutants que l'on s'était une fois de plus laissé « rouler par Constantin ».

Quel fut au juste, dans cette affaire, le jeu du cabinet d'Athènes? Les archives de l'armée de Salonique elles-mêmes ne le révéleraient peut-être pas. A leur défaut, la suggestion du Père Lenoir ne manque pas d'une psychologie perspicace.

Dans l'état actuel de nos relations avec la Grèce, je ne puis croire que nous ayons franchi la frontière sans l'assentiment préalable du roi, tout comme au 1er décembre. Il nous avait dit alors : « Venez, les dépôts vous seront livrés sans résistance, inutile d'y venir en nombre. » Et il y avait eu résistance et massacre. Cette fois le jeu est autre : « La police contre les comitadjis? Soit! mais alors allez-y en force, venez-y nombreux, car les comitadjis sont puissants.... » Et l'on y a mis beaucoup de monde; mais plus on en a mis, mieux on a fait le jeu de Constantin, si heureux de nous couvrir une fois encore de ridicule, si heureux aussi de dériver vers des opérations sans résultat les forces qui menaçaient ses amis sur le front de Monastir. Les comitadjis ont dû être prévenus par lui comme ils sont par lui armés, organisés, commandés...

Ces impressions « griffonnées » d'abord sur place, dans la maison abandonnée d'un bandit, où le Père avait eu la joie, comme il le dit, « d'installer Notre-Seigneur », furent achevées le 21 mars, bien loin de Kipourios.

CHAPITRE XXVIII

MONASTIR

RETOUR A MARCHES FORCÉES
PRÉPARATION DES DERNIÈRES PAQUES

(19 Mars — 6 Avril 1917)

Le 18 mars, l'ordre subit était arrivé à Grévena d'abandonner l'expédition en Vieille Grèce, et de remonter vers Monastir, sans délai. Le 1er Chasseur d'Afrique se mit en route le jour même.

Deux cavaliers transmirent tout de suite la nouvelle au bataillon de Kipourios. La nuit tombait, quand le Père Lenoir l'apprit. C'était un tête-à-queue complet qu'il fallait effectuer. Jaloux comme toujours d'être à l'avant-garde, il ne voulut pas, pour partir, attendre au lendemain. Certains estimeront qu'en la circonstance il manqua de sang-froid; sûrement il manqua de prudence. Mais son cœur de *Père* était ainsi. Quand ses enfants, au loin, couraient un risque, si minime fût-il, le sol lui brûlait sous les pieds.

Je partis aussitôt, escorté de deux dragons et de mon ordonnance, et dus faire dans la nuit plus de trente kilomètres par les fourrés et les ravins les plus sauvages. Le guide grec que j'avais pris, avec promesse d'une bonne récompense, profita de la nuit noire pour nous laisser seuls après quelques kilomètres : nous eûmes vite fait de nous perdre. Pendant des heures, il fallut nous abîmer pieds, mains et figure, tirant nos chevaux, roulant avec eux. L'un des dragons tomba ainsi dans un précipice de cinquante mètres avec

son cheval qu'il ne voulait pas lâcher : une roche les empêcha de rouler plus bas encore et de se tuer. Au jour, nous pûmes enfin nous reconnaître, et à 8 heures nous avions rejoint le 1er bataillon à Grévena, au moment où il partait pour une nouvelle étape de trente kilomètres[1].

C'était la fête de saint Joseph. Le Père prit le temps de dire sa messe ; puis de nouveau, en selle !

L'étape fut rude. Les mulets se montrèrent plus énervés qu'à l'aller. Leurs flancs, démesurément élargis par les bâts surchargés, heurtaient à chaque instant les parois rocheuses, et les obligeaient à marcher sur le bord extrême du précipice, tant et si bien que l'un d'eux, en repassant au *ravin du Pacha*, renouvela l'expérience du *looping*, mais roula cette fois jusqu'au fond et se tua.

Un marsouin eut la simplicité de montrer du doigt la pauvre bête à l'aumônier, comme une sorte d'apologue, pour lui reprocher son imprudence de la nuit. « Vous croyez que... moi aussi...? » fit le Père, tout réjoui de cette naïve bonhomie et sans paraître ému le moins du monde. Seule la feuille d'examen particulier, — qui fut marquée deux fois ce jour-là comme d'habitude, — enregistre les bouillonnements intérieurs de cette nuit terrible. Alors, en effet, que les trois jours précédents l'indice numérique était de 5, 3, 2, il accusa, le 19 mars, le chiffre de 23 (15 le matin, 8 le soir), pour retomber les jours suivants à 2, 4, et enfin à zéro le 22 mars[2]. Par cette légère indiscrétion, que le Père Lenoir certainement nous pardonne puisqu'elle peut être utile aux âmes, nous apprenons qu'il ne vivait pas impassiblement serein sous un ciel sans tempête, mais aussi qu'après l'orage, il savait, par la maîtrise de soi, ramener le calme. Pour avoir constaté l'un et l'autre, les bons lutteurs de la vie spirituelle ne l'en aimeront que mieux.

[1] A ses parents, 22 *mars*. — [2] Voir la feuille hors texte, p. 436.

Dans la lettre citée plus haut, le Père se garde bien de relater l'incident du mulet; le récit de la journée se termine par ces mots : « Mon cheval avait les sabots en sang. Il fit quand même la route, et vaillamment. »

Son maître pouvait-il être moins vaillant? Quand on fut au bivouac de la Vistritza, dans le même pli de terrain que le 6 mars, raconte Hugon, « vous pensez s'il devait être fatigué! Mais oublieux de se reposer, le soir, dès l'arrivée, il commence à tourner pour visiter les poilus qu'il avait laissés pendant quelques jours et pour donner des nouvelles des camarades qui avaient accompli leur mission. » Décidément, ce corps fluet était d'acier.

*
* *

En cours d'étape, on avait causé. Quel pouvait être le motif d'un rappel si brusque? Chacun se perdait en conjectures. On savait seulement que, le 15 mars, avait commencé au nord de Monastir un vigoureux effort pour dégager la ville de l'étreinte bulgare. Le 16, l'attaque de la cote 1248 avait été amorcée par la prise des mamelons de Snégovo; le 17, le village lui-même était tombé; et la veille enfin, — le 18, — à midi, la fameuse cote venait d'être brillamment enlevée. Le 3e bataillon du 4e colonial (commandant Mignot) avait contribué à toutes ces affaires, à l'ouest, du côté de Bratindol. Pareils succès n'avaient pu évidemment être obtenus sans de lourds sacrifices; et les ennemis ne renonceraient pas à ces positions capitales, sans de violentes contre-attaques. Sans doute on comptait sur les marsouins pour les repousser.

Mais les optimistes attiraient l'attention sur ce qui se passait en France depuis trois jours : la T. S. F. avait appris la retraite des Allemands dans la Somme et dans l'Oise, Péronne et Noyon réoccupées; les com-

muniqués donnaient l'impression que le Boche se repliait, talonné de près par nos cavaliers qui bousculaient ses arrière-gardes. Et les imaginations s'échauffant à distance, plusieurs émettaient l'hypothèse, — qui trouvait peu de contradicteurs, — que les Austro-Bulgares se retiraient en Serbie comme les Allemands en France et que le 4e colonial allait aider à leur poursuite. « Que Dieu soit avec nous! » conclut laconiquement l'aumônier en rapportant ces bruits. Mais il ne partageait pas cet optimisme. Le fond de sa pensée, qui perce clairement dans sa correspondance avec les intimes, est qu'il n'y aurait pas de succès pour l'armée d'Orient, tant que l'on y mettrait Dieu systématiquement de côté.

En attendant, le 1er bataillon devait remonter vers Monastir, à grandes enjambées.

Le 20 mars, on doubla les étapes de l'aller, ne s'arrêtant qu'à midi chez l'honnête Yassar-Hamed, pour goûter encore de ses succulents agneaux; le soir, on couchait à Kozani. Le 22, cantonnement à Kaïlar, où le Père trouvait le moyen, dans la petite église toujours sans pope, de faire pour ses hommes un sermon sur l'Évangile du jour (5e jeudi de Carême).

Le 23, on revoyait, à Eksissou, le camp où, durant un mois, on avait gelé sous les tentes, et le 25, enfin, après une nuit à Sakoulévo, le régiment parvenait à Kanina, peu de distance au sud de Monastir. Depuis Kipourios, on avait fourni 200 kilomètres.

Il faut avoir sous les regards le détail de ces marches forcées, pour apprécier à leur juste valeur certaines délicatesses du Père Lenoir. Un de ses amis venait de publier dans la revue des *Études* une série d'articles très remarqués sur *La crise grecque*. Pour lui montrer l'intérêt qu'il avait trouvé dans cette lecture, l'aumônier entreprend un long rapport, dont le brouillon, surchargé de ratures et sans nom de desti-

nataire, nous intrigua longtemps. Il lui écrit aimablement le 21 mars :

Une occasion unique s'offre à moi de vous rendre un petit, oh! tout petit service, du moins d'en avoir l'illusion. C'est de vous conter les incidents de ces derniers jours, dans l'espoir qu'ils documenteront un peu plus encore l'historien de la crise grecque, — goutte d'eau dans l'Océan...

Et cela devint le récit dont nous avons cité plus haut quelques extraits[1].

*
* *

A Kanina, pour se reposer, il suffisait d'ouvrir les yeux :

Nous sommes dans le site le plus féérique qu'on puisse rêver. J'ai dressé ma tente sur l'herbe, entre les deux bras du torrent. Le fond du décor, à l'ouest, est dessiné par les neiges du Baba, à plus de 2000 mètres d'altitude, à 7 ou 8 kilomètres de nous. Puis le cirque se resserre en des roches à pic, jusqu'à la gorge verte où nous campons, parmi les cascades, sous les amandiers en fleurs. Devant nous, s'ouvre la plaine de Monastir, aux marais tachetés de cigognes. Au delà, vers l'est, la célèbre masse neigeuse du Kaïmackalan.

[1] Vingt jours après, le Père Lenoir recueillit de nouveaux détails, et craignit d'avoir donné de l'expédition de Kipourios l'impression qu'elle avait été sans aucun résultat. Avec ce souci d'exactitude et de probité intellectuelle qui était une de ses marques, il y revient encore : « Nous apprenons qu'à Kipourios, le lendemain de notre départ, un Grec dénonça aux spahis marocains les gendarmes grecs qui nous avaient si courtoisement accueillis, et l'on trouva chez eux sept cents fusils, avec un important dépôt de cartouches. En même temps, était dénoncé et saisi chez un fonctionnaire un énorme stock de tabac destiné à l'Allemagne. La presse de Salonique a, comme de juste, fait grand tapage autour de ce mince succès. » (Au Père Jalabert, 9 *avril* 1917.) La 7e Cie était restée à Kipourios jusqu'au 25 mars.

Planant sur le tout, des vols d'aigles, présages de victoire.
Et le temps est idéal, très doux, déjà presque trop chaud

Vision délicieuse pour ces premiers jours de printemps... Mais pas plus que la chaleur ces présages ne dureront. L'imprévu est la loi de la guerre.

Un régiment n'éprouve, en général, aucun plaisir à passer temporairement sous les ordres d'un autre corps, surtout commandé par un officier supérieur d'une arme différente. Dans le cas présent, le déplacement imprévu du 4e colonial avait été réglé de façon si « cavalière » que, durant plusieurs jours, le courrier postal, qui était allé le chercher à Grévena, ne put le rattraper... La satisfaction fut intense de se retrouver sous les ordres de la 16e division coloniale. Le colonel n'eut pas de peine à obtenir du général Dessort, avant de remonter en ligne, quarante-huit heures de repos pour ses hommes.

Car on allait reprendre les tranchées,... les tranchées quittées depuis Biaches.

Le tragique décor de la guerre, dont on avait chassé depuis sept mois la douloureuse vision, de nouveau s'imposait aux regards. Du vallon surélevé de Kanina, on découvrait une activité considérable, qui rappelait assez, sauf pour son cadre de verdure, l'arrière-front de la Somme au mois de juin précédent. Cette plaine, où le Père Lenoir avait surtout aperçu la poésie de la nature, apparaissait à un officier, tenu par ses fonctions à plus de réalisme, comme « un vaste billard, dont le tapis vert est moucheté d'innombrables bivouacs ».

Sur la ville ouverte de Monastir on voyait les canons bulgares s'acharner avec une fureur que rien n'expliquait, sinon la rage de détruire. Ils n'y trouvaient même plus d'ambulance à bombarder. Depuis que lady

Harley, sœur du maréchal French, en y prodiguant ses soins aux réfugiés serbes affamés, avait été blessée mortellement, on avait transporté à l'arrière les services de la Croix-Rouge. Fuyant les obus, les habitants formaient sur les routes d'interminables cortèges, avec leurs hardes échafaudées sur des ânes maigres ou sur des arabas traînés par de lentes gamouses. Pourtant le plus grand nombre n'avaient pu trouver place dans les villages encombrés de troupes. Ils restaient, — ou bien étaient revenus, — dans la ville, résignés à leur sort. Et chaque jour le bilan était de quelques femmes ou enfants tués et d'une dizaine de maisons éventrées ou abattues. Les pronostics optimistes d'un repli austro-bulgare ne semblaient pas sur le point de se réaliser.

Pour préparer les âmes aux conséquences de ce déluge de fer, le Père Lenoir n'avait que quarante-huit heures, et point d'église, aucun lieu de réunion. On était à l'avant-veille de remonter en ligne, et ces deux journées qui, d'après les rigoristes, constituaient le seul moment où l'on avait le droit de donner la communion en viatique, étaient des journées où il était impossible de le faire ! Rien ne causait plus de tristesse à l'aumônier que son impuissance, même après tant de mois d'efforts, à convaincre des confrères timorés. Comment quelqu'un, « disant la messe pour un régiment qui allait se battre, n'osait-il pas donner la sainte communion à ceux qui n'étaient pas à jeun[1] » ? il n'arrivait pas à le concevoir.

*
* *

Remonter aux tranchées... Jamais, pour le 4e colonial, l'expression traditionnelle n'avait été si juste.

[1] Lettre au Carmel de X***, *9 avril 1917.*

L'altitude en gare de Monastir est de 601 mètres, et l'on devait monter à la cote 1248, non pas tout de suite aux sommets extrêmes, puisque l'on serait d'abord en réserve, mais pourtant sur les flancs élevés de la montagne. Qu'étaient la cote 304 ou celle du Mort-Homme, — si dures par ailleurs, — à côté de ce chiffre?

La relève eut lieu le 27, à la tombée du jour. Toute la soirée, malgré quelques rayons de soleil, le ciel avait été menaçant : « C'est un bain qui chauffe, » disaient les malins. De fait, on venait à peine de partir qu'une averse torrentielle se mit à tomber, fouettant les visages, alourdissant les sacs, transformant les bas-fonds en fondrières, ravinant les sentiers, affolant les mulets... Et, comme conséquence, une nuit noire à ne pas voir celui qu'on touche. On grimpait avec les mains autant qu'avec les pieds; et lorsqu'il fallait dévaler un talus, l'unique ressource était de s'asseoir et de glisser ainsi sur la boue. Vraiment, pour *une première,* les tranchées d'Orient ne s'étaient pas mises en frais.

La relève ne se termina pas sans la chute de plusieurs mulets dans les ravins. Et parvenus aux positions, les marsouins mirent encore plus d'une heure pour trouver, à tâtons, l'entrée de leurs abris.

Sur les dix jours passés à la cote 1248, — que le Père Lenoir résumait ainsi : « Là encore, que de désillusions et de rages intérieures![1] » — nous sommes moins renseignés que de coutume. Le torpillage d'un transport les premiers jours d'avril nous a privés, pour cette période, des lettres de nos informateurs habituels. Mais les témoignages oraux abondent. On était au temps de la Passion; ce fut, comme en 1916, bien qu'avec plus de difficultés, « les Pâques au créneau ».

[1] Au Père Jalabert, *9 avril.*

Comme toujours, l'aumônier s'ingénie à obtenir des âmes qui lui sont confiées le maximum de rendement. Le 4 avril, d'urgence, il réclame au Père Courbe « un bouquin quelconque, jeune ou vieux, théorique ou pratique, pour apprendre le *latin* à un nouveau converti ».

Les circonstances extraordinaires de sa conversion, le mois dernier, les plus merveilleuses que j'aie encore rencontrées, et la rapidité, extraordinaire aussi, de sa sanctification, — comme le fait même de sa vocation religieuse dans les sentiments d'amour divin et de zèle apostolique les plus affinés, — me font supposer que Notre-Seigneur ne tardera pas à lui donner le Ciel. Cependant espérons quand même l'autre solution, et suivant son ardent désir, je vais tout de suite le mettre au latin.

Qu'importent de nouvelles fatigues, pourvu que le règne de Dieu soit mieux procuré!

Le Père eût souhaité notamment donner de l'éclat aux cérémonies de la Semaine Sainte, si propres à réveiller dans les esprits les souvenirs d'enfance. On fit du mieux possible. Il s'excuse auprès de plusieurs intimes de ne pas leur envoyer, selon son habitude, du buis bénit le dimanche des Rameaux, sa messe ayant eu lieu au fond d'une sape, sans palmes ni feuillage quelconque. Mais le Jeudi Saint, la sape fut transformée en reposoir et un grand nombre de ceux qui se trouvaient en seconde ligne vinrent y faire la traditionnelle « visite des églises ». Le Vendredi Saint, on eut encore, dans la sape, l'office « simple et rapide, mais complet ». Ce fut la clôture de cette période de tranchées.

*
* *

Depuis dix jours, il apparaissait de plus en plus que les Austro-Bulgares se cramponnaient. Par suite, pousser

l'attaque au nord de Monastir sans mener parallèlement une action vigoureuse à gauche et à droite, était une tentative vaine et dangereuse. Plus on progressait au centre, — les ailes ne bougeant pas, — plus les vaillants de 1248 étaient encerclés par le bombardement. Ils recevaient à la fois du nord les 150 de Kukuretchani, de l'ouest ceux de Magarévo, et les obus de l'artillerie longue de l'autre rive de la Tcherna; si bien que les pauvres fantassins se perdaient en protestations contre les artilleurs français qui, prétendaient-ils, leur tiraient dans le dos.

La 16e division coloniale, dont la valeur était connue, fut donc destinée à une mission plus délicate. Au lieu de continuer devant Monastir, elle irait prêter main forte à l'est aux Italiens et aux Russes, dont l'ardeur mollissait et qui ne pouvaient, en tout cas, conduire seuls l'offensive que l'on projetait à l'aile droite. Les marsouins reçurent l'ordre de passer la Tcherna au plus tôt.

Il fallait pour cela redescendre vers le sud. Sur une largeur d'au moins cinq kilomètres, — que doublait par endroits la fonte des neiges, — le lit de la rivière entre Monastir et Kénali n'était qu'un vaste marécage infranchissable. Le 19 novembre dernier, des cavaliers serbes l'avaient bien, il est vrai, traversé à la nage. Mais cette prouesse, qu'expliquait l'amour-propre national, jaloux de ne pas laisser les Français seuls entrer dans la première ville serbe délivrée, aurait été, en d'autres circonstances, une folie. Les régiments devaient franchir la Tcherna en son point méridional extrême, à Brod, là où les montagnes commencent à l'endiguer, avant de la rejeter définitivement au nord.

CHAPITRE XXIX

CÉGEL

JOIES EUCHARISTIQUES. — SUPRÊMES RECOMMANDATIONS

(7-15 Avril 1917)

Ceux qui avaient passé en marches les fêtes de Noël allaient donc avoir la même malchance pour Pâques. Le Père Lenoir décida de faire l'impossible pour ne pas les laisser ce jour-là sans office.

Dès le Samedi Saint, il prit les devants avec la petite équipe de sapeurs, désignée pour aménager le campement de Sakoulévo. Le régiment devait y arriver le lendemain dans la matinée. Le dimanche, en l'attendant, l'aumônier apprend que l'autre régiment de la brigade, le 8e, était dans les environs; et, tout naturellement, par suite de la réglementation étrange qui attachait les aumôniers aux G. B. D., il allait, le jour de Pâques, se trouver sans messe. A la grande joie de ceux qui n'avaient plus revu le Père depuis Biaches, le colonel Savy le fait inviter ; le temps de monter un autel et de prévenir les hommes, ce ne fut pas long. A son habitude, l'aumônier proposa la sainte communion, même à ceux qui n'étaient pas à jeun.

Bien lui en prit d'avoir eu cette initiative. Car, le seul prêtre-soldat du régiment, le vaillant abbé Pennavayre, ayant été blessé à la cote 1248[1], il n'y eut plus

[1] Disciple et imitateur du Père Lenoir dans son dévouement aux marsouins, l'abbé Pennavayre fut tué quelques mois plus tard.

pour les marsouins du 8e colonial, avant l'attaque du 9 mai, une seule occasion d'assister à la messe ni de faire leurs Pâques. Un jeune Jésuite, qui avait eu la joie inespérée de cette fête pascale, Gabriel Régis, écrivait trois semaines plus tard à l'un de ses supérieurs :

Je souffre actuellement, moralement, comme je n'ai jamais souffert depuis le début de la guerre... Tempêtes du cœur et isolement de l'âme. Absence complète de secours religieux, nous sommes sans aumônier. J'ai pu, en faisant du chemin, voir une ou deux fois le Père Lenoir, mais, la plupart du temps, impossible de quitter mon poste, et cependant je sens un besoin intense de Notre-Seigneur, au milieu de la tourmente des pensées...

Quelques jours après, il sollicitait par écrit de son capitaine la faveur de « conduire la vague d'éclaireurs d'attaque », à la place d'un sergent, père de famille, qui venait d'être désigné : héroïque demande, qui lui valait le ciel quelques heures avant le Père Lenoir[1].

Mais en s'occupant ainsi du 8e colonial, l'aumônier avait manqué à la sorte d'engagement qu'il avait pris au départ de Sommereux, de ne pas s'occuper des régiments autres que le 4e. Sans lui reprocher nettement ce fait, — ce qui eût été par trop odieux, — certains en profitèrent pour laisser entendre que le Père Lenoir était encombrant, qu'il faisait du zèle, et qu'il gagnerait à rester chez lui. Ce furent ces plaintes, semble-t-il, qui, amplifiées par des caquetages de formations sanitaires, attirèrent l'attention de Salonique sur la situation réglementairement irrégulière du Père Lenoir. Une mutation s'ensuivit, qui aurait, le 10 mai,

[1] *Gabriel Régis*, notice, chez Beauchesne, cf. pp. 110-115.

envoyé dans un G. B. D. l'aumônier du 4e colonial, si la mort ne lui avait épargné ce brisement de cœur.

Lorsque, très tard dans la matinée de Pâques, le Père Lenoir vit arriver à Sakoulévo le 4e, — *son* 4e! — il n'était plus possible de dire une seconde messe. Par crainte des avions, les attroupements furent interdits durant tout le cours de la journée. Or, on devait franchir la Tcherna durant la nuit, et, d'après les ordres en voie d'exécution, d'après la hâte que l'on mettait à doubler les étapes, le Père pensait qu'il n'aurait pas, avant le combat, d'autre occasion de procurer le viatique à ses hommes. Motif suffisant pour renouveler, à la tombée du jour, ce qu'il avait déjà fait en 1915 devant la *Main de Massiges :* dire une messe, comme il l'écrit lui-même, *ad conficiendum viaticum.*

Dans le bivouac d'Hasan-Oba, au nord de Sakoulévo, sur la partie haute d'une prairie en pente douce, tandis que le soleil couché dorait encore quelques sommets neigeux très loin, les marsouins, malgré la marche de la matinée et le départ de minuit en perspective, accoururent nombreux. Entourant l'autel, en forme de déambulatoire, les banderoles tricolores qui, depuis « la sainte Jeanne d'Arc » de Hans, avaient claqué au vent pour tant de fêtes, réveillaient au fond des cœurs bien des émotions. Mais, dans le calme très doux de cette nuit orientale, rien ne fut impressionnant comme le discours de l'aumônier :

En ce jour de Pâques finissant, là-bas chez vous, les cloches ont recommencé de sonner à toutes volées, comme ce matin. Comme ce matin, vos mères, vos femmes, vos fiancées, dans leur parure des plus grands jours, sont retournées à l'église, prier pour vous ; et, bien que les hommes soient à la guerre, même dans les yeux où la mort a mis le plus de larmes, il y a en ce moment un peu de joie, il y a de l'espoir, parce que c'est Pâques, la résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ...

Après avoir raconté la journée de la première Pâque chrétienne, et rappelé le mot du Sauveur aux disciples d'Emmaüs : « Ne saviez-vous donc pas que le Christ devait souffrir avant d'entrer dans sa gloire? » il continuait ainsi :

La leçon de ce jour est que *par la souffrance et la mort on arrive à la vie*. C'est une leçon d'espérance.

Par la souffrance, une sorte de mort dans le sol, le grain de blé germe et fructifie.

Par la souffrance, les âmes se virilisent...

Par la souffrance aussi parfois les peuples se relèvent. Pâques de 1917 est l'aurore de la résurrection de la France... Ils la croyaient morte. Dans un trou de huit cents kilomètres de long, ils lui avaient creusé sa tombe, qu'ils avaient scellée de fils de fer et gardée par des mitrailleuses. Non pas trois jours, mais trois ans, elle est restée là, sa vie semblant s'épuiser goutte à goutte par toutes ses blessures. Et nous-mêmes peut-être, — sans douter d'elle pourtant, — ne pensions-nous pas, à certaines heures noires, que la pierre du sépulcre était trop lourde pour être jamais soulevée? ... Or, voici qu'enfin l'heure a sonné où, vivante, glorieuse, la France là-bas sort de ces tranchées de mort. Depuis trois semaines, aux bords de l'Aisne et de l'Oise, elle en sort peu à peu, village par village, les journaux nous l'apprennent... La résurrection s'étend de proche en proche, et bientôt, sur nos gardiens terrassés, nous chanterons l'alleluia de notre complète résurrection..

Pourquoi? Parce que vous, vous avez souffert.

Si la France sort vivante et glorieuse de ces tranchées de la Somme et de la Champagne, c'est parce que, dans ces mêmes tranchées de Somme et de Champagne, vous avez passé des jours et des mois dans la boue, sans dormir, sans manger, risquant la mort à chaque instant;... parce que là-bas, vos camarades, vos frères sont morts pour les empêcher de passer ou pour reconquérir quelques mètres du sol sacré de la patrie. Ah! ces glorieux morts du 4me colonial, ceux de Jaulnay, de Massiges, de Beauséjour, d'Herbécourt, de Biaches et ceux qui sont tombés ces jours-ci, à

Eksissou[1] et devant Monastir, en cette fête de la résurrection nous leur devons un hommage de reconnaissance : car c'est de leur mort que nous vivons...

Le manuscrit, que l'aumônier avait encore, on ne sait comment, trouvé le temps de rédiger, indique même les particularités utilisées le matin pour le 8e colonial : par exemple, le nom — rendu par lui glorieux — de *La Maisonnette*[2], au lieu du nom de *Biaches*.

En terminant, l'orateur empruntait la voix des morts pour exhorter les survivants à continuer leur tâche et à réaliser enfin « cette paix qu'ils rêvaient tous dans le soulagement du pays délivré, une vie de famille plus douce auprès des berceaux plus nombreux... » Au reste, pour les soutenir dans les souffrances, nécessaires encore à cette victoire, « la force était là, dans l'Eucharistie, dans le devoir pascal ».

Bien avant que le sermon fût fini, les dernières teintes du soleil avaient disparu des montagnes. Mais la lune montait dans le ciel clair, et sa lumière, assez discrète pour bannir des cœurs le respect humain qui paralyse, suffit à guider vers l'autel les files de communiants. Sur l'effectif des deux seuls bataillons présents à Sakoulévo, plus de cinq cents hommes s'approchèrent ainsi, tandis que violonistes et chanteurs lançaient vers les étoiles leurs symphonies et leurs cantiques.

*
* *

Ayant passé la Tcherna en pleine nuit, les coloniaux ne se rendirent pas compte de la sauvagerie du pays où ils entraient. Mais quand, après quelques heures de sommeil, le jour venu, ils regardèrent autour d'eux, la

[1] Lors d'un bombardement par avion sur le 2e bataillon, le 1er avril
[2] Voir plus haut, ch. xx, p. 361.

stupeur fut grande. On eût difficilement imaginé contraste plus accusé entre la plaine riante de Monastir et cette région désolée.

Le bivouac de Cégel ne fit qu'accentuer cette impression. Cégel est moins un hameau ruiné qu'un nom géographique pour désigner une sorte de paysage lunaire, chaotique, un vrai désert. A peine ici ou là quelques vestiges de murs en terre battue, qui, au temps de leur splendeur, avaient dû s'appeler tanières plutôt que maisons. Tout autour, la perfection de l'aridité, des cailloux et de la poussière. « Vous n'en aurez pas de meilleure idée, a écrit un officier[1], qu'en vous représentant les causses de la région du Tarn, avec cette différence que, dans le voisinage de Cégel, il n'y a pas un arbre, pas un buisson, pas un brin de verdure dans un rayon de dix kilomètres. »

C'était à se demander si l'on n'était pas le jouet d'un mauvais rêve... Hier encore la nature était si belle, avec ses bourgeons qui éclataient pleins de sève au bout des branches de mûriers! Serait-ce le privilège de la rivière *Noire,* — la plupart des marsouins connaissaient déjà cette signification du mot *Tcherna,* — d'étouffer entre ses deux bras, dans la fameuse boucle, tout germe de vie?

Pour tuer le cafard, on avait bien, il est vrai, l'animation du camp, où « la salade des peuples » était plus complète que jamais. En plus des contingents habituels, à côté des Indo-Chinois et des Malgaches, des Marocains et des Sénégalais, on y rencontrait des Italiens, des Serbes et des Russes. Il ne manquait que les Britanniques. Malgré cela, et bien que l'installation dans un ravin sauvage du nord de Cégel fût excellente, l'impression première fut sans charmes.

Plus que jamais, le Père Lenoir se dépensa pour répandre un peu de joie.

[1] M. Joseph Gautherin.

Manger, fumer, lire, écrivait-il à cette époque au Père Courbe, voilà les trois besoins perpétuels et perpétuellement inassouvis de nos hommes. Les satisfaire un peu, c'est leur plaire beaucoup; et Notre-Seigneur y gagne, vous le devinez bien : nous ne sommes pas de purs esprits... Je fais venir de France quelques petites choses : *Sed quid hæc inter tantos*[1]?

Et, remerciant son correspondant d'un colis de lectures récemment envoyé, il se déclarait disposé à mettre, en livres du même genre, « cent ou deux cents francs de sa solde par mois ».

Mais sa grande préoccupation fut de faciliter aux retardataires, spécialement pour le bataillon absent de Sakoulévo le dimanche précédent, l'accomplissement du devoir pascal. « Tout le jour, note-t-il le 16 avril, depuis notre arrêt ici, confessions et communions sous ma tente, dressée au bord du ravin. » Et ce souci primait tellement le reste, qu'il lui sacrifiait même les joies les plus légitimes de l'amitié.

Un de ses anciens compagnons d'études théologiques eut l'occasion de s'en édifier. Lieutenant d'artillerie dans une batterie voisine, il venait d'être blessé, et attendait à son échelon, dans les environs de Cégel, d'être évacué sur Salonique. Le Père Lenoir l'apprit. La blessure de son confrère était un motif qui autorisait une petite gourmandise d'amitié. Il se rendit auprès de lui vers 11 heures, au moment où, les hommes mangeant la soupe, sa tente était moins assiégée. On évoqua les souvenirs d'exil, de Jersey et d'Ore Place... Une demi-heure passa comme un charme, et volontiers le Père Lenoir l'eût prolongée. Le lieutenant qui aimait aussi les douces causeries, — il était de Marseille, — essaya bien de le retenir; mais ce fut en vain : il ne fallait pas qu'un marsouin pût dire : « J'ai failli attendre. » A midi 30, l'aumônier devait avoir déjeuné et se trouver au poste, fidèle à la

[1] Mais qu'est-ce que cela pour un si grand nombre?

consigne qu'il s'était imposée publiquement en inscrivant sur les panneaux de sa tente les heures où l'on était sûr de l'y rencontrer. « Vous comprenez, dit-il avec un sourire en prenant congé, les marsouins, ce n'est pas comme nous en théologie ; s'ils ne trouvent pas leur Père spirituel une fois, ils risquent de ne plus revenir. »

Exactitude minutieuse. C'est de mille riens semblables qu'était faite la méthode qui permettait au Père Lenoir de multiplier son temps, de faire son oraison et ses examens de conscience, d'écrire ses sermons, de visiter les malades, de confesser, de diriger, de consoler, et de mener de front une si prodigieuse correspondance.

Au reste, cette entrevue se passait le samedi, veille de Quasimodo. Et pour compléter l'œuvre pascale de Sakoulévo, il devait, ce soir-là, confesser plus encore que d'habitude.

Le lendemain, 15 avril, lorsqu'il prit la parole sur la crête qui domine le bivouac de Cégel, plusieurs eurent le pressentiment qu'ils entendaient leur aumônier pour la dernière fois.

Ce dimanche de Quasimodo, rappela-t-il tout d'abord, avait dans l'ancienne liturgie une souveraine importance. Pendant le carême avait eu lieu l'instruction des catéchumènes, le Samedi Saint et le jour de Pâques leur baptême et leur première communion. Durant toute une semaine, les néophytes avaient conservé la tunique blanche, pour attester leur volonté de renaître à une vie nouvelle. En ce premier dimanche après Pâques, se terminait leur instruction. L'évêque leur adressait ses derniers conseils : « La préparation est finie, disait-il, mais la bataille commence... Car la vie chrétienne est un combat perpétuel... »

Et l'aumônier reprenait le même thème.

En cette Quasimodo de 1917, vous avez fait vos Pâques, ou vous allez les faire... Ne croyez pas que vos devoirs de chrétiens soient finis par là..., ils recommencent seulement. Pour conserver la vie chrétienne retrouvée ou affermie, la bataille intérieure est nécessaire... Et cela, malgré l'orgueil et la sensualité, malgré la souffrance qui aigrit, qui rend égoïste, qui fait mal juger les chefs,... malgré les séductions du dehors, les faux honneurs, les plaisirs défendus,... malgré les camarades qui raillent, et le respect humain,... malgré les tentations du démon qui veut perdre votre âme et l'entraîner en enfer.

Puis, montrant le nord, il ajoutait :

Une autre bataille aussi s'apprête. Finie la longue préparation. Bientôt la canonnade et les baïonnettes. Là aussi, vous devez être victorieux... Il y a deux ans, le 23 avril, quand au Fortin de Beauséjour la mine allemande fit explosion, ce fut la gloire de la 8e compagnie d'avoir sauté dans le cratère fumant, pour en couronner les bords, au chant de la *Marseillaise*... La plupart de ceux qui réalisèrent ce prodige me disaient ensuite : « Jamais je n'y étais allé avec tant de cœur, parce que j'avais fait mes Pâques, et qu'ayant le bon Dieu avec moi, je me sentais plus fort que tout. »

Comme eux, vous ferez vos Pâques. Je vous le demande, — au nom de Dieu d'abord, dont c'est le précepte formel en ces fêtes de Pâques ; — au nom de la France aussi, car la communion vous rendra plus forts pour mieux la servir ; — enfin au nom de vos mères, dont c'est le vœu le plus ardent, car elles savent que c'est nécessaire pour sauver votre âme et pour votre vrai bonheur.

Telle fut la supplication dernière que le 4e colonial recueillit des lèvres de son aumônier : « Dieu, — la France, — vos mères, » trois amours auxquels il en avait continuellement appelé dans les moments difficiles pour remonter les cœurs.

Des avions ennemis passaient en ce moment sur

l'assistance. Personne ne parut s'en émouvoir. A la suite de son vibrant appel, le Père vit encore cinq cents de ses marsouins s'approcher de la sainte table. « Au total, écrivait-il le lendemain, un peu plus de mille ont fait leurs Pâques. » C'était un chiffre. Pourtant, loin d'y trouver un motif de repos, le vaillant preneur d'hommes jetait plus avant ses regards :

Pour ceux-là remercions beaucoup Notre-Seigneur. Mais les deux mille autres!... Les jours qui viennent vont être sans doute très propices à la *pêche à la ligne* des réfractaires, dans les trous de rochers où ils s'abriteront des balles bulgares ; que vos prières y achèvent l'œuvre qu'elles ont commencée[1] !

Pour prêcher et convertir, il ne restait plus au Père Lenoir que ses actes. Comme son maître Jésus-Christ, c'est par là qu'il avait commencé. Et c'est aussi par là qu'il devait achever sa tâche.

[1] Au Carmel de X***, 16 *avril* 1917.

CHAPITRE XXX

LE SECTEUR DU PITON JAUNE

TROIS SEMAINES HÉROÏQUES. L'AGONIE AVANT LE CALVAIRE

(16 Avril — 7 Mai 1917)

On était au 16 avril. En France, malgré la dure leçon reçue à Saint-Quentin trois jours auparavant, quand sur des lignes formidablement retranchées s'étaient brisées des divisions héroïques, les cœurs étaient tout à l'espoir. Beaucoup, qui connaissaient les préparatifs accumulés entre Reims et Soissons, pensaient que l'élan sur Craonne serait irrésistible.

Sur le théâtre plus modeste du front de Monastir régnaient les mêmes illusions. Une fièvre d'attaque était dans l'air. Et peut-être, de part et d'autre, la même cause psychologique en avait hâté prématurément la crise : le désir de satisfaire aux impatiences de l'opinion publique.

Avait-on assez amèrement raillé, des deux côtés de la Manche, les troupes inertes de Salonique, sans toujours peser les difficultés qu'elles avaient à résoudre, ni les moyens parcimonieusement limités dont elles disposaient! Sous la vive impulsion du général Grossetti, l'armée de Monastir ne pouvait tarder davantage. Des opérations qui se préparaient, certains se haussaient à espérer le craquement du front bulgare.

Quinze à seize kilomètres séparaient Cégel de nos

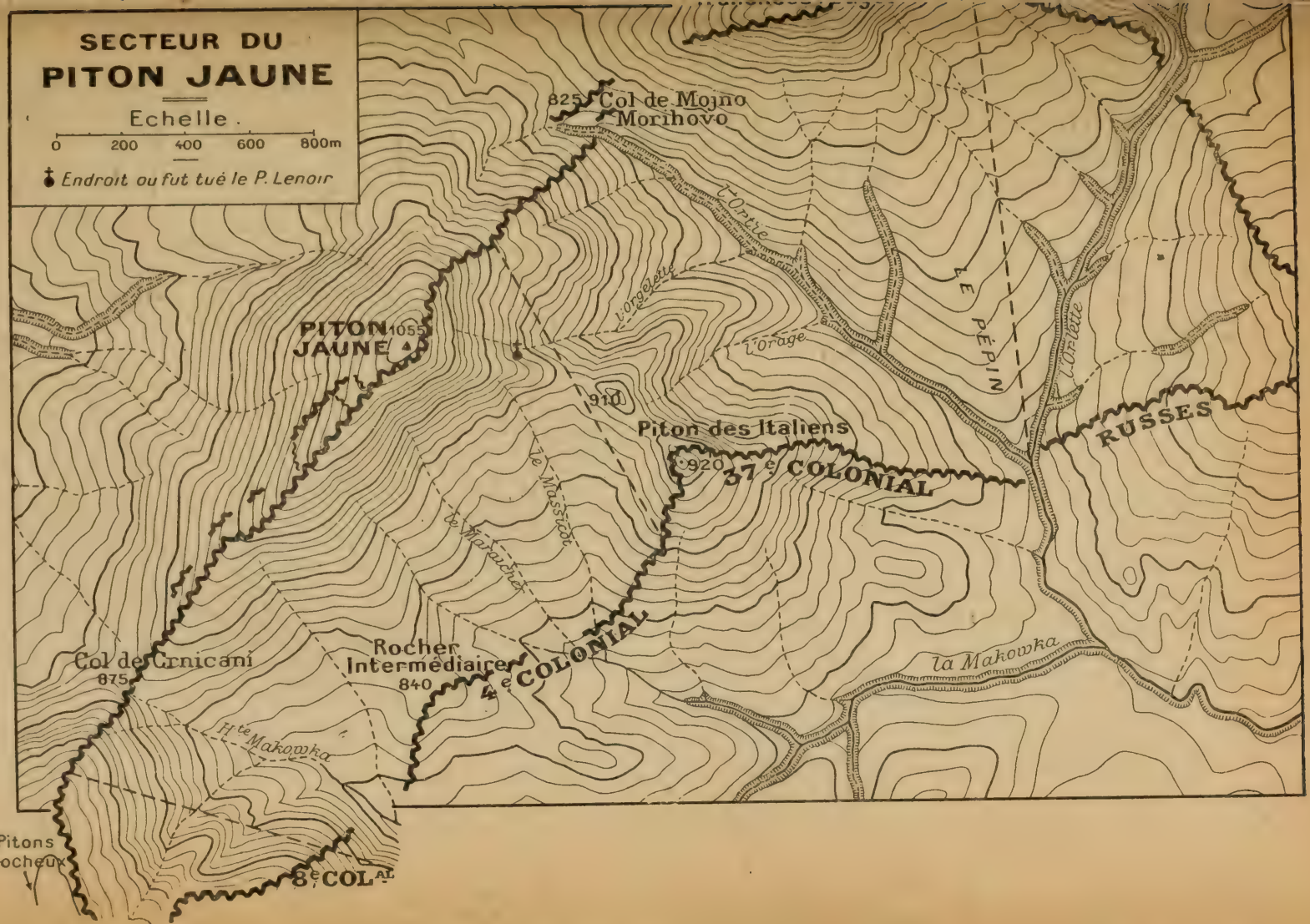
premières lignes. Un bataillon du 4e colonial devait y monter le 17 avril. Dès que le Père Lenoir l'apprit, et bien que la masse du régiment restât encore cinq jours à l'arrière, il décida de monter aussi. N'avait-il pas affirmé que la place de l'aumônier dans l'ordre de bataille devait être « toujours à l'endroit le plus exposé » ?

Ses premières impressions ne se font pas attendre. Le 19, il écrit : « Les mille difficultés de ces montagnes, plus sauvages et plus abruptes que toutes celles que nous connaissions déjà, retardent nos préparatifs... Impossible de se montrer de jour.... »

Sous peine de ne rien comprendre aux journées qui vont suivre, il nous faut insister sur ces difficultés du secteur.

*
* *

La ligne de crêtes à laquelle se cramponnaient les Bulgares, avait, en face de la 16e division coloniale, une altitude moyenne dépassant 900 mètres, et courait du nord-est au sud-ouest sur près de 5 kilomètres de longueur. Dominée en son centre par le Piton Jaune qui marquait la cote 1055, elle s'infléchissait lentement de part et d'autre, par des contreforts successifs, jusqu'à deux cols, celui de Mojno à droite, celui de Crnicani, moins accusé, à gauche, puis rebondissait vivement et atteignait aux deux bouts presque la hauteur du piton central. Chance vraiment extraordinaire pour le défenseur, ces extrémités, déjà très fortes du fait de leur élévation, formaient des saillants prononcés s'avançant comme des promontoires pour surveiller et battre tout le terrain. C'était, au nord, le *Mamelon des Tranchées Rouges,* puissamment organisé, et, au sud, les trois *Pitons Rocheux,* plus escarpés encore que le *Piton Jaune.*


SECTEUR DU
PITON JAUNE
Echelle.
0 200 400 600 800m
Endroit ou fut tué le P. Lenoir
825 Col de Mojno
Morihovo
l'Ostie
l'orgelette
l'orage
LE PÉPIN
l'Ostie
PITON JAUNE 1055
910
Piton des Italiens
920
37e COLONIAL
RUSSES
le Massif
de Makowka
Col de Crnicani
875
Rocher
Intermédiaire
840
4e COLONIAL
la Makowka
Hte Makowka
Pitons
rocheux
8e COLAL

Un officier supérieur, se représentant cette crête comme un élément de la vaste forteresse où se retranchaient les Bulgares, l'assimilait à une longue courtine flanquée de deux bastions. Comme pour rendre plus exacte cette évocation de citadelle, toutes les cimes étaient couronnées de créneaux naturels, mesurant parfois plusieurs mètres de hauteur, blocs granitiques paraissant surgis du sol comme des dents grises et offrant aux tireurs des abris plus résistants que le plus dur ciment boche. Sur toute leur longueur, du reste, ces sommets étaient organisés au moyen de tranchées en crémaillère, dont les rentrants formaient des flanquements excellents pour la défense. Les nids de mitrailleuses perchaient partout; et, au fur et à mesure de leur repérage, le *Canevas de tir* les affublait de tous les noms de bêtes indésirables, classées selon l'usage par séries alphabétiques. Ainsi dans un seul coin réservé aux appellations chuintantes, se trouvaient accumulés le nid de *Chenilles,* le nid de *Charançons,* le nid de *Chats-huants,* le nid de *Chevêches,* le nid de *Chacals,* tous infiniment plus redoutables que les plus malfaisants de ces animaux.

Devant cette position formidable, quelle était notre situation?

Nous étions dominés partout et de partout. En face de la cote 1055 du *Piton Jaune,* notre point culminant atteignait péniblement 920 mètres : encore ce monticule pointant au nord en éperon, était-il environné par le demi-cercle des tranchées ennemies et se trouvait battu de toute part. Nos prédécesseurs s'y étaient accrochés de leur mieux, l'avaient organisé vaille que vaille; et après leur départ, on continua de l'appeler, en mémoire d'eux, *Piton des Italiens.* Il se reliait au sud-ouest avec une protubérance dénommée *Rocher Intermédiaire.* Et rien ne montrera mieux notre infériorité que cette simple remarque : ce rocher, considéré comme le prin-

cipal point d'appui de notre position, était dominé de 35 mètres par le point le plus bas de la ligne bulgare, le col de Crnicani.

Quant aux tranchées, elles étaient, à la mi-avril, à peu près inexistantes. Soit en raison de la nature rocheuse du terrain, soit par suite de l'espoir sans cesse entretenu de la marche en avant, les Italiens s'étaient contentés de relier ces deux proéminences par une série d'alvéoles, creusées un peu au hasard là où le sol s'était montré moins rebelle, et réunies ensuite par des parapets en sacs à terre et sans parados.

Donc, pas de lignes à proprement parler, du moins continues, aucun abri autre que les niches individuelles ou des appentis protégeant contre la pluie; à plus forte raison, aucune tranchée de soutien, aucun boyau de communication. Il fallut se mettre à l'ouvrage énergiquement, pour tout improviser, mais la nuit, puisque le jour on ne pouvait se montrer.

Autre point noir, plus imprévu encore : les sautes de température. Le lendemain même de son arrivée en secteur, le Père écrit : « A des chaleurs torrides succèdent brusquement des tempêtes de neige... » Il en fut ainsi jusqu'à la fin d'avril. Le 21, il note : 5 à 6 centimètres de neige; le 23, un peu moins; le 27, de 20 à 25 centimètres, et temps épouvantable.

On devine les souffrances de ses chers marsouins; chacune de ses lettres les détaille. Il ne pense qu'à eux. Obligés de rester tassés sur eux-mêmes, les jambes gourdes, sans remuer de peur d'être pris pour cibles, grelottants, glacés, sans cagnas, sans feu, « presque sans nourriture à cause des difficultés terribles du ravitaillement », ils n'avaient même pas la satisfaction, si minime, de manger une soupe chaude. « Je suis désolé de ne pouvoir soulager leurs misères. Il faudrait pouvoir, au jour le jour, vous demander télégraphiquement et recevoir aussi vite les mille ressources de première

nécessité qu'on ne trouve pas ici, mais dont la nature varie d'une semaine à l'autre avec la température et les lieux[1]. »

*
* *

Dans une pareille situation, qu'allait-il faire? La circulation de jour est interdite.. Eh bien! c'est tout simple, il circulera de nuit! et non pas trois ou quatre heures, mais la nuit entière, depuis sept heures du soir jusqu'à l'aube. Dès le premier instant, le 18 avril, sa résolution est prise, et il commence[2] Il s'apercevra bientôt des difficultés du terrain : les pistes mêmes sont coupées de ravineaux, de tourbières et de ruisseaux, la haute Makovka est très marécageuse. On lui objecte que, seul ainsi, il se tuera, que du moins il glissera, tombera dans des trous, qu'il s'enlisera, se perdra, que des officiers expérimentés ont eu parfois des difficultés à retrouver leur P. C. Il écoute avec un fin sourire, hoche la tête, remercie, mais ne modifie pas sa décision : « Les Bulgares, dit-il, se chargent de l'éclairage; ils ont des fusées, — sûrement boches, — qui illuminent magnifiquement. » Si bien, que, malgré les objurgations les plus vives de l'amitié, durant vingt et une nuits de suite, il reste obstinément fidèle à son genre de vie, « rentrant même parfois après le lever du soleil, et sous les balles ennemies[3] »; donnant à tous enfin, lui qu'on avait constamment tenu, au cours de ses études théologiques, pour *une petite santé,* un exemple de résistance, qui émerveillera les coloniaux les plus durs.

Je le connaissais, a écrit son colonel, depuis le mois

[1] A ses parents, *27 avril.*
[2] Lettre du *19 avril.*
[3] Capitaine Monnier, lettre du *6 juillet 1917* à M. Lenoir.

d'août 1916, et de réputation bien longtemps avant, mais jamais je ne l'ai tant admiré que pendant les quelques semaines qui ont précédé l'attaque du 9 mai[1]...

Plusieurs fois, le colonel Thiry nous a parlé de ces semaines héroïques :

En avant de la ligne des tranchées que l'on était en train de creuser, racontait-il, en avant des fils de fer que l'on posait, — au prix de quelles fatigues ! — j'avais établi toute une série de petits postes pour surveiller ce qui se passait en avant et, au besoin, donner l'alarme. Les guetteurs, au bout de ces antennes, étaient très isolés et ne se sentaient pas à l'aise. Le pays était si propre aux embuscades ! Eh bien ! chaque nuit, le Père Lenoir allait les voir. *Toutes les nuits*, il visitait *tous* les petits postes, en général de la gauche à la droite, tous sans exception, portant aux hommes pastilles de menthe, cigarettes ou chocolat, causant, consolant, tuant le cafard. Les poilus trouvaient cela très bien, et ne s'en étonnaient plus. Mais le Père était épuisé au bout de huit jours. J'avais à mon régiment des marsouins solides, des types qui avaient fait la brousse. Pas un n'eût été capable de faire ce que faisait l'aumônier, sans sommeil, sans repos, sous la pluie, dans la neige, dans la boue... Et lorsqu'à 11 heures il se présentait pour déjeuner, il était toujours brossé, ciré, aussi propre que le plus soigné d'entre nous, et toujours aussi calme et souriant que s'il avait passé la nuit dans un lit[2].

Je l'ai vu parfois bien fatigué. Un matin que j'allais aux tranchées, au petit jour, j'aperçus au bord de la piste, à

[1] 25 juillet 1917. Dans cette longue lettre du colonel Thiry, comme dans celle précédemment citée du capitaine Monnier, se trouvent consignés la plupart des détails qui vont suivre.

[2] Ainsi le Père Lenoir savait allier la *vertu de propreté* à celle de *pauvreté*. Naturellement élégant et soigné de sa personne, il avait dû, comme tout le monde, renoncer à être tout à fait propre. Mais il faisait de son mieux et rangeait la pratique de cette vertu parmi les petits devoirs — nullement méprisables ! — de l'apostolat.

quelques centaines de mètres de mon poste, un soldat qui somnolait, la tête appuyée sur son bâton. Le capitaine Mury, qui m'accompagnait, fit cette réflexion : « Faut-il que ce pauvre homme soit éreinté pour s'être endormi ainsi à deux pas du poste ! » Je m'approchai et reconnus notre aumônier, vêtu comme souvent aux tranchées en simple soldat. Brisé de fatigue, il s'était assis avant de monter la dernière côte, le sommeil l'avait terrassé[1]. Je lui frappai doucement sur l'épaule en l'appelant. Il ouvrit les yeux, eut un instant de surprise de se trouver là, puis tout de suite son bon sourire... Oh ! ce sourire du Père Lenoir !... Eh bien ! même ce jour-là, je n'ai pu l'empêcher de retourner le soir aux tranchées ; et pourtant nous nous y étions tous mis pour l'en dissuader, une vraie conspiration. Jamais je ne l'ai pu, jamais ; *il aurait fallu l'attacher...*

Hugon, de son côté, n'eut pas plus de succès. Et après l'admiration du chef, je ne sais rien de plus touchant que le témoignage de l'ordonnance, un de ces compagnons de détail, pour lesquels, au dire du proverbe fameux, « il n'y a point de grand homme » parce qu'ils voient de trop près.

Comme le secteur était mauvais et que l'on pouvait naviguer que de nuit, eh bien, il partait tous les soirs vers 7 heures avec une musette bien garnie de cigarettes, de journaux, son petit livre et quelques provisions et tout ce qu'il pouvait avoir. Le matin il arrivait tout blanc de neige. Un jour, je lui dis : « Mais, monsieur l'aumônier, reposez-vous un soir ; vous irez demain. Vous tomberez malade si vous continuez. » Alors il me dit : « On dormira au repos. J'ai besoin de voir les hommes ces temps-ci. » Puis un autre jour il me dit : « J'ai fait faire la première communion à un jeune soldat de la classe 16 et il fut tué quelques jours après. Vous voyez, me dit-il, les mauvais, s'ils l'avaient su, ils auraient dit c'est pas

[1] Cette scène est également racontée par le commandant Mury dans une lettre du 8 juillet 1917 à M. Lenoir.

la peine. Et me répond pauvres innocents qu'ils sont! Au moins, il est au ciel[1]. »

Voilà bien, en effet, l'explication dernière de ces courses insensées, le motif de ces entêtements divins : sauver des âmes. En mes « promenades nocturnes, écrivait-il, de sentinelle en sentinelle, c'est la grâce qui passe, avec l'absolution et la communion[2] ». Et à l'un de ses anciens compagnons de noviciat, le Père de Champs de Saint-Léger, il révélait à nouveau, huit jours avant de mourir, tout son secret : « Ici, dangers et plus encore privations. Mais la grâce continue de travailler, — merveilleusement, — dans les âmes; et ces rédemptions divines ne sauraient se payer trop cher. » C'est toujours le même son que le cri final du 4 mars.

*
* *

Telles furent les nuits du Père Lenoir durant les trois dernières semaines de sa vie. Que furent ses journées? Il avait son domicile avec la *compagnie hors-rang,* un kilomètre en arrière de la ligne, dans un ravin que l'on avait pris l'habitude, à cause de la proximité du poste de commandement, d'appeler le *Ravin du colonel.* Des blocs énormes, peut-être de lave refroidie, servaient de boucliers. C'était sauvage, encaissé, « un vrai repaire pour bandits calabrais ». Quelques cavernes étaient aménagées en logement. Cependant, jamais le Père ne voulut en accepter une pour lui. « Oh! non pas par fanfaronnade, remarque judicieusement le lieutenant Bédier; car il n'y avait pas moins bravache que lui; et quand on lui disait

[1] Récit de Joseph Hugon, folio 10.
[2] Au P. Courbe *23 avril.*

qu'un endroit était dangereux, il ne s'y aventurait pas sans nécessité... Mais les cavernes n'étaient pas suffisantes pour abriter tous les hommes, et il se serait fait scrupule qu'on lui réservât même la plus petite, sans que chacun fût en sécurité d'abord. »

Il s'installa donc sous la tente, auprès d'un gros rocher, qu'on surnomma, en raison de sa forme, *la Cathédrale*. C'est là que, chaque matin, en rentrant de sa tournée, il célébrait la messe, « bien heureux, comme il l'écrit au Père Courbe, d'offrir en action de grâces, pour toutes ces âmes rendues à la vie, Celui qui leur a ménagé cette résurrection, et qui les attend avec son infini bonheur, derrière la mort du corps, toute proche ».

Après sa messe, il dormait quelques heures. Une fois, tandis qu'il reposait ainsi, un éclat d'obus traversa la toile de tente et vint frapper près de sa tête. Le lieutenant Bédier profita de cette occasion pour l'inviter à plus de prudence. « Comme réponse, l'aumônier me montra le Saint-Sacrement : C'est lui qui veille sur moi, dit-il simplement. »

« Il prétend dormir dans la journée, écrit un autre officier, mais je le soupçonne de passer le plus clair de son temps à écrire et à recevoir les hommes des compagnies de réserve[1]. » Ces soupçons n'étaient que trop justifiés. Le fidèle Hugon avait beau monter la garde, comme il disait, « pour défendre son maître » contre les indiscrets; cependant, par crainte de se « faire attraper », comme à Kaïlar, il n'osait pas trop enfreindre la consigne, et la consigne donnée par le Père était de toujours le réveiller quand on le demanderait. Or, on le demandait souvent; parfois pour des inhumations, et cela ne pouvait attendre, Hugon le comprenait, mais aussi pour des babioles qui n'étaient point urgentes : réclamer un livre, montrer une lettre, rece-

[1] Capitaine Monnier, *25 avril.*

voir un conseil, ou tout simplement... pour rien, pour causer. Il est vrai que la causerie se terminait rarement sans une bonne communion.

Néanmoins, même parmi les visiteurs, il y avait quelquefois des récalcitrants. C'était l'époque où « des mesures absurdes, dites d'humanitarisme », avaient prétendu infuser, surtout aux régiments de marsouins, « comme sang nouveau, celui des repris de justice, et il suffisait de l'un d'eux pour contaminer toute une section[1] ».

Extérieurement, de la part de l'aumônier, jamais la moindre différence envers ceux qu'il savait lui être hostiles. Et parfois on ne fut pas médiocrement surpris de voir tel ou tel qui se vantait d'avoir, même au petit poste, refusé les offres du curé, s'avancer dans un groupe pour lui serrer la main comme les autres; et pour cet enfant prodigue, le « curé » n'en avait qu'une étreinte plus chaude et un sourire meilleur.

Mais, dans l'intime du cœur, au sujet de ces refus, quelles souffrances, quelles agonies!... A certaines réticences de ses lettres, on les devine sans trop de peine. Pour en juger pleinement, il faudrait avoir pénétré dans le « jardin fermé » de ses prières. Celui qui publiquement s'était écrié : « Je donnerais ma vie pour *un seul,* » quels cris d'intense supplication ne devait-il pas pousser, dans le secret du cœur à cœur, auprès de son bon Maître? Sa vie, pour la conversion des brebis égarées, il n'avait aucune peine à l'offrir...

Et parfois il lui semblait qu'il était exaucé.

Beaucoup, dans son entourage, ont noté ces pressentiments de mort. Le 17 novembre, disant adieu dans la sacristie de Fourvière à un colonial lyonnais, Louis

[1] Au P. Courbe, *23 avril.*

Roux, retenu en France par sa santé, il lui avait remis une image. « J'y ai inscrit en souvenir, dit-il, les dates de nos trois rencontres principales. » Le jeune homme prit le memento, et lut, tout saisi :

+	Mai 1915	—	Novembre 1916	—	L'éternité
	Hans		*Meximieux, Fourvière*		LE CIEL

« Je protestai, raconte-t-il : « Mais, Père, nous nous reverrons avant ! — Non, Louis, je vous certifie, pas avant. » Cela fut prononcé avec une assurance grave et recueillie qui me bouleversa. »

Et tout récemment, à Cégel, comme un jeune Jésuite, le frère Riou, lui demandait s'il avait fait son *troisième an*[1], il avait répondu, joyeux : « Mon *troisième an,* je le ferai au ciel. » Le témoignage de Hugon, dans son réalisme naïf, est encore plus touchant : « Un jour, on parlait, alors il me dit : La semaine prochaine, nous serons peut-être au ciel. Et le pauvre, il s'était pas trompé. »

[1] On appelle ainsi une 3e année de noviciat, imposée aux religieux de la Cie de Jésus après leurs études de théologie et leurs premiers essais apostoliques, avant l'émission des derniers vœux. Voir à ce sujet la biographie du Père de Maumigny qui exerça durant 26 années (de 1887 à 1913) la charge d'*instructeur du 3e an* : vie par le P. Hamon, Beauchesne, 1921.

CHAPITRE XXXI

LE CHAMP DE BLÉ

DERNIÈRES JOURNÉES. — LES PRÉFÉRENCES DE L'ESPRIT-SAINT

(7-9 Mai 1917)

Le 7 mai, un ami du Père Lenoir écrivait : « Depuis trois jours, nous vivons sous la voûte d'acier dont parlent les journalistes de mauvais goût. C'est par milliers que les obus passent au-dessus de nos têtes, et cela fait une jolie musique. Dans ma cagna, chaque coup se traduit par une secousse, et j'ai l'impression d'être dans un wagon qui passerait perpétuellement sur une plaque tournante. Nous tassons sur la tête des Bocho-Bulgares quelque chose de soigné... »

C'était un tour de force d'avoir pu amener dans ces montagnes un tel nombre de projectiles. Et cependant, ils ne pouvaient avoir la prétention de détruire les abris sous roches, organisés par l'ennemi. Pour cela, il eût fallu plus gros que les 155. Le but de la préparation d'artillerie était simplement de bouleverser les tranchées de première ligne, afin de les rendre inutilisables le jour de l'attaque et de frayer, par avance, aux assaillants, des brèches dans les fils de fer.

Le temps était redevenu splendide, facilitant les observations et les réglages. Mais tandis que le printemps, mettant à profit le bon soleil pour réparer les deuils de l'hiver, élaborait un peu de vie jusque dans

ces vallons sauvages, on éprouvait de la tristesse à considérer ces jeunes hommes vigoureux, dont plusieurs, dans trois jours, seraient étendus morts sur les pentes du *Piton Jaune*.

Car les exécutants ne se faisaient guère d'illusion. On leur avait bien dit d'abord que l'offensive principale serait poussée fortement à droite, par les Serbes, et que les Français ne devaient agir qu'en soutien. Mais, assez vite, les affirmations avaient été moins nettes. On devina que l'attaque serbe n'avait pu se monter ; ce qui n'empêchait pas l'ordre d'être maintenu pour les Français... Il n'est pas nécessaire d'avoir vécu au milieu de la troupe des journées semblables, pour deviner les réflexions qui s'échangeaient même parmi les plus braves, même parmi les moins pessimistes, même parmi ceux qui étaient les plus décidés à y laisser leur peau. Sans aucune contradiction, les mêmes qui avaient entonné la *Marseillaise* dans le cratère de Beauséjour, aujourd'hui en face de ces pentes abruptes dont ils devraient tenter l'escalade sous les feux croisés des mitrailleuses, auraient chanté tout autre chose. « Autant vouloir, dira quelqu'un, monter au pas de charge à la pyramide de Chéops. »

Cet état d'esprit, que seuls ceux qui n'ont pas fait la guerre peuvent confondre avec le défaitisme, il nous serait aisé, d'après de multiples conversations, de le décrire longuement en toute exactitude.

Le Père Lenoir eut la confidence de toutes ces angoisses, et son cœur en était broyé. Avant son calvaire, il trouva là vraiment ses heures d'agonie. Sous peine de dissimuler ce qui fut souvent, dans la tâche militaire des aumôniers, l'aspect le plus douloureux, il était nécessaire de le signaler.

Sans être stratégiste, comment ne lui serait-il pas apparu qu'une attaque sur un à pic et dans un rentrant n'était pas le comble de la logique, et qu'elle ne pourrait, en mettant les choses au mieux, réussir

sans de grosses pertes ? A moins de s'arracher les yeux, le Père Lenoir ne pouvait pas ne pas voir ; à moins de s'enlever tout crédit, il ne pouvait nier l'évidence. Pourtant, par obligation professionnelle, il devait au pays de s'employer à calmer les inquiétudes des autres, et à maintenir les cœurs au niveau du redoutable devoir. C'est en de pareils moments surtout qu'apparaît la profonde vérité de la parole de ses chefs : « Le commandement n'eut jamais de plus précieux auxiliaire.» Et quand, après quinze jours d'efforts, à la veille même de l'attaque, l'aumônier affirmera que « jamais le moral n'avait été plus haut[1] », il sera le seul à ne pas soupçonner à qui surtout en revenait le mérite.

Ces perspectives, en effet, n'enlevaient point aux coloniaux l'espoir de réussir. Ce serait un coup dur, soit ! mais on avancerait. Dans une lettre du 7 mai, un marsouin remerciait ainsi sa mère d'une boîte de friandises : « Les chocolats ont fait ce matin les délices de la popote ; et nous les finirons ce soir, pour n'avoir pas à les transporter... » Merveilleux souci de ne pas s'encombrer... Puis il ajoutait : « J'espère que, sous peu, le communiqué de l'armée d'Orient vous satisfera : nous ferons tout notre possible, avec l'aide du ciel, pour qu'on soit content de nous. »

*
* *

Au début de la préparation d'artillerie, les Bulgares, non entraînés à recevoir tant de marmites en si peu de temps, n'avaient guère réagi. Mais le 6 mai, quand les premières patrouilles sortirent pour exécuter un simulacre d'attaque et vérifier de près les brèches ouvertes dans les fils de fer, ce fut un beau tapage. Non seule-

[1] Témoignage du capitaine Monnier, lettre du 10 mai 1917.

ment nos détachements furent accueillis par un feu violent d'infanterie et de mitrailleuses, mais sur toute la région du *Rocher Intermédiaire* se concentra une avalanche d'obus de gros calibre. Et quand, vers le milieu de la journée, du haut du *Ravin du Colonel,* nos bombardes de 240 entrèrent en action, le ravin fut soumis à un terrible tir de représailles par 150 et 210. Malgré les recommandations réitérées de ne pas rester dehors, quelques hommes furent surpris, plusieurs blessés. L'adjudant Bonot, de la 6e compagnie, fut tué, le médecin chef du régiment, le docteur Mercier, blessé mortellement. « Eh bien! pendant toute cette soirée, nous a raconté le lieutenant Bédier, j'ai vu le Père Lenoir circuler seul dans le ravin, sous le bombardement, tranquille, comme vous circuleriez dans votre chambre. Pas un brancardier ne l'aurait fait, et cependant, je vous assure, nos brancardiers étaient courageux. » Hugon, qui raconte le même fait, ajoute : « Il voulait être tout près, pour voir s'il n'y aurait pas d'autres blessés. » Après une pareille soirée, il n'en repartit pas moins, comme d'ordinaire, pour sa « promenade nocturne ».

Primitivement fixée au 8, l'attaque avait été remise au lendemain, pour permettre aux artilleurs d'achever leur travail. Durant ces deux vigiles, qui préludaient pour lui au sacrifice, le Père Lenoir, trouvant que les nuits ne suffisaient plus à son apostolat, passa encore dans les lignes une partie de ses journées. Où prenait-il le temps de dormir?

Le récit de Joseph Hugon est ici plus précieux que jamais. Aucun lecteur ne nous reprochera de le reproduire intégralement :

Enfin nous arrivons aux deux derniers jours. Le matin (7 mai) en disant sa messe il fléchit sur ses jambes, de la fatigue. On voyait qu'il sommeillait. Il se ressaisit et reprend. Il finit

et se repose, et vers les 9 heures on le demande pour deux enterrements. Il se lève et puis il ne s'est pas recouché. Et ce jour-là comme il y avait un semblant d'attaque (les patrouilles, comme la veille), l'après-midi il partit aux tranchées. En revenant il me dit : « Je ne sais pas comment nous ne sommes pas en bouillie. Où nous étions, nous avons eu une pluie d'obus. Enfin, il n'y a pas eu d'accident. » Il dîne et repart aux tranchées, car l'attaque était retardée de 24 heures. Je lui dis : « Mais reposez-vous un peu. » Il me dit : « Il faut bien que je voie les hommes. » Le lendemain (8 mai) toute la matinée, après sa messe, il s'est occupé de sa correspondance. Il déjeune à 11 heures et de suite après le voilà reparti aux tranchées. Il revient pour dîner. Il se fait donner un petit déjeuner froid, il prend la valeur d'un quart de pinard et un petit bout de pain. Il met le tout dans la poche de la capote et il me dit : « Si ça sert pas *pour moi*, ça servira *pour les camarades*. » Mais jamais je ne pensais à ce malheur. Car je savais son bon cœur et je croyais qu'il disait qu'il donnera ça à quelqu'un qui a faim. Il prend aussi un bidon de taco[1] pour les hommes.

Enfin il est occupé par les soldats qui viennent le voir dans la chapelle jusqu'à 10 heures du soir, puis il me donne quelques explications sur ses affaires en cas de malheur. Enfin, une fois toutes ces affaires en ordre, il prend le Saint Sacrement sur lui, il fait une prière, prend sa canne et le bidon de taco, et il me dit : « Bonsoir. » Et je lui dis : « Bonne nuit. » Il fait deux pas et se retourne pour me dire : « Je ne sais pas quand je vous reverrai. Merci bien, Joseph, de tout ce que vous avez fait pour moi et la chapelle. Et le bon Dieu vous le rendra. » Voilà ses dernières paroles qu'il me dit et que ça m'a serré le cœur...

N'y a-t-il pas quelque part, dans la chanson de geste d'un vieux trouvère, un récit d'adieux semblable à celui-là ?

Ce même soir, le lieutenant Monnier avait été bien surpris d'entendre le Père Lenoir lui demander conseil pour son costume du lendemain : valait-il mieux aller à

[1] Eau-de-vie.

l'attaque en soutane ou en capote?... Pourquoi cette question? aux précédents combats, quand le terrain était en vue et que la soutane risquait d'attirer l'attention sur les groupes, toujours l'aumônier s'était mis en capote. Or, jamais terrain n'avait été dominé comme cette fois... Plus tard seulement, l'officier comprit que l'intention manifestée par le Père de se mettre en soutane, provenait du désir qu'il aurait eu de consommer son sacrifice dans son uniforme de prêtre, en grande tenue. Mais, pour les mêmes raisons qui en avaient décidé d'autres à renoncer au casoar et aux gants blancs, il s'était privé de cette suprême consolation.

*
* *

Le 9 mai ramenait l'anniversaire des cérémonies célébrées en 1915 à Hans, en l'honneur de sainte Jeanne d'Arc, « apothéose religieuse du régiment, au dire de nombreux témoins, et jamais égalée depuis ». Une apothéose se préparait, qui rendrait cette date autrement mémorable.

Le 4e colonial avait à sa gauche le 8e, puis des Italiens, à sa droite le 37e, puis des Russes. Son front d'attaque s'étendait, au sud-ouest, 200 mètres au delà du col de Crnicani et remontait, au nord-est, 400 mètres au delà du sommet du *Piton Jaune :* ce qui représentait environ 2 kilomètres 200. 900 mètres séparaient les tranchées françaises des crêtes bulgares, que les compagnies devaient occuper du premier bond, avant de pousser jusqu'à Mojno Morihovo. On ne pouvait espérer franchir pareil espace d'un seul élan. Chargé de grenades et de fusils-mitrailleurs, l'assaillant ne serait arrivé aux cimes qu'à bout de souffle et sans force.

Aussi devait-on, durant la nuit précédant l'assaut, aménager sommairement, le plus en avant possible,

des parallèles de départ. Le 2e bataillon, qui attaquait à gauche, parvint à creuser deux lignes d'alvéoles, dont une à moins de 400 mètres des fils de fer bulgares. Au 1er bataillon, à droite, la pelle-bêche n'arrivant pas sans bruit à mordre le sol, le capitaine Humbert utilisa, pour placer la 1re compagnie, des alvéoles serbes préexistantes; plus au nord, le capitaine Legros, de la 3e compagnie, avait reconnu des ravineaux défilés aux vues et le haut d'un thalweg en angle mort, qui suffirent à ranger ses hommes. La 7e compagnie à gauche, un peloton de la 2e à droite, et tout le 3e bataillon étaient en réserve.

« Un peu avant l'aurore, écrit Joseph Alaux, qui appartenait à la 2e compagnie, je fus réveillé par le Révérend Père, qui me dit : « Mon cher petit, je viens « t'apporter Notre-Seigneur, afin qu'il te donne le « courage d'accomplir vaillamment ton devoir de soldat « chrétien et qu'il te reçoive directement au ciel s'il « veut que tu tombes dans cette attaque. Ne dis rien à « tes camarades pour ne pas les décourager; mais on « ne réussira pas... Tous sont unanimes à reconnaître « que la préparation est insuffisante... Fais tout de « même tout ton devoir; montre que tu es soldat du « Christ. Je te dis adieu, car peut-être nous ne nous « reverrons qu'au ciel. Je pars rejoindre les compagnies « d'attaque; je veux monter avec elles. » Là-dessus, il partit, calme et souriant, vers les premières lignes. »

*
* *

Le départ fut impressionnant. A l'instant où, sur les montres minutieusement réglées, la grande aiguille atteignit six heures trente, sans aucun signal, d'un même bond, toutes les vagues d'assaut jaillirent de leurs trous, et, dans un ordre impeccable, commencèrent à monter dans l'éclatement des obus. Minutes trop

courtes ; car, sitôt que l'artillerie française, pour ne pas tirer sur nos grenadiers-éclaireurs, dut allonger son tir, libérant du même coup la première ligne ennemie, les Austro-Bulgares sortirent des repaires où ils étaient tapis, et, de partout, crépita le tac-tac des mitrailleuses. Tout de suite, les crêtes apparurent plus fortement organisées qu'on ne l'avait même soupçonné. De hardis marsouins s'approchèrent assez près des tranchées pour voir que des créneaux étaient creusés jusque dans l'épaisseur de la pierre.

Du haut de l'observatoire central, on avait, à perte de vue, sous les yeux, un spectacle tragique. Des croupes dénudées, revêtues de fumées épaisses ; par moments, dans une éclaircie, des vagues humaines escaladant péniblement une pente, puis, contraintes au repli, la dévalant au pas de course, laissant des morts. Les Bulgares avaient la partie belle. Sur la droite, on en vit un groupe de cinq ou six, debout sur leur tranchée, tenir tête aisément à des Russes dix fois plus nombreux, mais épuisés par l'escalade, et les forcer à redescendre.

Bien vite, le 4e colonial, à qui l'on avait confié, au centre de cet amphithéâtre de feu, le poste d'honneur, compta de lourdes pertes. En moins d'un quart d'heure, sur les quatre capitaines des compagnies d'assaut, trois étaient tués.

A droite, la vague avait à peine atteint la crête dominant le sommet du thalweg, qu'elle était fauchée par des feux concentriques, en même temps qu'une pièce de campagne tirant de derrière les *Tranchées Rouges* la prenait d'écharpe. Le capitaine Legros tombait dès les premiers pas ; le sous-lieutenant Sénesse était mortellement blessé, et les survivants devaient se blottir, tant bien que mal, dans les plis du terrain, sans pouvoir ni avancer ni reculer. La compagnie Humbert eut le même sort : progression énergique tout de suite entravée, et perte de son capitaine.

Néanmoins, juste au sud de la cote 1055, deux sections audacieuses commandées par les sous-lieutenants Jacquez (de la 1re compagnie) et Montfolet (de la 2e) parvinrent jusqu'à des sortes de cromlechs solidement plantés dans le sol ; et, relativement à l'abri derrière ces boucliers, ravitaillés par de hardis coureurs de la 10e compagnie, qui leur passaient des boîtes de munitions à bout de câbles, harcelèrent toute la journée l'ennemi à coups de fusil et de grenades V B. En détournant ainsi, crânement, l'attention sur eux, ils sauvèrent la vie à nombre de leurs camarades accrochés aux pentes...

Au bataillon de gauche, pour qui l'escalade était moins rude, une bonne partie de la 5e compagnie atteignit aussi des escarpements rocheux où elle batailla rageusement. Le sous-lieutenant Ragot entraîna même quelques grenadiers jusqu'aux brèches des réseaux bulgares, mais s'y fit tuer au milieu de sa section. A la 6e compagnie, le sous-lieutenant Mougin tombait, dans les mêmes conditions, à quelques mètres des fils de fer ; quant au capitaine Maestracci, il avait imprimé à sa troupe un tel élan, si loin de nos lignes, que, porté disparu au soir du combat, on ne put ramener son corps que plusieurs mois plus tard. Mais pour l'ensemble de ces deux compagnies, qui marchaient sur un glacis sans aucun défilement, ce fut, dès le départ, l'arrêt brutal. La 6e surtout, qui marquait l'extrême gauche du régiment, prise de front et de flanc et même à revers par le bastion extrême du *Piton Rocheux*, fut littéralement environnée par un cercle de mitrailleuses. Et c'est là, tout d'abord, qu'il y eut les pertes les plus fortes

*
* *

Est-ce parce que le Père Lenoir, avec sa parfaite connaissance du secteur d'attaque, avait prévu qu'il y

aurait de ce côté plus de travail, ou bien avait-il voulu, vers la fin de la nuit, aller une dernière fois au 8e colonial, à l'ouest, nourrir de la Sainte Eucharistie son jeune confrère Gabriel Régis? Toujours est-il qu'au déclanchement de l'attaque, il était là, et qu'il se dépensa plusieurs heures parmi les mourants du 2e bataillon.

Du haut des observatoires, on vit longtemps une petite tache bleue, un agent de liaison sans doute, qui courait de groupe en groupe, se blottissait un instant auprès d'autres taches de même couleur sans mouvement, semblant mort lui aussi, puis qui se relevait inlassable, courait encore, s'aplatissait, rampait et repartait, paraissant se moquer des balles... Agent de liaison, en effet, messager divin, qui se hâtait d'achever son œuvre; car, déjà, les anges apprêtaient sa récompense...

Un peu avant 2 heures, le Père Lenoir arrivait à l'extrême droite du secteur d'attaque, dans le thalweg d'où la 1re compagnie, à 6 heures 30, était partie. « Sa physionomie, écrit Joseph Alaux, révélait la tristesse et la désolation. M'ayant aperçu, il vint s'asseoir à mes côtés. « J'arrive, me dit-il, du 2e batail-
« lon. Mais c'est affreux; tout près des lignes ennemies
« gisent des blessés qu'on ne peut secourir et qui sont
« voués à une journée d'horribles souffrances. D'autres
« sont là-haut, derrière les quelques rochers isolés...
« Deux fois je suis descendu et remonté avec des bidons
« pour porter à boire à ceux qui me le réclamaient.
« Maintenant il faut que j'aille vers les 1re et 3e compa-
« gnies... »

Il savait que le sous-lieutenant Sénesse était blessé et voulut le voir. On lui indiqua la direction, au nord[1].

« Et la section Gréau? demanda-t-il ensuite.

[1] Blessé à plusieurs reprises, en dernier lieu par un canon-revolver, le sous-lieutenant Sénesse était déjà mort probablement. Mais, du ravineau où se tenait cette conversation, on ne pouvait l'apercevoir. (Témoignage du soldat Vié, ordonnance de l'officier, qui resta auprès de son corps jusqu'à la nuit.)

— Là-haut, sur les pentes, répondit un soldat. Mais n'y allez pas : vous êtes un homme mort. »

L'adjudant-chef Masson joignit ses instances à celles du marsouin : le terrain qu'il faudrait traverser était absolument découvert, constamment battu.

« Alors, vous croyez que pour moi aussi?... » interrogea l'aumônier avec son sourire habituel. Tant de fois, depuis le matin, il avait déjà échappé à la mort!...

Cependant le Père semble abandonner son projet et descend à une source. On espère l'avoir décidé. Mais après avoir écouté les hommes, il est allé simplement, à l'écart, prêter l'oreille à la voix plus intime qu'il a coutume de consulter. Quelques jours auparavant, il écrivait à l'un de ses amis : « Demandez au bon Maître de m'envoyer son Esprit-Saint, avec sa lumière pour me montrer la meilleure utilisation des circonstances, et sa force pour réaliser généreusement ses moindres préférences[1]... » Maintenant il se recueille pour s'assurer de la *préférence* du divin Esprit.

Parmi ceux qui sont là-haut, blessés, il en est un — le Père Lenoir en avait souffert plus que tout autre — dont les sentiments antireligieux sont connus, l'un des très rares du régiment qui ait parfois contrecarré les offices du dimanche. Son âme n'est-elle pas dans une indigence spéciale et n'y a-t-il pas des brebis perdues pour qui le bon pasteur donne sa vie?... Dès lors la résolution du prêtre est arrêtée, définitive.

Quand il revient de la source, ayant rempli son bidon d'eau fraîche, sur son visage très calme on lit la décision prise. Le sous-lieutenant Gros le supplie encore de ne pas tenter l'impossible. C'est en vain. Il avait dit : « Pour faire du 4e colonial un régiment de saints je donnerais ma vie. Je la donnerais pour *un seul.* » Le moment lui semblait venu de tenir parole.

Il remet à l'officier présent sa canne et le bidon

[1] Au P. Courbe, *23 avril.*

Le PITON JAUNE vu du PITON DES ITALIENS

(La croix indique l'endroit où fut tué le P. Lenoir.)

d'eau-de-vie qui l'embarrassent; et il part. Au sommet du thalweg, sur le point d'entrer dans la zone découverte, le voilà qui s'agenouille et se glisse, moitié rampant, dans un champ de blé vert.

C'est alors que des pentes du *Piton Jaune* l'aspirant Gréau l'aperçut. « Sans nouvelle de ma compagnie, puisque la deuxième vague avait dû s'arrêter bien en arrière de la section, je guettais anxieusement un agent de liaison m'apportant des ordres. Vers 2 heures de l'après-midi, je vis pointer un casque dans les blés à une soixantaine de mètres de ma ligne. Le couvre-casque ressortait très distinctement parmi les épis verts. Aussi, immédiatement, une mitrailleuse crépita, fauchant les herbes autour de l'imprudent. L'homme se recula, sans avoir été touché, pour reparaître deux minutes plus tard, quelques mètres à gauche. Cette fois, la mitrailleuse qui était déjà pointée, le serra de près dès les premiers coups. Au quatrième ou cinquième, je vis celui que je supposais un agent de liaison tomber sur le côté gauche, et rester immobile les mains croisées sur la poitrine, en même temps que sa tête s'inclinait lentement, comme dans un geste d'ardente prière. Cette scène est restée profondément gravée dans ma mémoire; j'en garantis l'authenticité, d'autant qu'elle s'est passée dans un moment d'accalmie où j'avais tout le loisir d'observer... Avec mes jumelles je cherchai à reconnaître celui qui venait de tomber, mais je ne pus y parvenir[1]... »

D'en bas, on eut le même spectacle. Il sembla seulement que la première rafale de mitrailleuse avait blessé le Père à l'épaule et qu'il s'était arrêté un instant pour éponger sa plaie. Mais qu'importe! le sacrifice était consommé.

[1] Extrait d'un rapport du lieutenant Gréau (alors aspirant), du 27 mai 1917, confirmé et complété par une longue lettre du 9 novembre 1920.

Une chose parut merveilleuse : c'est que, pour cet achèvement, Dieu eût voulu, dans ce coin des montagnes désolées, la présence symbolique de quelques épis. Le bon ouvrier s'était étendu, la face sur le sillon, dans la moisson verte, l'apôtre de la communion parmi les blés eucharistiques...

C'était, depuis le commencement de la guerre, y compris le Père Gabriel Régis, tué le matin même dans les tranchées conquises du *Piton Rocheux*[1], le cent trente et unième Jésuite qui mourait pour la France[2].

[1] Que les coloniaux, à qui ce livre est dédié, nous pardonnent de rapprocher le souvenir de ces deux religieux qui furent unis dans la mort. Le P. Lenoir eût aimé à partager ainsi sa gloire. Au reste, Régis était un vrai marsouin. Qu'on en juge par le texte de sa dernière citation à l'ordre de l'armée : « Régis (Gabriel), sous-officier d'élite, superbe d'allant et d'esprit de sacrifice. Deux fois volontaire pour conduire les patrouilles chargées de vérifier les destructions. A l'assaut du 9 mai, réclame l'honneur de commander les grenadiers précédant la première vague, entraîne son groupe sous un barrage violent de mitrailleuses et d'artillerie, entre le premier dans la tranchée allemande, enlève ses hommes à l'attaque de la deuxième tranchée. Arrêté par une mitrailleuse, tente de la neutraliser lui-même à coups de grenades, tombe mortellement frappé, appelle son capitaine et lui indique l'emplacement de la mitrailleuse avant de mourir. » Signé : Grossetti.

[2] Il devait y en avoir encore 34 ; en tout 165 sur 855 mobilisés.

CHAPITRE XXXII

" JE VOUS ATTENDS "

L'EUCHARISTIE GARDIENNE — DEUX LETTRES D'ADIEU

Anxieux, Joseph Hugon guettait au *Ravin du Colonel* le retour du Père Lenoir. Vaine attente. Et pourtant « la bataille était sur place, dit-il... Quand je trouvais quelqu'un qui venait de là-haut, je demandais si on ne l'avait pas vu de la matinée..., je me disais : Il va bien. Quand le soir, un capitaine me dit : « Alors monsieur l'aumônier a fini, il a été tué vers les 2 heures. »

La nouvelle s'en était déjà répandue. Ce fut une consternation. On s'était si bien habitué à le voir passer toujours au travers des balles !

Non pas qu'on le plaignît. C'est ainsi, tous le savaient, qu'il désirait mourir, en prêtre et en soldat : pénétrant tout le sublime de ce sacrifice offert en pleine conscience, certains parlaient déjà comme le fera dans quelques semaines un de ses maîtres les plus aimés : « Pouvait-il mieux finir? On oserait presque dire que pareille fin lui était due[1]... » Le mot de l'abbé Perreyve s'était-il trouvé souvent mieux réalisé : « Les prêtres doivent regarder la mort comme une des fonctions de leur sacerdoce. Elle est leur dernière messe » ?

Ceux qui savaient qu'une mutation était sur le point de l'enlever au 4e pour le placer, selon la lettre du règlement, dans un groupe de brancardiers, ne purent

[1] Lettre du R. P. Longhaye à M. Lenoir.

s'empêcher de relever la coïncidence : « Quelle peine lui aurait faite ce changement, après ces trois années bientôt passées dans ce régiment auquel il s'était donné tout entier!... » Si, comme certains l'ont pensé, le Père connut ou pressentit cette mutation, il dut avoir moins de peine à mourir. Sa mission était terminée[1]...

Mais quel vide tout à coup dans les cœurs! « Que sera le 4e sans le Père Lenoir? » s'écriaient plusieurs. Et un officier incroyant, qu'une trop courte fréquentation de l'aumônier n'avait pas encore rapproché de la foi, disait : « Vous verrez : nos poilus, quels qu'ils soient, oublieront leurs propres misères pour pleurer ce saint. »

Toutefois, le Père n'était officiellement que disparu. Le soir tombé, l'aspirant Gréau, à la lueur d'une fusée éclairante, avait bien pu identifier le corps. Mais traînant un blessé qui réclamait des soins immédiats, il n'avait pu le ramener. Deux nuits durant, des équipes de brancardiers fouillèrent sans succès les blés et les avoines. Les Bulgares étaient venus ramasser des cadavres français et les enterraient bien ostensiblement là-haut sur leurs tranchées, dans l'espoir que cela nous empêcherait de tirer. Le 12, on n'avait plus grand espoir de retrouver le corps.

Malgré le danger, l'aspirant Gréau sollicita la faveur de faire une nouvelle tentative. Sans peine, il obtint, pour l'aider, quatre volontaires et deux brancardiers[2]. On rechercherait en même temps le capitaine Legros

[1] Commandant M..., lettre du 8 juillet 1917; détails confirmés par le capitaine Monnier.

[2] Le P. Lenoir eût aimé à ce que les noms de ces braves fussent conservés. Les voici : Ginestet, Minier, Molinier, Pierre. Les brancardiers s'appelaient Guérin et Bouât. A une lettre de remerciement, ce dernier répondait quelques semaines plus tard : « Ce que j'ai fait, qui ne l'eût fait au 4e? J'ai été un favorisé de pouvoir accomplir ce pieux devoir. Sa mémoire reste vivante en nous et cependant son départ a fait un si grand vide. Mais là où le corps n'est plus, l'âme a laissé une empreinte ineffaçable... »

et le lieutenant Sénesse. « Puisque nous savions où ils étaient tombés, écrit-il simplement, nous avions plus de chance de les retrouver que n'importe qui. » En effet, sans détour, ils y parvinrent. Les corps des officiers et des hommes tués près d'eux avaient disparu. Seul, l'aumônier était là. « Il n'avait pas été fouillé : je retrouvai toutes ses affaires dans ses poches, mais il avait été remué. Je l'avais laissé sur le côté gauche, le casque près de la tête et le crucifix dans sa capote, comme il le portait toujours. Je le retrouvai presque sur le dos, le casque à une trentaine de centimètres de la tête, et le crucifix hors de la poitrine. Tout me fait supposer qu'ayant reconnu un prêtre dans M. l'aumônier on n'osa pas y toucher par respect. »

A l'adresse de ceux qui s'étonnaient de le voir si souvent porter sur lui la Sainte Eucharistie, le Père Lenoir, on s'en souvient, avait écrit : « En cas de mort...? Notre-Seigneur s'arrangera pour faire passer par là quelqu'un d'intelligent qui comprendra et se tirera d'affaire[1]. » Dieu le prit au mot et ne voulut pas, après le sacrifice accompli, infliger le moindre blâme à ses audaces eucharistiques. Le prêtre qui devant les hommes avait procuré tant d'honneur à Jésus-Hostie, fut préservé, par l'hostie même qu'il portait sur lui, du déshonneur de l'inhumation schismatique, et, deux mois plus tard, l'abbé Thibon parlera encore avec admiration de « la custode qui a si visiblement gardé le corps aimé du Révérend Père[2] ».

Entourant cette custode comme autant de linges sacrés, plus précieux sans doute au cœur du divin Maître que la plus fine batiste, se trouvaient trois documents, — trois reliques, — imprégnés de sang : d'abord son contrat d'alliance avec Dieu, les résolutions

[1] Voir fin du chapitre XIX, p. 346.
[2] Lettre à Madame Lenoir, 17 *juillet* 1917.

de retraite de Noël 1915 héroïquement gardées : nous en parlons ailleurs[1] ; ensuite, pour sa famille, une lettre d'adieu ; enfin, pour son régiment, un « au revoir » suprême, que le colonel ouvrit très ému et s'empressa de transmettre par la voie du rapport.

4e COLONIAL

ORDRE DU RÉGIMENT

Le 14 mai 1917.

« Le lieutenant-colonel communique au régiment la note suivante, trouvée dans les papiers du Père Lenoir, aumônier militaire, tombé au champ d'honneur le 9 mai 1917, victime de son dévouement aux blessés, après avoir, durant trente mois, fait l'admiration de tous par sa bonté, sa foi patriotique, la sainteté de sa vie.

« Il laisse parmi nous un souvenir impérissable.

« C'est avec la plus respectueuse et la plus douloureuse émotion que nous nous inclinons devant la dépouille mortelle de celui qui fut l'ami, le confident, le consolateur, le bienfaiteur de tous les braves du régiment. »

Le lieutenant-colonel,
A. Thiry.

« *EN CAS DE MORT* »

Je dis « au revoir » à tous mes enfants bien-aimés du 4e colonial. Je les remercie de l'affectueuse sympathie et de la confiance qu'ils m'ont toujours témoignée ; et si parfois, sans le vouloir, j'ai fait de la peine à quelques-uns, je leur en demande bien sincèrement pardon.

De tout mon cœur de Français, je leur demande de continuer à faire vaillamment leur devoir, à maintenir les traditions d'héroïsme du régiment, à lutter et à souffrir tant qu'il faudra, sans faiblir, pour la délivrance du pays, avec une foi inconfusible dans les destinées de la France.

[1] Voir plus haut, p. 276.

En cas de mort

Je demande qu'on veuille bien :

1) faire prendre par un prêtre, aumônier ou soldat, la petite boîte de métal que je porte attachée au cou.

2) envoyer la lettre ci-jointe et toutes mes affaires à mes parents : Monsieur et Madame Lenoir, 5 rue de Provence, Versailles.

Je dis "au revoir" à tous mes enfants bien-aimés du 4e colonial. Je les remercie de l'affectueuse sympathie et de la confiance qu'ils m'ont toujours témoignée et si parfois, sans le vouloir, j'ai fait de la peine à quelques-uns, je leur en demande bien sincèrement pardon.

De tout mon cœur de Français, je leur demande de continuer à faire vaillamment leur devoir, à maintenir la tradition d'héroïsme du régiment, à lutter et à souffrir tant qu'il faudra sans faiblir pour la délivrance du pays, avec une foi inconfondable dans les destinées de la France.

De tout mon cœur de prêtre et d'ami je les supplie d'assurer le salut éternel de leurs âmes, en restant fidèles à notre Seigneur Jésus-Christ et à sa loi en se purifiant de leurs fautes, en s'unissant à lui dans la sainte Communion aussi souvent qu'ils le pourront.

Et je leur donne à tous rendez-vous au Ciel, où nous nous retrouverons pour toujours dans la vraie vie, la seule heureuse, pour laquelle Dieu nous a faits.

Pour ceux à cette intention, j'offre joyeusement à notre divin Sauveur Jésus-Christ le sacrifice de ma vie.

Vive Dieu ! vive la France ! vive le 4e colonial !

Louis Lenoir

De tout mon cœur de Prêtre et d'ami, je les supplie d'assurer le salut éternel de leurs âmes, en restant fidèles à Notre-Seigneur Jésus-Christ et à Sa loi, en se purifiant de leurs fautes, en s'unissant à Lui dans la sainte Communion aussi souvent qu'ils le pourront.

Et je leur donne à tous rendez-vous au Ciel, où nous nous retrouverons pour toujours dans la vraie vie, la seule heureuse, pour laquelle Dieu nous a faits.

Pour eux, à cette intention, j'offre joyeusement à notre Divin Maître Jésus-Christ le sacrifice de ma vie.

Vive Dieu! Vive la France! Vive le 4e colonial!

Un soldat écrivait quelques jours après : « A la lecture de cet *au revoir,* si français, si chrétien, la plupart des coloniaux du 4e ont, — beaucoup pour la première fois depuis trois ans, — pleuré comme des gosses[1]. »

Et nous savons que, parmi les officiers d'état-major, même de ceux qui connaissaient fort peu le Père Lenoir, plusieurs aussi ne purent dissimuler leurs larmes.

Les sapeurs du régiment, qui avaient si souvent dressé l'autel de leur aumônier, firent son cercueil et l'y enfermèrent. L'endroit étant vu des Bulgares, tout rassemblement était impossible : quelques amis seulement. L'abbé Thibon, infirmier du régiment, lut dans le petit *Livre du Soldat Catholique* les prières des morts, puis le testament, et le cercueil chargé sur un mulet partit pour Cégel, où l'inhumation eut lieu le matin même.

Quatre frères en religion du Père Lenoir s'y trouvaient providentiellement réunis ; parmi eux, le Père Chauffert, aumônier volontaire de la 16e division coloniale, qui devait mourir quelques mois plus tard. Le colonel Pruneau[2], l'ami des temps héroïques de Beauséjour et de Massiges, était là, rappelant par sa pré-

[1] Pierre Fau, lettre à la *Croix de l'Aveyron,* mai 1917.

[2] Depuis général, il commandait alors la 32e brigade coloniale, qui avec la 4e brigade formait la 16e division coloniale.

sence auprès de cette tombe l'une des plus triomphales journées du 4e colonial, la victoire d'Herbécourt. La foule qui suivait le corps était faite surtout des blessés en traitement à l'ambulance alpine n° 11 ; plusieurs se traînaient avec peine, appuyés sur une canne. Mêlés aux marsouins, des officiers, la poitrine barrée de décorations, entre autres le commandant Defoort, dont le départ du 4e, au début du mois, avait si vivement affecté le Père Lenoir.

Sur le cercueil reposait le grand drapeau du Sacré-Cœur, portant ces mots : 4e RÉGIMENT COLONIAL et les noms de ses batailles inscrits en or sur la soie rouge. L'aumônier fut placé tout à côté de l'endroit où reposait, depuis cinq jours, le docteur Mercier, médecin-chef du régiment, l'un et l'autre symbolisant le Service de Santé, unis dans la mort comme ils l'avaient été dans le dévouement professionnel. « Près de la fosse, le commandement de : *Portez armes!* retentit. On donna l'absoute. Il n'y eut pas de discours : l'émotion était trop vive. Lui seul parlait[1]. »

Parmi les coloniaux que la mort du Père Lenoir avait plus vivement affectés, se trouvait un jeune séminariste, Jacques Terrel. Dans son carnet de campagne il écrivait à cette date une longue prière qui débutait ainsi : « Mon divin Maître, aidez-moi à me recueillir et à méditer en votre présence. Mon âme désemparée par le coup qui l'a frappée veut se réfugier en vous et vous demander aide et secours... » Le matin du 17 mai, avec une des hosties restant dans la custode de son aumônier il communiait encore ; puis il sortait en tête de sa section pour la conduire à l'assaut. Mais dès les premiers pas il tombait, frappé d'une balle au front. Le disciple rejoignait son maître.

Quand le 4e fut redescendu des lignes, on suppléa

[1] P. Fontoynont, lettre au R. P. Chanteur, 15 *mai* 1917

par une messe solennelle à ce qui n'avait pu se faire. Mais on ne chanta pas l'office des morts. C'était le dimanche de Pentecôte. Un marsouin expliqua naïvement le sens de la cérémonie par ces paroles : « Comme *on est sûr* qu'il n'a pas besoin de nos prières, il en fera profiter là-haut ceux qui en ont le plus besoin, selon son habitude sur terre[1]. »

« Les soldats étaient nombreux, ajoute un officier ; et pas mal, bien qu'il n'y ait pas eu le vibrant appel à la communion qui terminait tous les sermons du Père Lenoir, se sont approchés de la sainte table. J'aime à me le représenter assistant à cette messe, du haut du ciel, entouré de ceux qu'il y a fait monter avant lui et qui forment là-haut le régiment reconstitué, comme il aimait à le dire. Il a dû penser que les fidèles étaient trop peu nombreux, car ici-bas il trouvait qu'il n'y avait jamais assez de communions, et *il remarquait beaucoup mieux les absents que les présents.* Je m'imagine aussi un dialogue familier entre le bon Dieu et lui, dans le style des mystères : le bon Père Lenoir s'excusant de n'avoir pas fait mieux et le bon Dieu le rassurant en lui montrant d'un geste large la foule des élus qui lui doivent leur salut. A la suite de quoi, l'un et l'autre font pleuvoir une foule de grâces sur le 4e. Mon imagination n'est peut-être pas respectueuse, mais je la crois conforme à la réalité[2]... »

Témoignage touchant : « Chaque marsouin fit part à ses parents de la mort de l'aumônier comme d'un deuil de famille, et les réponses témoignèrent combien il était connu et aimé jusque dans les foyers les plus indifférents à l'idée catholique[3]. »

Dès lors, les soldats prirent l'habitude de « partir chaque soir nombreux sur la tombe du Père ». Comme l'écrira l'un d'eux longtemps après, « au cimetière du

[1] Joseph Hugon, lettre à M. et Mme Lenoir.
[2] Capitaine Monnier, lettre du 28 *mai* 1917.
[3] Abbé Thibon, lettre du 17 *juillet* 1917

col de la Wratta où il repose, l'on voit souvent ses anciens poilus lui aller faire visite et prières. Et pour la Toussaint, on lui avait bien orné sa tombe, et je pense que l'on mettra au Sacré-Cœur de Montmartre une plaque en son souvenir, que ses enfants lui ont offerte. »

Ainsi se terminent les vingt pages si simples et si merveilleusement exactes de Joseph Hugon à la mémoire de son « cher maître ».

Les derniers mots font allusion à un projet qui témoigne de la vénération dont tous entouraient leur Père. Les coloniaux du 4e avaient tenu à se cotiser pour acheter une couronne. Bien que le maximum des versements eût été fixé à cinquante centimes, on recueillit près de huit cents francs. La plus belle couronne trouvée à Salonique ne coûta pas le douzième de cette somme. Que faire du reste? Le génie avait fourni le ciment qui recouvrait la fosse, en forme de pierre tombale. Et quand on eut orné la croix d'une lame de cuivre indiquant les noms de l'aumônier, il restait environ sept cents francs. « Nous avons pensé qu'ils pourraient servir à faire poser une plaque commémorative à la basilique de Montmartre, dans ce sanctuaire qu'il aimait tant. Les hommes qui l'ont connu trouveraient ainsi, à leur retour en France, un coin où concrétiser leurs prières, et peut-être sera-ce pour certains un motif de faire un pèlerinage qu'ils n'accompliraient pas sans ça... Une plaque suffisamment grande pour contenir les *adieux au régiment* constituerait pour les catholiques un document précieux et fécond[1]... »

Sans doute, la commission de Montmartre craignit d'être débordée par des demandes du même genre. Le projet tel quel fut écarté. Aujourd'hui, dans le sanctuaire

[1] Capitaine Monnier lettre du 30 *juillet* 1917.

national, le souvenir de l'apôtre est simplement conservé par une courte inscription, portant son nom, son titre d'aumônier militaire et la date de sa mort ; la plaquette est à gauche du chœur, entre la statue de saint Antoine de Padoue et une porte basse conduisant à l'entrepôt des bannières. Le coin est obscur ; si l'on avait pu consulter le Père Lenoir, il l'aurait choisi.

*
* *

Le 21 juin 1917, le général commandant l'armée française d'Orient sanctionnait les témoignages de l'admiration populaire en signant cette citation à l'ordre de l'armée :

LENOIR Louis, aumônier du G. B. D/16, détaché au 4e régiment d'Infanterie coloniale.

« *Après avoir durant 30 mois passé ses jours et ses nuits à faire pénétrer dans les cœurs son ardente foi patriotique et à réconforter ceux qui souffraient; après avoir accompagné les vagues d'assaut à toutes les opérations du régiment, adoré et admiré de tous, est tombé mortellement atteint au cours d'une attaque, en se rendant, au mépris du danger, en plein jour et à découvert, auprès des survivants d'une fraction avancée, soumise à un feu violent de mitrailleuses.* »

Le Général commandant l'A. F. O.,

Signé : GROSSETTI.

N'attachons pas, je le veux bien, trop d'importance aux éloges des ordres du jour. Ils furent parfois galvaudés et l'on y abusa peut-être de l'hyperbole... Ici, le langage officiel fut encore dépassé par les attestations privées. On ose à peine en relever certaines expressions.

Le colonel Thiry n'a pas peur d'affirmer : « Votre

fils était un homme exceptionnel, tel que je n'en ai jamais rencontré. Si sa mort a été celle d'un martyr, sa vie était d'un saint[1]. »

Un ami de l'apôtre écrit dans le même sens : « Dieu l'avait doué d'une manière qui surpasse le commun, et le mot « prodigieux » est celui que j'ai entendu prononcer le plus souvent à son occasion durant cette guerre[2]. »

Enfin cette parole, rapportée par un jeune infirmier : « Il y a trois jours, en priant sur la tombe du Père Lenoir, un sous-lieutenant du 4e colonial m'a dit : « En « perdant notre aumônier, nous avons perdu le plus « grand homme d'Orient. C'était un Saint. Des hommes « comme celui-là ne devraient jamais mourir[3]. »

Aussi bien, des hommes comme celui-là ne meurent-ils pas entièrement « Nous conservons de notre aumônier, ajoute le colonel Thiry, un souvenir si précis et si doux qu'il nous semble toujours vivant, éloigné de nous seulement pour un temps. »

L'agenda de poche retrouvé sur le Père Lenoir atteste merveilleusement la conscience avec laquelle l'ami incomparable avait accompli jusqu'au bout les consignes qu'il s'était tracées. Les pages des sept premiers jours de mai sont complètement couvertes de noms suivis d'indications telles que celles-ci : communion à porter à telle escouade, adresses de familles, menus cadeaux à offrir (chocolat, bougies, papier à lettres, etc., arrivés récemment de Versailles).

Le 8 mai, en dessous de l'intention de messe marquée comme d'habitude en haut de la page : « 1re communion d'Anita P. de L. » (la fillette d'un marsouin), — on lit une seule ligne, le rappel d'une commission dont le bon serviteur n'avait pu s'acquitter la veille : « *pierre*

[1] Lettre du 25 *juillet* 1917.
[2] A. T., lettre du 5 *juin* 1917.
[3] François Riou, lettre du 5 *septembre* 1917.

à briquet Chèze. » Dernier témoignage de ces mille riens d'amitié par où souvent il gagnait une âme. Le 9 mai, le saint Sacrifice n'ayant évidemment pas pu se célébrer à cause de l'attaque, l'intention de messe inscrite d'avance est soigneusement barrée et reportée au lendemain. Enfin, constatation bien émouvante : même les pages qui suivent la mort ne sont pas entièrement blanches. Au 27 mai, je relève l'indication de deux lettres à écrire pour un Henri dont l'anniversaire survenait le 18 juin et pour un confrère dont la fête était le 21 juin ; une semaine plus tard quatre lettres sont encore prévues à l'adresse de quatre personnes dont la fête tombait à la fin du mois pour saint Pierre ou saint Paul. Quand on songe aux circonstances tragiques où tout cela fut écrit, quand on se rappelle aussi que l'examen particulier fut marqué jusqu'au dernier jour, on ne peut s'empêcher d'admirer la méthode et la maîtrise de soi que supposent ces simples détails. Et vraiment un cœur qui avait sur terre de telles prévenances pourrait-il au ciel oublier des amis qui peinent encore?

*
* *

Cependant, à Versailles, les lettres de sympathie attristée affluaient. Entre toutes, le fils très aimant eût fait, croyons-nous, une place à part à celle du petit caporal blessé qui était devenu à Autun le filleul de guerre de Mme Lenoir. Il y aurait retrouvé le reflet de cette confiance naïve qu'il savait si bien inspirer.

Le 31 mai 1917.

Pauvre bonne maman,

Je viens pleurer avec vous la mort de mon brave aumônier. Hélas ! mes lamentations jointes aux vôtres ne pourront pas le faire revenir. Je voudrais être plus instruit que je ne

le suis pour vous écrire une belle lettre de condoléances; mais peut-être elle ne vaudrait pas la simple lettre que je vous écris avec mon cœur.

Je suis bien peiné, je vous le jure, et un grand remords me ronge de n'avoir pas été toujours ce que j'aurais dû être envers M. l'aumônier et de ne pas avoir toujours suivi ses conseils; mais maintenant qu'il est au ciel, et qu'il voit tout ce que je fais, je vais être bien sage pour lui prouver que son Victor l'aime toujours et qu'un jour il ira le retrouver là-haut.

Je voudrais vous plaindre, bonne maman Lenoir; mais je ne le peux pas, car pas une plainte n'a été prononcée dans votre lettre. Si je me suis révolté au premier moment contre le bon Dieu, maintenant je trouve qu'il a bien fait de rappeler M. l'aumônier à lui, car M. l'aumônier en avait fait assez sur cette terre et c'était bien son tour d'aller se reposer au ciel. Et dire, bonne maman, si j'avais été tué le 25 septembre à Massiges, je serais avec lui maintenant et avec les anciens amis du 4e, tandis que maintenant, à savoir si j'y grimperai là-haut...

Ici le Père Lenoir serait intervenu pour dire : « Cela dépend de nous; car à qui fait son possible, Dieu ne refuse jamais sa grâce. »

Au « nid familial » une autre lettre était parvenue, relique suprême, dont nous n'aurions même pas osé solliciter la communication, s'il ne s'agissait de répondre à une calomnie assez répandue contre la vie religieuse. A ceux qui renoncent aux joies de la famille pour le suivre, Jésus dans son Évangile promet le centuple. Quand les parents sont assez chrétiens pour consentir généreusement, quoi qu'il leur en coûte, au sacrifice de leur enfant, cette promesse se réalise aussi pour eux. A propos de l'entrée de son fils au noviciat, Mme Lenoir a écrit : « Il savait que, dans la nouvelle vie où il allait entrer, tous les sacrifices lui seraient demandés, sauf celui de l'amour filial et que l'amour de Dieu pourrait l'augmenter encore en l'épurant et le

sanctifiant. De fait, pendant les vingt années qu'il devait vivre encore, avançant de plus en plus dans la voie du parfait amour de Dieu, Louis resta pour son père et sa mère le fils le plus tendre et le plus aimant, pour ses frères et ses sœurs le frère le plus affectueux et le plus délicat. C'est en toute vérité qu'il leur donnait encore, par écrit, à la veille de sa mort, l'assurance de son « *affection si profonde, que la vie religieuse, loin de détruire, avait encore avivée* ».

De cette lettre d'adieu, — et si réservées que soient ces fleurs de famille — nous avons obtenu de citer du moins un extrait. Sans un petit jour entr'ouvert sur ce jardin fermé, le portrait du Père Lenoir resterait incomplet ; et, plus encore, son apostolat posthume se verrait frustré, pensons-nous, d'une partie de ses fruits.

Mes parents bien-aimés,

Si cette lettre vous parvient, c'est que notre Divin Maître vous aura fait un très grand honneur : après avoir donné à votre fils les grâces de la vocation religieuse et du sacerdoce, Il lui aura donné de mourir en servant à la fois Dieu et la France.

Remerciez-Le avec moi de cette dernière marque de prédilection et ne pleurez pas.

Je suis au ciel avec tous les membres de la famille qui vous ont déjà quittés et qui, comme vous, m'avaient montré le chemin de l'honneur. Près d'eux, je vous attends... Vos souffrances de la terre passeront vite et vous nous rejoindrez dans le bonheur parfait, définitif, que Dieu nous a préparé et que nous vivrons ensemble, en reprenant pour toujours notre délicieuse vie de famille infiniment plus douce encore qu'au « nid » d'ici-bas.

Courage. Souffrir passe... En souffrant, nous méritons le ciel, et le ciel est si beau !...

*
* *

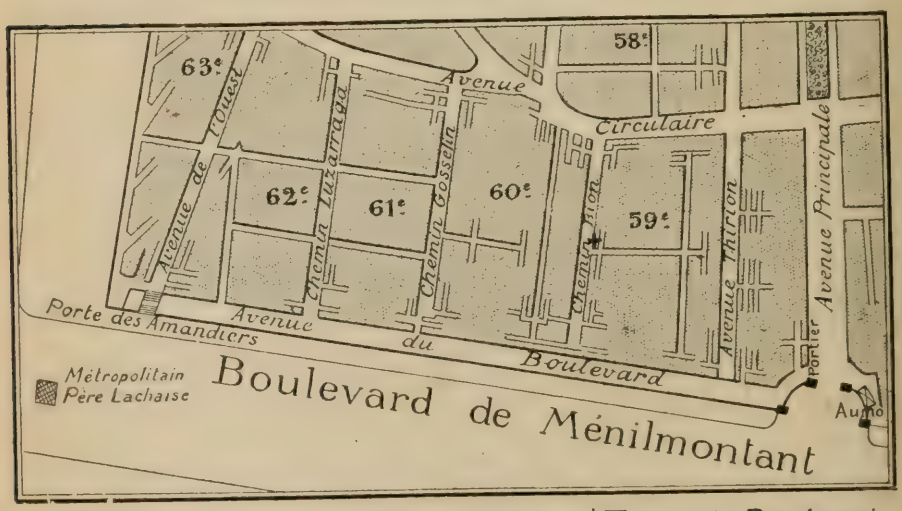
Ces deux lettres d'adieu du Père Lenoir — à son 4e et à sa famille — ne concluent pas seulement sa vie; elles la résument.

Les réalités de l'au-delà, qui pour tout chrétien sont infiniment plus précieuses que les autres, lui apparaissaient dépouillées de l'épaisse matérialité qui nous les voilent trop souvent. Dégagé par une longue ascèse de ces brouillards qui montent des vallées basses de l'amour-propre et de la sensualité, il allait, sans détour, le regard invariablement fixé sur une splendide lumière. Notre passage sur terre était vraiment pour lui un très simple épisode de voyage, épisode d'une souveraine importance néanmoins, puisqu'on y prend l'aiguillage sur le bonheur qui ne finira pas.

Des enseignements si nombreux qui s'élèvent de cette existence d'apôtre, le principal, si je ne me trompe, est celui-là même qui se trouve renfermé dans les premières lignes du catéchisme : « Pourquoi êtes-vous créé et mis au monde? » demande-t-on à l'enfant. Et celui-ci de répondre : « Pour connaître, aimer et servir Dieu et, moyennant cela, acquérir la vie éternelle. » Saint Ignace, en tête de ses *Exercices Spirituels,* invite son retraitant à s'imprégner longuement de cette vérité fondamentale. Le Père Lenoir en avait fait le centre de sa vie. Aimant Dieu par-dessus toute chose, il n'eut pas d'autre ambition que de le faire aimer de même par tous ceux qui l'entouraient. Tâche difficile, impossible au seul effort humain; mais comme il l'avait écrit : « *Jésus-Hostie avec moi : Force, Vie, Salut, Victoire.* » Dès lors, plus de crainte : « *Pour faire des saints, je donnerais ma vie. Je la donnerais pour un seul.* »

Voilà tout le Père Lenoir. Et ce livre, qui a si longuement parlé de lui, mériterait sa réprobation, s'il ne visait aussi à élever les âmes vers ces hauteurs sereines. Tant d'hommes courent ici-bas après le bonheur sans jamais l'atteindre ! Il ne se trouve que là.

Le cimetière de Cégel ne posséda guère plus de deux ans les restes du Père Lenoir. Transférés d'abord à Novak près de Monastir, ils ont été ramenés en France en 1922. Le 28 août, après un service religieux, où le général Berdoulat, gouverneur de Paris, avait tenu à venir apporter encore une fois à l'aumônier des coloniaux l'hommage de son admiration, le corps fut inhumé au cimetière du *Père-Lachaise* dans une sépulture de famille. Les amis du Père Lenoir, qui voudraient aller prier auprès de lui comme ils le faisaient dans le désert du col de la Wratta, retrouveront aisément sa tombe en remontant le *chemin Bion* qui sépare la 59e division de la 60e. Le caveau est le 33e à droite, en bordure de la 59e division.



+Tombe du Père Lenoir.

APPENDICE A

Projet *d'examen particulier* sur les devoirs d'état. — « *Directives écrites par le Père Lenoir au cours d'un entretien dans la sacristie de Sommereux (Oise), fin octobre ou commencement de novembre 1916* » (Sous-lieutenant Antoine G.).

Cf. plus haut, p. 298, 435 sq., 472.

But : Remplir le mieux possible mon devoir d'officier, tel que Notre-Seigneur l'entend, pour sa gloire, pour la sanctification de mon âme et le salut éternel de toutes les âmes qui me sont confiées.

Moyen : Chercher toutes les occasions de former mes hommes (militairement, physiquement, intellectuellement, moralement, religieusement), et pour cela :

1° Les *connaître* individuellement (caractères, antécédents, familles, besoins, souffrances actuelles, relations de camaraderie).

2° Leur procurer tout le *bien-être* possible.

3° Chercher toutes les occasions de *former leurs idées* (soit en particulier, soit en groupe).

Pratique de l'examen :

1° Le matin, au réveil, me rappeler cette tâche que Notre-Seigneur me donne pour la journée. Lui demander son aide et prévoir les occasions. Si j'en ai le temps, relire avec attention la liste de mes hommes, en me demandant ce que je pourrai faire aujourd'hui pour chacun.

2° Dans le courant de la journée, invoquer le plus souvent possible Notre-Seigneur et la Sainte Vierge pour leur demander *lumière* et *force*.

3° Le soir, examiner la journée sur les trois points fixés (si j'en ai le temps, à l'aide de la liste de mes hommes). Me donner une note appréciative et l'écrire. Remercier Dieu en lui demandant pardon.

(*Note écrite de la main du Père Lenoir.*)

APPENDICE B

Note du Père Lenoir sur la communion en viatique, transmise à Rome par Mgr Ruch (juin 1916, cf. p. 334) :

Voulant appliquer le plus exactement possible le décret de la S. Congrégation des Sacrements, en date du 11 févr. 1915, relatif à la communion en viatique des soldats sur le front, les aumôniers militaires de la 2e div. coloniale, ainsi que plusieurs autres, ont adopté une manière d'agir que, dans les difficultés présentes, ils s'empressent de soumettre à l'autorité ecclésiastique.

Leurs régiments passent, alternativement *a*) quelques jours aux tranchées, dans des secteurs dangereux, où chaque jour voit plusieurs tués et blessés, sans compter les attaques imprévues qui, à maintes reprises, font tomber des centaines et des milliers d'hommes; *b*) quelques jours dans les cantonnements, dits de repos, qui sont assez fréquemment bombardés par l'ennemi.

Dans ces cantonnements, ils sont tous les jours soit occupés à des exercices ou corvées obligatoires, soit consignés jusqu'au soir, de telle sorte qu'il leur est impossible de se rendre à l'église le matin. Même le soir, tous ne sont pas libres le même jour : ainsi, chacun de ces soirs de repos, des hommes assistent à la cérémonie qui, sans le prévoir, ne pourront plus revenir à l'église avant d'aller à la mort.

Dans ces conditions, — étant donné, d'une part, le danger de mort certain et prochain dans le séjour aux tranchées qui suivra tout prochainement, le danger de mort certain et plus ou moins prochain dans les attaques soit françaises soit allemandes, le danger de mort plus ou moins certain par le bombardement du cantonnement; — étant donné, d'autre part, l'impossibilité absolue où sont les hommes de communier à jeun, si bien que pour eux il n'y a qu'une alternative : *communier non à jeun* ou

ne jamais communier, — leurs aumôniers ont cru se conformer au décret de la S. Congr. en organisant le soir, à la seule heure où les soldats sont libres, des saluts solennels du Saint Sacrement, où, après les chants et les prières liturgiques, suivis d'un sermon, ils distribuent la sainte communion en viatique.

Avant et après cette communion, les actes sont récités à haute voix; et cet ensemble de prières, de chants, d'instruction, de solennité, en même temps qu'il sauvegarde le respect dû au Saint Sacrement, apprend à chacun les sentiments de ferveur avec lesquels il doit en user.

Beaucoup de soldats n'étant libres qu'à des jours différents les uns des autres, ces saluts avec communions sont répétés tous les soirs durant les quelques jours passés au cantonnement.

L'expérience de tous ces aumôniers accumule des merveilles de salut et de sanctification opérées par ces communions fréquentes. Aussi voient-ils avec angoisse que certains confrères, ignorant les conditions matérielles et morales dont nous parlions tout à l'heure, essaient de les entraver et leur reprochent une manière d'agir qu'ils déclarent en opposition avec les lois de l'Église.

C'est pourquoi, soucieux de sauver ces milliers d'âmes sur le point de paraître devant Dieu, mais ne voulant le faire que dans une soumission entière aux directions de l'Autorité ecclésiastique, ces aumôniers demandent humblement s'ils peuvent, en toute sûreté de conscience, continuer à donner ainsi tous les jours, dans les conditions énoncées plus haut, la sainte communion en viatique à leurs soldats, qui ne peuvent la recevoir autrement et qui sont tous, plus ou moins, en danger très prochain de mort.

Extrait d'une lettre du Père Lenoir à propos du tract « En Viatique ».

Quand il eut parcouru le manuscrit du tract *En Viatique*, dont il est question à la page 340, le Père Lenoir écrivait à l'auteur, le 31 août 1916 :

Peut-être pourriez-vous faire ressortir plus encore les deux arguments capitaux :

1° *L'impossibilité pour le soldat, même au repos, de communier à jeun.* — Votre série d'excuses (alléguées par les hommes pour ne pas venir à l'église le matin) est prise sur le vif; mais peut-être est-elle encore en dessous de la vérité. Chez nous, il n'y a pas

« grande difficulté », mais « impossibilité » [1]. La plupart du temps, le matin, les hommes ou bien sont à l'exercice ou bien n'ont pas le droit de quitter leur grange. Si certains gradés laissent sortir, reste toujours la menace constante de quelque appel pour revue de détail, ou rapport, ou renseignement quelconque. Aussi quand par hasard, un matin de repos, les hommes ne sont pas à l'exercice, en faire venir un à l'église pour dix minutes, c'est l'exposer à être gravement puni. — Exception faite pour le dimanche; mais si l'on veut que le grand nombre puisse assister à la messe ce jour-là, il faut choisir une heure trop tardive pour que les communiants soient à jeun, surtout après l'exercice du matin.

2° *La menace toujours présente d'un départ subit au danger.* — Nous voici au repos pour la quatrième fois depuis le début de la guerre. Les trois autres fois, nous avons été subitement enlevés à notre tranquillité au bout de quelques jours pour aller nous battre. — C'est le cas que vous présentez au début de votre article, mais qui peut-être y semble un peu trop exceptionnel. Il est presque normal pour mes coloniaux.

APPENDICE C

Au sujet de l'intervention du Père Lenoir le *25 septembre 1915* à la Main de Massiges (Cf. p. 232-233) :

A la suite d'une soigneuse enquête auprès des survivants que nous avons pu rencontrer, nous devons constater :

1° Qu'aucun des officiers supérieurs que nous avons interrogés n'a eu une connaissance *précise* de cet incident;

2° Que, parmi les officiers ou soldats qui ont rapporté le fait par ouï-dire, aucun n'a fait mention du brassard arraché. Le capitaine Duchamp, qui recueillit les témoignages de plusieurs anciens du 4e, écrit formellement : « *Je n'ai jamais entendu parler de l'enlèvement du brassard* ». (Lettre du 9 mai 1922). Il reste donc que ce détail doit être une invention de journaliste.

[1] Pour corroborer cette affirmation, nous ne croyons pas inutile d'apporter ici le témoignage d'un jeune clerc minoré, l'abbé Jules Avril, qui passa au 4e colonial toute la guerre, depuis le mois de mai 1916 : « Ceux qui se sont permis de critiquer le Père Lenoir ont, en général, peu connu la détresse des corps et des âmes en cette horrible guerre. Pratiquement, quand nous étions au repos, aucun soldat ne pouvait assister à la messe en semaine. » (*Rapport*, pages 16 et 17.)

TABLE ANALYTIQUE

Abnégation : 121, 144, 261, 280, 498. Cf. Don de soi, Énergie.
Absolutions collectives : 110-113, 142. Cf. Confessions.
Action populaire de Reims : 123.
Activité : 20, 126, 130-134, 154, 240, 244.
Affection des coloniaux pour le P. Lenoir : 8 sq., 91, 96, 125, 136, 159, 187, 192, 206, 249-254, 274, 289, 322 sq., 376, 389, 520, 522, 526, 529.
Aide apportée au Commandement : 168, 209-220, 226, 310, 312, 362, 505.
« *Apaches* » : 314-317, 320 sq.
Apôtre : 5, 19, 164, 202-205, 238, 243, 250, 255, 276, 278, 316, 396, 432, 452, 460, 492, 498-503, 527. Cf. Zèle.
Aumônerie militaire :
a) Déficits : 105, 114, 139, 392, 482, 519;
b) Plan de réorganisation : 161 sq., 312, 403-408.

Benoit XV : 145 sq.
Berdoulat (Gal) : 8, 10, 96, 185, 210, 271, 448.
Blessures : 70, 144, 147, 233, 259, 285.
« *Blessure heureuse* » : 182.
Bonne humeur : 45, 60, 65, 87, 118, 261, 472.
Bonté : 122, 247, 261, 273, 287, 322, 376, 435. Cf. Charité, Don de soi.

Carmélites : 378-383.
Catéchiste : 41, 154, 194, 371-376.
Charité : 14, 25-28, 42, 272, 275, 287, 329, 475. Cf. Bonté, Don de soi.
Coloniaux : 96, 169, 207, 315.
Confessions : 64-67, 95-97, 110, 343 sq., 487, 500.
Conversions : 110, 118-121, 139, 149-153, 157, 164, 169, 313, 321, 380, 408, 437, 479.
Correspondance : 24, 43, 123, 240, 254, 285 sq., 432, 455.
Courage : 77, 135, 233, 329, 351, 364, 376, 407, 507 sq.

Désintéressement : 163, 261, 304, 417. Cf. Bonté.
« *Deux marsouins de 1915* » : 172, 247.
Directeur : 34, 290-296. Cf. Correspondance.
Don de soi : 37, 69, 98, 271, 344, 353, 360, 388, 402, 416.

427, 431, 473, 487, 492, 497-500, 513-517.
Éducateur : 22-47, 100, 412.
Énergie : 13, 455, 497, 502. Cf. Abnégation, Volonté.
Eucharistie :
a) Amour pour l' : 23, 27, 40, 88, 209, 217, 222, 252, 327, 485, 536.
b) Honneurs rendus à l' : 177, 190, 200, 326, 402, 457, 459. Cf. « Messes triomphantes ».
c) En Viatique : 94-97, 111-113, 188-190, 330-344, 360, 434, 477, 481, 510.
d) Port de l' : 65, 91, 160, 345.
e) Effets merveilleux de l' : 150, 170, 174, 313, 521. Cf. Conversions.
Examen particulier : 298, 435, 437, 472, 535.

Foch (Mal) : 218, 280.
Famille (Affections de) : 58, 241-245, 393-396, 398, 531.

Gouraud (Gal) : 1, 165, 179, 185, 210.

Humilité : 91, 119, 161, 204, 246, 260-263, 277, 425.

Ledóchowski (R. P.) : 155.
Lettré : 21, 101, 107, 179. Cf. Éducateur.
Liturgie : 299, 317 sq., 372, 441, 479, 488.
Livre de Prières du Soldat catholique : 154, 263-266, 303-305, 382, 395.

Marneffe : 29 sq., 72, 99-101.
« Messes triomphantes » : 165, 177, 201, 312, 433, 442, 453, 459, 467, 483.
Mortification : 191, 240, 443, 458.

Obéissance et Initiatives : 29-30, 218, 280, 332.
Orateur : 154, 185-198, 211, 328, 367, 388, 390, cf. Sermons.

« *Pâques au créneau* » : 319 sq.
« *Petit Patrouilleur* » : 118-137.
Preneur d'âmes : 24, 33, 96, 101, 185, 257, 273, 289, 367, 388.
Prêtres et Séminaristes : 7, 115, 161-163, 187, 260-263, 300-302, 396, 481, 525, 536, 538.
Prévenances : 14, 122, 329, 529. Cf. Bonté, Correspondance.
Protestants : 187, 268.
Pruneau (Gal) : 10, 115, 209, 228, 249, 253, 256, 304, 369, 524.
Psichari : 67, 290.

Récits du P. Lenoir : *Captivité*, 76-89. — *Le caporal Jugon*, 93. — *Premières impressions de guerre*, 96. — *Un suicidé*, 150, 153. — *Types de marsouins*, 169. — *Le fortin de Beauséjour*, 171, 173. — *Tristesse d'apôtre*, 204, 207. — « *Toilette pour le bon Dieu* », 326. — *Serment sous la tente*, 436. — *En vieille Grèce*, 469 sq.
Ruch (Mgr) : 12, 334, 336.

Sainteté : 7, 24, 166, 187, 267-271, 275, 528. Cf. Abnégation, Don de soi.
Saluts du soir : 328, 330, 533.
Sermons : *de Pâques*, 165, 483;

— *sur* Ste *Jeanne d'Arc*, 178; — *sur le Précieux Sang*, 192; — *contre le découragement*, 310; — *avant et après la victoire d'Herbécourt*, 350, 354; — *pour le 14 juillet*, 357; — « *Dieu le veut!* » 391; — *pour la Dédicace des Églises*, 397; — *sur* Ste *Cécile*, 398; — *sur Dieu*, 372, 433; — *sur la parabole du Semeur*, 447; — *pour la liberté des âmes*, 450; — *contre le respect humain*, 451; — *sur les fins dernières*, 459; — *pour le dimanche de Quasimodo*, 488.

Nombre des sermons : 111, 371.

Thiry (Colonel) : 8, 10, 185, 267, 273, 370, 426, 498 sq. 522, 528.

Volonté tenace : 14, 52-56, 84, 269. Cf. Énergie.

Vocation : 16 sq., 245.

Zèle : 15, 43-46, 55, 150, 164, 316, 335, 421, 460, 467, 479, 502, 525. Cf. Apôtre.

N. B. — Les principaux changements apportés à partir de la 2e édition se trouvent aux pages suivantes : 22, 93, 209, 233, 257, 280, 296, 304, 329, 351, 376, 503, 514, 529, 535.

TABLE DES CARTES

Guerre de mouvement de la 2e division coloniale. 61
Environs de Vitry-le-François. 77
Secteur de Massiges et de Beauséjour. 127
Cantonnements de repos (1915). 189
La Main de Massiges. 223
Secteur des coloniaux dans la Somme 307
Cantonnements de repos (1916) 369
De Salonique à Monastir. 419
Le secteur du Piton Jaune 493

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION. — L'adolescent. Le religieux. L'éducateur (1879-1914) 13

PREMIÈRE PARTIE

LA GUERRE DE MOUVEMENT — LA CHAMPAGNE

		1914	
CHAP. I.	**L'Enrôlement.** Une première victoire. Le sacrifice entrevu.	3-10 août. . .	51
CHAP. II.	**Guerre de mouvement.** Revigny, la Belgique, Vitry-le-François.	11 août-5 sept.	60
CHAP. III.	**Prisonnier!** Un épisode de la bataille de la Marne . .	5-11 sept. . .	75
CHAP. IV.	**Au service des blessés.** Quelques jours de poursuite. Bilans et Souvenirs.	11-30 sept. .	90
CHAP. V.	**Avec les combattants.** Premier apostolat eucharistique. L'aumônier se dégage du G. B. D.	oct.-9 nov. .	103
CHAP. VI.	**Aux tranchées.** Le Petit Patrouilleur. Joies et deuils de Noël	9 nov.-31 déc.	117

		1915	
Chap. VII.	**Massiges.** Deuxième blessure. L'inaction d'un apôtre.	janv., févr.	138
Chap. VIII.	**Avec le 4e Colonial.** La Légion d'honneur. Les fêtes de Pâques.	mars-5 avr.	156
Chap. IX.	**Le fortin de Beauséjour.** Fête de la Bienheureuse Jeanne d'Arc. La « blessure heureuse »	avril, mai.	171
Chap. X.	**Une mission vagabonde.** Dons oratoires du Père Lenoir. Champagne-Picardie *aller et retour.*	juin, juillet.	184
Chap. XI.	**Avant la bataille de Champagne.** Le « cafard » d'un apôtre. Préparation morale du soldat.	août, sept.	199
Chap. XII.	**L'assaut de la Main de Massiges.** Le Bastion de l'Annulaire. Troisième blessure.	25 sept.	222

DEUXIÈME PARTIE

APOSTOLAT D'AMBULANCE — LA SOMME

Chap. XIII.	**A Autun.** Affections de famille. La nostalgie du front.	26 sept.-12 nov.	237
Chap. XIV.	**D'une ambulance à l'autre.** Imprudence « providentielle ». Le *Livre de prières du soldat catholique.*	13 nov.-16 déc.	256
Chap. XV.	**En retraite.** Le don de soi-même. La vie intérieure du religieux.	fin décembre.	267

1916

Chap. XVI.	**Vitry pour la seconde fois.** L'épistolier. Le directeur de conscience	janvier. . . .	283
Chap. XVII.	**Dans la Somme.** Hiver et printemps. Les âmes qui s'éveillent.	févr., mars. .	306
Chap. XVIII.	**Fontaine-lès-Cappy.** Les Pâques au créneau. . . .	avril, mai. . .	319
Chap. XIX.	**Pour la Cause eucharistique.** Deux plaidoyers en faveur des marsouins. . .	juin. . . .	330
Chap. XX.	**La bataille de la Somme.** L'enthousiasme d'Herbécourt. Les horreurs de Biaches	juin-22 août	348
Chap. XXI.	**Au grand repos.** Période d' « instructions ». Marraines et Carmélites. . .	23 août-11 oct.	366

TROISIÈME PARTIE

VERS L'ORIENT — LA MACÉDOINE

Chap. XXII.	**Dans l'attente de Salonique.** Comme les Chevaliers de Malte. Fourvière et N.-D. de la Garde. . .	12 oct.-26 nov.	387
Chap. XXIII.	**En Méditerranée.** Lettre sur l'aumônerie militaire. Le guet-apens d'Athènes.	27 nov.-19 déc.	401
Chap. XXIV.	**Salonique.** Rudes étapes à travers la Macédoine. . .	10-31 déc. .	413

1917

CHAP. XXV. **Eksissou.** Hivernage sous la tente . . . . . janvier. . . 427

CHAP. XXVI. **Kaïlar.** Un mois dans une église grecque, parmi les Turcs . . . . . février. . . . 439

CHAP. XXVII. **Vers la Vieille Grèce.** A la recherche des comitadjis royalistes. . . . . 1er-18 mars. . 455

CHAP. XXVIII. **Monastir.** Retour à marches forcées. Préparation des dernières Pâques . . . . 19 mars-6 avril. 471

CHAP. XXIX. **Cégel.** Joies eucharistiques. Suprêmes recommandations . . . . . 7-15 avril. . . 481

CHAP. XXX. **Le secteur du Piton Jaune.** Trois semaines héroïques. L'agonie avant le Calvaire. 16 avr.-6 mai. 491

CHAP. XXXI. **Le champ de blé.** Dernières journées. Les préférences de l'Esprit-Saint . . . . 7-9 mai. . . 504

CHAP. XXXII. « **Je vous attends.** » L'Eucharistie gardienne. Deux lettres d'adieu. 519

APPENDICE A. — A propos de l'examen particulier. 535

— B. — Deux documents sur la *Communion en viatique*.. 536

— C. — Sur l'intervention du P. Lenoir à la Main de Massiges.. 538

40948. — TOURS, IMPR. MAME

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Echéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

The Library
University of Ottawa

Date due

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of one cent for each additional day.

6-10-49

a39003 001070993b

D 622 .G8 1922
GUITTON, GEORGES.
UN PRENEUR D.AMES.

CE D 0622
.G8 1922
COO GUITTON, GEO UN "PRENEUR"
ACC# 1057957

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 07 03 04 22 08 3